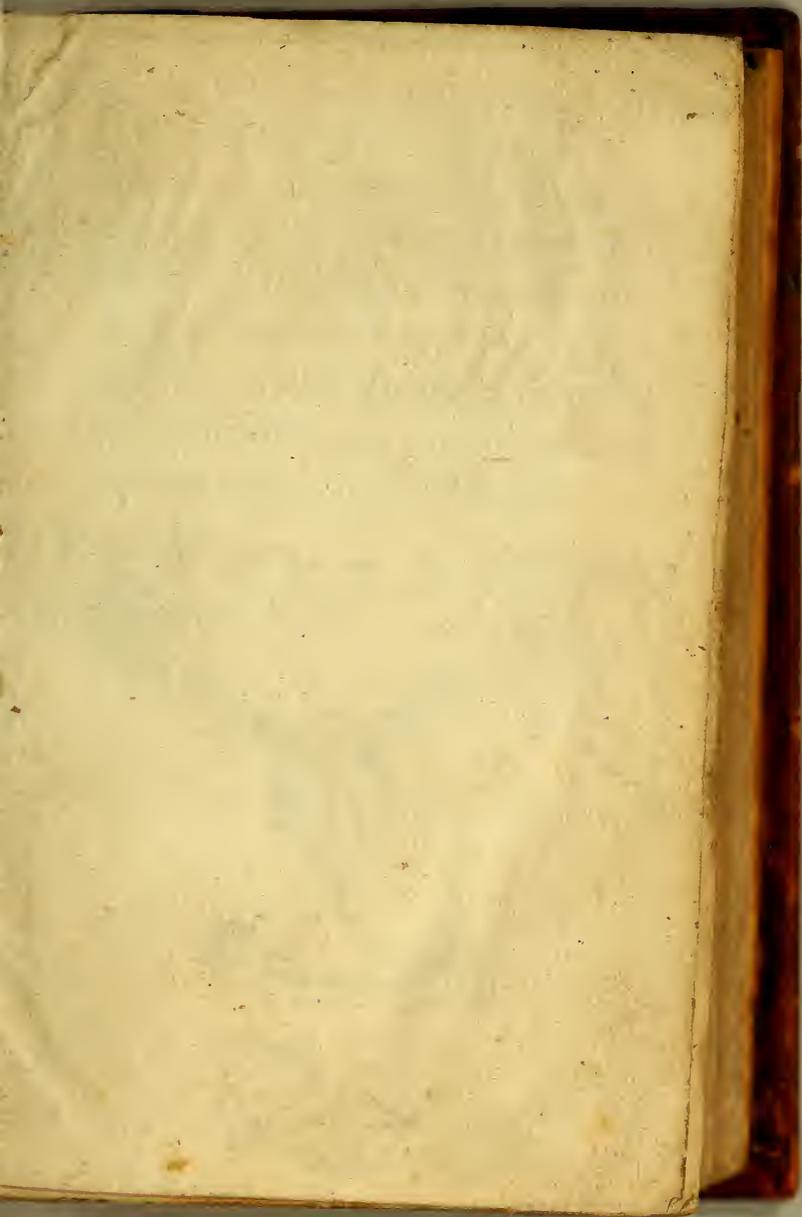


John Carter Brown.

Paris 1617

Paris 1617

This Ed: out on Perunij
ent: p. 73.





NATVRELLE
ET MORALE DES
INDES, TANT ORIENTALES,
qu'Occidentales.

*Où il est traité des choses remarquables du Ciel, des
Elemens, metaux, plantes, & animaux qui sont
propres de ce pays, ensemble des mœurs, cere-
monies, loix, gouvernemens & guerres
des mesmes Indiens.*

Composée en Castillan par JOSEPH ACOSTA, &
traduite en François par ROBERT
REGNAULD, Cauxois.

DEDIEE AV ROY.

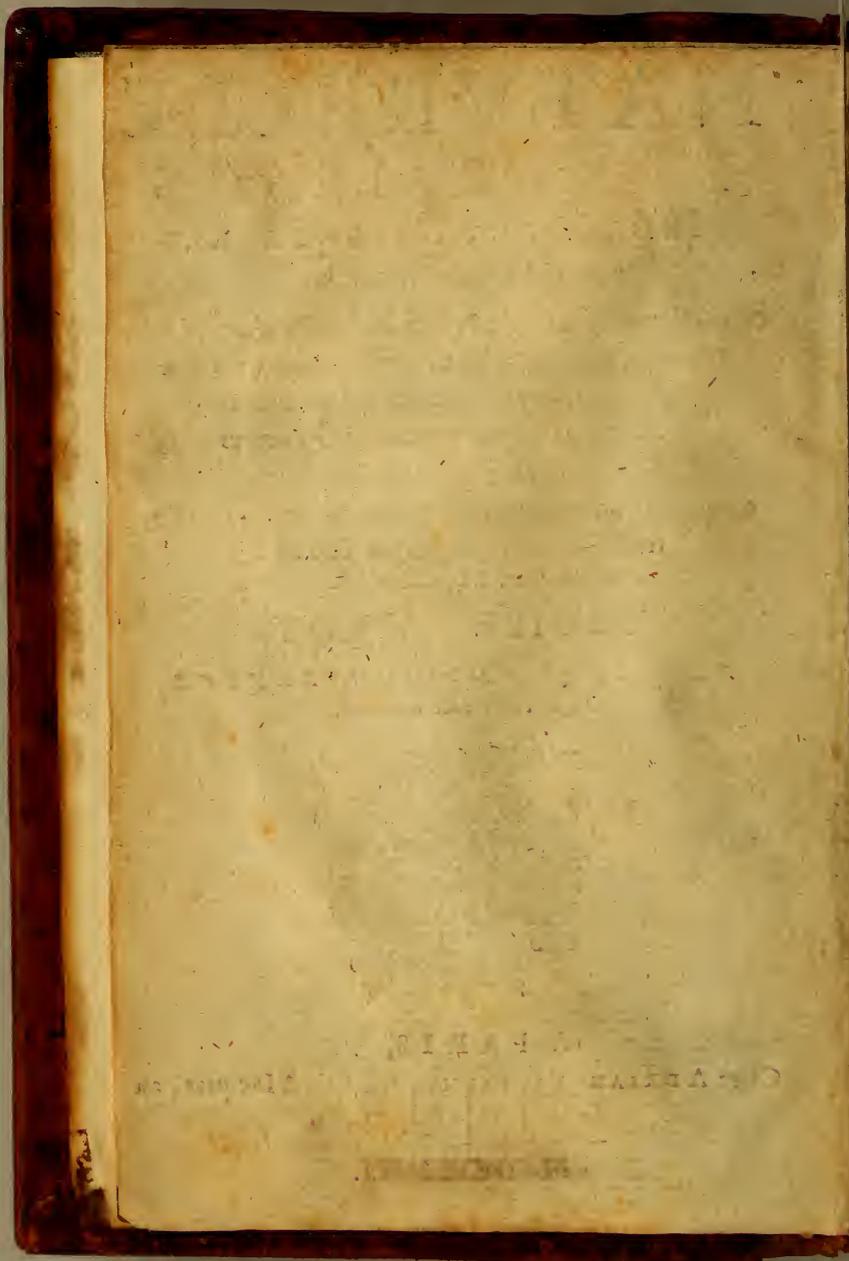
DERNIERE EDITION, REVEUE,
& corrigée de nouveau.



A PARIS,

Chez ADRIAN TIFFAINE, rue Sain& Jacques, au
Gril, prés sain& Benoist.

M. DC. XVII.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637



AV ROY TRES-CHRESTIEN
DE FRANCE ET DE NAVARRE
HENRY IV. de ce nom.

I R É,

S Cét admirable & invincible
guerrier Alexandre, iadis Roy des
Macedoniens, qui par sa valeur,
& heureuse fortune rangea sous son pouvoir
toutes les Prouinces de Grece, auparavant des-
vnies en plusieurs Cantons & Republiques,
puis passant la mer de l'autre costé, subiugua le
tres-grand & tres-opulent Royaume de Perse,
& de là continuant plus outre, fist retentir ses
armes insques bien auant dedans l'Inde Orien-
tale, borne de ses desseins, & pour lors la plus
renomme; & plus heureuse region de la terre.
Entre mille grandes & belles affections qui lo-
geioient en son ame genereuse & guerriere,
auoit ceste-cy, qu'il desiroit & de vaincre, &
surmonter tous les autres, non point seulement
en valeur & reputation d'armes, mais aussi en
sçauoir & cognoissance des choses, & sur tout

LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE
CITY OF
PARIS

EPISTRE

des terres & regions estranges. De telle façon qu'il faisoit curieusement rechercher, & à quel que prix que ce fust, tous les liures rares & exquis que l'on pouuoit recourir de son temps. Et luy encore fort ieune, comme les Ambassadeurs de Perse fussent venus vn iour deuers son pere, il les enquist si particulierement de la nature, grandeur, & situation du Royaume de Perse, des villes, fleues, & montagnes d'iceluy, mesme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie, qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus singulier, dont il sceut bien faire son profit par apres, & ne cessa iamais depuis, iusques à ce qu'il eust conquis ce grand & florissant Empire; de sorte qu'on pourroit dire avec raison, que les propos & aduertissemens de ces Ambassadeurs furent comme la premiere estincelle, ou cause des grandes victoires & heureux succez qui luy arriuerent depuis. Dequoy me ressouenant, SIRE, & de la comparaison que plusieurs font aujourdhuy de sa valeur, clemence, & bonne fortune, à la vostre, voire de plusieurs autres dons & vertus heroiques dont il estoit donié, qui vous sont pareillement communes. Outre ce, que tous deux puissans & redoutez Princes, estes yssus, quoy qu'en diuers siecles, d'un mesme estoc de noblesse, & ra-

ee d'Hercules, luy par Cananus, & vous,
SIRE, par Charlemagne, qui, suiuant les
anciens tesmoignages, en estoit aussi descen-
du, & de la race duquel vous estes extraict
par le Roy saint Loys, & les autres Roys de
France vos predecesseurs, yssus de la race du
mesme Charlemagne par sexe féminin. Ie
me suis enhardy de traduire en langue Fran-
çoise l'histoire naturelle & morale des In-
des Orientales, nouvellement composee en Ca-
stillon par Ioseph Acosta, homme certainement
docte, & fort curieux, pour la presenter aux
pieds de vostre Maiesté, sous espoir que ce luy se-
roit chose agreable, pour la delectable varieté
& nouveauté des choses qui y sont contenuës,
comme ie croy qu'Alexandre mesme l'oïroit fort
volontiers s'il viuoit en ce present siecle, luy qui
tant de fois de son temps desira qu'il fust encore
vn autre monde, afin d'auoir vn plus large
champ d'exercer ses prouesses. Et ce qui plus m'a
incité de l'entreprendre, a esté que les Espagnols
ialoux & enuieux de ce bien, ayans fait brusler
par Edict public (comme l'on m'a aduertey de-
puis quelque temps) tous les exemplaires de ce-
ste histoire, afin d'en priuier les autres nations,
& leur celer la cognoissance des Indes; i'ay pen-
sé que ie ferois faute si ie laissois perdre à la
France (si curieuse des choses rares & belles)

vn si riche ioyau, & vne si gentille histoire, que
l'Autheur a composee, la plus grande part à
veüe d'ail, & sur les mesmes lieux, d'vn tel
ordre & briueté, qu'avec bonne raison il peut
estre appellé l'Herodote, & le Plin de ce monde
nouuellement descouuert. Bref ie peux dire de
ce Castillan, SIRE, que c'est vn prisonnier
d'entre vos ennemis, lequel i'ay surpris en sa
terre, luy ayant appris tellement quellement no-
stre langue Françoisse, pour vous le presenter,
afin qu'il vous conduise, & fasse voir les singu-
laritez plus exquisés de ce nouveau monde,
sans crainte & danger de naufrage. Que si
comme Alexandre souuerain d'vne grande re-
gion de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu
tourner ses desseins sur l'Inde Orientale; ainsi
vous, SIRE, yssu de sa mesme race, & com-
me luy, Prince, & possesseur triomphant d'vn
grand & florissant Royauime de l'Europe en la
partie d'Occident, veüillez aussi voir, & regarder
de plus pres ces Indes Occidentales, encores
plus riches & renommées à present, que ne fu-
rent oncques les Orientales: cestuy mesme vous
y seruira de guide, & de tres-fidelle espion,
pour vous aduertir des ports, villes, & monta-
gnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple,
dont il vous dira dauantage, que ne firent oncq
les Ambassadeurs de Perse au Roy Alexandre.

Il plaira donc à vostre Maieſté, SIRE, recevoir de bonne part ce threſor eſtranger que vous offre l'un de vos humbles & fidelles ſubjects, pour teſmoignage du ſervice qu'il vous doit, & vous a voué pour toute ſa vie.

Du Haure de Grace, le premier iour de Decembre, 1597.

Vostre tres-humble, & tres-obeyſſant ſubjet
& ſerviteur, ROBERT REGNAVLD,

à iij.



ADVERTISSEMENT DE
l'Autheur aux Lecteurs.

PLUSIEURS Autheurs ont escrit des liures, & des narrations du nouveau monde, & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouvelles & estranges que l'on a descouuertes en ces parties là, les actes & les aduentures des Espagnols qui les ont conquestees, & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur qui traite, & declare les causes & raisons de telles nouveutez & merueilles de nature, ny mesme qui en fasse aucun discours & recherche. Je n'ay point veu aussi liure qui fasse mention des bestes & histoires des mesmes Indiens, anciens & naturels habitans du nouveau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles; la premiere, d'autant que ce sont œuures de nature qui sortent, & sont contraires à la Philosophie ancienne, receüe & practiquee, comme de montrer que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux

qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant de philosophie, voire la plus part d'iceux escriuains ne se sont pas aperceus de telle chose. La seconde est, qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indiens, laquelle chose requeroit beaucoup de communication, & de progres dans le pays avec les mesmes Indiens, ce que la plus-part de ceux qui ont traicte des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de racôter quelque chose d'eux, qui estoit le plus commun & superficial. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissance de leurs choses, i'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentez, & versez en ces matieres, pour tirer & recueillir de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faits & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de plusieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, discourir, & conferer avec personnes sages & experimentez. Il me semble mesme qu'en ce faisant il se presente quelques aduertissemens, qui pourront seruir & profiter à d'autres esprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouveau mode n'est plus nouveau, mais vieil; veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre

tenuë en quelque façon pour nouuelle, d'autant qu'elle est en partie histoire, & en partie philosophie, & non seulement d'autant que ce sont ceuures de nature, mais aussi celles du liberal arbitre, qui sont les faits & coustumes des hommes, ce qui m'a donné occasion de luy donner nom d'Histoire Naturelle & Morale des Indes, comprenant ces deux choses. Il est fait mention és deux premiers liures de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde, lesquels liures j'auois premierement escrits en Latin; & maintenant les ay traduits, vsant plus de la licence d'auteur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es deux liures suiuians est traité ce qui touche ces elements & mixtes naturels, qui sont metaux, plantes, & animaux, & ce qui semble remarquable aux Indes, le reste des liures discourant ce que j'ay peu discourir au certain, & ce qui m'a semblé digne de memoire des hommes, de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes Indiens) de leurs ceremonies, coustumes, gouuernement, guerres, & aduentures. Il sera dit en la mesme histoire, comme j'ay peu apprendre, & cognoistre les bestes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune escriture, ny caractere, comme nous auons; ce qui n'est pas peu d'industrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez sans l'vsage des lettres. En fin l'intention de ce traual est, afin qu'ayant la cognoissance des ceuures naturelles, que le sage Auteur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui est merueilleux en

tout & par tout; & qu'ayant cognoissance des
coustumes & choses des Indiens, l'on leur ayde
plus facilement à suiure, & perseuerer en la hau-
te vocation du S. Euangile, à la cognoissance de
laquelle le Seigneur a voulu amener ceste nation
si auenglee en ces derniers siecles. Outre toutes
ces choses, vn chacun pourra mesme tirer pour
soy quelque fruiet, attendu que le sage tire touf-
iours quelque chose de bon de quelque petit
subiect que ce puisse estre, comme l'on peut ti-
rer des plus vils & petits animaux vne grande
philosophie. Il reste seulement d'aduertir le Le-
cteur, que les deux premiers liures de ceste hi-
stoire, ou discours, ont esté escrits estant au Pe-
ru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obe-
dience m'ayant commandé de retourner par
deçà: ainsi les vns parlent des choses des Indes
comme de choses presentes, & les autres com-
me de choses absentes. C'est pourquoy il m'a
semblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin
que ceste diuersité de parler ne luy soit en-
nuyeuse.



IN HISTORIAM IN-
DIARVM NATVRALEM
à Iosepho Acosta Hispanico sermone
compilatam, nuper à Roberto Reginal-
do Gallicè redditam.

AD LECTOREM.



I lustrare novos retinere cupidine
mundos,

Lataq; si pelagi littora nosse cupis:
Huc cursus dispone tuos, non nau-
sea lædet,

Nec stomachus ciuem te vetet esse maris.
Nil opus est velo, rimas sarcire carinis,
Aut magnetiaca pixide, nil opus est.
Alter Tiphys adest, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera sub terris veteri non cognita seclo,
Ortaq; in occiduo limine signa, refert.
Temperiem Zonæ, quæ non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in cursu quo signo vtatur, & aura,
Vendicet atque sibi quidquid vterq; polus.
Noueris & montes, Germaniq; ora Typhœi
Igniuoma, & pisces, flumina magna, lacus,
Templa, sacerdotes, verique imitamina cultus,
Christicolum ritus vt coluisse putes.

Annales, fastósq; libros, elementaq;, regna;
Imperium, reges, prælia magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóq; referta metallo;
Se peregrina tibi conspicienda dabit.
Deniq; quod lustris, & sumptibus hausit Ibêrus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

Ad Robertum Reginaldum Traductorem.

Epigramma.

TE Franciscis alit, quem nobis edidit vrbs,
quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Bætica (demirans genium) mutare loquelam
Institit, vt potius diceret esse suum.
Ipse tamen patriæ reducem te reddis, & illa
Quæ secreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia Regent
Henricum, & sacras conteruisse manus?
Qui gratus patriæ, tum Regi, deserit auras,
Rectius ille suo munere functus abit

ANTONIUS BONDOR.

Adeundem, de inscriptione libri.

ECquid id in prima promittit fronte libellus
Indos, eos, occiduosque simul.
Attamen hesperias tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi est mentio facta soli.
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error si fuerit conspiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phœbus: nil prius est, posteriùsve globo.

ANTONIUS BONDOR.



M. CHARLES REGNAULD,
A ROBERT REGNAULD
son frere , sur la traduction de
l'Histoire Naturelle des Indes Oc-
cidentales.

S O N N E T.

ON dit qu'Eta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or avoit esté donnee
Pour un gage fatal de sa vie honoree,
La faisoit d'un grand soing garder dedans un bois.
Un dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remplloit tout l'air de flamme, en deffendoient l'entree:
Mais la son neantmoins, assiste de Medee,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeois.
Ainsi fais-tu, Regnauld, car malgré les excès
Des soldats Espagnols, qui en gardent accés,
Malgré tous leurs canons, & leur nauvaille armee,
Tu fais voir aux François ces Thresors retenus,
Et du riche Peru les secrets incognus,
Bref, d'un autre Colchos la toison de siree.

A M. REGNAULD, SVR
LA VERSION DE L'HISTOIRE
des Indes de l'Espagnol de
Ioseph Acosta.

SONNET.

Polyete imager burinoit un visage
Si bien apres le vis, que nature auoit peus
Qu'elle semblast auoir sur l'image trompeur
Elle mesme imité les traicts de son ouurage.
Mais le seul Hïponie entre ceux de son aage,
Mesprija cest ouurier, desireux que l'honneur
D'un tableau qu'il offroit, retourmast au donneur,
Non à l'art que l'on eust admiré dauantage.
Ainsi tout Espagnol qui verra que tes doigts
Ont d'un traict si diuin fait Acosta François,
Qui deuançé par toy ne fait plus que te suivre:
Craindra que ton labeur soit du sien le tombeau,
Ton renom son oubly, sa cendre ton flambeau,
Prira que t' pinceau ne nous change son liure.

F. L'EPARMENTIER.

LIVRE



LIVRE PREMIER DE
L'HISTOIRE NATVRELLE ET
morale des Indes, tant Orientales,
qu'Occidentales.

*De l'opinion que quelques Autheurs ont eüe,
pensans que le Ciel ne s'estendoit insques
au nouveau Monde.*

CHAPITRE PREMIER.

LEs anciens ont esté si esloignéz de penser qu'il y eust peuple, ou nation habitante en cestuy nouveau monde, que plusieurs mesme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce costé cy y eust seulement terre, & qui plus est digne de merueille, s'en sont trouué aucuns qui ont nié tout ouuertement que le ciel que nous y voyons à present, y peust estre: car iaçoit que la plus grand' part, voire les plus renommez entre les Philosophes, ayent bien recogneu que le ciel estoit tout rond (comme en effect il l'est) & que par ce moyen il entouroit, & ceignoit toute la terre, l'enserrant & comprenant dedäs soy; neantmoins plusieurs du nom-

Histoire naturelle

bre mesme des Docteurs sacrez, de plus grande autorité, ont eu sur ce point differentes opinions, s'imaginans la fabrique de cét vniuers à la façon d'vne maison, en laquelle le toict qui la couure, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties, alleguans pour leur raison, que la terre autrement demeureroit suspenduë au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence; & tout ainsi que l'on void en tout bastiment le fondement & l'assiette situez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre opposite & contraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'vniuers tout le ciel demeurast en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chrysostome, cōme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrees, que non pas aux sciences d'humanité; semble estre de ceste opinion, quand il se rit en ses Commentaires sur l'epistre aux Hebreux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et semble que la sainte Escriture ne veuille signifier autre chose, appellent le ciel, Tabernacle, ou Taudis fait de la main de Dieu. Et sur ce subjer il passe plus outre, disant que ce qui se meut & chemine, n'est pas le ciel, mais que c'est le soleil, la lune, & les estoilles qui se meuent au ciel. En la façon que les passereaux & autres oyseaux se meuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent avec le mesme ciel, comme les bras d'vne rouë avec la mesme rouë. Theodoret autheur fort graue suit en ceste opinion, Chrysostome, &

Chrysof. homil. 14. *U*
17. in epist.
ad Hebr.

Hebr. 29.
Idem Chryf.
homil. 6. 13.
in Genes. &
homil. 12. ad
pop. Antio-
chenum.

Theodoret.

Theophile aussi, selon qu'il a de coustume pres-
 qu'en toutes choses. Mais Lactance Firmian de-
 uant tous les dessusdits ayant la mesme opinion,
 se mocque des Peripatereticiens & Academiques,
 qui donnent vne figure ronde au ciel, consti-
 tuans la terre au milieu du monde, pour autant
 que ce luy semble chose ridicule que la terre de-
 meure suspenduë en l'air, cōme il est deuant dir.
 Par laquelle siëne opinion il se conforme à cel-
 le d'Epicure, qui tient que de l'autre part de la
 terre il n'y a autre chose qu'un chaos, ou abyss-
 me infiny. Et semble mesme que S. Hierosime
 s'approche aucunement de ceste opinion, escri-
 uant sur l'epistre aux Ephesiens en ces termes:
*Le Philosophe naturel par sa contemplation penetre usques
 au haut du ciel, & de l'autre part il trouue un grand
 vuide aux profonds & abyssmes de la terre. On dit aussi
 que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toute-
 fois) sur le liure du Genese, que l'opinion d'Ari-
 stote touchant la figure & mouuement circu-
 laire du ciel, est contraire & repugnant à la sain-
 cte Escriture. Mais quoy que disent & tiennent
 là dessus tous les anciens, il ne s'en faut esmou-
 uoir, pource qu'il est tout cogneu & approuuë
 qu'ils ne se sont pas tant souciez des sciences &
 demonstrations de Philosophie, pour autant
 qu'ils se sont occupez à d'autres de bien plus
 grande importance. mais ce qui plus est à esmer-
 ueiller, est que S. Augustin mesme, tant versé
 en toutes les sciences naturelles, voire fort do-
 cte en l'Astrologie & Physique, neantmoins de-
 meure tousiours en doute, sans se pouuoir re-
 soudre si le ciel circuit la terre de toutes parts,*

*Theoph. in e.
 8. ad Hebr.
 Lact. libr. 3.
 diuin. instr.
 cap. 24.*

*Hier. in epi.
 ad Ephes. li.
 2. in cap. 4.*

*Sextus Seno-
 sis l. 5. biblio-
 thec. anno. 3.*

*August. l. 2.
 de Genes. ad
 lit. cap. 9.*

Histoire naturelle

August. in
Psalm. 35.

ou non: *Que me soucie-je (disoit-il) que nous pensions que le ciel comme une boule enferme en soy la terre de toutes parts, estant icelle au milieu du monde, comme au peloton de fil le foudreau; ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel couvre la terre par une part seulement, tout ainsi qu'un grand plat qui est par le dessus.* Au mesme lieu que dessus il semble demonstrier, voire dit clairement, qu'il n'y a demonstration certaine pour affermer la figure ronde du ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroits mesmes, ils tiennent pour chose douteuse le mouvement circulaire du ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les docteurs de la sainte Eglise, si en quelques points de la Philosophie & sciences naturelles, ils ont eu differente opinion à ce qui est tenu & receu pour bonne Philosophie; veu que toute leur estude a esté de cognoistre, prescher, & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellents, & comme ayans bien employé leur estude en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cogneu routes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien dauantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui ataignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures, du cours & mouuement des cieux, ne sont pas paruenus (mal-heureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œuvres, n'ont point monté par leurs imaginations iusques à cognoistre l'Autheur souverain d'icelles, ainsi que nous enseigne la

Sap. 13.
Rom. 1.

saincte Escriture; ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point seruy & glorifié comme ils deuoier, auenglez de leurs inuentions, dequoy les accuse & reprend l'Apostre.

Que le Ciel est rond de toutes parts, se mouuant en son tour de soy-mesme.

CHAPITRE II.

 R venans à nostre sujet, il n'y a point de doute que l'opinion qu'ont eu Aristote & les autres Peripateticiens avec les Stoïques, que la figure du ciel estoit ronde, & se mouuoit circulairement en son tour; est si parfaictement veritable, que nous qui sommes, & viuons à present au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir dauantage, que toute autre demonstration philosophique, dautant que pour faire cognoistre que le ciel est tout rond, & qu'il comprend & circuit en soy la terre de tous costez; & pour en esclarcir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il suffit que i'aye veu & contemplé en cestuy nostre hemisphere la partie & region du ciel qui tourne autour de ceste terre, laquelle n'a esté cogneüe des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué, comme i'ay fait, les deux poles esquels le ciel se tourne, comme dans ses fiches. Le dy le pole Arctique, ou Septentrional que voyent ceux de l'Europe; & l'autre Antarctique, ou Meridional, duquel

Plut. de placit. phil. lib. 2. cap. 2.

August. l. 2. de Genes. ad lit. cap. 20.

Histoire naturelle

changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans passé la ligne equinoctiale. Il suffit finalement que j'aye couru par navigation plus de septante degrez du Nort au Sud, sçavoir, quarante d'un costé de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laisant quant à present le tesmoignage des autres, qui ont beaucoup plus navigé que moy, & en plus grande hauteur, estans parvenus presque iusques à septante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appelée Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gagné le prix & le triomphe d'auoir le mieux descouuert & circuit la rondeur de la terre, mesme le chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philosophes disoient estre au dessoubs de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuit l'immensité du grand Ocean. Qui est donc celuy qui ne recognoistra par ceste navigation, que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puisse estre plus grande qu'on ne la dépeint pas, ne soit subiecte aux pieds d'un homme, puis qu'il la peut mesurer? Ainsi sans aucun doute le ciel est de figure ronde & parfaite; & la terre aussi s'embranchant & ioignant avec l'eau, fait vn globe, ou boule ronde composee de ces deux elements, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui se peut suffisamment prouuer, & demonstrier par raisons de Philosophie & Astrologie, laissant arriere les subtiles definitions que l'on peut alleguer communement; qu'au corps le plus parfait (qui est le ciel) se doit attribuer la plus parfaite figure, qui est sans doute la figure ronde. Duquel

encores le mouuement circulaire ne pourroit estre ferme & égal en soy, s'il auoit quelque coing, ou destour en quelque part, ou s'il estoit tortu, comme il le faudroit dire par necessité, si le soleil, la lune, & les estoilles ne faisoient le tour, & circuiissoient tout le monde. Mais sans considerer toutes ces raisons, il me semble que la lune seule est suffisante en ce cas, comme vn fidelle tesmoing du ciel mesme; veu que son eclypse aduient seulement lors que la rondeur de la terre s'oppose diametralement entre elle & le soleil, & par ce moyen empesche que les rayons du soleil ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, si la terre n'estoit au milieu du monde, circuite & entourée de tout le ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iusques là, si la resplendeur qui est en la lune, luy estoit communiquee de la lumiere du soleil. Mais c'est par trop douter, puis qu'il ne se peut trouuer autre cause raisonnable des eclypsés, du plain, & quartiers de la lune, que la communication de la resplendeur & lumiere qui procede du soleil. Aussi si nous voulons diligemment rechercher ceste matiere, nous trouuerons que l'obscurité de la nuit n'est causée d'autre chose que de l'ombre que fait la terre, empeschant la clarté du soleil de passer de l'autre costé du ciel, où il ne iette ses rais. Si donc il est ainsi que le soleil n'outrepasse point, & ne iette ses rais sur l'autre partie de la terre, ains seulement se destourne à son coucher, faisant eschine à la terre par vn tournoyement (ce que par force fera contrainct d'accorder celuy qui

August. ep.
109. *ad Ianuar. c. 4.*

Histoire naturelle

voudra nier la rotondité du ciel, puis qu'à leur dire le ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre.) Il s'ensuit clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons estre entre les iours & les nuicts, lesquels en quelques regions sont courts & longs selon les saisons, & en d'autres perpetuellement esgaux. Ce que saint Augustin escrit aux

August. li. liures, de Genes. ad litteram, que l'on pourra bien
de Genes. ad comprendre les oppositions, conuersions, esle-
lit. c. 10. uations, descentes, & tous autres aspects, & dispositions des planettes, & estoilles, quand nous cognoistrons qu'elles se meuuent, & que neantmoins le ciel demeure stable, & immobile. Chose qui me semble bien aysee à entendre, & le fera à tout autre, m'estant permis de feindre ce qui me vient en la fantaisie. Car si nous posons le cas que chaque estoille & planette soit vn corps en soy, & qu'elle soit demenee & conduite par vn Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone: qui sera, ie vous prie, celuy tant aueuglé, qui ne voye bien que tous les aspects diuers qu'on void apparoir aux planettes & estoilles, peuent proceder de la diuersité du mouuement que celuy qui les mene & conduit, leur donne volontairement: Cependant l'on ne peut dire avec raison, que ceste espace & region, par où l'on feint que marchent & roullent continuellemét les estoilles, ne soit elementaire, & corruptible, puis qu'il se diuise & separe quand elles passent, lesquelles certainement ne passent pas par vn lieu vuide. Que si la region en laquelle les estoil-

August. li. liures, de Genes. ad litteram, que l'on pourra bien
de Genes. ad comprendre les oppositions, conuersions, esle-
lit. c. 10. uations, descentes, & tous autres aspects, & dispositions des planettes, & estoilles, quand nous cognoistrons qu'elles se meuuent, & que neantmoins le ciel demeure stable, & immobile.

Dan. 14.

les & planettes se meuuent , est corruptible, par raison donc les estoilles & planettes le doiuent estre elles mesmes de leur propre nature, & par consequent se doiuent changer, alterer, & finablement prendre fin; pource que naturellement le contenu n'est pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celestes soient corruptibles, cela ne s'accorde point avec ce que l'Ecriture dit au Psalm, *Que Dieu les fist pour tousiours*: Et encore moins se rapporte à l'ordre & conseruation de cest vniuers. Je dy dauantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes Cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyant. Chose que nous pouuons cognoistre avec les yeux, puis que nous voyons que non seulement les estoilles se meuuent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Je ne parle point seulement des parties luisantes & resplendissantes, comme celle que l'on appelle, la voye lactee, que le commun appelle, le chemin saint Iacques; mais ie dy cela dauantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pour-ce que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez, qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souenance d'auoir iamais veües en Europe: mais au Peru, en cest autre hemisphere, ie les ay veües plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipsée. & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'vne mesme teneur & figure, com-

Histoire naturelle

me nous l'auons cogueu & remarqué par expérience tres-claire. Parauenture cela semblera à quelques-vns chose nouvelle, & pourroiet demander d'où procede tel genre de taches au Ciel; ie ne puis certes respôdre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est composee des parties du Ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoient plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblent plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye raison, ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuuent avec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine & remarquee par plusieurs fois tout expres. Il s'ensuit de tout ce que nous auons dict, que sans doubte le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

Que la sainte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

CHAPITRE III.



Ombien qu'il semble à Procope, à Gaza, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit cõtreuenir à la sainte Es-

criture, de figurer la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel est tout rond: si est-ce que à la verité ceste doctrine non seulement ne luy est point contraire, mais aussi se trouue du tout conforme à ce qu'elle nous enseigne. Car laissant à part les termes dont vſe la mesme Ecriture en plusieurs endroits: *La rōdeur de la terre:* (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui est corporel, est circuit & entouré du Ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dict: *Le soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu, & va recommençant à naistre: il prend son chemin par le midy, se tournant iusques au Septentrion, cest esprit chemine, circuiſſant à l'entour toutes choses, & s'en retourne à son mesme endroit.* En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien, ou Nazianzene, dit: *Le soleil ayant couru toute la terre, s'en reuiēt comme en tournoyant iusques à son mesme point & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaissoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend saint Hierosme escriuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste maniere. *La plus commune opinion afferme (se conformāt avec l'Ecclesiaste) que le Ciel est rond, se mouuant en circuit à la maniere d'une boule.* Et est chose certaine qu'aucune figure ronde ne tient ny latitude, ny longitude, ny hauteur, ny profondeur, pour ce qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon saint Hierosme, que ceux qui tiennent que le Ciel est rond,

*Hester 13.
Sap. 1. 2. 7.
11. 18.
Pſalm. 91. 7.
23. 39. 97.
Iob. 37.
Eccles. 1.*

*Hier. in cap.
3. ad Ephes.*

Histoire naturelle

non seulement ne sont pas contraires à la sainte Escriture, ains au contraire se conforment à icelle: attendu principalement que S. Basile & S. Ambroise (qui l'imitent ordinairement aux livres appelez Hexameron) se trouuent vñ peu douteux en ce poinct. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde.

Bas. hom. l. 1. hexam. prope finem.

Il est vray que S. Ambroise ne demeure point d'accord de ceste quintessence qu'Aristote attribue au Ciel. Et certainement s'est chose belle de voir avec qu'elle grace, & quel style accompli la sainte Escriture traite de la situation de la terre & de sa fermeté, pour causer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement sur l'ineffable puissance & sagesse du Createur. D'autant qu'en vn endroit Dieu nous refere que ç'a esté luy qui a estably les colonnes qui soustiennent la terre, nous donnant à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, que le poids immense de toute la terre est soustenu par les mains du diuin pouuoir. La sainte Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vser de ceste phrase, les nommant colonnes du Ciel & de la terre, non point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poètes, mais celles propre de la parole eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les Cieux & la terre. Dauantage la sainte Escriture en autre lieu, nous demonstre comme la terre, ou grande partie d'icelle, est ioincte & enuironnee de l'element de l'eau, disant generallyment que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la

Ambr. l. 10 hexam. c. 6.

Psalms. 74.

Ambr. l. hexam. c. 6.

Job 9. 26.

Hebr. 1.

terre sur la mer. Et encore que saint Augustin n'accorde pas que de ce passage (comme de sentence de foy) l'on puisse inferer que la terre & l'eau fasse vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre exposition à ces paroles du Psalme; ce neantmoins il est tout certain, que ce qui est porté en ces paroles du Psalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occasion d'imaginer autre ciment, ou liaison à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il soit facile & muable, neantmoins soustient & enceint ceste grande machine de la terre. Ce qui a esté fait par la sagesse du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre est fondée & bastie sur les eaux, & sur la mer: mais au contraire la terre est plustost au dessous de l'eau, que non pas dessus, pour ce que selon l'imagination & iugement commun, ce qui est de l'autre costé de la terre que nous habitons, semble estre au dessous de la terre, & par mesme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, sont au dessous, & la terre au dessus. Neantmoins la verité est seulement, que ce qui proprement est en bas, est ce qui est tousiours plus au milieu de l'uniuers: mais la sainte Escriure s'accommode à nostre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre est establie sur les eaux (comme dit la sainte Escriure) sur quoy sont establies les mesmes eaux, ou quel appuy les soustient? Et si tant est que la terre & l'eau font vne boule ronde, où se peut soustenir toute ceste horrible machine? A cela respond en autre endroiçt la sain-

*August. in
Psalm. 135.*

Histoire naturelle

Iob. 26.

Psal. 38.

Psal. 103.

de l'écriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du Createur : Et dit ces propos : *La terre s'estend vers Aquilon sur un vuide, & demeure pendue sur rien.* Ce que certes est tresbien dit, pour-ce que realement il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeindroit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes : *Dy moy si tu sçais qui a retté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & avec quel ciment ont esté assis & joints ses fondemens ?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modèle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & louer les œuvres diuines, dit fort bien en un Psalme composé sur ceste matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre sur la mesme stabilité & fermeté, sans qu'elle chancelle, ny tourne d'un costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais.* Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tombe, ny ne chancelle d'un costé ny d'autre, est, pour-ce que de sa nature elle a des fondemens alleurez, qui luy ont esté donnez par son tressage Createur : afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenemens. Donc en cet endroit se trompe l'imagination humaine, cherchant d'autres fondemens à la terre, que les susdits : & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit-on craindre, que quelque grande & pesante que

semble ceste machine de la terre suspenduë en l'air, qu'elle puisse tomber, ou contourner s'en dessus dessous: nous estans assurez sur ce point, par-ce que le mesme Psalme dit, que pour iamais elle ne se renuersera. Certes avec raison

Psalm. 103.

Dauid apres auoir contemplé & chanté l'estat de si merueilleuses œuures du Seigneur, ne cesse de se resiouir avec luy en icelles, disant: *O combien les œuures du Seigneur sont aggrandies & accreuës, il appert bien que toutes sont sorties de son sçauoir.* Et en verité si ie dois raconter ce qui se passe sur ce propos: ie dy que souuentefois que i'ay voyagé, passant les grands golphes de l'Océan, & cheminant par les autres regions de terres si estranges, m'arrestant à cõtémpler & considerer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie sentoys vn admirable contentement de celle souueraine sagesse & grandeur du Createur, qui reluit en ces mesmes œuures, en comparaisõ desquelles tous les Palais, Chasteaux, & bastimens des Roys, ensemble toutes les inuentions humaines, semblent bien peu, voire choses basses & viles, au respect d'icelles. O combien de fois me venoit en la pensee, & en la bouche ce passage du Pseaume, qui dit ainsi: *Grande recreation m'aueç donné, Seigneur, par vos œuures, & ne cesseray de me resiouyr en la contemplation des œuures de vos mains.* Realement & de fait, les œuures diuines ont ne sçay quelle grace & vertu cachee & secrette, qui combien qu'elles soient contemplees plusieurs & diuerses fois, neantmoins causent tousiours vn nouveau goust & cõtentement: au contraire les œuures humaines, encor qu'elles soient con-

Histoire naturelle

struictes avec vn exquis artifice, toutesfois estans veuës souuent, ne sont plus estimees, au contraire deuiennent ennuyeuses, soit que ce soient Jardins tres-plaisans, ou Palais, ou Temples magnifiquement bastis, soit Pyramides de superbe edifice, soit peintures, sculptures, ou pierres d'exquise inuention & labeur, quoy qu'elles soient doüees de toutes les beautez qu'il est possible: tousiours c'est chose certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois avec attention, les yeux se diuertissent tost de ceste veüe à vne autre, estans incontinent soulez d'icelles. Mais si avec attention vous considerez la mer, ou quelque haute montagne, yssante hors la plaine d'vne estrange hauteur, ou les champs reuestus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui sans cesser bat continuellement les rochers en bruyant, finalement quelques ceuures de nature que ce soient, quoy qu'elles soient contemplees plusieurs fois, tousiours causent nouvelle recreation, & iamais ne s'ennuye la veüe. Ce qui ressemble vn banquet manifique & abundant de la diuine sagesse, qui sans iamais ennuyr, cause tousiours nouvelle consideration.

Contenant la resposé à ce qui est allegué de la sainte
Escripture contre la rondeur de la terre.

CHAPITRE IIII.

REuenant donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle auctorité de la sainte Escripture on ayt peu tirer qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuement circulaire, pource que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou tauadis, que Dieu a estably, & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est fait par Dieu, l'on ne doit pour cela entendre que le Ciel, tout ainsi comme vn toit, couure la terre d'une part seulement, ny mesme que le Ciel soit basty sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu dōner à entendre. L'Apōstre en ce lieu traittoit de la cōformité du tabernacle anciē de la loy, disāt là dessus que le tabernacle de la loy nouvelle de grace, est le Ciel, auquel est entré le grand Prestre IESVS-CHRIST vne fois, par son sang, & de là s'entend qu'il y a autant de préēminence, du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a differēce d'entre l'auteur du nouueau, qui est dieu, & cil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fust aussi bien basty par la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Beseleel, & ne doit-on penser que ces cōparaisons, paraboles & allegories se puissent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles sont accommodees, comme le

Hebr. 8.

Exod. 36.

Histoire naturelle

Chrysoft. in
20. cap.

Psalms. 103.

August. 2.
de Gen. ad
liter. c. 9.

Isaya. 66.

bien-heureux Chrysofome a bien sceu dire à ce propos. L'autre autorité que rapporte S. Augustin alleguee d'aucuns, pour monstrier que le Ciel n'est pas rond, est telle en disant, *Le Ciel s'estend comme vne peau.* Dont ils concluent qu'il n'est pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy respond fort bien & fort familieremēt le mesme S. Docteur, mais donnant à entendre que ce passage du Psalmiste ne parle, ny s'entēd proprement de la figure du Ciel, mais dit cela seulement, afin de nous demonstrier avec quelle facilité Dieu bastit vn Ciel si grand, ne luy ayāt esté non plus difficile de bastir vne si immense couverture, comme est le Ciel, qu'il seroit à nous de desployer vne peau double, ou bien pretendant le Psalmiste nous donner à entendre, la grande majesté de dieu, auquel le ciel sert, qui est si beau & si grād, de mesme façon que nous seruent les tentes ou couuertes aux champs. Ce qui a esté fort bien declaré par vn poëte, disant: *Le taudū du clair Ciel.* Mesme le passage d'Isaye qui dit. *Le Ciel me sert de chaire, & la terre d'escabeau pour mes pieds.* Que si nous ensuiuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoient des membres corporels à dieu selon sa diuinité, nous aurions occasion sur le dernier passage de rechercher comment il seroit possible que la terre fust l'escabeau des pieds de dieu, & comme le mesme dieu pourroit tenir ces pieds d'vne partie & d'autre, & plusieurs testes tout à l'entour, puis qu'il est en tout & par tout le monde, qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux sainctes Escritures nous ne de-

uons pas suivre la lettre qui tuë, mais l'esprit qui
viuifie, comme dit saint Paul.

3. Corin. 2.

De la façon & figure du Ciel du nouveau
monde.

CHAPITRE V.

Plusieurs en Europe demandent quelle
est la façon & figure de ce Ciel qui est
en la partie du Sud, pource qu'il ne s'en
peut trouuer chose certaine aux liures des an-
ciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir un
Ciel en ceste autre part du monde; ce neant-
moins n'ont peu atteindre iusques à la cognois-
sance de la façon & figure, quoy que à la verité
ils fassent mention d'une belle & grãde estoille, *plin lib. 6:*
qui se void en ces parties-cy, laquelle ils appellent *cap. 22.*
Canopus. Ceux qui de nouveau ont nauigé en
ces parties, ont accoustumé d'escire & racôter
choses grandes de ce Ciel, à sçauoir qu'il est fort
resplendissant, y ayant grand nombre des belles
estoilles. Et en effect les choses qui viennent de
loing, se descriuent ordinairement avec augmen-
tation. Mais il me semble tout au contraire, te-
nant pour certain, qu'en nostre costé du Nort,
il y a plus grand nombre d'estoilles; & de plus
illustre grandeur, ne se voyant point par deçà
estilles qui excèdent la poussiniere, ny le cha-
riot. Il est bien vray que la Croisee de deçà est
fort belle & agreable à voir. Nous appellons
Croisee, quatre estoilles notables & apparen-
tes qui font entr'elles vne forme de Croix;

Histoire naturelle

assises esgalement & avec proportion. Les ignorans croyent que ceste Croisee est le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et la raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pource que de ce costé du Sud il n'y a aucune estoille fixe, qui marque le Pole, comme à nostre Pole le fait l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'estoille du Nort est distante du Pole Arctique de trois degrez, ou peu dauantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladiète estoille du pied de la Croisee doit estre droicte, ce qui aduient seulement en vne heure de la nuit, qui est en diuerses parties de l'an, en differentes heures, & bien souuent en toute la nuit ne se montre: qui est chose fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts pilotes ne se soucient de la Croisee, prenans la hauteur du soleil par l'Astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur où ils se trouuent. En quoy communement les Portugais sont plus experts, comme nation qui a grand discours en l'art de nauiger sur toutes les autres nations. Il y a aussi de ceste partie du Sud d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplendissant en ce costé du Sud, se voyant en

icelle ces taches noires tant admirables, desquelles cy deuant nous auons fait mention. Pour les autres particularitez, d'autres les diront avec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dict.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux Poles.

CHAPITRE VI.

 ne nous est point peu de chose faite, d'estre sortis de ceste matiere avec ceste cognoissance & resolution qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie & Afrique. Et nous sert ce point quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du Ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne: comme dit fort bien S. Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne, comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuisse le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi

Histoire naturelle

Plutarq. l. de
placitis phil.
c. 9. & 11.

Augu. l. 16.
de Civi. c. 9.

Gene. i.

que les deux elemens de la terre & l'eau, composent vn globe, ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus renommez autheurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit conjecturer que la mer occupast toute ceste partie qui est sous le Pole Antarctique ou Sud, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprit fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, qu'encor que l'on fasse preuue, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du monde la terre soit descouuerte & sans eau. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'en suit non plus, sçauoir qu'il y aye terre descouuerte au Pole Antarctique. Ce que l'experience nous a ja monstré à veüe d'œil estre ainsi cōme, en effect il l'est. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui est sous le Pole Antarctique, soit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'est pas entierement: mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eau se vont embrassans l'un l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain Createur. Nous sçauons donc par la sainte Escriture, qu'au commencement du monde les eaux furent assemblees, & se ioignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. Dauantage, la

mesme Escriture sainte nous enseigne, que ces assemblemés d'eaux s'appellerent mer, & comme elles sont plusieurs, il est de necessité qu'il y ayt plusieurs mers. Et non seulement est ceste diuersité des mers en la mer Mediterranee, les vnés s'appellans Euxine, les autres Caspic, autre Erythree, ou rouge, autre Presique, autre d'Italie, & ainsi plusieurs autres. Mais aussi bien au grand Océan que l'Escriture sainte a accoustumé d'appeller abyssme, encore que realement & en verité ce ne soit qu'une mer, mais en plusieurs & differentes manieres: comme au respect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'une la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud; en l'Inde Orientale l'une s'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tât en ce que j'ay nauigé moy-mesme, que par la relation des autres, que iamais la mer ne se separe de la terre de plus de mil lieuës. Et quoy que se puisse estendre la grandeur de l'Océan; si est-ce qu'il n'outrepasse iamais ceste mesure. Je ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Océane: qui seroit contre la verité, puis que nous sçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire dauantage, que tout le monde en rond se peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons desia veu, sans que plus on en puisse douter. Mais ce que ie dy & afferme, est qu'en ce qui est au iourd'huy descouuert, aucune terre n'est distante & eslongnée par ligne directe de l'autre terre ferme; ou Isles, qui luy soient plus proches.

Histoire naturelle

au plus que de mil lieuës, & que par ainsi entre deux terres il n'y a point plus grand espace de mer, le prenant par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe, ou de l'Afrique, & de leur costé, les Canaries, les Açores, les Isles du Cap de vert, & les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distantes de plus de trois cents lieuës, ou cinq cents de la terre ferme. Desdites Isles prenant son cours vers les Indes Occidentales, à peine y a-il neuf cents lieuës iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courant par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouente, qui sont, Cuba, Espagnolla, & Boriquen. D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cents ou trois cents lieuës, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny, depuis la terre de la Floride, iusqu'à la terre des Patagons, & de l'autre costé du Sud, depuis le destroit de Magellan, iusqu'au Cap de Mendoce, court vne terre tres-longue, mais non beaucoup large: car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distâte du Bresil, d'environ mil lieuës. En ceste mesme mer du Sud, encor qu'on ne sçache rencontrer la fin, en tirant vers le Ponant, neantmoins il y a peu de tēps que l'on descourit les Isles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui sont plusieurs & grandes, distâtes du Peru comme huit cents lieuës. Et pource que l'on obserue, & se trouue ainsi, que là, où il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnee: de là vient que

plusieurs, & moy-mesme avec eux, ayans opinion qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomon, laquelle respond à nostre Amerique du costé du Ponent; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue guinee est vne terre ferme, & quelques doctes la peignent fort pres des Isles de Salomon; de sorte que c'est chose vray-semblable de dire qu'il y a encor vne bonne partie du monde à descouurir, puis qu'aujourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties-là, qu'ils passent vne plus longue mer, que non pas allant d'Espagne au mesme Peru. Dauantage, on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se joignent & continuent l'une avec l'autre (ie dy la mer du Sud avec la mer du Nord) par la partie du Pole Antarctique, qui est en hauteur de 51. degré. Mais c'est vne belle & grande question où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se joignent, & continuent aussi bien du costé du Nord. Mais ie n'ay point cognoissance que iusqu'aujourd'huy aucun aye peu atteindre à ce point, si ce n'est seulement par ie ne sçay quels indices & coniectures quelques-uns afferment qu'il y a vn autre destroit sous le Nord, à l'opposite de celuy de Magellan: toutefois pour nostre sujet, il suffit de sçauoir maintenant au vray qu'il y ayt terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toute l'Europe, l'Asie & l'Afrique mesme,

Histoire naturelle

que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & récontre terre, & mer, embrassées l'vne avec l'autre Enquoy les anciens ont peu entrer en doute & le contre-dire par faute d'expérience.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance, qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes.

CHAPITRE VII.

PViis d'oc que c'est chose cogneuë, qu'il y a terre au costé du Sud, ou pole Antarctique: reste maintenât de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé vne question fort debaruë. Lactance Firmian & S. Augustin se moquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres.) Mais encor que ces deux autheurs s'accordent en ceste mocquerie, ce neantmoins aux raisons, & motifs de leur opinion, sont fort differents l'vn de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire, estimât chose ridicule de dire que le ciel est formé en rond & circuit; & que la terre soit au milieu environnée & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pour ce il escrit en ces termes. *Quelle raison y a-il à ce que quelques uns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est il possible qu'il y ait hômes si lourds, & si grossiers, qui croyent qu'il y ait un peuple, ou nation cheminant les pieds en hault, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy*

Lact. lib. 7.
Instit. diuin.
cap. 23.
August. lib.
16. de cinit.
cap. 9.

abîsées, & arrestées d'une façon, soient de ceste autre pare pendantes, & renuées, au contraire: que les arbres, & les grains croissent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la gresle tombent, & s'escoulent de terre contremont?

Puis apres quelques autres propos, le mesme Lactance tient ces propos: L'opinion & imagination que quelques uns ont eüe estimans le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air, par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon qu'ayans une fois erré, ils poursuivent, & s'obstinent tousiours en leur opinion, se deffendans les uns les autres.

Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes, (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'est chose merueilleuse de considerer que l'esprit & entendement humain ne peut atteindre & paruenir à la verité, sans vser d'imagination; & d'autre part qu'il luy est impossible qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons comprendre que le ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigeé, & reformée par la raison, & que nous l'ensuiuissions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience asséurée, que en nos ames il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures qui se

Histoire naturelle

presentent à nous, pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere nous approuuons & rejettons ce que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationnelle est par dessus toute la nature corporelle, & comme la force & vigueur eternelle de la verité preside au plus eminent lieu de l'homme, mesme on recognoist facilement comme ceste lumiere si pure est participante, & procede de celle premiere & grande lumiere; que qui ne sçait cela, ou qui en est en doute, nous pouuons dire de luy, qu'il ignore, ou doute s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demandons à nostre imagination ce qui luy semble de la rondeur du ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose, sinon ce que dit le mesme lactance, sçauoir que si le ciel est rond, le soleil & les estoilles deuroient tomber lors qu'ils se meuent, & qu'ils changent de place, & s'esleuent en tirant au mydy. Tout de mesme que si la terre estoit pendue en l'air, les hommes qui habitent en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluyes ne tombent point d'en haut, mais coulent de bas en amont, & plusieurs autres monstruositez ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera que l'on n'escouterà non plus l'imagination, qu'une vieille folle. Mais avec ceste sienne grauité & integrité respondra la raison, que c'est vn erreur fort grand de fabriquer en nostre imagination tout le monde en la façon d'une maison, en luy donnant pour fondement la terre, & le

ciel pour toit & couuerture. Et dira dauantage, que comme aux animaux la teste est la partie la plus haute & la plus esleuee (bien que tous les animaux n'ayent pas la teste posee en mesme situation, les vns l'ayans au plus haut, comme l'homme; les autres trauersantes, cōme les brebis; les autres au milieu, comme les feschés, & aragnees:) ainsi le ciel, en quelque endroit qu'il soit, est tousiours en haut; & la terre ny plus ny moins, en quelque endroit qu'elle soit, demeure tousiours en bas. Parquoy estant ainsi que nostre imagination est fondee sur le tēps & le lieu, lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conceuoir vniuersellement, mais seulement en particulier; il s'ensuit que quand on la veut esleuer à la consideration des choses qui excèdent, & surpassent le temps & lieu qui luy sont congneuz, aussi tost elle descher, & ne peut bonnement subsister, si la raison ne la soustient, & souleue, & elle ne peut bonnement se tenir en pied. De mesme nous voyons que sur le discours de la creation du monde nostre imagination extrauague pour chercher vn temps auant la creation d'iceluy, & pour se bastir le monde elle remarque vn lieu: mais elle ne passe pas outre à considerer que le monde pouuoit estre fait d'une autre façon; cōme ainsi soit neantmoins que la raison nous apprend qu'il n'y a point eu temps auant qu'il y ayt eu mouuement, duquel le temps est la mesure, & qu'il n'y a eu aucun lieu auparauint l'vniuers, qui comprend & contient en soy tout lieu. En quoy l'excellent Philosophe Aristote satisfait clairement, & en peu de paroles,

Histoire naturelle

*Arist. 1. de
caelo cap. 3.*

à l'argument qu'on fait contre le lieu de la terre, saydant de nostre mesme vſage d'imaginer, lors qu'il dit, & avec verité: *Qu'au monde ce mesme lieu de la terre est au milieu & en bas, & que tant plus vne chose est au milieu, tant plus est-elle en bas.* Laquelle responce ayant esté alleguee, & mise en auant par Laſtance Firmian, luy-mesme neantmoins passe sans la debattre & confuter d'aucune raison, se passant de dire qu'il ne s'y peut arrester, pour traitter & aduancer d'autres choses.

De la cause pourquoy saint Augustin a nié les Antipodes.

CHAPITRE VIII.



A raison qui a meu saint Augustin de nier les Antipodes, a esté bien autre que celle prealleguee, comme estant d'un entendement plus sublime; pour ce que la raison qu'auons déduite cydeuant (qui est que les Antipodes chemineroient au reuers) est destruite par le mesme saint docteur en son liure des predications, par ces paroles: *Les anciens tiennent que la terre de tous costez est en bas, & le ciel par dessus: pour raison dequoy les Antipodes qui ils disent cheminer au contraire de nous, ont de mesme nous le ciel au dessus de leurs testes.* Puis donc que saint Augustin a recogneu cela ainsi si vray-semblable, & conforme à bonne Philosophie; quelle fera la raison, dirons-nous, pour laquelle vn personnage si docte & si suffisant que luy, aye esté poussé d'ensuiure l'opinion contraire? Pour certain qu'il en a tiré le motif & la cause, des en-

*August. li.
categoriarum
cap. 10. in
2. tomo.*

traillies de la sacree Theologie, selon laquelle les lettres diuines nous enseignent que tous les hommes du monde descendent d'un premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes eussent peu passer au nouveau monde trauersans le grand Ocean, cela sembleroit incroyable, & vn pur mensonge. Et à la verité si le succez & experience de ce que nous auons veu en nos siecles, ne nous eust esclaircy sur ce point, l'on eust tenu iusques à maintenant ceste raison pour bonne. Mais encores que nous sçachions que ceste raison n'est pertinente, ny veritable, ce neantmoins voulons-nous bien y donner responce, en declarant de quelle façon, & par quel chemin le premier lignage des hommes peut passer icy; comment, & par quel endroit ils vindrent pour peupler, & habiter ces Indes. Or parce que par cy apres nous traicterons ce subject fort succinctement, il sera bon d'entendre pour le present ce que ce grand Docteur saint Augustin dispute sur ceste matiere, aux liures de la Cité de Dieu, disant en ces termes: *Li. 16. ca. 9.*

Ce n'est point chose que l'on doine croire, ce que quelques vns afferment, qu'il y a des Antipodes, c'est à dire, des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region desquels le soleil se leue lors & au temps qu'il se couche en la nostre, & que leurs pas sont au rebours, & au contraire des nostres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais seulement par vn discours de Philosophie qu'ils font, par lequel ils concluent que la terre estant au milieu du monde, de toutes parts environnee, & couuerte esgalement du ciel, necessairement doit estre le plus bas lieu celuy qui

Histoire naturelle

le plus est au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la sainte Escriture n'erre, ny se trompe en aucune maniere, la verité de laquelle est si bien approuuee en ce qu'elle propose des choses qui sont passees, pour autant que ce quelle a prophetisé deuoit aduenir, est de point en point arriué, comme nous le voyons. Et est chose hors de toute apparence, de dire que les hommes ayent peu passer de ce continent icy, en l'autre nouveau monde, & traueser ceste immensité de la mer Océane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible que les hommes ayent passé en ces parties-là, estant chose certaine que tous hommes descendent de ce premier homme. En quoy l'on recognoist que toute la difficulté que saint Augustin y trouue, n'a point esté autre que l'incomparable grandeur de ce large Océan. Saint Gregoire de Nazianze a eu la mesme opinion, assurant (comme chose sans doute) que passé le destroit de Gibraltar, il est impossible de nauiger plus outre; & sur ce sujet escrit en vne sienne epistre: *Je m'accorde bien avec le dire de Pindare, qui dit que passé Cadix, la mer est innaugable aux hommes.* Et luy-mesme en l'oraison funebre qu'il fist pour saint Basile, dit: *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigeant la mer, de passer le destroit de Gibraltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit: *Qu'il est deffendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre que le destroit de Gibraltar:* a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons-nous par l'origine de ce prouerbe, combien les anciens se sont fichez & arrestez obstinément sur ceste opinion, comme aussi par les liures des Historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquent

Greg. Naz.
epist. 27. ad
Postumianū.

& limites de l'Empire Romain, là ils dépeignent les limites du monde. Et non seulement les lettres prophanes en parlét de ceste façon, mais aussi les saintes Escritures pour s'accômoder à nostre langage, disent que, *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le môde fut enregistré: & d'Alexandre le Grand, qu'il estendit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que *l'Euangile a fructifié & creu en tout le monde vniuersel.* Car la sainte Escriture par vn style qui luy est commun, appelle tout le monde ce qui est la plus grâde partie d'iceluy, & qui iusqu'aujour-d'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre de l'Occidentale, peust estre nauigee; en quoy ils se sont generalemēt accordez. Pour raison de quoy Pline escrit comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostét l'entiere moytié de la terre habitable: pour ce (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller-là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens es-uains ont ceste mesme opinion.

Plin. l. 2. cap.

67.

De l'opinion d'Aristote touchât le nouveau monde, & ce qui l'a deceu pour luy faire nier.

CHAPITRE IX.

 Vtre toutes les raisons susdictes, il y en a eu vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouveau monde. C'est qu'ils tenoiēt,

Histoire naturelle

qu'outre l'immensité & grandeur de l'Océan, la chaleur de la region que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerfer d'un Pole à l'autre. Car iagoit que ces Philosophes ayent eux-mesmes affirmé que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont-ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitée de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droittement par dessus celle region, & s'en approche de si pres, qu'elle en est totalement embrasée, & par consequent luy cause vn defaut d'eauës & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fust grand Philosophe, neâtmoins s'est trompé en cét endroit, pour l'esclaircissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe doct met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire qu'il prenne sa naissance du Midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornée & determinée, &*

*Arist. 2.
Metaph. c. 5.*

neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre con-
 jointe & continuee l'une à l'autre; pour autant que la re-
 gion du milieu est trop intemperee. Car il est certain que
 en sa longitude, qui est d'Orient au Ponent, il n'y a point
 de trop grand froid, ny d'excessive chaleur, mais il est en sa
 latitude & hauteur, qui est d'un Pole à la ligne Equino-
 Etiale. Et par ainsi pourroit-on cheminer & traverser
 toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, la-
 quelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empe-
 chement. Iusques icy il n'y a rien a contredire en
 ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de di-
 re que la terre par sa longitude, qui est d'Orient
 au Ponent, court plus vniment, & est tousiours
 plus commode à la vie & habitation humaine,
 que non pas par sa latitude, qui est du Nort au
 Midy. Ce qui est veritable, non seulement pour
 ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pource
 qu'il y a vne mesme & tousiours semblable té-
 perance du Ciel, de l'Orient au Ponent: attendu
 qu'elle est esgalement distante, & du froid sep-
 tentrional, & de la chaleur du Midy: Mais aussi
 pour vne autre raison, qui est qu'en allât & che-
 minant tousiours en longitude, l'on trouue &
 apperçoit-on les iours & les nuicts succedans
 les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne
 peut estre en allant par la latitude; d'autant que
 par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à
 ceste regio polacque, en laquelle il y a nuict con-
 tinuelle de six mois, chose grandement incom-
 mode pour la vie humaine. Le Philosophe passe
 plus outre, reprenant les Geographes, qui des-
 criuoient la terre en son temps, & dit ainsi:
l'on peut bien cognoistre ce que j'ay dit, par les chemins

Histoire naturelle

que l'on peut faire par terre, & par les navigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude, & la latitude, d'autant que l'espace & interualle qui est depuis les colonnes d'Hercules, ou deſtroit de Gibraltar, iuſques à l'Inde Orientale, excède de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui est depuis l'Ethiopie, iuſques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui est approuué par le compte des iournees des chemins, & de la navigation que nous ſçauons à preſent par la meſme experience. D'autre part, nous auons auſſi cognoiſſance de la terre habitable, iuſques aux parties d'icelle, qui ſont inhabitables. Et certes en ce point l'on doit pardonner à Ariſtote, puis que de ſon temps l'on n'auoit point encore deſcouuert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui est ioignât l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a eſté totalement incogneuë de ſon temps, meſme toute ceſte grande terre que nous appellons auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme auſſi n'ont point eu cognoiſſance du reſte de la terre qui giſt ſoubs l'Equinoxe, & va courant iuſques à outrepaſſer le Tropique de Capricorne, pour s'arreſter au Cap de bonne eſperance, ſi bien cogneu & renommé par la navigation des Portugais; que ſi l'on meſure la terre depuis ce Cap iuſques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doute que ceſte eſpace & latitude ſe trouuera auſſi grande comme l'eſpace & la longitude qui est depuis Gibraltar iuſques à l'Inde Orientale. C'eſt choſe certaine, que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & ſources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie; & pour cela Lucain reprend la curioſité de Iules Ceſar, de vouloir

rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers.

*Que te sert-il, Romain, de prendre tant de peine
A rechercher du Nil les sources & fontaines?*

Lucan. 10.
Pharsal.

Et le mesme Poëte parlant avec le Nil, dit:

*Puis que ta prime source est si cachee encor,
Que qui tu sois, ô Nil, tous l'univers ignore.*

Mais par la saincte Escriture mesme l'on peut entendre que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias ne diroit, parlant de ces nations appellees à l'Evangile: *Les fils de mes disperse* (ainsi appelle-il les Apostres) *m'apporteront des presens de plus outre que les riuages d'Ethiopie.* Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Pursuiuons donc maintenant, & examinons ce qui s'enfuit du mesme Aristote. *Vne partie du monde* (dil-il) *qui est la septentrionale, situee au Nort outre la Zone temperee, est inhabitable pour l'excez de froidure: l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitee outre le Tropicque, pour l'excesive chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gisent outre l'Inde, d'un costé, & les coulomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent ioindre, & continuer l'une à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable se tiennent en vn seul continent à cause de la mer qui les separe.* En ce dernier poinct il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit: *il est necessaire que la terre aye mesme proportion avec son Pole Antarctique, que ceste nostre partie*

Soph. c. 3.

Histoire naturelle

habitable a avec le sien, qui est le Nort, & n'y a point de doute qu'en l'autre monde toutes choses doivent estre disposees comme en cestuy-cy, specialmēt en la naissance & ordres des vents. Et apres auoir mis en auant d'autres raisons hors de propos, conclud le mesme Aristote, disant: Nous debuons donc confesser par necessitē, que le Meridional est le mesme vent qui souffle, & procede de ceste regiō embrasēe de chaleur: laquelle region pour estre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de pasturages. Cecy est l'opinion d'Aristote, & à la verité, l'humaine coniecture à grand peine a peu passer plus outre. D'où souuentefois ie viens à considerer; (par vne contemplation Chrestienne) combien debile, & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle, en la recherche des choses diuines, puisque mesme aux choses humaines, où ils semblent si bien versez, ils ont maintefois erré. Aristote est d'opiniō, & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande, qui est d'Orient au Ponent, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctiale elle est tres-petite. Ce qui est si contraire à la verité, que toute l'habitation presque qui est en ce costé du Pole Antarctique, a sa situation en la latitude, (i'entens du Pole à la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponent est tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire dauantage. L'autre opinion est, qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable, pour estre sous la Zone Torride embrasēe de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté du Soleil, & par ceste raison n'a point d'eaux,

ny de pasturages, Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouveau monde est située entre les deux Tropiques sous la mesme Zone Torride: & neantmoins se trouue fort peuplée, & habitée d'hommes, & d'autres sortes d'animaux, étant la region la plus abondante de tout l'univers en eaües & pasturages: & qui plus est, fort tempérée en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de montrer comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplée & habitée, quoy que les anciens l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique, encore que en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplée & habitée, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle, que le Royaume de Chillé, & vne petite portion ioignant le Cap de bonne esperance. Le reste est occupé de la mer Occéane, bien que plusieurs soient d'opinion (laquelle ie veux bien ensuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre, non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du Royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropicque de Capricorne. Que s'il y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente température, pour estre au milieu des deux extremités, & située en mesme climat, que la meilleure region de l'Europe,

Histoire naturelle

Et pour ceste consideration est fort bonne la coniecture d'Aristote: mais parlant de ce qui est auioird'huy descouuert, ce qui est en ceste Zone est peu de chose, en comparaiſon de la grande espace de terre habitee estenduë sous la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont en la mesme opinion qu'Aristote.

CHAPITRE X.

*Plin lib. 2.c.
68.*



'Opinion susdicte d'Aristote a esté suiuite & tenuë par Pline, qui dit ainsi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, est embrasée & bruslée comme d'un feu prochain, ioignant icelle region du milieu. Il y en a deux autres aux deux costez, qui pour estre entre l'ardeur de ceste Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, sont fort temperees, & ne peuuent auoir communication les vnes avec les autres, à cause de l'ardeur excessive du Ciel. Qui a esté la mesme opinion des anciens, generalement d'escrite par le Poëte en ces vers.

*Tout le Ciel est circuit de cinq Zones dont l'une
Que Phebus ard tousiours d'une braiſſe importune,
Rend la terre au dessous toute rouge d'ardeur.
Et le mesme Poëte en autre lieu,
Oyeſſi quelque gent habite en celle part,*

*Qui sous la large Zone a son quartier à part,
Que Phœbus au milieu des quatre autres allume.*

Et vn autre Poëte dit plus clairement :

*Il y a sur la terre autant de regions,
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu par l'ardeur excitée
Des chauds rais du soleil, est toute inhabitée.*

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison qui leur a semblé certaine, & inexpugnable: car voyans que tant plus vne region approchoit du Midy, tant plus elle estoit chaude (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Province d'Italie la Pouille est plus chaude que la Toscane; & en Espagne, l'Andalusie plus que la Biscaye; chose si apparente, que iagoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huit degrez, & encores moins, on void que l'vne est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide. De là ils inferoient que la region si proche du Midy, ayant le soleil droit pour Zénith, necessairement deuoit estre continuellement embrasée de chaleur. Ils voyoient dauantge, que toutes les diuersitez des saisons de l'année, du Printemps, de l'Esté, de l'Autōne, & de l'hyuer, estoient causees de l'approchemēt & esloignemēt du soleil. Voyans aussi que combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropicque, par où chemine le soleil en Esté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux en la mesme saison, ils sentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que s'ils eussent eu le soleil si proche d'eux, qu'il cheminast au dessus de leurs testes,

Histoire naturelle

& tout le long de la nuee la chaleur seroit tant insupportable, que sans doute elle consumeroit & embraseroit les hommes par son excès. C'a esté la mesme raison qui a esmeu les anciens à croire que la region du milieu n'estoit point habitable, & pour cela l'appellerent-ils la Zone brullante. Et à la verité si l'experience oculaire que nous en auons, ne nous eust esclarcis sur ce point, nous dirions aujourd'huy que ceste raison estoit fort peremptoire, & Mathematicienne; d'où nous pouuons voir combien foible est nostre entendement, pour comprendre seulement ces choses naturelles. Mais ores que nous pouuons dire qu'il est escheu au grand heur & felicité de nostre siecle, d'auoir la cognoissance de ces deux grandes merueilles, à sçauoir que l'on peut fort facilement nauiger la grande mer Oceane, & que sous la Zone torride les hommes iouyssent d'un ciel fort temperé (chose que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la dernière de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons avec l'ayde de Dieu fort amplement au liure ensuiuant. Et pource me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le sujet de cét œuure. Mais auant que de venir à ce point, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouveaux hommes, que nous appelons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouveau monde, dedans les liures des anciens.

CHAPITRE XI.

R

Eprenant donc ce qui a esté mis en
auant cy dessus, il faut necessaire-
ment conclure, ou que les anciens
ont creu qu'il n'y auoit hommes par
delà le Tropicque de Cancer, cōme

*Plut. c. 3. de
plac. Philos.
cap. 11.*

S. Augustin & Lactance l'ont tenu; ou que s'il y
en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas en-
tre les deux tropiques (cōme l'ont affermé Ari-
stote & Pline, & deuant eux le Philosophe Par-
menides) dont le contraire est assez prouué cy
deuant, tant pour l'un que pour l'autre. Mais ce-
pendant plusieurs par curiosité pourroient de-
mander, si les anciens n'ont eu aucune cognois-
sance de ceste verité, qui nous est à present si
claire & si notoire; d'autant qu'à la verité cela
semble vne chose fort estrange, que ce nou-
veau monde estant si grand, comme nous le
voyons oculairement, ayt esté neantmoins in-
cogneu des anciens, par tant de siecles passez.
D'où quelques vns aujourd'huy, pretendans
amoinrir en cét endroit la felicité de nostre
siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent
de montrer que ce nouveau monde a esté co-
gneu des anciens. Et de fait l'on ne peut pas nier
qu'il n'y en ayt quelques apparences. Saint
Hierosme escriuant sur l'epistre aux Ephesiens,
dit: *Auecques raison nous recherchons ce que veut dire* Hier. sup c.
l'Apostre en ces paroles qu'il dit: Vous auex cheminé 2. ad Ephes.

Histoire naturelle

Un temps selon le cours de ce monde, sçavoir si d'adventure il nous veut faire entendre qu'il y ayt vn autre siecle, qui ne soit, ny dépende point de ce monde, mais d'autres mondes, desquels escrit Clement en son epistre, l'Occéan, & les mondes qui sont par delà l'Occéan. Ce sont les termes de saint Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer quelle epistre soit celle de saint Clement que cite saint hierosme; neantmoins sans doute ie croy que saint Clement l'a escrite, puis que saint Hierosme l'a mis en auant. Et avec raison dit saint Clement, que par delà la mer Occéane il y a vn autre monde; voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puis qu'il y a si grande distance d'vn nouveau monde à l'autre nouveau monde (j'entends dire du Peru & des Indes Occidentales, à la Chine & Indes Orientales.) Dauantage, Pline qui a esté si diligent chercheur des choses estranges & admirables, rapporte en son histoire naturelle, que Hannon Capitaine Carthaginois nauigea par l'Occéan, depuis le destroit de Gibraltar, costoyant tousiours la terre, iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa par escrit ceste sienne nauigation. que fil est ainsi comme Pline l'escrit, il l'ensuit que Hannon nauigea autant, comme nauigent aujourd'huy les Portugais, trauersans deux fois par dessous l'Equinoxe, qui est vne chose espouventable. Et qui plus est, le mesme Pline rapporte de Corneille Nepueu autheur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme, appellé Eudaxius, toutefois par chemins contraires; d'autant que cét Eudaxius suiuant le Roy des Latyres, sortit par la mer

Plin. lib. 2.
cap. 67.

rouge dans l'Océan, & en tournoyant paruint iusqu'au destroit de Gibraltar; ce que le mesme Corneille Nepueu afferme estre aduenu de son temps. Comme aussi d'autres autheurs graues escriuent qu'un nauire de Carthaginois poussé par la force des vents dans la mer Occéane, arriua en vne terre qui iusques à ce temps n'auoit esté cogneu, & qu'estant de retour à Carthage, donna vn grand desir & enuie aux Carthaginois de descouurir, & peupler ceste terre; ce que le Senat voyant, par vn rigoureux decret deffendit telle navigation, craignant qu'avec le desir de nouvelles terres l'on delaislast à aymer son pays. De tout cecy on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoissance du nouueau monde, encores que parlant de nostre Amerique, & de toute ceste Inde Occidentale, à peine en trouue-t'on chose certaine és liures des Escriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a assez ample mention, non seulement de celle de par delà, mais aussi de celle de par deçà, qui anciennement estoit la plus estoignée, pource qu'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait aujourd'huy. Pourquoy n'est il pas aysé de trouuer aux liures anciens Malaca, qu'ils appelloient le doré Chersonese; le Cap de Comorni, qui s'appelloit le Promotoire de Cori; & la grande & renommee Isle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons-nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? Qui doute qu'aux liures des anciens il n'en soit faite mention plusieurs fois? Mais des Indes Occi-

Histoire naturelle

Plin. li. 6.
cap. 2.

dentales nous ne trouuons point dedans Pline qu'en ceste nauigation l'on passast les Isles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale desquelles il dit auoir esté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui estoient en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation que l'on fait aujourd'huy plus outre que les Canaries, par le golphe, qu'avec fort bonne raison ils appelloiét grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetisé de ces Indes Occidentales, parce que nous lisons en sa tragedie de Medee, en vers Anapestiques, qui reduits en vers François, disent ainsi:

Sen. in Me-
dea act. 2.
in fine.

Il viendra sur le dernier age
Un siecle nouveau bien-heureux,
Où nostre Ocean spacieux
Essendra plus loing son riuage.
Vne grand' terre se verra
Nauigeant ceste mer profonde,
Et lors un autre nouveau monde
Aux humains se descouurira.
La Tullee par tout renommee
Pour un bout du monde esloigné,
Tantost apres ce point gagné,
Sera pour voisine contree.

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable: car si l'on conte les longues annees qu'il dit, à commencer dés le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cents ans passez, & si c'est dés le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil. Ce que

nous voyons aujourd'huy à veüe d'œil tellement accompli, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le passage de l'Océan si long temps caché, & que l'on a descouvert vne grande terre & nouueau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe, & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en cela raisonnablement disputer, est, à sçauoir si Senéque a dit cela par diuination, ou si ç'a esté poëtiqument, & à la volée. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a prognostiqué avec la façon de deuiner qu'ont les hommes sages & aduisez; attendu qu'en son temps on entreprenoit desia de nouvelles nauigations & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe, qu'il y auoit vne autre terre, contraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu considerer que la hardiesse & industrie des hommes en fin pourroit atteindre iusques là que de traüerser la mer Océane, & l'ayant traüersée, pourroient descouurir de nouvelles terres, & vn autre monde; attendu que du temps de Senéque l'on auoit cognoissance du succès de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on passa le grand Océan. Ce qui appert auoir esté le motif de la prophetie de Senéque, comme il le donne à entendre par les vers cy deuant recitez; apres lesquels ayant acheué d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens, il suit en ceste façon:

*Auiourd'huy c'est vn autre temps:
Car la mer contente, ou forcee,*

Histoire naturelle

Se void de l'hardy trauesee,
Qui n'y prend que du passetemps.
Et plus bas il dit ainsi :

*Tout batteau sans craindre naufrage
Se iette or' sur la haute mer,
Et ià le boüillant passager
Tient pour bres vn si long voyage.*

*Il n'est plus rien à descouuir,
Ny lieux qui soient encor à prendre :
Celuy-là qui se veut deffendre,
D'un nouveau mur se doit couvrir.*

*Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret, ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.*

*On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extremes,
Et l'Elbe, & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.*

Et de cete si grande hardiesse des hommes Sénèque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier point qui doit arriuer, disant : *Il viendra sur le dernier âge, &c.* ainsi qu'il a esté mis cy dessus.

*De l'opinion que Platon a eüe des Indes
Occidentales.*

CHAPITRE XII.

 R si quelqu'vn a traicté plus particulièrement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timee dit ainsi : *En ce temps l'on ne pouuoit nanger ce Golphe (il entend de la mer Atlantique,*

rique, qui est l'Océan qui se rencontre au sortir du détroit de Gibraltar) pource que le passage estoit clos à la bouche des colonnes d'Hercules (qui est le mesme détroit de Gibraltar.) Et ceste Isle estoit joincte en ce temps à la bouche susdite, & estoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblement: & alors il y auoit un passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles on alloit à la terre ferme qui estoit proche, enuironnée de la vraye mer. Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadent que ceste narration de Platon est vne vraye histoire, déduite & contenuë sous ces termes, disent que ceste grande Isle appelée Atlantique, laquelle excedoit en grâdeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Océane, appelée Atlantique, que les Espagnols nauigent aujourd'huy, & que les autres Isles qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouente, à sçauoir Cube, Espagnolle, saint Iean du Port-riche, Iamaïque, & autres Isles de ceste contree; mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'aujourd'huy nous appellons terre ferme, à sçauoir le Peru & l'Amerique, & que ceste vraye mer qu'il dit, est ioignante icelle terre ferme, sçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaison de sa grandeur, les autres mers Mediterranees, voire la mesme Atlantique, sont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnent vne interpretation fort ingénieuse & artificieuse à ces propos de Platon. Mais si ceste interpretation doit estre tenuë

Histoire naturelle
pout veritable, ou non, j'ay deliberé l'esclaircir
en autre lieu.

*Que quelques vns ont eu opinion qu'aux lieux
de l'Escriture sainte, où il est fait mention
d'Ophir, on le doit entendre de nostre Peru.*

CHAPITRE XIII.



VELQUES-VNS ont ceste opi-
nion qu'il est fait mention en la
sainte Escriture de ceste Inde Oc-
cidentale, prenans la region du
Peru pour cet Ophir tant celebré
en icelle. Robert Estienne, ou pour mieux dire,
François Vatable, homme fort versé en la lan-
gue Hébraïque (comme j'ay ouy raconter à no-
stre Precepteur qui fut son disciple) dit aux an-
notations sur le neufiesme chapitre du troisie-
me liure des Roys, que l'Isle Espagnolle que
trouua Christophle Colomb, estoit celle d'O-
phir, dont Salomon faisoit apporter quatre
cents vingt, ou quatre cents cinquante talents
d'or tres-fin & tres-pur; pource que l'or de Ci-
bao que les nostres apportent de l'Espagnolle
est de telle façon & qualité. Et se trouuent en
cores plusieurs autres qui afferment que cestu
nostre Peru est Ophir, déduisans, & tirans v-
nom de l'autre, lesquels croyent que dès lor-
2. Paral. 9. que le liure de Paralipomenon fut escrit, l'o-
3. Reg. 10. l'appelloit Peru (comme aujourd'huy ils se for-
dent) en ce que la sainte Escriture rapport

*In 3. l. Reg.
cap. 9.*

*In Appar.
Biblie Reg.
imphaleg c. 9*

2. Paral. 9.

3. Reg. 10.

que l'on apportoit d'Ophir de l'or trespur, & des pierres fort precieuses, atec du bois qui estoit fort beau & fort rare : lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort esloignée de verité, que le Peru soit Ophir tant celebré par les lettres sacrées. Car jaçoit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon, que l'on le doive esgaler à la renommee des richesses qu'a eüe anciennement l'Inde Orientale. 2. Paral. 3. Je ne trouue point que 4. Reg. 22. en ce Peru il y ayt des pierres si precieuses, ny 3. Reg. 9. de bois si exquis, que l'on n'en ayt iamais veu de semblables en Hierusalem. Car encores qu'il y ayt des esmeraudes exquises, & quelques arbres d'un bois dur & aromatique, ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louïange que la sainte escriture donne à Ophir. Mesme il me semble qu'il n'est pas vray-semblable que Salomon eust laissé l'Inde Oriétale tresriche & opulente, pour enuoyer ses flottes de nauires à ceste derniere terre. Que si elles y estoient venuës tant de fois (ainsi comme il est escrit) certainement nous trouuerions plus de reste, & de tesmoignage d'icelles, que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement, ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant assureé que le nom du Peru n'est pas fort ancien, ny commun à toute ceste contree. L'on a eu de coustume ordinairement en ces descouuertes du nouveau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, selon

Histoire naturelle

l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vſage: car nous tenons icy que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'vn fleuve ainsi appellé par les naturels du païs, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation, pour signifier leur terre. Il semble dauantage, que les mesmes autheurs veulent dire que Sepher, denommee en la saincte Escriture, est ce qu'aujourd'huy on appelle les Andes, qui sont des montagnes tres-hautes du Peru. Et ceste ressemblance des mots & appellations n'est pas chose suffisante: car si cela auoit lieu, nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iectan, mentionné en la saincte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vſé les Rois Inguas de ce Peru, soient prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible, & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on void clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture saincte, ce que quelques-vns ont escrit que Tharsis, & Ophir n'estoient en vne mesme route & Province, en conferant le chapitre vingt-deuxiesme du quatriesme liure des Rois, avec le chapitre vingtiesme du second liure du Paralipomenon; d'autant que ce qui est dit au liure des Rois que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Afiongaber, pour aller querir de l'or à Ophir

*Iectan filius
Heber. Gen.
10.
Iectan filius
Abraha ex
Cetura. Gen.
25.*

est aussi referé au Paralipomenon ; que ceste
mesme flotte fut dressée pour aller à Tharsis.
D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures
sufdits, quand l'Escriture parle de Tharsis, &
Ophir, elle entend vne mesme chose. Quel-
qu'un me pourroit demander sur cecy, quelle
region ou Prouince estoit cét Ophir, où alloit
de Salomon, avec les mariniers de Hiram Roy
de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, &
où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat,
perit, & fist naufrage en Asiongaber, comme
rapporte l'Escriture. En cecy ie dis que ie m'ac-
corde fort volontairement à l'opinion de Iose-
phe en ses liures des Antiquitez, où il dit que
c'est vne Prouince de l'Inde Orientale, laquelle
fut fondée par cét Ophir fils de Iéctan, duquel
il est fait mention au Genese dixiesme, & estoit
celle Prouince abondante d'or tres-fin. De là est
venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'O-
phas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce
mot d'Obrise vaut autant comme qui diroit
l'Ophirise; pource qu'y voyant sept sortes & es-
peces d'or (comme refere saint Hierosme) ce-
luy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme
icy nous louons & estimons l'or de Valdiuia,
ou de Caranaya. La principale raison qui me
fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, &
non en ceste Occidentale, est, pource que la
flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans
passer toute l'Inde Orientale, toute la Chi-
ne, & autre grande espace de mer, n'estant pas
vray-semblable qu'ils eussent trauersé tout le
monde, pour venir icy chercher de l'or, princi-

3. Reg. 9.

4. Reg. 22.

Genes. 10.

Histoire naturelle

palement étant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger dont nous vsons aujourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer, & auancer si auant dans la mer. Finalement en ces choses quand il n'apparoit indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire davantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

*Que signifie en la sainte Escriture, Tharsis,
& Ophir.*

CHAPITRE XIV.



I les opinions & coniectures d'un chacun doiuent estre receües, ie tiens quant à moy, qu'en la sainte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebreux, comme en nostre vulgaire ce mot des Indes nous est general en nostre vsage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, esloignees, & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espagnols indifferemment appellons Indes, le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil; & de quelques parties de celles-cy que viennent lettres, nous difons que ce sont lettres des Indes, estans neantmoins lesdites terres & Royaumes de

grande distance & diuersité entr'elles, iagoit
aussi qu'on ne puisse nier que le nom des Indes
s'entend proprement de l'Inde Orientale. Et
pource qu'anciennement l'on parloit de ces In-
des comme d'une terre fort esloignee, de là est
venu qu'à la descouuerte de ces autres terres
aussi bien esloignees, a-r'on donné le nom des
Indes, pour estre distantes des autres, & te-
nuës comme le bout du monde. Et de mesme
façon il me semble que Tharsis en la saincte Es-
criture le plus souuent ne signifie ny lieu, ny
partie determinee, mais seulement des regions
fort esloignees, & selon l'opinion du peuple,
fort riches, & fort estranges: car ce que Iosephe
& quelques-vns veulent dire que Tharsis est
Tarso, selon l'intention de l'Escriture, il me
semble avec bonne raison auoir esté reprobué
par saint hierosme, non seulement d'autât que
ces deux vocables s'escriuent par diuerses let-
tres, l'un avec vne aspiration, & l'autre sans as-
piration, mais aussi pource que l'on escrit beau-
coup de choses de Tharsis, qui ne peuuent pas
bien conuenir, ny se rapporter à Tarso Cité de
Cilicie. Il est bien vray qu'en quelques endroits
de l'Escriture il est dit que Tharsis est en Cili-
cie. Ce qui se trouue au liure de Iudith, quand il
est parlé d'holofernes, duquel il est dit qu'ayant
passé les limites d'Assyrie, il paruint iusques
aux grands monts d'Ange (qui par aduenture
est Taurus:) lesquels monts sont à la fenestre de
Cilicie, & qu'il entra en tous les chasteaux, où
il assambla toutes ses forces, ayant destruit cel-
le tant renommee Cité de Melothi, despoilla,

*Hieron. ad
Marcel. in
3. tomo.*

Iudith. 2.

*Plin. li. 5.
ca. 27.*

Histoire naturelle

& ruina tous les fils de Tharsis & d'Israël, qui estoient ioignant le desert, & ceux qui estoient au Midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates : mais comme j'ay dit, ce qui est ainsi escrit de Tharsis, ne se peut accommoder à la Cité de Tarso. Theodoret & autres, suiuaus l'interpretation des Septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & aujourd'huy Royaume de Thunes; & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il fensuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que saint Hierosme s'y veuille incliner. Je ne veux pas à present debattre ces opinions : mais ie veux bien dire que l'Escriture sur ceste matiere ne signifie pas tousiours vne region, ou partie du monde certaine, & determinee. Il est certain que les Mages ou Rois qui vindrent adorer Iesus-Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & madiam. Et quelques hommes doctes sont d'opinion qu'ils estoient d'ethiopie, d'Arabie, & de perse; & neantmoins le Psalme & l'Eglise chante d'eux : *Les Roys de Tharsis apporteront des presens.* Nous nous accordons donc avec S. Hierosme, que Tharsis est vn mot qui a plusieurs & diuerses significations en l'Escriture, & que quelques fois il signifie la pierre Chrysolithe, ou Iacinte; tantost quelque certaine region des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinte à la reuerberation

Theod. in 1.

Ioan.

Artasmon.

ibid. & in

Alphabeto

Apparatus.

Hieron. ad

Marcell.

Psalme. 44.

Isa. 60.

du Soleil. Mais avec raison le mesme sainct Docteur nie que Tharsis soit region des Indes où vouloit fuyr Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques es Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'aujourd'huy nous appellons Iasse) n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est iointe avec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'issuë par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la nauigation que faisoit la flotte de Salomon, partant de Afiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expressément attesté en l'Escriture. Et a esté ceste nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharsis, puisque Afiongaber est le port d'une Cité d'Idumee, assise sur le destroit, où la mer rouge se ioint avec le grand Ocean. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argent, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doubte doiuent estre entendues de l'Inde Orientale, qui est feconde & abondante en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les elephans y sont du tout incogneus: mais il eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monnes. Finalement il me semble que l'Escriture saincte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande

Histoire naturelle

mer, ou des regions fort esloignees & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui parlent de Tharlis (puis que l'esprit de prophetie peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent accommoder aux choses de nostre nouueau mode.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent estre des Indes.

CHAPITRE XV.

Guido Boderian. in epistola ad Philippum Cathol. regem in s. Com. sac. Bibl. in Marrag. in Hispan. hist.

Ludovicus Leo Augustinian. in comment. super Abdias.

P

Lusieurs disent & afferment qu'en la sainte Escriture il a esté pedit bien long tēps deuant que ce nouueau monde deuoit estre cōuert y à IESVS-CHRIST par la natiō Espagnolle, & à ce propos mettēt en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui die ainsi: *A la transmigracion de cest exercite des enfans d'Israel. possedera toutes les choses des Chananeens iusques en Sarepte, & la transmigracion de Hierusalem, qui est au Bosphore, possedera les Citez du Midy, & monterot les sauueurs au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le seigneur.* Cēcy a esté mis ainsi en vulgaire suiuant la lettre. Mais les authēurs que i'entens en l'Hebrieu lisent ainsi: *Et la transmigracion de cest exercite des enfans d'Israel (qui sont les) Cananeās iusques à Zarphat (qui est France) & la transmigracion de Hierusalē, qui est en Sapharad (entēdez pour Espagne) possedera pour heritige les Citez du Midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Toutesfois aucuns d'eux n'alleguent suffi-

sant tesmoignage des anciens, ny raison pertinente, pour môstrer que Sapharad, que S. Hierosme interprete le Bosphore ou destroit, & les septante Interpretes, l'Euphrate, doive signifier l'Espagne, que leur seule opinion. Les autres alleguent le Paraphrase Chaldaïque, qui est de ceste opinion; & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon, comme aussi ils expliquent Zarphat estre France (que nostre vulgaire & les Septante disent estre Sarepte.) Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir, quelle necessité y a-il de croire que les Citez de l'Austre, ou de Mageb (ainsi qu'escriuent les Septante) soient les gens de ce nouveau monde? Dauantage, quel befoing est-il de croire, & de prendre la nation Espagnolle pour la transmigration de Hierusalem en Sapharad, si ce n'est que nous vueillons prendre Hierusalem spirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Eglise? De sorte que par la transmigration de Hierusalem en Sapharad, le saint Esprit nous demôstre les enfans de la sainte Eglise, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages; pource cela en langue Syriaque est dict Sapharad, & se rapporte bien à nostre Espagne, qui selon les anciens, est la fin & le bout de la terre, estant presque toute enuironnée de la mer. Or par les Citez d'Austre, ou de Süd, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouveau monde est assise au Midy, & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'ensuit est facile à interpreter, sçauoir, ceux qui procurent la saluatiō, mon-

Histoire naturelle

teront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau : parce qu'on peut dire que ceux-là se retirent à la doctrine, & au fort de la S. Eglise qui pretendent rompre & dissiper les erreurs profanes des gentils, car cela peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'ensuit bien, qu'alors le Royaume ne sera pour les Espagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour IESVS-CHRIST nostre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre repris, puis qu'il est certain que le saint Esprit a sceu & cogneu tous les secrets long temps auparavant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire qu'il est fait mention en la sainte Ecriture d'une affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouveau monde, & conuersion d'iceluy en la foy. Isaye mesmes dit ces termes. *Ah les ailles des nauires qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs autheurs tres-doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en d'autre endroit dit: *Que ceux qui eschaperont d'Israel, iront fort loing à Tharsis, & en des Isles fort eslongnees, où ils conuertiront au Seigneur plusieurs & diuerses nations.* Entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui sans doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose assuree que l'Euangile doit estre preschee par tout l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il s'ensuit, & ainsi le doit-on entendre, qu'en toute l'estenduë du monde il y a beaucoup de nations à

Isay. 18. iux-
ta 70. Inter.

Isaya 66.

Matth. 24.

qui IESVS-CHRIST n'a esté annoncé. Partant nous debuons de là recueillir, qu'il est demeuré grande partie du monde incogneü aux anciens, & qu'aujourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descourir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'il n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

CHAPITRE XVI.

Maintenant il est temps de respõdre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitée. L'immense grandeur de l'Océan espouuenta tellemét saint Augustin, qu'il ne pouuoit penser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouveau monde. Mais puis que d'vne part nous sçauons de certain que passéz sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuõs nier ce que la sainte Escriures nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'vn premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes seront passéz icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique: toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas

Histoire naturelle

vray-semblable qu'il y ait eu vne autre arche de Noé, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers hommes de ce nouveau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il fit le Prophete Habacuc, car nous ne traittons pas de la toute puissance de dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces deux choses doiuent estre tenuës pour admirables, & dignes de merueille, voire d'estre comptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ayt peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre qu'y ayant icy si grand nombre de peuple, ils ayent esté neantmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutes-fois i'en veux bien dire cè que i'en ay conceu, & qui me vient à present en la fantasie, puis que les tesmoins me manquent lesquels ie puisse suiure, & me laisser aller par le fil de la raison, (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hommes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par

mer. Que s'ils sont venus par la mer, c'à esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard, estans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduiet en temps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigation, pour chercher & descouuir de nouvelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suiure le cours des choses humaines, & ne nous arrester à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'vn se persuade de trouuer vn autre aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheual volant, comme celui de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ny que par aduerture ces premiers hommes se soient seruis de poissons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passés là. Mais delaisant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risée, examinons vn peu chacune de ce deux manieres mises en auant, attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premièrement il me semble que ce ne seroit pas chose trop esloignee de raison de dire, que les premiers & anciens peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & avec l'industrie qu'ils ont de changer & manier les voiles, selon le temps qui se presente.

Histoire naturelle

Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de nauiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps mesme l'on nauige, & traufferse encor l'Ocean pour descouurer nouvelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compagnons ont nauigé, estans partis du port Lima, & suiuy la route du Ponent pour descouurer la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurerent les Isles qu'ils appellerent, Isles de Salomon, qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles gisent ioignant la nouvelle Guynee: ou pour le moins qu'elles sont fort proches d'une autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandement du Roy, & de son Conseil, l'on delibere d'apprester vne nouvelle armee pour aller à ces Isles. Puis donc qu'il est ainsi, pourquoy ne dirons nous pas que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage, & resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descouurer la terre, qu'ils appellent Antiction, opposite à la leur, & que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre avec dessein de ne s'arrester iusques à la veüe des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrariété, que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu mesme que la sainte Escriture tesmoigne que Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la

2. Para. 9.

3. Reg. 10.

mer,

mer, & que par leur industrie, l'on fit ceste navigation de trois ans. A quel propos pèsez vous qu'elle remarque l'art des mariniers, & leur science, ensemble leur navigation si longue de trois ans, sinon pour nous donner à entendre que la flotte de Salomon nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui sont de ceste opinion, ausquels il semble que saint Augustin auoit peu de raison de s'espouuenter, & esmerveiller de la grandeur de l'Ocean, puisqu'il pouuoit coniecturer qu'il n'estoit si difficile à nauiger, veu ce qui est rapporté de la navigation de Salomó. Mais pour dire la verité, mō opinion est bien autre, & ne me puis persuader que les premiers Indiens soient arriuez en ce nouueau monde par vne navigation ordonnee, & faite à propos. Mesme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & industrie de nauiger, par le moyen duquel les hommes auourd'huy trauersent la mer Oceane de quelque partie que ce soit, à quelconque autre qu'il leur prend fantaisie. Ce qu'ils font avec vne incroyable adresse & resolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reste, ou tesmoignage d'vne chose si norable, & de si grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens soit faite aucune mention de l'usage de la pierre aimant, ne de l'Esquille à nauiger, voire, ne voy-ie point qu'ils en ayent eu aucune connoissance. Que si l'on oste la cognoissance de l'Esquille à nauiger, l'on cognoistra facilement qu'il est impossible qu'ils ayent trauersé l'estendue du grand Ocean. Ceux qui ont quelques

Histoire naturelle

cognoissance de la mer, entendent bien ce que ie dis. Pource qu'il est aussi facile de croire que les mariniers estans en plaine mer puissent dresser la proüe de la nauire où ils voudront, si l'aiguille de nauiger leur deffaut, comme de penser que l'aveugle puisse monstrier avec le doigt ce qui est proche, ou ce qui est esloigné en quelque endroit. Et est vne chose esmerueillable que les anciens ayent ignoré par tant de temps vne si excellente propriété de la pierre d'aymant, & qu'elle ait esté descouuerte & cogneüe par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceste propriété, en ce que Pline, qui est si curieux historien des choses naturelles, neant moins parlant de ceste pierre d'aymant, ne dit aucune chose de ceste vertu & propriété, qu'elle a de faire tousiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui est la vertu la plus admirable qu'elle ayt. Aristote, Theophraste, Dioscoride, Lucrece, ny aucun historien, ny Philosophes naturels que i'ay veu n'en font aucune mention, encore qu'ils traitent de la pierre d'aymant. Saint Augustin escriuât d'autre part plusieurs & diuerses propriétés, & merueilleuses excellences de la pierre d'aymant, aux liures de la Cité de Dieu, n'en parle nullement. Et est certain que toutes les merueilles que l'on côte de ceste pierre, ne sont rien au respect de ceste propriété si estrangere qu'elle a de regarder tousiours au Nort, qui est vn grand miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui est que Pline traitant des premiers inuenteurs de la nauigation, & raconta

Plin. lib. 3. c.
6. & lib. 34.
c. l. 14. &
lib. 7. c. 4.

Diosco. l. l. s.
. 10.
Lucret. l. 6.

Aug. de Ci-
uit. Dei. c. 4.
ubi multa
de magnete.

Plin. l. 7. c.
56.

tous les instrumens & appareils, ne parle aucunement de l'aiguille à nauiger, ny de la pierre d'aymant: mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles a esté inuenté des Pheni-ciens. Et n'y a point de doute que ce que les anciens ont sçeu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquâs les riuages, Caps, & differéces des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdisent la veuë de la terre, ils ne sçauoient en quelle part dresser la proüe par autre discours, sinon par les estoilles, soleil, & la lune, & cela leur deffailant, (comme il aduient en temps ne-buleux, & couuert,) ils se gouuernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir fait, finalement alloient conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits seulement par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce subject ce qu'escriit Plîne, des insulaires de la Trobane, qu'auïourd'huy nous appellons Sumatra) di-ant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger: *Ceux de la Trobane ne voyent point le Nord, & pour nauiger, suppleent ce deffaut, portés avec eux certains petits oyseaux, lesquels les laissent aller souuent, & comme ces petits oyseaux par naturel instinct volent toujours vers la terre, les mariners pressent leur proüe à leur suite.* Qui doute donc que s'ils eussent eu cognoissance de l'aiguille, ils ne se fussent aydez pour guide de ces petits oyseaux, pour descouuir la terre? Bref il suffit pour mé-morer que les anciens n'ont cogneu ce secret de

Histoire naturelle

la pierre d'aymant, de voir que à chose si remarquable, il n'y a aucun mot, ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu, qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance n'eust point marqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'aujourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouvernail, se sent au haut de la poupe, qui est à fin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Etoile polaire, là où anciennemēt ils seioient en la prouë pour regarder les differences des terres & des mers, & duquel lieu ils commandoient au gouvernail. Cōme aujourd'huy l'ō v se encore à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloient les Pilotes *Proritas*, pource qu'il se tenoient en la prouë.

De la propriété & vertu admirable de la pierre d'aymant, pour le fait de la navigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

CHAPITRE XVII.

R Ar ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la navigation des Indes si briefue & si certaine, que nous l'auons par la pierre d'aymant. Comme aujourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexique, à Panama & en toute ceste autre partie du Sud, iusques à la Chine, & au destroit

Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la meirairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont fait quinze voyages aux Indes, voire dixhuiet, & auons entendu parler l'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceus aucuns restes, ny apparences de ceux qui auoient passé, ny rencontré voyagers à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire cou-
Sap. 5.
 ue l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & propriété de la pierre d'aymant, il se fait en cest Ocean comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste propriété, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort, sans y faillir, en quelque partie du monde que ce puisse estre. Quelques-vns recherchent quelle est la cause de ceste propriété merueilleuse, & veulent dire, & s'imaginer ie ne sçay quelle sympathie: mais quant à moy, ie prends plus de plaisir & de contentement considerant ces merueilles, à louer la grandeur & pouuoir du Tout-puissant, & me resiouyr en la contemplation de ses ceures admirables, & à dire avec Salomon, parlant sur ce props: *O Pere, duquel la providence gouverne &*
Sap. 34.
maintient vn bois, luy donnant vn chemin assure sur la mer, & au milieu des bondissantes ondes, pour monstrer de mesme façon tu pourrois sauuer & deliurer l'hon-

Histoire naturelle

me de tout peril & naufrage, encor qu'il fust sans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures sont pleines de sagesse, les hommes mettent & hazardent leurs vies sur un peu de bois, & pour traueser la mer, s'eschappent & se laissent aller en un basteau. Et sur ce mesme propos le Psalmitte dit : *Psal. 106.* ceux qui montent sur mer en des nauires, & qui font leurs affaires en trauesant les eaux, sont ceux qui au profond de la mer ont veu les œuures du seigneur, & ses merueilles. Et à la verité ce n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'une pierre si petite commande à la mer, & contraigne l'abyssme infiny de luy obeïr & suiure son commandement. Mais pour autant que c'est chose qui se void tous les iours, & semble si facile, les hommes ne s'en esmerueillent point, & ne se souuiennét pas d'y prendre garde: & d'autant que ceste liberalité est telle, les ignorans pour cela en font moins d'estat. Neantmoins ceux qui le veulent considerer de pres, sont conduits par la raison à benir la sagesse de Dieu, & luy rendre graces d'un si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel que ces nations des Indes, qui tant de temps ont esté cachees, fussent cogneües & descouuertes & que ceste route fut hantee & frequentee, afin que tât d'ames vinsent à la cognoissance de IESVS-CHRIST, & gagnassent le salut eternel, il esté pourueu de guide assuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'aiguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quand moy, ie tiens pour certain qu'il n'est pas fo

ancien, d'autant qu'outre les raisons déduites au chapitre precedent, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il soit faict aucune mention de la pierre d'aymãt. Et neantmoins il est certain que le principal & plus necessaire instrument des cadrans au soleil, dont nous vsons auiourd'huy, est l'aiguille de fer touchée de la pierre d'aymant. Quelques auteurs approuuez escriuent en l'histoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à descouuir ce secret sur mer, fut Vasco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vsoient de l'aiguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle aiguille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'escriuent point de qui ils auoient apprins cest artifice: & quelques vns d'entr'eux mesmes font de nostre opinion, qui est, que les anciens ont ignoré ce secret. Dauantage, ie diray vne autre & plus grande merueille de l'aiguille de nauiger, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on nel'auoit veu & cogneu par experience si assuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & encliner toujours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort: toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains points & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste: mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponent, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est

*Li. 1. de Ita.
illustr. regni.*

13.
*Plin. l. 2. ca.
71. & lib. 7.
cap. ult.*

*Ozorius de
rebus gestis
Emman.
lib. 1.*

Histoire naturelle

ce que les mariniers appellent nordester, ou nortoeſter. Nordeſter vaut autant à dire comme coſtoyer, s'inclinant au Leuant, & nortoeſter s'inclinant au Ponent. Et eſt choſe de telle conſequence, & qui importe tant de ſçauoir ceſte declinaïſon, & coſtoyement de l'Eſguille, que ſi l'on n'y penſoit, & regardoit de pres, (quoy qu'elle ſoit petite) l'on s'eſgareroit merueilleuſement en la nauigation, & arrieroit l'on en autre lieu que celui où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me diſoit qu'il y auoit quatre points en tout le monde, où l'Eſguille ſe dreſſoit au Nort, & me les contoit par leurs noms, que n'ay retenus, vn d'iceux eſt la hauteur de l'Iſle de la Corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui eſt choſe fort cogneuë à tous; mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeſte, qui eſt à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeſte, qui eſt incliner à l'Orient. Les maiſtres en ceſt art pourront enſeigner de combien & iuſques où; de ma part ie demanderois volontiers aux bacheliers qui preſument ſçauoir tout ce qui eſt, qu'ils me diſſent la cauſe de ceſt effect, & pour quelle raiſon vn peu de fer frotté à la pierre d'aymant, reçoit tant de vertu que de regarder touſiours au Nort: mais encor avec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerſes ſituations du monde, & où il ſe doit ficher & dreſſer, où s'incliner en vn coſté ou en l'autre, auſſi bien qu'aucun Philoſophe & Coſmographe qui ſoit. Que ſi ne pouuons bonnement

descouuir la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournallemēt à l'œil, qui sans doute seroient fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement. Certes l'on connoist bien par là nostre folie & vanité, de nous vouloir faire Iuges, & assujettir à nostre raison & discours, les choses diuines, & souueraines. C'est pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raison s'assujettisse à la foy, puis qu'en sa maison mesme elle ne se peut pas bien gouverner. Mais cecy nous doit suffire; retournons à nostre propos, & concluons que l'usage de l'aiguille à nauiger n'a point esté cogneüe des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde, pour venir en cestuy-cy par l'Océan.

*Response à ceux qui disent qu'au temps passé,
comme aujourd'huy, l'on a nauigé
sur l'Océan.*

CHAPITRE XVIII.

E que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dit que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'affirment pas expressement que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast 3. ans, il pouuoit estre, comme il est plus vray-semblable, que ceste flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de

Histoire naturelle

la route, pour la diuersité des ports & regions qu'elle alloit recognoissant, cōme aujourd'huy en toute la mer du Sud l'on nauige depuis Chilé iusqu'à la neuue Espagne; laquelle nauigation encore qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point es liures des anciens qu'ils se soient beaucoup aduancez & engolphez en l'Ocean, & ne peux croire que ce qu'ils en ont nauigé, ayt esté autrement, que de la façon qu'on nauige encores aujourd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occasion aux hommes doctes de croire que anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant qu'on alloit tousiours costoyant la terre; & semble que l'Escriture le veuille ainsi donner à entendre, quand elle parle de ceste fameuse nauigation du Prophete Ionas, où il est dit que les mariniers estans forcés du temps, r'amenèrent à terre.

Ion. 10.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peuples des Indes y sont arrivez par tourmente, & contre leur volonté.

CHAPITRE XIX.



YANT monsté qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y soient venus de propos deliberé, il s'en suit doncques que s'ils y sont venus par mer, ç'a esté par cas fortuit, & par for-

ce de tourmente & tempeste; ce qui n'est pas
incroyable, quelque grande que soit la mer
Oceane, puis qu'il en est tout autan aduen
de nostre temps, lors que ce marinier (duquel
nous ne sçauons encores le nom, à celle fin
qu'en vn œuure si grand, & de si grande impor
tance, ne s'attribuè point à d'autre autheur qu'à
Dieu) ayant par vn terrible & mauuais temps
recogneu ce nouueau monde; laissa pour paye
de son logis où il l'auoit receu, à Christophle
Colomb, la cognoissance d'une si grande chose.
Ainsi a-r'il peu arriuer que quelques hommes
de l'Europe, ou Afrique, au temps passé ayent
esté poulléz par la force & violence du vent, &
iettez à des terres incogneës par delà la mer
Oceane. Qui est-ce qui ne sçait point que plu
sieurs, ou la plus grande part des regions que
l'on a descouertes en ce nouueau monde, a esté
par ce moyen, desquelles on doit plustost attri
buer la descouerture à la violence des temps
& orages, que non pas à l'esprit & industrie de
ceux qui les ont descouertes? Et afin que l'on
reconnoisse que ce n'a pas esté de nostre temps
seulement que l'on a fait, & entreprins de tels
voyages, pour la grâdeur de nos nauires, valeur
& hardiessè de nos hommes, on peut voir de
dans Pline que plusieurs des anciens ont fait de
semblables voyages. Il dit donc de ceste façon:
L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en
charge sur la mer d'Arabie, l'on vid & reconneut
des piéces & restes de nauires Espagnols qui y auoient pe
y. Et dit apres: Nepos raconte du circuit Septentrio
nal, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer, compa

*pli. l 2.
cap. 69.*

Histoire naturelle

gnon au consulat de Caius Affranus, estant lors iceluy Metellus Proconsul en Gaule, certains Indiens qui auoient esté présentés par le Roy de Suenue, lesquels Indiens navigateurs de l'Inde pour leur commerce, furent iettés en Germanie par la force des tempestes. Pour certain si Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point aujourd'huy dauantage, que firent ceux là en ces deux naufrages, l'un depuis l'Espagne iusqu'en la mer rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iusqu'en Allemagne. Le mesme Autheur escrit en vn autre liure, qu'un seruiteur d'Annius Plolcanius, qui tenoit la ferme des droicts de la mer rouge, nauigeant la route d'Arabie, suruint des vents du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il passa la Carmanie, iusqu'à recognoistre Hippures, port de la Taprobane, qu'aujourd'huy nous appellons Samatre. Mesme l'on raconte d'un nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie fut poussé d'un vent de bize iusqu'à la veüe du nouveau monde. Ce qui n'est pas chose nouvelle à ceux qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeste dure si long temps & obstinément, sans appaiser sa fureur. Il m'est aduenü allär aux Indes, que partant des Canaries j'ay descouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peuplee des Espagnols. Et sans doute ce voyage eust esté plus bref, si les mariniers eussent appareillez toutes leurs voiles à la bize qui couroit. Ainsi me semble-il chose vray-semblable, que au temps passé les hommes soient arriuez aux Indes contre leur intention, poussez, & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande

Plin. li. 6.
cap. 22.

mention de quelques geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyent encores aujourd' huy en Manta, & Port-vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'aujourd' huy. Ils racontent que ces geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somprueux edifices, dont ils monstrent encore aujourd' huy vn puits fait de pierre de grand valeur. Ils disent dauantage, que ces hommes cōmettans pechez enormes, & specialement celuy contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme racontent les Indiens d'Yca & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loing à des Isles du Couchant, & faisoient leur navigation en des cuirs de loup marin enflez; de façon qu'il n'y a point faute de resmoignages pour monstrier qu'on ayt nauigé la mer du Sud deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser que le nouveau monde a commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veüe descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grandé importance, pour la plus grâde part ont esté trouuees fortuitement sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus part des herbes medicinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la pluspart de choses semblables, & leurs proprietiez & vertus sont plu-

Histoire naturelle

stost venuës en la cognoissance des hômes par accident, que par art, & par leur industrie; afin que l'on voye que la gloire & louange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendemēt humain, pour autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses avec raison.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus, est plus vray semblable de penser que les premiers peupleurs des Indes y sont venus par terre.

CHAPITRE XX.



LE cōclus donc qu'il est bien vray-semblable de penser que les premiers qui arriuerent aux Indes, fut par naufrage, & tempeste de mer: mais il se presente sur ce poinct vne difficulté, laquelle me trauille grandement, qui est, qu'encores que nous accordions que les premiers hommes soient venus à des terres si estoignees que celles-cy, & que les natiōs que nous voyons icy, soient sorties d'eux, & se soient tellemēt multipliez comme ils sont à present; neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les bestes & animaux, dont il se trouue grande abondan-

te aux Indes, y aient peu arriuer, n'estant pas croyable que l'on les y ait embarquez, & portez par mer. La raison pour laquelle nous sommes contrains de dire que les premiers hommes des Indes sont venus de l'Europe, ou de l'Asie, est pour ne contredire à la sainte Escriture; qui nous enseigne clairement que tous les hommes sont sortis d'Adam. Par ainsi nous ne pouuôs donner autre origine aux hommes qui sont és Indes, veu que la mesme Escriture nous dit que toutes les bestes & animaux de la terre perirent, sinon celles qui furent reseruees en l'arche de Noé, pour la multiplication & entretien de leur espece. De façon que nous deuous necessairement referer la multiplication de tous les animaux susdits, à ceux qui sortirent de l'arche de Noé aux monts d'Araraat où elle sarresta, & par ce moyen nous deuous rechercher, tant pour les hommes que pour les bestes, le chemin par lequel ils sont passez du vieil monde au nouueau. Saint Augustin traictant ceste question, pour quelle raison l'on trouue en certaines Isles des loups, des tigres, & autres bestes rauissantes, qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, chevaux, bœufs, chiens, & autres animaux dont se seruent les hommes, y ont esté portez tout expres en des nauires, comme nous voyons aujourd huy que l'on les porte depuis l'Orient iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encores que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dom-

Gen. 7.

Aug. l. 6 de
ciuit. c. 7.

Histoire naturelle

nageables cōme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (comme il est certain) que le deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté ce doct& saint homme essaye à se demesler de ces difficultez, disant qu'ils peurent passer à nage en ces Isles, ou que quelqu'un les y a portez expres pour le déduit de la chassé; ou bien que par la volonté de Dieu ils eussent esté creéz toutde nouveau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist: *Que la terre produise tout animal vivant en son genre, animaux reptiles, & bestes sauvages des champs selon leur espece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus embarrassée: car cōmençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouvernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lions, les tigres, & les loups, s'engendrent de la terre sans leur generation, comme l'on void que les rats, les grenouilles, les abeilles, & tous autres animaux imparfaits s'engendrent communement. Davantage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois: *Tu prendras de tous les animaux & oyseaux du ciel, sept & sept, males & femelles, afin que leur generation s'entretienne sur la terre:* si tels animaux apres le deluge deuoient estre creéz derechef par vne nouvelle maniere de creation, sans la conjunction du male & femelle? Et sur ce, pourroit encores se faire vne autre question; pourquoy tels animaux naissans de la terre, selon ceste opinion,

Genes. 1.

Genes. 7.

nion) il n'y en a pas aussi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & es autres Isles, puis que nous ne deuons pas considerer l'ordre naturel de la generation, mais seulement la liberalité du Createur. D'autre part, que l'on ayt passé quelques-vns de ces animaux pour le déduit de la chasse (qui est son autre resolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour chose incroyable, d'autant que nous voyons souuentefois que les Princes & grâds Seigneurs tiennent & nourrissent en leurs cages, pour leur plaisir & grandeur tant seulement, des lions, des ours, & autres bestes sauuages, principalemēt quand elles ont amenees de terres loingtains. Mais de dire de la des loups, renards, & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare, ny de bon, que de faire dommage au bestial; & de dire aussi qu'ils ont prins la peine de les apporter par la mer pour la chasse, certainement c'est chose qui n'a point de raison. Qui est ce qui pourra penser qu'en vne navigation si longue & infinie il y ayt eu des hommes qui aient prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent anas, qui est vne especé des plus ords & infects que l'on aye iamais veu? Qui voudra dire aussi qu'ils y aient apporté des tigres & des lions, certainement c'est chose digne de risée & mocquerie de vouloir penser: car c'estoit assez, voire beaucoup aux hommes, pousser malgré eux par l'orage & la tempeste en vn si loingtain & incogneu voyage, de pouuoir eschapper du danger de la mer leurs propres vies, sans s'amuser à por-

Histoire naturelle

ter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer, il faut croire que ç'a esté à nage; ce qui se peut faire en quelques Isles peu distantes & esloignées des autres, ou de la terre ferme, comme l'on ne peut nier, veu l'experience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux estans pressez, nagent iour & nuit sans se lasser, & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & trauerfes, pource qu'en nostre Ocean l'on se mocqueroit de tels nageurs; veu que les aisles faillent aux oyseaux, mesme de grand vol, sur le passage d'un si grand abyfme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oyseaux qui volent plus de cent lieües, comme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant, toutefois c'est chose impossible aux oyseaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir passer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauvages & aux oyfillons pour les passer aux Indes; & comment dirons-nous qu'ils sont passés d'un monde à l'autre? Je conjecture donc par ce discours que j'ay fait, que le nouveau monde que nous appellons Indes, n'est point du tout diuisé, ny separé de l'autre monde, & pour dire mon opinion, il y a à fort long temps que j'ay pensé que l'une & l'autre terre se ioignent & continuent en quelque part, où à tout le moins s'auoisinent & approchent de bien pres. Et toutefois encor iusques à present n'y a aucune certitude du contraire, pource que vers

Pole Arctique, que nous appellons le Nort, toute la longitude de la terre n'est pas decouverte & cogneüe, & y en a plusieurs qui afferment qu'au dessus de la Floride s'estend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils disent se venir rendre iusqu'à la mer Scytique, ou Germanique. D'autres adjoustant qu'il y a eu vn nauire, qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu a coste de Bacaleos, qui s'estend quasi iusques aux fins de l'Europe. Dauantage, l'on ne sçait non plus iusques où s'estend la terre qui court au dessus du cap de Mendoce, en la mer du Sud, sinon que l'on dit que c'est vne terre fort grande, & qui court vne longueur infinie; & retournant à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui sçache où s'arreste la terre qui est de l'autre costé du destroit de Magellan. Vn nauire de l'Esque de Plaisance qui passa le destroit, raconte n'auoir perdu la veüe de la terre, le mesme Hernande Lamer pilote, qui par tourment passa deux ou trois degrez au dessus dudict destroit. Ainsi n'y a-il raison, ny experience qui contredise mon imagination, ou opinion, sçavoir est, que toute la terre se ioint & continue en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle approche fort l'vne de l'autre. Si cela est vray, comme en effet il y a de l'apparence, la response est aysee au doute si difficile que nous auions proposé, comment peurent passer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles; pource que l'on doit croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheuans par terre, & auroient peu faire ce che-

Histoire naturelle

min sans y penser, en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplans les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouvelles, vindrēt en fin par la longueur du temps à remplir, & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens, & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

CHAPITRE XXI.

Les signes & argumens qui se presentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens, aydēt beaucoup à soustenir l'opinion susdite, pour autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans es Isles qui sont beaucoup esloignees de la terre ferme, ou des autres Isles comme la Bermude, dont la raison est, pour ce que les anciens ne nauigeoient qu'aux coste prochaines, & tousiours à veüe de terre. Sur quoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires, qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y a-t'on trouué des balsas, barquettes ou canoes, qui toutes sont moindres que chaloupes, desquelles sortes de vaisseaux seulement vsent les Indiés, avec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vne manifeste danger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu des nauires suffisans, ils ne sçauoient l'a-

de l'aiguille, astrolabe, ou cadran. Que s'ils eussent esté 8. ou 10. iours sans voir la terre, il estoit impossible qu'ils ne se perdissent, sans pouuoir recognoistre où ils eussent esté. nous recognoissons plusieurs Isles fort peuples d'Indiens, & leur navigation fort vstee: mais c'estoit celle qu'ils pouuoient faire en canoes & barquettes sans l'aiguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroient en tombes, virent la premiere fois nos nauires Espagnols nauigeans au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles tendus, & du corps des nauires, demurerent fort estonnez, & ne pouuans se persuader que ce fussent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, s'imaginoient que ce fussent des roches. Mais voyans qu'ils aduancoient sans s'enfoncer, demeuroient tous rauis & transportez d'espouuement, iusques à ce que regardans de plus pres, ils recogneurent des hommes barbus qui cheminoiēt en iceux, qu'ils estimerent alors deuoir estre quelques dieux, ou gens du ciel. D'où il appert combien c'estoit chose incogneüe aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a encore vne autre raison qui nous fait croire, & tenir plustost l'opinion susdite, sçauoir que ces animaux, desquels nous disons n'estre pas croyable qu'ils ayent esté embarqués par aucuns hommes pour porter es Indes; ne se tiennent qu'en la terre ferme, & non point aux Isles qui sont à quatre iournees de terre ferme. L'ay fait ceste recherche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a semblé que c'estoit vn point de grande importance, pour me resou-

Histoire naturelle

dre en l'opinion que j'ay dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique, ont quelque communication ensemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amérique & Peru beaucoup de bestes sauvages, comme des lions, encores qu'ils ne soient semblables en grandeur, fierté, ny en la mesme couleur de roux, aux renommés lions de l'Afrique. Il y a aussi grand nombre de tygres qui sont fort cruels, & plus communement aux Indiens, que non pas aux Espagnols. Il y a aussi des ours, non pas toutesfois en fort grande abondance. Des sangliers & des renards vn nombre infiny. Neantmoins si nous voulons chercher de toutes ces especes d'animaux en l'Isle de Cuba, Espagnolle, Jamaïque, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouuera aucuns. Tellement qu'édites Isles, quoy qu'elles fussent fertiles, & de grande estendue, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de seruice, quand les Espagnols y arriuerent. Mais pour le present il y a si grand nombre de troupeaux de chevaux, bœufs, vaches, chiens & pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que jà les troupeaux de vaches n'ont plus de maistre assuré, mais appartiennent au premier qui les tuë, & iartiere, soit en la montagne, ou aux champs, ce que les insulaires font seulement pour auoir le cuir dont ils font grand trafic, laissant perdre la chair sans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes, & endommagent fort le bestial, & font autant de dégast que les loups, qui est vne grande incon

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement
faute de bestes sauuages en ces Isles, mais en la
plus grande part, d'oyseaux, & oyssillons. Pour
les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn
grand vol, & vont par bandes: mais il y en a peu
comme i'ay dit, & d'autres sortes d'oyseaux. De
perdrix il ne me souuient pas d'y en auoir veu,
ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi
peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru
guancos, & Vicunas, qui sont comme chevres
sauuages, fort vistes, en l'estomac desquelles se
trouue la pierre bezaar, que plusieurs estiment
de grand prix, & s'en trouue quelquefois d'aussi
grosses qu'un œuf de poule, voire la moitié
dauantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de
bestial, que de ceux que nous appellons mou-
tons d'Inde, lesquels, outre la laine & la chair,
de laquelle ils se nourrissent, & se vestent, leur
seruent d'asnes, & de voictures à porter charge.
Ils portent la moitié de la charge d'une mule,
& sont de peu de frais à leurs maistres, pource
qu'ils n'ont besoin ny de ferrures, ny de bas, ny
d'auoine pour leur viure, ny en fin d'autre har-
nois, d'autant que de tout cela ils en sont pour-
ueuz de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces
pauures Indiens. De tous ces animaux, & de
plusieurs autres sortes, dont ie feray mention
en son lieu, la terre ferme des Indes est fort
abondante & remplie. Mais il ne s'en trouue aux
Isles que ceux que les Espagnols y ont appor-
tez. Il est bien vray qu'un de nos Freres vid vn
iour vn tygre en vne Isle, comme il nous a ra-
conté sur le propos d'une sienne peregrination

Histoire naturelle

& naufrage. Mais interrogé combien ceste Isle estoit esloignée de terre ferme, respondit comme de six à huit lieües pour le plus, laquelle trauerse de mer les tygres peuuent aisément passer à nage. On peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre que de mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande, ny difficile, pource que c'est chose indubitable qu'un monde doit estre ioint & continué avec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'un de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'Isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAPITRE XXII.

Cap. II.



Ly en a quelques-vns qui suiuan l'opinion de Platon, mentionnee cy dessus, rapportent que ces gens là partirent de l'Europe, ou bien d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse, & tant renommee Isle Atlantique, & que de là ils passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre des Indes; pource que le Crisias de Platon en son Timee, en discours de ceste maniere. Car si l'Isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encore plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque ius-

ques aux Isles du nouveau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son Isle Atlantique se noya, & par ce moyen rendit ceste mer innaugable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste Isle noyee, se rassirent & rendirent ceste mer nauigable. Cecy a esté fort curieusement traicté & discouru par aucuns hommes doctes, & de bon entendement; & neantmoins estant de pres considéré, à vray dire se treuuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables, ou contes d'Ouide, qu'une histoire, ou Philosopher digne d'estre mise en auant. La plus part des interpretes & expositeurs de Platon, afferment que c'est vne vraye hystoire tout ce que Crisias raconte de l'estrange origine de l'Isle Atlantique, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont eues contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire dauantage que c'est hystoire vraye sont les paroles de Crisias, que Platon introduit en son *Timee*, disant, que le subiect qu'il veut traiter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'hystoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosopher. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquels estimant tant les escrits de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liurès

Histoire naturelle

de moyse, ou d'esdras, & là où il leur semble que les escrits de Platon ne sont pas vray-semblables, disent qu'on les doit entendre en sens allegorie & mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte point tant de respect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me semble trop difficile de croire qu'il ayt peu escrire ces choses de l'Isle Atlantique, pour vne vraye histoire, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables: veu qu'il confesse ne l'auoir appris que de Critias qui estoit petit enfant, & entre autres chansons chantoit celle de l'Isle Atlantique. Quoy que c'en soit, que Platon l'ayt escrit pour histoire, ou pour fable, quant à moy, ie croy que tout ce qu'il a escrit de ceste Isle commençant au dialogue du Timee, & pour suiuant à celuy de Critias, ne peut estre tenu pour chose vraye, sinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune s'en amoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'une ventree, & que d'une montagne il tira trois pellottes rondes de mer & deux de terre, qui se ressembloient si bien que l'on eust dit qu'elles eussent esté faictes toutes en un tour? Que dirons-nous dauantage de ce temple de mil pas de long, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors estoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire cifellé & entrelassé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de sa ruine finale, il conclud ainsi au Timee: *En un jour & une nuit survint un grand deluge, par lequel tous nos soldats furent engloutis à monceaux dans la*

de ceste façon l'Isle Atlantique estant submergee, disparut en la mer. Pour certain ce fut bien à propos que ceste Isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faicte par entantement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuvent nauiger par là. Puis il adiouste: Pour ceste cause jusques auourd'huy ceste mer ne se nauige point, ne peut estre nauigee pour raison du banc, qui peu à peu s'est formé en ceste Isle submergee. Je demande volontiers quelle mer a peu engloutir vne Isle infinité de terre, qui estoit plus grande que tout l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes, ny apparences quelconques: veu qu'il est tout cogneu & esprouué que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste Isle. Toutesfois ce pourroit estre chose indiscrete & esloignée de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontées par passetemps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect pour l'autorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre, pour en parler simplement, comme en peinture la prospérité d'une ville; & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que réellement & de faict ceste Isle Atlanti-

Histoire naturelle

que ayt esté, disans que la mer en ces parties là retient encor aujourd'huy ce nom d'Atlantique; est de peu d'importance; veu que nous scauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que iougnant le mont susdit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Plin. l. 5. c. 13.
& l. 6. c. 31.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

CHAPITRE XXIII.



Aintenant que nous auons môstré qu'il n'est point vray-séblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il ena d'autres qui disent & ont opiné que ce fut par ce chemin dont parle Esdras liure quatriésme, disant ainsi: Et pource que tu veu qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes passibles, tu scauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menés en captiuité au temps du Roy Olee, que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa par l'autre part du fleuve, & furent transportés en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignée, où jamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoient peu conseruer en leur terre: ils passerent donc par des chemins estroits du fleuve

4. Esdr. 13.

abrute: car alors Dieu monstra ses merueilles en leur en-
droit, arrestant le cours du fleuue iusques à ce qu'ils eussent
passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region,
estoit tres-long, & d'un an & demy, & s'appelle ceste
region *Arsareth*. Alors ils y demurerent iusques aux
derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à
euenir, le Tout-puissant retiendra derechef une autre fois
le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste
cause tu as veu ceste multitude avec paix. Quelques-
uns veulent accommoder ceste escriture d'*Ef-
ras* aux Indiens, disans qu'ils furent conduits
par Dieu où iamais n'habita genre humain, &
que la terre où ils demurerent est si esloignee,
qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller,
estant ceste nation naturellement paisible, &
qu'il y a de grands indices & argumens entre
le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire
qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant
que l'on les voit communément eschars, rabaif-
ez, ceremonieux, & subtils en menlonge. Et
ils disent dauantage que leurs habits ressemblent
fort à ceux dont vsoient les Iuifs, pour ce qu'ils
portent vne tunique où chemisolle, & vn man-
teau brodé tout au tour, vont les pieds nuds,
ou seulement avec des semelles attachees de
cortroyes sur le pied, qu'ils appellent *Ojotas*.
Et disent qu'il appert par leurs histoites, comme
aussi par les anciennes peintures, qui les repre-
sentent en ceste façon, que cest habit estoit
ancien vestement des Hebreux, & que ces
autres sortes d'habits dont les Indiens vsent tant
aujourd'hui, estoient ceux dont vsoit *Samson*,
car l'Escriture appelle, *Tunicam*, & *Sindorem*,

Histoire naturelle

qui est le mesme que les Indiens appellent chemisolle & manteau. Mais toutes ces coniectures sont legeres, & plustost contr'eux, que pour eux: car nous sçavons bien que les Hebreux vsoient de lettres, & il n'y en a aucune apparence entres les Indiens. Les autres estoient fort amys de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs s'ils n'estoient circoncis, ne s'estimeroyent pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le font ny peu, ny point, & iamais n'ont vŕe de ceremonie qui en approche, cōme plusieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs sont tant diligens à conseruer leur langue & leurs antiquitez, de sorte qu'en toutes les parties du monde où ils sont, ils different, & les cognoit-on tousiour d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes seulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur messie, & finalement tout leur Iudaïsme? Ence qu'ils disent que les Indiens sont eschars, rabaissez, superstitieux & subtils & mensonge; pour le premier c'est chose qui n'est point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a aussi de grossiers, & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & superstitions, les Gentils ont tousiours fort vŕe. De leur façon d'habiter comme il a esté descrit cy deuant, ils en vŕent ainsi, pour ce que c'est le plus simple & naturel du monde, sans artifice, & qui presque a esté commun, non seulement aux Hebreux, mais à toutes les autres nations. Veue mesme que l'histoi

L'Esdras (si nous deuons adiouster foy aux Ecritures apocryphes) est plus contraire, qu'elle ne se rapporte à leur intention. Car il dit en ce passage, que les dix tribus s'esloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens sont adonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceste opinion mesme, voyent bien que les entrees du fleuue Euphrate vont iusques aux Indes, & s'il est necessaire aux Indiens de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce, ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont cõtinuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras, soit vn passage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantee & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

*Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer
l'origine des Indiens.*

CHAPITRE XXIV.

Lest plus aysé de refuter & contredire les fausses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour autant qu'il n'ya aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs; Et que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouueau mon-

Histoire naturelle

de és liures de ceux qui ont eu cognoiffancè des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny Ciel A raison dequoy celuy là sembleroit fort temeraire & presomptueux, qui penseroit descouuir & monstrier la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. mais nous pouuons de loing donner iugement par le discours que nous auons mis en auant cy-dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançant peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouveau monde, & ce par l'ayde & le moyen de la continuité ou voisinage de terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me semble auoir esté le moyen, par lequel ils y sont venus, & non pas qu'ils ayent fait armee pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur soit arriué aucun naufrage, ou tempeste qui les y ait portez: combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choses puissent estre arriuees, d'autant que ces regions estans si grandes qu'elles comprennent en elles des nations sans nombre, nous pouuons croire que les vns y sont venus pour peupler d'une sorte, & les autres d'une autre façon. Mais en fin ie me refouds à ce point, que la vraye & principale cause & moyen de peupler les Indes, a esté pource que les terres & limites d'icelles se ioignoient & continuoient en quelques extremitez du monde, ou qu'à tout le moins elles estoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas plusieurs milliers d'annees, que les hommes habitent ce nouveau monde, & Indes Occidentales, mesme que les premiers hommes qui y en-

Y entrèrent, & estoient plustost hommes sauua-
ges, & chasseurs, que non pas esleuez & nourris
en Republique ciuile & policee, & qu'ils arri-
uerent au nouueau monde, plustost s'estans per-
dus de leur terre, ou s'y estans trouuez en trop
grand nombre, & en necessité d'en chercher
vne autre, laquelle ayant trouuee, ils commen-
cerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'au-
tre loy, qu'un peu d'instinct naturel, & encor
fort obscur, & pour le plus, quelques coustumes
qui leur sont demeurees de leur premiere patrie.
Et bien qu'ils fussent sortis de terres policees &
bien gouuornees, si est-ce qu'il n'est pas incroya-
ble de penser qu'ils eussent oublié le tout pour
la longueur du temps, & le peu d'usage: veu que
l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on
trouue des compagnies d'hommes qui n'en ont
rien que la figure & geste seulement, d'où l'on
peut coniecturer que de la façon les mœurs bar-
baresques & inciuils, sont venus en ce nouueau
monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAPITRE XXV.

 E n'est pas chose de grande importan-
ce de sçauoir ce que les mesmes Indiens
ont accoustumé de raconter de leur
commencement & origine, veu qu'ils
essemblent plus leurs songes que vrayes histoi-
es. Ils font entr'eux grande mention d'un delu-
e adueni en leurs pays, mais l'on ne peut pas

Histoire naturelle

bien iuger si ce deluge est l'vniuersel, dont parle l'Escriture, ou si ç'a esté quelque autre deluge, ou inondation particuliere des regions où ils sont. Ancuns hommes experts disent qu'on voit en ces pays-là, plusieurs notables apparences de quelque grande inondation, & suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne sont de celui de Noé, mais de quelqu'autre particuliere comme de celuy que raconte Platon, ou celui que les Poëtes chantent de Deucalion. Quelqu'il en soit, les Indiens disent que tous les hommes furent noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca, sortit vn Virococha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de là vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils monstrent en ce mesme lac vn petit Islet, ils seignent que le soleil se cacha & s'y conserva: & pour ceste raison ils luy faisoient grands sacrifices en ce lieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres contēt, que six, ou ne sçay quel nombre d'hommes sortirent d'vne certaine cauerne, par vn fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceste occasion les appellent Pacaritampo. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race plus ancienne des hommes. Ils disent que Mago Capa, lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Inguas, estoit yssu de ceste Isle, & que de luy sortirent deux familles & li

ges, l'un de Hauã Cusco, & l'autre de Vrni Cusco Ils disent dauantage, que quand les roys Inguas entreprenoiẽt guerre, & conqueſtoient diuerſes Prouinces, ils donnoient couleur, & prenoient pretexte de leur entreprinſe, diſans que tout le monde les deuoit recognoiſtre: pour autant que tout le monde s'eſtoit renouellẽ de leur race & de leur patrie. Et meſme que la vraye Religion leur auoit eſtẽ reuelee du Ciel. Mais que fert d'en dire dauantage, veu que tout y eſt plein de menſonge & de vanitẽ, & du tout eſloignẽ de raiſon? Quelques hommes doctes eſcriuent, que tout ce dont les Indiens font mention, & n'eſt plus ancien que de quatre cents ans, & tout ce qu'ils diſent du parauant, n'eſt qu'une confulion embrouillee de ſi obſcures tenebres, qu'on n'y peut trouuer aucune veritẽ: Ce qui ne doit ſembler eſtrange, d'autant que les liures & eſcritures leur defaillent, au lieu deſquelles ils ſe ſeruent de leur conte de leurs Quipocamayos, qui leur eſt particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuent rapporter ne peut eſtre plus long que de quatre cents ans. M'informant diligemment d'eux, pour ſçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils paſſerent autres fois là où ils ſont, & viuent à preſent, ie les ay trouuẽ ſi eſloignez de pouuoir donner raiſon de cela, qu'ils tiennent pour certain qu'ils ſont creẽz de leur premiere origine en ce nouveau monde, où ils habitent. Mais nous leur auons oſtẽ ceſte erreur par noſtre foy, qui nous enſeigne que tous les hommes procedent d'un premier homme. Il y a

Act. 17.

Histoire naturelle

Gen. 10.

grande coniecture & fort apparente, que ces hommes par longue espace de temps, n'ont point eu de Roys, ny de Republicques, mais que ils viuoient par troupes, comme font aujour- d'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres nations qui n'ont aucuns Roys asseurez, sinon selon l'occasion qu'ils s'offre, ou en paix, ou en guerre, qu'ils eslisent leurs Capitaines, comme il leur plaist. Mais quelques hommes surpassans les autres en force & industrie, avec le temps commencerent à seigneurier & commander; comme fit anciennement Nembrot: puis croissant peu à peu, sont venus à fonder les Royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combien qu'ils fussent barbares, surpassoient neanmoins de beaucoup les autres Indiens. Voilà comment la raison susdicte nous demonstre que la race des Indiens a commencé à multiplier, pour la plus grande part, d'hommes sauvages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dont nous parlons, laissant sur plus quand l'on traittera leur histoire plus loisir.



LIVRE SECOND DE
L'HISTOIRE NATV-
relle & morale des Indes.

*Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire,
de traiter de la nature de l'Equinoxe.*

CHAPITRE PREMIER.

POUR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, & que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable, veu que la plus grande part de ce nouveau monde que l'on a dernièrement descouvert, gist & est situé sous ceste region du milieu du Ciel. Et me semble chose fort à propos ce que quelques-vns disent que la cognoissance des choses des Indes dépend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque, entre l'un & l'autre monde, procede des proprietéz de cest Equinoxe. Et faut noter que tout cest espace qui est entre les deux Tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu, qui est l'Equinoxe, ainsi appellee pource que le soleil faisant son cours en icelle, rend par tout

Histoire naturelle

le monde les iours & les nuités esgaux ; mesme que ceux qui habitent au dessous d'icelle, iouy sent tout le lóg de l'année de ceste mesme esgalité des iours & des nuités. Or en ceste ligne equinoxiale, nous trouuons tant d'admirables proprietéz, que c'est avec bõne raison que l'entendement humain se resueille & traueille pour en rechercher les causes, n'estant point tant esme à ce par la doctrine des anciens philosophes, que par la mesme raison & certaine experience.

Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain estoit inhabitable.

CHAPITRE II.



Echerchant à present ce sujet de son cõmencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le soleil en s'approchant eschauffe, & refroidit en s'esloignant. Tesmoins en sont les iours & les nuités, tesmoins l'hyuer & l'esté, la varieté desquels le froid & le chaud est causé par l'approcher & esloignemét du soleil. D'autre part, il est au certain, que plus le soleil s'approche, & iette ses rayons directement, plus la terre en est arse & embrasée, ce qu'on void clairement en la chaleur du midy & en la force de l'esté. D'ou l'on peut iuger (à ce qu'il me semble) que tant plus la terre est esloignée du cours du soleil, tant plus est-elle froide. Ainsi nous experimentõs que les terres & regions qui s'approché dauantage

Septentrion ou Nort, sont les plus froides, & au contraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiopia surpasse l'Afrique & Barbarie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragõ, & Castille & Arragõ surpassent aussi la Biscayë & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionales, d'autât moins sont ellès chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du soleil, & sont plus à plomb frappees de ses rayons, se ressentent dauantage de la chaleur du soleil. Quelques-vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du Ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient, est embrasée de chaleur, pour trois causes & raisons; l'vne pour le voisinage du soleil, l'autre pour receuoir directement ses rayons, la troisieme, pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du Ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignent, touchant la cause du froid & chaleur des regions de la terre. mais que dirons-nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse: tout le mesme. Car la secheresse semble estre causee par l'approchement du soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuit estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec, comme estant le plus chaud. L'hyues

Histoire naturelle

pendant que le soleil est plus esloigné, se voit plus froid & plus pluvieux, & l'Esté au contraire, auquel Soleil est plus proche, certainement est plus chaud & plus sec. Pource que tout ain- que le feu a la propriété de cuire & de brusler, aussi l'a-il pareillement de dessecher l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessiue chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit me- uilleusement embrasée & desechée: & que par consequent elle n'auoit point d'eaux, ny de productions, cause pour laquelle elle deuoit estre par necessité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAPITRE III.

L O V T ce que nous auons propo- cy dessus, semble certainement estre vray & bien à propos, & neantmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer se trouue appertement faulse: d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplée & habitée d'hommes réellement de fait; & nous-mesmes y auons demeuré long temps: aussi est-elle fort commode, plaisante & agreable. Si donc il est ainsi, comme on ne le peut nier, que d'une proposition veritable l'on ne peut tirer vne conclusion faul-

& que neantmoins ceste conclusion soit faulſe, comme elle l'eſt, il nous eſt beſoin de retourner arriere par les meſmes pas, pour conſiderer, & regarder vn peu de plus pres ceste propoſition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc premierement quelle eſt la verité, ſelon que l'experience certaine nous le monſtre, puis apres nous le prouuerons (combien que ce ſoit choſe fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raiſon, ſuiuant les termes de Philoſophie. Le dernier point que nous auons propoſé cy deſſus, que la ſechereſſe eſt plus grande lors que le ſoleil eſt plus prochain de la terre, ſemble choſe certaine & veritable, & ne l'eſt pas toutefois, au contraire eſt totalement faulſe: car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le ſoleil paſſe par deſſus, & en eſt fort proche. C'eſt certainement choſe admirable, & digne d'eſtre remarquee, que l'air eſt plus ſerain, & ſans pluyes, ſous ceste Zone Torride, lors que le ſoleil eſt plus eſloigné; & au contraire qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de broüillards, au temps que le ſoleil en eſt plus proche. Ceux qui n'ont point eſté en ce nouueau monde, par aduenture tiendront cecy pour choſe incroyable, & ſemblera eſtrange meſme à ceux qui y ont eſté, ſils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres ſ'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a eſté dit en ce coſté du Peru, qui regarde le Pole du Sud, ou Antarctique, le ſoleil en eſt plus eſloigné lors & au meſme temps qu'il eſt plus proche de l'Euro-

Histoire naturelle

pe, à sçauoir, en May, Iuin, Iuillet, & Aouft
qu'il fait son cours au Tropique de Cancer, du-
rant lesquels mois au Peru y a vne grande sere-
nité & tranquillité de l'air, & n'y tombe aor
aucune neige, ny pluyc. Tous les fleuues & ri-
uieres y diminuent fort, & quelques-vns y ta-
rissent du tout. Mais comme l'année s'aduançe
& que le soleil s'approche du Tropique de Ca-
pricorne, alors commencent les eaux, pluyes
& neiges, & se font les grandes creües des riuie-
res, qui est depuis Octobre iusques en Decem-
bre; puis apres, le soleil se retirant du Capricor-
ne, lors que ses rays donnent droitement sur
les testes de ceux du Peru, c'est alors que la force
& fureur des eaux est grande, c'est le temps de
pluyes, neiges, & grands débordements des r-
uieres, qui est en la mesme saison de l'année qu-
y a plus grande chaleur, sçauoir depuis Ianu-
ier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye, &
certaine, que personne ne le peut contredire,
tout le contraire alors se rencontre és regions
du Pole Arctique outre l'Equinoxe, ce qui pr-
cede d'une mesme raison. Mais voyons maint-
nant de la temperature de Panama, & de toute
ceste coste, tant de la neuue Espagne, des Isles
de Barlouente, de Cuba, Espagnolle, Iamaïque,
que de saint Iean de Port-riche, nous trouu-
rons sans faute que depuis le commencement de
Nouembre iusques en Apuril, ils y ont l'air & le
ciel fort clair & fort serain, dont la raison est
pour autant que le soleil passant par l'Equinoxe
pour aller au Tropique de Capricorne, il se a-
loigniant de ces regions plus qu'en autre saison

de l'annee. Et au contraire, ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre, pource qu'alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenõs iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ayt exception) qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus serain, & y a plus de secheresse alors que le soleil en est plus esloigné; & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & d'humiditez, & tout ainsi que le soleil s'aduance, ou se retire peu, ou plus; ainsi la terre abonde, ou manque d'eaux, ou d'humidite.

Qu'au regions qui sont hors des Tropiques il y a plus d'eaux lors que le soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

CHAPITRE IV.

LS regions qui sont hors les Tropiques l'on void tout le contraire de ce qui est dit cy dessus, pource que la plüye se mesle avec le froid, & la secheresse avec la chaleur; ce qui est fort bien cogneu en toute l'Europe, & en tout le vieil monde, com-

Histoire naturelle

me on le void de mesme façon en tout ce nou-
ueau; dont est tesmoing tout le Royaume de
Chillé, qui pour estre dehors le Tropicque de
Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espa-
gne, est sujet aux mesmes loix de l'hyuer, & de
l'esté, excepté que l'hyuer est là quand l'esté est
en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers pole.
Par ainsi quand le froid est en ces Prouinces, les
eaux y sont en fort grande abondance, qui est
quand le soleil s'en esloigne le plus, depuis
commencement d'Auril iusques à la fin de Sep-
tembre. Finalement la disposition des saisons
est telle qu'en Europe, sçauoir, que la chaleur
& secheresse y viennent quand le soleil y re-
tourne. De là vient que ce Royaume de Chil-
le approche plus de la temperature de l'Europe
qu'aucun autre des Indes, tant aux fruicts de
terre, qu'en la disposition du corps & de l'esprit
des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme
façon en ceste partie de terre qui est deuant l'Ethi-
opie interieure, laquelle se va eslargissant en
façon de pointe, iusques au Cap de bonne espé-
rance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cause de
inondations du Nil qui sont en esté, desquelles
les anciens ont tant disputé; d'autant qu'en ceste
region là l'hyuer & les pluyes y commencent
au mois d'Auril, quand le soleil passe desia le
signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent
des neiges, & en partie des pluyes, s'assemblent
& font de grands lacs & estangs, desquels pro-
cede, par bonne & vraye Geographie, le fleuue
du Nil. Et par ce moyen va peu à peu eslargis-
sant son cours, iusques à ce qu'apres auoir couru

vn long chemin, il vient finalement au temps de l'esté inonder l'Egypte, qui semble chose contre nature, & neantmoins est chose qui s'y rapporte: car au mesme temps qu'il est esté en Egypte situee au Tropique de Cancer, l'hyuer est aux sources du Nil, qui est en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & semblable inondation que celle du nil, au Paraguey, ou autrement, riuere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuere d'argent:) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à se déborder si terriblement de son cours, & va gagnant tellement ceste region, que les habitans sont contraints, durant ces mois là, de se retirer & se tenir en des barques & canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes; avec vn discours de l'Hyuer, & de l'Esté.

CHAPITRE V.

POUR resolution, l'esté est tousjours suiuy, & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions, ou Zones temperees, & l'hyuer aussi de froidure & d'humidité. Mais en la Zone torride les susdites quatre ne se trouuent point ensemble de la mes-

Histoire naturelle

me façon, d'autât que les pluyes y fuiuent la chaleur, & le froid y est accompagné de secheresse & d'un air serain. I'entends par le froid, le défaut de chaleur excessiue, d'où vient que l'hyuer se prend en nostre Europe pour le froid, & temps pluuiieux & esté pour le temps de chaleur & serenité de l'air. Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neuue Espagne, voyans que ces deux qualités ne se trouuoient point ensemble comme elles font en Espagne, appellent l'hyuer la saison en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes; & l'esté celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils se trompent euidentement, quoy que l'on veüillent dire par vne regle cõmune, que l'esté est aux montagnes du Peru depuis le mois d'April iusqu'en Septembre, pource que les pluyes cessent en ce temps-là, & que l'hyuer est depuis le mois de Septembre iusques au mois d'Avril pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi il est hyuer & esté au Peru, lors, & au mesme temps qu'il l'est en Espagne; de sorte que quand le soleil chemine au dessus de leur teste, ainsi qu'ils croyent que c'est le fond de l'hyuer, pource qu'il y a plus grande abondance de pluyes. Mais c'est chose digne de risée, comme venant de gens ignorans & sans lettres: car tout ainsi que comme la diuersité qui est entre le iour & la nuict, procede de la presence ou absence du soleil en nostre hemisphere, selon le mouuement du premier mobile, qui est la cause du iour & de la nuict; ainsi la difference que nous voyons entre l'hyuer & l'esté, procede de l'approchement, ou esloignement du soleil, selon le mou-

uement du mesme soleil, qui est en la propre cause. Doncques à vray dire, il est esté lors que le soleil est plus proche, & hyuer quand il est le plus esloigné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature, sont causees par nécessité de l'approchement, ou esloignement du soleil: mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuent pas nécessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (outré ceste opinion vulgaire) qu'au Peru l'hyuer est serain, & sans pluyes, & que l'esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'hyuer soit chaud, & l'esté soit froid. Ils tombent en la mesme erreur sur la difference qu'ils font entre la plaine, & les montagnes du Peru, disans que quand il est esté en la montagne, l'hyuer est en la plaine, qui est en Aueil, May, Iuin, Iuillet, & Aoust; pource qu'alors l'air est fort clair & serain en la montagne, sans aucunes pluyes, ny bruines, & en ce temps-là neantmoins l'on void ordinairement en la plaine des broüillards qu'ils appellent guarüa, qui est comme vne rosée fort douce, de laquelle est couuert le soleil: mais l'hyuer & l'esté, comme il est dit, sont causez de l'approchement & esloignement du soleil. Puis donc qu'il est ainsi, qu'en tout le Peru, tant en la montagne, comme en la plaine, le soleil s'en approche, & esloigne en vn mesme temps; il n'y a donc point de raison de dire, que quand il est esté en vne partie, l'hyuer soit en vne autre. Toutesfois c'est chose de peu d'importance de debatre sur la signification des mots, qu'ils l'ap-

Histoire naturelle

pellent comme ils voudront, & disent qu'il soit esté quand il ne pleut point, encores qu'il fasse dauantage de chaleur. mais ce où l'on doit auoir plus d'esgard, est à la vérité du sujet qui est de claré, à sçauoir que la secheresse, ou deffaut de pluyes, ne sont pas tousiours en plus grand abondance, quand le soleil s'approche le plus ainsi que l'on void en la Zone Torride.

Que la Zone Torride abonde en eau & pasturages, contre l'opinion d'Aristote, qui a mis en auant le contraire.

CHAPITRE VI.

L'ON peut facilement entendre par le discours precedent, que la Zone Torride n'est seche, mais abondante en eaux; ce qui est tellement vray, qu'elle surpasse les autres regions du monde en abondance d'eaux, si ce n'est en quelques endroits où il y a des sablons, ou terres desertes, comme l'on trouue mesme és autres parties du monde. Quant est pour les eaux du ciel, l'on a desmonstré qu'il y a grande abondance de pluyes neiges & gresles, qui spécialement abondent en la Prouince du Peru: mais pour les eaux de terre, comme sont les riuieres, fontaines, ruisseaux, puits, torrents & lacs, ie n'en ay rien dit iusques icy, toutesfois estant chose ordinaire que les eaux d'embas se rapportent à celles d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & si grande abondance de

de abondance de sources, & de fontaines, qu'il ne se peut trouuer lieu, region, ou contree dedans tout le reste du monde, où il y ayt tant de lacs, marefcages, & de si grandes riuieres : car la plus grande partie de l'Amérique est presque inhabitable, pour ceste trop grande abondance & quantité d'eaux; d'autant que les riuieres enflées de grandes pluyes de l'esté, sortent à tous coups de leur liçt, avec vne telle furie & impetuosité, qu'elles rompent & brisent tout ce qu'elles rencontrent, & ne peut on en aucune façon cheminer en plusieurs endroits, à cause de la boüie & fange des marefcages & vallons. A ceste occasion ceux qui demeurent proche & joignant le Paraguey, duquel nous auons fait mention cy dessus, preuoyans la creüe du fleuue auparauant qu'elle aduienne, se mettent en leurs canoes avec leurs meubles & leurs hardes, & presque par l'espace de trois mois, ou environ, ils guarantissent leurs vies & leurs moyens en nageant. Puis apres, le fleuue retournant en son liçt, ils reniennent en leurs maisons comme deuant, encores toutes moïttes, & degoutantes de l'inondation. Et est ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate, s'ils estoient amassez tous ensemble, ne le pourroient pas esgaler à beaucoup pres. Mais que dirons-nous de la grande riuiere de la Magdeleine, qui s'engolphe en la mer entre sainte Marthe, & Carthagene, & est appellee avec bonne raison, grande riuiere? Nauigeant en ces parties-là, j'estois grandement esmerueillé comme son eau, qui est très-claire, demeurait

Histoire naturelle

& s'escouloit dans la mer plus de dix lieües auant, ayant en sa largeur deux lieües, & d'auantage, sans qu'elle se meflast, ny peust estre vaincuë des vagues impetueuses de la mer Occéane. Que s'il est question de parler plus longuement des fleuues, ce grand fleuue appellé par les vns la riuere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuere d'Orellana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouertes, doit esteindre la renommee de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller, ou riuere, ou mer. Il fluë depuis les montagnes du Peru, desquelles il reçoit vne abondance infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant, & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Potiti, du Dorado, & des Amazones vient en fin s'emboucher dans l'Océan, pres qu'à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large, & si spacieuse principalement au dernier tiers de la longueur qu'il contient au milieu de soy plusieurs, & grandes Isles. Et ce qui semble incroyable, loque l'on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du ciel & de l'eau. L'on dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ni descourir à l'œil plusieurs grandes & hautes montagnes qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur. Nous auons appris de bon part, la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleuue (qui doit bien, ce me semble, meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'un frere de nostre Co-

compagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orsua, avec lequel il se trouua à toutes les aduentures de ceste si estrange entree & descouuerte, & aux seditions & pernicious actes de ce meschant Diego d'Acquirre, d'où Dieu luy fist la grace de sortir, & en estre deliuré, pour le mettre de nostre Compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region qu'ils appellent Zone Torride, & la region seche & bruslee, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux, ny de basturages. Mais d'autant que j'ay fait mention du fleuue Marannon, afin de monstrier l'abondance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la Prouince de Collao. Il y a plus de six fleuues fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neantmoins n'a pour sa vuidance qu'un seul courant d'eau, qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir, ou faire pont, pour la profondeur de son eau, & qu'on ne le peut non plus passer par batteaux, pour la grandeur & rapidité du courant. L'on le passe par un gentil, & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est avec un pont de paille posé sur la mesme eau; lequel, d'autant qu'il est fait d'une matiere si legere, ne sentance point, & neantmoins est ce passage fort seur, & fort aysé. Ce lac contient presque quatre vingts lieues, trente-cinq en sa longueur, & quinze lieues au plus large. Il y a plusieurs Isles

Histoire naturelle

qui anciennement estoient habitees, & cultivees, mais aujourd'huy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de joncs, que les Indiens appellent totora, duquel ils se seruent en mille vsages: car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en cestuy leur totora, tout ce dont ils ont de besoing, & sont ces Vros, vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne s'estiment pas hommes. On raconte d'eux, qu'estans interrogez de quelle nation il estoient, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelque genre d'animaux. Il s'est trouué des villages entiers des vros, habitez en ce lac seulement dans leurs batteaux de totora, lesquels sont liez ensemble, & arretés à quelques roches, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout village ensemble. Par ainsi qui voudroit aujourd'huy les chercher où ils estoient hier, l'en n'y trouueroit aucun reste, ny apparence d'en ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand lac ayant couru environ cinquante lieues, fait encores vn autre lac, moindre toutes fois que le premier qu'ils appellent de Parya, & contient aussi en soy quelques Islettes: mais l'on n'y voit aucune yssue. Quelques-vns pensent qu'il coule dessous terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin, qu'il y a vn bras de fleuue que l'on void naistre & entrer dans la mer, fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux

de celac se resoluent, & dissipent dans le mesme lac, par l'ardeur & chaleur du soleil. Ce discours me semble suffisant pour monstrer qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance & du ciel, & de la terre.

Traicté de la raison pourquoy le soleil hors des Tropiques, engendre plus grande quantité d'eaux quand il est plus estoigné: & pourquoy au contraire, au dedans d'iceux il en engendre moins quand il en est plus proche.

CHAPITRE VII.

RENSANT plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder qu'à l'Equinoxe est si humide, comme j'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la grande force du soleil en ces parties-là, par laquelle il esleue & attire à soy vne grande abondance de vapeurs de tout l'Ocean, qui en cet endroit est fort grand, & fort estendu; & ayant tiré à soy ceste grande abondance de vapeurs, aussi tost se refoult, & conuertit en pluyes, & est aprouué par plusieurs experiences certaines, que ces pluyes & ces torrens celestes prouiennent des plus grandes chaleurs du soleil. En premier lieu, comme nous auons desia dit par cy deuant,

Histoire naturelle

il pleut en ces pays là au temps que le soleil iette ses rayons directement sur la terre, & que en ce faisant, il a plus de force: mais quand le soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, & pour lors il n'y tombe point de pluye. D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du soleil est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on obserue, tant au Peru, neuue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres midy, lors que les rayons du soleil sont au point de leur plus grande force, & que c'est chose rare de voir pleuvoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoient, & commencent leur iournee de grand matin, afin de l'acheuer, & se reposer à midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays-là, en peuuent parler suffisamment: car mesmes il y en a aucuns qui y ayans fait quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes est quand la lune est en son plein, encores que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, bien que j'y aye prins garde quelquefois. Dauantage, les iours, l'an, & les mois donnent à entendre la verité de ce que dessus, assaues qu'en la Torride l'excessiue chaleur du soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, ausquels on distille les eaux des herbes, ou des fleurs: car la vehemence du feu les serre, & contraint, pousse, & esleue en hautes abondance de vapeurs, lesquelles esta

pressées, & ne trouuans yssuë, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vis argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vis-argent: mais si est aspre & violent, il euapore beaucoup le vis-argent, lequel se rencontrant en haut contre le chapiteau qu'ils appellent, le tournent incontinent en liqueur, & commence à degoutter en bas. Ainsi la grande ardeur du soleil produit ces deux effets, quand elle trouue matiere disposee, qui est de leuer les vapeurs en haut; & l'autre de les resoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lorsqu'il y a quelque obstacle pour les consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que ce soient choses contraires, qu'vn mesme soleil dans la Zone Torride, estant proche, cause les pluyes, & que hors la Torride, estant esloigné, il cause vn mesme effect; si est-ce que tout bien consideré, il ne l'est pas reellement, & de fait. Mille effects és choses naturelles procedent de choses contraires par vn moyen diuers. Nous mettons secher le linge au feu & à l'air, desquels neantmoins l'vn eschauffe, & l'autre refroidit. Les pastes sont sechees & endurcies par le soleil & par la gelee. L'exercice moderé prouoque le dormir, si est trop violent, il l'empesche; si l'on ne met du bois au feu, finalement il s'esteint; si l'on y en met beaucoup, & trop, il s'esteint aussi: car la seule proportion l'entretient, & le fait durer. Pour bien voir vne chose, elle ne doit estre ny trop proche des yeux, ny trop loing, mais en distance raisonna-

Histoire naturelle

ble & proportionnee; estant trop esloigné d'vne chose, l'on en perd la veüe, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du soleil sont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; s'ils sont violens, aussi tost qu'il a attiré les vapeurs, il les resoult & consume, mais la chaleur moderee les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communement de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subject il y a mille exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souuent de choses contraires; qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller, si le soleil pour estre fort proche, engendre les pluyes, & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné: mais qu'estant son approchement moderé, & proportionné, il n'en produit, ny cause aucunement. Cependant il reste encore vn point que l'on peut demander, pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causees par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer: car ces vapeurs s'amassent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelees, & espaisies par la grande froideur, puis apres estans pressees, se resoulent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'hyuer, que le soleil est plus esloigné que les iours sont courts, & les nuicts plus lon-

ques, la chaleur du soleil a peu de force, mais quand le soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'esté, la force du soleil est desja telle, qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consume, les dissipe & resout: car la chaleur & la longueur des iours sont causees par l'approchement du soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'esloignement du soleil a tout durant d'effect, que le plus grand approchement qui soit aux regions desdits Tropiques. Au moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride, lors que le soleil est esloigné, non plus que hors les Tropiques, quand le soleil est plus proche; d'autant qu'en cest approchement & esloignement, le soleil demeure tousiours en une mesme distance, d'où procede vn mesme effect de serenité. Mais quand le soleil est auuerie de sa force en la Zone Torride, & qu'il jette ses rayons directement sur la teste des habitans, il n'y a ny serenité, ny secheresse, comme il semble qu'il deuroit y auoir, mais plustost de grandes & estranges pluyes, d'autant que par la force excessiue de sa chaleur, il attire & esleue presque en vn instant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Occéane, lesquelles sont si espaisées & en si grãde abondance, que le vent ne les pouuant dissiper, ny redre facilement, elles viennent à se fondre en caüe, qui cause les pluyes si froides, & en si grande abondance: car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost

Histoire naturelle

consumer & resoudre, & estans attirées & assembles par leur grande abondance & affluent & tournent en caüe. Ce que l'on cognoistra fort bien par cest exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de moutõ, ou de veau, si le feu est violent, & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleüe cest humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peut resoudre, & ainsi distille & tombe dauantage. mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnee, nous voyons que la chair se rostit proprement, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderee attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande, ny trop pres, ny trop loin, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experiëce aux chandelles de suif & de cire: car si la mesche est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire, pource que la chaleur ne peut consumer ce qui s'esleue d'humeur: mais si la flamme est proportionnee, la cire ne se fond, ny decoule, pource que la flame va consommant peu peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride, la grand'force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causees par la foiblesse & peu de chaleur.

*Comment l'on doit entendre ce qui a esté dict
cy dessus de la Zone Torride.*

CHAPITRE VIII.

 Il est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de regle infaillible & mathématique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par expérience, qui est la pl^{is} parfaite regle; il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres régions, & qu'en icelle il ne pleut point lors que le soleil en est plus proche, se doit prédre & entendre de mesme, & de vray c'est bien ce qui est le plus cômun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptiôs que nature a voulu mettre à ceste regle, rendant quelques régiôs de la Torride extrememêt seches. Ce qu'on racôte del'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellent plaines, mâquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques valles où il y a des eaües de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grande peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aydant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demãdent) car à present ie pretends de monst^{rer} seulement qu'il y a plusieurs exceptions aux regles

Histoire naturelle

naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le soleil est plus proche, mais quand il est plus esloigné. Bien que iusques auourd'huy ie ne l'aye veu, ny entendu, toutesfois s'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre; mais aussi quelquesfois s'il aduient le contraire, l'on doit auoir esgard qu'en ces choses naturelles il arriue plusieurs contrarietez & empeschemens, par lesquels elles se changent & défont les vnes les autres. Pour exemple, il peut estre que le soleil causera les pluyes, & que le vent les empeschera, ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accoustumé d'estre. Les vents ont leurs proprietéz & diuers commencemens, par lesquels ils operent de differens effects, qui sont le plus souuent contraires à ce que l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on void arriuer de grandes varietez en l'annee, qui prouiennent de la diuersité des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est point chose mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choses contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour resolution, ce que nous auons conclu, est vne verité bien certaine & experimentee, à sçauoir la grande secheresse que les anciens ont pensé estre en la region du milieu, que nous appellons Torride n'y estre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y sont alors que le soleil en est plus proche.

*Que la Torride n'est point excessiuement
chaude, mais plustost moderee.*

CHAPITRE IX.

Usques icy nous auons traitté de l'humidité de la Zone Torride, maintenãt il sera bon de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le commencement de ce discours, comme les anciens ont tenu, que la Zone Torride estoit chaude, & seche excessiuement, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grande partie, sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost temperee; ce que l'on tiendroit pour incroyable, si nous ne l'auions assez experimété. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes diset de la Zone Torride, ie me persuadois qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de mars, i'y senty si grand froid que i'estois contraint me mettre au soleil pour m'eschauffer: que pouuois-ie moins faire alors, que de me rire & me mocquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison que tout y debuoit estre embrasé de chaleur, suiuant ses regles, moy & tous mes compa-

Histoire naturelle

gnons auions froid? Il n'y a à la verité region au monde plus douce, ny temperee, que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperee, comme en Quitto, & aux plaines du Peru; en quelques endroits fort froide, comme en Potozi; & aux autres fort chaude; comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneüe, nous deuous par force rechercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayõs du soleil y font naistre, veu qu'en vne mesme saison de l'annee, & en lieux qui sont d'une mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouve vne si grãde diuersité, que les vns sõt embrasez de chaleur, les autres de froidure, & les autres se trouvent temperez d'une chaleur moderee. Platon met sa tant renommee Isle Atlantique sous la Zone Torride, puis dict qu'en certain temps de l'annee elle auoit le soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperee, fort abondãte, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auioird'huy Samatre) est sous l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuant qu'elle n'est pas seulement riche, & heureuse, mais aussi peuplee d'hommes & d'animaux. d'où l'on peut facilement cognoistre, que cor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride insupportable, neãtmoins ils pouuoiet bien entendre qu'elle ne l'estoit pas tant come ils disoient. Le tres-excellēt Astrologue & Cos.

*Plat. in Tim
& in Critia.*

*Plin. lib. 6.
cap. 22.*

ographe Ptolomee, & l'insigne Philosophe
& medecin Auicenne. en eurent meilleure re-
olution, estans tous deux d'opinion, que sous
l'equinoxe y auoit de fort cōmodes habitatiōs.

*Que la chaleur de la Torride est temperce pour
l'abondance des pluyes, & pour la
briefueté des iours.*

CHAPITRE X.

DE puis que le nouveau monde à esté
descouuert, l'ō a cogneu & sās doute,
ce que les derniers autheurs ont tenu
meritable. Mais c'est chose naturelle, que quand
quelque chose qui est hors de nostre opinion,
nous vient à estre cogneüe par l'experience, nous
voulōs incōtinent en rechercher la cause. C'est
pourquoy nous desirōs sçauoir pour quelle cau-
se la regiō, de laquelle le Soleil est plus proche,
n'est pas seulemēt temperce, mais est froide en
plusieurs endroits. Considerant ceste matiere
generalēmēt, ie trouue deux causes generalles,
pour rendre ceste region temperce; l'vne est cel-
le cy deuant declaree, d'autant que ceste region
est fort humide, & sujette aux pluyes, & n'y a
point de doute que la pluye ne rafraichisse,
pour ce que l'esleuement de l'eaüe est de son na-
turel froid, & encor que l'eaüe par la force du
feu s'escauffe, ce neātmoins ne laisse pas detēpe-
rer l'ardeur causee des rayons du soleil pure-
ment. Ce qu'on void par experience en l'Ara-
bie interieure, laquelle est ombrasee du soleil,

Histoire naturelle

peut n'y auoir aucunes pluyes qui temperent
sa furie. Les nuages & bruines empeschent
que les rayons du soleil n'offendent tant, & les
pluyes qui procedent d'icelles mesmes, rafrais-
chissent l'air & la terre, & l'humectent aussi,
quelque chaude qu'elle puisse estre. L'on boit
l'eau de la pluye, & elle estanche la soif, com-
me les nostres l'ont bien esprouué, ayant faute
d'eau pour boire. De sorte que la raison &
l'experience nous enseigne, que la pluye de soy
appaie la chaleur, & par ce moyen ayant ja
monstré comme la Zone Torride est fort plu-
uieuse, il appert aussi qu'il y a en icelle, chose
qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en
diray encor vne autre raison, qui merite bien
qu'on entende, non seulement pour ceste ma-
tiere, mais aussi pour plusieurs autres: car pour
le dire en peu de paroles, le soleil quoy qu'il
soit fort chaud & brullant en l'Equinoxe, ce
neantmoins c'est pour peu de temps, de sorte
que la chaleur du iour y estât plus briefue & de
moindre duree, ne fait pas tant d'embrasement.
Ce qu'il conuient declarer & entêdre plus par-
ticulieremêt. Ceux qui sont versez à la cognois-
sance de la Sphere, enseignent fort bien, que
d'autant plus que le Zodiaque est oblique &
trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus
les iours & les nuicts sont inégaux; & au con-
traire où la Sphere est droite, & les signes mō-
tent droitement, les iours & les nuicts y sont
égaux. C'est pourquoy en toute la region qui
est entre les deux tropiques, il y a moins d'iné-
galité aux iours & aux nuicts, que hors d'iceux
& plus

& plus approche de la ligne, moins y trouue-on l'inégalité, ce que nous auons expérimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils sont au dessous de la ligne, n'ont point en toute l'année les iours, ny les nuicts plus courts en vne saison qu'en l'autre, mais y sont continuellement égaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils sont distans de la ligne presque de douze degrez, aperçoient quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croissent, d'une heure, & un peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Esté, pource qu'ils sont presque sous le Tropicque. Mais ceux qui sont du tout hors des Tropicques, remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne, & sont plus proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours sont plus longs en l'Esté, qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui est void, que la Sphere enseigne, & l'expérience nous monstre clairement. Il faut adiouster vne autre proposition, qui est aussi vraye, & bien conuenable pour tous les effets de la nature, sçavoir la perseuerance & continuation de la cause efficiente à operer & agir. Cela supposé, si l'on demande, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a point de si violentes chaleurs en l'Esté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andalousie les mois de Iuillet & Aoust) ie respondray que les iours d'Esté sont plus longs en Andalousie, & les nuicts y sont plus courtes, & le

Histoire naturelle

iour comme chaud qu'il est, enflame & cause la chaleur, la nuit aussi comme froide & humide, donne du rafraichissement. Suiuuant quoy, au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Esté n'y sont pas si longs, ny les nuits si courtes, qui cause que la chaleur du iour est beaucoup téperée par la fraischeur de la nuit. Mais là où les iours sont de quinze, ou seize heures, par raison il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne sont que de douze, ou de treize, & où il en demeure autant de la nuit pour rafraichissement. Et bien que la Zone Torride soit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, si est-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas si long temps: car c'est chose naturelle qu'un feu encor qu'il soit petit, si perseuere, eschauffe dauantage qu'un plus grand qui durera peu, principalement si il y a plus de pluie. Qui voudra mettre donc ces deux proprietés de la Torride en vn balance, sçauoir qu'elle est plus pluuieuse au temps de sa plus grande chaleur, & que les iours y sont plus courts, on pourra bien parauanture trouuer qu'elles seront esgales à ces deux autres contraires qui sont que le Soleil y est plus proche & plus droit qu'és autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoistra pas beaucoup d'auantage.

*Qu'il y a d'autres raisons outre les desduites
cy dessus, qui monstrent que la Torride est
temperée, principalement en la coste de
la mer Occéane.*

CHAPITRE XI.

Estant chose resoluë que les deux
proprietez susdictes sont commu-
nes & vniuerselles à toute la region
torride, & qu'en icelle neantmoins
il se trouue aucüs lieux fort chauds
et les autres où il y a fort grand froid: Bref la ten-
perature n'y est esgale en tous lieux, mais en vn
mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froi-
de, & l'autre temperée tout en vn mesme temps:
Nous sommes contraints de rechercher d'autres
raisons, d'où procede ceste grande diuersité qui
se trouue ainsi en la Torride. Discourant donc-
ques sur ceste question, i'en trouue trois causes
apparentes & certaines, & vne quatriesme plus
obscuré & cachée. Les causes apparentes & cer-
taines sont, la premiere l'Océan, la seconde
l'assiette & situation de la terre, & la troisiésme
la nature & propriété de plusieurs & diuers
lieux. Outre ces trois que ie tiens pour mani-
festes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme
cachée & moins apparente, qui est la propriété
de la mesme terre habitée, & la particuliere in-
fluence de son Ciel. Qui voudra considerer de
pres les causes & raisons generales, cy dessus
desduites, on trouuera qu'elles ne sont suffi-

Histoire naturelle

fantes pour la resolution totale de ceste matiere, veu ce qui arriue iournellement en divers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du Royaume de Preste-Iean, sont situées dessous la ligne, ou fort proches, esquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naissent les hommes tous noirs; Ce qui n'est pas seulement en ces parties de terre ferme, esloignées de la mer, mais aussi en est-il de mesme es Isles environnées de la mer. L'Isle de saint Thomas est sous la ligne, les Isles de Cap de vert en sont prochaines, & en l'une & en l'autre y regnent de furieuses chaleurs, & y sont mesmes tous les hommes noirs. Sous la mesme ligne, ou bien proche d'icelle, gist une partie du Peru, & du nouveau Royaume de Grenade, qui neantmoins sont terres fort temperées, declinantes plustost à froidure, que non pas à chaleur, & les hommes qui habitent es icelles, sont blancs. La terre du Bresil est en mesme distance de la ligne, que le Peru, & neantmoins le Bresil & toute ceste coste est extrêmement chaude, encore qu'elle soit en la mer du Nort, & l'autre costé du Peru qui est en la mer du Sud, est fort temperée. Je dis donc que qui voudra considerer ces differences, & donner la raison d'icelles, ne se pourra contenter des generalles cy dessus traittes, pour declarer comme la Torride peut estre une terre temperée. Entre les clauses & raisons speciales je mets pour la premiere la mer, pource que sans doute son voisinage ayde à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que son eau se

fallee, elle est tousiours eau toutesfois, & l'eau de sa nature est froide, & si encore est remarquable, que pour la profondeur de l'Océan, l'eau n'en peut estre eschauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finalement tout ainsi comme le sel nitre (quoy qu'il soit du naturel du sel) a la propriété de refroidir l'eau: ainsi voyons-nous par experience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraischit, ce que nous auons veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraischir l'eau ou vin, pour boire dedans des cruches ou flascons mises en la mer. D'où l'on peut sans doute recognoistre que l'Océan a ceste propriété de temperer & rafraischir l'excessiue chaleur Pour ceste occasion l'on ressent dauantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *ceteris paribus*, & communement les terres situees sur la marine, sont plus fraisches que celles qui en sont esloignees, *ceteris paribus* comme i'ay dict. Ainsi la plus grande partie du nouveau monde estant fort proche de la mer Océane, nous pouons dire avec raison, encor qu'il soit sous la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer sa chaleur.

*Que les plus hautes terres sont les plus froides,
& quelle en est la raison.*

CHAPITRE XII.

MAis si nous voulous encor rechercher particulièrement, nous trouuerons qu'en toute ceste terre il n'y a pas vne chaleur totalement esgale, quoy qu'elle soit en pareille

Histoire naturelle

distance de la mer, & en mesme degré, veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cause de cecy ne soit pourautant que l'une est plus basse, & que l'autre est plus haute & plus esleuee, d'où vient que l'une est chaude, & l'autre froide. C'est chose certaine que le sommet des montagnes est plus froid que le profond des vallees, ce qui ne procede point seulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercussion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en soit vne grande raison, mais il y en a vne autre, qui est que la region de l'air est plus froide, d'autant plus qu'elle est haute & esloignee de la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de Popajan en la neuue Espagne, sont preuue suffisante de cecy. Car sans doute toutes ces parties sont terres hautes, & pour ceste raison aussi sont-elles froides, combien qu'elles soient toutes enuironnées de hauts pics de montagnes fort exposees aux rayons du soleil. Mais si nous demandons pourquoy au Peru & en la neuue Espagne, les plaines de la coste sont terres chaudes, & les plaines de la mesme terre du Peru & de la neuue Espagne sont au contraire terres froides: A la verité ie ne voy point qu'il s'en puisse donner autre raison, sinon que les vnes sont en terre basse, & les autres en terre haute. L'experience nous enseigne que la moyenne region de l'air est plus froide que l'inferieure: & pource tant plus les montagnes s'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles

font froides; couuertes de neiges & de gelees. La raison mesme s'y accorde, pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repousee, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondeur. Pour ceste occasion, les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'en haut, & celle d'embas, sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que s'il est ainsi, comme de fait l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrier que la Torride est temperee; sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraichissent les terres prochaines. L'on void continuellement es sommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eaux toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, que l'herbe en est toute gresillonnee, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dict, est en la Zone Torride, & aduiet le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tresfroide. Or la cause pourquoy la region moyenne de l'air est plus froide, a esté mesme dicte cy

Histoire naturelle

Arist. Ma.

deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repoussé & reiette arriere toute la froidure, laquelle se retire & reserre en la moyenne region de l'air par antiperistase, comme parlent les Philosophes. En apres si quelqu'un me demande & veut interroger de ceste façon, s'il est ainsi que l'air soit chaud & humide, comme tient Aristote, & comme l'on dit communement, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu? Car s'il procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse region de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que j'en pense, ie confesseray que cest argument & obiection m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suiure l'opinion de ceux qui reprobent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs argumens & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu. laissant les autres à part, sçauoir qu'es iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air avec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraischit: de sorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'est vne propriété particuliere d'aucun autre element que du seul feu qui est espars & meslé parmi toutes les choses (selon que le grand Denys nous enseigne) mais

*Dionys. cap.
15. de cael.
hierat.*

qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire à Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordent tous que la moyenne region de l'air est plus froide, que la plus basse prochaine à la terre, comme mesme l'experience le monstre, puis qu'en ceste region du milieu, les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellent Torride, ayant d'un costé la mer, & de l'autre les hautes montagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour temperer & rafraichir sa chaleur.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

CHAPITRE. XIII.

LA temperature de ceste region se doit principalement attribuer à la propriété du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidèce du grand Dieu, Createur de toutes choses a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le Soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrasée) afin que par leur fraischeur, l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit sous l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux mesmes sur la cause de leur opinion, en ce qu'ils disoient que l'égalité

Histoire naturelle

des iours & des nuitz estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperee, à laquelle opinion toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant.

--- & celle region

*Sembra se incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil, qui d'illec iamais ne se retire.*

Donques la fraischeur de la nuit n'est pas telle, qu'elle soit seule suffisante pour moderer & corriger de si aspres & furieuses ardeurs du Soleil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle sorte que combien qu'elle ait esté tenuë des anciens, plus embrasée qu'une fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour vn Printemps delicieux. Il appert par argument & raisons fort euidentes, que la cause de cecy gist principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme climat quelques regions & villes mesmes plus chaudes les vnes que les autres, pource seulement qu'ils se ressentent moins des vents qui rafraischissent. De mesme en est-il en d'autres terres, où le vent ne court point, lesquelles sont toutes embrasées comme vn fourneau, & y est-on si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a beaucoup de ces bourgades & de ces terres au Bresil, en Ethiopie & au Paraguay, comme chacun sçait : & ce qui est plus considerable, c'est que l'on void ces differences, non seulement parmy les terres, mais aussi en la mer. Il y a de

mers, où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamans) cōme aussi en la mer du Bresil. Il ya d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, cōme est celle du Peru, en laquelle nous eusmes froid, comme i'ay raconté cy dessus, quand nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la propriété du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de pres aduiser à ceste consideratiō du vét, dont nous auōs parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçavoir pourquoy le Soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne es iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur avec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte, ou d'vn simple toiēt de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessous vn toiēt de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Dauantage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes, ny ennuyees au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quel-

Histoire naturelle

ques-fois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la Prouince de Col-lao, quand l'on se trouue à l'ombrage, quel-que petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quand l'on vient à en sortir aux rayons du Soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessive chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dixhuit lieues & en vn mesme degré, est toutesfois de si différente temperature, que le pays estant tres-froid, il est stérile & sec à merueilles: au contraire la ville d'Argent est temperee, declinant à la chaleur & à vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent, qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embrase, mais aussi quand la fraicheur de l'air reuient, aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & or ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, i empesche que les vapeurs terrestres & grossieres qu'exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduient en Europe; d'autant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruslee du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sort comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraicheur du vent cause qu

par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraichement : au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en est pas de mesme, d'autant que tous les matins, que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y commence à ietter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grandé chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent qu'ils appellent autrement, *Marée*, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de *Barlouente*, où au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bon frais pour ce que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gracieux, y souffle alors.

Que ceux qui habitent sous l'Equinoxe, vivent d'une vie fort douce & delicieuse.

CHAPITRE. X V.

*Vines. lib. 15
de cōsi. c. 21.*

SI ceux qui ont eu opinion que le Paradisterrestre estoit en l'Equinoxe, se fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroient-ils point estre du tout hors du chemin non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux, dōt parle l'Escriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affirmer pour chose certaine ; mais ie dis, que si l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre ce doit

Histoire naturelle

estre en lieu, où l'on iouïst d'une température fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn Ciel, ou vn air contraire, ennuyeux & maladiſ, cōme il n'est chose plus agreable que de iouyr d'un Ciel & d'un air qui soit sain, doux, subtil & gracieux. Il est certain que nous ne participons point d'aucun des elements, ny n'en auons l'usage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui environne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses propriétez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces, Finalement nous pouuons dire, que l'air seul est toute la vie des hommes; de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fascheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'ayse, ny avec du contentement: mais si l'air & le Ciel est salubre gracieux & plaisant, encor' que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'agreable température de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'hyuer, qui par son froid gelle & estraint, ny de l'esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais avec vne natte, l'on se garantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année: Je dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor aujourd'huy, que si les hommes se

vouloient vaincre eux-mesmes, & se deslier des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseings; sans doute qu'ils pourroient viure aux Indes fort doucement & heureusement: car ce que les autres Poëtes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hommes les trouueroient en ces terres, si d'un cœur genereux ils aymoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur conuoitise, que d'en demeurer esclaves comme ils sont. Ce que nous auons traité iusques icy, suffira touchant les qualitez de l'Equinoxe, du froid, chaud, secheresse, pluyes, & des causes de sa temperature. Le discours en particulier des diuersitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux qui y sont, & dont y a aux Indes grande abondance, restera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui est traité en cestuy-cy, quoy qu'au bref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'est.

Aduertissement au Lecteur.

LE Lecteur doit estre aduertiy, que i'escrivy les deux liures precedens en Latin; lors que i'estois au Peru, & pource parlent-ils des choses des Indes, comme de choses presentes: depuis estant venu en Espagne, me sembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler qui y estoit couchée: mais aux cinq liures suiuan s, parce que ie les ay faits en Europe, i'ay esté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choses des Indes, comme terres & choses absentes, & parce que ceste diuersité de parler pourroit avec raison offenser le Lecteur, il m'a semblé bon l'aduertir de cecy.

LIVRE



LIVRE TROISIÈME
DE L'HISTOIRE NATU-
relle & morale des Indes.

*Que l'histoire naturelle des Indes est plaisante
& agreable.*

CHAPITRE PREMIER.

TOUTE l'histoire naturelle de soy
est agreable, & mesme est vtile, &
de grand profit à ceux qui veulēt
esluer leur discours & contem-
plation en haut, en ce qu'elle les
cite à glorifier l'Autheur de toute la nature,
comme nous voyons que font les sages & saints
personnages, principalemēt David en plusieurs
diuers Pseumes, où il celebre l'excellence
des œuures de Dieu. Et Iob aussi traitant des se-
rets du Createur, où le mesme Seigneur res-
pond à Iob si amplement. Celuy qui se plaira
à entendre les vrayes œuures de ceste nature si
variee & si abondante, aura vrayement le plai-
sant & contentement de l'histoire, & plus encor
s'il cognoistra que ce ne sont point fini-
s œuures des hommes, mais du Createur
mesme, & qu'il passera plus outre, & parviendra

Psal 103.

135. 21. 92.

18. 8.

Iob 28. 38.

39. 40. 41.

Histoire naturelle

à comprendre les causes naturelles de ces œuvres, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoitra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traittera vne excellente Theologie, & par ainsi la narration des choses naturelles peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes considerations, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ayt accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qu'est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellée curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vn autre, qui est de traiter de choses esloignées, la plus-part de quelles ont esté incogneuës aux plus excellents auteurs de telle profession, qui ayent esté entre les anciens. Que s'il falloit escrire ces choses naturelles des Indes, aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuvres qui ne seroient pas moindres que celles de Plin, Theophraste & Aristote. Mais ne me repete point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que j'ay veuës & cogneuës estées aux Indes, ou bien que j'ay entenduës de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneuës en l'Europe. A son dequoy ie passeray succinctement sur be

coup d'icelles, tant pource qu'elles sont ià escriptes par d'autres, ou bien qu'elles requierent davantage d'esclaircissement & de discours, que ce que ie leur pourrois donner.

Des vents, de leurs differences, proprietes & causes en general.

CHAPITRE II.

AYANT traité aux deux livres precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau, & la terre, & de leurs compozes, qui sont les metaux, plantes & animaux; car pour le regard du feu, ie ne voy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regions, si quelqu'un ne vouloit dire que la façon de tirer du feu en frottant deux bastons l'un contre l'autre, comme en vsent quelques Indiens, de cuire quelque chose en des courges, y iettât vne pierre ardente, & d'autres choses semblables fussent à remarquer, aussi en ay-ic escrit, ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre, en traittant de la diuersité des terres, esuelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vents, ie diray premierement, que c'est à bonne cause que Salomon, entre les grâdes sciéces que Dieu luy auoit données, estime beaucoup la cognoissance de la

Histoire naturelle

force des vents, & de leurs proprietéz certaines
ment admirables. Pource que les vns sont plu-
uieux, & les autres secs; les vns maladifs & les
autres sains; les vns chauds, & les autres froids;
les vns doux & gratieux, & les autres rudes &
tempestueux; les vns steriles & les autres fertiles,
avec vne infinité d'autres differences. Il y a des
vents qui courent en certaines regions, & sont
comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'en-
trée ou communication de leurs contraires. En
d'autres parties ils soufflent de telle façon, que
tantost ils sont vainqueurs, & tantost sont vain-
cus, & bien souuent il y a des vents diuers &
contraires, lesquels courent ensemble tout en
vn mesme temps, diuisans le chemin entr'eux, &
quelquesfois les vns soufflent en haut d'une fa-
çon, & les autres par le bas d'une autre; quel-
quesfois se rencontrent violemment les vns les
autres, qui fait courir de grandes fortunes à
ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui
aydent à la generation des animaux, & d'autres
qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn
certain vent de telle propriété, que quand il
souffle en quelque contrée, il y fait pleuuoir des
pulces, non point par maniere de dire, mais en
si grande abondance, qu'ils en troublent & ob-
scurcissent l'air, & en couurent tout le riuage de
la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir
des petits crapaux. Ces diuersitez & d'au-
tres qui sont assez cogneües, s'attribuent com-
munement au lieu par où passent ces vents
pource qu'ils disent, que de ces lieux il
prennent leurs qualitez d'estre froids, chauds

secs, ou humides, maladifs, ou sains, & ainsi de tout le reste, ce qui est en partie veritable, & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de distance l'on void en vn mesme vent beaucoup de diuersitez. Pour exemple, en Espagne, le Solmus ou vent de Leuant est communement chaud & ennuyeux; en Murcia, c'est le plus frais & plus sain qui y soit, pource qu'il passe par ces vergers, & ceste si large campagne qu'on void assez fraische. En Carthagene, qui n'est gueres esloignée de là, le mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meridional, que ceux de la mer Occéane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranee, Meziozorne, communement est pluuieux & moleste, & en la mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline *Plin lib. 2.
cap. 47.* raconte qu'en Affrique il pleut du vêt de Nort, & que le vent de Midy y est serain. Qui voudra donc considerer de pres ce que i'ay dict de ces vents, il pourra bien comprendre qu'en peu de distance & espace de terre ou de mer, vn mesme vent a plusieurs & diuerses proprietéz, voire quelques fois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert sa propriété & qualité du lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutes fois dire infailliblement que ce soit la seule & principale cause des diuersitez & proprietéz des vents. Car c'est chose que l'on apperçoit & reconnoit fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquante lieües de circuit, ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui souffle d'vn costé est chaud & humide, & celuy qui souffle

Histoire naturelle

d'un autre, est froid & sec. Toutefois ceste diversité ne se trouue point és lieux par où il passe, qui me fait dire plustost, que les vents d'eux-mesmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple l'on attribüé au vêt de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la propriété d'estre froid & sec, & de consumer les bruines. A son contraire, qui est le vent de Midy, Leuêche ou Sud, est aussi attribüé tout le cõtraire, qui est d'estre humide & chaud, & d'engendrer des brouillars. Cecy donc estant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cause vniuerselle, pour donner raison de ces effects, & ne suffit pas de dire que les lieux par où ils passent, leur donnent ces proprietiez qu'ils ont, puis que passans par de mesmes lieux, on void qu'ils ont appertement effects tous contraires. Tellement que nous deuous confesser par force, que la region du Ciel où ils soufflent, leur donne ces proprietiez & qualitez. Comme le Septentrional de soy est froid, pource qu'il procede du Nort, qui est la region plus esloignée du Soleil. Le Sud qui souffle du Midy, est chaud, & pource que la chaleur de soy attire les vapeurs, il est aussi humide & pluuieux: au contraire le Nort est sec & subtil, d'autant qu'il ne laisse espaisir les vapeurs, & de ceste façon l'on peut discourir des autres vents, leur attribuant les proprietiez des regions de l'air d'où ils soufflent. Mais considerant cela de plus pres, ceste raison encores ne me peut satisfaire. Parquoy ie veux demander,

que fait la region de l'air par où passent ces vêts, si elle ne leur attribue point sa qualité. Je le dy, pourautant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froide qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort. Que s'il est ainsi donques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'une region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante, ny veritable; Car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique il deuroit aussi courir & continuer son mouvement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme temps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente, de dire que les lieux par où passent les vents, leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'un & l'autre en soit quelque raison, comme j'ay dict. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant, pour scauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. le n'en peux imaginer d'autre, sinon que

Histoire naturelle

la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle propriété. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elemens interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche, ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne raison pertinente, veu que nous voyons en vne mesme region où les vapeurs & exhalations sont d'une mesme sorte & qualité qu'il s'y esleue des vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en doit referer la cause à l'efficient superieur & celeste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement & influence des Cieux, lesquels par leurs mouuemens contraires donnent & causent de diuerses influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences sont si obscurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs si puissans & de si grande efficace, que le saint Prophete Dauid en esprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi : *Qui profert ventos de thesauris suis*, qui tire les vents de ses thesors. A la verité ces principes & commencemens sont des thesors bien riches & bien cachez : car l'Auteur de toutes choses les tient en sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les tire & les met dehors, pour le bien, ou pour le chastiment des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cest Eolus, lequel les Poëtes ont follement feint auoir la charge

Psal. 134. c.
Hier. 10.

de tenir les vents arrestez & enfermez dans vn antre, tout ainsi que des bestes fauuaiges. Nous ne voyons point le commencement de ces vents, & ne sçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iusques où ils doiuent aller. Mais nous voyons & cognoissons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainsi que la supreme verité, Aurheur de toutes choses, nous l'a appris, disant: *spiritus ubi uult spirat, & uocem eius audis, & nescis unde uenit, aut quo uadit*: L'esprit ou vent souffle où bon luy semble, & bien que tu sentes son soufflement, tu ne sçais pas toutefois d'où il procede, ny iusques où il doit arriuer; afin de nous enseigner que comprenans si peu és choses qui nous sont presentes, & communes, nous ne deuons pas presumer d'entendre ce qui est si haut & si caché, que les causes & motifs du saint Esprit. C'est pourquoy il suffit que nous cognoissions les operations & effects, lesquels nous sont suffisamment descouuerts en sa grandeur & perfection, & d'auoir en general philosophé ce peu les vents, & des causes de leurs differences; proprieté & operations que nous auons reduites en trois, qui sont le lieu par où ils passent, les regions où ils soufflent, & la vertu celeste, principe & motif des vents.

Histoire naturelle

D'aucunes proprietē de vents qui courent
au nouveau monde.

CHAPITRE III.

*Arist. 2.
Met. ca. 5.*



EST vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appellons Abreguo, ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy; c'est vn poinct sur lequel l'on peut, non sans raison, entrer en doute: car encores qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutefois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort, qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort, encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietēz; l'vn d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec; l'auster de causer les bruines & les pluyes, & le Boree, ou Nort de les consommer, & de rendre le ciel serain, & tranquille. Toutesfoi Aristote s'encline à la contraire opinion, pour autant qu'en Europe le Nord est froid, pour ce qu'il vient du Pole, region extremement froide & le Sud au contraire, est chaud, pource qu'il vient du midy, qui est aussi la region que le soleil chauffe dauantage. Par cete raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qu'

habitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster viét du Pole, & le Nort vient du midy. Et combien qu'il semble par ceste raison, que l'Auster, ou Sud, doive estre plus froid par delà, que n'est pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du Pole du Sud plus froide, que celle du Pole du Nort. à cause que le soleil demeure septours dauantage par an, au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait és deux cercles. En quoy il semble que la nature ayt voulu monstrier la prééminence & excellence que ceste moitié du monde qui est au Nort, a sur l'autre moitié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se changent en passant la ligne, mais à la verité il n'en est pas ainsi, ce que j'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que j'ay esté en ces parties des Indes, qui gisent au Sud, de l'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communement froid & serain par delà, comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils experimentent que le Nort leur est maladif, & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cents lieues, ils tiennent le Sud pour vnt sain & frais, & qui plus est, tres-serain, & racieux, mesme que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce qui est en la coste du Peru, n'est pas yne regle

Histoire naturelle

generale, mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceste coste là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire; de quoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce point, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne, les proprieté que l'Auster a par deçà, encores que tous deux soufflét du midy, à des regions & parties du monde opposites & contraires: car ce n'est pas regle generale par delà, que le Nort soit chaud, ny pluuioux, comme l'Auster l'est par deçà; au contraire il pleut là aussi bien lors que nostre Auster y regne, comme l'on void en toute la Sierre, ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduancee en la mer. Et en Pototzi mesme, le vent qu'ils appellent Tomahani (qui est nostre Nort, si j'ay bonne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est par deçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumiere par delà que ce Nort dissipe les nuages comme icy; au contraire (si ie ne me trompe) il cause souuentefois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent, & n'empruntent ceste grande diuersité d'effets contraires, des lieux par où ils passent, & de prochaines regions d'où ils naissent, cômme chaque iour l'on experimente en mille endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents l'on doit plustost regarder aux costes & parties du monde, d'où ils naissent & procedent, qu'on point pour estre du costé de deçà la ligne

ou autrement, comme il me semble que le Philoſophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui ſont le Leuant & le Ponent, n'ont point de qualitez ſi vniuerſelles, ny ſi communes en ce continent, ny en l'autre, comme les deux ſufdits. Le Solanus, ou Leuant, eſt icy ordinairement ennuyeux, & mal ſain; & le Ponent, ou Zephyre, eſt plus doux, & plus ſain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent briſe, eſt au cōtraire d'icy fort ſain & delicieux. Du Ponent, ie n'en pourray dire choſe certaine, ny generale, d'autant qu'il ne ſouffle point du tout, ou bien fort rarement, en la Torride: car en tout ce que l'on nauige entre ces deux tropiques, le vent de la briſe y eſt ordinaire, mais pource que c'eſt vne des merueilleuſes œuures de nature, il ſera bon d'en entendre la cauſe & l'origine.

*Que les briſes courent touſiours en la Torride,
& hors d'icelle les vents d'abas & les
briſes y ſont touſiours ordinaires.*

CHAPITRE IV.

LE chemin de la mer n'eſt pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a paſſé, il y a vn meſme chemin, dit le Philoſophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes: mais il n'eſt pas ainſi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui deſcouvrirent les Indes Occidenta-

Histoire naturelle

Joan. de Ga-
cos in decada
1. l. 4. c. 6.

les, voire Orientales, trauaillerent beaucoup & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience, maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Occean, n'est pas choie semblable, que de passer en Italie par la mer mediterranee, où l'on va recognoissant au retoiff les mesmes ports & caps, que l'on a veuz à l'aller, & ne fait-on tousiours qu'attendre la faueur du vent qui s'y change en vn instant, & encor qu'ad il leur deffaut, ils ont recours, & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont, & viennent les galeres tousiours, en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Occeane on ne doit esperer autre vent que celuy qui court, parce qu'ordinairement il y dure long temps. En fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le tropique, & dedans la torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflans continuellement sans permettre leurs contraires, en laquelle region y a deux choses merueilleuses, l'une, qu'en icelle (qui est la plus grande des cinq en quoy ils diuisent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent brises, sans que ceux du Ponent & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune saison de l'annee. L'autre merueille est, que ces brises ne cessent iamais de souffler, & le plus communement és lieux qui sont plus proches de la ligne, esquels il semble que les calmes deussent estre plus ordinaires, d'autant que c'est la partie du monde plus subiette à l'ardeur du soleil. Mais c'est au contraire: car à peine on y void des cal-

mes, & si la brise y est beaucoup plus froide, & y dure plus long temps; ce qui a esté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'est donc là l'occasion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Espagne aux Indes Occidentales, est plus briefue, & plus facile, voire plus asseuree, que celle que l'on fait au retour d'icelles en Espagne. Les flottes sortans de Seuille, ont le plus de peine & de difficulté à passer & arriuer iusques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, est variable, estant battu de plusieurs & diuers vents: mais ayant passé les Canaries, elles vont baiffans iusques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la brise, & y nauigét vent en pouppe de telle sorte, qu'à peine est besoing en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceste raison ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour sa douceur & serenité. En apres, suiuant leur route, elles arriuent iusques aux Isles de la Dominique, Guadelupe, Desiree, Marigualante, & les autres, qui sont en cét endroit comme les fauxbourgs des Indes. Là les flottes se separent & se diuisent, dont les vns (qui vont en la neuue Espagne) tirent à main droite, pour recognoistre l'Espagnolle, & ayans recogneu le Cap saint Antoine, donnent iusques à saint Jean Delua, leur seruant tousiours la mesme brise. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoistre la haute montagne de Tayrone, puis ayant touché en Carthagene, passent outre à nombre de Dios, d'où par terre on va à Panama, & de là par la mer du

Histoire naturelle

Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Espagne, elles font leur voyage en ceste façon. La flotte du Peru va recognoistre le Cap sainct Antoine, puis entre en la Hauane, qui est vn fort beau port, de l'Isle de Cube, & celle de la neuue Espagne vient mesme toucher en la Hauane, estant sortie de la vraye Croix, ou de l'Isle de sainct Jean Delua; toutefois ce n'est sans travail, pource que là ordinairement ventent les brises, qui est vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes estans jointes pour retourner en Espagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent iusques à la veüe des Isles des Açores, ou Tyerceres, & de là à Seuille. De forte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne s'esloignans point de la ligne de plus de vingts degrez, qui est là dans les Tropiques. Mais le retour se fait par le dehors d'iceux Tropiques, en 28. ou trente degres de hauteur pour le moins; ce qu'ils font pour la raison susdite, d'autant que dans les Tropiques continuellement regnent des vents d'Orient, lesquels sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Occidentales, pource que la route est d'Orient au Ponent, & hors les Tropiques, qui est en 23. degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'abas, lesquels sont plus certains, & ordinaires, plus l'on s'esloigne de la ligne, qui sont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce sont vents de Midy & de Ponent, qui seruent pour courir à l'Orient & au Nort. Le mesme discours est aux navigations que l'on

fait en

ait en la mer du Sud, allant de la neuue Espagne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine; & retournant des Philippines, ou Chine, à la neuue Espagne: car cela leur est facile, pource qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponent, au del de la ligne, où ils trouuent continuellement le vent de brise, qui leur donne en poupe: l'an quatre vingts quatre sortit de Gallao en l'yma vn nauire pour aller aux Philippines, lequel courut & nauigea deux mille sept cents lieues sans voir terre, & la premiere qu'il decouurit, fust l'Isle de Luffon, où il alloit, & y eut port; ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmente, & fut sa routé presque tousiours sous la ligne; pource que de Lyma qui est douze degrez au Sud, il vint arriuer à Menilla; qui est quasi autres tant au Nort. Le mesme nauire accompagna Aluarò de Mandana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellees de Samon, pource qu'il eut tousiours le vent en poupe iusques à la veüe de ces Isles, lesquelles neuent estre distantes du lieu du Peru, d'où ils partirent, comme mil lieues, ayant fait sa route tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne: car ceux qui retournent des Philippines ou auine à Mexique, afin de trouuer les vents d'auant, montent à beaucoup de hauteur, iusques à mettre au droit des Isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes, retournent par le costé de la neuue Espagne, au port d'Acapulco, d'où ils estoient sortis. De sorte qu'il est

Histoire naturelle

mesme prouué par ceste navigation, que d'Orient au Ponent l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regne des vents Orientaux: mais retournás du Ponét en Orient, l'on doit chercher les vents d'abas, ou du Ponent, hors des Tropiques en hauteur de 27. degrés. Les Portugais experimentent le mesme en la navigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pource qu'allant de Portugal, le voyage est ennuyeux, & de trauail, mais le retour est plus aysé, d'autant qu'à l'aller leur route est du Ponent à l'Orient; tellement qu'il leur conuient monter iusqu'à ce qu'ils ayent trouués les vents generaux qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt-sept degrez. Et au retour ils reconnoissent les Tyercieres, mais c'est plus aysément, pource qu'ils viennent d'Orient, en quoy les brises ou Norts leur seruent. Finalement les mariniers tiennent jà pour regle & obseruation certaine, que dans les Tropiques regnent continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponent. Mais de hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres, & plus ordinairement, des vents d'abas; à raison de quoy ceux qui nauigent du Ponent en Orient, procurent tousiours sortir de la Torride, & se mettre en hauteur de 27. degrez, & pour ceste raison les hommes se font jà hazarder d'entreprendre des navigations estranges, & à des parties esloignées, & incognées.

*De la difference des brises, & vents d'abas,
ensemble des autres vents.*

CHAPITRE V.

BIEN que ce qui a esté dit cy dessus, soit vne chose si approuuee, & si vniuerselle, neantmoins il me reste tousiours vn desir d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride l'on nauige tousiours d'Orient en Occident avec telle facilité, & non au contraire, d'Occident en Orient. Qui est le mesme que si l'on demandoit pourquoy les brises regnent là, & non les vents d'abas, puis que selon bonne Philosophie, ce qui est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre, & de par soy. Or auant que m'arrester à ceste question, qui me semble remarquable, il sera besoing de declarer ce que nous entendons par les brises & vents d'abas, à cause que cela seruira beaucoup pour ce sujet, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents & navigations. Les pilotes mettent trente-deux differences de vents, parce que pour conduire leur proüe au port desiré, ils ont besoing de faire leur conte fort punctuellement, & le plus distinctement, & au meü qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé, ou à l'autre, en fin de leur chemin, se trouueroient grandement esloignez d'où ils penseroient aller, & ne content plus de

Histoire naturelle

suffisent, & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir dauantage. Mais à la rigueur, comme ils mettent trentre deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iusques à l'infiny: car le lieu où se trouue le nauire estant comme le centre, & tout hemisphere en circonference, qui est ce qui empesche que l'on ne puisse conter des lignes sans nombre, lesquelles sortans de ce centre, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui seroient autant de vents diuers, puisque ainsi est, que le vent vient de toutes les parties de l'hémisphere, & qu'on le peut diuiser en autant de parties que nous voudrons imaginer? Toutefois la sagesse des hommes se conformant à la sainte Escriture, remarque quatre vents, qui sont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'vniuers, que l'on ferme, en faisant vne croix avec deux lignes, dont l'vne va d'un Pole à l'autre, & l'autre d'un Equinoxe à l'autre, & sont d'un costé le Nort, ou Aquilon, & l'Auster, ou vent de Midy, son contraire; & de l'autre costé l'Orient, qui procede d'où sort le soleil, & le Ponent d'où il se couche. Et combien que l'Escriture sainte parle en quelques endroits d'autres diuersités de vents, comme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Occéane, appellent nort d'est, & ceux de la mer Mediterranee Gregual, duquel il est fait mention en la navigation de saint Paul, si est-ce que la mesme Escriture sainte rapporte ces quatre differences remarquables que tout le monde cognoit, qui sont comme il est dit, Sep-

trien, midy, Orient & Ponent. mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du soleil (d'où vient le nom d'Orient) à sçauoir, les deux plus grandes declinaisons qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en hyuer, l'esté, & en celle qui tient le milieu de ces deux saisons. Pour ceste raison l'on conte deux autres vents, qui sont l'Orient d'esté, & l'Orient de l'hyuer, & par consequent deux autres Ponents d'hyuer & d'esté, contraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huit vents en huit points notables du ciel, qui sont les deux Poles, les deux Equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appelez de diuers noms & appellatiōs en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Océan, ont accoustumé les appeller ainsi. Ils donnent le nom de Nort aux vents soufflans de nostre Pole, qui re- tient le mesme nom de nort, & de nordest, Ce- uy qui luy est prochain & qui vient de l'Orient estiuial, ils l'appellent est; celuy qui sort du vray Orient, equinoxial; & Suest; celuy qui vient de l'Orient d'hyuer. Au midy, ou Pole Antarctique ils donnent le nom de Sud, & à celuy du Couchant d'hyuer, le nom de Suroest; au vray Couchant Equinoxial, le nom de Oest, & au Couchant d'esté, celuy de Nort-oest. Ils diuisent en- tre eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participent, & s'approchent des autres, comme nort nortouest, nortnoirdest, est nordest, est suest, sur sorouest, susuest, oest, sur-oest, oest, nortouest; de sorte que par leurs

Histoire naturelle

denominations l'on cognoit d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils suivent la mesme diuision & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents Ils appellent le Nort, Tramontane, & son contraire, qui est le Sud, Mezojorne, ou Midy. L'Est ils l'appellent Leuant, & l'Ost Ponent, & ceux qui trauesent ces quatre, ils les nomment ainsi; le Suest est par eux dit Xirocque, ou Xalocque, & son opposite qui est le Norouest, Mestral. Ils appellent Grec, ou Gregual, le Nordest, & le Suroest son contraire, Leuesche, Lybique, ou Afriquain. En latin les quatre cogneus sont, *Septentrio*, *Auster*, *Subsolanus*, *Fauonius*: Et les entremeslez sont, *Aquilo*, *Vulturnus*, *Africus* & *Corus*. Selon Pline, *Vulturnus* & *Eurus*, sont vn mesme vent, qui est le Suest, ou Xalocque: *Fauonius*, est le mesme que l'Oest, ou Ponent: *Aquilo*, & *Boreas*, le mesme que Nordest, ou Gregual, & Tramontane: *Africus*, & Lybique, est ce Suroest, ou Leuesche: *Auster*, & *Notus*, est le Sud, ou Midy: *Corus*, & *Zepirus* n'est autre que le Norouest, ou Mestral, & à son prochain qui est Nordest, ou Gregual, on ne luy donne autre nom que Phenicien. Quelques autres les diuisent d'une autre maniere: mais parce que ce n'est pas à present nostre intention de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vents, disons seulement qui sont ceux d'entre ces vents que nos mariniens de l'Ocean d'Inde appellent brises, & vents d'abas. I'ay esté fort long temps en difficulté sur ces noms, voyant qu'ils en vsoient fort differemment, iniques à ce que j'aye recogneu

que ces noms sont plus généraux, que propres, & particuliers. Ils appellent brises, ceux qui seruent pour aller aux Indes, & qui donnent quasi en pouppe, lesquels par ce moyen cōprennent tous les vents Orientaux, & ceux qui en dépendent; & appellent vents d'abas, ceux qui sont pres pour retourner des Indes, & qui soufflent depuis le Sud iusques au Ponent estiuat; de maniere qu'ils sont comme deux escoüades des vents de chacun costé, les Caporaux desquelles sont d'une part le Norddest, ou Gregual; & de l'autre le Suroest, ou Leuesche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huit vents ou differences que nous auons cottez, il y en a cinq qui sont propres pour nauiger, & non les trois autres. Je veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage avec l'un de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy seruent pas esgalement: mais il ne se peut point seruir d'aucuns des trois, cōme si le nauire va au Sud, il nauigera avec le Nort, le Norddest, le Nord-ouest, & avec l'Est, & l'Oest: car ceux des costez seruent esgalement pour l'aller, & pour le venir. Mais du Sud, il ne s'en pourra seruir, pour ce qu'il luy est directement contraire, ny de ses deux collateraux qui sont Suest & Suroest, qui est vne chose fort triuiale, & commune à ceux qui nauigent. C'est pourquoy il n'estoit besoing de le deduire icy, sinon pour signifier que les vents lateraux du vray Orient, sont ceux qui communement soufflent en la Torride, qu'ils appellent brises, & les vents de Midy declinans au Ponent, qui seruent pour nauiger d'Occi-

Histoire naturelle

dent à l'Orient, ne sont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropiques, & les appellent les mariniers des Indes communement vents d'abas.

Quelle est la cause pourquoy navigant en la Torride, il y a tousiours des vents d'Orient.

CHAPITRE VI.

D I S O N S maintenant ce qui touche la question proposee, sçavoir, quelle est la cause pourquoy l'on navige bien en la Torride d'Orient au Ponët, & non au contraire. Sur quoy nous deuôs presupposer deux fondemés certains: l'vn est que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent raiuisant, ou diurnal, non seulement tire & esmeut quant & luy les spherés celestes qui luy sont inferieures, côme il se void chacun iour au soleil, lune & estoilles, mais aussi les elements participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en sont point empeschez. La terre ne se meut à cause de sa grande pesanteur qui la rend mobile, & qu'elle est aussi beaucoup éloignée de ce premier mobile. L'element de l'eau ne se meut non plus de ce mouuement diurnal, d'autant qu'il est joint & assemblé avec la terre, & sont ensemble vne spheré; de façon que la terre l'empesche de se mouuoir circulairement: mais les deux autres elements, le feu & l'air, sont plus subtrils, & plus proches des regions celestes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement, & sont meus

& agitez circulairement, comme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'ait sa Sphere, ainsi qu' Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu: mais pour l'air (qui est le point de nostre subiet) il est tres-certain qu'il se meut du mouuement diurnel, qui est d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairement és Cometes qui se meuent d'Orient à l'Occident, montans, descendans, & finalement tournoyans en nostre hemisphere, de la mesme façon que les estoilles se meuent au firmament. Car autremét ces Cometes estés en la region & Sphere de l'air, où elles s'engendrent, apparoiſſent & se consomment, il leur seroit impossible de se mouuoir circulairement comme ils se meuent, si l'element de l'air où ils sont, ne se mouuoit du mesme mouuement du premier mobile. Car estans ces Cometes d'vne matiere enflammee, par raison deuroient demeurer arrestees sans se mouuoir circulairement, si la Sphere où elles sont, demeueroit sans se mouuoir, si ce n'est que nous faignons que quelque Ange ou Intelligence chemine avec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceste merueilleuse Comete (de figure ressemblant vn plumage) depuis l'horison presque iusques à la moitié du Ciel, & dura depuis le premier Nouembre iusques au huitiesme de Decembre. Je dis depuis le premier de Nouembre; car iagoit qu'en Espagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (suiuant le recit des Historiens de ce tēps) neantmoins au Peru, où i'estois pour lors,

Histoire naturelle

il me souuient bien que nous la vismes & remarquasmes hui& iours deuant, & tous les iours ensuiuans. Pour la cause de ceste diuersité, quelques-vns la pourront dire particulièrement, mais ie veux dire qu'en ces quarâte iours qu'elle dura, nous remarquasmes tous, tant ceux qui estoient en Eutope, que nous autres aussi qui estions alors aux Indes, qu'elle se mouuoit chaque iour du mouuement vniuersel, d'Orient au Ponent, comme la Lune & les autres estoilles. D'où il appert que la Sphere de l'air estant la region, il faut que le mesme element se meue de ceste façon. Nous recogneusmes aussi, que outre ce mouuement vniuersel, elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle se mouuoit avec les planettes d'Occidēt en Orient: car chaque nuit elle deuenoit plus Orientale, ainsi que font la Lune, le Soleil, & l'Estoille de Venus. Nous remarquasmes dauantage vn troisieme mouuement particulier, dōt elle se mouuoit au Zodiaque vers le Nort, d'autant que passées quelques nuits, elle se trouuoit plus sonjointe aux signes Septentrionaux. Et paruanture cela fut cause pourquoy ceste grande Comete fust plustost veüe de ceux qui estoient plus Meridionaux, cōme le sont ceux du Peru. Et d'autre part, ceux de l'Europe commēcerent à la voir plus tard, à cause que par ce troisieme mouuement que i'ay dit, elle s'approchoit plus des Septétrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuement, de façon que l'on peut bien voir que plusieurs & diuers corps celestes, donnent leur impression

la Sphere de l'air, ainsi est-il certain que l'air se
meut du mouuement circulaire du Ciel, d'Orient
au Ponent, qui est le premier fondement mis en
avant cy dessus. Le second n'est pas moins certain,
et y notoire, qui est que le mouuement de l'air aux
parties qui sont sous la ligne, ou proches d'icelle,
est tres-viste & leger, & d'autant plus qu'il s'ap-
proche de l'Equinoxe, par consequent ce mou-
uement est d'autant plus lent & pesant, qu'il s'es-
loigne de la ligne en s'approchant des Poles. La
raison de cecy est manifeste, parce que le mou-
uement du corps celeste, est la cause efficiente
de ce mouuement de l'air, il doit par necessite
estre plus prompt & plus leger à l'endroit où le
corps celeste a son mouuement plus viste. Or de
vouloir enseigner la raison pourquoy le Ciel a
vn plus viste mouuement en la Torride, qui est la
ligne, plus qu'en autre partie du Ciel, ce seroit
peu estimer les hommes, puis qu'il est aisé de
voir en vne roüe que son mouuement est plus
tardif & pesant à l'endroit de sa plus grande cir-
conference, qu'à l'endroit de sa plus petite, &
qu'elle acheue son grand tour au mesme espace
de temps, que la moindre acheue son petit. De
ces deux fondemens procede la raison pour la-
quelle ceux qui nauigent grands Golphes, d'O-
rient au Ponent, trouuent tousiours vent en pou-
pe; allans en peu de hauteur, & tant plus ils sont
proches de l'Equinoxe, tant plus leur est certain
& durable le vent. Et au contraire nauigeans du
Ponent à l'Orient, ils trouuent tousiours vent
en proüe, & contraire. Pource que le mouue-
ment tres-viste de l'Equinoxe, tire apres soy

Histoire naturelle

l'element de l'air , comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Orient au Ponant, sans iamais varier, & le mouuemét de l'air viste, amene mesme apres soy les vapeurs & exhalations qui s'esleuent de la mer , ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de brise qui court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui est vn Religieux de nostre Cõpagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale, comme homme ingenieux & experimenté , disoit, qu'en nauigeant dessous la ligne, ou proche d'icelle, avec vn temps continu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du Ciel, qui conduisoit les nauires, & n'estoit pas proprement vn vent, ny exhalation, mais cest air esmeu du cours iournalier du Soleil, pour preuue dequoy il mettoit en auant que le temps est tousiours égal & semblable au Golphe des Dames , & es autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raison dequoy les voiles des nauires y sont tousiours de mesme façon, sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoing les changer presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit esmeu du Ciel, il pourroit quelquesfois deffaillir, quelquesfois se changer au cõtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyons quelquesfois que tantost la brise est plus forte, & tantost plus foible, & remise,

de telle façon qu'il aduient quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité, que l'air esmeu attire quant & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistance, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponent est aussi continuel & presie tousiours semblable es parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin que suit le Soleil entre deux cercles du Cancer & du Capricorne.

pourquoy sortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus souuent des vents d'abas.

CHAPITRE VII.

 VI voudra bié regarder de pres ce qui a esté dit, pourra aussi bien entendre, qu'en allant du Ponent à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas, d'autant que le mouuement de l'Equinoxe estant si viste, il est cause que l'air se meut dessous luy, suiuant son mouuement, qui est d'Orient au Ponent, attirant quant & soy les vapeurs qui s'esleuent de la mer, de sorte que les vapeurs & exhalations qui s'esleuent des costes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, sont contraintes par la repulsion de retourner quasi au contraire, d'où viennent les vents d'abas, & Suroest, communs & ordinaires en ces parties là. Tout ainsi que nous voyons au cours des caües, lesquelles si el-

Histoire naturelle

les sont rencôtrées d'autres qui soient plus fortes, retournent quasi au contraire. Et semble qu'il en soit ainsi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents se tournent & se separent d'une part à l'autre. Ces vents d'abas regnent le plus communemét en la moyène hauteur, qui est de 27. à 37. degrez: combien qu'ils ne soient pas si certains & si reguliers que les brises le sont en peu de hauteur. La raison est, pource que les vents d'abas ne sont pas cause de ce mouuement propre & égal du Ciel, comme les brises le sont, estans proches de la ligne. Mais comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires, & bien souuent plus furieux, & plus tempestueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a aussi peu d'asseurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantost les brises, ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'abas, ou Ponents, d'où vient que les nauigations y sont plus incertaines & plus dangereuses.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAPITRE VIII.



E que nous auons dit des vents qui courét ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer & aux grâds Golphes: car en la terre, c'est tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents, à cause de l'inegalité qu'il y a entre les montaignes

& les vallées, le grand nôbre des riuieres & des
acs, & les diuerſes ſituatiôs des pays, d'où s'eſle-
uent les vapeurs groſſes, & eſpaiſſes, leſquelles ſôt
ſmeuës de l'vne, ou de l'autre part, ſelon la di-
uerſité de leur origine & commencement, qui
ait ces vents diuers, ſans que le mouuement de
l'air, cauſé du Ciel, ayt tant de puissance, que de
ſes attirer & mouuoir quant & ſoy. Et ceſte di-
uerſité de vents ne ſe trouue point ſeulement
en la terre, mais auſſi és coſtes de la mer qui
ſont en la Torride, pource qu'il y a des vents
forains qui viennent de la terre, & marins, qui
ſoufflent de la mer; leſquels vents de la mer ſont
ordinairement plus ſains, & plus gracieux, que
non pas ceux de la terre, leſquels ſont au con-
traire ennuyeux & mal ſains, bien que ce ſoit la
différence des coſtes qui cauſe ceſte diuerſité.
Communement les forains ou terriens ſouff-
lent depuis la minuiet, iuſques au Soleil leuant,
& iceux de la mer, depuis que le Soleil com-
mence à ſ'eſchauffer, iuſques apres qu'il eſt cou-
ché. Dequoy la cauſe eſt parauanture que la
terre, comme matiere plus groſſe, fume dauan-
tage alors que la flame du Soleil ne donne plus
deſſus, tout ainſi que le bois vert, ou mal ſec,
fume dauantage en eſtaignant la flame. Mais la
mer comme elle eſt compoſée de parties plus
ſubtiles, n'engendre point de fumees, ſinô quâd
l'on l'eſchauffe; de meſme que la paille, ou le
foing, eſtant humide, & en petite quantité, en-
gendre de la fumée, quand on les bruſſe; &
lors que la flame ceſſe, la fumée deſſaut tout
auſſi-toſt. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que le

Histoire naturelle

vent de la terre soufflé plustost la nuit, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentefois des vents contraires, violents, & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes traueses de mer sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que toujours peu ou beaucoup l'on y fait chemin, à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en pouppe, comme il fait. J'ay desia dit, comme vne nauire de Lyma, allât à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cens lieuës tousiours sous la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez & ce au mois de Feurier, & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenit, & en tout cest espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firent ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle, l'on a accoustumé de veoir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperées esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la plaine mer. J'entens en la Torride, car hors d'icelle, & en la haute mer, l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites,

ites, encor que ce soit bien auant dans la mer: car pour ce faire, les vapeurs & exhalations de la mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuent en aucunefois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire pres de la terre, & dessus la terre. Quand je nauigeay du Peru en la neuue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (comme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, cause du vent de Sud qui y court, & avec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Espagne & de la neuue Espagne. Comme nous trauersions le Golphe, & allions tousiours auant dans la mer, presque tousiours sous la ligne, nous trouuasmes vn temps frais, paisible, & gracieux, vent en poupe: mais arriuant comme au roche de Nicaragua, & de toute ceste coste, nous eusmes des vents contraires, avec grande quantité de pluyes & brouillars, qui quelques-fois bruyent horriblement. Toute ceste navigation fut dans la Zone Torride; car de douze degrez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeasmes à l'ouest, où gist Guatulco, port de la neuue Espagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu pres ce que i'en ay dit, qui sera pour la raison des vents qui regnent par mer en la Zone Torride.

D'aucuns effets merueilleux des vents qui
sont en quelques endroits des Indes.

CHAPITRE I X.



E seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effets admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eau de la mer, & la rendent verte-noire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouyssent de soy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourrissent des vers à soy ont grand soing de fermer les fenestres, lors que les vents d'abas soufflent, & de les ouvrir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres, & qui y voudra prendre garde de pres, il pourra remarquer en soy-mesme que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposees, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn, vent bruslant, & l'autre, vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable, que l'on apperçoie de si notables effets des vents és herbes, animaux, & és hommes,

Exod. c. 10.

Et 14.

Ioh 17.

Toan. 4.

Osee 13.

Dan. 3.

puis que l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. J'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommées, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoient en poudre, comme si c'eust esté du foin, ou de la paille seche. Ce qui procede tant seulement du vent, qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effets, j'en veux seulement raconter deux, l'un desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal, ny d'incommodité dauantage; l'autre destruit, & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer, dont ceux-là sont travaillez qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hommes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort, de la façon qu'il afflige & tourmente pendant le temps qu'il dure, par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidens fascheux. Mais à la verité, ce mal si commun & si ordinaire, vient aux hommes pour la nouveauté de l'air de la mer: car combien qu'il soit vray que le mouuement du nauire y ayde beaucoup, en ce qu'il s'esmeut plus ou moins, & mesme l'infection & mauuaise odeur des choses des nauires, neâtmoins la propre & naturelle cause est l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilité & travaille tellement le corps & l'estomach qui n'y sont point accoustumés, qu'ils en sont merueilleusement esmeus & chā-

Histoire naturelle

gez : car l'air est l'element par lequel nous vivons & respirons, l'attirant dedans nos mesmes entrailles, lesquelles nous baignons & arrousons d'iceluy : c'est pourquoy il n'y a chose qui altere si tost & avec tant de force, que le changement de l'air que nous respirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peste. C'est chose approuvee par plusieurs experiences, que l'air de la mer est principal moteur de ceste estrange indisposition, l'une est, que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui sont en terre, se sentent du mal de la mer, comme il m'est advenu plusieurs fois. Vne autre, que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal: vne autre, qu'allás le long de quelque Isle, & venans par apres à embouscher en la plaine mer, l'on y trouue en cest endroit l'air plus fort. Encore que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en sont épris, passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des chariots ou carosses, selon les diuerses complexions d'estomacs: comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentée, que l'air de la mer cause ordinairement cest effect en ceux qui de nouveau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit

les hommes, non pas moins, mais dauantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition, de ma part, ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute, qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changement qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie pouuois, selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos, ou experts: mais neantmoins toute ma preparation, quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitement atteint & surprins d'un mal si mortel & estrange, que ie fus presque sur le point de me laisser choir de la monture en terre, & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compaignon, pour sortir vistement de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul avec vn Indien, lequel ie priay de m'ayder à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur, de sanglots & de vomissemens, que ie pensay ietter & rendre l'ame. D'autant qu'apres auoir vommy la viande, les phlegmes & la colere, l'une faune & l'autre verde, ie vins iusques à ietter le sang de la violence que ie sentoie en l'estomach, ie dis en fin, que si cela eust duré, i'eusse pése certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compaignons, qui estoient quatorze ou quinze, estoient

Histoire naturelle

fatiguez, quelques-vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoient pied à terre, & estoient perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dit qu'autresfois quelquesvns y auoient perdu la vie de cest accident. Je veis vn homme qui se despiroit contre terre, s'escriant de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux desgoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste propriété, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cëts, lieuës de lōg; & en quel-que endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Je l'ay passée mesme outre de Pariacaca, par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venuës, & tousiours en cët endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dit, encor qu'en nul endroit, ce n'a esté tellement que la premiere fois en Pariacaca, ce qui a esté expérimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute, que la cause de ceste intemperature & si estrange alteratiō, est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se boucher,

tant que l'on peut, le nez, les oreilles & la bouche, & de se couvrir d'habits, specialement l'estomach, d'autant que l'air est si subtil & penetrant, qu'il va donner iusques aux entrailles: & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquesfois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les puisse faire aduancer. De ma part, ie tiens que ce lieu est vn des plus hauts endroits de la terre qui soit au monde: car l'on y monte vne espace demesuree, & me semble que la montagne Neuade d'Espagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie, sont comme maisons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me persuade que l'element de l'air est en ce lieu là si subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne point à la respiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'est la cause d'alterer si fort l'estomach, & troubler toute la disposition. Les passages des montagnes Neuades & autres de l'Europe, que i'ay veuës, combien que l'air y soit froid, & qu'il traueille & contraigne ceux qui y passent, de se vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cause point de vomissement en l'estomach, mais seulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation est exterieure, mais c'il des Indes que ie dy, sans traouiller, ny les pieds, ny les mains, ny aucune partie exterieure, brouille toutes les entrailles au dedans, & ce qui est plus admirable, il aduient au mesme endroit que le Soleil y est chaud, qui

Histoire naturelle

me fait croire que le mal que l'on en reçoit, vient de la qualité de l'air que l'on y respire, d'autant qu'il est tres-subtil & tres-delicat, & que son froid n'est pas tant sensible comme il est penetrant. Toute ceste chaine de montagnes est communément deserte, sans aucuns villages, ny habitations des hommes; de sorte qu'à peine l'on y trouue des petites maisons ou retraittes pour y loger les passans de nuit. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons, ou mauuais, si ce n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons du pays, lesquels ont vne proprieté estrange & merueilleuse, comme ie diray en son lieu. L'herbe y est souuentefois bruslee, & toute noire de l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt-cinq à trente lieues de trauserse, & contient de longueur, comme i'ay dict, plus de cinq cens lieues. Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru, Punas (pour parler du second point que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des homes sans le sentir. Au téps passé les Espagnols cheminoient du Peru au Royaume de Chillé, par la montagne: auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coste: & combien que le chemin y soit ennuyeux & fascheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au passage desquelles plusieurs hommes sont morts & peris, & d'autres en sont eschappez par grande aduenture, dont les vns sont demeurez estropiez. Il court en cest endroit vn petit air, qui n'est pas trop fort, ny vio-

lent: mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quasi sans se sentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent; ce qui pourra sembler chose fabuleuse, & toutefois c'est chose veritable. J'ay cogneu, & long temps frequenté le General Hierosme Costilla, ancien peupleur de Cusco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chillé, parce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air; & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes, sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tombe de l'arbre vne pomme gastee. Ce Capitaine raconte que d'vne bonne armee qu'il auoit conduite, & passée par ce lieu les annees precedentes, depuis la descouuerte de ce Royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise corruption & odeur. Adjoustant dauantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel estant enquis comme il auoit vescu en ce lieu, dist qu'il festoit caché en vne petite cauerne, d'où il sortoit pour courir avec vn petit cousteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il festoit ainsi substanté long temps, avec ne sçay combien de compagnons qui se maintenoient de ceste façon: mais que desia ils y estoient tous demeurez, l'vn mourant aujourd'huy, & demain l'autre, disant qu'il ne desiroit autre chose que de mourir là avec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy au-

Histoire naturelle

cune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre goust en aucune chose. J'ay entendu le mesme d'autres, & particulièrement d'un qui estoit de nostre Compagnie, lequel pour lors estant seculier, auoit passé par ces deserts, & est vne chose merueilleuse que la qualité de cét air froid, qui tuë, & conferue aussi tout ensemble les corps morts sans corruption. Je l'ay aussi entendu d'un venerable Religieux de l'ordre de saint Dominique, & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu passant par ces deserts, & qui plus est, me conta qu'estant contraint d'y passer la nuit, pour se deffendre & reparer contre ce vent si mortel qui court en ce lieu, ne trouuant autre chose à propos, assembla vne grande quantité de ces corps morts qui estoient là, & fist d'iceux comme vne muraille, & cheuet de lict, de ceste façon il dormit, les morts luy donnant la vie. Sans doute c'est vn genre de froid que cestuy-là si penetrant, qu'il esteint la chaleur vitale en coupant son influence; & d'autant qu'il est aussi tres-froid, il ne corrompt, ny donne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre sorte d'air que l'on oyt resonner sous la terre, & qui cause des tremblemens plus aux Indes qu'és autres regions, j'en parleray en traittant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui est dit des vents & de l'air, & passerons à ce qui se presente du sujet de l'eau.

*De l'Océan qui circuit les Indes de la mer du
Nort, & celle du Sud.*

CHAPITRE X.

NTRE les eaux la mer Occéane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouvertes, qui toutes sont environnées d'elle-mesme: car ou ce sont Isles de la mer Occéane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque endroit qu'elle finisse, & sacheue, est tousiours bornée de cét Océan. Iusques aujourd'huy l'on n'a point descouvert au nouveau monde aucune mer Méditerranée, comme il y en a en Europe, Asie, & Afrique, esquelles il entre quelque bras de cete grande mer, & sont des mers distinctes, prenants les noms des Prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Méditerranées se continuent, & se joignent entre eux & avec le mesme Océan, par le destroit de Gibraltar, que les anciens nommerent, Colomnes d'Hercules, encores que la mer rouge estant separee de ces autres Méditerranées, entre toute seule en l'Océan Indique, & la mer Caspie ne se joint avec aucune autre. Donc aux Indes, comme j'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cét Océan, lequel ils diuisent en deux; l'un qu'ils appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premierement descouverte par l'Océan, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute située au Nort, & par icelle

Histoire naturelle

terre on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé, laquelle ils ont appellee mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusqu'à passer la ligne & ayans perdu le Nort, ou Pole Arctique, qu'ils appellerent Sud; pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cét Océan qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encotés qu'une grande partie d'icelle soit située au Nort, comme l'est toute la coste de la neuue Espagne, nauaragna, Guatimala, & Panama. L'on dit que le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconunes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroict que nous appellons aujourd'huy Terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si pres l'une de l'autre, qu'il n'y a que 7. lieües de distance: car bien que l'on en chemine 18. de Nôbre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin: mais tirant par la droite ligne, vne mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que j'ay dit. Quelques-vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de 7. lieües afin de joindre vne mer avec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus cômmodé & plus aysé parce que ces 18. lieües de terre qu'il y a entre le nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de traual, que deux mil trois cent qu'il y a de mer. Sur quoy toutefois quelques vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'une mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaisa l'entreprise de vouloir joindre & conti

*Herodot.
Iouiss.*

ner la mer rouge avec le nil, du temps du roy Sesostris, & depuis de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part, ie tiens tel discours & proposition pour chose vaine, encore que cét inconuenient allegué n'y deust point escheoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puissance humaine qui fust suffisante pour rompre & abattre ces tres-fortes & impetrables montagnes que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, à fin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deuroit craindre le chastiment du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnees & disposees en la fabrique de cét vniuers. Laisant donc ce discours d'ouurer la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abysses se joignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprise de Fernãde magellan, gentilhomme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance en la recherche de ce sujet, & heureux succez qu'il eust le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire à ce destroit que iustement l'on appelle du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traiterons quelque peu, comme vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou qu'il estoit resserré, comme dom Alonso d'Arilla estoit en son Auracane, & aujourd'huy y en a qui

Histoire naturelle

difent qu'il n'y a point de tel deſtroit, mais que ce ſont des Iſles, entre la mer & la terre, pour que la terre terme prend fin en cét endroit, & a bout d'icelle ſont toutes Iſles, outre leſquelle vne mer ſe joint plainement avec l'autre, ou pour mieux dire, eſt toute vne meſme mer. Mais à la verité c'eſt choſe certaine qu'il y a vn deſtroit, & de la terre fort longue, & fort eſtenduë d'vn coſté & d'autre, bien qu'on n'ayt enco peu cognoiſtre iuſques où le peut eſtendre cel qui eſt de l'autre coſté du deſtroit au Sud. Apre Magellan paſſa le deſtroit vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance, Dom Guitieres Caruajal, de laquelle ils difent que le maſt eſt encores à Ly ma, à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le coſté du Sud pour deſcouvrir ce deſtroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoc qui pour lors auoit le gouuernement de Chile. Suiuant quoy le Capitaine Ladrillero le trouua & le paſſa. I'ay leu le diſcours & la narratiõ qu'en a faite, où il dit qu'il ne ſe hazarda de deſembarker le deſtroit, mais qu'ayãt deſia recogne la mer du Nort, il retourna arriere pour l'afpreté du temps, & que l'hyuer eſtoit deſia entré, qui cauloit que les vagues venans du Nort, elle eſtoient groſſes & bondiffantes, & les mers toutes eſcumantes de furie. De noſtre temps François Drach Anglois, a paſſé ce meſme deſtroit. Depuis luy, le Capitaine Sarmiento le paſſa par le coſté du Sud, & tout dernièrement, en l'année 1597. d'autres Anglois l'ont paſſé par l'inſtruction de Drach, leſquels de preſent rodent le coſté du Peru, & pource que le rapport qu'en

fait le maistre pilote qui le passa, me semble notable, ie l'infereray icy.

Du destroit de Magellan, & comme on le passa du costé du Sud.

CHAPITRE XI.

LN l'an de nostre salut mil cinq cents soixante & dix-neuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan, & couru la coste de Chillé, & de tout le Perù, & prins le nauite de saint Jean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tollede, arma, & enuoya deux bons nauires, pour recognoistre le destroit, allant pour Capitaine d'icelles, Pierre Sarmiente, homme docte en Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceste coste il court vn vent contraire, qui souffle tousiours du Sud; ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayans nauigé vn peu plus de trente iours, avec vn temps favorable, se trouuerent en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anse, en laquelle il ya vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher par diuers endroits; montant sur de tres-hautes montagnes en terre. Mais voyant qu'il ne le trouuoit point, à la requeste que ceux del'armee luy firent, retournerent en fin à sortir en la mer, où il

Histoire naturelle

fist large. Le mesme iour suruint vn téps assez rude, avec lequel ils coururent, & au cômence ment de la nuit virent le feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut ; tellement que l'autre naui re ne la vid iamais depuis. Le iour ensuiuant, durant tousiours la force du vent qui estoit tra uersain, ceux de la Capitaine recogneurent vne ouuerture que faisoit la terre, & trouuerét bon de sy retirer à l'aby, iusqu'à ce que la tempeste fust appaisée. Ce qui leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture, ils virent qu'elle alloit de plus en plus entrant dans la terre, & soupçonnans que ce fust le destroit qu'ils cher choient, prirent hauteur au soleil, où ils se trouuerent en 51. degré & demy, qui est la pro pre hauteur du destroit; & pour s'asseurer dauã tage, mirent le brigantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieües dans ce bras de mer, sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le de stroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le pas ser, ils laisserent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que si l'autre nauire arri uoit là, elle eust nouuelles de la Capitaine, & la suiuit. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles Isles, où ils recueillirent de l'eau, & se rafraischirent. De là prirent leur route au Cap de verr, d'où le pilote majeur retourna au Peru par la voye de Carthagene & de Panama, & apporta au Vice roy le discours du destroit & de tout le succez, dont il fut recompésé selon le bon seruice qu'il auoit fait. Mais le Capitaine Pierre Sarmiento,
du Cap

du Cap de vert passa en Seuille au mesme nauire qu'il auoit passé le destroit, & fut à la Court, où sa Majesté le recompensa, & à son instance fist commandement de dresser vne grosse armee, qu'il enuoya sous la conduite de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutefois ceste armee, apres diuers succez, fist beaucoup de despense & assez peu d'effet. Reuenant donc à l'autre nauire Viceadmiralle, qui alloit en la compagnie de la Capitaine, l'ayât perduë, avec le Temporal que j'ay dit, elle se mit à prendre la mer le plus qu'elle peut: mais cōme le vent estoit trauersain & tempestueux, ils cuidoient certainemēt perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'appaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir donner en terre, mais il leur aduint bien au contraire: car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusqu'à la fin du troisieme iour que la tempeste s'appaisa, & lors prenans hauteur, ils se trouuerent en 6. degrez: toutefois voyans qu'ils n'auoient donné au trauers, & au contraire estoient esloignez de la terre, se trouuerēt tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernãde Lamero pilote dudit nauire me le conta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allons par la mer du Sud, ne couroit pas mesme ombre que iusques au destroit, mais qu'elle se cournoit vers le Leuant: car autrement c'eust esté chose impossible qu'ils n'eussent abordé la terre, ayans couru tant de temps poussez de ce trauersain: mais ils ne passerent point plus ou-

Histoire naturelle

ère, & ne virent non plus si la terre s'acheuoit là (côme quelques-vns veulent dire) que c'est vne Isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se joignent ensemble, ou si elle alloit courant vers l'Est, jusqu'à se joindre avec la terre de Vista, qu'ils appellent, qui respond au Cap de bonne Esperance, comme c'est l'opinion d'autres. La verité de cecy n'est encore aujourd'huy bien cogneüe, & ne se trouue aucun qui ayt couru ceste terre. Le Viceroy dom martin Henricque me dit qu'il tenoit pour inuention del'Anglois, le bruit qu'auoit couru, de ce que ce destroit faisoit incontinent vne Isle, & se joignoient les deux mers: pource qu'estant Viceroy de la neuue Espagne il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drach y laissa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle chose de luy. Mais c'estoit vn vray destroit & terre ferme de deux costez. Retournant donc ladite Viceamiralle, ils recogneurent le destroit, comme ledi hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree qui est en plus de hauteur à cause de certaine grande Isle qui est à l'emboucheure du destroit qu'ils appellent la Cloche pour la forme qu'elle a; & comme il disoit, il luy voulut passer: mais le Capitaine & les soldars ne le voulurent point consentir, & leur sembloit que le temps estoitjà bien aduancé, & qu'ils couroient grand danger; par ainsi ils retournèrent à Chillé, & au Peru, sans l'auoir passé.

*Du destroit que quelques vns afferment estre
en la Floride.*

CHAPITRE XII.

OUT ainsi que Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouuir vn autre destroit qu'ils disent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façon, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Mendez, homme sçauant & experimenté en la mer, afferme que c'est chose certaine qu'il y a là vn destroit, & que le Roy luy auoit commandé de le descouuir, en quoy faire il monstroit vn tres-grand desir. Il mettoit en auant ces raisons pour prouuer son opinion, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort des restes de nauires semblables à ceux dont vsoient les Chinois, ce qui eust esté impossible s'il n'y eust eu passage d'une mer à l'autre; & racontoit mesme qu'en certaine grâde baye qui est en la Floride, laquelle est entre trois cents lieues dans la terre, on y void les baleines en certain tēps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce, quelques autres indices, concludoit finalement que c'estoit chose cōuenable à la sagesse du Createur & au bel ordre de la nature, que cōme il y auoit communication & passage entre les deux mers, au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de

Histoire naturelle

mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donne occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neuue Espagne, par la mer du Sud. Mesme on a opinion que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrét vn nauire venant des Philippines, avec grande quantité d'or, & autres richesses, ayent aussi passé ce destroit. Laquelle prise ils firent joignant les Calliphornes, que les nauires retournans des Philippines & de la Chine en la neuue Espagne, ont accoustumé de recognoistre. L'on s'assure que comme aujourd'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouueaux moyens de s'aggrandir, tel, qu'auant peu d'annees l'on aura descouvert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les formis vont tousiours suiuant le chemin & la trace des autres; aussi les hommes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hommes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son saint Euangile, aux peuples qui tousiours viuent en tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du pole Arctique, s'il y en a n'a point encores esté descouvert iusques aujourdhuy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit Antarctique jà descou-

vert & recogneu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietéz du destroit de Magellan.

CHAPITRE XIII.

E destroit, comme j'ay dit, est à 50. degrez iustes au Sud, & y a d'une mer en l'autre, l'espace de quatre vingts dix, ou cent lieües. Au plus estroit il est d'une lieüe, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse pour deffendre le passage. Le fond en quelques endroits est si profond, qu'on ne le peut sonder, & en d'autres l'on trouue fonds à 18. voire à 15. brasses. De cent lieües qu'il contient de longueur d'une mer à l'autre, l'on recognoist clairement que les vagues de la mer du Sud courent iusques à 30. lieües, & les autres 70. lieües sont occupees des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceste difference, que les trente lieües du costé du Sud courent entre des roches & montagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont continuellement couverts des neiges; tellemét qu'il semble (à cause de leur grande hauteur) qu'elles se joignent les vnes avec les autres, ce qui rend l'entree du destroit du costé du Sud, si difficile à recognoistre. En ces trente lieües la mer y est tres-profonde, si bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutefois l'on y peut amarer les nauires en terres, d'autant que le ri-

Histoire naturelle

uage y est droit & coupé : mais aux autres soixante & dix lieues qui viennent de la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & ya d'un costé & d'autre de grandes campagnes, qu'ils appellent Cauanas. Plusieurs grandes riuieres d'une eau belle & claire, entrent dans ce destroit, & ya es enuirs d'iceluy de grandes & merueilleuses forests, où l'on trouue quelques arbres d'un bois exquis & de bonne odeur, lesquels sont incogneuz par deçà, dont apportèrent pour monstre ceux qui y passerent du Peru. Il ya de grandes prairies auant dedans la terre, & y a plusieurs Isles qui se font au milieu du destroit. Les Indiens qui habitent au costé du Sud, sont petits & meschans; ceux qui habitent du costé du Nort sont grands & vaillans, ils en apportèrent en Espagne quelques-uns qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes, & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens salüerent les nostres, au cques le nom de I e s u s. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondance. Les eaux du destroit croissent & décroissent, comme les mares, & void-on à l'œil que les mares d'un costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme j'ay dit, est à trente lieues du Sud, & à soixante & dix du nort, combien qu'il semble qu'il deussent y auoir plus de danger qu'en tout le reste, neantmoins quand le nauire du Capitaine Sarmiento, dont j'ay parlé cy dessus, la passa, ils n'eurent

point de grande tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce qu'alors le temps estoit fort doux & gracieux, & dauantage, les vagues de la mer du Nort y venoient desia fort rompuës, à cause du grand espace de soixante & dix lieües qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux, à cause de la profondeur qui est en cét endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent, & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'hyuer le destroit est innaugable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'hyuer, se sont perdus. Un seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la Capitaine que j'ay ditte, & ay esté bien amplement informé de tout ce que j'ay dit, par le pilote d'iceluy, appellé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apportèrent la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Occéaneés Indes.

CHAPITRE XIV.

N des plus admirables secrets de nature est le flux & le reflux de la mer, non pas seulement pour ceste estrange propriété de croistre & décroistre, mais encores beaucoup dauantage, pour la disse-

Histoire naturelle

rence qu'il y a en cela en diuerfes mers, voire en diuerfes costes d'une mesme mer. Il y a de mers qui n'ont ny flux, ny reflux iournal, comme l'on void en la mediterranee interieure qui est en la mer Thyrrene, & toutefois il y a flux & reflux par chacun iour en la mer Mediterranee superieure, qui est celle de Venise, qui donne occasion à bon droit de s'en esmerveiller en ce que toutes ces deux mers estans Mediterranees, & celle de Venise non plus grande que l'autre, si est-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceste autre mer d'Italie n'en a point. Il se trouue quelques mers Mediterranees qui manifestement croissent, & diminuent chaque mois, & d'autres qui ne croissent, ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Espagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour; & outre cestuy-là, ils ont aussi celui de chaque mois, qui vient deux fois, à sçauoir à l'entree, & au plein de la lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque mer qui aye le flux & reflux de chaque iour, & n'aye celui du mois, ie n'en sçache point. C'est chose esmerueillable, que la diuersité que l'on void és Indes sur ce subject: car il y a des endroits où la mer chaque iour monte & diminue deux lieües, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup davantage; il y en a d'autres où elle monte & s'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist-on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir son flux & reflux iournal, & ce reflux iournal est deux fois au iour naturel, & s'aduan-

ce tousiours de trois quarts d'heure en vn iour
plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de
la Lune. Par ainsi la maree n'est iamais en vne
mesme heure d'vn iour qu'elle est en celle de
l'autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce
flux & reflux procedoit du mouuement local
de l'eau de la mer, de sorte que l'eau qui vient
croissant en vn costé, va décroissant en l'autre
qui luy est contraire, tellement qu'il est plaine
mer en vn endroiçt, lors que la mer est basse en
la partie opposite, tout ainsi que l'on void en
vne chaudiere pleine d'eau que l'on remuë,
quand elle panche d'vn costé, l'eau augmente,
& à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres
qui afferment que la mer en vn mesme temps
croist en tous endroiçts, & en vn mesme temps
elle y diminuë, tout ainsi que le bouillon d'vn
pot, sortant du centre, s'estend à tous endroiçts,
& quád il cesse, il diminuë aussi de toutes parts.
Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on
tenir, selon mon iugement, certaine & experi-
mentée, non pas tant pour les raisons que les
Philosophes en donnent en leurs Meteores,
que pour l'experience certaine que l'on en a peu
faire. Car pour me satisfaire de ce point & que-
stion, ie demanday fort particulièrement au sus-
dit pilote, comment estoient les marées qu'il
trouua au destroit, & s'il estoit ainsi que les ma-
rees de la mer du Sud descroissoient au temps
que celles de la mer du Nort montoient. Et au
contraire, pourquoy ceste demande estant veri-
table, il aduenoit que le croistre de la mer en vn
endroiçt, estoit descroistre en l'autre, qui est ce

Histoire naturelle

que la premiere opinion afferme, il me respondit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'on voyoit & reconnoissoit appertemét que les marées de la mer du Nort, & celles de la mer du Sud, croissoient en mesme temps, tant que les vagues d'une mer se rencontroient avec celles de l'autre, & qu'en vn mesme temps aussi elles commençaient à descroistre chacune en sa mer, disant que le monter & descendre estoit chose qu'ils voyoient chaque iour, & que le coup & le rencontre d'un flux à l'autre se faisoit (comme j'ay dit) aux soixante & dix lieues de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud; d'où l'on peut recueillir manifestement que le flux & reflux de l'Océan n'est pur mouuement local, mais plustost vne alteration & ferueur, par laquelle reallement toutes les eaües montent & croissent tout en vn mesme temps, & en autre elles s'abbaisent & diminuent, ainsi que le bouillon du pot, dont j'ay parlé cy dessus. Il seroit impossible de comprendre ce point par experience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioint tout l'Océan d'une part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peussent voir, & reconnoistre par les costes opposites, d'autant que les hommes n'ont point la veüe assez loingtaine, ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de besoing, pour porter les yeux d'un costé à l'autre en si peu de temps, qu'une marée donne de loisir, qui sont seulement six heures.

*De diuers poissons, & de la maniere de pescher
des Indiens.*

CHAPITRE XV.

L y a en l'Océan des Indes vne innombrable multitude de poissons, les especes & proprietés desquels, le seul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs qui sont de même genre, que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme sont saintes & alloses, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, sardines, & plusieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne pense point en auoir veu par-deçà de semblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui ressemblent de quelque chose les truittes, & les appellent en la neuue Espagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Je n'ay point veu par delà de besugues, ny de truittes, encor qu'ils disent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coste du Peru, mais c'est fort rarement, & sont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au destroit de Magellan, comme ils font en Espagne, au destroit de Gibraltar. Et pour ceste occasion l'on en trouue dauantage en la coste de Chillé, combien que celle que i'ay veüe par delà, n'est telle que celles d'Espagne. Aux Isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont Cube, saint Dominique, Port-riche & lamaique, l'on trouue vn poisson qu'ils appellent Manati, estrange espece de poisson, si poisson l'on doit appeller, vn animal qui engendre

Histoire naturelle

ses petits viuants, & a des mammelles & du lai & dont il les nourrist, paissant l'herbe aux champs, mais en effect il habite ordinairement en l'eau, & pour ceste occasion ils le mangent comme poisson, toute fois lors que i'en mangeay, qui fut à S. Dominique, vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, non point tant pource qui est dit, comme parce qu'en couleur & saueur il estoit semblable à des morceaux de veau, & aussi est-il grand, & de la façon d'une vache par la partie de derriere. Des Tiburons, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay avec raison, lors que ie veids que d'un qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand cousteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'une vache, avec la corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoient point. Ie veids en vne anse que fait la mer, où l'on auoit pendu en vn pieu, pour passetemps, vn quartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où à fin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eau, mais estoit esleuee en l'air ie ne sçay combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui fautoient, & d'une atteinte en l'air coupoient chair & os d'une estrange vistesse, tellement qu'ils decoupoient le mesme iaret du roussin, comme si c'eust esté vn tronc de lai & tuë, d'autant qu'ils ont les dets tréchantes come rasoirs. Il y a des petits poissons qu'ils appellent rambos, qui s'attachent à ces Tiburons, & lesquels ils ne peuuent chasser, & se nourrissent de ce qui

eschappe par les costez à ces Tiburons : il y a d'autres petits poissons, qu'ils appellent poissons volans, lesquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne pense point qu'il y en ayt ailleurs: ils sont pourluiués par les Dorades, & pour s'eschapper d'icelles, sautent de la mer, & vont assez loing en l'air, & pour ceste cause les appellent poissons volans. Ils ont des aisles comme de toile, ou parchemin, qui les soustiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois, en vola ou sauta vn que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aisles. Il est souuent fait mention és histoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & sont de vray ceux que Plin, & les anciens appellent crocodiles: on les trouue és costes & riuieres chaudes; car aux costes & riuieres froides, il ne s'en trouue point. C'est pourquoy il n'y en a point en toute la coste du Peru, iusques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'est vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il soit fort lent & pesant. Il fait sa chasse, & va chercher sa proye hors de l'eau, & ce qu'il y prend vif, le va noyer en l'eau, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eau, d'autant qu'il a le gosier de telle façon, que s'il y entroit de l'eau, il se noyeroit facilement. C'est vne chose esmerueillable, que le combat d'vn caymant avec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn Religieux des nostres me raconta qu'il auoit **veu ces bestes combattre cruellement l'une contre l'autre au riuage de la mer. Le caymant, avec sa queue donnoit de fort grands coups au**

Histoire naturelle

tygre, & raschoit par sa grande force de l'emporter en l'eau, & le tygre avec ses griffes resistoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit, & ourit le lezard, ce deust estre par le ventre qu'il a fort tendre, & fort delicat, car en autre partie il est si dur, qu'il n'y a lance, voire à peine atquebuse qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymant, fut encor plus excellente, le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant s'estoit plongé en la mer, dont l'Indien esmeu & courroucé, se ietta incontinent apres, avec vn cousteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage tousiours à fleur d'eau, il le blessa au ventre de telle façon, que le caymant se sentant blessé, sortit hors au riuage, & lascha le petit enfant ià mort. Encor plus esmerueillable est le combat que les Indiens ont avec les balaines, en quoy paroist la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation si basse, comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiesse d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'vniuers, & non seulement de la combattre, mais aussi de la vaincre, & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs-fois du passage du Psalmiste, qui dit de la balaine: *Draco iste, quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il estre, que ce qu'vn Indien meine vne balaine aussi grande qu'vne montagne, vaincue & attachee avec vne corde? La façon & maniere dont vsent les Indiens de la Floride, (selon

que m'ont raconté personnes expertes) pour prendre ces balaines, desquelles y a grande quantité, est qu'ils se mettent en vne canoë, ou barque, qui est comme vne escorfe, & en nageant s'approchent du costé de la balaine, puis d'une grande dexterité ils luy sautent & montent sus le col, & là se tient comme à cheual, en attendant son point; puis à sa commodité met vn baston aigu & fort, qu'il porte avec soy dans la fenestre de la narine de la balaine, l'appelle narine, le conduit, ou pertuis par où respirent les balaines. Incontinent le pousse auant avec vn autre baston bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la balaine bat furieusement la mer, & esleue des montagnes d'eau, s'enfonçant dedans d'une grande violence, puis ressort incontinent, ne sachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure tousiours ferme & assis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu semblable en l'autre narine, le faisant entrer de telle façon qu'il l'estoupe du tout, & luy oste la respiration, & alors il se remet en sa canoë, qu'il tient attachee au costé de la balaine, avec vne corde, puis se retire vers terre, ayãt premierement attaché sa corde à la balaine, laquelle il va filant, & laschant sur la balaine, qui cependant qu'elle trouue beaucoup d'eau, faulte d'un costé & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin s'approche de terre, où elle demeure incontinent à sec, pour la grande enormité de son corps, sans qu'elle puisse plus se mouuoir, ny se manier, & lors grand nombre

Histoire naturelle

d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ses despoüilles, ils acheuent de la ruer, la decouppant, & faisant des morceaux de sa chair, qui est allez mauuaife, lesquels ils sechent & pilent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viande, qui leur dure long temps. Enquoy est accöply ce qui est dit en vn autre Psalme de la mesme baleine: *Dedisti eum escã populis Æthiopiã.* L'Adelentade Pierre Médés, racötoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils sont comme des fagots de iong, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellent Balsas, & les ayants portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y tettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis, entrent bien auant en la mer, vogans avec de petites cannes d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour pescher, portans sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenants sur iceux, ils tettent leurs rets, & sont là peschans la plus grande partie de la nuit, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, avec laquelle ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation, de les voir aller pescher au Callao de Lyma, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, où assis, couppant les ondes de la mer, à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschent, sont grandes & furieuses, ressembloient les Tritons, ou Neptunes, qu'on

qu'on peint dessus l'eau, & estés arriuez en terre tirent leur barque de l'eau sur leur dos, laquelle aussi tost ils deffont & estendent sur le riuage à fin que les herbes se sechèt & esgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des valles de Yca, qui auoient de coustume d'aller pescher sur des riuers ou peaux de loups marins, enflés & pleins de vent, & de fois à autre les souffloient come pelotes de vent, de peur qu'elles ne s'enfoncassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquerir ceste terre, il feignit faire paix avec eux: c'est pourquoy à fin de luy faire feste, ils ordonneret vne feste solempnelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de iouc, entrerent à la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & de là demeura ceste terre tant despeuplee, combien qu'elle soit si abondante & fertile. Je vis vne autre façon de pescher où me mena le Viceroy Dom François de Tolleme: toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuere qu'ils appellent Grãde, en la province des Charcas, où des Indiens Chiraquanás plongeoient en l'eau, & nageans avec vne admirable viffesse suiuoient les poissons, & avec des dards ou harpôs qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement avec la gauche, blefoient le poisson, & ainsi navré le tiroient en haut: ressemblans en cela estre plus poissons qu'hommes de terre. Mais ores que nous som-

○

Histoire naturelle

mes sorties de la mer, venons à ces autres sortes
d'eauës qui restent à dire.

*Des lacs & des estangs que l'on trouue
és Indes.*

CHAPITRE XVI.



V lieu de ce que la mer Mediter-
rannée est au vieil monde, le Crea-
teur a pourueu ce nouveau d
plusieurs lacs, d'ot y en a quelque
vns si grands que l'on peut pro-
prement appeller mers: veu que l'Escriture ap-
pelle ainsi celuy de Palestine, qui n'est pas si grã
que quelques vns de ceux-cy. Le plus renom-
mé est celuy de Titicaca, qui est au Peru en la
Prouince de Collao, lequel, comme i'ay dit a
liure precedent, contient presque quatre ving
licües de tour, & y entrent dix ou douze grand
fleues. Il y a quelques temps que l'on cõmen-
ça à le nauiger avec des barques & des nauires, &
procederent si mal, que le premier nauire qui
entra s'ouurit d'vne tempeste qui s'esleua en
lac. L'eau n'est pas totalement amere ny fall
comme celle de la mer, mais elle est si espai-
qu'on ne le peut boire. Deux especes de po-
sons s'engendrent en ce lac en fort grãde abo-
dance, l'vn desquels ils appellent Suches, qui
est grand & savoureux, mais flegmatique
mal sain: & l'autre Bogas, qui est plus sain, cor-
bien qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tres
grand nombre de canards sauvages & de ca-
sereulles. Quand les Indiens veulent faire

ite ou dōner du passertemps à quelque person-
nage qui passe le long des deux riuages, qu'ils
appellent Chucuyto & Omaluyo, ils assem-
blent vne grand quantité de Canoës, & vont
saisant vn rond poursiuans & enferrans les ca-
nards iusques à en prendre auec les mains tant
qu'ils veulent, & appellent ceste façon de pes-
cher, Chaco. En l'vn & en l'autre rituage de ce
lac sont les meilleures habitations du Peru. De
son yssüe il naist & procede vn autre lac plus
petit, encore qu'il soit bien grand, qu'ils appel-
lent Paria, au riuage duquel y a grand nombre
de bestial, specialement de pōres, qui s'engraiss-
ent extremement des herbiers qui croissent en
ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux
lieux hauts de la montagnē d'oū naissent des
riuieres & des ruisseaux, qui viennent de là en
auant à estre fort grands fleuues. Au chemin
d'Arequipa à Collao, il y a au haut deux beaux
lacs d'vn costé & d'autre du chemin: de l'vn
sort vn ruisseau, qui depuis deuiet fleuue, & se
perd à la mer du Sud. De l'autre ils disent que
la fameuse riuiere d'Aporima prend son origi-
ne, de laquelle l'ont dit que la renommee riuiere
des Amazones, autremēt ditte de Maragnon,
procede auec sa grande quantité & assemblee
d'eauës qui se ioignent en ces montagnes. C'est
vne chose que l'on peut souuentésfois deman-
der, d'oū viēt qu'il y a tant de lacs au haut de ces
montagnes, esquels il n'entre aucune riuiere,
mais au contraire plusieurs grands ruisseaux en
sortent, & si n'apperçoit-on point que ces lacs
diminuent presque en aucune saison de l'an-

Histoire naturelle

nee. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du Ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux-là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'un d'iceux. Leur eaüe est fort nette & claire, & si engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement: combien qu'il y ait toutesfois quelques vns de ces lacs qui sont veritablement chauds, qui est vne autre merueille: Au bout de la vallee de Tarapaya proche de Potozi y a vn lac de forme rōde tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eaüe duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner pres du riuage, d'autant qu'un peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré, qui est sa vraye source: & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issuë cachee & incogneüe. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iacoit que l'õ en ait tiré vn gros ruis-

seau coutât pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eauë qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru & passant à la neufue Espagne, les lacs qui s'y trouuent ne sont pas moins remarquables, specialemēt ce tāt fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eauës, l'vne sallee & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrent. Au milieu de ce lacy a vn rocher fort plaissant & delicieux où il a des baings d'eauë chaude qui y sourdent, lesquels ils estimēt beaucoup pour la santé. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fôdez & portez sur l'eauë mesme où l'on void de parterres pleins de mille sortes d'herbes & de fleurs, & sont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre sinon en les voyant. La Cité de Mexique est fôdee sur ce lac, encor que les Espagnols ayent remply de terre tout le lieu & assiette d'icelle, laissans seulement quelques courants d'eauë, grands & petits qui entrent & tournoyēt dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de besoin, comme bois, herbes, pierres, fruiçts du pays, & toutes autres choses. Quand Cortes conquesta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy sembla qu'il estoit plus seur de ne s'en seruir point. C'est pourquoy ils vsent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poisson & de viuer, combiën que ie n'y ay pas veu de poisson de prix, toutesfois ils disent que le reuenue de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a plusieurs autres lacs non loing de là, d'où l'on porte beau-

Histoire naturelle

coup de poisson à Mexique. La Prouince de Me-
chouacá est ainsi appelée, pource que c'est vne
Prouince abondante en poisson. Il y a de tres-
beaux & grands lacs, esquels y a beaucoup de
poisson, & est ceste terre laine & fraische. Il y a
plusieurs autres lacs, desquels il n'est pas possi-
ble faire mention, ny les sçauoir en particulier,
seulement l'ont peut remarquer par ce qui en a
esté discoursu au liure precedent, que souz la
Torride il y a plus grande abondance de lacs,
qu'en autre partie du monde: & ainsi parce que
nous auons dit cy-dessus, & le peu que nous di-
rons des riuieres & fontaines, nous mettons fin
à ceste maniere d'èaües.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

CHAPITRE XVII.



Il y a és Indes comme és autres
parties du monde grande diuer-
sité de sources, fontaines & ri-
uieres, & quelques vnes de pro-
prietez estranges. En Guancaue-
lica du Peru où sont les mines
du vis argent, il y a vne fontaine qui iette l'eaüe
chaude, & en coulant, son eaüe se conuertit en
roche, de laquelle roche ou pierre l'on edi-
fie quasi toutes les maisôs du bourg. Ceste pier-
re est molle, & aisee à couper, car avec vn fa-

l'on la coupe, & taille aussi facilement comme si c'estoit du bois, & est legere, & de duree. Si quelques hommes, ou animaux boient de ceste eau, ils meurent d'autant qu'elle se congelle dedans leur vêtre, & s'y cōuertit en pierre: pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Comme ceste eau se va conuertissant en pierre, celle qui decouille bouche le chemin au reste, tellement qu'elle est contrainte de changer son cours, & pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de sainte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit estre vne chose semblable, à ce que dit l'Escriture, de ce val sauuage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits de Coppey, pour oindre & poisser leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neuue Espagne par la coste du Peru, le Pilote me monstra l'Isle qu'ils appellent l'Isle des loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, avec lequel mesmement ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit Pilote, homme excellent en sa vacation, me dit auoir veüs, & qu'il luy estoit aduenü que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il s'estoit trouué frauant en la mer, qu'il auoit perdu la veü de terre, & neantmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la

Histoire naturelle

terre, telle est l'odeur qui sort continuellement de ceste source. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'une eäue qui sort toute chaude & bouillante, & ioignät icelle y en a vne autre dont l'eau est aussi froide que neige : L'Ingua auoit accoustumé de les moderer l'une avec l'autre, & est vne chose remarquable, qu'il y ait des sources de qualitez si contraires, qui sont & viennent si pres l'une de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres sources chaudes, spécialement en la prouince des Charcas, en l'eau desquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'espace d'un *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne maitairie proche de Cusco sourd vne fontaine de sel, qui ainsi comme elle va courant, se va conuertissant en sel, qui est blanc, & bon à merueilles: que si elle estoit en autre contree, ce ne seroit petite richesse, toutesfois ils en font peu d'estat, pour l'abondance du sel qu'il y a là. Les eäues qui courent en Guayaquil qui est au Peru, presque sous la ligne Equinoxiale, sont tenues pour salutaires, pour le mal Neapolitain, & autres semblables. A raison dequoy l'on y vient de plusieurs lieux fort esloignez pour y receuoir guarison. Et disent que la cause de cela est, pour ce qu'il y a en ceste contree grande abondance de racines, qu'on appelle salcepareille, la vertu & operation de laquelle est si cogneüe, & qu'elle communique sa propriété aux eaux où elle est mise, de guarir ceste maladie. Bilcnota est vne montagne, qui selon l'opinion du commun, est au plus haut lieu du Peru, le som-

met de laquelle est tout couuert de neige, & en quelques endroits est noir comme charbon. Il sort d'iceluy deux sources en lieux tout cōtraires, qui deuiennent incontinent fort grands ruisseaux, & peu à peu grands fleuues, l'vn desquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & est celuy qu'ils appellent Yucay, qui se joignant avec vn autre, sort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceste source quand elle sort de la roche Bilcanota que j'ay dit, est de la mesme sorte & couleur que l'eau de lexiue, ayant la couleur cendree, & jettant vne fumee, commē de chose bruslee, laquelle court ainsi vn long temps, iusques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy esteignent ce feu & fumee, qu'elle tire de son commencement. En la neuue Espagne j'ay veu vne source, comme d'ancre quelque peu bleue, vne autre au Peru, de couleur rouge comme sang, d'où ils l'appellent la riuiera rouge.

Des Riuieres.

CHAPITRE XVIII.

 N T R E toutes les riuieres non seulement des Indes, mais aussi de tout le monde vniuersel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auons parlé au liure precedent. Les Espagnols l'ont plusieurs fois nauigé, pretendans descouuir des terres, qui

Histoire naturelle

selon le bruit commun, sont fort riches, spécialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Jean de Sallines, fit vne entree memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn passage qu'ils appellent le Pongo, qui doit estre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere estant resserree en cét endroit, & contraincte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droitement du haut en bas, avec vne grande roideur, où l'eau par la cheute qu'elle fait de si haut, fait vn tel bouillon, qu'il semble impossible de le passer sans se noyer. Neantmoins la hardiesse des hommes a bien osé entreprendre de passer ce passage, pour le desir de ce Dorado tant renommé. Ils se laisserent couler du haut en bas, poulsez de la roideur & du courant du fleuve, se tenans bien aux Canoes ou barques, où ils estoient, & encor qu'elles fussent renuersees sans dessus dessous en tombant, & eux & leurs Canoes s'enfonçassent en l'eau; neantmoins par leur force & par leur industrie ils se remettoient & retournoient tousiours en haut, & de ceste façon eschappa toute l'armee, excepté quelque peu qui se noyerent. Et ce qui est plus admirable, ils s'y comporterent si dextrement qu'ils ne perdirent pas mesme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour, (pource que apres auoir enduré beaucoup de trauaux, & de dangers, ils furent cōtraints en fin de retourner par ce mesme lieu) ils monterent par l'vne de ces roches tres-hautes avec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le Ca-

bitaine Pierre d'Orsua fit vne autre entree par le
mesme fleuve, lequel estât mort sur ce voyage,
& les soldats s'estans mutinez, d'autres Capitai-
nes pourfuyirent l'entreprinse, par le bras qui
vient usques en la mer du Nort. Vn Religieux
de nostre Compagnie nous disoit, qu'estant se-
culier, il se trouua quasi en toute ceste entre-
prinse, & que les marces montoient bien pres
de cent lieües à mont le fleuve, & que à l'en-
droit où il va se jeter dans la mer, qui est quasi
sous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a soi-
xante & dix lieües d'emboucheure, chose in-
royable, & qui excede la largeur de la mer
Mediterranee; encor qu'il y ait quelques autres,
qui en leurs descriptions ne luy donnent que
vingt cinq, ou trente lieües d'embouchure.
Après ceste riuere, tient le second lieu en l'v-
ersiers la riuere de Plata, ou d'argent, qui s'ap-
pelle autrement le Paraguey, laquelle court des
montagnes du Perù, & se va perdre en la mer,
en la hauteur de trente cinq degrez au Sud.
Elle croist, comme ils disent, en la mesme
façon du Nil, mais beaucoup d'auantage sans
comparaison, & rend les champs qu'elle bai-
gne comme vne mer, par l'espace de trois mois,
pres retourne à son cours, où les nauires
montent beaucoup de lieües à mont. Il y a plu-
sieurs autres fleuües, qui ne sont pas toutes-
ois de telle grandeur, & neantmoins esgallent,
voire surpassent les plus grands de l'Europe,
comme celuy de la Magdaleine, proche de
sainte Marthe, la riuere grande, & celuy d'Al-
larado en la neuue Espagne, & vn nombre

Histoire naturelle

infiny d'autres. Du costé du Sud aux montagnes du Peru, les fleuves communement ne font pas si grands, pource qu'ils ont peu d'espace de courir, & ne peuuent assembler tant d'eaux, mais ils sont fort roides, à cause qu'ils tombent de la montagne, & ont des auallages & des cruës subites, à raison dequoy ils sont fort dangereux, & ont esté cause que plusieurs hommes y sont morts. En temps de chaleur ils croissent, & se débordent le plus. J'ay trauersé vingt-sept riuieres en ceste coste, dont ie n'en ay pas passé vne seule à gué. Les Indiens vsent de mille artifices pour passer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauese d'vn costé à l'autre, & en icelle pend vn panier, ou corbeille, dans laquelle se met celuy qui veut passer, & alors ils le tirent du riuage avec vne autre corde, tellement qu'il passe dedans ceste corbeille. En d'autres endroits l'Indien passe comme à cheual sur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut passer, & voguant avec vn bout d'aix passe de ceste façon. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges, ou citrouilles, sur lesquelles ils mettent les hommes, ou hardes qu'ils doiuent passer, & les Indiens liez avec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carosse; d'autres vont derriete pouffans les citrouilles pour leur ayder. Passez qu'ils sont, ils prennent sur leurs espauls leur barque de citrouilles, & retournent à nage; ce qu'ils font en la riuere de la Sainte au Peru. Nous passa-

mes celuy d'Aluarado en la neuue Espagne, sur vne table que les Indiens portoient sur leurs espaules, & quand ils perdoient terre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres, dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, certainement font auoir crainte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils s'aydent de moyens si debiles & fragiles, mais neantmoins ils sont fort assurez. Ils n'vsent point d'autres ponts, que de crins, ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres des ponts de pierre, bastis par la diligence de quelques Gouverneurs, mais beaucoup moins qu'il ne seroit de besoing en vne terre, où tant d'hommes se noyent par faute d'iceux, & laquelle donne tant de deniers, desquels non seulement l'Espagne, mais aussi d'autres Royaumes estranges bastissent de superbes edifices. Les Indiens tirent & dériuent des fleues qui coulent des montagnes aux vallées & és plaines, plusieurs & grands ruisseaux pour arrouser la terre; ce qu'ils ont accoustumé de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcya, ny à Milan mesme: ce qui est aussi la plus grande & totale richesse des plaines du Peru, & de plusieurs autres parties des Indes.

CHAPITRE XIX.

L'ON peu cognoistre la qualité de la terre des Indes en la plus grande part, puis que c'est le dernier des trois Elements, desquels nous auôs proposé de traiter en ce liure, par le discours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes se trouue situce en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulieremêt, j'ay remarqué trois sortes de terres, en ce que j'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui est basse, vne autre tres-haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre basse est celle qui est en la coste de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & est ordinairement fort chaude & humide, qui cause qu'elle n'est pas si saine, & qu'à present on la voit moins peuplee, combien qu'au temps passé elle aye esté bien peuplee d'Indiens, comme il appert par les histoires de la neuue Espagne & du Peru, & sy conseruoient & viuoient, entant que la region leur estoit naturelle, comme ceux qui y auoient esté engendrez. Ils y viuoient de la pesche de la mer, & des semences qu'ils faisoient, tirans de ruisseaux des riuieres, desquels ils se seruoient faute de pluye, d'autât qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceste terre basse a beaucoup de lieux inhabita

bles, tant à cause des sablons qui y sont dangereux; car il s'y trouue des montagnes entieres de ces sablons, qu'à cause des marecages qui s'y font des eaux descendants des montagnes, lesquelles ne trouuans point d'ysuë en ces terres plates & basses, les noyēt du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceste coste de la mer est de ceste sorte des Indes, principalement du costé de la mer du Sud: l'habitation desquelles costes est à present si diminuee & mesprisee, que des trente parts du peuple qui y habitoit, les vingt-neufy defaillent, & à son opinion, que le reste des Indiens finira auant peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opinions attribuent cela à diuerses causes, les vns au trop grand trauail que l'on a donné à ces Indiens, les autres au changemēt & diuersité des viandes & boire dont ils vsent, depuis qu'ils cōmuniquent avec les Espagnols: les autres au trop grand excès de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy, ie croy que ce desordre est la plus grande cause de leur diminution, & n'est pas temps maintenant d'en discourir dauantage. En ceste terre basse (que ie dis generalement estre mal saine & peu conuenable à l'habitation des hommes) il y a exception en quelques endroits qui sont tēperez & fertiles, comme la plus grande partie des plaines du Peru, où il y a des valōs frais & qui sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coste entretient tout le commerce d'Espagne par mer, duquel dépend tout l'Estat des Indes. En ceste coste il y a quelques villes

Histoire naturelle

assez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo, au Peru, Panama & Carthagene en la terre ferme, & és Isles S. Dominique Port-riche, & la Hauane, & plusieurs autres villes qui sont moindres que celle-cy, côme est la vraye Croix, en la neuue Espagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru, & mesmes les ports sont cōmunement habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre est au contraire fort haute, & par consequent froide & seiche, comme toutes les montagnes le sont ordinairement. Ceste terre n'est point fertile, ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peulee, & habitee. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustante en la plus grand' part la vie humaine, & avec le bestial, ils suppleent le deffaut qu'ils ont de bleds & semences, par leurs trocs, & eschanges. Mais ce qui rend encore dauantage ces terres habitees, & quelques vnes fort peulees, est la richesse des mines qui se trouuent en icelles, pource que tout obeyt à l'argent & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accreües & augmentees, comme est Potosi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neuue Espagne. Il y a aussi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens, qui aujourd'huy se maintiennēt, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentāt, sinon que le travail des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generalles en ont mesme destruit vne grande partie, comme le Cocolistē en la neuue Espagne. Toutesfois l'on ne s'ap-
perçoit

perçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide, & seiche, il y a deux commoditez, que j'ay dites des pasturages & des mines, qui recompensent bien les autres deux qui sont és terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer; & la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extremes il y a la terre de moyenne hauteur, laquelle, combien qu'elle soit en quelques endroits plus basse; ou plus haute l'une que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coste, ny de l'interperature des montagnes. En ceste sorte de terre il croist beaucoup de semences, de froment, d'orge, & de may, lesquelles ne se trouvent aucunement és terres hautes; mais bien aux basses; il y a mesme abondance de pasturages, de bestial, de fruiçts, & de forests assez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure habitation des trois, pour la santé, & pour la recreation; c'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé és Indes, est de ceste qualité, ce que j'ay remarqué fort curieusement en plusieurs chemins & voyages que j'ay faitz, & ay trouvé pour vray, que les Prouinces & parties mieux peuples d'Indiens, sont en ceste situation. Que l'on regarde de pres en la neuue Espagne (qui est sans doute la meilleure Prouince que le Soleil enuironne) par quelque endroit de la coste que l'on y entre, l'on y va tousiours montant; & encores qu'apres auoir monté beaucoup, l'on commence à descendre: toutesfois c'est fort peu, & tousiours la terre y demeure beau-

Histoire naturelle.

coup plus haute, que celle de la coste. Tout le terroir de Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui est és environs du Vulcan, qui est la meilleure terre des Indes, comme aussi le sont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cusco, combien que ce soit l'un plus que l'autre. Mais en fin tout y est terre haute, encores que l'on y descende à des valles profondes, & que l'on monte de hautes montagnes, ils en disent autant de Quito, sainte Foy, & du meilleur du nouveau Royaume. Pour resolution, ie croy que la sagesse & prouidence du Createur a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceste terre des Indes fust haute, & esleuee, à fin qu'elle fust d'une meilleure temperature: car estant basse, elle eust esté fort chaude sous la Zone Torride, principalement estant distante & esloignee de la mer. Aussi toute la terre que j'ay veüe és Indes est auoisinee de montagnes d'un costé, ou de l'autre, & quelquesfois de toutes parts. Tellement que j'ay plusieurs fois dit par delà, que ie desirois me voir en un endroit, d'où l'horizon se formast & finist par le Ciel, & une terre estendue & vnue, comme l'on voit en Espagne & mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de souuenance d'auoir iamais veu de telles veüe aux Indes, fust aux Isles, ou en la terre ferme encores que j'y aye cheminé plus de sept cent lieües en longueur. Mais comme j'ay dit, le voisinage des montagnes est fort à propos en ceste region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainsi tout le plus habité des Indes, est de la f

çon que j'ay dit, & generalement toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages, & forests, au contraire de ce qu'Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on se merueille de voir la terre belle, si verdoyante, & pleine de friscades; neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'un naturel estrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprieté de la terre du Peru.

CHAPITRE XX.

NOUS entendons par le Peru, non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amérique; puis qu'en icelle est compris le Bresil, le Royaume de Chillé, & celui de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux Royaumes n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au Royaume de Quitto, qui est sous la ligne & qui va courant en longueur iusqu'au Royaume de Chillé, lequel est hors des Tropiques, qui seroient six cens lieues en longueur, & en largeur ne contient point davantage que ce que comprennent les Indes, ou môtagnes, qui sont comme cinquante lieues communes, encores qu'en quelques endroits, comme à Chachapoays, il y ait davantage. Ceste partie du monde que l'on appelle Peru, est fort remarquable, & con-

Histoire naturelle

ient en foy des proprietéz fort estranges, qui font qu'elle sert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere est qu'en toute la coste il ne souffle continuellement qu'un seul vent, qui est le Sud & Suroest, contraire à celuy qui a accoustumé de courir sous la Torride. La seconde est, qu'estant ce vent de sa nature le plus violent, tempestueux, & maladif de tous, neantmoins il est en ceste region merueilleusement gracieux, sain, & agreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceste coste, laquelle sans doute seroit inhabitable, & ennuyeuse, à cause de sa chaleur, si par son soufflement elle n'estoit addoucie. La troisieme est, que jamais il ne pleut, tonne, neige, ny gresle en toute ceste coste, qui est vne chose digne d'admiration. En quatriesme lieu, à peu de distance de la coste il pleut & neige terriblement. En cinquiesme lieu, il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'une comme l'autre, & en vne mesme hauteur du Pole, neantmoins en l'une y a de tres-grandes forests, & y pleut la plus-part de l'annee, estant fort chaude. L'autre tout au contraire est toute nue, & descouverte, & fort froide; de sorte que l'hyver & l'Esté sont departis en ces deux montagnes, & les pluyes, & la serenité mesme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit considerer que le Peru est diuisé comme en trois parties, longues & estroites, qu'ils appellent Lanos, Sierras; & Andes. Les Lanos sont la coste de la mer: la Sierra sont toutes montagnes, & quelques vallees: & les Andes sont monta-

gnes aspres & rudes. Les Lanos, ou coste de la mer, ont quelques dix lieües de large, en quelques endroits moins, & en d'autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingt lieües en large, & les Andes autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est doncques chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieües esgalement esloignees de la ligne & Pole, y aye vne si grande diuersité, qu'en vn lieu il y pleuue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleuue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encôres qu'il y tombe quelquesfois vne eau menuë, qu'ils appellent Guarua, & en Castille, Mollina, laquelle quelquesfois s'espaisit en certaines gouttes d'eau qui tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse, ny relle, qu'il soit besoing de se couvrir pour cela. Les couuerrures y sont de nates, avec vn peu de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux Andes presque durant toute l'annee il y pleut, combien qu'il y ayt en vn temps plus de serenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des deux extremes, il pleut au mesme temps qu'en Espagne, qui est depuis Septembre, iusques en Aueil: mais en l'autre saison le temps y est plus serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné, & le contraire, quand il en est plus proche, dequoy nous auons assez amplement traicté au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, sont deux chaines de

Histoire naturelle

montagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mille lieües à veüe l'vne de l'autre, & presque esgalemēt. Il y a vn nombre infiny de vicignes, qui naissent & s'engendrent aux Sierres, qui sont proprement comme chevres sauvages, fort vistes, & fort agiles. Il y a mesmes de ces animaux, qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, qui sont des moutons, que l'on peut aussi bien dire, les asnes de ce pays, dequoy il sera traicté en son lieu: & aux Andes se trouuent des singes fort gentils, & plaisants, & des perroquets en grande quantité. L'on y trouue aussi l'herbe; ou arbre, qu'ils appellent Coca, qui est tant estimé des Indiens; & la traicte que l'on en fait, y vaut beaucoup d'argent. Celle qu'ils appellent Sierre, fait des vallées es endroits où elle souure, qui sont les meilleures habitations du Péru, comme est la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas, & de Yucay. En ces vallées il croist du froment, du may, & d'autres sortes de fruiets, toutesfois es vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la Cité de Culco, (qui estoit anciennement la Cour des Seigneurs de ces Royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dites, se retirent, & s'esloignent dauantage les vnes des autres, & laissent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent; la Prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages, & pasturages fertiles; & là est aussi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce soit terre plaine, & à la mesme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ayt non plus d'arbres, ny de fo-

rests, toute fois le defaut qu'ils ont du pain, y est recompensé par les racines qu'ils sement, lesquelles ils appellent Papas; & croissent dedans la terre. Ceste racine est le manger des Indiens: car les seichans & nettoyans, ils en font ce qu'ils appellét Chugno, & qui est le pain & nourriture de ces Prouinces. Il y a mesme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne terre faine, & la plus peuplee des Indes, & la plus riche, pour l'abondance des bestiaux qui sy nourrissent, tant de l'espece mesme de ceux qui sont en Europe, comme brebis, vaches, & chevres; que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos; & Pacos, & y a des perdrix assez abondamment. Apres la Prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallees chaudes de grande fertilité, & des roches tres-aspres, lesquelles sont fort riches de mines; tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures, ny de plus belles.

Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux Lanos, ou costes de la mer.

CHAPITRE XXI.

D'Autant que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleue iamais, ny tonne; les hommes desirent naturellemēt sçauoir la cause de telle nouueauté.

La raison que donnent quelques-vns qui ont recherché & consideré cecy de pres, est qu'il ne

Histoire naturelle

s'eleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engendrer la pluye faute de matiere : mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres, qui ne peuuent engendrer autre chose que les broüillars & roses, comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'eleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes, mais seulement en broüillars. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduiet qu'aucunefois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru ; est pource que ceste region est tres-seche, & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist la secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & parce quel'on n'y trouue ny puits, ny fontaines, sinon en vne tres-grande profondeur de quinze stades, (qui est la hauteur d'un homme, ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eau desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience, que le cours des riuieres estant destourné, les puits se sont taris, iusques à ce qu'elles fussent retournees en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison, pour cause materielle de cét effect: mais pour la cause efficiente, ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est, que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces Lanos; de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut, qu'il

soit pardeffus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'un seul vent qui est celuy de la mer, lequel ne trouuant point de contraire, ne presse n'y exprime point les vapeurs qui s'esleuent pour engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaisissent, & fait qu'elles se conuertissent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coste qui ont le moins d'abry, comme sont les roches d'Atico & d'Arequipa: mesmes qu'il y a pleu en quelques annees que les Norts ou Brises y souffloient, voire pendant tout le temps qu'ils durerent, comme si arriua en soixante & dixhui& aux Lanos de Trugillo, o il pleut abondamment; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siecles auparauant. Dauantage il pleut en la mesme coste es lieux où les Brises ou Norts sont ordinaires, comme en Guayaquil, & es lieux où la terre se hausse beaucoup & se destourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui sont plus outre que Ariqua. Quelques vns en discourent de ceste façon, mais que chacun en pense ce qu'il voudra: c'est vne chose certaine que descendant de la Sierre en ces Lanos l'on a accoustumé de voir comme deux Ciels, l'un clair & serain par le haut, & l'autre obscur, & comme vn voile gris tendu au dessoubs, qui couure toute la coste; mais encor qu'il n'y pleue pas, ceste bruine y est merueilleusement profitable pour produire de herbe, & pour esleuer, & nourrir les semen-

Histoire naturelle

ces : car encor qu'ils ayent l'eau au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des estrangs ou lacs, toutesfois ceste humidité du Ciel a vne telle vertu, que cessant de tomber sur la terre, elle cause vne grande incommodité & diminution aux grains & semences. Et ce qui est plus digne d'admiration, les sablons secs & steriles par ceste rosée ou bruine, se reuestent d'herbes & de fleurs qui est vne chose plaisante & agreable à voir & de grande vtilité pour les pasturages du bestial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de sablon, proche de la Cité des Roys.

*De la propriété de la neuue Espagne,
des Isles & des autres terres.*

CHAPITRE XXII.



A neuue Espagne surpasse les autres Prouinces en pasturages, qu'elle cause qu'il y a vn nombre infiny de troupeaux de cheuaux, vaches, brebis & autres bestiaux. Elle est fort abondante en fruits, & en toute sorte de grain; en somme c'est la terre la mieux pourueue, & la plus accöplie qui soit es Indes. Toutesfois le Peru la surpasse en vne chose, qui est au vin, pour ce qu'il y en croist abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, lesquelles croissent aux vallees fort chaudes où il y a arrousement d'eaux. Et combien qu'il y ait des vignes en la neuue Espagne toutesfois le raisin n'y vient point en sa maturité.

propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est, pource qu'il pleüt par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurit : c'est pourquoy il ne paruiet à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit comme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verjus. Les Isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnole, Cube, Port-riche, & autres en ces enuiron, sont ornées de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches & de porcs qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces Isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises, que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vray semblable, qu'en toute l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuent mesme du bois de qualité & de couleur excellente, comme l'Ebene & autres qui seruent aux edifices & menuiserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *Lignum sanctum*, ou Guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces Isles & celles qui sont en ces enuiron, qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'annee elles sont reuestuës d'herbes & d'arbres, tellement qu'ils ne peuuent discerner, quand il est Autonne, ou Esté, pour la continuelle humidité qui y est ioincte avec la chaleur de la Torride, & combien que ceste terre soit de tres grande

Histoire naturelle.

estenduë, il y a neantmoins peu d'habitations. d'autât que d'elle-mesme elle engédre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui sont des bois, ou taillis fort espais, & qu'il y a beaucoup de marescages & bourbiers és plaines. Ils donnent vne autre raison notable, de ce qu'elles sont peu habitees, qui est d'autant qu'il y est resté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconsideration & desordre des premiers conquesseurs & peupleurs; parquoy ils se seruent la plus grand part de Negres, mais ils coustent cher, à cause qu'ils sont fort propres à cultiuer la terre. Il ne croist ny pain, ny vin en ces Isles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre ne les laisse grener, mais elle iette le tout en herbe fort inegallemét. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de feüilles vertes & plaisantes à la veüe, qui toutesfois n'apportent aucun fruit. Le pain dont ils vsent est de la Cacaue, de laquelle nous dirons en son lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces Isles; que quelques vns tirent, mais c'est en petite quantité, par faute de naturels, qui l'approffitent. J'ay esté peu moins d'vn an en ces Isles, & à ce qui m'a esté raconté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point esté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, j'ay entendu & apprins, qu'elle est presque de ceste qualité que j'ay dite. Toutefois ie ne mets les choses plus particulieres de nature, qui sont en ces Prouinces de terre ferme, pour n'en auoir parfaite cognoissance. La terre qui plus ressemble à l'Espagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occiden-

tales, est le Royaume de Chillé, qui est hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il est situé hors la Torride & le Tropicque de Capricorne. Ceste terre de soy est fresche & fertile, & produit de toutes les especes de fruiçts qui sont en Espagne, & rapporte aussi grande abondance de pain & de vin, comme mesme elle abonde en pasturages & bestial. Le Ciel y est sain & serain, entre le chaud & le froid. L'hyuer & l'Esté y est parfaitement, & s'y trouue grande quantité d'or, qui est tres-fin. Neantmoins ceste terre est pauure & peu peuplee, pour la guerre continuelle que les Auracanos, & leurs alliez y font, d'autant que ce sont des Indiens robustes, & amis de leur liberté.

De la terre incognüë, & de la diuersité d'un iour entier, qui est entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

L y a de grandes coniectures qu'en la Zone Temperee, qui est au Pole Antarctique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iusques auiourd'huy elles ne sont descouuertes, & ne cognoist-on d'autre terre en ceste Zone, que celle de Chillé & quelque partie de la terre qui court d'Etiopie au Cap de bonne Esperance, comme il a esté dict au premier liure. On sçair aussi peu, s'il y a habitation aux deux autres Zones des Poles, &

Histoire naturelle

fi la terre continuë & paruiet iusques à celle du costé de l'Antarctique ou Sud. L'on ne cognoist pas mesme la terre qui gist passé le deuiroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneuë d'icelle, est de cinquante six degrés, ainsi qu'il est dit cy-deuant & du costé du Pole Arctique, ou Nort, n'en sçai on non plus iusques où va la terre, qui cour passé le Cap de Mendoçin & les Calliphornes ny les bornes & fin de la Floride, & iusques où elle peut s'estendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a descouuert vne nouvelle terre, qu'ils appellent le nouveau Mexicque, où ils disent, qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexicquains. Les Philippines & les Isles suiuant, comme racontent aucuns qui le sçauent par experience, courent plus de neuf cens lieues : mais de traitter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui sont de l'Inde Orientale, ce seroit contre mon intention, qui est seulement de traitter des Occidentales. L'on ne cognoist pas mesme la plus grand part de l'Amerique qui gist entre le Peru & le Bresil, combien que de toutes parts l'on en cognoisse les bornes. Surquoy il y a diuerses opinions des vns & des autres, qui disent, que tout est vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleurissans Royaumes, s'imaginans que là sont le Payuti, le Dorado, & les Cæsars, où ils disent qu'il y a des choses merueilleuses. J'ay ouy dire à vn de nostre Compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habi-

tations, & des chemins autant rompus & battus comme font ceux de Salamanque à Vailladolid, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orfua, & depuis luy, ceux qui luy succederent firent l'entree & descouuerte, par la grande riuere des Amazones, lesquels croyans que le Dorado, qu'ils cherchoient estoit plus auant, ne se soucierent de peupler là, & apres demeurèrent sans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & sans ceste grande Prouince qu'ils laisserent. De vray c'est chose iusques aujourd'huy cachee, que l'habitation de l'Amérique, excepté les extremités, qui sont le Peru, le Bresil, & l'endroit où la terre commence à s'estressir, qui est en la riuere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu par lettre des nostres qui cheminent en saincte Croix de la Sierre, que l'on va descourant de grandes Prouinces & habitations, qui tombent en ceste partie, qui est entre le Bresil & le Peru. Le temps les descourira, car comme la diligence & hardiesse des hommes est aujourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'une part & d'autre, nous pouons croire, que tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui est cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme descourir ce qui reste, afin que le S. Euangile soit annoncé à l'uniuersel monde, puisque desia les deux Couronnes de Portugal, & de Castille, se sont rencontres par l'Orient & par le Ponent, iusques à ioindre leurs descouuertes ensemble, qui est à la verité vne chose remarquable, que les vns

Histoire naturelle

soient paruenus iusques en la Chine, & Iappoh par l'Orient, & les autres aux Philippines qui sont voisines & presque contiguës à la Chine, par l'Occident. Car de l'Isle de Luffon, qui est la principalle des Philippines, où est la cité de Mammille, iusques à Macan, qui est l'Isle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieües de mer entre deux, & trouue chose merueilleuse, qu'encore qu'il y ait si peu de distance de l'un à l'autre, il y a neantmoins, selon leur conte, vn iour entier de difference entre eux, de sorte qu'il est Dimanche à Macan, lors que à Mammille il est Samedy, & ainsi du reste. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonsé Sanchés, duquel il est fait mention cy deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan, le deuxiesme iour de May selon son conte, & voulant dire l'office de saint Athanase, trouua qu'ils celebriët la feste de l'inuention sainte Croix, par ce qu'ils contoient là le troisieme de May. Il luy en aduint tourautant, en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques vns ont trouué ceste variation & diuersité estrange, & leur semble, que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'est pas toutesfois, mais est vn conte vray & bien obserué: car suivant la difference des chemins par où ont esté les vns & les autres, il faut necessairement dire, que quand l'on se rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raison est, pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va tousiours gagnant le iour, & trouue l'on plustost le leuer

leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponent, vont tousiours perdant le iour, & s'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuât plus tard, & cõme plus ils vont approchant du Leuât ou du Ponent, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru, qui est Occidental, au respect de l'Espagne, l'orient demeure de plus de six heures arriere: de faõon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou minuit du iour au Peru; & quand l'aube du iour est par deçà, la minuit se trouue estre par delà. J'ay faict prẽuẽ certaine de cela, par la computation des Eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant donc que les Portugais ont faict leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Indiens d'Orient en Occident, quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a este aux Philipines & Macan, les vns ont gaigné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct en vn mesme tẽps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au Mois de May quand les autres content le Mois de Juin: & quand les vns ieusent le Samedi saint, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Quẽ si nous voulõs aller plus loing, & qu'ils passassent plus outre, tournoyans sur vn autre fois le monde, & qu'ils vissent vn autre mesme conte, quand ils tournoient à se ioindre, ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de difference. Car comme j'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil

Histoire naturelle

vont contant le iour plustost, comme le Sole leur va leuant plustost, & ceux qui vont au couchant au contraire, vont contant le iour plustard, d'autant qu'il leur va sortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait les diuers contes des iours. Et d'autant que ceux qui vôt navigateurs du Leuant au Ponent, vont changeant leurs midis sans le sentir, & tousiours neantmoins poursuivent le mesme conte où ils se trouuent quand ils partent, il est necessaire qu'acheuants le circuit du monde ils trouuent faüte à leur conte d'un iour entier.

Des Volcans, ou bouches de feu.

CHAP. XXIII.



Ombien que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont *Ætna Vesuuius*, qu'aujourd'hui ils appellent le mont de Sorrento, neantmoins c'est chose remarquable que ce mont se trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans sont rochers ou pics de montagnes tres-hauts qui s'esleuent par dessus les sommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs sommets vne planure, & au milieu vne fosse, ou grande bouche qui descend iusques au profond ou par le milieu d'icelle, qui est chose espouventable à voir. De ces bouches il sort de la fumee, & quelques fois du feu. Il y en a quelques-vns qui iettent beaucoup de fumee, & presque n'ont aucune fumee de Volcans, comme est celui d'*Arequipa*, qui

est d'une hauteur d'émefuree, & presque du tout de sable qui ne se peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparence de feu, mais seulement les vestiges de quelques sacrifices que faisoient là les Indiens lors qu'ils estoient Gentils. Et quelque peu de fumee qu'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique, qui est proche du bourg des Anges, est aussi d'une hauteur admirable où l'on môte trente lieues en tournoyant. De ce Volcan sort, non pas continuellement, mais de fois à autre & presque chaque iour, vne grosse exhalation & tourbillon de fumee qui sort droit en haut côme vn trait d'arbaleste, qui par apres se fait semblable à vn tres-grand plumage iusques à ce qu'il cesse du tout & aussi tost se resoult en vne nuee noire & obscure. Plus communément elle sort au matin apres le lever du Soleil, & au soir quand il se couche, encor que i'en ay veu sortir en autres heures. Il sort aussi quelquesfois apres ceste fumee beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu sortir iusques à present, toutesfois l'on a crainte qu'il ne forte & brusle la terre qui est à l'entour, laquelle est la meilleure de tout le Royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelques correspondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala qui en est assez proche, qui cause les tonnerres & esclairs si grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Espagnols ont monté en ce Volcan, lesquels ont rapporté de la mine ou terre de soulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a faite pour descouvrir ce qu'il y auoit en ce Vol-

Histoire naturelle

can. Les Volcans de Guatimalla sont plus renommez tant pour leur grâdeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud descouurent de fort loin, que pour l'espouuement & violence des feux qu'ils iettent de foy. Il arriua au 23 de Decembre de l'an passé 1586. que toute la Cité de Guatimalla presque tomba d'un tremblement de terre, où demeurent mesme quelque personnes. Il y auoit desia six mois que de iour & de nuict le Volcan ne cessoit de ietter par l'haut & comme vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tombant aux costez du Volcan, se conuertissoit en cendre cōme terre bruslee (che se qui surpasse le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de son centre tant de matiere qu'il iettoit hors de foy durant ces six mois pource qu'il n'auoit accoustumé de ietter que de la fumee & non pas tousiours, mais quelque fois de petites flammesches. Cela me fut esclairci estant en Mexique par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, homme digne de foy, veu qu'il n'auoit pas encor alors cessé ce Volcan de ietter ces feux que iedy. Ces ans passez me trouuant en Quitto en la Cité des Roys, le Volcan qu'ils ont proche iettoit tant de cendre, qu'il y auoit beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre qu'elle obscurcissoit la lueur du iour, & en tomba telle abondance en Quitto qu'il n'estoit possible de cheminer par les ruës. L'on ne veu d'autres Volcans qui ne iettent ny flamme ny fumee, ny cendre mesme, mais l'on les veu brusler au fonds d'une viue flamme sans s'ameuoir de telle façon estoit celuy qu'en nostre tems

vn Prestre cupide & auaricieux se persuada que ce qu'il voyoit bruslant, estoient masses d'or, iugeant en soy-mesme, que ce ne pouuoit estre autre metal ny matiere, chose qui depuis tant d'annees ardoit sans se consumer, & estant en ceste persuasion, il fit de certaines chaudières & chaines, avec ne sçay quel instrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcan: mais le feu se moqua de luy, pource que la chaine de fer & la chaudiere n'approchoient pas plustost du feu, qu'aussi tost elles ne se défilent & fussent coupées comme si c'eust esté des estoupes. Ce neantmoins on me dist que ce personnage s'obstinoit tousiours, & alloit recherchant d'autres inuentions pour tirer & puiser cest or qu'il s'imaginoit.

*Quelle est la cause pourquoy le feu & la fumee
durent si long temps en ces Volcans.*

CHAPITRE XXV.

Ln'est ja besoin de faire mention des autres Volcans, puisque par les dessus-dicts l'on peut entendre ce qui en est, toutesfois c'est chose digne de rechercher quelle est la cause qui fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pource qu'il semble que ce soit chose prodigieuse, voire qui excède le cours naturel de ietter de leur estomac tant de flammes comme ils en vomissent. D'où procede ceste matiere qui la leur donne, ou comme est-elle engendree là dedans? Quelques-vns ont eu opinion que ces Volcans vont consommant la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, &

croient pour ceste cause
prendront fin quãd ils a
par maniere de dire, q
ceste opinion, l'on vo
montagnes ou rochers
bruslee, qui est fort leg
excellente à faire edific
celle que l'on apporte
Et en effect il y a des ap
ces montagnes ou roc
feu naturel, qui s'est est
sommee. Et par ainsi c
bruslees & penetrees d
Quant est de moy, ie
qu'il n'y ait eu autrefo
lieux, au temps passé
Mais ce m'est chose d
soit ainsi de tous les Vo
qu'ils mettent hors, es
ne pourroit plus, estant
comprins dans ceste co
fort. Outre cela il y a de
nes, voire milliers d'ann
mesme façon, iettans
mee, du feu, & de la cer
naturel (selõ que refer
recherchant ce secret
soit ceste affaire, & s'a
l'exhalation du feu de
rut & pensant en veni
vint à bout de sa vie. Po
ration, ie pense, & est
il y a des lieux en la ter

rer à soy la matiere vaporeuse , & de la conuer-
tir en eau , qui sont les fontaines lesquelles tou-
jours decoulent , & tousiours ont dequoy de-
couler , entant qu'elles attirent à soy la matiere
de l'eau: aussi de mesme il y a des lieux qui ont la
propriété d'attirer à eux les exhalations chau-
des, & de les conuertir en feu & en fumees, & par
leur force & violence iettent mesme d'autres
matieres espaisles qui se resoluent en cendre , en
pierre de ponce, ou autre matiere semblable , &
qui est vn argument suffisant, qu'és Volcans cela
soit ainsi , c'est qu'ils iettent en certain temps de
la fumees, non pas tousiours , & en certain temps
du feu, & non tousiours , qui est selon qu'ils ont
peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines
en temps d'hyuer abondent , & en esté dimi-
nuent, voire quelques-vnes sechent du tout, se-
lon la force & vigueur qu'elles ont , & selon la
matiere qui se presente ; ainsi est-il de ce que ces
Volcans en diuers temps iettent du feu, plus ou
moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer,
& qu'il sort par là pour seruir d'aduertissement,
à fin de considerer par là ce qui est en l'autre vie:
mais si l'enfer, comme tiennent les Theologiens,
est au centre de la terre, laquelle tient de diame-
tre plus de deux mille lieues, l'on ne peut pas iu-
ger que ce feu soit du centre , d'autant plus que
le feu d'enfer, selon que S. Basile & autres en-
seignent , est fort different de cestuy que nous
voyons, pource qu'il est sans lumiere . & ard &
brusle, sans comparaison plus que le nostre. Ain-
si ie conclus que ce que i'ay dict me semble plus
raisonnable.

Bas. in Psal.
28. Et in
exam.

Des tremblemens de terre.

CHAPITRE XXVI.

 Velques-vns ont pensé, que de ces Volcãs qui sont es Indes, procedent es tremblemens de terre, assez frequens par delà : mais parce qu'ils viennent ordinairement es lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bié vray qu'ils ont certaine forme & sympathie les vns avec les autres : pource que les exhalations chaudes qui s'engendrent es intimes concautez de la terre, semblent estre principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesme s'allume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumee qui sortent. Et ces mesmes exhalations ne trouuanis au dedans de la terre aucune sortie aisée, meuent la terre pour fortir avec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessoubs de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitee de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon es mines & artifices, estant touchee du feu, rompt les roches & les murailles : & comme la chafaigne mise au feu, saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermé dedans son escorce, par la vigueur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduenir aux endroits

maritimes, qui sont voisins de l'eau. Commel'on voit en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus esloignees de la mer & des eaux, sentent moins ce trauail, & au contraire ceux qui sont es ports de mer, es riuieres, es costes, & es lieux qui en sont voisins, endurent plus ceste calamité. Il est adueni au Peru vne chose merueilleuse, & digne de noter, sçauoir qu'il y a eu des tremblemens de terre qui ont couru depuis Chillé, iusques à Quitto, qui sont plus de cinq cens lieuës, ie dy des plus grandes dont on ayt ouy parler, car les autres moindres y sont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne me souuiet quelle annee) fut vn tremblement de terre si terrible, qu'il renuersa les montagnes entieres, & par ce moyen empescha le courant des fleuues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, & tua grand nombre d'hommes, faisant sortir la mer de son lieu, quelques lieuës bien auant, de façon qu'elle laissa les nauires à sec, bien loing de la rade ordinaire, & plusieurs autres choses tristes & espouuentables. Et si bien m'en souuiet, ils disent que le trouble & esmotion que fit ce tremblement, courut trois cens lieuës le long de la coste. A peu de temps delà, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruina presque toute ceste ville là. Du depuis en l'an quatre vingts six, le neufiesme de Juillet, aduint vn autre tremblement en la Cité des Roys, lequel, selon qu'escriuit le Viceroy, auoit couru le long de la coste cent soixante & dix lieuës, & de trauers dedans la Sierre cin-

Histoire naturelle

quante lieües. La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelques peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortant és ruës, places & iardins, finalement és lieux descouuerts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez, néantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit fait celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages, & entrer au dedans de la terre presque deux lieües auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & couurit toute ceste plage, tant que les digues & pieces de bois qui estoient là, nageoient en l'eau. En apres l'an ensuiuant, il y eut encor vn autre tremblement de terre au Royaume & Cité de Quitto, & semble que tous ces notables tremblemens de terre en ceste coste, ayent succédé les vns aux autres par ordre, & de fait elle est subiette à ces inconueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru ils ne soient tourmentez du Ciel, des tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacuna deuant soy à veüe d'œil les herauts de la diuine Iustice, à fin de craindre Dieu. Car, comme dit l'Escriture,

propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiects à ces tremblemens, dont la cause est, comme il me semble, que l'eau bouche & estoupe les conduits & ouuertes de la terre, par où se deuroyent exhaler & sortir les exhalations chaudes, qui s'engendrent en icelle. Et mesme que l'humidité espaisissant la superficie de la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes se referrent & se rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennent à rompre en s'enflammant. Quelques-uns ont obserué que tels tremblemens de terre ont accoustumé de s'esmouoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches années. D'où vient que l'on dit que les tremblemens de terre sont plus rares es lieux où il y a grand nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la Cité de Mexicque ont opinion que le lac, sur lequel elle est situee, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup violens, & n'est chose certaine, que les villes & Prouinces situees auant dedans les terres, & qui sont plus esloignées de la mer, reçoient quelquesfois de grands dommages de ces tremblemens, comme la Cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que sur ce subiect il semble que celle-cy, pour estre voisine d'une riuiera, & n'estre pas aussi fort esloignée de la mer Adriatique, doie plustost estre mise au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, Cité du Peru, autrement appelée la Paix, arriua vn

Histoire naturelle

Cas fort estrange sur ce propos , c'est qu'un bourg , appellé Angoango , auquel habitôient plusieurs Indiens, enchanteurs & idolatres, tomba inopinément en ruine , de sorte qu'une grande partie de ce bourg fut enleuee & emportee, dont plusieurs de ces Indiens furent estoufez, & ce qui semble incroyable (neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi, courut & coula sur le pays l'espace d'une lieue & demie , comme si c'eust esté de l'eau ou de la cire fonduë; de façon qu'elle toucha & remplit un lac , & demeura ainsi estenduë parmy toute ceste contree.

*Comme la terre & la mer s'embrassent
l'une l'autre.*

CHAPITRE XXVII.

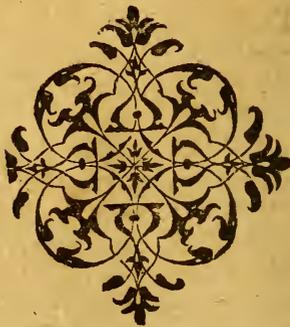


Acheueray par cét element de la terre, le ioignant avec le precedent de l'eau, l'ordre & embrassement desquels est de foy certainement admirable. Ces deux elemens ont une mesme sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façons & manieres. Par quelques endroits l'eau combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient encendre d'une façon fort douce & amiable. Il y a des lieux ou la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, jettant en la

mer ses caps, pointes, & langues auancees, qui vont penetrant iusques aux entrailles. En quelques endroits vn element s'acheue, & l'autre se commence, se donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux autres, chacuns d'eux (lors qu'ils se ioignent) ont vne tres-grande profondeur, & esleuation, comme il se trouue des Isles en la mer du Sud, & mesme en la mer du Nort, desquelles les nauires s'approchent tout contre. Et quoy qu'ils y jettent la sonde en soixante & dix, & quatre-vingts brasses, si est-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds; qui fait iuger que ce sont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & s'esleuent en haut, chose digne de grande admiration. A ce propos me dit vn Pilote fort experimenté, que les Isles, qui'ils appellent des loups, & d'autres qui sont sur le commencement de la coste de la neuue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient de ceste mesme façon. Dauantage, il se trouue vn endroit au milieu du grand Ocean, hors de la veüe de terre, & esloigné d'icelle de plusieurs lieuës, auquel l'on voit comme deux tours, ou pics, d'vne roche fort hault esleuez, qui sortent du milieu de la mer, & neantmoins soignât icelles l'on ne peut trouuer ny fonds, ny terre. L'on ne peut encor certainement comprédre, ny recognoistre quelle est la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir esté les extremitez d'icelle du tout descouuertes iusqu'à present. Neantmoins nous pouuôs dire comme a trauers, qu'elle peut estre comme vn cœur, avec les poulmons. Le plus large de ce cœur, est du Bresil au

Histoire nat. des Indes. Liure. III.

Péru, la pointe au deſtroit de Magellan, & le haut où il ſ'acheue eſt la terre ferme, & de la commence le continent à ſ'eſlargir peu à peu iuſques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres ſuperieures, qui ne ſont encor bien cogneües. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceſte terre des Indes, par les commentaires que les Eſpagnols ont eſcrit de leurs ſuccés & deſcouuertes, & en autre, de la peregrination que j'ay eſcrite, qui à la verité eſt eſtrange, & en peut donner beaucoup de cognoiſſance, & eſt ce qui m'a ſemblé ſuffire à preſent pour donner quelque intelligence des choſes des Indes, quant aux communs elemens, deſquels toutes les parties du monde ſont formees & compoſees.





LIVRE QVATRIESME
DE L'HISTOIRE NATV-
RELLE ET MORALE DES
Indes.

CHAPITRE I.

*Des trois genres de mixtes, ou composez, dont ie
dois traiter en ceste histoire.*

AYANT traité au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure, des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera conuenable au subject, dont nous voulons traiter. Et combié qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront les metaux, les plantes & les animaux. Or les metaux sont come des plâtes couuertes & cachees dedâs les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entr'eux, en la forme & maniere de leur production: d'autant que l'on voit, & reconnoist mesme entre eux des rameaux & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedent, qui sont les grosses veines & les moindres,

Histoire naturelle

tellement qu'ils ont entre eux vne liaison, telle qu'il semble proprement, que ces mineraux croissent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'est chose qui est seulement propre aux vrayes plantes, mais ils se produisent aux entrailles de la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & des autres planetes, & dans vne longue espace de temps se vont augmentant, & presque multipliant, à la façon des plantes. Et tout ainsi comme les metaux, sont des plantes cachees en terre, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plantes sont des animaux fixes & arrestez en vn lieu, la vie desquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fournissant, dès leur propre naissance. Mais les animaux surpassent les plantes, en ce qu'ils ont vn estre plus parfait, & de là aussi ont-ils besoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn sentiment, afin de le descouurer & cognoistre. De sorte que la terre rude & sterile, & comme la matiere, & aliment des metaux, & celle qui est fertile & mieux assaisonnée, la nourriture des plantes. Les mesmes plantes seruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous ensemble sont l'aliment des hommes, seruant tousiours la nature inferieure à l'entretien & sustentation de la superieure, & la moins parfaite se submettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien ils s'en faut, que l'or, l'argent, & les autres choses que les hommes estiment tant par leur auarice, soient la fin & le but de l'homme
auquel

auquel il doit rendre, puis qu'ils sont tant de
degréz plus bas en qualité que l'homme, lequel
a esté créé & ordonné, pour estre sujet de seruir
seulement au Createur vniuersel de toutes cho-
ses, côme à sa propre fin, & son parfait repos:
& auquel homme, toutes les autres choses de ce
môde n'ont esté proposées, ou delaisées, sinon
pour s'en seruir à gagner ceste dernière fin. Qui
voudra cōsiderer les choses créées & en discou-
rir selon ceste Philosophie; pourra certes tirer
quelque fruit de leur cognoissance & considera-
tion se seruant d'icelles, pour cognoistre & glo-
rifier leur Auteur. Mais qui se voudra aduancer
plus outre à la cognoissance de leurs proprietéz
& vtilitez, & voudra se rendre curieux de les re-
chercher, celuy-là trouuera finalement en ces
créatures, ce que le Sage dit: *Qu'ils sont aux pieds*
des fols & ignorans, sçauoir des laes, & des pieges Sap 14
où ils se précipitent, & se perdent iournellemēt.
A ceste intention donc, & afin que le Createur
soit glorifié en ses créatures, ie pretens dire en
ce liure quelques-vnēs des choses dont il y a
beaucoup es Indes, dignes d'histoire, & d'estre
racontées, touchant les métaux, plantes & ani-
maux; qui sont propres, & particuliers en ces
parties. Mais d'autant que ce seroit vne diuise
trēs-grande, que de traicter cecy exactement,
& qui requerrôit plus grand sçauoir & cognoi-
sance, voire beaucoup plus de loisir, que ie n'ay
pas, ie dis, que seulement mon intention est de
traicter succinctement quelques choses que i'ay
comprinses, & remarquées tant par experiance,
que par le rapport de gens dignes de foy, tou-

Histoire naturelle

chant ces trois choses que i'ay proposees, laissant aux autres plus curieux & diligens, de pouoir traicter plus amplement de ces matieres.

De l'abondance & grande quantité des metaux qui sont és Indes Occidentales.

CHAPITRE II.

LA sagesse de Dieu a créé les metaux pour medecine & pour deffence, pour ornement, & pour instrument des operations de l'homme. Desquelles quattres choses l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, est pour-ce que la vie humaine n'a pas besoin seulement de se sustanter, comme celle des animaux, mais aussi de travailler, & ouurer selon la raison, & capacité que luy a donné le Createur: & ainsi côme l'entendement humain s'applique à diuers arts & facultez, ainsi le mesme autheur a donné ordre qu'il y eust matiere & subject à diuers artifices pour la conseruation, reparation, seureté, ornement, & exaltation de ses œures. Doncques la diuersité des metaux que le Createur a enserrez és armoires, & concautez de la terre, est telle & si grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle se sert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour deffenses contre les enne-

mis; les vns sont pour l'ornement & parure de nos personnes, & de nos maisons, & les autres sont propres à faire des vaisseaux, & ferremens, avec les diuerses façons d'instrumens que l'industrie humaine a inuenté & mis en vſage. Mais sur tous les vſages des metaux, qui sont simples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui est l'vſage de la mōnoye, laquelle cōme dit le Philoſophe, est la mesure de toutes choses. Et cōbien que de ſoy & naturellement, elle ne soit qu'vne ſeule chose, neantmoins en valeur & estimation, l'on peut dire qu'elle est toutes-choses. La mōnoye nous est cōme viande, vestement, maison, cheuauchure, & generallement tout ce que les hōmes ont de besoin. Par ce moyen tout obeist à la monnoye, & comme dit le Sage; pour faire vne inuention, qu'vne chose fait toutes, les hōmes guidez ou pouſſés d'vn instinct naturel, esleurent la chose plus durable, & plus maniable, qui est le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux-là euſſent la preéminence en ceste inuention de mōnoye, qui de leur naturel estoiet plus durables, & incorruptibles, à ſçauoir l'argent & l'or. Lesquels non seulement ont esté en estime, entre les Hebreux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Asie, mais aussi entre les plus esloignées & barbares nations de l'vniuers, comme sont les Indiens tant Orientaux, comme Occidentaux, où l'or & l'argent est tenu en aussi grand pris & estime, l'employans en l'ouvrage de leurs Temples & Palais, & aux vestemens, & accouſtrements des Roys, & des grands

*Arist. 5.
Ethic. 6. 5.*

Ecl. 10.

Seigneurs. Mais encor que l'on ayt trouué quelques barbares, qui ne cognoissoient, ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches, & les sacs, où estoit l'argent, lequel ils iettoient & delaissoient es pars parmy la terre, comme chose inutile. Et Plinè mesme recite des Babitacques, qui abhorroient l'or, & pour cela, l'enseuelissoient, afin que personne ne s'en peust seruir. Toutesfois il se trouue aujourdhuy fort peu de ces Floridiens & Habitacques, & grand nombre au contraire, de ceux qui estiment, recherchent, & font estat de l'or & de l'argent, sans qu'ils ayent besoing de l'apprendre de ceux qui y vont de l'Europe. Il est vray que leur auarice n'est point paruenüe au but de celles des nostres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fussent idolatres, comme quelques mauuais Chrestiens, qui ont commis plusieurs grands excès pour l'or & l'argent. Neantmoins c'est vne chose fort digne de consideration, que la sagesse du Seigneur éternel ayt ainsi voulu enrichir les terres du monde plus esloignées, & qui sont peuplées d'hommes moins ciuils, & politiques, qu'en ces lieux-là il ayt mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ayt esté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres & les posséder, afin aussi, sur ceste occasion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoissoient point, s'accomplissant en cela la Prophetie d'Isaye, disant, que l'Eglise deuoit estendre ses bornes, non seule-

ment à la dextre, mais aussi à la fenestre, qui entend, comme dict sainct Augustin, que l'E-
uangile se doit eslargir & estendre, non seule-
ment par ceux qui sincerement & avec vne
vraye & parfaicte charité le prescheat & an-
noncent, mais aussi par ceux qui l'annoncent,
pendans à fins & intentions temporelles. D'où
nous voyons les terres des Indes, pour estre
plus abondantes de mines & de richesses, estre
de nostre temps les mieux cultiuees en la Réli-
gion Chrestienne, s'aydant le Seigneur pour
ses fins & intentions souueraines de nos desirs
& inclinations. Là dessus disoit vn homme
sage, que ce que fait vn pere à sa fille pour la
bien marier, est de luy donner beaucoup de
dot & de moyens en mariage, ce que Dieu a
fait à ceste terre tant aspre & laborieuse, luy
donnant de grandes richesses en ses mines, afin
que par ce moyen elle trouuast mieux qui la
vint rechercher. Il y a donc aux Indes Occi-
dentales grand nombre & abondance de mines,
de toutes sortes de metaux, comme de cuiure,
de fer, de plomb, d'estain, de vif-argent, d'ar-
gent, & d'or: & entre toutes les regions & par-
ties des Indes, les Royaumes du Peru, sont ceux
qui abondent le plus en ces metaux, specialle-
ment en argent, or, & vif-argent, ou mercure,
& s'y en trouue grand nombre, pource que
tous les iours l'on descouure de nouuelles mi-
nes. Et est chose sans doute, que selon la qua-
lité de la terre, celles qui sont à descouurir,
sont en plus grand nombre, sans comparaison,
que celles que l'on void à present descouuertes:

August. l. i.
de Concord.
Euang. c. 31.

Histoire naturelle

voire semble que toute la terre est semée de ces métaux plus qu'aucune autre terre qui nous soit à present cogneuë au monde, ou de laquelle les auteurs anciens ayent faict mention par le passé.

De la qualité & nature de la terre, où se trouvent les métaux, & que tous ces métaux ne se mettent en œuvre és Indes, & comme les Indiens se seruoient d'iceux.

CHAPITRE III.



A raison pourquoy il y a tant de richesses de métaux és Indes, spécialement aux Occidentales du Peru, est comme i'ay dict, la volonté du Createur, qui a departy ses dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raison naturelle & Philosophique, c'est chose bien vraye ce qu'en a escrit Philon homme sage, disant, quel'or, l'argent & métaux naissent naturellement aux terres plus steriles & infructueuses. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui sont fertiles d'herbes & de fruitz, rarement ou iamais on n'y trouue des mines, pource que la nature se contente de leur donner vigueur, pour produire les fruitz plus nécessaires à la conseruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire, aux terres qui sont fort aspres, seiches, &

*Philolib. 5.
de Genes.
mund.*

*Euseb. lib. 8.
de prepar.
Euang. c. 5.*

steriles, comme en des montagnes tres-hautes, & en des roches qui sont aspres, & d'une temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vis-argent, & de l'or, & toutes ces richesses (qui sont venuës en Espagne, depuis que les Indes Occidentales ont esté descouuertes) ont esté tirees de lieux comme cela, qui sont aspres, penibles, descouuerts & steriles. Toutes-fois le goust de ceste monnoye rend ces lieux doux & agreables voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ayt aux Indes (comme i'ay dict) plusieurs veines & mines de toutes sortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent, ny se seruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & mesme de vis-argent, d'autant qu'il est necessaire, pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Espagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois pour ce que leurs ferremens & armes n'estoient point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Espagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en rechercher les mines, encor qu'il y en ayt plusieurs, pour ce qu'ils s'arrestent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employent leur temps & leur traual. Ils se seruent des autres metaux de cuiure & fer, tant seulement de ce qu'on leur en enuoye d'Espagne, ou bien de ce qui reste de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vlassent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metal pour monnoye, & pour prix des

Histoire naturelle

choses, mais seulement s'en seruoient pour ornement, comme il a esté dit, & ainsi il y en auoit grande somme & quantité aux Temples, Palais, & sepultures, avec mil genres de vases d'or & d'argent qu'ils auoient. Ils ne se seruoient point d'or ny d'argent pour traficquer & acheter, mais changeoient & troquoient des choses aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choses de plus grande estime, qui couroit entr'eux pour prix, au lieu de monnoye, & iusques auourd'huy dure ceste coustume entre les Indiens, comme aux Prouinces de Mexicque, ils vsent au lieu de monnoye du Cacao (qui est vn petit fruit) & avec iceluy acheptent ce qu'ils veulent. Au Peru ils se seruent du Coca, pour ceste mesme fin, qui est vne feuille que les Indiens estiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer pour monnoye, & du coston tissé en sainte Croix de la Sierre. Finalement la maniere de traficquer des Indiens, & leur acheter & vendre, estoit eschanger & bailler choses pour choses: & bien qu'il y eust de grands marchez, & des foires fort celebres, si est-ce qu'ils n'ont eu besoing, ny necessité de monnoye, ny mesme de courratiers; pource que tous estoient fort bien apprins, à sçauoir cōbien il estoit besoing de donner d'vne sorte de marchandise pour vne, tant d'vne autre. Depuis que les Espagnols y sont entrez, les Indiens se sont mesmes seruis de l'or & de l'argent pour acheter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poids estoit leur prix & leur mon-

Plin. lib. 33.
chap. 3.

noye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour la plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexique, & au Peru: toutefois iusqu'à present, en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure, ou autre metal, mais seulement d'argent & d'or, pource que la richesse d'icelle terre n'a admis, ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy dont ils vsent en Italie, & aux autres Prouinces de l'Europe; bien qu'il soit vray qu'en quelques Isles des Indes, comme saint Dominique, & Portriche, ils vsent de monnoye de cuiure, qui sont des quarts, lesquels ont cours seulement en ces Isles, pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Je dis peu, encore qu'il y en ayt beaucoup, toutefois il n'y a personne qui le tire, ou affine. Mais parce que la richesse des Indes, & l'usage de traualler aux mines, consiste en or, argent, vis-argent, ie diray quelque chose de ces trois metaux, laissant pour l'heure le reste.

Plin. li. 33.
cap. 4.

Histoire naturelle

De l'or que l'on tire, & affine es Indes.

CHAPITRE IV.



O R entre tous les metaux a esté toujours estimé pour le plus excellent, & avecques bonne raison, d'autant qu'il est le plus durable, & incorruptible de tous: car le feu, qui consume, & diminue tous les autres, l'amende, & le rend en sa perfection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu, demeure en sa couleur, tres-fin, & tres-pur, lequel proprement s'appelle (selon que Pline rapporte) Obriso, dequoy fait tant de mention l'Escriture, & l'usage qui consomme tous les autres metaux (comme dit le mesme Pline) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme il ne se mange, ny ne s'enueillit. Et encores que sa matiere & son corps soit si ferme, & si solide qu'il est, il se laisse neantmoins tellement doubler, & tirer, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs d'or & tireurs sçauent bien la force qu'il a de se laisser si fort amenuiser, sans se rompre iamais. Toutes lesquelles choses bien considerees, avec autres excellentes proprietes qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Escriture sainte la charité s'acompare à l'or. Au reste, il est peu de besoing de raconter ses excellences, pour le faire estimer & rechercher: car la plus grande excellence qu'il ayt, est d'estre ià cogneu, comme il l'est entre les hommes, pour la suprême puissance, &

Plin. lib. 33.
cap. 3.

Apocal. 3.
& 21.
Can. 3.
Psalm. 67.
Iren. 4.
3. Reg. 6.

grandeur du monde. Venât donc à nostre sujet, il y a aux Indes grande abondance de ce metal, & sçait-on par les histoires certaines, que les Inguas du Peru ne se contentoient pas d'auoir de grâds & petits vases d'or, des cruches, des coupes, des tasses, & des flacôs, voire des tinnes, ou grands vaisseaux; mais aussi en auoient-ils des chaires, des brâcars, ou litteres tout d'or massif, & en leurs Temples auoient mis plusieurs statuës & images d'or massif, desquelles on en trouue encore en Mexique quelqu'vnes, mais non pas en telle quantité, que quand les premiers Conquesteurs arriuerent en l'vn & en l'autre Royaume, qui y trouuerent de grandes richesses, & en fut encor sans comparaison caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce seroit chose qui sembleroit fabuleuse de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent, à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents escus d'vne bouteille de vin, & autres choses estranges; & toutefois en verité elles sont aduenûes, voire & des choses encores plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vser de ces trois: car il se trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui se trouuent ainsi entiers, & sans meslange d'autre metal, lequel n'a besoing d'estre fondu, ny affiné par le feu; & les appellent pepins, pour ce qu'ordinairement ce sont de petits morceaux comme pepins, ou semence de mellons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit:

Histoire naturelle

Job 18.

Plin. li. 3.
ch. 5.

Leue illius aurum. Combien qu'il arriue quelque-fois, qu'il y en a de plus grands, & de tels que j'en ay veu qui pesoient plusieurs liures. C'est l'excellence & la grandeur de ce metal seul (selon que Pline afferme) de se trouuer ainsi pur, & parfait, chose qui n'aduient point à tous autres metaux, lesquels ont tousiours de l'escume & du terrestre, & ont de besoin qu'on les affine avec le feu. J'ay veu mesme de l'argent naturel, en façon mesme il y en a
d'autre que les Indiens appellét Papas, & quelques-fois il s'en trouue des morceaux de tout pur & fin, en façon de petites racines rondes: ce qui est rare toutefois en ce metal, mais assez ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cét or en pepin, au respect des autres especes. Cét or en pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre dans la mesme pierre ou caillou, comme j'ay veu aux mines de Caruma au gouvernement de Salines, des pierrés fort grandes, toutes penetrees & trauersees d'or. D'autres qui estoient la moitié d'or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ceste façon se trouue en des puits, ou des mines, qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont tres-difficiles à tirer. Agatarchides escrit au liure cinquiésme de la mer Erythree, ou rouge (ainsi raconte Phocion en sa Bibliothéque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vsé anciennement les Roys d'Egypte, & est vne chose admirable de veoir comme ce qu'il en escrit, ressemble, & se rapporte proprement à la façon dont l'on vse encore maintenant à r'affiner ces metaux d'or

& d'argent. La plus grande quantité d'or qu'on tire & recueille és Indes, est de celuy qui est en poudre, qui se trouue és riuieres, ou és lieux & torrens où beaucoup d'eaux ont passé, d'autant que les fleuves des Indes sont abondans en cete espece d'or. Comme les anciens ont celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne, le Pactole en Asie, & le Gange en l'Inde Orientale, & appelloient, *Ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande quantité de l'or qui se faisoit à present que ces raclures & poudres qui se trouuoient és riuieres. A present aux Isles de Bralouente, Espagnolle, Cube & Port-riche, y en a eu, & y en a encore en grande abondance és riuieres: mais on en rapporte fort peu en Espagne, par faute de naturels du pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande quantité au Royaume de Chillé, de Quirto & au nouueau Royaume de Grenade. L'or le plus celebre est celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient atiec l'alay & perfection, qui sont vingt-trois quillats & demy, voire quelquefois plus. L'on fait estat aussi de l'or de Veragua, pour estre tres-fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communement il est foible & de bas alay. L'or se trouue meslé ordinairement ou auec l'argent, ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y ayt quelque peu d'argent, ou de cuiure: mais celuy qui est meslé d'argent, est communement de moins de quillats, que celuy qui est meslé de cuiure. S'il y a la

Plin. li. 3.

cap. 4.

Histoire naturelle

cinquiesme partie d'argent, Pline dit qu'il s'appelle proprement, *Electrum*, qui a la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu, que l'argent fin, ny l'or fin. Celuy qui est avec le cuiure, est ordinairement du plus haut aloÿ. On raffine l'or en poudre en des lauoirs, en le lauant en beaucoup d'eau, iusques à ce que le sable tombe des plateaux, & l'or comme le plus pesant demeure au fonds. On l'affine mesme avec du vis argent, & avec de l'eau forte, pource que l'allun dont l'on fait ceste eau, a la vertu de separer l'or d'avec l'ordure, ou des autres metaux. Apres qu'il est purifié & fondu, ils en font des briques, ou petites barres pour l'apporter en Espagne, pource qu'estant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes: car on ne le peut quinter, marquer, ny essayer qu'apres qu'il est fondu. Le susdit historiographe raconte que l'Espagne sur toutes autres Prouinces du monde, estoit abondante en des metaux d'or & d'argent, specialement Gallice & Portugal, & sur tout les Astures, d'où il raconte qu'on rapportoit par chacun an à Rome vingt mille liures d'or, & qu'il ne s'en trouuoit en aucun autre lieu vne telle abondance. Ce qui semble estre tesmoigné au liure des Machabees, où il est dit entre les grandes richesses des Romains, qu'ils eurent en leur puissance les metaux d'or & d'argent qui sont en Espagne. Aujourd'huy ce grand thresor d'Espagne luy vient des Indes; en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes seruent aux autres, & leur communiquent leurs richesses, à fin de participer de leur gouuernement,

Plin. li. 33.
cap 3.

1. Macha. 3.

pour le bien des vns & des autres ; en se communiquant reciproquement les biens & graces dont ils iouyffent. On ne peut bien apprecier, ny estimer le nombre & quantité d'or que l'on apporte des Indes : mais l'on peut bien affermer que c'est beaucoup dauantage que ce que Pline raconte qu'on apportoit chaque an d'Espagne à Rome. En la flotte où ie vins , qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze cassons d'or, desquels chaque casson pour le moins pesoit quatre arobes, qui sont cent liures pesant, & mil cinquante-six marcs de la neuue Espagne, qui estoit tant seulement pour le Roy, sans ce qui vint pour les marchands & particuliers, estant enregistré, & ce qui vint non enregistré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela suffit en ce qui touche l'or des Indes : de l'argent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes.

CHAPITRE V.

NOUS lisons au liure de Iob ces paroles : *L'argent a certains commencemens & racines en ses veines, & l'or a son lieu arresté où il s'engendre & se paisit, le fer en fôuisant, se tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur, se tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort sagement, les proprietéz de ces metaux, l'argent, l'or, le fer & le cuiure. Nous auôs dit quelque chose des lieux où l'or s'engendre, & se congele, qui sont des susdites pierres au

Histoire naturelle

profond des montagnes & és entrailles de la terre, ou de l'arene des riuieres, & és lieux par où les torrens ont passé, ou bien aux tres-hautes montagnes; lesquelles poudres d'or descendent & s'escoulent avec l'eau, qui est la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a esté cause qu'à present l'on trouue cét or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Job. Et diray en premier lieu, que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endommagé du feu, se laissant aussi manier, & mettre en œuvre plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splendeur, & au son qu'il a plus clair, & plus agreable: car sa couleur est plus conforme, & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif & plus delicat. Aussi y a-il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutefois c'est vn argument & signe, pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus raremēt & que la nature se monstre plus escharse à le produire, que non pas les autres, encore qu'il y ayt des terres (cōme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutefois c'est chose

chose plus cōmune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement, & en plus grande abondance de l'argent, que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidentales d'une si grande richesse d'argent, que tout ce que l'on void és histoires anciennés, & tout ce que l'on dit des argenteries, & minieres d'Espagne, & des autres Prouinces, est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties-là. Les mines d'argent se trouuent cōmmunement és montaignes, & roches tres-hautes, & du tout desertes, encores qu'autrefois on en ayt trouué és plaines & campagnes. Il y en a de deux sortes differentes, les vnes qu'ils appellent esgarees, & les autres fixes & arrestees. Les esgarees sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits, lesquels estans tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres dauantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & longueur ont vne suite continuë en façon de grādes branches & rameaux d'un arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairement plusieurs autres au mesme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent, de laquelle ont usé les Indiens, estoit par fondure, en fondant & faisant refondre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'un costé, & par sa force separe l'argent d'avec le plōb, l'estain d'avec le cuiure, & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient, & bastifioient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communement, & avec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur

Histoire naturelle

artifice & leur affinement, & appellent au Peruc
ces fourneaux, Guayras. Depuis que les Espagnols
y ont entrez, outre ceste façon de fondre & affiner
dont ils vsent encores à present ils affinent aussi
l'argent avec du vis-argent, & en tirent d'auantage
par ce moyen, que non par le faisant fondre, & l'affinant
par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on
ne peut affiner, ny purger aucunement avec le feu,
mais seulement avec le vis-argent. Mais ceste sorte de
metal est communement metal pauvre, & foible,
qui est celuy toutefois qui se trouue en plus grande
abondance. Ils appellent pauvre, celui qui rend & donne
peu d'argent, & grande quantité de metal: & celui là
riche au contraire, qui donne, & rend plus grande
quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse, non
seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue
à affiner vn metal par le feu, & l'autre sans feu avec
du vis-argent; mais aussi de ce qu'aucuns de ces
metaux qui s'affinent au feu, ne peuuent pas
bien estre fondus, quand le feu en est allumé avec
du vent artificiel, comme de soufflets, mais seulement
quand il est soufflé & allumé avec l'air naturel.
& le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui
sont plus facilement fondus avec l'air artificiel des
soufflets, que non pas avec l'air naturel. Le metal des
mines de Porco s'affine facilement avec des soufflets,
& celui des mines de Potozi ne peut estre fondu avec
les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air de
Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez
des montagnes, bastis expres du costé d'

vent, au dedans desquels ils fondent ce metal; & combien que ce soit chose difficile de donner raison à ceste diuersité, toutefois elle est toute certaine & approuee par la longue experience. Tellement que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferons mention cy après. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent, sont la neuue Espagne, & le Peru: mais les mines du Peru surpassent de beaucoup les autres, & entré toutes les autres du monde, celles de Potozi, desquelles nous traicterons vn peu à loisir, pource que ce sont des choses plus celebres & plus remarquables qui soient és Indes.

De la montagne, ou colline de Potozi, & de sa descouuerture.

CHAPITRE VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee, est située en la Prouince de Charcas, au Royaume du Peru, distant del'Equinoxe vers le costé du Sud, ou Pole Antarctique, de 21. degrez 2. tiers; de sorte qu'elle tombe sous le Tropicque aux confins de la Zone torride, & toutefois ceste region est fort froide, voire plus que n'est pas Castille la vieille au royaume d'Espagne, & plus encores que la Flandre mesme, combien que par raison elle deust estre chaude, ou temperée, eu esgard à la hauteur, &

Histoire naturelle

eslevation du pole où elle est située. La raison de ceste si froide temperature est que ceste montagne est fort esleeue, & qu'elle est agitée, & hantée de vents qui sont fort froids, & intemperez. Specialement de celuy qu'ils appellent, Thomahai, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterile, qui n'engendre, ny produit aucun fruit, ny herbe, ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'avarice & le desir des autres choses, a peuplé ceste montagne plus qu'aucun autre lieu qui soit en tous ces Royaumes, la rendant si abondante de toutes sortes de viandes, qu'on ne peut desirer chose qui ne s'y trouue, voire en grande abondance; & combien qu'il n'y ayt rien que ce que l'on y apporte par voicture, neantmoins les places y sont si pleines de fruits, conserues, vins exquis, soyes, & toutes autres delices, qu'il ne s'en trouue en autre endroit davantage. Ceste montagne est de couleur tirant sur le roux & obscur, & est sa façon d'une assez agreable rencontre à la veüe, ressemblant parfaitement la forme d'un pavillon rond, ou bien d'un pain de sucré. Elle s'esleue, & surpasse toutes les autres montagnes & collines qui sont à l'environ. Le chemin par lequel on y monte, est fort aspre, & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde; & a en son pied vne lieüe de circuit.

Elle contient depuis le sommet iusques au pied mil six cents vingt-quatre verges communes, lesquelles reduites à la mesure des lieües d'Espagne, font vn quart de lieüe. Au pied de ceste montagne l'on void vne autre petite colline qui naist d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux espartis, & sans suite, qui se trouuoient là comme en des bourses, & non pas en des veines fixes, & continuës, & neantmoins elles estoient fort riches, encôres qu'elles fussent en petit nombre. Ce petit roc estoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veut dire, le ieune Potozi; au pied duquel commence l'habitation des Espagnols & Indiens, qui sont venus à la richesse, & à l'œurre de Potozi; laquelle habitation peut contenir quelques deux lieües de circuit, & toute la plus grande traitte & commerce qu'il y ayt en aucun lieu du Peru, se faiçt en ceste habitation. Les mines de ceste montagne n'ont point esté fouïes, ny descouertes du temps des Inguas, qui estoient les Seigneurs du Peru, auparauant que les Espagnols y entraissent, combien qu'ils ayent fouïy, & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieües tant seulement. La cause en pouuoit estre, faite d'en auoir eu la cognoissance, combien qu'aucuns racontent ie ne scay quelle fable, que comme on voult quelques-fois ouurir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montagne estoit reseruee pour d'autres. De vray, l'on n'eust au-

Histoire naturelle

eune cognoissance de Potozi, ny de sa richesse, que iusques à douze ans apres l'entree des Espagnols au Peru, duquel la descouuerture s'en fist en ceste façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui est vne Prouince de Cusco, allant vn iour à la chasse & poursuite de quelque venaison, & cheminant vers la part du Ponent, où la beste se retiroit, commença de courir à mont le roc, qui pour lors estoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent, Quinua, & de buissons fort espais, & comme il s'esleuoit pour monter en vn passage quelque peu aspre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche qui sortoit de ceste veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la fosse & racine d'icelle, le metal qu'il recogneut estre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco; puis ayant trouué en terre, ioignant ceste veine, quelques morceaux de metal qui s'estoient rompus & departis d'icelle, sans toutefois qu'on les peust bien cognoistre à cause que leur couleur estoit changee, & gastee du soleil & de l'eau, il les porta à Porco essayer par Guayras (qui est esprouer le metal par le feu) & ayant recogneu par là sa grande richesse, & heureuse fortune, fouysoit, & tiroit secretement ceste veine, sans le communiquer, ou en parler à personne, iusques à ce qu'un Indien, nommé Guãca, natif de la vallee de Xaura, qui est aux limites de la Cité des Roys, lequel demeurant au lieu de Porco, proche voisin de ce

Gualpa, Chumbibilqua s'apperceut vn iour qu'il faisoit quelque affinement, & qu'il faisoit de plus grands somons & briques, que celles qu'on faisoit ordinairement en ces lieux, pource mesme qu'il augmentoit en despense d'habits, ayant iusques alors vescu assez pauurement. Pour ceste occasion, & que ce metal que son voisin affinoit & mettoit en œuvre, estoit different de celui de Porco; il pensa de descouurer ce secret, & fist tant, que combien que l'autre tint son affaire secrette autant qu'il luy estoit possible, neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, ayant desia passé 2. mois en la iouissance de ce riche thresor. Et lors l'Indien Gualpa dit à Guanca qu'il print pour sa part vne veine qu'il auoit descouuerte, laquelle estoit proche de la veine riche, & est celle que l'on appelle aujourd'huy, la veine de Diego Centeno, qui n'estoit pas moins riche, mais seulement plus dure à fouir, & plus difficile à tirer. Par ainsi tout d'vn accord partirēt entr'eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouir & cauer sa mine qui estoit tres-dure, & l'autre Gualpa ne luy voulant faire part de la sienne, eurent debat ensemble, & pour ceste cause le Guanca de Xaura irrité de cela, & de quelque autre chose, alla descouurer ceste affaire à son maistre qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol, qui lors residoit à Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoistre la verité, alla en Potosi, & trouuant la richesse que son Yanacona, ou seruiteur luy auoit dit, fist enregistrer l'Indien Guanca,

Histoire naturelle

estaquant avec luy à la susdite veine, qui fut dite Centeno; ils appellent cela estaquer, qui vaut autant que signaler, & remarquer pour soy la mine, & autant d'espace que la loy concede & permet à ceūx-là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la fouyffent; au moyen dequoy apres l'auoir monstree & descouuerte à la Iustice, ils demeurèrent Seigneurs de la mine, pour la fouir, & en tirer l'argent, comme de leur propre, en payant seulement au Roy son droit de cinquieme. De sorte que le premier enregistrement & declaration que l'on fist des mines de Potozi, fut le vingt-vniesme iour du mois d'Auril, de l'an 1545. au territoire de Porco, par lesdits Villaroel Espagnol; & Guanca Indien. Incontinent apres l'on descouurit vne autre veine, qu'ils appellent veine d'estain, qui a esté tres-riche, quoy que rude & laborieuse à y traualler, pour estre son metal aussi dur que le caillou. Du depuis le trentiesme iour d'Aoust, au mesme an de quarante-cinq, la veine appelée Mendieta, fut enregistree, qui sont les quatre principales veines de Potozi. Ils disent de la veine riche, la premiere qui fut descouuerte, que son metal estoit hors terre la hauteur d'vne lance en façon de rochers, sousteuant la superficie de la terre, comme vne creste de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura descouuert & descharné par le deluge, ayant ceste veine, comme la partie la plus dure, resisté à la force & impetuosité des eaux. Son metal estoit si riche, qu'il y auoit la moitié d'argent, & continua ceste veine en sa richesse

iusques à cinquante & soixante stades, à la hauteur d'un homme de profondeur, où elle vint à defaillir. De ceste façon furent descouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ayt esté au monde, fust cachee pour vn temps, pour la descouuir au temps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les Royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinent apres que la descouuerture de Potozi fut cognuë aux Royaumes du Peru, plusieurs Espagnols, & presque la plus-part des bourgeois de la Cité d'Argent, qui est à dixhui& lieuës de Potozi, vindrent pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiens de diuerses Prouinces, & specialement les Guayzadores de Porco, si qu'en bref temps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le Royaume.

*De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour
du roc ou montagne de Potozi.*

CHAPITRE VII.

LAy esté plusieurs fois en doute s'il se trouuoit aux histoires des anciens vne si grande richesse de mines, comme celles que nous auons veuës de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches & renommées pour cét effect, ce

Histoire naturelle

Plin. li. 33.
cap. 6.

ont esté celles d'Espagne, dont les Carthaginois ont iouy, & du depuis les Romains : lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulement estimees & renommées par les liures profanes, mais aussi par les Escritures saintes. Celuy qui plus particulièrement faict mention de ces mines, au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi en son histoire naturelle: il se trouue de l'argent presque en toutes Prouinces, mais celuy d'Espagne est le meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certaine & infaillible qu'és lieux où l'on a vne fois descouvert aucunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gueres esloignées : ce qui se trouue aussi presque en tous autres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença à fouyr du temps de Hannibal, se voyent encor à present, & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les descoururent. Entre ces mines, celle que descourut Bebelo, qui en retient le nom encor auourd' huy, fut fort renommée, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit si grande richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'on recueilleoit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de travailler à ceste mine, de telle sorte qu'elle est à present de mil cinq cens pas de profondeur cauee en la montagne. Desquels puits neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y travaillent tirent l'eau qu'ils y trouuent pour les assecher, & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abondance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuiere. Iusques icy sont les paroles de Pline, que i'ay

Genebrardus
in Chrono-
graphia.

voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter dauantage ceux qui entendent que c'est de mines, voyant que la mesme chose qu'ils experimentent aujourd'huy, a esté exercee par les anciens. Et certainement la richesse de ceste mine d'Hannibal aux monts Pyrenees, estoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains possederent, y ayans continué son ouurage iusques au temps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondeur de ceste mine estoit de mil cinq cens pas, qui est vn mil & demy, & fut si riche au commencement, qu'elle valloit à son maistre par chacun iour trois cens liures, de douze onces la liure. Mais combien que ceste richesse ayt esté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de nostre temps est retrouuee en Potozi. Car comme il appert par les registres de la maison de la contraction de ceste Prouince, & comme plusieurs hommes anciens dignes de foy l'attestent, au temps que le Licentié Pollo gouernoit ceste Prouince, qui fut plusieurs années apres la decouuerte de ceste montagne, l'on enregistroit & tiroit pour la cinquiesme, chacun Samedy, cent cinquante & deux cens mil pezes, dont la cinquiesme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy, ou peu moins. Tellement que suiuant ce conte l'on tiroit chaque iour de ceste mine, comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a encor vne chose à mettre en auant, pour montrer la richesse de Potozi, que le conte quia

Histoire naturelle

esté fait, n'est seulement que de l'argent qui se marquoit & quitoit, & est chose cogneuë au Peru, que l'on a vû long temps en ces Royumes d'argent qu'ils appelloient, courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps, la plus grande partie de l'argent qu'on tiroit de Potozi, ne se quitoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens & beaucoup entre les Espagnols, comme i l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quitoit point. Il y a encor vn autre consideration plus remarquable, en ce que Plinè met que l'on auoit fouy mil cinq cens pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eau, qui est-ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ayt fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'vn homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eau, qui est le plus grand heur de ceste montagne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal est tresbon & tres-riche, sont auioird'huy delaisées pour l'incommodité de l'eau qu'ils y ont rencontrée en y fouyffant. Pour ce que ce sont deux traueux insupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & de tirer l'eau tout ensemble. Le premier desquelz à scauoir de cauer la roche, donne assez de peine, voire est trop dur & trop excessif. Final

ment aujourdhuy sa Majesté reçoit pour son quint par chacun an, l'un portant l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, sans l'autre richesse, qui luy vient de vis-argent, & autres droicts Royaux, qui est vn grand thresor. Quelques hommes experts ayans supputé les contes, disent, que ce que l'on a apporté à quinter en la casse, ou douane de Potozi, iusques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, se monte à cent millions de pezes d'essay, dont chaque peze vaut treize reaux & vn quart, sans conter l'argent que l'on a peu tirer sans quinter, & qui a esté quinté és autres casses Royales, & sans l'argent courât que l'on a mis en œuvre au pais, qui n'est point quinté, qui est vne chose innombrable, combien que les premiers registres des quintes ne soient pas si clairement, ou intelligiblement escrits, que sont ceux d'aujourdhuy: pour ce qu'aux commencemens, & premières descouvertes, l'on faisoit la recepte par Romaines, tant estoit grande l'abondance qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fist le Viceroy Dom Francisque de Tolledo, en l'année mil cinq cens soixante & quatorze, se trouua qu'il y auoit soixante & seize millions, iusqu'en ladite annee, & depuis ledit an iusques à celuy de quatre vingts cinq inclusiuement, il appert par les registres Royaux qu'il s'est quinté iusques à trente cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venuë aux flotes du Peru, est montée à beaucoup dauantage. En la

Histoire naturelle

flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flottes du Peru, & Mexicque, dont les deux tiers estoient en celle du Peru, & y en auoit presque la moitié pour le Roy. l'ay voulu déduire cecy particulierement, afin de faire entendre la puissance que la diuine Majesté a voulu donner aux Roys d'Espagne sur les chefs desquels tant de Couronnes & de Royaumes ont esté amassez, & lesquels par speciale faueur du Ciel, ont joint les Indes Orientales avec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire estre ainsi arriué par la prouidence de nostre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain, Vicair de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeïssance duquel tant seulement l'on peut estre sauué, & mesme pour la deffence de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ces parties où la verité est tant oppugnee, & pour suiuiue des heretiques. Et puisque le Seigneur des Cieux, qui donne & oste les Royaumes à qui il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné, nous le deuons supplier qu'il luy plaise favoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succès, & prospere victoire contre les ennemis de la sainte foy, veu que en ceste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a donné, voire en a besoing de beaucoup dauantage. Cependant il suffit d'auoir fait ceste digression pour monstrier les richesses de Potozi. C'est pourquoy nous reuiendrons à dire com-

me l'on trauaille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on trauaille és mines de
Potozi.

CHAP. VIII.

BOëce se plaignant du premier inuen-
teur des mines, dit fort bien;

Heus primus, quis fuit ille,

Auri pondera testis.

Gemmaeque, latere volentes,

Preciosa pericula fodit?

*Boëtius de
consolas.*

Auec raison, il les appelle precieux d'ager, pour le grand trauail & peril avec lequel l'on tire les metaux, que les hommes estiment tant. Pline dit qu'en Italie il y a plusieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y trauailler, afin de conseruer le peuple. Ils appor-
toient ces metaux d'Espagne & faisoient trauailler les Espagnols aux mines, comme tribu-
taires. L'Espagne en fait auiourd'huy tout de mesme aux Indes, en ce que y ayant & restant sans doute en Espagne plusieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y trauaille, à cause des incouueniens, que l'on y voit chacun iour: mais ils les font apporter des Indes, où on les tire avec beaucoup de trauail, & risque. Ce roc de Potozi contient en soy, comme i'ay dit, quatre

*Plin. lib. 33.
cap. 4.*

Histoire naturelle.

veines principales, qui sont la veine riche, celle de Centeno, celle d'Estain, & celle de Mendieta. Toutes ces veines sont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil : car en l'Occidentale il ne s'en trouue aucune; Lesdictes veines courent Nort & Sud, qui est de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large six pieds, & au plus estroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerse façon qui sortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres, ont de coustume d'en produire de petits. Chaque veine a diuerses mines qui sont partiés ou portions d'elle-mesme, distinctes, & separees entre diuers maistres, des noms desquels elles sont ordinairement appellees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines sont aujourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine riche soixante & dixhuiet mines, qui sont profondes de quatre vingts & cent stades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroiets iusques à deux cens. L'on conte en la veine de Centeno vingt quatre mines, dont quelques vnes s'aduancent iusques à septante ou quatre vingts stades, de profond, & ainsi des autres veines de ceste montagne. L'on inuenta pour remede à ceste grande profondeur, des mines qu'ils appellent foccabones, qui sont caües ou mines faictes au pied de la montagne, lesquelles vont trauerfant iusques à rencontrer les veines. Car l'on doit entendre, que cöbien que les veines courent Nort,

& Sud, comme il a esté dit, neantmoins c'est en rabaisant depuis le sommet iusques au pied & bas de la montagne, qui sera selon qu'on croit par coniecture, plus de douze cens stades. Et à ce conte encor que les mines s'estendent en telle profondeur, il reste neantmoins encore plus de six fois autant d'espace, iusque à leur fonds & racine, laquelle, selon qu'ils disent, doit estre tres-riche & abondante, comme le tronc & la source de toutes les veines. Combien que iusqu'au iourd'huy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & esleuee est la veine à la superficie de la terre, tant plus se trouue riche; plus aussi qu'elle va en profondeur, l'on trouue son metal plus pauvre, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par lesquels on entre & fort aisement, pour travailler aux mines, avec moins de coust, de peine & de danger. Ils ont huit pieds de largeur & vne stade de hauteur, & les ferment avec des portes; L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au propriétaire du Soccabon, le cinquiesme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a desia neuf de faicts: & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt neuf ans à faire vn Soccabon, qu'ils appellent, du venin; qui va se rendre & donner à la veine riche, ayant esté commencé en l'an mil cinq cent cinquante; l'vnziesme année de la descouuerte, & acheué en l'an mil cinq cens quatre vints cinq, l'vnziesme d'auril; Ce Soccabon rencontra la veine riche, à trente cinq stades pres de la source ou racine, & auoit de là où il rencontra la veine iusques au

Histoire naturelle

faut & emboucheure de la mine, autres cent & trente cinq stades. De façon qu'il falloit descendre toute ceste profondeur pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient depuis son ouuerture, iusques à la veine du Crusero, qu'ils appellent, deux cent cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt-neuf ans de temps, qui ont esté dits à fin que l'on voye le grand trauail que prennent les hommes pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en continuelles tenebres, & obscurité sans sçauoir aucunement quand il est iour ou nuict. Or d'autant que ce sont lieux que le Soleil ne visite aucunement, il n'y a pas seulement de perpetuelles tenebres, mais aussi y fait vn extreme froid, & y court vn air si grosier, & contraire à la nature & disposition humaine, que les hommes qui y entrent de nouueau, s'y estourdissent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-mesme en vne de ces mines, où ie senty douleur de cœur, & sanglots d'estomach. Ceux qui y trauaillent se seruent de flambeaux & chandelles pour leur esclaire, en departant le labeur, & l'ouurage de telle sorte, que ceux qui trauaillent le iour, y reposent la nuict, & les autres au contraire les viennent eschanger, pour trauailler la nuict & reposer le iour. Le metal y est cõmunement dur, & à ceste cause ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & esclattant par force, comme si c'estoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal sur leurs espauls par des eschelles à trois branches, faites de cuir de va-

che retors, comme pieces de bois, qui sont tra-
 uersées d'eschellons de bois: de sorte qu'en cha-
 cune de ces eschelles, l'on y peut monter & des-
 cendre tout ensemble. Ces eschelles sont lon-
 gues de dix stades, & à la fin d'icelles en recom-
 mence vne autre de la mesme longueur, commen-
 çant, & finissant chaque eschelle à des esta-
 blies & plattes formes de bois, où il y a des sie-
 ges, & lieux pour se reposer, comme galleries;
 d'autant qu'il y a plusieurs de ces eschelles à
 monter, bout à bout. Vn homme y porte ordi-
 nairement, sur ses espauls, le poids de deux ar-
 robes de metal, avec vne toille attachee, en
 façon d'une hotte, & y montent trois à trois. Ce-
 luy qui va deuant, porte vne chandelle attachee
 à son poulce: car comme il est dit, il n'y a nulle
 lumiere du Ciel, & vont se tenans à l'eschelle
 des deux mains pour monter si grande espace de
 hauteur, qui surpasse communement cent cin-
 quante stades de hauteur, chose effroyable, &
 qui donne l'espouuente seulement à y penser,
 tant est grand le desir d'argent, pour la recher-
 che duquel les hommes endurent tant de tra-
 uail. Et certes ce n'est point sans raison que
 Pline traittant de ceste matiere, s'exclame & dit
 ainsi: *Nous entrons iusques aux entrailles de la terre, &*
allons poursuiuant les richesses iusques aux lieux des con-
damnez. Et par apres au mesme liure, il dit ain-
si: Ceux qui recherchent les metaux, font les ceures plus
de geants, faisans des trous, & ruettes au pro-
fond de la terre, perceans les montagnes si auant, &
profondement, à la lueur des chandelles, où le iour,

Plin. in
 proem. l. 33.
 cap. 6.

Histoire naturelle

Et la nuit sont seblables, & en plusieurs mois ne voyent au iour, d'où bien souuent il aduient, que les parois des mines fondent & tombent, accablans dessous plusieurs des miniers qui y travaillent. Et en apres il adiouste: Ils entament la roche dure, avec des marteaux de fer, pesans cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs espaulles, travaillans de iour & de nuit, les vns desquels baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puisque les derniers seulement voyent la lumiere. Avec des coings de fer, & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs, & forts qu'ils soient, pourcé que la faim de l'argent est encor plus aspre, & plus forte. Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'aujourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grand traual qu'enduroient ceux, qu'ils appelloient Chryfios à tirer l'or, pourcé que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de traual à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possédé.

Comme l'on affine le metal d'argent

CHAPITRE IX.



Eccles 3.

Es veines que i'ay dit, où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chaffe, dont l'un d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme cail lou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tou

ce metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'vne mesme valeur. Car il y en a vne mesme veine, d'vne sorte fort riche, qu'ils appellent *Cacilla*, ou *Tacana*, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauvre, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy, qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre, qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre: ensemble de plusieurs & diuers couleurs, & semble à ceux qui ne les cognoissent point, que ce soient des pierres de nulle valeur. Mais les miners cognoissent incontinent sa qualité & sa perfection, par certains signes & petites veines, qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines, sur des moutons du *Peru*, qui seruent d'asnes à porter aux moulins. Le metal le plus riche s'affine en le fondant dedans ces petits fourneaux que j'ay dit, qu'ils appellent *Guayras*: car cestuy est le plus plumbeux, pour raison dequoy il en est plus facile à fondre, aussi pour le mieux fondre, les Indiens y iettent ce qu'ils appellent *Soroche*, qui est vn metal fort plumbeux, & le metal estant en ces fourneaux, l'ordure & le terrestre, par la force du feu, demeure en bas, & le plomb, & l'argent se fondent de telle façon, que l'argent est porté nageant sur le plomb, iusques à ce qu'il soit purifié, puis apres ils raffinent encor plusieurs fois cest argent par ceste maniere de fondeure. L'on a accoustumé de tirer d'vn quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'vne sorte que l'on me monstra par ex-

Histoire naturelle

cellence, duquel l'on tiroit en le faisant fondre de ceste façon, deux cens, voire deux cens cinquante pezes d'argent du quintal, richesse vrayement rare & presque incroyable, si par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux sont fort rares. Le pauvre metal est celuy qui d'un quintal rend deux ou trois, cinq ou six pezes, ou peu dauantage. Ce metal ordinairement n'est point plumbeux, mais est sec: c'est pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceste raison il y auoit en Potozi vne grande quantité de ces pauvres metaux, desquels l'on ne faisoit pas grand estat, & estoient deiettez comme la paille & comme l'escume des bons metaux, iusques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner avec le vis argent, par le moyen duquel ceste escume qu'ils appelloient Oquiache, fut de grand profit. Car le vis argent par vne estrange & merueilleuse propriété purifie l'argent, & est propre pour ces metaux qui sont secs & pauvres, esquels toutesfois il se consume moins de vis argent, que non pas és riches: car tant plus ils sont riches, plus ils ont besoin de vis argent. Auioy d'huy la façon d'affiner, qui est la plus commune & plus exercee en Potozi, est celle qui se fait par le vis argent, comme aussi és mines de Cacatecas & autres de la neuue Espagne. Il y auoit anciennement aux flancs & aux sommets de Potozi plus de six mil Guayras, qui sont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, lesquels estoient posez en façon de luminaires, tellement que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & iettoient la lumiere si loin, qu'ils

sembloient n'estre qu'un brasier ou flamme de feu. Mais aujourdhuy pour le plus qu'on y en trouue, c'est deux mil, d'autant que comme j'ay dict, ils vsent peu de la fonte, mais affinent avec le vis argent qui est de plus grand profit. Et pour ce que les proprietes du vis argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argent est fort remarquable, ie traiteray du vis argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera convenable à ce sujet.

Des proprietes merueilleuses du vis argent.

CHAPITRE. X.

LE vis argent ainsi appellé par les Latins, pour ce qu'il coule & se glisse vistement d'un lieu en autre, entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietes. La premiere, que combien que ce soit un vray metal, si est-ce toutes-fois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestee, ny de consistence comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature; combien qu'il soit une liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagent dessus & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. J'ay veu mettre en un baril de vis argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus

Histoire naturelle

Plin. lib. 33.
cap. 6.

comme fait du bois ou du liege sur l'eau. Plinè met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement s'y enfonce & ne nage pas dessus : ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauenture cela procede de ce que le vif argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietèz qu'il ait. Câr il s'attache à l'or d'une façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il le sent, & ce non seulement, mais aussi il l'environne & le joint de telle façon, qu'il le despouille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vif argent. L'on s'est seruy pour donner remede à ceux, es oreilles desquels on auroit mis du vif argent pour les faire mouir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit es oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blanches du vif argent quis'y estoit attaché. Estant vn iour à Madrid allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milanois faisoit pour saint Laurens le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroiènt quelques pieces d'un contre-table qui estoient la bronze, ce qui se fait avec vif argent. Et d'autant que la fumeè du vif argent est mortelle, il me dist que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roullé qu'ils aualloient, lequel estant en l'estomac attiroit à soy tout le vif argent qui leur entroit en fumeè par les yeux, par

les oreilles, par les narrines & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vis argent que l'or attiroit ainsi en l'estomac, & iettoient en apres le tout avec les excremens, chose certes digne d'admiration. Apres que le vis argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'avec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vis argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'avec le vis argent, toutesfoisiene voy point qu'aujourd'huy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peust affiner avec du vis argent, qui est auourd'huy le plus grand vsage & principal profit du vis argent, pour ce qu'il dit expressément que le vis argent ne se ioint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent il ne parle seulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce secret. A la verité iajoit qu'entre l'or & le vis argent il y ayt vne amitié & sympathie, neantmoins là où le vis argent ne trouue point d'or, il se va rendre à l'argent & se ioint avec luy, bien que ce ne soit pas de telle façon qu'il fait avec l'or. Mais en fin il le nettoye, il le separe d'avec la terre, le cuiure & le plomb, parmy lesquels s'engendre l'argent, sans qu'il soit besoin de feu pour le raffiner par fondure, encor qu'il se faille seruir du feu pour le separer d'avec l'argent, comme ie diray cy apres. Le vis argent ne tient conte des autres

Histoire naturelle

metaux, hors-mis l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les par force & consume, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui est aussi vne chose admirable, & pour ceste cause l'on le met en des vases de terre ou d'as les peaux d'animaux, d'autant que si on le met dans des vaisseaux de cuire, de fer, ou d'autre metal, aussi tost il les perce & corrompt, & penetre aussi toute autre matiere. C'est pourquoy Pline l'appelle le venin de toute choses, & dit qu'il consume & gaste tout. L'on trouue du vif argent es sepultures des hommes morts, qui apres auoir consommé les corps, en sort fort net & fort entier. Il s'en est mesme trouué dans les os & moëlle des hommes & des animaux, lesquels l'ayant receu en fumee par la bouche & par les narines, il se congelle au dedans, & leur penetre ainsi les os. Et pour ce c'est vne chose fort dangereuse de hanter & frequenter avec vne creature si venimeuse & si mortelle. Il a aussi vne autre proprieté de courir & faire cent mil petites gouttes, desquelles pour petites & menues qu'elles puissent estre, il ne s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là se ioindre avec leur liqueur. Et est quasi incorruptible, n'y ayant chose presque qui le puisse gaster, d'où vient que le mesme Pline l'appelle sueur eternelle. Il a encor vne autre proprieté, c'est que cōbien qu'il soit celuy qui separe l'or d'avec le cuire, & de tous les autres metaux, neantmoins ceux qui veulent dorer du cuire, du bronze ou de l'argent, se seruēt du vif argent, pour estre le moyennneur de cest assemblément: car on dore les metaux par son ayde. En-

tre toutes les merueilles de ceste estränge liqueur, celle qui m'a semblé plus digne d'estre remarquée, est que combien qu'il soit la chose la plus pesante du monde, neantmoins il se tourne totalement en la chose plus legere du monde, qui est la fumee par laquelle il monte en haut ayant esté conuertý en icelle, aussi tost la mesme fumee, qui est vne chose si legere, se retourne du tout en vne chose si pesante, comme est la propre liqueur du vif argét: enquoy il se refout: car ceste fumee venant à rencontrer en haut le metal qui est vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, aussi tost il s'espaisit & se tourne en vif argent; que si l'on luy donne vne autre fois le feu, tout de mesme il se retourne en fumee pour se resoudre encor en vif argét. Transmutation vrayement estrange d'une chose si pesante en chose si legere, & d'une si legere en vne si pesante, ce que l'on peut tenir pour chose rare en nature. Et pour ce l'Autheur de la nature est digne d'estre glorifié en toutes ces & autres estranges proprietéz de ce metal, puisque toute chose engendree obeyt promptement à ses loix cachees & incogneüs.

Du lieu où l'on trouue le vif-argent, & comment l'on descouurit ces tres-riches mines en

Guancanilca.

CHAPITRE XI.

LE vifargent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout ensemble ce vermeillon que les anciens appellerent *Mimum*, & encor au-

Histoire naturelle

L. 33. c. 7.

iour d'huy l'on appelle les images de cristal mi-
niades, lesquels sont peints avec du vif argent.
Les anciens ont beaucoup fait d'estat de ce *mi-
nium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur
sacree, comme Pline raconte, disant que les
Romains auoient accoustumé d'en peindre la
face de Iupiter & les corps de ceux qui triom-
phoient en Ethiopie; mesmes les idoles & les
Gouuerneurs aussi auoient la face peinte de ce
minium. Et que ce vermeillon estoit tellement
estimé à Rome (lequel on y portoit seulement
d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits &
de mines de vif argent, qui y sont encor au-
iour d'huy) que les Romains ne permettoient
pas que l'on l'affinast & accommodast en Es-
pagne, de peur qu'ils n'en desrobassent quel-
que chose, mais on le portoit à Rome, seellé,
tout ainsi en pierre comme ils le tiroient de la
mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par
chacun an de l'Espagne, specialement de l'An-
dalusie, enuiron dix mil liures, que les Romains
estimoient vne excessiue richesse. I'ay rapporté
tout cecy de cet Auteur, afin que ceux qui
voyent auioird'huy ce qui se passe au Peru,
ayent le contentement de sçauoir ce qui s'est
passé anciennement entre le plus puillants Sei-
gneurs de l'vniuers. Je le dy pour les Inguas,
Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'ice-
luy, qui trauaillèrent & foyrent long temps es
mines de vif argent, sans sçauoir ce que c'estoit
du vif argent, & sans le cognoistre, ny sans y re-
chercher autre chose que le Cynabre ou ver-
meillon, qu'ils appellent Limpy, lequel ils est-

ment beaucoup, pour ce mesme effect que Plin
ne a raconté des Romains, & des Ethiopiens, qui
est pour se peindre & teindre la face & le corps
d'eux & leurs idoles; ce qui a esté beaucoup pra
tiqué par les Indiens, spécialement quand ils al
loient à la guerre, & en vsent encor auiourd' huy
quand ils font quelques dances & festes, & ap
pellét cela se barbouiller, pour ce qu'il leur sem
bloit que les faces & visages ainsi barbouilliez
espouentoient beaucoup, & auiourd' huy le
tiennent pour vn ornement & mignardise. Pour
ceste cause il y a eu d'estranges ourages de mi
nes, aux montagnes de Guancauilca, qui sont au
Peru, proches de la Cité de Guamangua, des
quelles ils tiroient ce metal, & est de la façon, que
si auiourd' huy l'on entre par les caues & focca
bons, que les Indiens firent de ce temps là, les
hommes s'y perdent, & ne trouuent point de
chemin pour en sortir: mais ils ne se soucioient
point du vis-argent, qui naturellement est en la
mesme matiere, ou metal de vermeillon, ny ne
cognoissoient point qu'il y eust au monde de
telle matiere. Les Indiens n'ont pas esté seuls qui
ayent esté long temps sans auoir cognoissance de
ceste richesse, mais aussi les Espagnols ont esté
de mesme, iusques à ce que en l'an mil cinq cens
soixante six, & soixante sept, que le Licentié Ca
stro gouuernoit au Peru, l'on descourrit les mi
nes de vis-argét, ce qui aduint de ceste façon. Vn
hōme d'entendemēt, appelle Henricque Guar
çes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce
metal colore, que i'ay dit que les Indiens appel
lent Limpy, avec lequel ils se peignent le visage,

Histoire naturelle

comme il le gardoit & contemploit, cogneut que c'estoit la mesme chose qu'en Castille l'on appelloit vermillon, d'autant qu'il sçauoit bien que le vermillon se tire de mesme metal que le vis argent, il coniectura que ces mines deuoient estre de vis argent, & se transporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay & l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayant de ceste façon esté descouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grand nombre d'hômes pour tirer le vis argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vis-argent, dequoy plusieurs se sont enrichis. Ceste contree de mines, qu'ils appellent Guancauilca, dès lors se peupla d'Espagnols & d'Indiens qui y arriuerent, & aujourdhuy y arriuent encor pour trauailler à l'ouurage de ces mines de vis argent, lesquelles sont en grand nombre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera. autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres-dure, toute semee de vis argent, & de telle grâceur, qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble tant est grâde sa capacite. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistrer Amador de Cabrera en son

nom. Il en fut en procez contre le Procureur fiscal, mais par arrest l'usufruit luy en fut adiugé, comme ayant esté le descouureur. Du depuis il vendit son droit à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit esté trompé en ceste vente, mit en action l'acheteur, pour ce qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq cens mil ducats, voire quelques-vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or: chose rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richesse! Lors que Dom Francisque de Tolledo gouernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit esté en Mexicque, & remarqué comme l'on affinoit l'argent, avec le mercure, appellé Pero Fernandes de Velasco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi avec le mercure, & en ayant fait preuue en l'an mil cinq cens soixante & onze, en vint à son honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent avec le vis-argent que l'on y portoit de Guanacueliqua, qui fut vn beau remede pour les mines: car par le moyen de ce vis-argent, l'on tira vn nombre infiny d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloient racleures. Car comme il a esté dit, le vis-argent purifie l'argent encor qu'il soit sec, pauvre, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vis-argent, sans coust ny risque aucune, presque quatre cens mil pezes de mine, qui sont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droit qui luy re-

Histoire naturelle

vient en Potozi , où il est employé , qui est vne autre grâde richesse. L'on tire chacun an , l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca , 8. mil quintaux de visargent ; & voire dauantage.

De la façon de tirer le visargent , comme on en affine l'argent.

CHAPITRE XII.

 Isons maintenant comme l'on tire le visargent , & cômè avec luy l'on affine l'argent. L'ô prend la pierre ou metal, où se trouue le visargêt, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ôt premierement pillée & moullüe, de sorte que ce metal ou pierre, venant à se fondre par la chaleur du feu, le visargent s'en separe, & en sort en exhalation, & quelquefois melme avec la fumee de mesme feu, iusques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il s'arreste & se congelle: que s'il passe outre en haut sans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iusques à ce qu'il soit refroidy, & lors estant congelé il retombe en bas, Quand la fondure est acheuee, ils destoupent les pots & en tirent le metal , attendants toutesfois à ce faire, qu'il soit bien refroidy , car s'il y restoit encor quelque fumee ou vapeur, qui rencontrast les personnes qui les destoupent, ce seroit pour les faire mourir, ou demeurer preclus, ou à tout le moins pour en perdre les dents. Et d'autant que l'on vse & despens vn nombre infiny

finy de bois, pour entretenir le feu à fondre les
metaux. Vn meusnier nommé Rodrigo de Tor-
res, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut
de cueillir d'vne certaine paille qui croist par
toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils ap-
pellent Ycho, & est comme vne espece de ionc
dur avec quoy ils font du feu. C'est chose mer-
ueilleuse, que la force que ceste paille a pour
fondre ces metaux, ce qui est, comme Pline dit, Li. 33. c. 4.
qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement
avec la flâme de la paille, que non pas avec vn
gros brasier, quoy qu'il soit bien ardent & en-
flâmé. Ils mettent le vif-argent ainsi fondu dans
des peaux, d'autant qu'il se gardent fort bien
dâs du cuir, & de ceste façon l'on le met aux ma-
gasins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter
par mer à Aricqua, puis à Potozi par terre, sur
les moutons du pays. Il se consume ordinaire-
ment chaque an en Potozi, pour l'affinement
des metaux, enuiron six ou sept mil quintaux de
vif-argent, sans ce que l'on tire des lames, (qui
est le terrestre, & ordure des premiers lauoirs
des metaux, qui se font en des chaudieres.) Les-
quelles lames ils bruslēt & mettent en des four-
neaux pour en tirer le vif-argent qui demeure
en icelles. Et y a plus de cinquante de ces four-
neaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La
quantité des metaux que l'on affine (comme
quelques hommes experimenter en ont fait le
conte,) se peut monter à plus de trois cens mil
quintaux par an, des lames & terrestres desquels
refondus & rafines, l'on peut tirer plus de
deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit

Histoire naturelle

ſçauoir, qu'il y a diuerſes ſortes de metaux pour ce qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argent & conſomment peu de viſ-argent & d'autres au contraire qui conſomment beaucoup de viſ-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en conſomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui conſomment peu de viſ-argent, & rendent peu d'argent: & ſelon que les hommes rencontrent ces metaux, ainſi ils enrichiſſent & appauuriſſent en leur traitte. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainſi comme le metal riche donne plus d'argent, auſſi il conſomme beaucoup plus de mercure, & le pauvre au contraire ainſi qu'il donne peu d'argent, il conſomme auſſi peu de viſ-argent. L'on pile & meut premierement le metal fort menu, avec des maſſes & instruments, qui frappent & pilent ceſte pierre, comme des moulins à tan, & eſtant le metal bien pilé, ils le ſaſſent en des ſacs de cuiure, qui ſont & rendent la poudre auſſi deliée & menuë, comme ceux qui ſont faits de foye de cheual, & ſaſét ces ſacs lors qu'ils ſont bien accommodez & entretenus, trente quintaux en vn iour & vne nuit, puis l'on met la poudre de ce metal, eſtant ſaſſée, en des caſſons de buitrones, où ils la mortifiſent & deſgraiſſent avec de la ſaulmure, mettât à chaques cinquante quintaux de poudre cinq quintaux de ſel, & ſont cela, pource que le ſel deſgraiſſe ce metal, & le ſepare d'avec la terre & l'ordure qu'il a, à fin que le viſ-argent recueille plus facilement, & attire l'argent. Apres ils mettent du viſ-ar-

gent en vn linge de Hollande cru, & le pres-
sent & expriment sur le metal, sortant le vis-
argent comme vne rolee, en tournant & meslant
tousiours cependant le metal, afin que ceste ro-
lee de vis-argent se cōmunique à tout. Aupara-
uant qu'ils eussent inuenté les buytrones de feu,
l'on amassoit & paistrissoit plusieurs & diuer-
ses fois le metal avec le vis-argent, dans de gran-
des auges, & le laissoient ainsi poser quelques
iours, puis retournoient à le remesler & amas-
ser vne autre-fois, iusques à ce qu'ils pensoient
que tout le vis-argent estoit ja incorporé avec
l'argent, ce qui tarδοit vingt iours & plus, &
quand il tarδοit peu, c'estoit comme neuf iours:
Du depuis l'on descouurit, (comme le desir
d'acquérir est diligent) que pour abbreger le
temps, le feu y aydoit beaucoup pour causer
que le vis-argent recueillist plustost l'argent,
& ainsi ils inuenterent les buytrones, où l'on
mettoit des casses pour mettre le metal avec
du sel & du vis-argent, & par dessous met-
toient le feu petit à petit en des fourneaux faits
expres, par dessous terre, & en l'espace de cinq
ou six iours le vis-argent incorpore à soy l'ar-
gent, puis quand ils cognoissent que le mercure
a fait son deuoir, scauoir qu'il a du tout assem-
blé l'argent, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en
est imbu, comme fait l'esponge de l'eau, l'in-
corporant avec soy, & le separant de la terre,
du plomb & du cuiure, avec lesquels ils s'en-
gendre, puis ils le tirent & separent du mesme
vis-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere, ils
mettent le metal en des chaudières, & vaisseaux

Histoire naturelle

pleins d'eau, ou avec des moulinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la moustarde, & lors va sortant la terre & ordure du metal, avec l'eau qui court; & l'argent & vif-argent, comme plus pesans demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure est comme du sable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois avec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eau, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laissant l'argent & vif-argent seuls. Toutesfois il ne laisse pas de couler quelquefois vn peu d'argent & vif-argent avec la terre & ordure, & est ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approuffent par apres, & en tirent ce qu'il reste. Apres donc que l'argent & vif-argent sont nets, & qu'ils commencent à reluire à cause qu'il n'y reste plus de terre, ils prennent tout ce metal lequel estant mis dans vn linge, ils le pressent & expriment tres-fort, & par ce moyen sort tout le vif-argent qui n'est point incorporé avec l'argent, & demeure le reste fait comme vn pain d'argent, & vif-argent, ainsi que demeure le marc des amandes quand telles sont pressées pour faire de l'huyle, & estant ainsi bien pressé, le marc qui demeure contient en soy seulement la sixiesme partie d'argent, & les cinq autres de mercure; tellement que s'il reste vn marc de soixante liures, les dix sont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces mars ils font des pines qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de sucre, creuses par dedans, lesquelles ils font ordinairement de cent liures

pesant, puis pour separer l'argent d'avec le vis-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'un vase de terre, à la façon d'un moule à faire les pains de sucre qui sont comme capuchons, & les couurant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vis-argent s'exhale en fumee, & rencontrant ce capuchon de terre, là s'espasfit & distille ainsi que fait la fumee du pot au couvercle, & par un canal en façon d'allembicq, l'on reçoit tout le vis-argent qui se distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se change en la forme & figure, mais aux poids il diminue de cinq parts moins qu'auparavant, & demeure crespu & spongieux, qui est vne chose digne de voir. De deux de ces pines l'on fait vne barre d'argent, du poids de soixante cinq ou soixante six marcs, & de ceste façon ils la portent essayer, quinter & marquer. L'argent tiré avec le mercure est si fin, que iamais il n'abaisse de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & est si excellent que pour le mettre en œuvre les Orfeures ont besoin de l'abaisser d'alloy, en y mettant de la foulde, ou meslange, come aussi l'on fait es maisons de la monnoye, où l'argent se met en œuvre sous le coing. L'argent endure tous ces tourmens & martyrs (s'il faut dire ainsi) pour estre affiné: que si l'on considere bien, c'est vn amas tout formé, où l'on meut, l'on s'asse, l'on paistris, l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'on le laue, relaue, cuit, & recuit, passant par les pillons, sacs, auges, buytrones, chaudières, batoirs, pressoirs, fours, & finalement par l'eau & par le feu. Je dis cecy

Histoire naturelle

Math. 3.
Ecclef. 2.
Psal. 11.

pour ce que voyant cét artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Ecriture des iustes, que: *Colabit eos, & purgabit quasi argentum, & ce qu'il dit en autre part, sicut argentum purgatum terre purgatum septuplum.* Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre où il s'engendre, l'on le purge & purifie sept fois: car en effect ils le tourmentent & passent par les mains sept fois, voire dauantage, iusques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui est de mesme en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles, & ainsi purifiees les ames, qui doiuent participer & iouyr de sa pureté diuine.

Des engins à moudre les metaux, & de l'essay de l'argent.

CHAPITRE XIII.

Pour conclure ceste matiere & sujet de l'argent & des metaux, il nous reste deux choses à dire, l'vne desquelles est de traiter des engins & moulins, & l'autre des essais. J'ay desia dit comme l'on meut le metal pour receuoir le vis argent, laquelle moulure se fait avec diuers instrumens & engins, les vns avec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eau, desquelles deux sortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eau qu'ils ont là communement, n'est que de la pluye, il n'y en a pas suffisamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui sont en Decembre, Ianvier, Feurier;

pour ceste occasion ils ont fait des lacs & estangs qui contiennent de circuit , comme mil & six cens verges , & de profondeur trois stades , il y en a sept avec leurs escluses , tellement que quand il est besoin d'eau , l'on leue vne escluse d'où sort vn ruisseau d'eau , lequel ils reserrent aux festes. Et quand les lacs & estangs se remplissent , & que l'année est abondante en pluyes, le moudre y dure six ou sept mois, de façon que mesme pour l'argēt les hommes desirent & demandent vne bonne annee d'eau en Potozi, comme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui est vne vallee distante trois ou quatre lieuës de Potozi, où il court vne riuere, comme mesme en d'autres endroits. La diuersité qui est entre ces engins, est que les vns sont de six pilons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pile le metal en des mortiers où iour & nuit ils trauaillent, & de là l'on porte ce qui est moulu pour sasser. Il y a au riuage du ruisseau de Potozi quarante huit instrumens & engins à eau, de huit, dix & douze pilons, & quatre autres de l'autre costé, qu'ils appellent Tanacognugno. En la vallee de Tarapaya, y en a vingt deux tous à eau, outre lesquels y en a trente à cheual en Potozi, & plusieurs autres en d'autres endroits, tant a esté grand & est encor le desir & industrie de tirer l'argent. Lequel finalement est essayé & esprouué par les maistres à ce deputés par le Roy. Pour doner l'alloy à chaque piece l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui met à chacune son numero, pour

Histoire naturelle

ce que l'on luy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cendres d'os bruslez & batus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violent, lors le metal se fond, & ce qui est plomb se resout en fumee, & le cuiure & estain se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu: & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi raffiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & lors il tire les creusets du feu & repese delicatement chaque morceau, regarde ce qu'il est diminué, de son poids, pour-ce que celuy qui est de haute loy, diminué peu, & celuy qui est de basse loy, beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il voit l'alloy qu'il tient, suiuant quoy il marque punctuellement chaque barre. Le poids & balance sont si delicats & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre avec la main, mais seulement avec des pincettes, & fait l'on cét essay à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'ayt aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu dépend le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, & qui requiert vne grande dexterité, dequoy mesme s'ayde la saincte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon

*Psal. 65.
Prou. 17. 27.*

Dieu esprouve les siens, & pour noter, & remarquer les differences des merites & valeur des ames, où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur, afin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des hommes, & de ses œuures; qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu, estant celuy qui pese l'esprit des hommes. Nous-nous contenterons de ce qui est dit sur le sujet de l'argent, metaux & mines, & passerons aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux.

Hierem. 6.
Prou. 1.

Des Esmeraudes.

CHAPITRE XIV.

L ne sera pas hors de sujet de dire quelque chose des esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auôs traité, que pource qu'ils viennent, & préent leur origine mesme des mines & des metaux, ainsi que raconte Plinē. L'esmeraude a esté anciennemēt en grande estime, comme le mesme auteur escrit, & luy donnoit-on le troisieme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, sçauoir apres le diamant & la perle. Aujourd'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude, ny la perle, pour la grande abondance qu'on a apportee des Indes de ces deux sortes de pierres, & n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté,

Plin. li. 37.
cap. 5.

Histoire naturelle

laquelle on ne luy peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, qu'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des singularitez, & des choses rares, que ce qu'ils voyent estre cōmun, ils ne l'estiment plus. On raconte d'un Espagnol qui au cōmencement de la descouverte des Indes fut en Italie, & monstra à vn lapidaire vne esmeraude; auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardee de pres, & bien consideree cōme elle estoit d'une excellente qualite & figure, respōdit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monstra vne autre plus grande, que le lapidaire estima trois cens ducats. L'Espagnol estant enyurē de ces propos, le mena en son logis, & luy en mōstra vn cassion tout plein: lors l'Italien voyant vn si grand nombre de ces esmeraudes, dist, Monsieur, celles-là vaudront bien vn escu la piece. Il en est aduenū autant es Indes & en Espagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richesse & abondance d'icelles qui sy en est trouuee. Pline raconte plusieurs excellences des esmeraudes, entre lesquelles il dit qu'il n'y a chose plus agreable, ny plus salubre à la veüe, en quoy il a raison: mais son autoritē importe peu, pendant qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en vn scoffion & vestement brodē de perles & esmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mille ducats; pourroit aujourd'huy avec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il s'en est trouuē en diuerses parties des Indes, & les Rois de Me-

Plin. l. 37.
cap. 5.

Plin. l. 9.
cap. 35.

xique les estimoient beaucoup, voire auoient accoustumé quelqu'vns de se percer les narines, & d'y mettre vne excellente esmeraude. Ils les mettoient aux visages de leurs idoles; mais le lieu où l'on en a trouué, & s'en trouue encor aujourd'huy plus grande abondance, est au nouveau Royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta & Port-vieil. Il y a vers ce lieu vn terroir qu'ils appellét, Terre des esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encores que iusques aujourd'huy l'on n'a point conquesié ceste terre. Les esmeraudes naissent en des pierres, en forme de crystaux, & les ay veües en la mesmé pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il semble, se vont peu à peu espaisissant & affinant. Pource que j'en vids quelques-vnes qui estoiet moitié blanches & moitié vertes, d'autres toutes blanches, & d'autres jà toutes vertes, & parfaites du tout. T'en ay veu quelques-vnes de la grandeur d'vne noix, & s'en trouue de plus grandes: mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en aye trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils estiment avec raison pour ioyaux de grand prix, & non pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne relique, mais est le contraire. Neantmoins sans comparaison, ce que Theophraste raconte de l'esmeraude, que le Roy de Babylone presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Gennes. Or elle auoit quatre couldees de long, & trois de large, & dit qu'au Têple de Iupiter il y auoit vne esguille, ou pyramide, faite de quatre pier-

Plin. li. 37.
ca. 1.

Histoire naturelle

res d'esmeraudes, de quarante coudees de long, & en quelques endroits, de quatre coudees de large, & de deux en d'autres endroits, & que de son temps il y auoit à Tyr, au Temple d'Hercules, vn pillier d'esmeraude. Il estoit parauenture, comme dit Pline, de pierre verte, qui tiroit sur l'esmeraude, & l'appelloiét, esmeraude faulfe: comme quelques-vns veulent dire que certains pilliers qui sont en l'Eglise Cathedrale de Cordoüe, sont de pierre d'esmeraude, & y sont depuis le temps qu'elle fut mesquitte des Roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de 1587. en laquelle ie vins des Indes, ils apporterent deux cassons d'esmeraudes, dont chacun pesoit pour le moins quatre arrobes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Escriture sainte celebre les esmeraudes comme ioyaux fort precieux; on la met entre les pierres precieuses que le grand Pontife portoit en son Ephod, ou Pectoral, comme celles qui ornoient les murs de la celeste hierusalem.

Exod. 29.

30.

Apoç. 21.

Des Perles.

CHAPITRE XV.

MAINTENANT que nous traitons de la principale richesse que l'on apporte des Indes, il n'est pas raisonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient, marguaries, & estoient aux premiers temps en si grande

estime, qu'il n'appartenoit qu'aux personnes royales d'en porter; mais aujourd'huy il y en a en telle abondance, que les Negresses mesmes en portent des chaines. Elles s'engendrent és conches ou huïstres de la mer avec leur chair, & m'est arriué, mangeant des huïstres, d'y trouuer des perles au milieu. Ces huïstres sont par dedäs d'vne couleur comme de ciel, fort viue, & en quelques endroits l'on en fait des cucillieres qu'ils appellét de nacre. Les perles sont de tres-differentes formes en la grandeur, figure, couleur & polissure, comme aussi en leur prix elles different beaucoup. Ils appellent les vnes Aemarias, pour estre comme les petits grains du chapelet; les autres Patenostres, parce qu'elles sont grosses. Peu souuent l'on en trouue deux qui soient tout d'vne grandeur, forme, & couleur. Pour ceste occasion les Romains, selon qu'escrit Pline, les appelloient Vnions. Quand il aduient que l'on en trouue deux qui se ressemblent du tout, ils haussent beaucoup de prix, specialement pour des pendants d'oreille. J'en ay veu quelques paires qu'ils estimoient à milliers de ducats, encore qu'elles ne fussent pas de la valeur des deux perles de Cleopatra, desquelles Pline raconte que chacune valoit cent mille ducats, avec lesquelles ceste folle Royne gagna la gageure qu'elle auoit faite contre Marc Antoine, de gaster, & despenfer en vn souper plus de cent mille ducats, d'autant que sur le dessert elle mit vne de ces perles en de fort vinaigre, puis apres la perle estant dissoute avec le vinaigre, elle la beut ainsi. Ils disent que l'autre per-

Plin. l. 9.
cap. 35.

Ibidem.

Histoire naturelle

le fut coupee en deux, & mise au Pantheon de Rome, aux pendants d'oreille de la statue de Venus. Esope raconte de Clouis fils du basteleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit presenter aux conuiez, entre les autres mets, à chacun vne perle riche, dissoute en vinaigre, afin de rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté des folies de ces temps-là, mais celles d'aujourd'huy ne sont pas moindres, attendu que nous voyons non seulement les chapeaux & les cordôs, mais aussi les bottines, & les pattins des femmes de basse condition, estre tout semez de broderie de perles. On pesche des perles en diuers endroits des Indes: mais la plus grande abondance est en la mer du Sud, proche du Panama, où sont les Isles qu'ils appellent pour ceste occasion, les Isles des perles. Mais l'on en tire aujourd'huy en la mer du Nort en plus grande quantité, & de meilleures, qui est proche de la riuere qu'ils appellent, de la hache. Je vis là comme l'on en faisoit la pesche, qui se fait avec assez de coust, & de traual des pauures esclaves, lesquels se plongét six, neuf, voire douze brasses en la mer, à chercher les huistres, lesquelles ordinairement sont attachees aux rochers & granier de la mer. Ils les attachent delà, & s'en chargent pour reuenir sur l'eau, & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurét apres pour en tirer le thresor qu'ils ont dedans. L'eau de la mer est en cét endroit tres-froide, mais encore ce leur est beuaucoup plus grand traual de retenir leur haleine quelquefois vn grand quart d'heure, voire demie heure, en faisant leur pesche. Et afin que ses

pauvres esclaves puissent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes seiches, & encore en petite quantité; tellement que l'avarice leur fait faire ces abstinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuvre en diuerses façons, & les perce-t'on pour faire des chaines, & y en a jà grande abondance en quelque lieu que ce soit. En l'an 1587. ie vids au memoire de ce qui venoit des Indes pour le Roy, qu'il y auoit dix-huict marcs de perles, & encores trois cassons dauantage. Et pour les particuliers il y en auoit mil deux cens soixante & quatre marcs, & outre tout cela, sept sachets qui n'estoient point pesez, ce qu'on eust tenu en autre temps pour fable.

Du pain des Indes, & du mays.

CHAPITRE XVI.

 AINTENANT pour traiter des plantes nous commencerons à celles qui sont propres & particulieres es Indes; & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pource que les plantes ont esté créées principalement pour l'entretien de l'homme; & que la principale dont il prend nourriture, est le pain, il sera bon de dire quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vsent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy, yn nom propre, par lequel ils designent & si-

Histoire naturelle

gnifient le pain, qu'ils disent au Peru, Tanta, & en d'autres lieux d'une autre façon. Mais la qualité & substance du pain dont ils vsoient aux Indes, est chose fort differente du nostre, pource qu'il ne se trouue qu'il y eust aucun genre de froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont on se sert en Europe à faire du pain, au lieu de cela ils vsoient d'autres fortes de grains & racines, entre lesquels le mays tient le premier lieu, & avec raison le grain qu'ils appellét mays, que l'on appelle en Castille, bled d'Inde, & en Italie, grain de Turquie. Et ainsi comme le froment est le plus commun grain pour l'usage des hommes, és regions de l'ancien monde, qui sont Europe, Asie & Afrique; ainsi aux endroits du nouveau monde le grain de mays est le plus commun, & qui presque s'est trouué en tous les Royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neuue Espagne, au nouveau Royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme. Je ne trouue point qu'anciennement és Isles de Barlouente, qui sont Cuba, saint Dominique, Iamaycque, & saint Iean, ils vssent du mays, aujourd'huy ils vsent beaucoup de la Yuca, & Caçau, de quoy nous traicterons incontinent. Je ne pense point que le grain de mays soit inferieur au froment en force, ny en substance, mais il est plus chaud, & plus grossier, & engendre beaucoup de sang, d'où vient que ceux qui n'y sont point accoustumez s'ils en mangent trop, ils deuiennent enfléz & rogneux. Il croist en des cannes, ou roseaux, chacun desquels porte vne ou deux grappes, auxquelles

quelles le grain est attaché; & combien que le grain en soit assez gros, si est-ce qu'il s'y en trouue en grande quantité; tellemēt qu'en quelques grappes j'ay conté sept cens grains. Il le faut semer à la main vn à vn, & non pas espars. Il veut la terre chaude & humide, & en croist en plusieurs lieux des Indes en fort grande abondance; & n'est point chose rare en ces pays de recueillir trois cens fanegues ou mesures d'une seule de semence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le froment; l'un est gros, & fort nourrissant; & l'autre petit & sec, qu'ils appellent moroche. Les feüilles & la canne verte du mays est vn manger fort propre pour les mules & pour les cheuaux, & leur sert aussi de paille quād elle est seiche; le grain en est de plus de substance & nourriture pour les cheuaux, que n'est pas l'orge. C'est pourquoy ils ont accoustumé en ces pays de faire boire les bestes auant que leur donner à manger: car si elles beuoient apres, ce seroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays est le pain des Indes, & le mangent communemēt bouilly ainsi en grain tout chaud, & l'appellent more, comme les Chinois & Iappons mesmes mangent le ris cuit avec son eau chaude, quelquefois le mangent rosty. Il y a du mays rond & gros comme celuy de Lucanas, que les Espagnols mangent rosty comme viande delicieuse, & a meilleure saveur que les guarbenses, ou pois rostis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuse, qui est de mouldre le mays, & en ayant amassé la fleur, en faire de pe-

Histoire naturelle

tits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accoustumé de presenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font mesme de ceste paste des boules rondes, & les accoustrent d'une façon qu'ils durent & se conseruent long temps, les mangeant comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandise & delices) vne certaine façon de pastez qu'ils font de ceste paste & fleur avec du sucre, lesquels ils appellent biscuits, & mellindres. Le mays ne sert pas seulement aux Indiens de pain, mais aussi il sert de vin: car ils en font leur boisson, de laquelle ils s'enyurent plustost, que de vin de raisins. Ils font ce vin de mays en diuerses façons, l'appellans au Peru, Acua, & pour le nom le plus commun és Indes, Chicha. Le plus fort se fait en façon de ceruoise, mettant tremper premierement le grain de mays iusques à ce qu'il se creue; par apres ils le cuisent d'une telle façon, & deuient si fort, qu'il en faut peu pour abbatre son homme. Ils appellent cestuy-là au Peru, Sora, & est vn breuage defendu par la loy, à cause des grands inconueniēces qui en prouiennent, enyurant les hommes. Mais ceste loy est mal obseruee, d'autant qu'ils ne laissent point d'en vsfer, ains passent les nuicts & les iours entiers à en boire en dançans & ballans. Pline raconte que ceste façon de breuage, qui estoit de grain trempé, & cuit par apres avec lequel on s'enyuroit, estoit anciennement en vsage en France, en Espagne, & en d'autres Prouinces, comme aujourd'huy en Flandres ils vsent de la ceruoise faite de grain d'orge. Il y

Plin. li. 14.
cap. 22.

vne autre façon de l'Acua, ou Chicha, qui est de
mascher le mays, & faire du leuain de ce qui a
esté ainsi masché, apres le faire bouillir, voire
est l'opinion des Indiens, que pour faire de bon
leuain il doit estre masché par des vieilles pour-
ries, ce qui fait mal au cœur à l'ouyr seulement,
toutefois ils ne laissent pas de le boire. La façon
la plus nette, la plus saine, & qui fait moins de
dommage, est de rostir ce mays, qui est celle
dont vsent les Indiens les plus ciuilez, & quel-
ques Espagnols, mesme pour medecine: car en
effect ils trouuent que c'est vne fort salubre
boisson pour les reins, d'où vient qu'és Indes à
peine se trouue il aucun qui se plaigne de ce mal
de reins, à cause de ce qu'ils boient de ce Chi-
cha. Les Espagnols & Indiens mangent pour
friandises ce mays bouilly, ou rosty, quand il
est tendre en sa grappe comme lait, ils le mer-
tent au pot, & en font des saulses, qui est vn
bon manger. Les rejets du mays sont fort
gras, & seruent au lieu de beurre & d'huile;
tellement que le mays és Indes sert aux hom-
mes & aux bestes de pain, de vin, & d'huile.
Pour ceste raison le Viceroy Dom Francisque
de Tolledo disoit que le Peru auoit deux choses
riches, & de grande nourriture, qui estoient le
mays & le bestial du pays. A la verité il auoit
raison, d'autant que ces deux choses y seruent
de mil. Je demanderay plustost que ie ne res-
pondray, d'où a esté porté le premier mays aux
Indes, & pourquoy ils appellent en Italie ce
grain tant profitable, grain de Turquie: car à la
verité ie ne trouue point que les anciens fassent

Histoire naturelle

mention de ce grain, combien que le mil (que Pline escrit estre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il escriuoit) ayt quelque ressemblance avec le mays, en ce qu'il dit que c'est vn grain qui naist en roseau, & se couure de sa feuille, ayant le coupeau comme des cheueux, & en ce qu'il est fertile. Toutes lesquelles choses ne se rapportent pas au mil. En fin le Createur a departy & donné à chaque region ce qui luy estoit necessaire. A ce continent il a donné le froment, qui est le principal entretenement des hommes; & au continent des Indes il a donné le mays, qui tient le second lieu apres le froment, pour l'entretienement des hommes & des animaux.

Des Yucas, Caçau, Papas, Chynes & du Ris.

CHAPITRE XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on vse d'vn genre de pain qu'ils appellent Caçau, lequel se fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'Yuca est vne grande & grosse racine qu'ils coupent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans comme en vne presse, il l'espreignent pour en faire vne tourte desliee & grande, de la forme presque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font seicher, & est le pain qu'ils mangent. C'est vne chose sans goust, mais qui est saine, & de bonne nourriture. Pour ceste raison nous disions, estés à S. Dominique, que c'estoit le propre manger des gourmands; car l'on en peut manger beaucoup, sans craindre que l'excez en fasse mal. *Il*

est besoin d'humecter la Caçauë pour la manger, d'autant qu'elle est aspre, & s'humecte facilement avec de l'eau, ou du potage, où elle est fort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, & ainsi ils en font des capiroades. Mais elle se trépe malaisément en du lait, ny en du miel de canes, ny en du vin, parce que ces liqueurs ne la peuuent penetrer, comme ils font le pain de froment. Il y a de ceste Caçauë l'vne plus delicate que l'autre, qui est celle qu'on fait de la fleur qu'ils appellent Xauxau, laquelle ils estiment beaucoup en ces parties là. Quant à moy, j'estimerois dauantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peust estre. C'est chose merueilleuse que le suc ou eau qui sort de ceste racine lors qu'ils l'espreignent ainsi, & qu'ils font la Caçauë, est vn venin mortel, & si on en boit il occit: mais le marc qui en reste est vn pain & nourriture fort saine, comme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'Yuca qu'ils appellét doux, qui n'a pas ce venin en son suc; cestuy-là se mange en racine, bouilly, ou rosty, & est vn bon manger. La Caçauë se conserue long réps, aussi la porte-on sur mer en lieu de biscuit. Le lieu où l'on vse dauantage de ce pain, est aux Isles qu'ils appellent de Barlouente, lesquelles sont, comme nous auons dit, S. Dominique, Cuba, Port-riche, Iamayque, & quelques autres de ces enuirons, à cause que la terre de ces Isles ne rapporte pas de froment, ny de mays: car lors qu'on y seme du froment, il y vient bien, & naist quant & quant en fort belle verdure: mais c'est si inégalement, qu'on ne peut le recueillir, pource que

Histoire naturelle

d'une mesme semence & en vn mesme tēps l'un est en tuyau, & l'autre en espic, & l'autre qui ne fait que germer; l'un est grand, & l'autre petit; l'un n'est que de l'herbe, & l'autre est desia en grain; & combien qu'on y ayt mené des laboureurs pour voir s'ils y pourroient vsfer de l'agriculture du bled, si est-ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire, pour la qualité de la terre. On y apporte de la farine de la neuue Espagne, ou des Canaries, laquelle est si humide, qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit profitable, & de bon goust. Les hosties quand nous difions la Messe, se plioient comme si c'eust esté du papier mouillé; ce qui est causé par l'extreme humidité & chaleur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y a vn autre extreme, & contraire à cestuy-cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes il n'y croist de mays, ny de froment, comme est le haut de la Sierre du Peru & les Provinces qu'ils appellent de Collao, qui est la plus grande partie de ce Royaume, où la temperature est si froide & si seiche, qu'elle ne peut endurer qu'il y croisse du froment, ny du mays; au lieu dequoy les Indiens vsent d'un autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres, qui sont petites racines, & iettent bien peu de feüilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher au soleil, puis les pilans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se cōserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce Royaume fort grande traitte de ce Chuno pour porter aux mines de Potozi; on mange mesme ces Papas ainsi

fraïches, boüillies, ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce, & qui croist és lieux chauds, dont ils font certaines sausses & hachis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre; tellement que quand l'annee en est bonne, ils s'en resiouyffent fort, pource qu'assez souuét elles se gellent dans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportēt les mayes des valles, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friands, font apporter des mesmes lieux de la farine de bled, laquelle se cōserue bien, & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes commē és Isles Philippines, ils se seruent de ris au lieu de pain, dont il y en croist de fort exquis, & en grande abondance en toute ceste terre; & en la Chine, où il est de bonne nourriture, ils le cuisent en des pourcellaines, & apres le mēstēt tout chaud avec son eau parmy les autres viandes: ils font mesme de ce ris en beaucoup d'endroits leur vin & breuuage, le faisant tréper, & puis boüillir cōme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris est vne viande qui n'est gueres moins commune, & vniuerselle en tout le monde que le fromēt & le maye, & parauenture encore l'est-il dauantage: car outre ce qu'ils en vsent en la Chine, au Japon, és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale; c'est le grain qui est le plus commun en Afrique & en Ethiopie. Le ris demande beaucoup d'humidité, & presque vne terre toute réplie d'eau, comme vne prairie. En Europe, au Peru, & en

Histoire naturelle

Mexique, où ils ont l'usage du bled, on mange le ris pour vn mets & viande, & non pour pain, & le cuisent avec du lait, ou du bouillon du pot, ou d'une autre maniere. Le ris le plus exquis est celuy qui vient des Philippines & de la Chine, comme il a esté jà dit; & cecy suffise pour entendre generalement ce que l'on mange es Indes au lieu du pain.

De diverses racines qui croissent es Indes.

CHAPITRE XVIII.

 OMBIEN que la terre de deçà soit plus abondante & plus fertile en fruits qui croissent sur la terre, à cause de la grande diuersité des arbres fructifiers, & des iardinages que nous auons; neantmoins quant aux racines & autres choses croissans deffous la terre, dont l'on vse pour viande, il me semble qu'il y en a plus grande abondance par delà: car de ces especes de plantes nous auons bien icy veritablement des raues, des naueaux, des pastenades, des chicorees, des ciboules, des aulx & quelques autres racines profitables: mais en ce pays-là il y en a tant de diuerses sortes, que ie ne les pourray conter. Celles desquelles maintenant il me souuiet, outre le Papas qui est le principal, il y a les ocas, yanococas, camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, caui, totora, mani, & vne infinité d'autres especes, come de patattres, lesquelles on mange comme vne viande delicate & savoureuse. On a de mesme apporté aux Indes des racines

de par deçà, lesquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient dauantage que ne font pas les plantes des Indes, quand elles sont apportees en Europe: la cause en est cōme ie croy d'autant que par delà il y a plus de diuersitez de temperature que non pas par deçà, pour raison dequoy il est aisé d'esleuer, & nourrir les plantes en ces regions, & de les accōmoder à la temperature qu'elles requierent. Et mesme les racines & les plantes qui y croissent, sans y auoir esté portees, y sont meilleures que par deçà; car les oygnons, les aulx, & les pastenades, ne sont pas telles en Espagne, qu'elles sont au Peru: pour les naueaux, ils y sont en si grande abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits de telle façon, que l'on m'a affermé qu'ils n'y pouuoient espuiser l'abondance, & force des naueaux, qui y pulluloient ainsi pour y semer du bled. Nous auōs veu assez de fois des raues plus grosses que le bras d'un homme, fort tendres & de bon goust, & de ces racines que i'ay dites, quelques vnes seruēt pour viande, & manger ordinaire, cōme les camotes, lesquelles estant rosties, seruēt de fruit, ou de legumes. Ily en a d'autres qui leur seruent de delices, cōme le cochucho, qui est vne petite racine douce, que quelques vns cōfissent pour plus grande delicateſſe. Il y a d'autres racines qui sont propres pour rafraischir, comme la xiquima qui est d'une qualité fort froide & humide, & en temps d'Esté rafraichit, & estanche la soif, mais les Papas & les oças sont les principales pour la nourriture, & substance. Les Indiens estiment l'ail sur toutes

Histoire naturelle

les racines de l'Europe, & le tiénét pour vn fruit de grande efficace. En quoy ils n'ont pas faute de raison, pource qu'il leur conforte & eschauffe l'estomach, à cause qu'ils le mangent d'un appetit, & ainsi crud, comme il sort de la terre.

De plusieurs sortes de verdures, & legumes, & de ceux qu'ils appellent concombres, pines ou pommes de pin, petits fruits de Chillé, & des prunes.

CHAPITRE XIX.

P Vis que nous auons commencé par les moindres plantes, ie pourray toucher en peu de paroles ce qui concerne les verdures, & les porees, & ce que les Latins appellét *Arbusta*, sans toucher encor rien des arbres. Il y a quelques genres de ces arbrisseaux ou verdures aux Indes, qui sont de fort bon goust. Les premiers Espagnols nommerent beaucoup de choses des Indes des noms d'Espagne prins des choses à quoy ils ressembloient le plus, comme les pines, concôbres & les prunes, combien que ce fussent à la verité des fruits diuers & fort differens, sans comparaison, de ceux d'Espagne, qui s'appellent ainsi. Les pines ou pommes de Pin, sont de la mesme façon & figure exteriere, que celles de Castille: mais au dedans elles differét du tout, pource qu'elles n'ont point de pignôs, ny d'escailles, mais le tout y est vne chair, que l'ô peut manger quâd l'escorce en est dehors, & est vn fruit qui a l'odeur fort excel-

lente, & est fort savoureux & deliciaux au goust. Il est plein de suc, & a la saveur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant couppe en morceaux, & laisse tremper quelques temps en de l'eau & du sel. Quelques-vns disent qu'il engendre la cholere, & que l'usage n'en est pas trop sain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience qui le puisse faire croire. Elles naissent vne à vne, comme vne canne ou tige qui sort d'entre plusieurs feüilles, comme le lys, combien qu'elle soit vn peu plus grande, & plus grosse. Le haut & coupeau de chaque canne est la pomme, elle croist en terres chaudes & humides, & les meilleures sont celles des Isles de Barlouente. Il n'en croist point au Peru, mais l'on y en apporte des Andes, lesquelles toutesfois ne sont ny bonnes, ny bien meures. L'on presenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui devoit auoir donné beaucoup de peine & de soucy à l'apporter des Indes, ainsi avec la plante, car on ne l'eust peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas esprouer le goust. J'ay veu en la neuue Espagne de la conserue de ces pines, qui estoit fort bone. Ceux qu'ils appellent concombres, ne sont point arbres non plus, mais seulement des arbrisseaux, parce qu'ils n'ot qu'un an de duree. Ils luy donnerent ce nom, pource que quelques-vns de ces fruits, & la plus part sont en logueur & en rondeur semblables aux concobres d'Espagne, mais au reste ils sont beaucoup differets, parce qu'ils n'ont pas la couleur verte, mais violette, ou iau-ne, ou blanche, & ne sont point espineux, ny scabreux, mais fort vnis & polis, ayans le goust tres

Histoire naturelle

different & trop meilleur que le concõbre d'Espagne : car ils ont vn aigre-doux fort savoureux quand ils sont meurs, cõbien que ce fruit n'ait pas le goust si aigre, cõme la Pine. Ils sont fort frais, pleins de suc, & de facile digestion, & en temps de chaleur sont propres pour rafraischir. L'on en oste l'escorce qui est blanche, & tout ce qui reste est chair. Ils croissent en vne terre temperee, & veulent estre arroulès, & encor que pour la ressemblance ils les appellent concombres, il y en a beaucoup neantmoins qui sont ronds du tout, & d'autres de differente façon, tellement qu'ils n'ont pas mesme la figure des concombres. Il ne me souvient point avoir veu de ceste sorte de plante en la neuve Espagne, ny aux Isles, mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruit de Chillé, est de mesme fort plaisant à manger, & tire presque au goust de cerises, mais en tout le reste il est fort different, d'autant que ce n'est pas vn arbre, mais vne herbe, qui croist peu, & s'espand sur la terre, iettant ce petit fruit; qui en couleur & grains ressemble quasi, & approche des meures quand elles sont blanches, encore à meurir, bien que ce fruit soit plus rude, & plus grand que les meures. Ils disent que ce petit fruit se trouue naturellement aux champs en Chillé, où i'y en ay veu. L'on la seme de plantes & de branches, & croist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils appellent prunes, sont veritablement fruits d'arbres, & ont plus de ressemblance que les autres, aux vrais prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont

ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui sont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent, est d'un goust exquis, & d'un aigret aussi bon ou meilleur que celuy des cerites. L'on estime ce fruit estre fort sain, qui cause que l'on le donne aux malades, specialement pour prouquer l'appetit Il y en a d'autres grandes & de couleur obscure, qui ont beaucoup de chair, mais c'est vn manger grossier, & de peu de goust, qui sont comme Chauacanas, lesquels ont chaqu'un deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porees, ie ne trouue point que les Indiens eussent des iardins de diuerses plantes & porees, mais qu'ils cultiuoient la terre, en quelques endroits seulement, pour les legumes, dont ils vsent, comme ceux qu'ils appellent Frisolles & Pallares, qui leur sert comme icy de guarbences, febves, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux-cy, ny autres genres de legumes d'Europe, s'y soient trouuez auant que les Espagnols y entrassent, lesquels y ont porté des plantes & legumes d'Espagne, qui y croissent & multiplient fort bien, voire en quelques endroits, ils excèdent beaucoup la fertilité de par deçà. Comme si nous parlions des mellons, qui croissent en la vallee de Yuca au Peru, desquels la racine se fait tige, qui dure plusieurs années, portant chacune des mellons, & l'accommodent comme si c'estoit vn arbre, chose que ie ne sçache point qui soit en nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre monstruosité que les callabasses ou citrouilles

Histoire naturelle

des Indes en la grandeur qu'elles ont, comme elles croissent spécialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos, lesquelles ils mangent le plus souvent en Carefme, bouillies ou accomodees en vne autre fausse. Il y a mil differences de genre de callabasses : car quelques-vnes sont tant difformes pour leur grandeur, qu'ils font de leur escorce, estant coupee par le milieu & nettooyee, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn disner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement, pour plusieurs & diuers vsages. J'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenant des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins est encor des petites.

De l'Axi, ou Poivre d'Inde.

CHAPITRE XX.



On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune espicerie qui leur fust propre, & particuliere, côme Poivre, Clou, Canelle, Muscade, ou Gingembre : iacoit qu'un frere de nostre Cópagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits, nous ayt recité qu'en des deserts de l'Isle Iamaycque, il auoit trouué des arbres, où croissoit du Poivre. Mais l'on n'est point encor certain que s'en soit, & n'y a

point mesme de traite de ces espiceries aux Indes. Le Gingembre fut porté de l'Inde à l'Espagnolle, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne scauroit auioird'huy que faire du grand nôbre qu'il y en a. En la flotte de l'année mil cinq cens quatre vingts sept, l'on apporta vingt deux mil cinquante trois quintaux de Gingembre à Seville: mais l'epicerie naturelle que Dieu a donné aux Indes Occidentales, estce que nous appellons en Castille, Poivre des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des Isles, qu'ils conquesterent. Il est dit en langue de Cusco Vchu, & en celle de Mexicque, Chili. Ceste plante est desia fort cognüe, parquoy i'en diray peu de chose, seulemēt l'on doit entendre qu'anciennement entre les Indiens, elle estoit fort estimée, & en porttoient aux endroits où elle ne croissoit point, cōme vne marchandise de consequence. Elle ne croist pas es terres froides, comme en la Sierre du Peru, mais aux vallees chaudes, où elle est souuent arrousee. Il y a de cēt Axi de diuerses couleurs, l'vn est verd, l'vn rouge, & l'autre de couleur iaulne, & y en a d'vne sorte de fort caustique, qu'ils appellēt Caribe, qui est extremement aspre & poignant, & d'autre qui n'a point ceste aspreté, mais au cōtraire est si doux que l'on le peut manger seul, cōme vn autre fruit. Il y en a qui est fort menu, & odoriferant en la bouche, quasi cōme d'odeur de musc, & est tresbon. Ce qui est aspre & poignant en cēt Axi, sont les veines & la graine seulement: car le reste ne l'est point, attendu qu'on le mäge verd & sec, entier & broyé, au pot, & en

Histoire naturelle

des fausses, car c'est la principale fausse, & toute l'espicerie des Indes. Quand cet Axi est prins modérément, il ayde & conforte l'estomach pour la digestion: mais si l'on en prend trop, il a de mauuais effets, pour-ce que de soy il est fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'usage en est preiudiciable à la santé des ieunes gens, principalement de l'ame, d'autant qu'il prouoque à la sensualité, & est vne chose estrange, que cōbien que le feu & la chaleur qui est en luy, soit assés cogneuë par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il brusse en la bouche & en l'estomach, neâtmoins quelques-vns voire plusieurs veulent maintenir que le poivre d'Inde n'est pas chaud, mais qu'il est froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire, qu'il en seroit tout autant du poivre, encor qu'ils m'amenassent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. Toutefois, c'est vne mocquerie de dire qu'il n'est point chaud, veu qu'il l'est extremement. L'on vse du sel pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grande force de le corriger, & se moderent ainsi l'vn l'autre par la contrariété qui est entr'eux. Ils vsent aussi de Tomates qui sōt froids & bien sains. C'est vn gère de grain qui est gros, & plein de suc, lequel dōne bon goust à la fausse, & sont bons aussi à manger. Il se trouue de ce poivre d'Inde vniuersellemēt en toutes les Indes, & Isles, neuue Espagne, Peru, & en tout le reste qui est descouuert, tellemēt que cōme le mays est le grain le plus general pour le pain, ainsi l'axi est l'espicerie la plus commune pour les fausses.

Du Plane.

CHAPITRE XXI.

Venant aux grandes plantes, ou aux arbres, le premier des Indes duquel il est conuenable parler, est le plane ou platane, comme le vulgaire l'appelle. J'ay esté quelque tēps en doute, si le plane, que les anciens ont célébré, & celuy des Indes, estoit vne mesme espeece: cestuy-cy bien considéré, & ce qu'ils escriuent de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne soient en diuerses especes. La cause pourquoy les Espagnols l'ont appelle plane (car les naturels n'auoient point de tel nom) a esté comme es autres arbres, pour autant qu'ils ont trouué quelque ressemblance de l'un à l'autre, en la mesme façon qu'ils ont appellé prunes, pines, amandes, & concombres, des choses si différentes à celles qui en Castille sont appellees de ces noms. La chose enquoy il me semble qu'ils trouuerent plus de ressemblance entre ces planes des Indes, & les planes qu'ont celebré les anciens, a esté en la grandeur des feüilles: pour ce que ces planes ont tres-grandes & tres-fraïches, & les anciens les ont tant estimez aussi pour ceste grandeur, & ceste fraïcheur de leurs feüilles. C'est aussi vne plâte qui a besoing de beaucoup d'eau, & presque continuellement, ce qui s'accorde avec l'Escriture, qui dit: *Comme le plane aupres des*

Histoire naturelle

Ecl. 24.

eaux. Mais à la verité il n'y a non plus de comparaison ny de ressemblance de l'une à l'autre, non plus qu'il y a, comme dit le proverbe, de l'œuf à la chastaïne. Car premierement le plane ancien ne porte point de fruit, au moins ils n'en faisoient point d'estat, mais la principale occasion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause de son ombrage, parce qu'il n'y auoit non plus de Soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne couverture. Au contraire, la raison pourquoy l'on le doit estimer en quelque chose és Indes, voire en faire beaucoup d'estat, est à cause de son fruit, qui est tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. Dauantage le plane ancien auoit le tronc si grand, & les rameaux si espars, que Pline raconte d'un Licinius, Capitaine Romain, lequel accompagné de dix-huict de ses compagnons, print sa refection fort à l'aïse, dans le creux d'un de ces planes. Et de l'Empereur Caius Caligula, qui s'asit luy & vnze conuiez sur le haut des rameaux d'un autre plane & là leur fit vn superbe banquet. Les planes des Indes, n'ot point de tels creux, troncs, ny rameaux. Il dit dauantage que les anciens planes croissoient en Italie, & en Espagne, combien qu'il y eussent esté apportez premierement de Grece, & auparauant de l'Asie : mais les planes de Indes ne croissent point ny en Italie, ny en Espagne. Je dy qu'ils n'y croissent point, car enco que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croissent, & ny vallent rien. Finalement la chose enquoy ils trouuent de la ressemblance entre l'un & l'autre est fort diffe-

*Pline lib. 2.
cap. I.*

rente. Car iagoit que la feuille de ces planes anciens fust grande, toutesfois elle n'estoit pas telle, ny semblable à ceux qui sont es Indes veu que Pline l'accompare à la feuille d'une vigne, ou de figuier. Les feuilles du plane des Indes sont d'une merueilleuse grandeur, & sont presque suffisantes pour couvrir vn homme des pieds iusques à la teste, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute, qu'il n'y ait grande difference entre l'un & l'autre. Mais posé le cas, que ce plane des Indes soit different de l'ancien, pour cela il n'en merite pas moindre louange, mais peut estre encor dauantage, à cause des proprietéz tant vtilés, & profitables qu'il a en luy. C'est vne plante qui fait vn cep dedans la terre, duquel sortent plusieurs reiettons diuers & separez, sans estre ioints ensemble. Ces reiettons croissent & groississent, faisant presque chacun vn arbrisseau à part, & en croissant ils iettent ces feuilles qui sont d'un vert fin, & lissé, & de la grandeur que i'ay dit. Quand il est creu, comme de la hauteur d'une stade & demie, ou de deux, il iette vn seul rameau ou grappe de fruit, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruit, & quelquesfois moins. I'en ay conté en quelques vns de ces rameaux, trois cens, dont chacun auoit vne paulme de long, plus ou moins, & estoit gros comme de deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les vns & les autres. L'on en oste la coque, ou escorce, tout le reste est vne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est bon à manger, sain & de bonne nourriture. Ce fruit

*Plinelib 16.
cap. 16.*

Histoire naturelle

incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accoustumé de cueillir les rameaux, ou grappes, que l'ay dit, estants verds, & les mettre en des vaisseaux où elles se meurissent, estans bien couuertes, specialement quand il y a d'vne certaine herbe, qui sert à cét effect: si l'on les laisse meurir en l'arbre, ils ont meilleur goust, & vne odeur tres-bonne, comme de camoisses, ou pommes douces. Ils durent presque tout le long de l'année, à cause qu'il y a tousiours des reiettons, qui naissent de ce ceps, tellement que quand l'vn acheüe, l'autre commence à donner fruit, l'vn est à demy parceu, & l'autre commence à iettonner de nouveau, de façon que les vns succedent aux autres, & ainsi y a tousiours du fruit toute l'année durant. En cueillant la grappe ils couppent le reietton, d'autant qu'il n'en iette point plus d'vne, ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le ceps demeure & reiette continuellement de nouveaux reiettons, iusques à ce qu'il se lasse, & vieillisse du tout. Ce plant dure quelques années, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied, pour le mieux entretenir, & en font des bocquets aux fort espais, qui leur font de grand profit & reuenu, pour ce que c'est le fruit dont l'on vse le plus es Indes, & y est presque vniuersellement commun en tous endroits, iacoit qu'ils disent que son origine soit venue del'Éthiopie. Et à la verité les Negres en vsent beaucoup, & en quelques endroits s'en seruent au lieu de pain, voire en font du vin. L'on mange ce fruit de plant

tout cru comme vn autre fruiçt, l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs fortes de potages, voire des conserues, & en toutes ces choses il s'accommode fort bien. Il y a d'vne espece de petits planes blancs & fort delicats, lesquels ils appellent en l'Espagnol, Dominique. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique de Cuernauaca, & des autres vallees. En la terre ferme & en quelques Isles y. a de grands planares, qui sont comme boqueteaux fort espais. Si la plante estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunement propre: car sa focille, ny ses rameaux ne peuent brusler, & encor moins seruir de mesrain, à cause que c'est vn bois mouelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Alonso Darzilla (comme il dit) se seruit des feüilles seches de cet arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on s'en pourroit seruir, veu que sa feüille est de la largeur d'vne feüille de papier, ou peu moins & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAPITRE XXII.

 Açoit que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique, & la Coca au Peru, esquels deux arbres ils ont beaucoup de su-

Histoire naturelle

perstitution. Le Cacao est vn fruit vn peu moindre qu'amendes, & toutesfois plus gras, lequel estant rosty n'a pas mauuaise saveur. Il est tant estimé entre les Indîés, voire entre les Espagnols, que c'est vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neuue Espagne. Car comme c'est vn fruit sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en amèinent des nauires chargez de la Prouince de Guatimalla. En l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neuue Espagne plus de cent mil charges de Cacao. L'on s'en sert mesme comme de monnoye, d'autant qu'avec cinq Cacaos ils achèptent vne chose, avec trente vne autre, & avec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les donner pour aumosne aux pauures qui leur demandent. Le principal vsage de ce Cacao est en vn breuuage qu'ils appellent Chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustumèz, d'autant qu'il y a vne escume & vn boüillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimée entre les Indîens, de laquelle ils traittent, & festoyent les Seigneurs qui viennent ou passent par leur terre. Les Espagnols qui sont ja accoustumèz au pays, sont extrememèt friands de ce Chocholaté. Ils disent qu'ils font ce Chocholaté en diuerses façons & qualitez, sçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y mettent des especes beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font

des pastes, qu'ils disent estre propres pour l'estomach, & contre le catarrhe. Quoy qu'il ne soit, ceux qui n'y ont point esté nourris n'en sont pas beaucoup curieux. L'arbre où croist ce fruit est d'une moyenne grandeur & d'une belle façon, il est si delicat que pour garder que le Soleil ne le brusle ils plantent aupres de luy vn autre grand arbre qui luy sert seulement d'ombrage, & l'appellent la mere du Cacao. Il y a des lieux où ils font ainsi que les vignes & les oliuiers sont en Espagne. La Prouince qui en a plus grande abondance, pour le commerce & la marchandise est celle de Guatimalla. Il n'en croist point au Peru, mais il y croist de la Coca, qui est vne autre chose où ils ont encor vne autre plus grande superstition qui semble estre chose fabuleuse. A la verité la traitte de la Coca en Potozi se monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vse quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cés quatre vingts & trois on y en consomma cens mil. Vne corbeille de Coca en Cusco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout contant quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes essayez. C'est l'espece de marchandise à l'occasion de laquelle presque se font tous les marchez & foires, parce que c'est vne marchandise dont il y a grande expedition. La Coca donc qu'ils estiment tant, est vne petite feuille verte qui naist en des arbrisseaux qui sont comme d'une brasse de haut, elle croist en des terres fort chaudes & humides, & iette cest arbre de qua-

Histoire naturelle

tre mois en quatre mois ceste feuille qu'ils appellent la tresmitas ou tremoy : elle requiert beaucoup de soin à la cultiuer, pource qu'elle est fort delicate, & beaucoup dauantage à la conseruer apres qu'elle est cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillôs longs & estroits, & en chargent les moutons du pays, qui vont avec ceste marchandise en trouppes chargez de mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communement des Andes & vallees, esquelles il y a vne chaleur insupportable, & où il pleut tousiours la plus part de l'annee. Enquoy les Indiens endurent beaucoup de travail & de peine pour l'entretenir, & bien souuët plusieurs y perdēt la vie, parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'est pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuerſité d'opinions entre quelques hommes doctes & sages, à ſçauoir s'il estoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de Coca, ou de les laisser, mais en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'estoit pas licite, ny permis au commun peuple d'vser de la Coca sans la licence du Gouverneur. L'vsage en est tel, qu'ils le portent en la bouche & le maschent, succant, sans toutesfois l'aualer. Ils disent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hommes grauestiennent cela pour superstition & chose de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure imagination, mais au con-

traire i'entends qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens : car l'on en voit des effects qui ne peuuent estre attribuez à imagination, cōme de cheminer quelques iournees sans manger avec vne poignée de Coca, & autres effects semblables. La faulxé avec laquelle ils mangent ce Coca leur est assez conuenable, pource que i'en ay gousté, & a comme le goust de Sumacq. Les Indiens la broyent avec de la cendre d'os bruslez & mis en poudre, ou bien avec de la chaux, comme d'autres disent, ce qui leur semble fort appetissant & de bon goust, & disent qu'il leur fait vn grand profit. Il y employent librement leur argent, & s'en seruent en mesme usage que de la monnoye. Encor toutes ces choses ne seroient point mal à propos, n'estoit le hazard & risque qu'il y a en son commerce, & à l'aprofiter, en quoy tant ces gens sont occupez. Les Seigneurs Inguas vsoient du Coca comme de chose royale & friande, & estoit la chose qu'ils offroient le plus en leurs sacrifices, le bruslant en l'honneur de leurs idoles.

*Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille, de
l'anir & du cotton.*

CHAPITRE XXIII.

 LE maguey est l'arbre des merueilles, duquel les Nouveaux ou Chapetones (comme ils les appellent es Indes) ont accoustumé d'escrire des mira-

Histoire naturelle

cles, en ce qu'il donne de l'eau, du vin, de l'huile, du vinaigre, du miel, du sirop, du fil, des esguilles, & mil autres choses. C'est vn arbre que les Indiens estimēt beaucoup en la neuue Espagne, & en ont ordinairement en leurs habitations quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croist & le cultiuent aux champs, & a les feüilles larges & grossieres, au bout desquelles il y a vne pointe forte & aigüe, qui sert pour attacher comme des esplingues, ou pour coudre comme vne esguille, & tirent aussi de ceste feüille comme vn certain fil, dont ils se seruent. Ils coupent le tronc qui est gros quand il est encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la substance de la racine, & est vne liqueur que l'on boit comme de l'eau qui est fresche & douce. Ceste mesme liqueur estant cuitte se tourne comme vin, lequel deuiet vinaigre en le laissant aigrir, & en le faisant bouillir d'auantage il deuiet comme du miel, & le cuisant à demy il leur sert de sirop, qui est assez sain & de bonne faueur, voire me semble meilleur que le sirop de raisins. Voyla comme ils font cuire & se seruent de ceste liqueur en diuerses façons, de laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'en certaine saison ilstirent par chaque iour quelques pots de ceste liqueur. Il y a mesme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rendent point si profitables comme en la neuue Espagne. Le bois de cest arbre est creux & mol, & sert pour conseruer le feu, pource qu'il le retient comme vne mesche d'arquebuzes, & s'y garde long tēps, dont j'ay veu que les Indiens s'en seruoient à cest

effect. Le tunal est vn autre arbre fameux en la neuue Espagne, si arbre nous deuons appeler vn morceau de feüilles amallees les vnes sur les autres, lequel est de la plus estrange façon d'arbre, qui soit. Pource qu'il sort de terre premierement vne feüille, & d'icelle vne autre, & de celle cy vne autre, & ainsi va croissât iufques à la perfection, sinon que comme ses feüilles vont sortant en haut & aux costez, celles d'embas s'engrossissent, & viennent presque à perdre la figure de feüilles, en faisant vn tronc & des rameaux qui sont aspres, espineux & difformes; d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon. Il ya des chardons, ou Tunaux sauuages qui ne portent point de fruiçt, ou bien il est fort espineux, & sans aucun profit. Il ya mesme des Tunaux domestiques, qui donnent du fruiçt fort estimé entre les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & sont de beaucoup plus grandes que les prunes de frere, & ainsi longues. Ils en ouurent la cocque, qui est grasse, & au dedans ya de la chair, & des petits grains semblables à ceux des figes, qui sont fort doux, & ont vn bon goust, speciallement les blanches, lesquels ont vne certaine odeur fort agreable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. Il ya vne autre sorte de Tunaux, lesquels ils estiment beaucoup dauantage, encor qu'ils ne donnent point de fruiçt, & les cultiuent avec vn grand soing & diligence: & iacoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruiçt, neantmoins ils rapportent vne autre commodité & profit qui est de la graine, d'autant que certains petits vers nais-

Histoire naturelle

sent aux feüilles de cet arbre , quand il est bien cultiué , & y font attachez , conuerts d'une certaine petite toile déliee , lesquels on circuit delicatement , & est la cochenille des Indes tant renommee , de laquelle l'on teint en graine. Ils les laissent secher , & ainsi secs, ils les apportent en Espagne, qui est vne grosse, & riche marchandise. L'arrobe de ceste cochenille, ou graine, vaut plusieurs ducats. On en apporta en la flotte de l'an mil cinq cens quatre-vingts sept , cinq mil six cens soixante dix-sept arrobes, qui montoient à deux cens quatre vingts trois mil , sept cens & cinquante pezes , & ordinairement il en vient tous les ans vne semblable richesse. Ces Tunaux croissent és terres temperees, qui declinent à froideur. Au Peru il n'y en croist point encor iusques à present. I'en ay veu quelques plantes en Espagne , qui ne meritent pas toutes-fois d'en faire aucun estat. Je diray aussi quelque chose de l'Anir , combien qu'il ne vient pas d'un arbre, mais d'un herbe, parce qu'il sert à la teinture des draps, & que c'est vne marchandise qui s'accommode avec la graine , & mesme qu'il croist en grande quantité, en la neuue Espagne, d'où il en vint en la flotte que j'ay dit, cinq mil deux cens soixante & trois arrobes, ou enuiron, qui montent autant de pezes. Le cotton mesme croist en des petits arbrisseaux , & en des grands arbres qui portent comme des pommettes , lesquels s'ouurent & donnent ceste filasse , & apres l'auoir cueillie, la fillent, & la tirent pour en faire des estoffes. C'est vne des choses qui soit és Indes de plus grand profit , & de plus d'usage , car

Il leur sert de lin, & de laine pour faire des habits. Il croist en terre chaude, & y en a vne grande quantité es valles & coste du Peru, en la neuue Espagne, es Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup dauantage, qu'en aucun lieu que ie sache, en la Prouince de Tucuman, en celle de sainte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur est le cotton le principal reuenu. L'on apporte en Espagne du cotton des Isles de S. Dominique, & en vint l'annee que i'ay dit soixanté & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croist le cotton ils en font de la toile dont les hommes & les femmes vsent le plus communement, mesmes en font leurs seruiettes de tables, voir des voiles de nauire. Il y en a de gros, & d'autre qui est fin & delicat. Il le teignent en diuerses couleurs, comme nous faisons les draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayaos, & Palios.

CHAPITRE XXIV.

 Es plantes dont nous auons parlé, sont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus nécessaires pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui sont bonnes à manger, entre lesquelles les mameyes sont estimees estans de la façon des grosses pesches, voire plus grosses. Ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui sont

Histoire naturelle

doux & d'autres qui sont aucunement aigres, & ont l'escorce forte & dure. On fait de la conserue de la chair de ce fruit, qui ressemble au cotignac, l'usage de ce fruit est assez bon, & encor meilleure la conserue, que l'on en fait, ils croissent és Isles, & n'en ay point veu au Peru. C'est vn arbre qui est grand, & bien fait, d'un assez beau feuillage. Les Guayauos sont d'autres arbres qui portent communement vn mauuais fruit, plein de pepins alpres, & sont de la façon de petites pomes. C'est vn arbre mal estimé en la terre ferme, & aux Isles, car ils disent qu'il a l'odeur comme des punaises. Le goust & saveur de ce fruit, est fort grossier, & sa substance mal saine. Il y a en S. Dominique, & és autres Isles des môtagnes toutes pleines de ces Guayauos, & disent, qu'ils n'y auoit point de telle sorte d'arbres, auant que les Espagnols y arriuaissent, mais que l'on les y a apportez de ie ne sçay où. Cét arbre a multiplié infiniment, parce qu'il n'y a aucun animal, qui en mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'estans ainsi femez parmy la terre, comme elle est chaude & humide, il y a ainsi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres Guayauos, pource que le fruit n'en est point rouge, mais est blanc, & n'a aucune mauuaise odeur, mais est d'un fort bon goust: & de quelconque sorte de Guayauos, que ce soit le fruit en est aussi bon comme le meilleur d'Espagne spécialement de ceux qu'ils appellét Guayauos de matos, & d'autres petites Guayauilles blanches. C'est vn fruit assez sain, & cōuenable pour l'estomac, pource qu'il est de forte digestion, & assez froid: les Paltas au con-

traire sont chaudes & delicates. Le Palto est vn arbre grand & de beau feüillage ; qui a le fruit, comme des grosses poires , il a dedans vn gros noyau, & tout le reste est vne chair molle , tellement que quand ils sont bië meurs, ils sont comme du beurre, & ont le gouft delicat. Les Paltas sont grands au Peru , & ont vne escaille fort dure, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruit est en Mexique, pour la plus part fort, ayant l'escorce deliee , qui se pelle comme des pomes. Ils les tiennent pour vne viande saine, & comme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces inamayes Guayauos, & Paltos, sont les pesches, les pommes, & les poires des Indes , encor que ie choisirois plustost celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'usage, ou peut estre, par affection, pourront estimer dauantage ceux-cy des Indes. Je ne doute point, que ceux qui n'ont point veu, ny gousté, de ces fruit, prendrôt peu de plaisir à lire cecy, voire se lasserôt de l'ouyr, & moy mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abregeray en racôtant quelques autres sortes de fruit. Car ce seroit chose impossible de pouoir traiter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAPITRE. XXV.



Velques vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes , ont mis en auant qu'il y auoit vn fruit, qui estoit semblable au cotignat, & l'autre qui estoit comme du blanc manger : pource que la

Histoire naturelle

faveur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (si ie ne me trompe) estoit ce qu'ils appelloient, ça potes, ou chicoça potés, qui sont d'un goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques Crollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruit surpasse en excellence tous les fruits d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent qu'au goust principalement il surpasse tous les autres fruits, où ie ne me veux pas arrester neâtmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoça potes ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent es lieux chauds de la neuue Espagne, & n'ay point cognoissance, qu'il y ait de tel fruit en la terre ferme du Puru. Pour le blanc manger, c'est l'Annoné, ou guanauana, qui croist en terre ferme. l'Annona est de la façon d'une poire, & ainsi quelque peu aiguë & ouuerte, tout le dedans est tédre & mol comme beurre, & est blanc, doux & d'un goust fort savoureux. Ce n'est pas manger blanc, encor qu'il soit blanc manger, mais à la verité c'est beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il soit delicat & d'un goust savoureux, & quoy que selon le iugement d'aucuns, il soit tenu pour le meilleur fruit des Indes, il a en soy une quantité de pepins noirs, & les meilleurs que i'ay veu, a esté en la neuue Espagne, où les capolles croissent aussi, qui sont comme des cerises, & un noyau, bié que quelque peu plus gros. Mais la forme & figure est comme de cerises, de bone faveur, ayât un doux-aigret: mais ie n'ay point veu de capolles en autre contree.

*De plusieurs sortes de fruitiers, des Cocos, des
Amendes, des Andes, & des Amen-
des de Chachapoyas.*

CHAPITRE XXVI.

L ne seroit pas possible de racôter tous les fruits & arbre des Indes, attendu que ie ne m'en resouuiens pas de plusieurs, & qu'il y en a encor beaucoup dauantage desquels ie n'ay pas cognoissance, & me semble chose ennuyeuse de parler de toutes, dont il me souuient. Il se trouue donc d'autres genres de fruitiers & de fruits plus grossiers, comme ceux qu'ils appellent lucumes, du fruit desquels ils disent, par prouerbe, que c'est vn prix dissimulé, comme les guauas, pacayes, les hobos, & les noix qu'ils appellér emprisonnees, lesquels fruits semblent à plusieurs estre des noix de la mesme espece que sont celles d'Espagne. Voire ils disent, que si l'on les trāsplantoit souuent d'un lieu en autre, qu'ils rapporteroiēt des noix toutes semblables à celles d'Espagne & ce qu'ils donnent ainsi vn fruit sauuage, & si mal plaisant, est à cause qu'ils sont sauuages. En fin l'on doit bien cōsiderer la prouidence & richesse du Createur, lequel a departy à tant de diuerses parties du monde, telle varieté d'arbres fruitiers, le tout pour le seruice des hommes qui habitent la terre, & est vne chose admirable de veoir tant de differentes formes, goust, & effets du tout incognus, & dont on n'auoit jamais ouï

Histoire naturelle

parler au monde , auparauant la descouuerte des Indes. Et desquelles mesme Pline , Dioscoride & Theophraste, voire les plus curieux, n'ont eu aucune cognoissance , neantmoins toute leur recherche & diligence. Il s'est trouué des hommes curieux de nostre temps qui ont escrit quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres , & des operations qu'ils ont en l'vsage de medecine, auxquels l'on pourra recourir, qui en vouldra auoir plus ample cognoissance , parce que ie pretends traiter seulement en peu de mots & superficiellement ce qui me viendra en la memoire , touchant ce subiect. Neantmoins il ne me semble pas bon passer sous silence les cocos , ou palmes des Indes , à cause d'vne propriété qu'ils ont, qui est fort notable, & remarquable. Ie les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes , mais d'autant que ce sont arbres semblables aux autres palmes. Ils sont hauts & fortz, & plus ils montent en haut, plus vont-ils iettans des rameaux grands & fort estendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruit qu'ils appellent aussi cocos , dequoy ils ont accoustumé faire des vases pour boire, & disent qu'il y en a quelques vns qui ont vne vertu, & propriété contre le poison, & pour guerir le mal de costé. Le noyau & la chair d'iceux (quand il est espoissi & sec) est bon à manger , & approche quelque peu du goust de chastaignes verdes. Quand le coco est en l'arbre encor tendre, tout ce qui est dedas est comme vn lait qu'ils boient par delices, & pour rafraischir en temps de chaleur. J'ay

veu de ces arbres en sainct Iean de port riche & autres endroiets des Indes, & m'en dirent vne chose remarquable, que chaque mois ou Lune cét arbre iette vn nouueau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruit douze fois par an, comme ce qui est escrit en l'Apocalypse, & à la verité il me semble que ce fust de mesme, pource que tous les rameaux sont d'ages fort differens, les vns commencent, les autres sont desia meurs, & les autres le sont à demy. Ces cocos que ie dy sont ordinairement de la figure & grosseur d'un petit mellon : Il y en a d'une autre sorte qu'ils appellent coquillos, qui est vn fruit meilleur, dont il y en a en Chille. Ils sont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre espece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainsi espoissi, mais ils ont dedans vne quantité de petits fruits comme Amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes sont trois fois aussi grandes que celles de Castille, & leur ressemblent au goust, encor qu'elles soient vn peu plus aspres & sont aussi humides & huileuses. C'est vn assez bon manger, aussi ils s'en seruent en delices, faulte d'amendes, pour faire des massépains, & autres telles choses. Ils les appellent amendes des Andes, pour ce que ces cocos croissent abondamment és Andes du Peru, & sont si forts & durs, que pour les ouvrir, il est besoing de les frapper rudemēt avec vne grosse pierre. Quand ils tombent del'arbre, s'ils rencontroient la teste de quelqu'un, il n'auroit à besoing d'aller plus loing. Et semble vne chose

Histoire naturelle

incroyable, que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres dauantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amendes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruits semblables, tous les arbres doiuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles ie ne peux autrement appeller. C'est le fruit le plus delicat, friand, & plus sain de tous, tant que i'aye veu és Indes. Voire vn docte Medecin affermoit qu'entre tous les fruits qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grâdes & de plus petites que celles que i'ay dit des Andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tendres à manger, ont beaucoup de suc, & de substance, & cōme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grand feuillage. Et comme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bonne couuerture & deffense; veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grande & plus poignante, que celle des chastaignes, toutesfois quand ceste escorce est seche, l'on en tire facilement le grain. Ils racontent que les singes, qui sont fort friands de ce fruit, & desquels il y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui est la contree de toutes, où ie sçache qu'il y ayt de ces arbres) pour ne se picquer en l'escorce, & en tirer l'amende, les iettent rudement du haut de l'arbre sur les pierres, & les ayans ainsi rompuës, les acheuent d'ouuir pour les manger à leur plaisir.

De plusieurs & diuerses fleurs, & de quelques arbres qui donnent seulement de la fleur, & comme les Indiens en vsent.

CHAPITRE XXVII.

LEs Indiens sont fort amis des fleurs, & en la neuue Espagne plus qu'en autte partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes de bouquets, qu'ils appellent là suchilles, avec vne telle variété & gentil artifice, que l'on n'y peut rien desirer dauantage. Ils ont vne coustume entr'eux que les principaux offrent par honneur leurs suchilles, ou bouquets aux seigneurs, & à leurs hostes, & nous en donnoient en telle abondance, quand nous cheminions par ceste Prouince, que nous ne scauions qu'en faire, bien qu'ils se seruent aujour'd'huy à cet effet, des principales fleurs de Castille, pour-ce qu'elles croissent là mieux qu'icy, comme sont les œillets, roses, iasmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres sortes de fleurs, qu'ils y ont portees d'Espagne, y profitent merueilleusement. Les rosiers en quelques endroits y croissoient trop, tellement qu'ils ne donnoient point de roses. Il arriua vn iour qu'un rosier fut brulé, & les reiettons & scyons qui ietterent incontinent, porterent des roses en abondance, & de là ils apprirent à les esmonder, & en ôster le bois superflu, tellement qu'aujour-

Histoire naturelle

d'huy ils donnent des roses suffisamment. Mais outre ces sortes de fleurs que l'on y a portées d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms desquelles ie ne peux pas dire: qui sont rouges, iaunes, bleües, violettes, & blanches, avec mil differences, lesquelles les Indiens ont accoustumé de porter en leurs testes, comme vn plumage pour ornement. Il est vray que plusieurs de ces fleurs n'ont que la veüe, pour ce que l'odeur n'en est point bonne, ou elle est grossiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait quelques vnes d'excellente odeur. Comme celles qui croissent en vn arbre qu'ils appellent floripôt-dio, ou porte-fleur, qui ne donne aucun fruit mais porte seulement de ces fleurs, lesquelles sont plus grandes que fleurs de lys, & sont quasi en forme de clochettes, toutes blanches, & ont au dedans des petits filets comme l'on voit au lys: il ne cesse toute l'année de produire ces fleurs, l'odeur desquelles est merueilleusement douce & agreable specialement en la fraischeur du matin. Le Viceroy Dom Francisco de Tolledo enuoya de ces arbres au Roy Dom Philippes, comme vne chose digne d'estre plantée aux iardins Royaux. En la neuue Espagne les Indiens estiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yolofuchil, qui signifie fleur de cœur, pource qu'elle est de la mesme forme d'vn cœur, & n'est pas gueres moindre. Il y a mesme vn autre grand arbre, qui porte de ceste sorte de fleurs, sans porter d'autre fruit, elle a vne odeur qui est forte, & comme il me

semble, trop violente, à d'autres elle leur pour-
ra sembler agreable. C'est vne chose assez co-
gneüe que la fleur qu'ils appellent fleur du So-
leil, a la figure du Soleil, & se tourne selon le
mouuement d'iceluy. Il y en a d'autres qu'ils
appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent
à vn fin velours orangé & violet, celles-là n'ont
aucune senteur qui soit d'estime, mais seulemēt
sont belles à la veüe. Il y a d'autres fleurs, qui
oultre la beauté de la veüe, combien qu'elles
n'ayent aucune odeur, ont vne saveur comme
celles qui ressemblent à celle du cresson alle-
nois: que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on
ne iugeroit point que ce fust autre chose. La
fleur de granadille est tenuë pour chose re-
marquable, & disent qu'elle a en soy les mar-
ques & enseignes de la passion, & que l'on y
remarque les clouds, la coulomme, les fouëts,
là couronne d'espines, & les playes, enquey
ils ne sont pas du tout esloignez de raison,
iaçoit que pour y trouuer & remarquer tou-
tes ces choses, il soit besoing de quelque pie-
té, qui ayde à en faire croire vne partie, mais
elle est fort exquisite, & tresbelle à la veüe, en-
cor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruit qu'ils
appellent aussi granadille, se mange, se boit,
ou pour mieux dire, se suce, pour rafraischir:
ce fruit est doux, & selon l'opinion de quel-
ques-vns, il l'est par trop. Les Indiens ont
accoustumé en leurs festes, & dances de porter
des fleurs en leurs mains, & les Roys, & Sei-
gneurs en portent pour la magnificence. Pour

Histoire naturelle

ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairement avec des fleurs en la main, comme l'on void icy avec des gands. Il me semble en auoir assez dit sur ce qui concerne les fleurs. L'on vse aussi à cest effect du bazilic, encor que ce ne soit point vne fleur, mais seulement vne herbe, & ont accoustumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont si peu de soing, qu'il n'est plus aujourd'huy bazilic, mais s'est vne herbe qui croist autour des estangs.

Du Baulme.

CHAPITRE XXVIII.



Le souuerain Createur n'a pas seulement formé les plantes pour seruir de viande, mais aussi pour la recreation & pour la medecine & guarison de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui seruent pour la nourriture, qui est le principal: Et mesme quelque peu de celles qui seruent de recreation. Il reste donc maintenant de traiter de celles qui sont propres à la medecine, dont ie diray aussi quelque peu de chose. Et encor que toutes les plantes soient medecinales quand elles sont bien cogneües & bien appliquées, toutesfois il y a quelques choses particulièrement, que l'on void notoirement auoir esté ordonnées du Createur pour la medecine, & pour

la santé des hommes, comme sont les liqueurs, huilles, gommés & rezines qui prouiennent de diuerfes plantes & herbes, & qui facilement demontrent à l'expérience à quoy elles sont propres. Sur toutes ces choses le baufme avec raison est renommé pour son excellente odeur, & beaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes & autres diuers remedes que l'on experimente en luy sur la guarifon des maladies. Le baufme qui vient des Indes Occidentales n'est pas de la mefme efpece que le vray baufme qu'on apporte d'Alexâdrie, ou du Caire, & qui anciennement estoit en Iudee, laquelle Iudee, selon que Pline escrit, possedoit feule au monde ceste grandeur, iufques à ce que l'Empereur Vespasian l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occasion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne font point d'vne mefme efpece, c'est à cause que les arbres d'où elles sortent font entr'eux fort differentes: car l'arbre du baufme de Palestine estoit petit, & à la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'aujourd'huy qui l'ont veu en Orient, en disent autant. Comme aussi la sainte Escri-ture appelle le lieu où grossit le baufme, vigne d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a avec les vignes. J'ay veu l'arbre d'où se tire le baufme des Indes, qui est aussi grand comme vn grenadier, voire approchât quelque peu de sa façon, si j'ay bonne memoire, n'ayant rien de cõmun avec la vigne; combien que Strabon escriue que l'arbre ancien du baufme estoit de la grandeur des grenadiers. Mais aux accidens & operations

Plin. l. 12.
cap. 15.

Cant. 1.

Strab. l. 16.
Geograph.

Histoire naturelle

ce sont liqueurs fort semblables, comme elles le sont en leur odeur admirable, & en la cure & guarison des playes, en la couleur, & en la substance; veu qu'ils racontent de l'autre baufme, qu'il y en a de blanc, de vermeil, de verd, & de noir; ce que l'on void aussi en ceux des Indes. Et tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en coupant, & incisant l'escorce, pour en faire distiller ceste liqueur; ainsi en font-ils de mesme en celuy des Indes, encore qu'il distille en plus grande quantité. Et comme en cét ancien il y en a d'une sorte qui est tout pur, lequel ils appellent Opobalsamo, qui est la propre larme qui distille; & un autre qui n'est pas si exquis, lequel on tire du bois de l'escorce & des feüilles espreintes & cuites au feu, lequel ils appellent Xylobalsami. De mesme aussi entre le baufme des Indes il y en a un pur qui sort ainsi de l'arbre, & d'autres que les Indiens tirent en cuisant & espreignant les feüilles & le bois, mesmes ils le sophistiquent, & augmentent avec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait davantage. Et n'est pas sans raison qu'ils l'appellent baufme: car il l'est veritablement, encores qu'il ne soit pas de la mesme espece de l'ancien, & est beaucoup estimé, & le seroit davantage, si ce qui est aujour d'huy és esmeraudes & perles n'y estoit, à sçavoir d'estre à present en grande quantité. Ce qui importe davantage, est l'usage auquel il est employé de servir de chresme qui est si necessaire en la sainte Eglise, & de telle veneration, ayant déclaré le Siege Apostolique, qu'on fasse le chresme aux Indes avec le baufme, & qu'on en use au Sacremēt de

Plin. lib. II.
cap. 15.

Confirmation, & aux autres Sacremens, dont l'Eglise use. On apporte le bausme en Espagne de la neuue Espagne, de la Prouince de Guatimala, de Chiappa, & d'autres lieux où il abonde dauantage, encore que le plus estimé soit celui qui vient de l'Isle de Tollu, qui est en la terre ferme, non pas loing de Cartagene. Ce bausme est blanc, & cōmunement ils tiennent pour plus parfait le blanc que le rouge, encore que Pline donne le premier lieu au vermeil, le secōd au blanc, le troisieme au verd, & le dernier au noir. Mais il semble que Strabon estime dauantage le bausme blanc, comme les nostres l'estiment. Monardes traite amplement du bausme des Indes en la premiere & seconde partie, specialement de celui de Cartagene & de Tollu, qui est tout vn. Il n'ay point trouué que les Indiens anciennement estimassent beaucoup le bausme, ny mesmes l'employassent en vſage d'importance, encores que Monardes dise que les Indiens curoient avec iceluy leurs playes, & que de là l'appriindrent les Espagnols.

*Plin. l. 12.
cap. 25.*

*Strab. libr.
Geograph.*

De l'ambre, & des autres huilles, gommies, & drogues que l'on apporte des Indes.

CHAPITRE XXIX.

 PRES le bausme l'ambre tient le secōd lieu; c'est vne autre liqueur qui est aussi odoriferente & medicinale, mais plus espaisse de soy, qui se tourne & s'espaisit en vne paste de complexion chaude, & de bōn parfum,

Histoire naturelle

lequel ils appliquent aux playes, blessures, & autres necessitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, specialement au docteur Monardes, qui à la premiere partie a escrit de ceste liqueur, & de beaucoup d'autres medicinales qui viennent des Indes. Cét ambre vient mesme de la neuue Espagne, laquelle a cet aduantage sur les autres Prouinces, en ces gommés, liqueurs, & fucs d'arbres; qui cause qu'ils ont là abondance de matieres pour le parfum, & pour la medecine, comme est l'Animé qui y vient en grande quantité, le Copal, ou Suchicopal, qui est vn autre genre, comme de Storax & Encens, qui a mesme d'excellentes operations, & est d'vne tres-bonne odeur, propre pour les suffumigations. Mesme la Tacamahaca, & la Caranna, qui sont aussi fort medicinales. On apporte de ceste Prouince de l'huile d'aspic, de laquelle les Medecins & Peintres se seruent assez; les vns pour leurs emplastres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte mesme pour les Medecins la casse fistule, laquelle croist abondamment en saint Dominique. C'est vn grand arbre qui porte ses cannes comme son fruit. L'on apporta en la flotte où ie vins de saint Dominique, quarante-huit quintaux de casse fistule. La salcepareille n'est pas moins cogneüe, pour mille remedes à quoy on l'employe; il en vint en ceste flotte cinquante quintaux de la mesme Isle. Il y a beaucoup de ceste salcepareille au Peru, & de fort excellente en la Prouince de Guayaquil, qui est sous la ligne. Plusieurs se vont faire guarir en ceste Prouince, & est l'o-

pinion de quelques-vns, que les seules eaux simples qu'ils boient, leur donnét fanté à cause qu'elles passent par racines, comme nous auons dit cy dessus, d'où elle tire sa vertu; tellement que pour suer en ceste terre, il n'est point besoing de beaucoup de couerture, ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement, bois saint, ou bois des Indes, croist en abondance aux mesmes Isles, & est aussi pesant que le fer; tellement qu'il s'enfonse incontinent en l'eau. De cestuy l'on en apporta en ceste flotte trois cens cinquante quintaux, & en eust-on peu apporter vingt, voire cent mil, si l'y auoit distribution de ce bois. Il vint aussi en la meisme flotte, & de la mesme Isle, cent trente quintaux de bois de bresil, qui est si rouge, enflambé, & si cogneu, & dont on vse tant pour les teintures & autres choses. Il y a és Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gommés, huilles & drogues; de sorte qu'il n'est pas possible de les pouuoir tous raconter, & est chose aussi de peu d'importance à present. Je diray seulement que au temps des Rois Inguas de Cusco, & des Rois Mexiquains, il y eut beaucoup de grands personnages experts à curer & medeciner avec les simples, & faisoient de fort belles cures, d'autant qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietés des herbes, racines, bois, & des plantes qui croissent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a mille de ces simples qui sont propres pour purger, comme les racines de Mechoacan, les pignons de la Punna, la conferue

Histoire naturelle

de Guanucquo, l'huile de figuier, & plusieurs autres choses, lesquelles estans bien appliquees & en temps, ne sont pas (comme ils tiennent) de moindre efficace que les drogues qui viennent d'Orient. Ce qui se peut voir en lisant le discours qu'en fait Monardes en la premiere & seconde partie où il traite amplement du Tabaco, ou petun, duquell'on a fait de notables experiences contre le venin. Le Tabaco est vn arbrisseau, ou plante assez commune, qui a en soy neantmoins des rares vertus, comme entre autres de seruir de contrepoison, ainsi que plusieurs & diuerses plantes; parce que l'Autheur de toutes choses a departy ses vertus comme il luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune chose nasquist au monde ocieuse. Mais c'est vn autre don souuerain à l'homme de les cognoistre, & en sçauoir vser comme il conuient, ce que le mesme Createur concede à qui il luy plaist. Le Docteur François Hernande a fait vn bel œuvre de ceste matiere, des plantes des Indes, liqueurs & autres choses medicinales, par l'expres commandement & commissiõ de sa Majesté, faisant peindre & pourtaire au naturel toutes les plantes des Indes, lesquelles, comme ils disent, sont en nombre de plus de mille deux cens, & disent que cét œuvre a cousté plus de soixante mille ducats; duquel œuvre le Docteur Nardus Antonius medecin Italien, a fait vn extrait curieux, & renuoye ausdits liures celuy qui voudra plus exactement cognoistre des plantes des Indes, principalement pour la medecine.

*Des grandes forests des Indes, des Cedres, des
Ceiuas, & autres grands arbres qui y sont.*

CHAPITRE XXX.



Açoit que dès le commencement du monde la terre a produit des plantes & des arbres par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laissé d'en produire en quelques lieux plus qu'es autres; & outre les plantes & les arbres, qui par l'industrie des hommes ont esté transplantées, & apportées d'un lieu en autre, il y en a encore beaucoup que nature a produits de soy-mesme. Je croy que de ceste sorte il y en a dauantage au nouueau monde que nous appellons Indes, soit en nombre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie, & Affrique. La raison est, pource que les Indes sont d'une temperature chaude & humide, comme nous auons montré au second liure, contre l'opinion des anciens; qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauuages & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer pour les bois & espaisnes forests qui y sont, ausquelles l'on traueille continuellement pour les abatre. Il a esté besoing & necessaite, pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees, de faire le che-

Histoire naturelle

min, en coupant les arbres, & effartant les buissons: de sorte que comme nous l'escriuēt quelques Religieux qui l'ont esprouuē, il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'vne lieüe. Vn de nos freres, homme digne de foy, nous contoit que s'estant esgaré & perdu dans les montagnes, sans sçauoir quelle part, ny par où il deuoit aller, il se trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut contrainct de cheminer sur iceux sans mettre les pieds en terre, par l'espace de quinze iours entiers, & que pour y voir le soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceste forest si espaisse & pleine de bois, il auoit besoing de monter au coupeau d'es plus grands arbres, pour de là descouurer le chemin. Qui lira le discours traitant de son voyage, & combien de fois il s'est perdu & esgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les estranges aduentures qui luy sont aduenües, ce que j'ay escrit succinctement, pour me sembler chose digne d'estre sceüe; & qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes, encore que ce ne soient que les dix-huit lieües qu'il y a de nom de Dieu à Panama, pourra bien penser de quelle grandeur sont ces forests des Indes; de sorte que n'ayant aucun hyer en ces parties là qui fasse sentir le froid, & que l'humidité du ciel & de la terre y est si grande, que les montagnes produisent vne infinité de forests, & la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne infinité d'herbe. Il n'y a point faute d'herbe pour les pasturages, de mefrain pour les edifices, ny de bois à faire du feu. C'est vne chose impossi-
ble de

ble de pouuoir raconter les differences & figures de tant d'arbres sauuages; d'autant que de la plus part l'on n'en sçait pas les noms. Les cedres si estimez anciennement, sont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerfes façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui sont fort odoriferâs. Il y a vne grande quantité de lauriers d'vn plaissant regard aux Andes du Peru. Aux montagnes de la terre ferme, aux Isles, en Nicaragua, & en la neuue Espagne. Comme aussi il y a vne infinité de palmes, & de ceiuas, dequoy les Indiens font leurs canoes, qui sont des bateaux faits tout d'vne piece. L'on apporte en Espagne du mefrain de bois fort exquis de la Hauane, en l'Isle de Cube, où il y a vne infinité de semblables arbres, comme sont l'Ebene; le Caouana, la Grénadille, les Cedres, & autres especes que ie ne cognois point. Il y a mesme de grands Pins en la neuue Espagne, encor qu'ils ne soient pas si forts que sont ceux d'Espagne. Ils ne portent point de pignons, mais pommes vuides. Les Chesnes qu'ils appellent de Guayaquil, est vn bois exquis, & odoriferant, quand on le taille, mesme il y a des cannes & roseaux tres-hauts, des rameaux & petites cannes, desquels ils font des bouteilles & cruches pour puiser de l'eau, & s'en seruent mesmes en leurs bastimens. Il y a aussi le bois de mansle, dequoy ils font des arbres & masts de nauires, & les estiment aussi forts comme si c'estoit du fer. Le Molle est vn arbre de beaucoup de vertus, lequel iette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pour ce

Histoire naturelle

qu'il est venu de là, mais il en croist aussi en la neuue Espagne, & de meilleur que celuy du Peru. Il y a mil autres sortes d'arbres dont ce seroit vn travail superflu d'en traicter. Quelques vns de ces arbres sont d'vne enorme grandeur, & parleray seulement d'vn qui est en Tlaco Chauoya, trois lieües de Guayaca, en la neuue Espagne. Cét arbre estant mesuré, se trouua seulement en vn creux auoir par dedans neuf graças, & par dehors ioignant la racine, seize, & plus haut douze. Cét arbre fut frappé de foudre depuis le haut iusques en bas, au droit du cœur, qui fit ce creux, qui y est. Ils disent que au parauant que le tonnerre fust tombé dessus, il estoit suffisant pour ombrager mil hommes. C'est pourquoy il s'y assembloient pour faire leurs dances, bals & superstitions; neantmoins il reste encor de present des rameaux & de la verdure, mais non pas beaucoup. Ils ne sçauent quelle espee d'arbre c'est, sinon qu'ils disent que c'est vne espee de Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrange, lisent ce que Pline raconte du plane de Lydie, le creux duquel cōtenoit quatre-vingts & vn pied, & ressembloit plustost vne cabane ou maison, que non pas creux d'arbre, son branchage vn bois entier, l'ōbrage duquel couuroit vne grande partie de la campagne. Par ce qui escrit de cét arbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'esmerueiller du Tysseran qui auoit sa maison & mestier dans le creux d'vn Chastaignier. Et d'vn autre Chastaignier, si ce n'estoit cestuy-là mesme, dedans le creux duquel entroient huit hommes à cheual, & en ressortoient sans s'incom-

Pline lib. 12.
cap. 1.

moder les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordinairement leurs idolatries en ces arbres ainsi estranges, & difformes, ainsi que faisoient mesme les anciens Gentils, comme racontent quelques autheurs de ce temps.

Des plantes & fructiers que l'on a apportez de l'Espagne aux Indes.

CHAPITRE. XXXI.



Es Indiens ont eu plus de profit, & ont esté mieux recompensés es plantes que l'on y a portees d'Espagne, qu'en autres marchandises, pource que le peu qui sont

venuës des Indes en Espagne, y croissent peu & y ont mal multiplié, & au contraire le grand nombre que l'on a porté d'Espagne aux Indes, y vient tres bien, & y sont grandement multipliees. Je ne sçay si nous deuons dire que ce soit à cause de la bonté des plantes, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien si nous dirons que c'est la terre, pour la donner à ce qui est de delà. Finalement il y a par delà de tout ce qui se produit de bon en Espagne, & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees, ou verdure, & toutes sortes de legumes, aussi les laiçtues, choux, raues, oignons, ail, persil, naueaux, pastenades, berengenes, ou pommes d'Amour, scariolles, betes, espinards, garuencés, ou poid, febues, lentilles, & finalement tout ce qui croist par

Histoire naturelle

deçà de domestique, & de profit: de sorte que ceux qui y ont fait voyage, ont esté curieux d'y porter des semences de toutes sortes, & le tout y a beaucoup fructifié. encor que ç'ait esté diuersemét, sçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quant aux arbes, ceux qui plus generally, & plus abondamment y ont fructifié, ont esté les oranges, lymonniers, citronniers, & autres fruits de ceste sorte. Il y a desia en quelques endroits, comme des bois, & des forests d'orangers. Ce que trouuant estrange, ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangers, l'on me respondit, que cela estoit aduenu fortuitement, d'autant que les oranges estans tombees à terre, & pourries, leur semence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naistre ces bois ainsi espais. Ce qui me sembla vne bonne raison. I'ay dit que c'estoit le fruit, qui generally s'est plus augmenté és Indes, pour ce que ie n'ay esté en nul endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que toutes les Indes sont vne terre chaude & humide, qui est ce requiert cét arbre. Ils ne croissent point en la Sierre, mais l'on les y apporte des valles, ou coste de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils font és Isles, est la meilleure que i'ay veüe par deçà, ny par delà mesme. Les pesches, les presses, & abricos, y ont fort multiplié, & en la neuue Espagne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru fort peu de ces fortes de fruits, outre les pesches, & encor moins és Isles. Il y croist des pommes & des poires, mais c'est assez moyennement, il y a des prunes rarement, mais

des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des coings en toutes les contrées des Indes, & en la neuue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie realle. Il y a assez de grenades aussi, bien qu'elles soient routes douces, car les aigres n'y sont point bien venuës. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les guignes iusques auourd'huy n'ont point encor bié fructifié es Indes, & croy que ce n'est pas faute de temperature, pour ce qu'il y en a de toutes sortes, mais peut-estre faute de soing, ou par ce que l'on n'a pas bien rencontré sa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruit delicieux. Quant aux fruits grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chastaignes, & n'ay point de cognoillance, que iusques auourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte d'Espagne pour les friands, des amendes de noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des nesses, ny des cormes; ce qui importe peu. Me semble que cecy doit suffire pour faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruits. Maintenant disons quelque chose des plantes de profit, que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desia ennuyeux.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des
carnes du sucre.

CHAPITRE XXXII.

R'Entens par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és Isles, ny terre ferme, mais en la neuue Espagne il y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien, à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir: ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au Royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité à cause que c'est vne grande richesse en ce pays; & en bonté, parce qu'avec le temps ils deuiennent plus experimentez vigneron. Les vignes du Peru sont communes és valles chaudes, où il y a des eaües, & les arrousent avec la main, parce qu'il n'y tombe point de pluyes du Ciel; & aux Lanos, & en la Sierre elle

n'y vient point à temps. Il y a des endroits où les vignes ne sont point arrosées ny du Ciel, ny de la terre, & toutesfois elle ne laissent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux fosses qu'ils appellent de Villacuri, esquels lieux il se trouue des fossez, ou terre enforcées parmy les morts sablons, lesquels sont toute l'année d'une incroyable fraischeur, sans qu'il y pleuue aucunement en quelque saison que ce soit, ny qu'il y ait des eaües pour les arroser artificiellement. La cause est parce que le terroir est espongieux, & qu'il succe l'eaüe des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces sablons, ou bien c'est l'humidité de la mer (comme d'autres pensent) laquelle passant au trauers de ce sable, cause que l'eaüe n'en est pas sterile, ny inutile, ainsi que le Philosophe l'enseigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceste occasion les dismes des Eglises y sont augmentez de cinq & six fois au double depuis vingt ans. Les vallées plus fertiles de vignes sont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terroir de Lyma & Caraguato, au terroir de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cusco & en diuers endroits, ce qui est vn grand reüenu: Car auec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille d'ou arrobe y vaut cinq ou six dueats, que si c'est vin d'Espagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Espagne au Royaume de Chillé, pource que c'est le mesme climat, mais il se gaste quand l'on l'apporte au Peru. Ils mangent des railins, où l'on ne peut

Histoire naturelle

boire de vin, & est chose admirable, que l'on trouue en la Cité de Cusco des raisins frais tout le long de l'année, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallées produisent du fruit en diuers mois de l'an, soit qu'ils entent les vignes en diuerses saisons, ou que ceste variété vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en soit, c'est vne chose certaine qu'il y a quelques vallées qui portent du fruit tout le long de l'année. Si quelqu'un s'esmerueille de cecy, il se pourra esmerveiller dauantage de ce que ie diray, & peut estre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, desquels l'une moitié donne du fruit six mois durant, & l'autre moitié en donne les autres six mois. En Malla, qui est treize lieues distante de la Cité des Roys, y a vn figuier, duquel la moitié, qui est au costé du Sud, est verte, & donne du fruit vne saison de l'année, sçauoir quand il est Esté en la Sierre, & l'autre moitié, qui est vers les Lanos du costé de la mer, est verte, & donne son fruit en l'autre saison contraire, quand il est Esté aux Lanos. Ce qui prouient de la variété de la temperature & de l'air, qui vient d'une part ou d'autre. Le revenu du vin qui y est, n'est pas petit, mais il ne sort point de la Prouince. Mais la foye, qui se fait en la neuue Espagne, se transporte és autres Royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Espagne, & y viennent bien, principalement en la Prouince qu'ils appellent Mistecqua, où il y a des vers à foye, & mettent en œuvre la foye qu'ils en recueillent, dont ils

font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point fait iusques à present de damas, de satins, ny de velours. Le sucre est vne autre reuenu plus grand, veu que non seulement on en consomme es Indes, mais aussi l'on en apporte beaucoup en Espagne, car les cannes croissent fort bien en diuerses parties des Indes. Ils ont basti leurs engins aux Isles, en Mexique, au Peru & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dist que l'engin à sucre de Nasca souloit valoir de reuenu, plus de trente mil pezes par chacun an. Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, estoit mesme d'vn grand reuenu, & ceux de la neuue Espagne aussi ne le sont pas moins: car c'est vne chose estrange que ce que l'on gaste & consomme de sucre, es Indes. L'on apporta de l'Isle de saint. Dominique, en la flotte où ie vins, huict cens quatre vingts & dixhuict cassons de sucre, lesquels estans comme ie les vids charger en Port-riche, chaque casse deuoit estre à mon opinion, de huict arrobes pesant, qui font deux cens. Le sucre est le principal reuenu de ces Isles, tant se sont adonnez les hommes à l'appetit des choses douces. Il y a mesmes des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru: toutesfois il n'y a point eu encor iusques auiourd' huy aucun moulin à huille, & ne s'en fait point, parce qu'ils consomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien: ils trouuent que pour faire l'huille, le goust y est plus grand que le profit. C'est pourquoy l'on y porte toute l'huille qu'il y a d'Espagne.

Histoire naturelle

En cest endroit i'acheueray la matiere des plantes, & venons aux animaux des Indes.

Du bestial portant laine, & des vaches.

CHAPITRE XXXIII.



Et trouue qu'il y a trois sortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont esté portez d'Espagne, les autres sont de la mesme espeece de ceux que nous auons en Europe, & toutefois n'y ont point esté portez par les Espagnols; & les autres sont animaux propres des Indes, & desquels l'on ne trouue point en Espagne. De la premiere sorte sont les brebis, vaches, chevres, porcs, chéuaux, asnes, chiens, chats, & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces especes. Le menü bestial ya beaucoup multiplié, que si l'on y pouuoit profiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce seroit vne des plus grandes richesses qu'ils eussent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de pasturages, sans que l'herbe y diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces pasturages & herbagés, que personne n'en possède en propre, mais chacun fait paistre ses troupeaux où il veut. Pour ceste raison il y a communement grande abondance de chairs, lesquelles sont à fort bon marché, mesme les autres choses qui procedent des brebis, comme le lait & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laisserent perdre toutes les

laines, iusques à ce que quelques vns se mirent à les mesnager & en faire des draps & couuertes, qui a esté vn grand secours pour le commun peuple de ceste terre : d'autant que le drap de Castille y est fort cher. Il y a plusieurs drapiers drapans au Peru, & beaucoup dauantage en la neuue Espagne, encor que les draps que l'on y porte d'Espagne soient beaucoup meilleurs, soit que la laine en soit plus fine, ou que les ourriers soient plus experts. Autres fois se sont trouuez des hommes qui possedoient soixante & dix, & cent mil testes de brebis, encor qu'à present n'y en ait gueres moins. Que si c'estoit en Europe ce seroit vne tres grande richesse, mais en ces pays-là ce n'est qu'une moyenne richesse. En plusieurs endroits des Indes, & croy que c'est en la plus grande part, le menu bestial ne fructifie, & n'y profite pas bien à cause que l'herbe est haute, & la terre si viciouse, qu'il n'y peut pas bien paistre comme le grand bestial. C'est pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, desquelles y a de deux sortes. Les vnes sont domestiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres Prouinces du Peru comme mesme en toute la neuue Espagne. De ces vaches domestiques ils s'en seruent & en tirent de la commodité, tout ainsi qu'en Espagne, sçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre sorte de vaches sont sauuages, qui se tiennent és montagnes & forests: c'est pourquoy on ne les dompte point, & n'ont aucun maistre à qui elles soient en

Histoire naturelle

propre, tant pour l'aspreté & espesseur des for-
rests, que pour la grande multitude qu'il y en
a: & celuy qui le premier les tuë, en est le mai-
stre comme d'une beste de chasse. Ces vaches
sauvages ont tellement multiplié en S. Domini-
que, & en autres endroits des enuirons, qu'elles
vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans
aucun maistre à qui elles appartiennent. L'on fait
la chasse à ces bestes, pour leur cuir tant seule-
ment, & sortent en la campagne des negres ou
des blancs à cheual, avec leurs coupe-iarests,
qui courent les toreaux & vaches, & quand ils
les ont frappez, & arrestez, ils leurs appartiennent.
Ils les escorchent, & en portent la peau
en leur maison, laissant la chair perduë, sans
qu'il y ait personne qui la prenne ou emporte,
à cause de l'abondance qu'il y en a. Tellement
qu'ils m'ont attesté en ceste Isle, qu'en quel-
ques endroits l'air s'y estoit corrompu, pour
l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir
que l'on apporte en Espagne, est vn des meil-
leurs reuenus des Isles, & de la neuue Espagne.
En la flotte de quatre vingts & sept, il vint de S.
Dominique le nombre de trente-cinq mil quatre
cens quarante quatre cuirs de vaches, & de la
neuue Espagne soixante-quatre mil trois cens
cinquante, qu'ils estimerent à quatre vingts sei-
ze mil cinq cens trente deux pezes. De sorte que
quand l'on descharge vne de ces flottes, c'est
chose admirable, de voir la riuiere de Seuille &
cét arsenal où se deschargent tant de cuirs & de
marchandises. Il y a aussi des chevres en grand
nombre, le principal profit desquelles est le

suif, outre les cabrits, le lait, & autres commo-
ditez qu'on en tire: d'autant que les riches, &
les pauures se seruent de ce suif pour leur esclai-
rer, car comme il y en a grande quantité, aussi y
est-il à fort bon conte, & plus que l'huile mes-
me. Il est vray que tout le suif dont ils se ser-
uent, n'est pas seulement de celuy des masles. Ils
en accommodent les marroquins pour la chauf-
sure, toutesfois ie n'ay point opinion qu'ils
soient si bons comme ceux que l'on y porte de
Castille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont
exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus
part s'y en trouue des races d'aussi bons, com-
me les meilleurs d'Espagne, tant pour courir
vne carriere & pour parade, que pour le trauail,
& pour faire chemin. C'est pourquoy ils se ser-
uent pour bestes de loüage, & pour voyager le
plus ordinairement des cheuaux, combien qu'il
n'ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup,
speciallement es lieux où se font les voitures par
terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si
grand nombre d'asnes, aussi ils ne s'en seruent
gueres à cét vsage, ny pour le trauail & seruice.
Des chameaux il y en a quelque peu, & en
ay veu au Peru qui y auoient esté portez des Ca-
naries, & qui y auoient multiplié, mais assez pe-
titement. En S. Dominique les chiens y ont
multiplié en nombre, & en grandeur d'vne telle
façon, que c'est auourd'huy la playe, & l'affli-
ction de ceste Isle. Car ils mangent les brebis, &
vont en troupes par les champs. Ceux qui les
tuent y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les
loups en Espagne: de vray chiens, il n'y en auoit

Histoire naturelle

point premièrement és Indes, mais quelques animaux semblables à des petits chiens, lesquels les Indiens appellent Alco; c'est pourquoy ils appellent du mesme nom d'Alco, les chiens que l'on y a portez d'Espagne, à cause de la ressemblance qui est entr'eux, & sont les Indiens si amis de ces petits chiens, qu'ils espargnerôt leur manger pour leur donner: tellement que quand ils vont par pais, ils les portent avec eux sur leurs espaulles, ou en leur sein, & quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiens avec eux, sans se servir d'eux en autre chose que pour l'amitié & compagnie.

De quelques animaux de l'Europe que les Espagnols trouuerent és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAPITRE XXXIV.



Est vne chose certaine, que l'on a porté d'Espagne tous ces animaux dont j'ay parlé, & qu'il n'y en auoit point és Indes, quand elles furent premièrement descouuertes, il n'y a pas cent ans: car outre que c'est vne chose qui peut estre approuuee par des tesmoings qui viuent encores, c'en est vne preuue suffisante, de voir que les Indiens n'ont en leur langue aucun mot propre pour signifier ces animaux, mais ils se seruent de mesmes noms Espagnols, combien qu'ils soient corrompus. Pour autant que ne cognois-

sans point la chose, ils prindrent le mot commun aux lieux, dont elle auoit esté apportee. J'ay trouué ceste regle bonne pour discerner quelles choses auoient les Indiens, auparauant que les Espagnols y vinsent, & celles qu'ils n'auoient point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient, & cognoissent desia; & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui font les mesmes noms Espagnols le plus communement, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espece de ceux que nous auons en l'Europe, sans qu'ils y eussent esté portez par les Espagnols. Il y a des lyons, des tigres, ours, sangliers, renards, & d'autres bestes fieres & sauuages, dequoy nous auons proposé vn argument au premier liure, sçauoir que n'estant pas vraysemblable qu'ils eussent passé aux Indes par mer, attendu que c'est chose impossible de passer l'Océan à nage, & seroit vne folie, de penser que les hommes les eussent embarquez auéc eux, il s'ensuit que ce monde se continue en quelque endroits auéc l'autre nouueau, par où ces animaux peuuent auoir passé, & peuplé peu à peu ce nouueau monde: puisque suiuant l'Escriture, ces animaux se sauuerent en l'arche de Noé, & de là ils ont multiplié au monde. Les

Gen. 6.

lyons que j'ay veus ne sont rouges, & n'ont point ces crins, auéc lesquels on a accoustumé de les peindre. Ils sont gris, & non pas si furieux comme on le void en peinture. Les Indiens s'amassent, & s'assemblent pour prendre &

Histoire naturelle

chasser les lyôs, & font comme vn circuit, qu'ils appellent chaco, dont ils les enuironnent, puis les tuent à coups de pierres, de bastons, & d'autres instrumens; Ces lyons mesmes ont accoustumé de grimper aux arbres, ou estans montez les Indiens les tuent avec des lances, ou arballestres, & plus facilement avec des arquebuzes. Les tygres y font plus furieux, & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuse; à cause qu'ils s'eslancent & assailent en trahison. Ils sont tachetez, & de la mesme façon que les historiographes les peignent. I'ay ouy quelquesfois conter que cestygres estoient animez contre les Indiens, & qu'ils n'assailloient point les Espagnols, ou bien peu, & qu'ils alloient prendre & choisir vn Indié au milieu des Espagnols, & qu'ils l'emportoient. Les ours qu'ils appellent en langue de Cusco, otoioncos, sont de la mesme espece que ceux d'icy, & se terrissent. L'on y void peu de ruches, pource que les rays de miel qui sont és Indes, se trouuent aux arbres & dessous la terre, & non pas aux ruches, comme en Castille. Les rays de miel que i'ay veus en la Prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, sont d'une couleur grise, ayant peu de suc, & ressemblent plus à vne paille douce, qu'à des rays de miel. Ils disent que les abeilles font petites comme mouches, & qu'elles iettent leur essain dessous la terre. Le miel en est aspre, & noir, toutesfoisen quelques endroits il y en a de meilleur, & des rayons mieux formez, comme en la Prouince de Tucuman en Chillé, & en Cartagene. Je n'ay point veu ny ouy parler qu'il

qu'il y ayt des sangliers, mais des regnards & autres animaux qui mangent les bestes, & la volaille, il y en a plus que les pasteurs ne voudroient. Outre ces animaux qui sont furieux & domageables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point esté portez par les Espanols, comme sont les cerfs & autres, dont y en a grande abondance en toutes les forests. Mais la plus grande partie est vne venaison sans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouï parler qu'on y en ayt veu, & tous sont sans cornes cōme corcos. Il ne me semble pas difficile de croire, mais est presque certain que tous ces animaux par leur legereté, & pour estre naturellement fauuaiges, ayent passé d'un mode à l'autre par quelque endroit où ils se ioignent, puis qu'aux grandes Isles & esloignées de la terre ferme, ie n'ay point de cognoissance qu'il s'y en trouue, quoy que i'aye fait recherche de le descouuir.

Des oyseaux de par deçà qui sont és Indes, & comment ils peuent y auoir passé.

CHAPITRE XXXV.

L'On pourra plus facilement croire qu'il en soit ainsi des oyseaux, & qu'il y en a de la mesme espeece de ceux de par deçà, comme sont les perdrix, les tourtes, pigeons, ramiers, cailles & plusieurs & diuerses sortes de faucons, lesquels l'on enuoye de la neuue Espagne & du Peru, aux seigneurs d'Es-

Histoire naturelle

pagne, d'autant qu'on en fait grande estime. Il y a mesme des Herons, & des Aigles de diuerfes sortes, & n'y a point de doute que ces especes d'oyseaux & autres semblables, n'y ayent passé bien plustost que les lyons, les tigres, & les cerfs. Il se trouue aussi és Indes vn grand nombre de Perroquets, speciallement aux Andes du Peru, & és Isles de Port-riche, & S. Dominique, où ils vont par bandes, comme font les pigeons par deçà. En fin les oyseaux avec leurs ailles, vont où ils veulent, & certainement plusieurs especes d'iceux pourront bien passer le Golphe, puis que c'est chose certaine, comme Pline l'affirme, qu'il y en a beaucoup qui passent la mer, & vont en des regions fort estranges, combien que ie n'aye point leu qu'aucuns oyseaux passent au vol vn si grand Golphe, comme est celuy de la mer Océane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout impossible, puis que l'opinion commune des mariniers est, qu'il s'en trouue deuxcens lieues, voire beaucoup dauantage loin de la terre. Et que mesme, cōme Aristote l'enseigne, les oyseaux endurent facilement estre dans l'eau, d'autant qu'ils ont peu de respiration, cōme nous voyons aux oyseaux maritimes, lesquels se plongent & sont vn long temps dedans l'eau. Ainsi pourra-on dire, que les oyseaux qui se trouuent à present en la terre ferme, & és Isles des Indes, ont peu passer la mer, se délassans en des Isles & en des terres qu'ils recognoissent par vn instinct naturel, (comme Pline raconte de quelques vns) ou par aduantage se laissans tomber en l'eau, quand ils

*Plin. lib. 10.
cap. 23.*

*Arist. lib. 3.
de part animal.
cap. 6.*

*Plin. lib. 10.
cap. 25.*

font fatiguez de voller, & apres reprenás le vol quand ils se sont reposez quelque peu. Quant aux oyseaux que l'on void és Isles, esquelles il n'y a point d'animaux terrestres, ie tiés sans doute, qu'ils y ont passé par vne des façons susdites. Mais pour les autres oyseaux qui se trouuent en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent esté comme des animaux de la terre, qui sont de la mesme espece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oyseaux fort pesans, comme les Austruches, dont il y en a fort au Peru, lesquelles ont accoustumé d'espouuanter quelque fois les moutós du pays qui vont chargez. Mais laissant ces oyseaux qui se gouuernent d'eux mesmes, sans que les hômes en ayent le soing, si ce n'est pour la chasse, parlons des oyseaux domestiques. Ie mesmerueille des poulles, attendu qu'il y en auoit aux Indes, auant que les Espagnols y arriuaissent, ce qui est assez prouué, parce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poule Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vsage le mesme Prouerbe que nous auós icy, d'appeller poule vn homme couïard. Ceux qui furent à la descouuerte des Isles de Salomon, racontent qu'ils y ont veu des poulles semblables aux nostres. L'on peut entendre que la poule estant vn oyseau si domestique, & si profitable come elle est, les hômes les y ont peu porter auec eux, quand ils passerent d'vn lieu en autre, come nous voyós encor aujour d'huy, & que les Indiéens voyageant portoient leur pouille, ou pouillet sur la charge qu'ils portent sur leurs espaulles,

Histoire naturelle

& mesmes les portent facilement en leurs poulliers, & cages de ionc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'especes d'animaux, & d'oyseaux de ceux de l'Europe, que i'ay dittes, & d'autres sortes que d'autres pourront raconter.

Comme il est possible qu'il y ayt és Indes quelques sortes d'animaux, dont il n'y ayt point ailleurs.

CHAPITRE XXXVI.



'Est chose plus difficile de monstrier & prouuer quel cōmencement ont eu plusieurs & diuerses sortes d'animaux qui se trouuent és Indes, de l'espece desquels nous n'auons point en ce continent. Car si le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'estoit point de besoin de sauuer alors toutes les especes d'oyseaux & animaux, si d'autres deuoient estre créées de nouueau : d'autre part on ne pourroit pas dire, que le monde eust esté fait & acheué és six iours de la creation, s'il y eust eu encor d'autres nouvelles especes à former, & principalement des animaux parfaits, & non moins excellens, que ceux qui nous sont cogneus. Si nous disons donc que toutes les especes d'animaux furent conferuees en l'arche de Noé, il s'ensuit que les animaux, de l'espece desquels il ne s'en trouue en d'autres endroits qu'és Indes, y ayent passé

de ce continent, tout ainsi comme nous auons dit des autres animaux qui nous sont cogneus. Cela supposé, ie demande comme il est possible qu'il n'en soit resté par deçà aucun de leur espece, & comme il s'en trouue seulement par delà, où ils sont comme voyagers & estrangers. C'est à la verité vne question qui m'a long tēps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, si les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne se trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont ils esté, veu qu'il n'est demeuré aucune apparence, ny reste d'iceux en tout ce monde? Que si ils n'y ont point passé d'une autre region, comment se font-ils formés & produits par delà? Par aduanture Dieu a-il fait vne autre nouvelle creation d'animaux? Ce que ie dy de ces Pacos, & Guanacos, ie le dy de mil autres differentes especes d'oyseaux & d'animaux de forests, qui iamais n'ont esté cogneus, ny de figure, ny de nom, & desquels il n'est fait aucune mention, soit entre les Latins, soit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce monde. Il faut donc dire, que combien que tous les animaux soient sortis de l'Arche, neantmoins par vn instinct naturel, & prouidence du Ciel, diuers genres d'iceux s'espartirent en diuerses regions, en aucunes desquelles ils se trouuerent si bien, qu'ils n'en voulurent point partir; ou s'ils en sortirent, ne se conseruerent, ou bien en fin de temps ils perirent totalement, comme l'on void arriuer en beaucoup de choses: car si l'on y veut regarder de

Histoire naturelle

pres, on trouuera que ce n'est pas tant seulement vne chose propre & particuliere és Indes, mais aussi generale en beaucoup d'autres regions & Prouinces de l'Asie, d'Europe, & d'Afrique, esquelles l'on dit qu'il y a de certaines especes d'animaux, qui ne se trouuent point en d'autres regions, au moins s'il s'en trouue ailleurs, l'on recognoist qu'ils y ont esté portez de là. Puis donc que ces animaux sont sortis de l'arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue seulement en l'Inde Orientale, & de là se sont communiquez en d'autres regions, nous en pourrons dire autant de ces animaux du Peru, & des autres des Indes qui ne se trouuent en autre partie du monde. L'on peut bien aussi considerer sur ce subyet, si tels animaux different en espece, & essentiellement de tous les autres, ou si ceste leur difference est accidentalle, laquelle peut y auoir esté causée par diuers accidens, comme nous voyons au lignage des hommes, que les vns sont blancs, & les autres sont noirs; les vns geans, les autres nains, & en l'espece des singes, les vns n'ont point de queue, & les autres en ont; entre les moutons, les vns sont ras, & les autres vellus; les vns grâds & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court comme ceux de Castille. Mais pour en parler plus sainement, qui voudra par ce discours, en mettant seulement ces differences accidentalles, conseruer la propagation des animaux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe, prendra vne charge de laquelle il pourra malai-

fément sortir à son honneur. Car si nous devons iuger les especes d'animaux par leurs proprietes, ceux des Indes sont si differens, que c'est appeller l'œuf chastaigne, de les vouloir reduire aux especes cogneues de l'Europe.

Des Oyseaux qui sont propres és Indes.

CHAPITRE XXXVII.

L y a aux Indes de plusieurs sortes d'oyseaux remarquables, soit qu'ils soient de la mesme espece de ceux d'icy, ou autres differens. Ils apportent de la Chine certains oyseaux, qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps est quasi plume. Ils ne s'assient point en terre, mais ils se pendent aux rameaux par des filets, ou plumes qu'ils ont, & ainsi se reposent comme des mouches, & choses aériennes. Au Peru il y a des oyseaux qu'ils appellent Tomineios, si petits, que beaucoup de fois i'ay douté, les voyant voler, si c'estoient abeilles, ou papillons: mais à la verité, ce sont oyseaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores, y sont d'une extreme grandeur, & d'une telle force, que non seulement ils ouurent & despecent vn mouton, & le mangent, mais aussi vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes, (lesquelles ie croy quant à moy estre du genre

Histoire naturelle

des corbeaux) sont d'une estrange legereté, & ont la veüe fort aiguë, estans fort propres pour nettoyer les Citez, d'autant qu'ils n'y laissent aucunes charongnes, ny choses mortes. Ils passent la nuit sur les arbres, ou sur les rochers, & au matin viennent aux Citez se mettans sur le sommet des plus hauts edifices, d'où ils espient & attendent leur prise. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on raconte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayacs sont oyseaux plus grands que perroquets, & leur ressemblent en quelque chose, ils sont estimez pour la diuerse couleur de leur plumage, qui est fort beau, & fort agreable. En la neuue Espagne il y a abondance d'oyseaux, d'un excellent plumage, de sorte qu'il ne s'en trouue point en Europe, qui en approchent: comme l'on peut voir par les images de plumes, qu'ils apportent de là, lesquels avec beaucoup de raison, sont prisés & estimés, donnans occasion de s'esmerveiller que l'on puisse faire avec des plumes d'oiseaux, vne œuvre si delicate, & si parfaitement esgale, qu'ils semblent proprement estre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil, & vn regard si gay, si vif, & si agreable, que le peintre n'en peut pas faire de si beaux avec son pinceau, & ses couleurs. Quelques Indiens, bons ouriers & experts en cet art, pourtrayent de ces plumes, & representent parfaitement ce qu'ils voyent peint avec le pinceau, de telle façon que les peintres d'Espagne n'ont en ce point aucun aduantage sur eux. Le precepteur du Prince d'Espagne Dom Phillippe, luy donna

trois estampes, ou pourtraits faicts de plume, comme pour mettre en vn Breuiare; lesquelles son Altesse monstra au Roy Dom. Philippes nostre sieur son pere; lesquels sa Majesté contemplant, & regardant de pres, dist qu'il n'auoit iamais veu en œuure si petite vne chose de si grande perfection & excellence. Comme l'on eust vn jour presenté à la Saincteté de Sixte V. vn autre quarre plus grand où estoit pourtrait saint François, & qu'on luy eust dit que les Indiens faisoient cela de plume; il le voulut esprouuer, touchant des doigts le tableau, pour voir si c'estoit plume, d'autant que cela luy sembloit chose merueilleuse d'estre si proprement ageancé, que la veüe ne pouuoit iuger, & discerner si c'estoient couleurs naturelles de plume, ou si elles estoient artificielles, de pinceau. C'est vne chose fort belle, que les rais & regard que iette vn verd, vn orengé, comme doré, & autres couleurs fines, & vne chose digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon, on les void comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la Prouince de Mechouacan, & au bourg de Pascato. La façon est qu'avec de petites pinces delicates ils arrachent les plumes des mesmes oyseaux morts, & avec vne colle desliee qu'ils ont, les vont attachant legerement & poliment. Ils prennent ces plumes si delicates & petites de ces oyseaux qu'ils appellent au Peru, Tomincios, ou d'autres semblables, qui ont de tresparfaites couleurs en leurs plumes. Les Indiens, outre ces images, se seruoient des plumes:

Histoire naturelle

en beaucoup d'autres ouvrages fort precieux, specialement pour l'ornement des Roys & Seigneurs, de leurs temples & idoles : car il y a aussi d'autres grands oyseaux qui ont des plumes excellentes & tres-fines, dequoy ils faisoient des pennaches & plumages bigarrez, specialement quand ils alloient en guerre, les enrichissant d'or & d'argent, fort artificiellement, qui estoit vne chose de grand prix. Les mesmes oyseaux y sont encores aujourd'huy, mais ils n'en sont pas tant curieux, & n'en font plus tant de pennaches, ny de gentilleses, comme ils fouloient. Il y a aux Indes d'autres oyseaux du tout contraires à ceux-cy, de si riche plumage, lesquels outre ce qu'ils sont laids, ne seruent d'autre chose que de faire de la fiente, & neantmoins ne sont ils pas, peut estre, de moindre profit. L'ay consideré cela, m'esmerueillant de la providence du Createur qui a ainsi ordonné que les autres creatures seruent aux hommes. En quelques Isles ou Phares, qui sont ioignant la coste du Peru, l'on void le loing des pics, & montagnes toutes blanches, & diroit-on à les voir, que ce seroit de la neige, ou que tout y est vne terre blanche: mais ce sont des monceaux de la fiente de ces oyseaux marins qui vont là continuellement fienter, & y en a si grande abondance, qu'elle se hausse plusieurs aulnes, voire plusieurs lances en haut, ce qui semble chose fabuleuse. Ils vont avec des balteaux à ces Isles, seulement pour charger ceste fiente, pource qu'il n'y a autre fruct, grand, ny petit en icelles; & est ceste fiente si commode, & si

profitable, que la terre qui en est famee, rapporte du fruit en fort grãde abondance. Ils appellent ceste fiente, guano, d'où a pris le nom la vallee, qu'ils disent de limaguana, és vallees du Peru, où ils se seruent de ceste fiente, & est la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades, & autres fuits y excèdent en grandeur & bon-té tous les autres, & disent que c'est pource que l'eau avec laquelle ils les arrousent, passe par de la terre fumee de ceste fiente, qui cause la beauté de ce fruit. Tellement que ces oy-seaux n'ont pas seulement la chair pour seruir de viande, le chant pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardise; mais aussi leur fiente sert pour engraisser la terre. Ce qui a esté ainsi ordonné par le Createur souuerain, pour le seruice de l'homme, à fin qu'il se ressouuienne de recognoistre, & estre loyal à celuy duquel tout son bien procede.

Des bestes de chasse.

CHAPITRE XXXVIII.

 **V**TRE les animaux de chasse dont nous auons parlé, qui sont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui se trouuent par delà, dont ie ne sçache point qu'il y en ayt par deçà, sinon que parauenture ils y aient esté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui sont faits comme petits porcs, qui ont ceste chose estrange d'a-

Histoire naturelle

uoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-là vont par les bois en troupe, ils sont cruels sans estre aucunement craintifs, au contraire ils assaillent, & ont des crocs comme razors, avec lesquels ils font de dangereuses blessures & incisions, si ceux qui les chassent ne se mettent en lieu de sauueté. Ceux qui les chassent, pour les tuer plus seurement montent en des arbres, où incontinent les Sainos ou porcs accourent, & arriuent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne peuuent nuire à l'homme, & alors du haut avec vne lance ils blessent & tuent ceux qu'ils veulent. Ils sont tres-bons à manger : mais il est besoing aussi tost leur oster & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'espine, car autrement dans vn iour ils se corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui ressemblent à des cochons de lait, & les appellent, Guadatinaias. Je doute s'il y auoit aux Indes, auant que les Espagnols y vinssent, des porcs de la mesme espece de ceux d'Europe, d'autant qu'en la descouuerte des Isles de Salomon, il est dit qu'ils y trouuerent des poulles & des porcs d'Espagne. Mais quoy que ce soit, c'est vne chose certaine que ce bestial a multiplié presque en toutes les parties des Indes fort abondamment. Ils en mangent la chair fraische, la tiennent aussi saine & bonne, comme si c'estoit du mouton; comme en Carthagene en quelques endroits ils sont deuenus sauuages & cruels, & leur fait-on la chasse comme à des sangliers, ainsi que l'on void en saint Dominique, & es autres Isles où le bestial s'est habitué aux forests. En quelques

endroits ils les nourrissent avec le grain de may, & ils s'engraissent merueilleusement afin d'en auoir le sain, dont ils vsent à faute d'huile. En aucuns lieux l'on en fait des iambons, comme en Tolluca de la neuue Espagne, & en Paria du Peru. Retournant donc à ces animaux de par delà, tout ainsi comme les Sainos sont semblables aux porcs, quoy qu'ils soient plus petits; ainsi les dantes ressemblent aux petites vaches, combien qu'ils ressemblent mieux à des mulles, pour n'auoir point de cornes. Le cuir de ces animaux est fort estimé pour des collets & autres couuertes, & sont si durs, qu'ils resistent à quelque coup que ce soit. Et comme les dantes sont deffendus par la force & dureté de leur cuir, ceux qu'ils appellent armadillos, le sont aussi par la multitude des escailles qu'ils ont, lesquels s'ouurent, & se serrent comme ils veulent en façon de cuirasse. Ce sont des petits animaux qui vont par les bois, lesquels ils appellent armadillos, à cause de la deffense qu'ils ont de se mettans dans leurs coquilles, & les descouurant quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne me semble pas chose de grande valeur: mais la chair des yquanas est vn meilleur manger, combien qu'ils soient hideux & horribles à la veüe; car ils ressemblent aux vrais lezards d'Espagne, encores qu'ils soient d'un genre ambigu & douteux, d'autant qu'ils vont en l'eau, & fortans en terre, montent aux arbres du riuage, & comme ils se iettent des arbres en l'eau, les batteaux se mettent dessous qui les recueillent. Les chinchilles est vn autre genre de petits animaux,

Histoire naturelle

comme escurieux ; ils ont vn poil merueilleusement doux & lissé , & porte t'on leurs peaux comme vne chose exquisite & salutaire pour eschauffer l'estomach , & les parties qui ont besoin de chaleur moderee. Ils font des couuertes & des castellongnes du poil de ces chinchilles , & se trouuent en la Sierre du Peru , où il y a mesme vn petit animal fort commun qu'ils appellent cuyes , que les Indiens estiment pour vn tres-bon manger , & ont accoustumé d'offrir souuent en leurs sacrifices ces cuyes. Ils sont comme petits connins , & ont leurs creux & tanières dans la terre , & en quelques lieux ont miné toute la terre ; les vns sont gris, les autres blancs , & les autres meslez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent viscachas , qui sont comme des lievres , combien qu'ils soient plus grands , auxquels ils font la chasse , & les mangent. Des vrais lievres il y en a assez grand nombre pour la chasse en quelques endroits. L'on trouue aussi des connins au Royaume de Quitto , mais les bons y sont venus d'Espagne. C'est vn autre animal estrange que celuy, lequel pour son excessiue pesanteur & tardiueté à se mouuoir , ils appellent Perico legero , ou petit Pierre le leger : il a trois ongles à chaque main , & meurt ses pieds & ses mains comme par compas , & fort pesamment , & ressemble de face à vne guenon : il a vn cry hautain , il monte aux arbres , & mange des fourmis.

Des Micos, ou guenons des Indes.

CHAPITRE XXXIX.



AR toutes les montagnes de ces Isles de la terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre infiny de micos, ou guenons, qui sont de la race des linges, mais differents en ce qu'ils ont vne queüe, voire fort longue. Et y en a entr'eux quelques races qui sont 3. fois plus grands, voire 4. que les ordinaires; les vns sont du tout noirs, les autres bays, les autres gris, & les autres tachetez, & meslez. Leur legereté & leur façon de faire est admirable, pource qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent presque imiter les oyseaux. En allant de Nom de Dieu en Panama, ie vids en Capira qu'vne de ces guenons sauta d'vn arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuiere, ce qui me fist beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulent, s'entortillans la queüe en vne branche pour s'esbranler; & quand ils veulent sauter en vn lieu éloigné; & qu'ils ne peuvent d'vn saut y atteindre, ils vsent alors d'vne gentille façon, qui est qu'ils s'attachét à la queüe les vns des autres, & font par ce moyen comme vne chaine de plusieurs, puis apres ils s'élancent & se iettent auant, & le premier estant aydé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il ayde & soustient tout le

Histoire naturelle

reste, iusqu'à ce qu'ils soiēt tous paruenus attachez, comme j'ay dit, à la queue les vns des autres. Ce seroit chose longue à raconter quelles folies, embusches, & traueses, & les ieux, & gaillardises qu'ils font quand on les dresse, lesquelles ne semblent pas venir d'animaux brutaux, mais d'un entendement humain. I'en vids vn en Carthagene en la maison du Gouverneur tellement dresse, que les choses qu'il faisoit sembloient incroyables. Ils l'enuoient à la tauerne pou auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'estoit pas possible de luy tirer l'argent de la main, iusqu'à ce qu'on luy eust donné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la rue & qu'ils le vissent agasser, ou luy ieter des pierres, il mettoit bas le pot d'un costé & sur les pierres, ruant de sa part contre les enfans, iusques à ce qu'il eust assure le chemin; puis retournoit à porter son pot, & qui plus est, encores qu'il fust bon beuveur de vin (côme plusieurs fois ie luy en ay veu boire, lors que son maistre luy en iettoit d'enhaut) neantmoins il n'y eust iamais touché qu'on ne luy en eust donné congé. Ils me dirent mesme que s'il voyoit des femmes fardées, il se iettoit sur elles, & leur tiroit la coiffure, les des-accommodât, & les voulant mordre. Cecy pourra estre addition, pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne pense point qu'il y ayt animal qui plus approche de la cōuersation humaine, que ceste race de guenons. Ils en racontent tant de choses, que de peur qu'on ne pense que j'adjouste foy à des fables, ou qu'on ne les

tienne pour telles, ie trouue meilleur de laisser ce subiect & conclure ceste matiere, en benissant l'auteur de toutes creatures de ce qu'il a voulu creer vne espece d'animaux seulement pour la recreation & le plaisir des hommes. Quelques vns ont escrit que l'on apportoit ces micos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'estoit de l'Orientale.

Des vicugnes & tarugues du Peru.

CHAPITRE XL.



N T R E les choses remarquables des Indes du Peru, sont les vicugnes & moutons du pays qu'ils appellent, qui sont des animaux traistables & de beaucoup de profit. Les vicugnes sont sauuages & les moutons est vn bestial domestique. Quelques vns ont pensé que les vicugnes sont ce que Aristote, Pline, & autres auteurs traittent, quand ils escriuent de ce qu'ils appellent *Capreas*, qui sont chevres sauuages, & leur portent certainement quelque ressemblance pour la legere-
té qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & pour ressembler aussi en quelque chose aux chevres, mais en effet elles ne sont point d'une mesme espece, car les vicugnes n'ont point de cornes, mais celles-là en ont, comme Aristote raconte. Ce ne sont point non plus les chevres de l'Inde Orientale, de l'espece desquels ils tirent

*Arist. li. 3.
de partibus
animal. cap.
2. libr. 10.
cap. 72.*

Histoire naturelle

les pierres de bezaar : car s'ils sont de ce genre, ce seroit vne espece diuerse, comme en la race des chiens l'espece du mastin est autre que celle du levrier. Les vicignes du Peru ne sont point aussi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la Prouince de la neuue Espagne, lesquels ils appellent là bezaars, d'autant que ceux-là sont de l'espece des cerfs & venaison. Neantmoins ie ne sçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux, sinon au Peru, & en Chillé, qui sont Prouinces joignantés l'vne de l'autre. Les vicignes sont plus grandes que les chevres, & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirant à couleur de rose seche, quelque peu plus claire. Ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paissent, & se retirent és endroits les plus hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas. La neige, ny la gelee ne les offense pas, au contraire il semble qu'elle les recrée. Ils vont en troupe, & courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageurs, ou quelques bestes, ils s'enfuyent comme bestes fort timides, & en fuyant ils chassent deuant eux leurs petits. On ne s'apperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'est pourquoy les Rois Inguas auoient deffendu la chasse des vicignes, si ce n'estoit pour leurs festes, & par leur commandement. Quelques vns se plaignent que depuis que les Espagnols y sont entrez, on a donné trop de licence à la chasse des vicignes, & qu'ils sont diminuez pour ceste occasion. La maniere de chasser dont les Indiens vsent, est de ce chaco, qui est qu'ils samassent plusieurs hommes en-

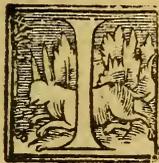
semble, quelquefois iusques à mil, ou trois mil, voire dauantage, & entourant vn grand espace de bois, vont chassant la venaison, iusques à ce qu'ils se soient ioincts de tous costez par ce moyen ils se prennent d'ordinaire de 3. à 4. cens ou environ, & lors ils prennent ce qu'ils veulent, laissant aller le reste, spécialement les femelles pour la multiplication. Ils ont accoustumé de tondre ces animaux, & de faire de leur laine des couuertures & castellongnes de grand prix, parce que ceste laine est comme vne soye blanche, qui dure long temps; & cōme la couleur est naturelle, & non point de teinture, elle est perperuelle. Les estoifes faites de ceste laine, sont fort fraisches, & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles sont profitables pour l'infiamation des reins & autres parties, temperans la chaleur excessiue. La mesme vertu a ceste laine, quand elle est mise en des matelas. C'est pourquoy quelques vns en vsent à cete fin pour l'experience qu'ils en ont. Ils disent dauantage, que ceste laine, ou couuerture faite d'icelle, est medicinale pour d'autres indispositions, comme pour la goutte, toutefois ie n'ay pas cognoissance que qu'on en ayt fait aucune experience certaine. La chair de ces vicignes n'est pas bonne, encore que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de la cecine, ou chair sechee, pour les effects de la medecine. Je diray ce que j'ay veu cheminant par la Sierre du Peru, j'arriuy en vn tambo, ou hostellerie vn soir, estant affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vouloient sortir dehors (qui est vn acci-

Histoire naturelle

dent lequel ordinairement aduient en ces parties-la, d'autant qu'on passe des lieux couverts de neige, qui cause cét accidēt en les regardant.) Estant donc couché avec telle douleur que ie perdois presque patience, arriua vne Indienne qui me dist, Pere, mets-toy cela aux yeux, & tu feras guarý; c'estoit vn morceau de chair de vicugne tuee nouvellement, & encore toute sanglante. l'vsay de ceste medecine, & incontinent ceste douleur s'appaisa, & peu de temps apres me quitta du tout. Outre les chacos que j'ay dit, qui est la façon generale, & plus commune de chasser és Indes, ils ont accoustumé d'en vsfer d'vne autre particuliere pour les prendre, qui est qu'en approchant assez pres, ils iettent des cordeaux avec certains plombs, qui prennent, & se meslent entre leurs pieds, & les empeschent qu'ils ne peuent courir, par ce moyen ils prennent la vicugne. La principale raison pourquoy cēt animal est estimé, est à cause des pierres de bezaar qui se trouuent en luy, desquelles nous traiterons cy apres. Il y a vn autre genre d'animaux qu'ils appellent tarugas, lesquels aussi sont sauuages, & sont plus legers que les vicignes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchent point en troupe comme les vicignes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seules, & communement en des lieux tres-hauts. On tire mesme des pierres de bezaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation, & de vertu.

Des Pacos, Guanacos, & moutons du Peru.

CHAPITRE XL I.



L n'y a chose au Perude plus grãde richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellēt moutós des Indes, & les Indiens en langue generale l'appellēt lama: car tout bien considéré, c'est

l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux qu'on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestement, comme ils font des brebis en Espagne. Dauantage ils en tirent la commodité de la charge & de la voiture de tout ce qu'ils ont besoin, attēdu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé, il n'est point de besoin de despandre à les ferrer, ny en selles, ou en basts, & non plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuitement, se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs; de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iuments en vn mesme animal. Et comme c'est vne nation pauvre, il a voulu aussi les exempter en ce poinct, de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutons ou lamas, les vns desquels ils appellent pacos, ou moutons porte laine, & les autres sont raz, & de peu de laine; aussi sont-ils meilleurs pour la charge. Ils sont plus grands que des grands moutons, & moindres que des veaux, & ont le

Histoire naturelle

col fort long, à la semblance d'un chameau, dont ils ont bien besoing: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoing d'un col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tous blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres mellez, qu'ils appellent Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux, pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons, & des sacrifices. La chair en est bonne; encores qu'elle soit dure: mais celle de leurs agneaux est la meilleure, & la plus delicate que l'on scauroit manger, toutefois l'on n'en consume pas beaucoup à manger, pource que le principal fruit & profit qu'ils rapportent, est la laine pour faire des draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuvre, & font des estoifes, dont ils se vestent, l'une qui est grossiere & commune qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent cumbi. De ce cumbi ils font des tapis de table, des couuertes, & autres ouurages exquis, qui sont de longue duree, & ont vn assez beau lustre, approchant comme du misoye; & ce qu'ils ont de singulier, est leur façon de tistre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulent, sans que l'on voye aucune fin, ny bout en toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de grands maistres ouuriers à faire ceste matiere de cumbi, & les principaux residuoient au quartier de Capachica, joignant le grand lac de Titicaca. Ils teignent ceste

laine de diuerses couleurs tres-fines, avec plusieurs sortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differents ourages, de grossiers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens & Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs mestiers en leur maison, sans qu'ils ayent besoin d'acheter, ny faire faire les estoffes qu'ils vsent chez eux. Ils font de la chair de ce bestial, du cufchargui, ou chair sechee, qui leur dure long temps & en font grâde estime. Ils ont accoustume de conduire des bandes de ces moutons, chargez comme voituriers, & vôt en vne bande de trois cens, ou cinq cens, voire mil moutons, lesquels portent du vin, du may, du coca, du chuno, du vis argent, & toute autre sorte de marchandise, & qui plus est, de l'argent la meilleure de toutes: car on porte les barres d'argent depuis Potozi iusqu'en Ariqua, où il a soixante & dix lieües, & auoient autrefois accoustumé de les porter à Arequipa, qui sont cent cinquante lieües. Je me suis beaucoup de fois esmerueillé de voir ces troupes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup dauantage, qui sont plus de trois cent mil ducats, sans autre garde, ny escorte, que quelques Indiens, qui seruent seulement pour guider les moutons, & les charger, & descharger, ou pour le plus quelques Espagnols; & dorment ainsi toutes les nuités au miliendes champs sans autre garde que cela. Et neantmoins en vn si long chemin, & avec si peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ayt faute, ou perte d'aucune chose sur vn si grand nombre d'argent, tant

Histoire naturelle

est grande la seureté, dessous laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairement vn de ces moutons, est comme de quatre ou six arrobes; quand le voyage est long, ils ne cheminent par iour que deux, ou trois lieues, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellent, qui sont ceux qui cōduisent les trouppes & bandes, ont leurs gistes, & repaires ordinaires. qu'ils cognoissent où il y a de l'eau, & des pasturages, & là ils deschargent, & font leurs tentes, y faisans du feu, & accommodans leur manger, & ne sont pas trop mal, encores que ce soit vne façon de cheminer assez flegmatique & tardiue. Quand il n'y a point plus d'vne iournee de chemin à faire, vn de ces moutons porte bien huit arrobes pesant, & dauantage, & chemine auç sa charge vne iournee entiere de huit, ou dix lieues, ainsi qu'en ont vñ de pauvres soldats qui cheminoient par le Peru, Tout ce bestial se plaist en vn air froid, & pour ceste occasion il se trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos à cause de la chaleur. Il arriue par fois que ce bestial est tout couuert de glace & de gellee, & neantmoins demeure sain, & se porte fort bien. Les moutons ras sont plaisans à regarder, pource qu'ils s'arrestent au chemin, & haussent le col, regardans les personnes fort attentiuement, & demeurent là ainsi vne longue espace de temps sans se mouuoir, ny faire semblant de crainte, ny de contentement; ce qui donne occasion de rire, les voyant ainsi arrestez, encores que quelquefois ils se pouuent subitement, & sen courent auç la charge

iufques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouans atteindre, on est contraint de les tuer, & tirer à l'arquebuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquefois. Les Pacos se fachent & s'obstinent contre la charge, se couchans avec icelle, fans qu'on les puiſſe faire releuer, mais pluſtoſt ſe laiſſeront ils couper en mil pieces que de ſe mouuoir, quand ce deſpit leur vient, d'où eſt veu le prouerbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'un ſ'eſt empacqué, pour ſignifier qu'il ſ'eſt obſtiné, d'autant que quand ces animaux ſe fachent, c'eſt avec excés. Le remede que les Indiens ont alors, eſt de ſ'arreſter, & ſ'aſſeoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de careſſes, iuſqu'à ce qu'il oſte la facherie, & qu'il ſe releue & aient quelquesfois, qu'ils ſont contraints d'attendre deux ou trois heures, iuſqu'à ce qu'il ſoit deſempacqué & deſennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute viue celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infeſtaſt le reſte: pour ce que c'eſt vn mal fort contagieux, & qui va de l'un à l'autre. Vn Indien qui aura vn ou deux de ces moutons, n'eſt pas réputé pauvre: car vn de ces moutons de la terre vaut ſix & ſept pezes eſſayés, & dauantage ſelon le temps & les lieux.

Histoire naturelle

Des pierres Bezaars.

CHAPITRE XLII.



A pierre Bezaar se trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy dessus estre propres & particuliers du Peru, de laquelle quelques autheurs de nostre temps ont escrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudrôt auoir plus particuliere cognoissance. Pour le subiect present, il suffira de dire que cesté pierre qu'ils appellét bezaar, se trouue en l'estomach & ventre de ces animaux, quelquefois vne seule, & quelquefois deux, & trois, & quatre. Elles sont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grâdeur, & en lacouleur: d'autât que les vnes sont petites, côme auelines, & encor moindres, les autres sont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeons, & quelquesvnes aussi grâdes côme vn œuf de poule, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme, les vnes sont de forme rôte, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de plusieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de grises, de verd-brunes, d'autres qui sont côme dorées. Ce n'est pas vne regle certainé, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles sont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres sont formees & compoées de diuerses uni-

ques, ou pellicules, & les vnes sur les autres. En la Prouince de Xaura, & en d'autres Prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuerses sortes d'animaux, fiers & domestiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adioustét vne autre espece, qu'ils disent estre chevres sauuages, & sont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres sortes d'animaux sont fort cogneuës au Peru, & en auons desia traitté cy dessus. Les Guanacos ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noires, & ne sont pas tant estimees, ny approuuees pour l'vsage de la medecine. On tire les plus grosses pierres de bezaar, des Vicunes, & sont grises, ou blanches, ou de verd obscur, lesquelles sont tenuës pour les meilleures. L'on estime que celles des Tarugues sont les plus excellentes, dont il y en a quelques-vnes bien grosses, elles sont communement blanches, tirans sur le gris, & ont leurs tuniquees & pellicules, communement plus grolles & espaissees que les autres. L'on trouue la pierre bezaar esgalement autant aux masles, qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrét, ruminent, & ordinairement paissent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enseignement de leurs peres & anciens, que en la Prouince de Xaura, & en d'autres Prouinces du Peru, il y a plusieurs herbes & animaux venimeux, lesquels empoisonnent l'eau, & les pasturages où ils boient & mangent, & où ils fleurent. Desquelles herbes venimeuses il y en

Histoire naturelle

avne qui est fort cogneuë de la vicugne par vn instinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, lesquels mangent ceste herbe, & par le moyen d'icelle ils se preseruent du poison des eaux & des pasturages, & ainsi disent-ils que de ceste herbe se forme en leur estomach ceste pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poison, & les autres operations merueilleuses. C'est l'opinion & tradition des Indiens, descouuerte par des personnes fort experimentés au Royaume du Peru, ce qui s'accorde avec la raison, & avec ce que Pline raconte des chevres montagneres, lesquelles se nourrissent, & paissent de poison, sans qu'il leur fasse mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, chevres & veaux, de l'espece de ceux de Castille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paissent és mesmes roches que font les autres; respondent qu'ils ne croyent pas que ces susdits animaux de Castille, mangent ceste herbe, & qu'ils ont mesme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela semble s'accorder avec ce que nous sçauons, qu'en la neuue Espagne il se trouue de pierres de bezaar, combien qu'il n'y ayt point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guanacos, mais seulement des Cerfs, en quelques vns desquels l'on trouue ceste pierre. Le principal effet de la pierre bezaar, est contre le venin & maladies venimeuses, encor qu'il y ayt sur ce diuerfes opinions, & quelques vns tiennent cela pour mocquerie, & les autres en font des miracles. Comment que s'en soit, c'est vne

Plin. lib. 10.
cap. 72.

chose certaine, qu'elle est de grande operation, quand elle est appliquee à temps, d'une façon convenable, ainsi que les herbes, & à des personnes capables & disposees. Car il n'est pas de medecine, qui guarisse infalliblement tousiours. En Espagne, & en Italie, l'on a veu d'admirables effects de ceste pierre contre la Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais non pas tât au Peru. L'on l'applique pilee & mise en quelque liqueur, qui se puisse accommoder pour la guerison de la melancholie, mal caduc, fiebvres pestilentieuses, & pour plusieurs sortes de maladies. Les vns la prennent avec du vin, les autres avec du vinaigre, avec eau d'azahac, de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres sortes, que diront les Medecins & Apoticaire. La pierre de bezaar n'a aucune saveur propre, comme mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables, & n'y a point de doute que l'auteur de tout cét vniuers, n'ait donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pierres de bezaar, qui viennent de l'Inde Orientale, ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, lesquelles sont de couleur oliuastre, le second celles du Peru, & le troisieme celles de la neuue Espagne. Depuis que l'on a commencé de faire estat de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont sophistiqué, & fait d'artificielles; & plusieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croient que ce sont pierres fausses, & vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes fort fines, & de petites qui sont contrefaites. L'espreuve & experience, est le meilleur maistre de les co-

Histoire naturelle

gnoistre. Vne chose est digne d'admirer, qu'ils naissent & se forment sur des choses fort estranges, côme sur vn fer d'esgaillette sur vne esplingue, ou sur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent-ils pas, qu'elle soit fausse, pour-ce qu'il arriue que l'animal peut auoir auallé cela, & que la pierre se caille & s'épaissit là dessus, qui va croissant vne coquille l'vne sur l'autre, & ainsi s'augmente. Je veids au Peru deux pierres fondees & formees sur des pignons de Castille, ce qui nous fit tous beaucoup esmerueiller, pour-ce qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes, ny de pignons de Castille, s'ils n'estoient apportez d'Espagne, ce qui me semble chose fort extraordinaire. Ce peu suffisé, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinales, côme la pierre d'Hyiada, ou de Racte, la pierre de sang, de laiçt, & de mer: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur desquelles il n'est point de befoing de parler, pour n'auoir rien de cômun à la matiere des animaux dont nous auõs traitté. Ce qui est dit, soit pour faire entendre comme le grand Maistre & Auteur tout puissant de l'vniuers, a departy ses dons, & secrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour lesquels il doit estre adoré & glorifié par tous les siecles des siecles. Amen.



Prologue des Liures suiuan.

A Tant traité ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traiteray cy apres de l'histoire morale, c'est à dire, des coustumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouveau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes, & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est presenté: L'ordre & raison nous inuite à poursuiure & entreprendre le traité des hommes qui habitent au nouveau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suiuan, ce qui me semblera digne d'estre recité sur ce suiet. Et pource que l'intention de ceste histoire n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui se passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste cognoissance, au fruiet que l'on peut tirer dicelle, qui est d'aider à ce peuple à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur qui les a tirez des tenebres tres-obscurés de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euan-gile. Partant premierement ie diray en ces liures suiuan, ce qui touche leur religion, ou su-

perstitution, leurs costumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouvernement, de leurs loix, costumes & de leurs faicts. Et pource que la memoire s'est conseruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencemens, successions, guerres, & autres choses dignes de raconter, outre ce qui sera traité au liure sixiesme, ie feray vn propre & particulier discours au liure septiesme, iusqu'à monstrier la disposition & augures que ces nations eurent du nouueau Royaume de Christ, nostre Seigneur, qui se deuoit estendre en ces terres, & les subinguer à soy, comme il a fait en tout le reste du monde. Qui à la verité est vne chose digne de grande consideration, de voir comme la diuine prouidence a ordonné, que la lumiere de sa parole trouuast entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'est point chose qui soit de mon proiet decrire maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parties là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matière, & non plus ce que les seruiteurs du Seigneur y ont traouuillé & fructifié, d'autant que cela requiert vne autre nouvelle diligence. Ie me contenteray seulement de mettre ceste histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle est desia toute acheminée à faire cognoistre les choses naturelles & moralles des Indes, à fin que le

spirituel,

spirituel, & le Chrestianisme y soit planté &
 augmenté, comme il est amplement expliqué
 aux liures que nous auās escrit, de procurāda
 Indiorum salute. Que si quelqu'un s'esmer-
 ueille d'aucunes façons, & costumes des In-
 diens, & les veut mespriser comme idiots, ou les
 auoir en horreur, comme gens inhumains &
 diaboliques; qu'il prenne garde & se souuienne
 que les mesmes choses, voire de pires, ont esté
 veuës entre les Grecs & les Romains, qui ont
 commandé à tout le monde, comme l'on pourra
 facilement entendre non seulement de nos Au-
 theurs, Eusebe de Cesaree, Clemēt Alexandrin,
 Theodoret, & autres; mais aussi des leurs mes-
 mes, commē Pline, Denys Halycarnasse, & Plu-
 tarque. Car le Prince des tenebres estant le
 chef de toute infidelité, ce n'est pas chose nou-
 uelle de trouuer entre les infideles des cruauetz
 des immondices, & des follies, propres & con-
 uenables à vn tel maistre. Et iacoit que les an-
 ciens Gentils ayent de beaucoup surpassé ceux-
 cy du nouveau monde, en valeurs & science
 naturelle, neantmoins peut-on remarquer en
 eux plusieurs choses dignes de memoire. Mais
 en fin le plus qu'il y a, est comme de gens barba-
 res, lesquels priuez de la lumiere supernaturel-
 le, ont eu aussi defaut de la Philosophie & de
 l'etrine naturelle.



LIVRE CINQUIESME
DE L'HISTOIRE NATV-
relle & morale des Indes.

*Que l'orgueil & l'enuie du diable a esté la
cause de l'idolatrie*

CHAPITRE PREMIER.



L'ORGVEIL & la presomption du diable est si grande & si obstinée, que tousiours il appette & s'efforce de se faire honorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut desrober & s'approprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il ne cesse de le faire aux nations aueugles du monde, lesquelles la lumiere & resplendeur du saint Euangile n'a point encor esclaircies. Nous lisons en Iob de cét orgueilleux tyran, qu'il met ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il est le Roy. Les diuines Escritures nous enseignét fort clairement ses mauuaises intentions, & sa trahison si outrécuidee, par laquelle il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu,

Iob. 41.

iceluy disant en Esaye: *Tu disois en toy-mesme, ie monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assouray au sommet du firmament, & aux costez d'Aquilon: ie passeray la hauteur des nuës, & seray semblable au Tres haut.* Et en Ezechiel: *Ton cœur s'est esléué, & tu as dit, ie suis Dieu, & me suis assis en la chair de Dieu au milieu de la mer.* Ainsi tousjours presiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iuste, & seuer chastiment du tres-haut l'ait despoüillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il s'estoit enorgueillly, ayant esté traitté comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes: neâtmoins il n'a pas diminué d'un point sa meschante & peruerse intention, laquelle il domonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espee de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui hayssent Dieu, continue, & va tousiours croissant. D'où vient le perpetuel & estrange soucy que cét ennemy de Dieu a tousiours eu, de se faire adorer des hommes, inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si long temps subiette la plus grande partie du monde, de sorte qu'à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple d'Israel. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume; par sa mesme tyrannie il a commencé d'assaillir les peuples & nations les plus esloignees & barbares, s'efforçant de conser-

Esa. 14.

Ezech. 28.

Psal. 73.

Math. 12.

Histoire naturelle

Iob. 40.

uer entr'eux la fausse & mensongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostee en son Eglise, l'enchaînant & enfermant comme en vne cage, ou prison, ainsi qu'une beste furieuse à sa grande confusion, & resiouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpee de la meilleure, & plus notable partie du monde, il s'est retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblesse, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux, pour lesquels le diable s'est tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation, où il n'y ait quelque idolatrie. L'une, est la grande presumption & orgueil, qui est telle, que qui voudra considerer comme il a bien oté s'attaquer au mesme Fils de Dieu & vray Dieu, en luy disant effrontément qu'il se prosternast deuant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas assurement que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fust le Fils de Dieu. Cruel & espouuantable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu ! certainement ce-luy-là ne trouuera pas beaucoup estrange, qu'il se fasse adorer come Dieu, par des nations ignorantes, puis qu'il s'est voulu faire adorer par Dieu mesme, en se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable créature. L'autre cause & motif de l'idolatrie, est la hayne mortelle, & mimitié qu'il a conceüe pour jamais con-

Matth. 4.

tres les hommes. Car comme dit le Sauueur, dès le commencement il a esté homicide, & retient cela comme vne condition & propriété inseparable de sa meschanceté. Et pource qu'il sçait que le plus grand mal'heur del'homme, est d'adorer la creature, comme Dieu; à ceste occasion, il ne cesse d'inuenter toutes sortes d'idolatries, pour destruire les hommes & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nie son Dieu, suiuant ce passage, *Tu as delaisse le Dieu qui t'a creé:* Et l'autre, *Deut. 32.* qu'il s'affubietit à vne chose plus basse que luy, pource que toutes les creatures sont inferieures à la raisonnable, & le diable, encor qu'il soit superieur de l'homme en nature, neantmoins en estat il est beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceste vie est capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu est des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le diable superbe & orgueilleux est fort content.

*De plusieurs sortes d'idolatrie, desquelles les
Indiens ont usé.*

CHAPITRE II.

Idolatrie, dit le saint Esprit par le *Sap 14.* Sage, est la cause, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceste occasion l'ennemy des hommes a multiplié tant de sortes & diuersitez d'idolatrie, que
Dd iij

Histoire naturelle

ce seroit chose infinie de les conter toutes par le menu ; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'un qui est sur les choses naturelles, & l'autre sur celles qui sont imaginees, & composees par inuention humaine. La premiere d'icelles est diuisee en deux, car ou la chose que l'on adore est generale, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens: ou elle est particuliere, comme vne certaine riuere, vne fontaine, vn arbre, & vne forest, quand ces choses ne sont point adorees generalement en l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tant seulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuement vsé au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le second genre d'idolatrie qui despend d'une inuention ou fiction humaine, se peut mesme diuiser en deux sortes. L'une qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les statues d'or, de bois, ou de pierre, de Mercure, ou de Pallas, qui ne sont, ny n'ont iamais esté rien autre chose que la peinture: & l'autre qui concerne ce qui reellement a esté, & est veritablement quelque chose, mais non pas telle, que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choses qui leur sont propres, que les hommes adorent par vanité, & flatterie. De sorte que nous les reduisons toutes en quatre sortes d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toutes lesquelles il nous conuiendra dire quelque chose.

*Que les Indiens ont quelque cognoissance
de Dieu.*

CHAPITRE. III.

EN premier lieu, iacoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces nations obscurcy; toutesfois en beaucoup de choses, la lumiere de la verité, & de la raison ne laisse pas d'operer quelque peu en eux. C'est pourquoy communement ils tiennent, & recognoissent vn supreme Seigneur, & Autheur de toutes choses, lequel ceux du Peru appelloient, Viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellence, l'appellans Pachacamac, ou Pachayachachic, qui est Createur du Ciel & de la terre, & Vlapu, qui est admirable, & autres noms semblables. C'est celuy qu'ils adoroient, & estoit le plus grand de tous, lequel ils honoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui se rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apostres, que saint Paul se trouua en Athenes, où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incogneu, d'où l'Apostre print occasion de les prescher leur disant, *Celuy que vous autres adorez sans le cognoistre, est celuy que ie presche.* De mesme ceux qui preschent auourd'huy l'Euangile aux Indiens, ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur persuader qu'il y a vn Dieu supreme, & Seigneur de toutes choses,

Act. 17.

Histoire naturelle

& que cestuy-là est le Dieu des Chrestiens, & le vray Dieu, combien que c'est vne chose qui m'a beaucoup fait esmerveiller, que i'açoit qu'ils eussent bien ceste cognoissance, ils n'auoient point neantmoins de nô propre, pour nommer Dieu: car si nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot qui responde à ce nom de Dieu, comme le latin, *Deus*, le grec, *Theos*, l'Hebreu, *El*. l'Arabic, *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en langue de Cusco, ny en langue de Mexicque. D'où vient que ceux qui preschent, ou escriuent aux Indiens, vsent de nostre mesme nom Espagnol, *Dios*, s'accommodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui sont fort differentes. D'où il appert le peu de cognoissance qu'ils auoient de Dieu, puis qu'ils ne le peuvent pas mesmes nommer, si ce n'est par nostre mesme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vne cognoissance telle quelle. C'est pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac, qui estoit le principal Sanctuaire de ce royaume. Et comme il a esté dit, ce mot de Pachacamac, vaut autant que Createur, combien qu'en ce temple ils exerçaissent aussi leurs idolatries, adorant le diable, & les figures. Ils faisoient mesme des sacrifices, & offrandes au viracocha, qui tenoit le suprefme lieu entre les adoratoires que les Roys Inguas ont eu. Delà vint qu'ils appelloient les Espagnols, viracochas, parce qu'ils auoient opinion qu'ils estoient fils du Ciel, & diuins, de mesme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Barnabé, appellans l'vn l'au-

piter, & l'autre Mercure; ainsi ils vouloient leur offrir des sacrifices, comme à des dieux, & tout de mesme que les Barbares de Melite (qui est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit point de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. D'oc comme ainsi soit que c'est vne verité conforme à toute bonne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur & Roy du Ciel, lequel les gentils avec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nié, ainsi que l'on voit en la Philosophie du Timee de Platon, en la Methaphysique d'Aristote, & en l'Esculape de Trismegiste, comme mesme es Poësies d'Homere, & Virgile. Delà vient que les Predicateurs Euangeliques n'ont pas beaucoup de difficulté à planter, & persuader ceste verité d'un suprême Dieu, quelques barbares & bestialles que soient les nations, ausquelles ils preschent. Mais il est tres difficile de leur desraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny autre deité qu'une seule, & que toutes les autres choses de soy n'ont point de puissance ny d'estre, ny d'operation qui leur soit propre, sinon ce que le tres-grand, seul Dieu, & seul Seigneur leur donne, & leur cōmunique. En fin il est necessaire de leur persuader cela par tous moyens, en repprouuant leurs erreurs, tant en ce qu'ils faillent vniuersellement, d'adorer plus d'un Dieu, qu'en particulier (qui est beaucoup davantage) de tenir pour dieux, & de demander ayde, & faueur, des autres choses qui ne sont point dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celuy que le vray Dieu, leur Seigneur, & Createur leur concede.

Act. 18.

Plat. in Tim

Arist. C.

ultimo. 2.

Methap.

Trimeg.

Pimandro

et Asclepi.

Histoire naturelle

Du premier genre de l'idolatrie sur les choses naturelles, & vniuerselles.

CHAPITRE IV.



Pres le Virachocha, ou le suprême Dieu (le plus souuent & communement entre tous les infidèles) ce qu'ils ont adoré, & adorent, est le Soleil, & apres les autres choses qui sont les plus remarquables en nature celeste ou elementaire, comme la Lune, les Estoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas Seigneurs du Peru, auoient en plus grande reuerence, apres le virachocha, & le Soleil, estoit le tonnerre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa; s'imaginans que c'est vn homme qui est au Ciel, avec vne fonde, & vne massuë, & qu'il est en sa puissance de faire pleuuoir, gresler, tonner, & tout le reste qui appartient à la region de l'air, où se creent les nuages. C'estoit vne guaca (ainsi appelloient-ils leurs adoratoires) generale à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cusco, qui estoit la Cour & ville Metropolitaine, ils luy sacrifioient mesme des enfans, comme au Soleil. Ils adoroient cestrois, Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'une autre façon que tout le reste, ainsi que Pollo escript l'auoir experimenté, qui estoit quil

mettoient , comme vn gantelet , ou bien vn
gand en leurs mains , quand ils les hauſſoient
pour les adorer. Ils adoroient meſme la terre,
laquelle ils appelloient , Pachamama , à la fa-
çon que les anciens celebroident la deeſſe Tel-
lus : & la mer auſſi , qu'ils appellent Mamaco-
cha , comme les anciens adoroient Thetis , ou
Neptune. Dauantage ils adoroient l'arc du
Ciel , & eſtoient les armes & blaſons de l'In-
gua , avec deux couleures eſtenduës aux co-
ſtez. Entre les Eſtoilles communement tous
adoroient celle qu'ils appellent Colça , que
nous appellons par deçà les Cabrilles. Ils at-
tribuoient à diuerſes Eſtoilles diuers offices , &
ceux qui auoient beſoing de leur faueur , les
adoroient comme les Paſteurs adoroient , & ſa-
crifioient à vne Eſtoille qu'ils appelloient , Vr-
cuhillay , qu'ils diſent eſtre vn mouton de plu-
ſieurs couleurs , ayant le ſoing de la conſerua-
tion du beſtial , & tient l'on que c'eſt celle que
les Aſtrologues appellent Tyra. Ces Paſteurs
meſme adorent deux autres Eſtoilles qui vont
& cheminent proches d'icelles , leſquelles ils
nomment , Catuchillay & Vrcuchillay , & ſei-
gnent que c'eſt vne brebis & vn agneau. D'au-
tres adoroient vne Eſtoille qu'ils appellent Ma-
chacuay , à laquelle ils attribuent la charge &
puiffance ſur les ſerpens & couleures , pour
empêcher qu'ils ne leur fiſſent mal. Ils attri-
buoient la puiffance d'vne autre Eſtoille , qu'ils
appelloient Chuquinchinchay , qui vaut autant
que tigre ſur les tigres , les ours & les lions,
& ont creu generalement que de tous les ahi-

Histoire naturelle

maux qui sont en la terre, il y en a vn seul au Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge & le soin de leur procreation & augmentation. Et ainsi ils remarquoient & adoroient plusieurs & diuerses estoilles, comme celles qu'ils appelloient Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray, & plusieurs autres. Tellement qu'il semble qu'ils approchoient aucunement des propositions des Idees de Platon. Les Mexiquains presque de la mesme façon, apres le suprême Dieu adoroient le Soleil. C'est pour quoy ils appelloient Hernando Cortez (comme il l'escrit en vne lettre enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil pour sa diligence & courage à circuir la terre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à l'idole appelée Vitzilipuztli, lequel en toute ceste region ils appelloient le Tout-puissant & Seigneur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexiquains luy bastirent vn temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & somptueux de tous. La situation & forteresse duquel se peut coniecturer par les ruines qui en sont demeurees au milieu de la Cité de Mexique. Mais en cest endroit l'idolatrie des Mexiquains a esté plus pernicieuse & dommageable, que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plus grâde partie de leur adoration & idolatrie, s'occupoit aux idoles, & non pas aux mesmes choses naturelles, combien qu'ils attribuoient les effets naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplication du bestial, de la guerre, de

la generation, ainsi que les Grecs & les Latins se font forgez des idoles de Phœbus, de Mercure de Iupiter, de Minerue, & de Mars. En fin qui voudra bien considerer cecy de pres, trouuera que la façon & maniere dont le diable a vsé à tromper les Indiens, est la mesme avec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faisant entendre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Estoilles & les Elémens, auoient d'eux mesmes le propre pouuoir & autorité de faire du bien, ou du mal aux hommes: Et combien que Dieu ait créé toutes ces choses pour le seruice de l'homme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il s'est voulu esleuer contre luy. Et d'autre part il a recogneu & s'est assubjetty aux creatures qui luy sont mesme inferieures, en adorant & inuoquant ses propres œuures, & laissant d'adorer & inuoquer le Createur, comme le propose fort bien le Sage par ces paroles: *Tous les hommes sont vains & abusez, esquels la cognoissance de Dieu ne se trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre celuy qui est, par les choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et iacq̃ qu'ils contemplantent ses œuures, ils n'ont pas toutesfois attainé usques à la cognoissance de l'auteur & ouurier d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, le circuit des Estoilles, les grandes eâues, le soleil & la Lune estoient Dieux & gouuerneurs du mode, & s'estant rendus amoureux de la beauté de telles choses, il leur sembloit qu'ils le deuient estimer comme Dieux. C'est raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur Createur, puis que c'est celuy qui donne les beautés, & qui a fait ces mesmes choses. D'autre part s'ils ont eu en adm-*

Sap. 13.

Histoire naturelle

ration la puissance & les effets de ces choses, par icelles mesmes ils doivent entendre de combien doit estre plus puissant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest estre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre le Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les paroles du liure de Sapience, desquelles l'on peut tirer vn bon & fort argument, pour conuaincre la grande tromperie des idolatres infidelles, qui veulent plustost seruir & reuerer la creature que le Createur: comme iustement l'Apostre les reprend. Mais d'autant que cecy n'est point du present subiect, & qu'il est suffisamment rapporté aux Sermons que l'on a escrits contre les erreurs des Indiens, il suffit quant à present de dire qu'ils adoroient le grand Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers tout d'vne mesme façon: pource que la façon de faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoilles, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ouurer les mains & faire certain son avec les levres, comme de personnes qui baissent; & de demander ce que chacun desiroit, en leur offrant sacrifices. Combien qu'il y eust grande difference entre les paroles dont ils vsoient pour parler avec le grand Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient principalement le pouuoir & commandemēt sur toutes choses, & celles dont ils vsoient à parler aux autres, lesquels ils n'adoroient seulement que chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs intercesseurs enuers le grand Ticciuiracocha. Ceste façon d'adorer ouurant les mains, & comme

en baissant, a quelque chose de semblable à celle que Iob auoit en horreur, comme chose propre ^{Iob. 31.} des idolatres, disant: *si i'ay baissé mes mains avec ma bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune quand elle est claire: ce qui est vne tres-grande iniquité, & est mer le tres grand Dieu.*

De l'idolatrie dont les Indiens vsèrent sur les choses particulieres.

CHAPITRE V.

LE diable nes'est pas cōtenté de faire que les aueugles Indiens adorassent le Soleil, la Lune, les Estoilles, la terre, & la mer & plusieurs autres choses generales en la nature; mais il a passé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les assubiectissans à des choses basses & petites, & la plus grād'part, ordes & infames. L'ō ne s'espouentera point de cest aueuglemēt des barbares, qui se voudra souuenir de ce que l'A- ^{Rom. 1.} postre dit des Sages & des Philosophes, qu'ayans cogneu Dieu, ils ne le glorifierēt point, ny ne luy rendirent graces comme à leur Dieu, mais qu'ils se perdirent en leurs opinions & pensees, & leur cœur a esté endurcy en leur follie, & ont changé la gloire & deité de l'eternel Dieu à des semblances & figures des choses caduques & corruptibles, cōme d'hommes, d'oysesaux, de bestes & de serpens. L'on sçait assez que les Egyptiens adoroient le chien d'Osiris, la vache d'Isis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la

Histoire naturelle

déesse Februa, des fleurs, & l'oye Tarpeïenne, & qu'Athenes la sage adoroit le Coq & le Corbeau, & semblables autres vanitez & moqueries, dont les histoires des anciens Gentils sont toutes remplies. Et sont tombez les hommes en vn si grand malheur, pour n'auoir voulu s'assujettir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme saint Athanase le traicte doctement, escriuant contre les idolatres. Mais c'est vne chose merueilleusement estrange, que le desbordement & perdition qui a esté en cela entre les Indiens, spécialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les emboucheures des riuieres, les entrees des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les sommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour chose de grande deuotion. En fin ils adoroient toute chose en nature, qui leur sembloit remarquable & differente du reste, comme y recognoissant quelque particuliere deité. L'on me monstra en Caxamalca de la Nasca vne colline, ou grande terre de sable qui fut le principal adoratoire, ou Guaca des antiens. Je leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me responderent qu'ils l'adoroient à cause de ceste merueille qu'il auoit d'estre vne terre de sable tres-haute au milieu des montagnes de pierre qui estoient tres-espaisses. Nous eufmes besoing en la Cité des Roys, d'vn grand nombre de gros bois, pour fonder vne cloche, & pource l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour sa grandeur & son antiquité auoit esté long temps adoratoire.

adoratoire, & Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre, iusqu'à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruicts de la terre, comme aux racines qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'une sorte estrange qu'ils appelloient Lallahuas, lesquelles ils baisoient & les adoroient. Ils adorent aussi les Ours, les Lyons, les Tigres & les couleures, afin qu'ils ne leur fassent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quand ils vont par chemin d'y ietter ou aux carefours, aux collines, & principalement aux sommets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux souliers, des plumes, du Coca masché, qui est vne herbe dont ils vsent beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauantage, leur iettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bones forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Cōcile Prouincial du Peru. C'est pourquoy l'on trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses sudes. De semblable folie vsaient les anciens, desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au mōceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les sols: Qui est à dire, que l'on ne tire non plus de fruit ny d'utilité du second, que du premier: pource que le Mercure de pierre ne reconnoist point l'offrande, ny le sol ne peut reco-*

*Concil. Egr̃
mensis. 2. p.
2. cap. 99.*

Prouerb. 27.

Histoire naturelle

gnoistre l'honneur que l'on luy fait. Ils vsoient d'une autre offrande, non moins plaisante & ridicule, qui est d'arracher le poil des sourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachittas, aux vêts, ou aux choses qu'ils craignent. Tel est le malheur auquel plusieurs Indiens ont vesçu & vivent encor aujourdhuy, auxquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que ce soit. Ainsi saint Chrysostome en vne Homelie, accompagne les Gentils, mais les seruiteurs de Dieu, qui travaillent en leur enseignement & saluation; ne doiuent pas mespriser ces folies & enfances, puis qu'elles suffisent à enlacer ces pauures abusez à vne eternelle perdition, ains les doiuent avec bones & claires raisons, tirer d'une si grande ignorance : Car à la verité c'est chose considerable, comme ils s'affubiettrissent à ceux qui leur enseignent le vray chemin de raison. Il n'ya chose entre les creatures plus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous les Gentils communement adoroient. Vn capitaine discret & bon Chrestien me contoit, qu'avec vne bone raison il auoit persuadé aux Indiens que le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement vne creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui est le Seigneur & le principal, où cét Indien qui porte la lettre si legerement, ou toy qui l'enuoyes porter? Le Cacique respondit, c'est moy sans doute, pource que cestuy-là ne fait autre

chose que ce que ie luy commande. Ainsi repliqua le capitaine, en est-il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choses, d'autant que le Soleil n'est point dauantage qu'vn valler de ce tres-haut Seigneur, qui par son cōmandement chemine avec telle legereté sans se lasser, portant la lumiere à toutes les nations. Ainsi tu vois comme c'est contre raison de rendre au Soleil l'honneur qui est deu au Createur & seigneur de tout. La raison du capitaine les contenta tous, & dit le Cacique & les Indiens qui estoient avec luy, que c'estoit grande verité, & qu'ils s'estoient beaucoup resiouys de l'auoir entendu. L'on raconte d'vn des Roys Inguas, homme de fort subtil d'entendement, lequel voyant comme tous ses predecesseurs adoroient le Soleil, dist qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fust Dieu, ny ne le pouuoit estre, pource que Dieu est vn grand Seigneur, qui avec vn grand loisir & repos fait ses œuures, & que le Soleil ne cesse iamais de cheminer, disant qu'vne chose qui traualloit tāt, ne luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il dist verité. Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & auuglement par des raisons douces & aisees à comprendre, ils sont incontinent conuaincus, & se rengent admirablement à la verité.

D'un genre d'Idolatrie sur les deffuncts.

CHAPITRE VI.



L y a vn autre genre d'idolatrie fort different des fudits, dont les Gentils ont vsé à l'occasion de leurs deffuncts, qu'ils aymoient & estimoient, & semble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie soit procedé de là, disant ainsi ; Le commencement de fornication fut par la reputation des idoles, & ceste inuention est vne totale corruption de la vie, car au commencement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour tousiours à iamais. Mais la vanité & oisueté des hommes a apporté ceste inuention au monde, voire pour ceste occasion durent si peu leurs vies, pource qu'il arriva que le pere portât amerement la mort de son fils miserable, fit pour sa consolation vn pourtrait du deffunct, & cōmença à l'honorer & adorer comme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheuè ses iours comme homme mortel, & pour ceste fin ordonna entre ses seruiteurs, qu'en sa memoire l'on fist des deuotions & sacrifices. Du depuis apres plusieurs iours passéz, ceste maudite coustume ayant esté authorisee, demeura cét erreur canonisè pour loy, & ainsi par le commandement des Roys & tyrans, les pourtraits & les idoles estoient adorez. De là vint aussi que l'on commença à en faire autant aux absens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en presence, pour estre esloignés ils les adoroient de ceste façon, & faisoient apporter les pourtraits des Roys qu'ils vouloient honorer, suppleant par ceste inuention l'absence de ceux qu'ils vou-

Sap. 14.

loient adorer. La curiosité des excellens ouuriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement que par leur art ces statues furent si elegantes, que ceux qui ne scauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des pourtraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage, vint à tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu auparauant auoit esté honoré comme homme. Et cela fut l'erreur miserable des hommes, qui s'acomodans ores à leur affection & sentiment, ores à la flatterie de leurs Roys, vindrent à imposer aux pierres le nom incommunicable de Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trouueront au pied la lettre ceux qui seront curieux chercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté ces pourtraits & statuës des deffunts, ie dy de l'idolatrie, qui est proprement d'adorer des idoles & images: car il n'est pas certain que ceste autre idolatrie d'adorer les creatures, cōme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nombre des planettes & estoilles; dequoy il est fait mention aux Prophetes, ayt esté depuis l'idolatrie & les statuës: combien que sans doute l'on ayt fait des statuës & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au sommet de l'idolatrie par les mesmes voyes que demōstre l'Escripture. Premièrement ils auoient soing de conseruer les corps de leurs Roys & Seigneurs, & demeueroient entiers sans aucune mauuaise odeur, & se corrompre plus de deux cens ans. De ceste façon estoient les Roys In-

*Hierem. 10.
Soph. 1.*

Histoire naturelle

guas au Cusco, chacun en sa chappelle & adoratoire, dont le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie, fit tirer & porter en la Cité des Roys trois ou quatre Dieux, qui causa grande admiration de voir ces corps morts depuis tant d'annees si beaux & si entiers qu'ils estoient. Chacun de ces Roys Inguas laissoit tous ses thresors, moyens & reuenu pour entretenir son adoratoire où l'on mettoit son corps, & y auoit beaucoup de ministres, avec toute sa famille, qui estoient dediez à son seruice. Car nul Roy successeur n'y surpoit les thresors & vaisselle de son predecesseur, mais il en assembloit tout de nouveau pour luy & pour son Palais. Ils ne se contenterent point de ceste idolatrie enuers les corps des deffuncts, mais aussi ils faisoient leurs statuës & representations, & chaque Roy durant sa vie faisoit faire vne idole où il estoit representé, laquelle ils appelloient Guoigui, qui signifie frere. Pource que l'on denoit faire à ceste statuë durât la vie & la mort de l'Ingua, autant d'honneur & de veneration qu'à luy-mesme. Et portoient ceste statuë en la guerre & en procession, pour auoir de la pluye & du bon temps, & leur faisoient diuerses festes, & sacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cusco, & en son territoire: toutesfois l'on dit à present que ceste superstition d'adorer les pierres y a cessé du tout, ou en la plus grande partie. Apres qu'on les eust descouuertes, par la diligence du Licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la partialité ou race principale de Hanam Cusco, & trouue l'on de ceste façon,

qu'entre les autres nations ils auoient en grande estime, & reueroient les corps de leurs predecesseurs, & adoroient aussi leurs statuës.

Des superstitions dont ils vsoient avec les morts.

CHAPITRE VII.

LEs Indiens du Peru ont creu communement que les ames viuoient apres ceste vie, & que les bons estoient en la gloire, & les mauuais en la peine: tellement qu'il y a peu de difficulté, à leur persuader tels articles. Mais il ne sôt pas paruenus iusqu'au point de cognoistre que les corps deuoient resusciter avec les ames. C'est pourquoy ils employoient vne excessiue diligence, cōme il a esté dit, à conseruer les corps lesquels ils honoroient apres la mort; à ceste fin leurs successeurs leur bailloient des robes, & leur faisoient des sacrifices, spécialement les Roys Inguas en leurs enterremens deuoient estre accompagnez de grand nombre de seruiteurs & femmes pour son seruice en l'autre vie. Parquoy le iour qu'il decedoit, l'on mettoit à mort les femmes qu'il auoit le plus aymées, ses seruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allassent seruir en l'autre vie. Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Atagualpa, au tēps duquel entrerent les Espagnols, l'on mit à mort mil & tant de personnes, de tous aages, & conditions, pour son seruice, & pour l'accōpagner en l'autre vie.

Histoire naturelle

Ils les tuoient apres plusieurs chasons, & yurogneries, & ces destipez à la mort se tenoient bien heureux. Ils leur sacrifioient plusieurs choses, specialement des petits enfans, & de leur sang faisoient vne raze au visage du deffunct d'une oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer des hommes, & des femmes pour accompagner & servir le deffunct en l'autre vie, a esté suiuite d'autres, & est encor à present visitée parmy d'autres nations barbares; voire comme escrit Pollo, elle a esté presque generale en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme racôte, que les Anglois auparauant que se conuertir à l'Euangile, auoient ceste mesme coustume de tuer des hommes, pour accompagner & servir les deffuncts. L'on raconte d'un Portugais, qu'estant captif entre les barbares, auoit receu vn coup de fiesche, dont il perdit vn œil, & comme ils le voulurent sacrifier, vn iour pour accompagner vn Seigneur deffunct, il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie, feroient peu d'estat du deffunct, si on luy donnoit pour cōpagnon vn homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en dōner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuee bonne par les barbares, fust cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hōmes aux deffunts, dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grāds seigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generale en toutes les Indes, qui est de mettre à boire, & à manger sur les sepulchres des deffuncts, croyans qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté vn erreur entre

les anciens, comme escript saint Augustin. Et pour cest effect, de leur donner à manger & à boire. Aujourd'huy plusieurs Indiens infidèles, tirent de terre secrettement leurs deffuncts des cimetières, & les enterrent en des collines, ou en des passages des montagnes, ou bien en leurs propres maisons. Ils ont mesme accoustumé de leur mettre de l'argent, & de l'or en la bouche, aux mains & au sein, & de les reuestrir de robes neuues, & du rables, doublees, & pliees par dessous le liêt mortuaire. Ils croyent que les ames des deffuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la soif, la faim, & le travail; & par ceste occasion, ils font leurs anniuersaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raison dequoy les Prelats en leurs Synodes aduertissent sur tout que les Prestres donnent à entendre aux Indiens que les offrandes que l'on met aux Eghses sur les sepultures, ne sont pas le manger, ny boire des deffuncts, mais pour les pauures, & pour les ministres, & que Dieu est seul qui sustante les ames en l'autre vie, puis qu'ils ne mangent, ny ne boient aucune chose corporelle, & importe beaucoup qu'ils sçachent bien cela, afin qu'ils ne conuertissent cét vsage religieux en superstition gentile, comme le font plusieurs.

De la façon d'inhumer les deffuncts entre les Mexiquains & autres nations.

CHAPITRE VIII.



YANT raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait avec les deffuncts, il ne sera mal à propos de faire mention particuliere des Mexiquains en cét endroit, les mortuaires desquels estoient fort solemnisez, & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des Prestres & Religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne estrange obseruance, comme il sera dit-cy apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obseques. Les lieux où ils les enterroient, estoient en lieux iardins, & aux courts de leurs maisons propres; les autres les portoient és lieux des sacrifices qui se faisoient és montagnes. Les autres les brusloient, & apres enterroient les cendres en leurs temples, & les enterroient tous, avec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoient les cendres de ceux qu'ils brusloient, en des pots, & avec icelles, les ioyaux, pierres & affiquets des deffuncts, quelques riches & precieux qu'ils fussent. Ils chantoient les offices funebres, comme responses, & leuoient les corps des deffuncts beaucoup de fois, faisans plusieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient & beuuoient; & si estoient personnes de qualité, on luy donnoit des

habits à tous ceux qui estoient venus à l'enterrement. Quand quelqu'un mouroit, ils le mettoient estendu en vne chambre, iusqu'à ce que de tous costez les parens & amis fussent venus, lesquels apporttoient des presens au mort, & le saluoient, comme s'il eust esté en vie. Et si c'estoit vn Roy, ou Seigneur de quelque ville, ils luy offroient des esclaves pour estre mis à mort avec luy, afin de l'aller servir en l'autre monde. Ils faisoient mourir aussi le Prestre ou Chappellain qu'il auoit (car tous les Seigneurs auoient vn Prestre qui dans leur maison administroit les ceremonies) & le tuoient alors, afin qu'il allast administrer son office au mort. Ils tuoient le cuisinier, le sommelier, les nains & les bossus, desquels ils se seruoient beaucoup, & ne pardonnoient pas mesmes aux freres du deffunct, qui l'auoient le plus seruy: car c'estoit vne grandeur entre les Seigneurs de se seruir de leurs freres, & des dessusdits. Finalement, ils tuoient tous ceux de son train pour aller entretenir sa maison en l'autre monde; & de peur que la pauvreté ne les vinst accueillir, ils enterroient avec eux plusieurs richesses d'or, d'argent, de pierres, de courtines d'un ourage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloient le deffunct, ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs & ornemens qu'ils luy bailloient pour l'autre monde; puis ils prenoient toute ceste cendre, laquelle ils enterroient avec vne grande solemnité. Les obseques duroient dix iours, avec des chants de pleurs, & de lamentation, & les Prestres emportoient les def-

Histoire naturelle

functis avec tant de ceremonies (selon qu'on les en requeroit) & en si grand nombre, qu'on ne les pourroit conter. Ils mettoient aux Capitaines & Seigneurs leurs marques d'honneur, & leurs trophées, selon leurs entreprises & la valeur qu'ils auoient employée aux guerres, & es gouvernements. Car pour cét effect ils auoient des blasons & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blasons au lieu où ils desiroient estre enterrez, ou bruslez, marchant deuant le corps, & l'accompagnant comme en procession, où les Prestres & dignitez du temple alloient avec diuers ornemens & appareils; les vns encensans, les autres chantans, & les autres sonnans de flustes tristes, & de tambours; ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vassaux & parents. Le Prestre qui faisoit l'office, estoit orné des marques de l'idole que le Seigneur auoit representé: car tous les Seigneurs representoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'un, & à ceste occasion estoient estimez & honorez. L'ordre de Cheualerie portoit ordinairement ces marques dessusdites. Celuy qu'ils deuoient brusler, estant apporté au lieu à ce destiné, ils l'environnoient de bois de pin, & tout ce qui estoit de son bagage, puis y mettoient le feu, comme j'ay dit cy dessus, l'augmentant tousiours avec du bois gommeux, iusques à ce que le tout fust conuertý en cendre. Incontinent sortoit vn Prestre, en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & plusieurs yeux de miroir, & tenoit vn grand baston, avec lequel il mesloit

toutes les cendres fort audacieusement, & avec vn geste, & vne representation si terrible, qu'il espouuentoit tous les assistans. Quelquefois ce ministre auoit d'autres habits differents, selon qu'estoit la qualite du mort. I'ay fait ceste digression des obseques & funerailles, sur l'idolatrie & superstition qu'ils auoient aux deffuncts; maintenant il est raisonnable de retourner à l'intention principale, & d'acheuer ceste matiere.

Du quatriesme & dernier genre d'idolatrie, dont les Indiens ont usé, specialement les Mexiquains, enuers les images & statues.

CHAPITRE IX.

QMBIEN que veritablement Dieu soit grandement offense en ces idolatries susdites, où l'on adoroit les creatures, si est-ce que le saint Esprit reprouue, & condamne encores dauantage vn autre genre d'idolatrie, qui est de ceux qui adorent seulement les images & figures faictes de la main des hommes, lesquelles n'ont autre chose en elles, que d'estre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu donner. C'est pourquoy le Sage parle ainsi de telles gens: *Malheureux sont, & entre les morts se peut conter l'esperance de ceux qui ont appelle les œuures des mains des hommes, Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la sem-* Sap. 13.

Histoire naturelle

blance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien d'auantage que d'estre vne antiquaille. Et poursuit diuinement ces propos à l'encontre de cét erreur & folie des Gentils. Côme aussi le Prophete Esaïe, le Prophete Hieremie, le Prophete Baruc, & le saint Roy David, en traittent amplement. Et est necessaire, & conuenable que le ministre de Iesus-Christ, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veüe, & qu'il considere bien ces passages, & les raisons que le saint Esprit touche si viuement en iceux, & comme toutes se reduisent en vne brieue sentence que met en auant le Prophete Osee: *Celuy qui l'a fait, a esté vn ouurier; parquoy il n'est point Dieu: le veau dont de samarie seruirra aux toilles d'araignees.* Reuenât donc à nostre propos, il ya eu aux Indes vne grande curiosité de faire des idoles & peintures de diuerses formes, & de diuerses matieres, lesquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru, Guacas, estans ordinairement des bestes laides & difformes, au moins celles que j'ay veües estoient toutes ainsi. Je croy certainement que le diable, en l'honneur duquel on faisoit ces idoles, prenoit plaisir de se faire adorer en ces difformitez. Et à la verité il se trouuoit aussi que le diable parloit & respondoit en beaucoup de ces Guacas, ou idoles; & ses Prestres & ministres venoient à ces oracles du pere de mensonge; & quel il est, tels estoient ses conseils, aduis & propheties. C'a esté és Provinces de la neuue Espagne, en Mexique, Tecucuo, Tlascalla, Cholula, & aux parties voisines de ce Royaume, où ce genre d'idolatrie a

Esa. 44.

Hierem. 10.

Baruc. 6.

Psal. 113.

Osee 8.

esté le plus practiqué qu'en Royaume du monde. Et est vne chose prodigieuse d'oüir conter les superstitions qu'ils ont eües en ce point; toutesfois il ne sera pas mal plaisant d'en raconter quelque chose. Le principal idole de Mexique estoit, comme j'ay dit, Vitzilipuztli. C'estoit vne statuë de bois, taillee en semblance d'un homme assis en un escabeau de couleur d'azur posé sur un branquard, de chaque coin duquel sortoit un bois, ayant la forme d'une teste de serpent: l'escabeau denotoit qu'il estoit assis au ciel; cét idole auoit tout le front azuré, & estoit lié par dessus le nez d'une bande de couleur d'azur, qui prenoit d'une oreille à l'autre; il auoit sur la teste un riche plumage, en façon d'un bec de petit oiseau, qui estoit couuert par le haut d'un or bien bruny; il auoit en la main gauche une rondelle blanche avec cinq formes de pommes de pin faites de plumes blanches, qui y estoient posees en croix, & du haut sortoit un gaillardet d'or, ayant aux costez quatre fagettes, lesquelles, au dire des Mexiquains, auoient esté enuoyees du ciel, pour faire les actes & priouesses qui se diront en son lieu. Il auoit en la main dextre un baston azuré, qui estoit taillé en façon d'une couleur ondoiyante. Tout cét ornement, & le reste qu'il auoit, portoit son sens, ainsi que le declaroient les Mexiquains. Le nom de vitzilipuztli, main gauche de plume reluisante. Je diray cy apres du temple superbe, des sacrifices, festes, & ceremonies de ce grand idole, qui sont choses remarquables. Mais à present il sera seulement dit que cét idole vestu

Histoire naturelle

& orné richement, estoit mis en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou encastillement, fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plumes, & d'ornemens d'or, avec beaucoup de rondelles de plumes les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiours deuant soy vne courtine, pour plus grande veneration. Toignant la chambre ou chappelle de cét idole, il y auoit vne piece qui estoit de moindre ouurage, & non pas si bien ornee, où il y auoit vn autre idole qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles estoient tousiours ensemble, pource qu'ils les reputeient cōpagnons, & d'une esgale puissance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort estimé, qui estoit le dieu de penitence, & des iubilez & pardons des pechez. Ils appelloient cét idole Tezcallipuca, & estoit fait d'une pierre fort reluisante & noire, comme iayel, estant vestu de quelques gentils affiquers, à leur mode. Il auoit des pendants d'oreilles d'or & d'argent, & en la levre d'embas vn petit canon de crystal, de la longueur d'un xeme, ou demy pied, dans lequel ils mettoient quelques fois vne plume verte, & quelquefois vne azurée, qui le faisoit ressembler tantost vne esmeraude, tantost vne turquoise; il auoit les cheveux cèints & bandez avec vn liser d'or bruny, au bout duquel pendoit vne oreille d'or, avec deux brandons de fumees peintes en icelle, qui signifioiēt les prieres des affligez, & pechez qu'il oyoit, quand ils se recomrandoient à luy. Entre les deux oreilles pendoient vn nombre de petits herons. Il auoit vn ioyau pendu au col si grand, qu'il

qu'il luy couvroit l'estomach. Aux deux bras des
bracciers d'or, au nombril vne riche pierre verte,
& en la main gauche vn esuentail de plumes
precieuses, vertes, azurees, & jaulnes, qui sor-
toient d'un chaston d'or reluisant, & fort brun-
ny; tellement qu'il sembloit que ce fust vn mi-
roir, qui signifioit que dedas ce miroir il voyoit
tout ce qui se faisoit au monde. Ils appelloient
ce miroir, ou chaston d'or, Itlacheaya, qui veut
dire, son regardoir. Il tenoit en la main dextre
quatre sagettes, qui signifioient le chastiment
qu'il donnoit aux mauuais pour les pechez.
C'est la raison pour laquelle ils craignoient le
plus cét idole, de peur qu'il ne descourist leurs
fautes. Il y auoit pardon de pechez en sa feste,
qui se faisoit de quatre en 4. ans, comme il se-
ra dit cy apres. Ils tenoient ce mesme idole Tez-
catlipuca, pour le Dieu de la secheresse, de la fa-
mine, sterilité, & de la pestilence; parquoy ils le
peignoient aussi en vne autre forme, assauoir,
estant assis avec beaucoup de majesté sur vn es-
cabeau, entouré d'une courtine rouge, peinte,
& élaborée de testes & os de morts. En la main
gauche il auoit vne rondelle avec cinq pines ou
formes de pommes de pin, faites de cotton; &
en la droite vne dardille, comme d'un geste
menassant, & ayant le bras estendu, comme qui
la voudroit jeter, & de la rondelle sortoient
quatre sagettes. Il auoit le visage & apparence
de courroucé, & de choleré, le corps oinct tout
de noir, & la teste pleine de plumes de cailles.
Ils vsoient de grandes superstitions enuers cét
idole, pour la grande crainte qu'ils auoient de

Histoire naturelle

luy. En Cholula, qui estoit vne Republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui estoit le dieu des marchandises, pource qu'ils estoient grands marchands, & encores aujourd'huy sont-ils fort addonnez au commerce. Ils l'appelloient *Quetzalcoalts*. Cét idole estoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerses couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visage d'vn petit oyseau avec vn bec rouge, & au dessus vne creste pleine de verruës, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy sortoit dehors. Il portoit sur la teste vne mitre pointuë de papier peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autres folles inuentions, qui toutes auoient leur signification, & l'adornoient, parce qu'il faisoit riche ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité ce nom que les Choluanos donnoient à leur Dieu, estoit bien à propos, encore qu'ils ne l'entendissent pas. Ils l'appelloient *Quetzalcoalt*, qui signifie couleur de plume riche, car tel est le diable de l'auarice. Ces barbares ne se contentoient point d'auoir des dieux, mais aussi ils auoient des deesses, comme les fables des Poëtes les introduirent, & l'aveugle gentilité des Grecs & des Romains, les ont venerées. La principale des deesses qu'ils adoroient, estoit appelée *Tozi*, qui veut dire, nostre ayeule, laquelle, comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du Roy de *Culguacan*, qui fut la

premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils consacrerent de ceste façon pour estre sa sœur, & dès lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les vians des peaux des sacrifiez, ayans apprins que leur dieu se plaisoit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient; ce qu'ils apprirent de leur dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'une de ces deesses qu'ils adoroient eut vn fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrent pour dieu, & ceux-là estoient le party contraire des Mexiquains, avec l'aide desquels les Espagnols gagnerent le Mexique. La Prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoient vne grande feste à cét idole, lequel ils peignoient d'une telle forme, qu'il n'est ja besoing de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils luy faisoient estoit plaisante, & en ceste façon. Ils sonnoient vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils faisoient tous avec leurs arcs, flesches, filets, & autres instruments de chasse, & alloient avec leur idole en procession, suivis d'un grand nombre de peuple à vne Sierre haute, au sommet de laquelle ils auoient dressé & accommodé vne feüillee, & au milieu vn autel tres-richement orné, où ils mettoient l'idole. Ils alloient cheminans avec vn grand bruit de trompettes, de cornets, de flustes, & de tambours, & paruenus au lieu, ils circuiissoient & enuironnoient tous

Histoire naturelle

les costez de ceste Sierre, ou montagne, où ils mettoient le feu par tous les endroits, au moïen dequoy sortoient plusieurs & diuers animaux, comme cerfs, connins, lievres, renards & loups, lesquels alloient vers le sommet fuyants le feu. Ces chasseurs couroient apres, avec de grands cris & bruits de diuers instruments, les chassans iusques au sommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de bestes de chasse, en si grande presse, qu'elles sautoient les vnes sur les autres, sur le peuple, & sur l'autel mesme; en quoy ils prenoient vn grand plaisir, & resiouyssance. Alors ils prenoient vn grand nombre de ces bestes, & sacrifioient deuant l'idole les cerfs, & grands animaux, leur arrachant le cœur, avec la mesme ceremonie dont ils vsoient au sacrifice des hommes; ce qu'estant acheué, ils prenoient toute ceste chasse sur leurs espaules, & se retiroient avec leur idole de la mesme façon qu'ils y estoient venus, & entroient en la cité chargez de toutes ces choses, fort resiouys, avec grand nombre de musique, de buccines, & de tambours, iusques à arriuer au temple, où ils mettoient leur idole avec grande reuerence, & solemnité. Ils alloient tous incontinent accommoder les chairs de ceste chasse, dequoy ils faisoient vn banquet à tout le peuple, & apres dîner faisoient leurs farces, representations, & dances deuant l'idole. Ils auoient vn autre grand nombre d'idoles, de dieux & deesses: mais les principales estoient en la nation Mexiquaine, & aux peuples voisins, ainsi qu'il a esté dit.

*D'une estrange façon d'idolatrie, practiquee
entre les Mexiquains.*

CHAPITRE X.



OMME nous auons dit que les Rois Inguas du Peru firent faire à leur semblance de certaines statues, qu'ils appelloient leurs Guaiques, ou freres; & leur faisoient porter autant d'honneur, qu'à eux-mesmes. Ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs dieux: mais ils ont passé plus outre, pource que des hommes vifs ils faisoient des dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoient vn captif, tels qu'ils aduisoient bon estre, & auparauant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoient le mesme nom de l'idole auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoient & ornoient des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le temps que duroit ceste representation (qui estoit d'vn an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme façon que le propre idole; cependant il mangeoit, beuuoit, & se resiouyssoit. Quand il alloit par les ruës, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroient beaucoup d'aumosnes, & luy portoient les enfans, & les malades, afin qu'il les guarist & benist, & luy laissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il

Histoire naturelle

estoit tousiours accompagné de dix ou douze hommes, de peur qu'il ne l'enfuyt. Et luy afin que l'on luy fist reuerence par où il passoit, sonnoit de fois à autre d'une petite fluste, afin que le peuple s'apprestast pour l'adorer. La feste estant venuë, & luy estant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faisans vn solemnel sacrifice de luy. A la verité c'est vne chose pitoyable de considerer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tient encores aujourd'huy plusieurs qui font de semblables cruantez & abominations, aux despens des tristes ames, & des miserables corps de ceux qu'ils luy offrent; & luy se moque & rit de la bourde & mocquerie qu'il fait aux pauvres mal-heureux, lesquels meritent bien par leurs pechez que le tres-haut Dieu les delaisse en la puissance de leur ennemy, qu'ils ont choisi pour Dieu, & pour soustien. Mais puis que j'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'ensuit que nous traittions de leur religion, ou pour mieux dire, superstition, de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples, & ceremonies, & ce qui touche le reste,

*Comme le diable s'est efforcé de s'égalier à Dieu,
& de luy ressembler aux façons de sacrifices,
religion, & sacrements.*

CHAPITRE XI.

AVANT que de venir à ce poinct l'on doit considerer vne chose, qui est fort digne de regarder de pres, qui est, que comme le diable par son orgueil a prins party, & s'est rendu contraire à Dieu; ce que Dieu par sa sagesse ordonne pour son honneur & seruice, & pour le bien & salut de l'homme; le diable s'efforce de l'imiter, & le peruertir, pour estre honoré, & faire que l'homme en soit condamné. Car comme nous voyons que le grand Dieu a des sacrifices, des Prestres, des Sacrements, des Religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & saintes ceremonies; ainsi le diable a ses sacrifices, Prestres, ses façons de sacrements, sa gent dediee, ses reclus & saintetez faintes, avec mil sortes de faux Prophetes; tout ce qui sera plaissant d'entendre, estât déclaré en particulier, & non point de petit fruit, pour celuy qui se souuiendra comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dit en l'Euangile; parquoy il procure vsurper pour soy la gloire de Dieu, & contrefaire la lumiere par ses tenebres. Les enchanteurs d'Egypte, enseignez de leur maistre Satanas, s'efforçoient de faire d'autres merueilles, semblables à celles de Moyse,

Ioan. 5.

Exod. 7.

Histoire naturelle

Ind. 18.

& d'Aaron, pour s'esgaler à eux. Nous lifons au liure des Iuges, de ce Micas Prestre du vain idole, qui se seruoit mesme des ornemens dont l'on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'Ephod du Seraphin, & des autres choses. Soit que ce soit, à peine ya-il chose instituee par Iesus-Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangelique, que le diable ne l'aye sophistiquee en quelque façon, & portee à sa gentilité, comme l'on pourra voir en lisant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des coustumes & ceremonies des Indiens, desquelles nous traiterons en ce liure.

Des Temples qui se sont trouuezés Indes.

CHAPITRE XII.



OMMENÇANT donc par les temples, tout ainsi que le grand Dieu a voulu qu'on luy dediaist vne maison où son saint Nom fust honoré, & qu'elle fust particulièrement vouëe à son service; ainsi le diable par ses meschantes intentions persuada aux infidelles qu'ils luy fîsét de superbes tempes, & des particuliers adoratoires, & sanctuaires. En chaque Prouince du Peru il y auoit vn principal guaca ou maison d'adoration, & outre icelle, il y en auoit vne vniuerselle par tous les Royaumes des Inguas, entre lesquelles il y en a eu deux signallees & remarquees; l'vne qu'ils appelloiét de Pachacama, qui est à quatre

lieuës de Lyma, où l'on voit encor aujourd'huy les ruines d'un tres-ancien, & grand edifice, duquel François Pizarre & les siens tirerent ceste richesse infinie des vases, & des cruches d'or & d'argent, qu'ils apporterent quand ils prindrēt l'Ingua Altagualpa. Il y a certains memoires & discours qui disent, que le diable en ce Temple parloit visiblement, & donnoit responses par son oracle, & que quelquefois ils voyoient vne couleure tacherée; & est vne chose fort commune & approucée és Indes, que le diable parloit, & respondoit en ces faux sanctuaires, en trompant les miserables. Mais là où l'Euangile est entré, & là où l'on a esleué le signe de la Croix, le pere de mensongey est deuenu muet, ainsi que Plutarque escrit de son temps. *Cur ces-
sauerit Pythias fondere oracula.* Et saint Iustin martyr traicte amplement de ce silence que Christ imposa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit esté beaucoup auparauant prophetisé en la diuine Escriture. La façon qu'auoient les ministres infidelles & enchanteurs, de consulter leurs dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'estoit ordinairement de nuict, & pour le faire, entroient, les espaules tournées vers l'idole, marchans en arriere, & plians les corps en inclinans la teste, & se mettoient en vne laide posture, & ainsi ils les consultoient; La response qu'ils faisoient ordinairement estoit en maniere d'un sifflement espouuentable, ou comme vn grinssement, qui leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur commandoit, estoit vn achemi-

*Pluta. lib. de
Tractat. re.
Iust. in apol.
pro Christia.*

Histoire naturelle

nement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la misericorde de Dieu, & grande puissance de Iesus-Christ. Il y a eu au Peru vn autre temple, & oratoire plus estimé, qui fut en la Cité de Culco, où est auiourd'huy le monastere de saint Dominique. Et l'on peut voir que ç'a esté vne œuvre fort belle & magnifique par le paué & pierres de l'edifice, qui restent encor auiourd'huy. Ce temple estoit comme le Pantheon des Romains, en ce qu'il estoit la maison & demeure de tous les Dieux; Car les Roys Inguas mirent en iceluy les Dieux de toutes les natiôs, & Prouinces qu'ils conquestoient, ayant chaque idole son lieu particulier, où ceux de leur Prouince les venoient adorer, avec vne despense excessiue de choses que l'on apportoit pour son ministère. Et par cela ils auoient opinion de retenir seurement, & en deuoir, les Prouinces qu'ils auoient conquestees, tenans leurs Dieux comme en ostage. En ceste mesme maison estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil, de tres-fin or, ouuré d'vne grande richesse de pierreries, lequel estoit posé vers l'Orient, avec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy, & comme il estoit de tres-fin metal, les rayons reuerberoient avec telle clarté, qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du Ciel; ils disent qu'aux despoüilles de ce temple si riche, vn soldat eut pour sa part ceste tresbelle planche d'or du Soleil. Et comme le ieu estoit lors de saison, il la

perdit vne nuit en iouant, d'où vint le prouerbe qui est au Peru, pour les grands ioueurs, disant qu'ils iouent le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes Temples de Mexique.

CHAPITRE XIII.



A superstition des Mexiquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux-cy, tant en leurs ceremonies, comme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloiét de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de saint Dominique, ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots qui sont en vſage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auiourd'huy es Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapeton, & autres semblables. Il y auoit d'oc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilpuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grand, & faisoit au dedans de soy vne belle court. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleures, attachees les vnes aux autres, & pour cela le circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles, y auoit vn perron fort ioly, ouuragé des petites pierres menuës, noires comme du geais, arrangees d'vn bel ordre, avec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui

Histoire naturelle

rendoit à le voir d'embas vne grande clarté. Et au dessus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouragez comme en li-maçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient cōme des croifons reuelus avec les bouts enrichis de plumes iaunes & vertes, & des franges longues de mesme. Au dedās du circuit de ceste court il y auoit plusieurs chambres de Religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, car ainsi ils appelloient les souuerains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste court est si grande & si spatieuse, que huit ou dix mil personnes y dançoient en rond fort à laise, s'entretiens les mains les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsoient en ce Royaume; ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponent, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussee fort belle de deux à trois lieuës de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondée la Cité de Mexique quatre chaussees en croix fort larges, qui l'embellissoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn Dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé des chaussees vis à vis de la porte de ce tēple de Vitzilipuztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long, & estoient separez de ce circuit de la court par vne rue qui estoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se

voyoit vne pallissade tresbien faite d'arbres fort hauts plantez de rang, à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percés de petits trous, depuis le pied iusqu'au coupeau, & y auoit des verges trauersans d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient trauesees & enchainees plusieurs testes de morts par les temples. En chasque verge il y auoit vingt testes, & ces rāgs de testes cōtinuoient depuis le bas iusqu'au haut des arbres. Ceste pallissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis vn bout iusqu'à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez; car apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la reste en estoit apportee & baillee aux ministres du temple, qui les enchainoit ainsi iusqu'à ce qu'elles tōbassent par morceaux, & auoient le soing de remplacer celles qui tomboient, par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au sommet du temple il y auoit deux pitrres ou chappelles, & en icelles estoient les deux idoles que j'ay dites de Vitzliputzli, & son compagnon Tlalot. Ces chappelles estoient tailles & cisellees fort artificieusement, & si hautes esleuees, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chappelles il y auoit vne court de quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui estoit verte & pointuë en façon de pyramide, & estoit là posee pour les sacrifices des hommes que l'on y faisoit: Car vn homme estant couché

Histoire naturelle

dessus à la renuerse, elle luy faisoit ployer le corps, & ainsi ils l'ouuroient, & luy tiroient le cœur, comme ie diray cy apres. Il y auoit en la Cité de Mexique 8. ou 9. autres temples cōme celuy que i'ay dit, lesquels estoient attachez & continuez les vns aux autres dans vn grand circuit, & auoient leurs degrez particuliers, leur court, leurs chambres & leurs dortois. Les entrées des vns estoient au Ponent, des autres au Leuant, des autres au Sud, & celles des autres au Nort. Tous ces temples estoient ingenieusement elaborez, & encoints de diuerses façons de creneaux & peintures, avec beaucoup de figures de pierres, estans accompagnez & fortifiez de grands & larges esperons. Ils estoient dediez à diuers Dieux, mais apres le temple de Vitzilipuztli, suiuoit celuy de Tezcalipuca, qui estoit le Dieu de pœnitence & des chastimens, fort esleué, haut, & fort bien basty. Il y auoit quatre vingts degrez pour y monter, au haut desquels se faisoit vne planure ou table de six vingts pieds de large, & ioignant icelle, vne salle tapissée de courtines de diuerses couleurs & ourages. La porte d'icelle estant basse & large, tousiours couuerte d'vn voile, & n'y auoit que les prestres seulement qui y pouuoient entrer. Tout ce temple estoit elabouré de diuerses tailles & effigies avec vne grande curiosité, d'autant que ces deux temples estoient comme les Eglises Cathedrales, & le reste à leur respect comme Paroisses & Hermitages; & estoient si spacieux & de tant de chambres qu'il y auoit en iceux les ministres, les colleges, les escholes &

les maisons des prestres, dont ie parleray cy apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgueil du diable, & le malheur de ceste miserable nation, qui avec si grande despense de leurs biens, de leur traual, & de leurs vies, seruoient ainsi leur propre ennemy, qui ne preten- doit d'eux autre chose, que de destruire leurs ames, & consommer les corps, Neantmoins ils s'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puis- sans Dieux que ceux auxquels ils faisoient ces seruices.

Des Prestres & de leurs offices.

CHAPITRE XIV.

L'On trouue entre toutes les na- tions du monde, des hommes par- ticulierement dediés au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple ce que leurs Dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique sur ce point vne estrange curiosité. Et le diable voulant contre- faire l'vsage de l'Eglise de Dieu, en mis a l'or- dre de ces Prestres de plus grands ou Superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait esmerueiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusqu'à se seruir du mesme nom : Car les Mexiquains appelloient

Histoire naturelle

leurs grands Prestres en leur ancienne langue, Papas, comme pour signifier souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à present par leurs histoires. Les Prestres de Vitzilipuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville, deputés à cét effet; & ceux des autres idoles y venoient par eslection, ou pour auoir esté offerts au temple dès leur enfance. Le continuel exercice des Prestres estoit d'encenser les idoles, ce qu'ils faisoient quatre fois durant le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisieme au Soleil couchant, & la quatrieme à minuiet. A ceste heure de minuiet se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines & de grâds cornets, & les autres des flustes, & sonnoient long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son, sortoit le semainier, vestu d'vne robbe blanche en façon de Dalmatique, avec l'encensoir en la main plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruslant cōtinuellement deuant l'autel; en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il iettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encensoit avec beaucoup de reuerence; apres il prenoit vn linge, duquel il nettoyoit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloiēt tous ensemble en vne chappelle, & là faisoēt certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappās & tirans du sang, de la façon que ie diray cy-apres au traitté de la penitence, que le diable à enseignee aux siens & ne failloient iamais à ces matines de minuiet. Aucuns autres que les Prestres ne pouuoient se mesler

mesler de leurs sacrifices, & chacun d'eux s'y employoit selon leur dignité & degré. Ils preschoient mesme le peuple en certaines festes, comme nous dirons quand ie traiteray d'icelles. Ils auoient du reuenue, & leur faisoit-on des offrandes abondamment. Ie diray cy apres de l'onction dont ils vsoient à consacrer les Prestres. Au Peru les Prestres estoient substantez & entretenus du reuenue & des heritages de leur Dieu, qu'ils appelloient Chacaras, lesquels estoient en grand nombre, & bien riches.

Des Monasteres des vierges que le diable inuenta pour son seruice.

CHAPITRE XV.



Comme la vie religieuse (de laquelle plusieurs seruiteurs & seruantes de Dieu ont fait profession en la sainte Eglise, à l'imitation de IESVS-CHRIST & de ses saints Apostres) est vne chose si agreable

aux yeux de la diuine Majesté, par laquelle son saint nom est tant honoré, & son Eglise embellie: Ainsi le pere de mensonge s'est efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire comme debatre avec Dieu de l'obseruance & austerité de vie de ses ministres. Il y auoit au Peru plusieurs Monasteres de vierges (car d'autre qualité elles n'y estoient point receües) & pour le moins y

Histoire naturelle

en auoit vn en chaque Prouince. Il y auoit en ces Monasteres deux sortes de femmes, les vnes anciennes, qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'instruction & enseignement des ieunes; & les autres estoient de ieunes filles destinees là pour vn certain temps, puis apres l'on lestiroit de là pour leurs Dieux ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceste maison ou Monastere, Acllaguagi, qui est à dire, maison de choisies. Chaque Monastere auoit son vicaire ou gouverneur, nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberte de choisir toutes celles qu'il vouloit, de quelque qualite qu'elles fussent, estans au dessous de huit ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enserrees dans ces Monasteres, estoient endoctrinees par les Mamacomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux coustumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estans au dessus de quatorze ans, & les enuoient en la court avec bonne garde, vne partie desquelles estoient deputees pour seruir aux Guacas & sanctuaires, conseruans perpetuellement leur virginité vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoient pour le salut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & Capitaines auxquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable recompense: & ce departement se faisoit par chacun an.

Ces Monasteres auoient & possedoient en pro-

pre des heritages , rentes & reuenus pour l'entretien , nourriture & sustentation de ces vierges, qui estoient en grand nombre. Il n'estoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ses filles lors que l'Appopacana les demandoit pour les enserrer & mettre en ces Monasteres , voire plusieurs offroient leurs filles de leur bonne volonté, leur semblant que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sacrifiees pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques-vns de ces Mamas, comas ou Acllas eust failly contre son honneur, c'estoit vn inéuitable chastiment de les enterrer toutes viues , ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel supplice. Le diablé a eu mesme en Mexique sa façon & maniere de religieuses , encor que leur profession ne fust de plus d'vn an entier, & estoit en ceste sorte. Au dedans de ce grand circuit que nous auons dit cy-dessus, qui estoit au tēple principal , il y auoit deux maisons comme claustrales, vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hommes & l'autre de femmes. En celle de femmes il y auoit seulement des pucelles de douze à treize ans , lesquelles ils appelloient, les filles de penitence. Ellés estoient autant comme les hommes, viuoient en chasteté & regle comme pucelles, dediees au seruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier le temple , & apprester chaque matin à manger à l'idole & à ses ministres de l'aumosne que recueilloient les religieux. La viande qu'ils apprestoient à l'idole estoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du masse pain , & apprestoient avec ce

Histoire naturelle

Daniel. 14.

pain de certaines faulces qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres le mangeoient comme ceux de Baal, que conte Daniel. Ces filles auoient les cheveux coupez, & les laissoient croistre par apres iusqu'à quelque temps: elles se leuoient à minuiçt aux matines de l'idole, qu'ils celebroident tous les iours, faisans les mesmes exercices que les religieux. Ils auoient leurs Abbailles qui les occupoient à faire des toiles de diuerses façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire estoit tout blanc sans aucun ouurage, ny couleur. Elles faisoient aussi leurs penitences à minuiçt, se sacrifiens en se blessans elles-mesmes, & se perçans le bout d'enhaut des oreilles, & mettans en leurs iouës le sang qu'elles en tiroient, & par apres se lauoient pour oster ce sang en vn petit estang qui estoit dedans leur monastere. Elles viuoient en grande honnesteté & discretion: & s'il se trouuoit que quelqu'une eust failly, quoy que ce fust legerement, incontinent elle estoit mise à mort sans remission, disans qu'elle auoit violé la maison de leur Dieu. Ils tenoient pour vn augure & aduertissement que quelqu'un de ces religieux ou religieuses auoient fait faute, quand ils voyoient passer quelque rat ou souris, ou chauue-souris en la chappelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pource qu'ils disoient que le rat ou chauue-souris ne se fust point hazardé à faire vne telle indignité, si quelque delict n'eust procedé, & deslors commençoient à faire inquisition & recherche du fait, puis ayant descou-

uert le delinquant ou delinquante, de quelque qualité qu'il fust, incontinent le faisoient mourir. En ce Monastere n'estoient receües que les filles de l'un des six quartiers qui estoient nommez pour cest effect, & duroit ceste profession, comme il a esté dit, l'espace d'un an entier, pendant lequel leurs peres où elles auoient fait vœu de seruir l'idole en ceste façon, & de là elles sortoient pour se marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient quelques ressemblance avec les vierges Vestales de Rome, comme racontent les histoires, à fin que l'on entende comme le diable a eu le desir d'estre seruy de gens qui gardent virginité; non pas que la netteté luy agree, car de foy il est esprit immunde, mais pour le desir qu'il a d'oster au grand Dieu, selon son pouuoir, ceste gloire de se seruir de netteté & integrité.

Des Monasteres de Religieux que le diable à inuentez pour la superstition.

CHAPITRE XVI.

LOn cognoist assez par les lettres des Peres de nostre Cópagnie ecrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces Prouinces, lesquels ils appellent Boncos, & mesme leurs coustumes, superstition, & mensonges. Quelques Peres qui

Histoire naturelle

ont esté en ces pays, racontent de ces boncos, & religieux de la Chine, disans, qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerses sortes, que les vns les vindrent voir vestus d'un habit blanc, portans des bonnets, & les autres, d'un habit noir, sans cheueux & sans bonnet, & que ces religieux ordinairement sont peu estimez, & les Mandarins, ou ministres de iustice les fouiettent comme ils sont le reste du peuple. Ils font profession de ne manger de chair, ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie, ains seulement du ris, & des herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en la court, qui est en Piquin, sont fort estimez. Les Mandarins vont ordinairement se recreer aux Narelles, ou Monasteres de ces moines, & en retournent presque tousiours yures. Ces Monasteres sont ordinairement hors des villes, & ont dedans leur enclos des temples. Toutesfois ils sont peu curieux en la Chine des idoles, ou des temples: car les Mandarins sont peu d'estat des idoles, & les tiennent pour vne chose vaine, & de risée, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie, ny autre Paradis, que d'estre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils disent qu'il est necessaire de l'entretenir par l'idolatrie, comme mesme le Philosophe l'enseigne à ses gouuerneurs. Et a esté en l'Ecriture vne excuse, que donna Aaron, de l'idole du veau qu'il auoit fait faire. Neantmoins les Chinois ont accoustumé de porter aux pouppes de leurs nauires, en de

Arist. 12.
Metap.
Exod. 31.

petites chappelles vne pucelle en bosse assise en la chaire avec deux Chinois au deuant d'elle, agenouillez en façon d'Anges, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuit. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices, & ceremonies, avec vn grand bruit de tambours, & de cloches, iettans des papiers bruslans par la poupe. Venás donc aux Religieux, ie ne sçache point qu'au Peru il y ait eu maison propre d'hommes retirez outre leurs Prestres, & forciers, dont y en a vne infinité. Mais ça esté en Mexique, où il semble que le diable ait mis vne propre obseruance : Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monasteres, comme i'ay dit cy-dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traicté, & l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne couronne en la teste comme les freres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs qui leur tomboient iusques à moytié de l'oreille, excepté qu'au derriere de la teste ils les laissoient croistre quatre doigts de longs qui leur descendoient sur les espaulles, & les trouffoient & accommodoient par tresses. Ces ieunes gens qui seruoient au temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux Prestres, & dirigitez du temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ballioient, & nettoyoient les lieux sacrez apportans du bois, afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit continuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces

Histoire naturelle

ieunes hommes , il y auoit d'autres petits garçons, qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le temple de rameaux, roses, & ions, donner l'eau à lauer aux Prestres, bailler les rizoires pour sacrifier, & aller avec ceux qui demandoëit l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & commandement sur eux; & viuoient avec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, où il y auoit des femmes, ils alloient toujours les testes fort baissées, les yeux en terre, sans les oser haussier pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et quand l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapettes de may, qu'ils auoient de besoing, sans que le maistre en osast parler, ny les empescher. Ils auoient ceste licence, pource qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenü que l'aumosne. Ils ne pouuoient estre plus de cinquante, & s'exerçoient en penitence, se leuans à minuit à sonner des cornets & buccines, pour esueilleir le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole, de peur que le feu deuant l'Autel ne s'estaignist. Ils administroient en l'encensoir, avec lequel les Prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoient fort subjects & obeyssans à leurs superieurs & n'outrepassoient pas d'un point ce qu'ils leur commandoient. Et

après qu'à minuit les Prestres auoient acheué d'encenser, ceux-cys'en alloient en vn lieu secret, & escarté, & sacrifioient, se tirans du sang des mollets avec des pointes dures & aiguës. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi, ils s'en frottoient les temples, iusque au dessous l'oreille, & ayās acheué ces sacrifices, ils s'en alloient incontinent se lauer en vn petit estang, destiné à cét effet. Ces ieunes gens ne se oignoient point d'aucun be-tum, par la teste, ny par le corps, comme faisoient les Prestres, & leurs vestemens estoient d'vne toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cét exercice & aspreté de penitences leur durroit vn an entier, auquel ils viuoient avec beaucoup d'austerité, & solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la fausse opinion de religion a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexique, qu'ils vont seruans le diable avec tant de rigueur & d'austerité : ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du tres-haut Dieu, qui est vne grand'honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoir fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexiquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plustolerable.

Histoire naturelle

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont usé, à la persuasion du diable.

CHAPITRE XVII.

P

Visque nous sommes venus à ce point, il sera bon, tant pour descourrir le maudit orgueil de Satan, comme pour confondre, & resueiller quelque peu nostre lacheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du diable, comme les faux Prophetes de Baal, qui se blessioient, & frapportoient, avec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passioient par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres. Car Satan a toujours desiré d'estre seruy, au grand dommage, & despens des hommes. Il a esté desia dit, comme les Prestres & Religieux de Mexique se leuoient à minuit, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est comme vne alefne, ou poinçon aiguë, avec lesquelles, ou avec autres sortes de lancettes, ou rasoirs, ils se peignoient & perçoient le mollet des iambes, ioignant l'os, se tiraंस beaucoup de sang, avec lequel ils s'oignoient par les temples, & mettoient tremper ces poin-

3. Reg. 18.

Psalms. 105.

4. Reg. 21.

tes, ou lancettes, dedans le reste du sang, puis apres les mettoient aux creneaux de la court, fichez en des globes, ou bouilles de paille, à fin que tous veissent & cogneussent la penitence qu'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent, & nettoient ce sang, en vn lac deputed pour cét effet, qu'ils appellent Ezapangué, qui est à dire, eau de sang; Et y auoit au Temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes, parce qu'ils ne pouuoient faire seruir vne deux fois. Outre cela ces Prestres & Religieux faisoient de grands ieufnes, comme de ieusner cinq & dix iours suiuant, deuant quelqu'vne de leurs grandes festes, & leur estoient ces iours comme noz quatre temps: ils gardoient si estroitement la continence, que quelques vns d'eux pour ne tomber en quelque sensualité, se fendoient les membres virilz par le milieu, & faisoient mil choses, pour se rendre impuissans, à fin de n'offenser point leurs Dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoiēt fort peu, pource que la plus part de leurs exercices estoient de nuit, & commettoient sur eux-mesmes, de grande cruauté, se martyrisans pour le diable, le tout à fin qu'ils fussent reputez grands ieufneurs & penitens. Ils auoient accoustumé de se discipliner avec des cordes pleines de nœuds, & non pas eux seulemēt, mais encore le peuple faisoit ceste maceration & fustigation, en la procession & feste qu'ils faisoient à l'idole Tezcalipuca, que i'ay dit cy-dessus estre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neuues de fil de māguy, d'vne brasse de long, avec vn nœud au bout,

Histoire naturelle

& d'icelles ils se fustigeoient, s'en donnant de grands coups par les espaules. Les Prestres ieufnoient cinq iours suyans, auant ceste feste, mangeans vne seule fois le iour, & se tenoient separez de leurs femmes, sans sortir du temple, pendant ces cinq iours se fouëttans rigoureusement avec les ordres susdits. Les lettres des Peres de la Compagnie de I E S V S, qu'ils ont escrites des Indes, traittent amplement des penitences, & excessiues rigueurs dont vsent les Boncos, encor que le tout y ait esté sophistiqué, & qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour solemniser la feste de l'Yta, qui estoit grande, tout le peuple ieufnoit deux iours, durant lesquels ils ne touchoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande avec du sel, & d'ail, ny ne beuuoient point de Chica. Ils vsaient beaucoup de ceste façon de ieufner, pour certains pechez, & faisoient penitence en se fouëttans avec des orties fort aspres. Et tantost s'entre frappans plusieurs coups par les espaules d'une certaine pierre en quelques endroits. Ceste gent aueuglee par la persuasion du diable, se transportoit en des Sierres, ou montagnes fort aspres, où quelques fois ils se sacrifioient eux-mêmes, se precipitans du haut en bas de quelque haut rocher, qui sont toutes embusches & tromperies de celuy qui ne desire rien tant, que le dommage & perdition des hommes.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

CHAPITRE XVIII.

CA esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonstté son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures au seruice & à l'honneur du Createur, qui est le sacrifice: ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier les creatures de Dieu, comme à l'auteur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple: car Cain offrit des fruiets de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, *Genes. 15.* Abraham, & les autres Patriarches, iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique ait esté donné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & avec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté, entre quelques nations, de leur enseigner qu'ils luy sacrifiasent de ce qu'ils auoient: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coustumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il

Histoire naturelle

vüillez debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouuons reduire en trois genres de sacrifices tous ceux dont vsent les infidèles, les vnes des choses insensibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoyent accoustumé au Peru de sacrifier du Coca, qui est vne herbe qu'ils estiment beaucoup, & du mays, qui est leur bled, des plumes de couleurs & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huistres de mer, & quelques fois de l'or & de l'argent, qui estoit aucunes fois en figures des petits animaux. Mesme de la fine estoppe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du suif bruslé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifices, pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la santé & deliurance de quelques dangers, ou mal-heurs. Au second genre, leur ordinaire sacrifice estoit des Cuyes, qui sont des petits animaux, comme petits connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choses d'importance, ou quand c'estoient quelques personnes riches, ils offroient des Pacos, ou moutons du pays, ras ou vellus, & prenoient garde fort curieusement au nombre, aux couleurs, & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vsent les Indiens selon leurs ceremonies anciennes, est la mesme de laquelle vsent auourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui est de prendre la beste sur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, disant certaines

paroles, selon la qualité de la victime que l'on tuë. Car si elle estoit de couleur, les paroles s'adressoient au Chuquilla, & tonnerre, à fin qu'il n'y eust disette d'eaux: si elle estoit blanche & rase, ils l'offroient au Soleil avec certaines paroles, si elle estoit veluë, ils l'offroient aussi avec d'autres, à fin qu'il donnast sa lumiere, & fust propice à la generation: si c'estoit vn Guanaco, qui est de couleur grise, ils adressoient le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on tuoit & sacrifioit chacun an, avec ceste ceremonie, vn mouton ras au Soleil, & le brusloient vestu d'une chemifolle rouge, & lors qu'il brusloient, ils iettoient au feu certains petits panniens de Coca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel sacrifice ils auoient des hommes deputez & du bestail, qui ne seruoit à autre chose. Ils sacrifioient mesme des petits oyseaux, encor que cela ne fust pas si frequent au Peru, comme en Mexique, où les sacrifices des cailles estoit fort ordinaire. Ceux du Peru sacrifioient des oyseaux de la Puna, (ainsi appellent ils le desert (quand ils deuoient aller à la guerre pour faire diminuer les forces des Guacas de leurs contraires. Ils appelloient ces sacrifices Cuzcouicça, ou Conteucicça, ou Haullaucça, ou Sopauicça, & le faisoient en ceste forme. Ils prenoient plusieurs sortes de petits oyseaux du desert, & assembloient beaucoup d'un bois espineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant allumé, assembloient ces petits oyseaux. Cét assemblément estoit appellé Quico, puis les iettoient au feu, au tour duquel alloient les offi-

Histoire naturelle

ciers du sacrifice , avec certaines pierres rondes & cottelées , où estoient peintes plusieurs couleurs , lyons , crapaux , & tigres , proferrans ce mot *Vfachum* , qui signifie , la victoire nous soit donnée , & autres paroles. Enquoy ils disoient que les forces des Guacas de leurs ennemis se perdoient , & tiroient certains moutons noirs , qui estoient en prison , quelques iours sans manger , lesquels ils appelloient *Vraca* , & en les tuans , disoient ces paroles , comme les cœurs de ces animaux sont affoiblis , ainsi soient affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ces moutons , qu'une certaine chair qui estoit derriere le cœur , ne se fust point consommée par les ieufnes & prisons passées , ils les tenoient pour vn mauvais augure. Ils amenoient certains chiens noirs , qu'ils appelloient *Appuros* , & les tuoient , les iettans en vne pleine avec certaines ceremonies , faisans manger ceste chair à quelques sortes d'hommes , lesquels sacrifice ils faisoient , de peur que l'*Ingua* ne fust offensé avec du poison , & pour cet effet ils ieufnoient depuis le matin iusques au leuer des estoilles ; & lors ils se saouloient , & se honnissoient à la façon des Mores. Ce sacrifice leur estoit le plus convenable , pour s'opposer aux Dieux de leurs contraires , & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces coustumes ayent cessé , les guerres ayans prins fin , toutesfois il en est demeuré encor quelques restes , pour l'occasion des disputes particulieres ou communes des Indiens , ou des Caciques , ou d'entre les villes.

Ils sacrifioient & offroient aussi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroient aux fontaines & sources, disans que les conches estoient filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, selon la couleur, & s'en seruent aussi à diuerses fins. Ils en vsent presque en toutes sortes de sacrifices, & encor aujourd'huy quelques vns mettent des conches pilees dedans leur Chica, par superstition. Finalement il leur sembloit conuenable d'offrir sacrifices de tout ce qu'ils semoient & esleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces sacrifices aux fontaines, sources, & ruisseaux qui passoient par les villes, ou par leurs Chacras, qui sont leurs mestairies, & les faisoient, après auoir acheué leurs semailles, afin qu'ils ne cessassent de courir, & qu'ils arroufassent tousiours leurs heritages. Les forciers iettoient leur sort pour cognoistre le temps auquel les sacrifices se deuoient faire, lesquels estans acheuez, l'on assembloit de la contribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoient la charge de faire ces sacrifices. Ils les faisoient au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuieres croissent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoient à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioient point aux fontaines & sources des deserts. Auourd'huy demeure encor entr'eux le respect qu'ils auoient aux fontaines, sources, estangs, ruisseaux, ou riuieres qui passent par les villes, & Chacras, mesmes aussi aux fontaines &

Histoire naturelle

riuieres des deserts. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuieres, & là se lauent pour la santé, s'oignans premierement avec de la farine de mays, ou avec autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoient.

CHAPITRE XIX.



A plus pitoyable mesauanture de ce pauvre peuple, est le vassillage qu'ils payoient au diable, luy sacrifiant des hommes, qui sont les images de Dieu, & ont esté créés pour iouyr de Dieu. En beaucoup de nations ils auoient accoustumé de tuer, pour accompagner les deffuncts, comme a esté dit cy dessus, les personnes qui leur estoient les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'ils se pourroient mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste occasion, ils auoient accoustumé au Peru, de sacrifier des enfans de quatre ou six ans, iusques a dix, & la plus part de ces sacrifices, estoient pour les affaires qui importoient à l'Ingua, comme en ses maladies, pour luy enuoyer santé, mesme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoient au nouueau Ingua le bourrelet, qui est l'enseigne du Roy, comme sont icy le sceptre & la couronne. En ceste solemnité, ils sacrifioient le nombre de deux cents enfans de quatre à dix ans, qui estoit vn

cruel & inhumain spectacle. La façon de les sacrifier estoit de les noyer & enterrer avec certaines representations & ceremonies, tantost ils leur couppoient la teste, & s'oiñoient avec leur sang d'une oreille en l'autre. Ils sacrifioient mesme des filles, du nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua des Monasteres, dont j'ay traité cy-dessus. Il y auoit en ce cas vn abus fort grand & fort general, qui estoit que si quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, estoit malade, & le deuin luy disoit que pour certain il deuoit mourir, ils sacrifioient au Soleil; ou au Viracocha son fils, le prians de se contenter d'iceluy, & qu'il ne voulust oster la vie au pere. C'est vne semblable cruauté à celle que rapporte l'Escriture, dont vsa le Roy de Moab, en sacrifiant son fils premier né sur la muraille, à la veüe de tous ceux d'Israël, auxquels cét acte sembla si triste, qu'ils ne voulurent pas le presser dauantage, & ainsi s'en retournerent en leurs maisons. L'Escriture raconte aussi le mesme genre de sacrifice auoir esté en v'sage entre les nations barbares des Cananeans & Iebuseans, & les autres dont escrit le liure de Sapience: *Ils Sap. 12. c. 14. appellent paix, de viure en si grands maux, & si grieus, comme de sacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres sacrifices cachez, ou de veiller toute la nuit, sans actes de fols, & ainsi ils ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs mariages, mais l'un par enuie oste la vie à l'autre, l'autre luy oste sa femme & son contentement, & tout y est en confusion, le sang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la corruption, l'infidelité, les seditions, les pariurements, les mutineries, l'oubliance de Dieu, la cõtamination des amies;*

Histoire naturelle

Psal. 105. le changement de sexe, & de naissance, l'inconstance des mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie est un abysme de tous maux. Le sage dit cela de ces peuples, desquels Dauid se plaint que ceux d'Israël apprirent, telles coustumes, iusqu'à sacrifier leurs fils & filles au diable. Ce que iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point esté agreable. Car comme il a esté autheur de la vie, & qu'il a fait toutes ces autres choses pour la commodité de l'hōme, il ne se plaist point que les hommes. s'ostent la vie les vns aux autres. Bien que le Seigneur ayt approuvé & accepté la volonté du fidele Patriarche Abraham, il ne consentit pas pourtant au fait, qui estoit de couper la teste à son fils. Enquoy l'on voit la malice & tyrannie du diable, qui a voulu en cela surpasser Dieu, prenant plaisir d'estre adoré avec effusion de sang humain, & procurant par ce moyen la perdition des ames & des corps ensemble, pour la haine enragee qu'il porte à l'homme, comme son cruel aduersaire.

Des horribles sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAPITRE XX.

LAçoit que ceux du Peru ayent surpassé ceux de Mexique en l'occision & sacrifice de leurs enfans, (car ie n'ay point leu, ny entendu, que les Mexiquains vsassent de tels, ou pareils sacrifices) toutesfois ceux de Mexique les ont surpassés voire

routes les nations du monde, au grand nombre d'hommes qu'ils sacrifioient, & en la façon horrible qu'ils le faisoient. Et afin que l'on voye le grand mal-heur enquoy le diable tenoit ce peuple aueuglé, ie raconteray par le menu l'usage & façon inhumaine qu'ils auoient en cela. Premièrement les hommes qu'ils sacrifioient, estoient prins en guerre. Et ne faisoient point ces solempnels sacrifices, si ce n'estoient de captifs, de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suivy le stile des anciens. Car selon que veulent dire certains Autheurs, pour ceste occasion ils appelloient le sacrifice, *victima*, d'autant que c'estoit de chose vaincuë: comme mesme ils l'appelloient, *Hostia, quasi ab hoste*, pource que c'estoit vne offrande faite de leurs ennemis, combien que l'on ayt accommodé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la verité les Mexiquains ne sacrifioient point à leurs idoles que leurs captifs, & n'estoient les ordinaires guerres qu'ils faisoient, que pour auoir des captifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les vns & les autres se battoient, ils taschoient de prendre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point pour iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayant conquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas subiugué la Prouince de Tascalala, qui estoit si proche: Motecuma respondit à cela, que pour deux causes, il n'auoit pas conquesté ceste Prouince, combien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu entrepren-

Histoire naturelle

dre : l'une pour auoir enquoy exercer la iu-
nesse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nour-
rist en oyfueté & delicatelle : l'autre & prin-
cipale, qu'il auoit reserué ceste Prouince pour
auoir d'où tirer des captifs pour sacrifier à
leurs Dieux. La façon dont ils vsoient en
ces sacrifices, estoit qu'ils assembloient en ceste
pallissade de testes de morts, qui a esté ditte cy
dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez, & fai-
soit l'on avec eux au pied de ceste pallissade vne
ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient tous
arrangez au pied de ceste pallissade avec beau-
coup d'hommes de garde qui les entouroient.
Incontinent sortoit vn Prestre vestu d'une au-
be courte pleine de floquons, ou houpettes
par le bas, & descendoit du haut du temple
avec vne idole faicte de paste de bled, & mays
amassé avec du miel, qui auoit les yeux de
grains de voirre vert, & les dents de grains de
mays, & descendoit avec toute la vistesse qu'il
pouuoit les degrez du temple en bas, & mon-
toit par dessus vne grande pierre qui estoit fi-
chee en vne fort haute terrasse au milieu de la
court. Ceste pierre s'appelloit *Quauxicalli*, qui
veut dire, la pierre de l'Aigle, & y montoit le
Prestre par vn petit escailler qui estoit au de-
uant de la terrasse, & descendoit par vn autre
qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant
son idole : puis mōtoit au lieu où estoient ceux
que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout
iusqu'à l'autre alloit monstrant ceste idole à vn
chacun d'eux en particulier, leur disant, cestuy
est vostre Dieu. Et en acheuant de monstrer, des-

cendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusqu'au lieu où ils deuoient estre sacrifiez, & là trouuoient apprestés les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier, estoit d'ouurer l'estomach à celuy qu'ils sacrifioient: apres luy auoir tiré le cœur encor à demy-vis, ils iettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & souillez de ce sang. Et afin de le faire entendre plus particulièrement, six Sacrificateurs constitués en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouurer l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacree. C'estoit vne dignité suprême & beaucoup estimee entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de Mayoralque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain Prestre & Pontife, le nom duquel estoit different, selon la difference des temps & solemnitez. Tout de mesme estoient leurs habits differens quand ils sortoient à excercer leur office, selon la diuersité de temps. Le nom de leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit & robbe estoit vne courtine rouge en façon de Dalmatique avec des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & iaulnes sur la teste, &

Histoire naturelle

aux oreilles comme des pendants d'or, auxquels y auoit des pierres vertes enchassées, & au dessous de la levre ioignant le milieu de la barbe, auoit vne piece comme vn petit canon d'vne pierre azurée. Ces six Sacrificateurs venoient les visages & les mains ointes d'un noir fort luisant. Les cinq autres auoient vne cheuclure fort crespuë & entortillée avec des listers de cuir, desquels ils sont ceints par le milieu de la teste, & portans au front de petites rondelles de papier, peintes de diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne Dalmatique blanche ouuree de noir. Ils representoient avec cest ornement, la mesme figure du diable : de sorte que cela donnoit crainte & treueur à tout le peuple de les voir sortir avec vne si horrible representation. Le souuerain Prestre portoit en la main vn grand cousteau d'un caillou fort large & aigu, vn autre Prestre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleur. Tous six se mettoient en ordre ioignant ceste pierre pyramidalle, de laquelle j'ay parlé cy deuant, estant vis à vis de la porte de la chapelle de l'idole. Ceste pierre estoit si pointüe, que l'homme qui deuoit estre sacrifié, estant couché dessus à la renuerse, se plioit de telle façon, qu'en luy laissant seulement tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnez d'hommes pour la garde &

tous nuds, on les faisoit monter de rang ces larges degrez, au lieu où estoient appareillez les ministres; & comme chacua d'eux venoit en son ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'un par vn pied, l'autre par vn autre, l'un par vne main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuerse sur ceste pierre poinctué, où le cinquiesme de ces ministres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand Prestre luy ouuroit l'estomach avec le cousteau, d'une estrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur avec les mains, & le monstroit ainsi fumant au Soleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumee de cœur, & incontinent se tournoit vers l'idole, & luy iettoit au visage, puis ils iettoient le corps du sacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilement, pource que la pierre estoit mise si proche des degrez, qu'il n'y auoit pas deux pieds d'espace entre la pierre & le premier degré; de sorte que d'un seul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceste façon ils sacrifioient vn à vn tous ceux qui y estoient destineez, & apres qu'ils estoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maîtres, ou ceux qui les auoient prins, les alloient releuer, & les emportoient, puis apres les ayans departis entr'eux, ils les mangeoient, celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tousiours pour le moins quarante, ou cinquante de ces sacrifiez, pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les nations circonuoisines en faisoient autant, imitans les Mexiquains en leurs coustumes & ceremonies sur le seruice des dieux.

*D'une autre sorte de sacrifices d'hommes, dont
usoient les Mexiquains.*

CHAPITRE XXI.

Ly auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils faisoient en diuerfes festes, lesquels ils appelloient Racaxipe Veliztli, qui est autant qu'escorchement de personnes. On l'appelle ainsi, pource qu'en certaines festes ils prenoient vn, ou plusieurs esclaves, selon le nombre qu'ils vouloient, & apres l'auoir escorché, en reuestoient de la peau vn homme qui estoit deputé à cét effect. Cestuy-là s'en alloit par routes les maisons & marchez de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous offrir quelque chose; & si quelqu'un ne luy offroit rien, il le frappoit d'un coin de la peau au visage, le souillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste inuention duroit iusques à ce que le cuir se cortompist, pendant lequel temps ceux qui alloient ainsi, assembloient beaucoup d'aumones qu'ils employoient aux choses necessaires pour le seruice de leurs dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoient vn deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui deuoit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachent l'esclau par vn pied à vne grande rouë de pierre, & luy bailloient vne espee & vne rondelle aux mains, afin qu'il se deffendist; & sortoit incontinent celuy qui le deuoit sacrifier, armé d'une autre espee

& rondelle; que si celuy qui deuoit estre sacrifié, se deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeschoit, il demeroit exempt & deliuré du sacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux; & comme tel, estoit du depuis entendu: mais s'il estoit vaincu, ils le sacrifioient en la mesme pierre où il estoit attaché. C'estoit vn autre genre de sacrifice, quand ils dedioient quelque esclau pour estre la representation de l'idole, & disoient que c'estoit sa ressemblance. Ils donnoient aux Prestres par chacun-an vn esclau, afin qu'il n'y eust iamais faute de la semblance viue de l'idole; & incontinent qu'il entroit en l'office, apres qu'il estoit bien laué, ils le vestoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans son mesme nom. Il estoit toute l'annee reueré & honoré comme le mesme idole, & auoit tousiours avec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, avec laquelle garde on le laissoit aller librement où il vouloit; & si d'auenture il s'enfuyoit, le chef de la garde estoit mis en son lieu, pour représenter l'idole, & apres estre sacrifié. Cét Indien auoit le plus honorable logis de tout le temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient seruir & honorer, luy apportans à manger avec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il sortoit paray les ruës de la Cité, il alloit fort accompagné de Seigneurs, & portoit vne petite fluste en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient avec leurs petits enfans en leurs

Histoire naturelle

bras, & les luy presentoient, le salüans comme Dieu; tout le reste du peuple en faisoit autant. Ils le mettoient de nuict en vne forte prison, ou cage, de peur qu'il ne s'en allast, iusques à ce qu'arriuant la feste ils le sacrifioient, comme j'ay dit cy dessus. Par ces façons, & beaucoup d'autres, le diable abusoit, & entretenoit ces pauvres miserables, & estoit telle la multitude de ceux qui estoient sacrifiez par ceste infernale cruauté, qu'il semble que ce soit chose incroyable: car ils afferment qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil; & que tel iour s'est passé qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil en diuers endroits. Le diable vsoit, pour entretenir ceste tuerie d'hommes, d'vne plaisante & estrange inuention, qui estoit, que quand il plaisoit aux Prestres de Satan, ils alloient aux Rois, & leur declaroient comme leurs dieux se mouroient de faim, & qu'ils eussent memoire d'eux. Incontinent les Rois s'appareilloient, & aduertissoient les vns les autres que les dieux demandoient à manger, partant qu'ils commandassent au peuple de se tenir prest à venir à la guerre; & ainsi le peuple assemblé, & les compagnies ordonnees, ils sortoient aux champs, où ils assembloient leur armee, & toute leur dispute & combat estoit de se prendre les vns les autres pour sacrifier, taschans de se faire paroistre tant d'vn costé que d'autre, en amenant le plus de captifs pour le sacrifice; tellement qu'en ces batailles ils taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'entre-tuer, pource que tout leur but estoit d'amener des hommes vifs pour donner à manger

à leurs idoles, qui estoit la façon par laquelle ils apportent les victimes à leurs dieux. Et doit-on sçauoir que iamais Roy n'estoit couronné, qu'au prealable il n'eust subjugué quelque Province, de laquelle il amenast vn grand nombre de captifs pour les sacrifices de leurs dieux, & ainsi par tous moyens c'estoit chose infinie que le sang humain que l'on espandoit en l'honneur de Satan.

Comme desia les Indiens estoient lassez, & ne pouuoient plus souffrir la cruauté de leurs dieux.

CHAPITRE XXII.



LVSIERS de ces barbares estoient desia lassez & ennuyez d'une si excessiue cruauté à espandre tant de sang d'hommes, & du tribut si ennuyeux d'estre tousiours en peine de gagner des captifs pour la nourriture de leurs dieux, leur semblant vne chose insupportable; & neantmoins ils ne laissoient de suiure, & executer leurs rigoureuses loix, pour la grande crainte que les ministres des idoles leur donnoient de leur costé, & par les ruses avec lesquelles ils tenoient ce peuple en erreur: mais en l'interieur ils desiroient assez de se voir libres d'une si pesante charge. Et fut vne grande prouidence de Dieu, que les premiers qui leur donnerent la

Histoire naturelle

cognoissance de la loy de Iesus-Christ, les trou-
uaient en ceste disposition, pource que sans
doute ce leur sembla vne bonne loy, & vn bon
Dieu, qui vouloit estre seruy de ceste façon. Sur
ce propos me contoit vn Religieux graue en la
neuve Espagne, que quand il fut en ce Royau-
me il auoit demandé à vn ancien Indien, hom-
me de qualité, comment les Indiens auoient
si tost receu la loy de Iesus-Christ, & laissé la
leur, sans faire dauantage de pretiue, d'essay, ny
de dispute sur icelle: car il sembloit qu'ils se-
stoient changez sans y auoir esté esmeus par rai-
son suffisante. L'Indien respondit: Ne crois
point, Pere, que nous prenions si inconsideré-
ment la loy de Iesus-Christ, comme tu dis,
pource que ie t'apprends que nous estions desia
lassez, & mescontents des choses que les idoles
nous commandoient, & que nous auions desia
parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy;
Et comme nous trouuasmes que celle que vous
nous preschiez, n'auoit point de cruauté, &
qu'elle nous estoit fort conuenable, iuste, &
bonne; nous entendismes, & creusmes que c'e-
stoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort
volontairement. La response de cét Indien sac-
corde bien auec ce qu'on lit aux premiers dis-
cours qu'Hernâde Cortez enuoya à l'Empereur
Charles le quint, où il raconte qu'apres auoir
conquesté la Cité de Mexique, estant en Guy-
oacan, luy vindrent des Ambassadeurs de la Re-
publique & Prouince de Mechoacan, deman-
dans qu'il leur enuoyast sa loy, & qu'il la leur
apprist & fist entendre, pour autant qu'ils pre-

tendoient de laisser la leur, qui ne leur sembloit pas bonne; ce que leur accorda Cortez, & aujourd'huy sont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chrestiens qui soient en la neuue Espagne. Les Espagnols qui virent ces cruels sacrifices d'hommes, se determinerent d'employer toute leur puissance à destruire vn si detestable & maudit carnage d'hommes; & d'autant plus qu'ils virent vn soir deuant leurs yeux sacrifier soixante, ou soixante & dix soldats Espagnols, qui auoient esté prins en vne bataille, qui se donna sur la conqueste de Mexique, & vne autre fois trouuerent escrit de charbon, en vne chambre en Tezcusco, ces mots: *Icy fust prisonnier vn tel malheureux, avec ses compagnons, que ceux de Tezcusco sacrifierent.* Il aduint mesme à ce propos, vn cas fort estrange, & neantmoins veritable, ayant esté rapporté par personnes dignes de foy, & fut que les Espagnols regardans vn spectacle de ces sacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort dispos, l'ayant ietté, & fait rouler du haut en bas des degrez, comme estoit leur coustume; quand il vint en bas, dist aux Espagnols en sa langue, Cheualiers, ils m'ont tué; ce qui esmeut grandement les nostres d'horreur, & de pitié. Et n'est point chose incroyable que cestuy-là ayant le cœur arraché, ayt peu parler, attendu que Galien raconte qu'il est arriué plusieurs fois aux sacrifices des animaux, apres leur auoir tiré le cœur, & ietté sur l'autel, que les animaux respiroient, voire bramoient & crioient hautement, mesme couroient quelque temps.

Gal. li. 2. de Hippoc. & Platon. placit. cap. 4.

Histoire naturelle

Laiſſans maintenant ceſte queſtion, comme il ſoit poſſible que cela puiſſe eſtre par nature, ie pourſuiuray mon intention, qui eſt de faire voir combien ces barbares abhorroient deſia ceſte inſupportable ſeruitude qu'ils auoient à l' homicide infernal, & combien grande a eſté la miſericorde que le Seigneur leur a faite, en leur communiquant ſa loy douce, & du tout agreable.

Comme le diable ſ'eſt efforcé d'enſuiure, & de contrefaire les ſacrements de la ſainte Eglife.

CHAPITRE XXV.



E qui eſt le plus eſmerueillable de l'en-
uie & preſomption de Satan, eſt, qu'il
ayt contrefait non ſeulement en l'ido-
latrie & ſacrifices, mais auſſi en certai-
nes ceremonies nos Sacrements, que Ieſus-Ch.
noſtre Seigneur a inſtituez, & deſquels vſe la
ſainte Eglife, ayant ſpecialement pretendu
imiter en quelque façon le ſacrement de Com-
munion, qui eſt le plus haut, & le plus diuin de
tous, pour le grand erreur des infidelles, qui y
procedoient en cete maniere. Au premier mois,
qu'au Peru ils appellent Raymé, & reſpond à
noſtre Decembre, ſe faiſoit vne tres ſolemnelle
feſte, appellee Capacrayme, & en icelle ſe fai-
ſoient beaucoup de ſacrifices & ceremonies,
qui duroient pluſieurs iours, pendant leſquels
nul forain & eſtranger ne ſe pouuoit trouver
en la

en la Cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estés passez, ils donnoient congé & licéce aux estrangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme Religieuses du Soleil, faisoient de petits pains de farine de mays, teinte, & paistrie avec le sang des moutons blancs qu'ils sacrifioient ce iour là, incontinent ils commadoient que tous les forains des Prouinces entrassent, lesquels se mettoient en ordre, & les Prestres qui estoient de certain lignage, descendans de Liuquiyupanguy, donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disans qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez & vnis avec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient qu'ils ne dissent, ny pensassent mal contre l'Ingua: mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoin de leur intention, & volonté, que s'ils ne faisoient ce qu'ils deuoient, il les descouuriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or, & d'argent, qui estoient destinez pour cet effet, & tous receuoient, & mangeoient ces morceaux remerciens infiniment le Soleil d'une si grande grace qu'il leur faisoit, disans des paroles, & faisans des signes d'un grand contentement & deuotion: protestans qu'en leur vie ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'avec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gar-

Histoire naturelle

doient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appelé Coyarayme, qui estoit Septébre, en la feste solemnellè qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion (sil est permis d'vser de ce mot en chose diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors; ils enuoyoiet aussi de ces pains en tous les guacas, sanctuaires, ou idoles de tout le Royaume, & tout en vn mesme temps sy trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient expres pour les recevoir, auxquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoyoit cela en signe qu'il vouloit que tous le venerassent & honorassent, & en enuoyoient mesme par honneur aux Caciques. Quelqu'vn parauenture tiendra cecy pour fable & inuention: mais pourtant c'est vne chose tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi, (qui est celuy qui a fait plus de loix, de coustumes, & ceremonies, comme Numa à Rome) dura ceste maniere de communion, iusques à ce que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus-Christ mist hors toutes ces superstitions, leur donnant le vray manger de vie, qui conserue & vnist les ames avec Dieu. Qui voudra s'en satisfaire plus amplement, lise la relation que le Licencié Polo escriuit à l'Archeuesque des Rois, Dom Hieronymo de Loaysa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choses qu'il a descouuertes & aprouées par sa grande diligence.

*De la façon que le diable s'est efforcé de contre-
faire en Mexique la feste du saint Sacre-
ment & Communion, dont vse la sainte
Eglise.*

CHAPITRE XXIV.

 E sera chose encor plus esmerueillable d'ouyr parler de la feste & solemnité de la Communion, que le mesme diable, Prince d'orgueil, ordonna en Mexique, laquelle, bien qu'elle soit vn peu longue, il ne sera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escrite par perlonnes dignes de foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May leur principale feste de leur dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy dessus, qui estoient recluses au mesme temple, & estoient comme religieuses, mouloient vne quantité de semence de bletres, avec du mays rosty, & apres qu'il estoit moulu, le paistrissoiét, & amassoient avec du miel, & faisoient de ceste paste vn idole de la mesme grandeur qu'estoit celuy de bois, luy mettans au lieu des yeux, des grains de voirres verds, azurez, ou blancs; & au lieu de dents, des grains de mays, assis avec tout l'ornement & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & orné, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur vn bran-

Histoire naturelle

card, pour le porter sur les espaules. Le matin de la feste venu, vne heure auant le iour sortoient toutes ces filles vestuës de blanc, avec des ornemens tous neufs, lesquelles estoient appellees ce iour là, Sœurs du dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de may's rosty, & creuassé, ressemblant azaar, ou fleur d'orege, & portoient en leur col de grosses chaines de mesme, qui leur passoit en escharpe par dessous le bras gauche. Elles estoient colorees de vermillon par les iouës, & auoient les bras, depuis les coudes iusques aux poings, couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainsi ornees, elles prenoient l'idole sur leurs espaules, le tirans, & portans en la court où estoient desia tous les ieunes hommes vestus d'habits faits d'vn red artificieux, estans couronnez de la mesme façon que les femmes. Alors que ces filles sortoient avec l'idole, les ieunes hommes s'approchoient avec beaucoup de reuerence, & prenoient la litiere, ou brancard, où estoit l'idole, sur leurs espaules, la portans au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, se la mettoit sur la teste, qui estoit vne ceremonie ordinaire qu'ils obseruoient entr'eux, aux principales festes de leurs dieux. Ceste ceremonie faite, tout le peuple sortoit en procession, avec toute la diligence & legereté qui leur estoit possible, & alloient à vne montagne qui estoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appellee Chapultepec, & là faisoient vne station, & des sacrifices. Incontinent ils partoient de là.

avec la mesme diligence, pour aller en vn lieu qui estoit proche de là, qu'ils appelloient Atlayauaya, où ils faisoient la seconde station, & au partir de là, alloient en vn autre bourg, vne lieüe plus outre, qui se nomme Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la Cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatre lieües, en trois, ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Ypayna Vitzilipuztli, qui veut dire, le viste & diligent chemin de Vitzilipuztli. Arriuez qu'ils estoient au pied des degrez, ils mettoient en bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes, lesquelles ils attachoient aux bras d'un brancard, puis apres avec beaucoup de discretion & de reuerence, ils montoient la litiere avec l'idole, au sommet du temple, les vns tirans d'enhaut, & les autres leur aydant d'embas, cependant l'on n'entendoit retentir que le son des flustes, des buccines, des cornets, & des tambours qui sonnoient. Ils le montoient de ceste façon, d'autant que les degres du temple estoient fort roides & estroits, & l'escallier fort large; tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste litiere sur leurs espaulles. Pendant qu'ils montoient ceste idole, tout le peuple estoit en la court, avec beaucoup de reuerence & de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de rose, laquelle ils luy tenoient apprestee, incontinent venoient les ieunes hommes, lesquels semoient, & respandoient vne grande quantité de fleurs de diuerses couleurs,

Histoire naturelle

dont ils remplissoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait, toutes les filles sortoient avecques l'ornement que nous auons dit cy dessus, & apportoient de leur Conuent des tronçons, ou morceaux de paste, composee de blettes, & de mays rosty, qui estoit de la mesme paste de laquelle l'idole estoit fait & compose, & estoient en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, lesquels les portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils remplissoient tout le lieu, iusques à ce qu'il n'y en peust entrer dauantage. Ils appelloient les tronçons de paste, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces os, aussi tost venoient tous les anciens du Temple, Prestres, Leuites, & tout le reste des ministres, selon leurs dignitez, & leurs antiquitez : car il y auoit entr'eux sur ce point, vne belle regle, & ordonnance, & venoient les vns apres les autres avec leurs voiles de red, de diuerses couleurs, & ourages, selon la dignité, & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs testes, & des chaines de fleurs penduës au col. Apres eux venoient les dieux & deesses, qu'ils adoroient en diuerses figures, vestus de la mesme liuree, puis se mettans en ordre au tour de ces tronçons & morceaux de paste, faisoient certaine ceremonie, en chantant, & ballant sur iceux. Au moyen de quoy ils demeuroient benits & consacrez pour la chair & os de cét idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paste, par laquelle ils estoient tenus & estimez pour os & chair de l'idole, estant ache-

ué, ils honoroient ces morceaux de la mesme maniere que leur dieu. Puis sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le sacrifice d'hommes en la façon qu'il a esté dit cy dessus, & en sacrifioit-on ce iour là vn plus grand nombre qu'en nul autre, pour autant que c'estoit la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacrifices estans acheuez, sortoient tout aussi tost tous les ieunes hommes & filles du temple, ornez comme il a esté dit, & apres s'estre mis en ordre, & feste rangez les vns vis à vis des autres, ils balloient, & dançoient au son du tambour qu'on leur sonnoit en louiange de la solemnité & de l'idole qu'ils celebroident. Auquel chant tous les Seigneurs anciens, & les plus notables leur respondoient, ballans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand cercle, comme ils ont de coustume, demeurans tousiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau spectacle venoit toute la Cité, & y auoit vn commandement fort diligemment obserué en ceste terre, que le iour de l'idole Virzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceste paste emmiellée, dequoy l'idole estoit fait. Et ceste viande se deuoit manger incontinent au poinct du iour, & ne deuoit-on boire d'eau, ny aucune autre chose apres, iusques apres midy, & tenoient que c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege, que de faire le contraire: mais apres les ceremonies acheuees, il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoit l'eau aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoient

Histoire naturelle

l'usage de raison, de ne boire point d'eau; que s'ils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux, & mourroient; ce qu'ils obseruoient fort diligemment, & rigoureusement. Les ceremonies, bal, & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despoüiller, & les Prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despoüilloient de ces ornemens qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cét idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres ils les departoient au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoient avec tant de pleurs, de crainte, & de reuerence, que c'estoit vne chose du tout admirable, disans qu'ils mangeoient la chair, & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades, en demandoient pour eux, & leur portoient avec beaucoup de reuerence, & veneration. Tous ceux qui communioient, demeuroient obligez de donner le dixme de ceste semence, ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Communion estant acheuee, vn vieillard de beaucoup d'autorité montoit sur vn lieu eminent, & d'vne voix fort haute, preschoit leur loy, & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera doncques que le diable ayt esté si curieux de se faire adorer & receuoir en la façon que Iesus Christ nostre Dieu a ordonné, & enseigné, & comme la sainte Eglise a accoustumé. Par cela certes, l'on void clairement verifié ce

quia esté proposé au commencement, que Satan tasche & s'efforce tant qu'il peut d'vsurper & de desrober pour soy l'honneur & seruice qui est deu à Dieu seul, encor qu'il y melle tous-jours ses cruautés & ordures, pource que c'est vn esprit d'homicide & d'immondicité, & pere de mensonge.

Des Confesseurs, & de la Confession dont vsoient les Indiens.

CHAPITRE XXV.

LE pere de mensonge a voulu mesme contre-faire le sacrement de Confession, & en ses idolatries se faire honorer avec des ceremonies fort semblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils auoient opinion que toutes les maladies & aduersitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre cela, se confessoient mesme verbalement presque en toutes les Prouinces, & auoient des Confesseurs deputez pour cest effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs: & y auoit des pechez referuez au superieur. Ils receuoient des penitences, voire quelques fois tres-rigoureuses: & principalement quand le pecheur estoit quelque pauvre homme, qui n'auoit que donner au Confesseur, & estoit cest office de Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs forciers, qu'ils appellent Ychuiri ou

Histoire naturelle

Ychuri, a esté le plus vniuersel és Prouinces de Collasuiuo. Ils ont vne opinion que c'est vn enorme peché d'encler en la Confession quel qu'un qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confesseurs descouuroient si l'on leur en ce- loit, par desforts, ou par le regard de la cour- roye de quelque animal, & les chastioient en leur donnant vn nombre de coups d'une pier- re sur les espaules, iusques à ce qu'ils eussent tout descouuert, puis apres luy donnoient vne penitence, & faisoient le sacrifice. Ils se ser- uent mesme de ceste Confession, quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Ca- ciques sont malades, ou qu'ils sont en quel- ques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit malade, toutes les Prouinces se confessoient, principalement ceux de la Prouince de Col- lao. Les Confesseurs estoient obligez de tenir secrettes les confessions qu'ils receuoient, sinon en certains cas limitez. Les pechez des- quels principalement ils se confessoient, estoit le premier de tuer l'un l'autre hors la guer- re: en apres de desrober, de prendre la femme d'autruy, de donner du poison ou forcellerie pour faire mal, & tenoient pour vu grief pe- ché, de s'oublier à la reuerence de leurs Gua- cas ou chappelles, de ne garder point les fe- stes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne s'accusoient point d'actes & pechez interieurs, mais selon le rapport de quelques Prestres, depuis que les Chrestiens vindrent en ce pays, ils s'accuserent aussi à leurs Ychuris, & confesseurs de leurs pensees. L'Ingua ne con-

fessoit ses pechez à nul homme, mais seulement au Soleil, afin qu'il les dist au Viracocha, & qu'il les luy pardonlast. Apres que l'Ingua s'estoit confessé, il faisoit vn certain bain pour acheuer de se nettoyer en vne riuiera courante, disant ces paroles: I'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuiera reçoys les, & les porte à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoient vsoient mesmement de ces bains, avec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent au iourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque homme que ses enfans luy mouroient, il estoit tenu pour vn grand pecheur, & luy disoient que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoient confessez, ils estoient baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit fouëtter avec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoient que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercée en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de con-

Histoire naturelle

fesser les pechez secrets, soit demeuree si long temps, & de faire de si rigoureuses penitences qu'ils faisoient, comme de ieufner, de donner des habits, de l'or, de l'argent, de demeurer aux montagnes, & de recevoir de grands coups sur les espaulles. Les nostres disent, qu'en la Province de Chiquito, ils rencontrent encor au iourd'huy ceste peste de confesseurs, ou Ychuris, & que beaucoup de malades se retirent verseux: mais des-ja par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'esclaircissant, & reconnoissent l'effect & le grand benefice de nostre confession sacramentale, à laquelle ils viennent avec vne grande deuotion. Et en partie cét usage passé leur a esté permis par la prouidence du Seigneur, afin que la confession ne leur semblast difficile. Par ce moyen le Seigneur est en tout glorifié, & le Diable mocqueur, demeuré mocqué. Or d'autant que c'est vne chose qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'usage d'vne estrange confession que le diable auoit introduite au Iappon, comme il appert par vne lettre venuë de là, qui dit ainsi. Il y a en Ocaca des roches tres-grandes, & si hautes, qu'il y a des pics en icelles, de plus de deux cens brasses de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'esleue si terriblement haut, que quand les Xamabuzis (qui sont les pelerins) le regardent seulement, les membres leur en tremblent, & les cheueux s'en herissent, tant est ce lieu terrible & espouventable. Il y a au sommet de ceste pointe vne grande verge de fer de trois brasses de long, qui y

est posée par vn estrange artifice. Au bout de ceste verge est attachée vne balance, dont les escailles sont si grandes, qu'en vne d'icelles se peut assoir vn homme, & les Goquis, (qui sont des diables en figure humaine) commandent qu'un de ces pelerins y entrent les vns apres les autres, sans qu'il en reste vn seul, puis avec vn engin & instrument qui se remue, moyennant vne rouë, ils font que ceste verge de fer, en laquelle la balance est penduë, sorte dehors, & demeure toute suspenduë en l'air, estant assis l'un des Xamabuxis en l'un des plateaux de ceste ballance. Et comme l'escaille où est assis l'homme, n'a point de contrepoids de l'autre costé, incontinent elle pend en bas, & l'autre s'esleue iusqu'à ce qu'elle rencontre & touche à la verge. Alors les Goquis leur disent du rocher, qu'ils se confessent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils se souuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui sont là le puissent ouyr. Incontinent il comence à se confesser, pendant quoy quelques-uns des assistans se rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemissent. Et à chaque peché qu'ils disent, l'autre escaille de la ballance baisse vn peu, iusqu'à ce que finalement ayant dit tous ces pechez, la vuide demeure esgale à l'autre, où est le triste penitent, puis les Goquis refont tourner la rouë, & retirent vers eux la verge & ballance d'où sort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iusqu'à ce que tous y ayent passé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fust Chrestien, disant qu'il auoit esté en ce pelerinage, & entré en la ballance sept fois,

Histoire naturelle

où publiquement il s'estoit confessé. Il disoit
même, que si dauanture quelqu'un de ceux qui
font mis en ce lieu, nè raconte le peché comme
il est passé, ou qu'il en cele quelqu'un, l'escaille
de la ballance vuide ne s'abbaisse point, & s'il
s'obstine apres qu'on luy a fait instance de se
confesser, & ne vueille descouuir tous ces pe-
chez, les Boquis le iettent & font choir du haut
en bas, où en vn moment il est rompu & brisé
en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nom-
mé Iean, nous disoit qu'ordinairement la crain-
te & tremeur de ce lieu est si grande à tous ceux
qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à
l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrom-
pu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu sou-
uent qu'il y en aye qui ne descourent tous
leurs pechez. Ce lieu est appellé d'un autre nom
Sangénocoro, qui veut dire, lieu de cōfession.
L'on voit bien clairement par ce discours, com-
me le diable a pretendu vsurper pour soy le ser-
uice diuin, en faisant de la confession des pechés
(laquelle le Sauueur a instituee pour le remede
des hommes) vne superstition diabolique, pour
leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas
fait moins à l'endroit de la gentilité du Iappon,
qu'à l'endroit de celle des Prouinces de Collao
au Peru.

De l'abominable onction dont vsoient les Prestres Mexiquains & autres nations, & de leur sortileges.

CHAPITRE XXVI.

Dieu ordonna en la Loy ancienne, la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres Prestres, & en la Loy Euangelique nous auons mesme le saint Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre Prestres de Christ. Il y auoit mesme en la Loy ancienne, vne certaine cõposition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, cõme il a accoustumé, ayant inuenté à ceste fin des choses si ordes, & si sales, qu'elles montrent assez quel en est l'Autheur. Les Prestres des idoles en Mexique, s'oignoient en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusqu'à la teste, & tous les cheveux aussi, lesquels leur demeuroient en forme de tresses ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoient ceste onction humide & mouillée. Les cheveux leur croissoient tellement avec le temps, qu'ils leur tomboient iusqu'aux iarets, si pesans, qu'ils leur donnoient beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoient, ny tondoient point, iusqu'à ce qu'ils moussent, ou qu'on les en dispensast pour leur

Histoire naturelle

grande vieillesse, ou bien qu'on les employast aux gouvernements & autres offices honorables en la Republique. Ils portoient leurs chevelures treffées, de six doigts de long, & se noircissoient & teignoient avec de la fumee de bois de pin, ou railine, pource que de toute antiquité entr'eux, ç'a esté tousiours vne offrande qu'ils faisoient à leurs idoles. Et pour ceste occasion elle estoit fort estimee & reuerce. Ils estoient tousiours noircis de ceste teinture, depuis les pieds iusqu'à la teste, tellement qu'ils ressembloient à des Negres fort reluisants, & celle-là estoit leur ordinaire onction. Toutesfois quand ils alloient sacrifier & encenser dedans les montagnes, ou aux sommets d'icelles, & aux cauernes obscures & tenebreuses, où estoient leurs idoles; ils vsoient d'une autre onction fort differente, faisant de certaines ceremonies pour leur oster la crainte, & augmenter le courage. Ceste onction se faisoit avec diuerses bestiolles venimeuses, comme d'araignees, de scorpions, de cloportes, de fallemandres & de viperes, lesquelles les garçons des Colleges prenoient & amassoient, à quoy ils estoient si adroits, qu'ils en estoient tousiours garnis, quand les Prestres leur en demandoient. Le principal soing & soucy de ces garçons, estoit d'aller à la chasse de ces bestiolles: que s'ils alloient autre-part, & que dauanture ils rencontraissent quelque vne de ces bestiolles, ils s'arrestoient à la prendre, avec autant de peine, comme si leur propre vie eust despendu de cela. A raison dequoy les Indiens

ne craignoient point ordinairement ces bestiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'estat, que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoient tous esté nourris en cét exercice. Pour faire cét vnguent de ces bestiolles, ils les prenoient toutes ensemble, & les brusloient au foyer du temple, qui estoit deuant l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduittes en cendre, puis les mettoient en des mortiers avec beaucoup de Tauaco, ou betú (qui est vne herbe, dont ceste nation vsé pour endormir la chair, & pour ne sentir point le trauail) avec lequel ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme avec ceste cendre, quelques scorpions, araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble, puis ils y mettoient d'vne semence toute moullue, qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuuage, pour voir les voisins, d'autant que l'effect de ceste herbe est d'oster, & priuer l'homme du sens. Ils moullioient mesme avec ces cendres, des vers noirs & velus, desquels le poil seulement est venimeux, & amalloient tout cela ensemble avec du noir, ou fume de rezine, le mettans en des petits pots, lesquels ils posoient deuant leur Dieu, disans que c'estoit là leur viande. C'est pourquoy ils appelloient cela, manger diuin. Par le moyen de cét oignement ils deuenoient forciers, & voyoient, & parloient aux diables. Les Prestres estans barbouillez de ceste paste, perdoient toute crainte, prenans en eux vn esprit de cruauté. A raison dequoy ils tuoient les hommes aux sacrifi-

Histoire naturelle

ces fort hardiment, & alloient de nuict tous seuls aux montagnes & dedans les cauernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & tenans pour certain & approuvé, que les lyons, tigres, serpens, & autres bestes furieuses qui s'engendrent aux montagnes & forests, s'enfuyroient d'eux, par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité, si ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'estoit chose suffisante pour ce faire, que le pourtraict du diable enquoy ils estoient transformez. Ce betum seruoit mesme pour guarir les malades & les enfans, parquoy tous l'appelloient, la medecine diuine, & ainsi de toutes parts venoient-ils par deuers les dignitez & Prestres, comme vers leurs Sauueurs, à fin qu'ils leur applicassent la medecine diuine, & les oignoient d'icelle, par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils sentoient par ce moyen vn notable allegement, ce qui deuoit estre à cause que le Taauco, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste propriété d'endormir la chair, estans appliquez en façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer, à plus forte raison, estans meslez avec tels poisons. Et pource qu'il leur amortissoit, & appaisoit la douleur, il leur sembloit que ce fust vn effect de santé, & de vertu diuine. C'est pourquoy ils accouroient à ces Prestres, comme à des hommes saints, lesquels entretenoient en cét erreur & esblouissement les ignorans, leur persuadans ce qu'ils vouloient, & les faisans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, parce qu'ils auoient telle autorité, qu'il suffisoit qu'ils le dissent, pour le faire tenir comme ar-

title de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheveux, en attachant de petites buchettes au col, & des filets avec des petits os de couleuvres, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuit au foyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent point d'autre pain que celui qui auoit esté offert à leur Dieu, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les sorciers, lesquels avec certains grains iettoient les sorts & deuiuoient, regardans en des cuues, & poëlls pleines d'eau. Les sorciers & ministres du diable auoient accoustumé mesme d'embarquoser beaucoup. Et est vne chose infinie de la grande multitude qu'il y a eüe de ces deuins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Auiourd'huy il reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouuerts plus au long, & particulièrement aux confessionnaires faits par les Prelats du Péru. Il y a vn genre de sorciers entre les Indiens permis par les Roys Inguas, qui sont comme deuins, lesquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, allans & faisans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyent ce qui se passe. Ils parlent avec le diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autre

Histoire naturelle

choses qu'ils venerent beaucoup. Ils se seruēt de deuins, & pour dire ce qui se passe en des lieux les plus esloignez, auant que la nouvelle en vienne ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y font, qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieues, l'on a sceu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoient du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on a sceu du mesme iour que les choses arriuerent, ou bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste diuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'en-yurent iusques à perdre le iugement, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent que les vieilles exercent ordinairement cēt office de sortileges, & particulierement celles d'vne Prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellee Manchey, & de la Prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perduës & desrobees. De toutes ces sortes de sorciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur maistre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passees, ou aduenir. Comme quand ils descendent & vont aux Citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques, ils leurs demandent si leur voyage se portera bien,

s'ils feront malades, s'ils mourront, ou retourneront sains, s'ils obtiendront ce qu'ils pretendents; & les forciers, ou deuineurs respondent, ouy, ou non, ayans premierement parlé avec le diable, en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font mil ceremonies & sacrifices pour cét effect, avec lesquels ils inuoquent le diable, & s'enyurent brauement. Et pour ce faire, ils vsent particulièrement d'une herbe, appelée Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le préent d'autre façon. L'on peut voir en cecy, combien est grand le mal'heur de ceux qui ont pour maistres, les ministres de celuy-là, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuee, qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens de receuoir la foy du S. Euangile, & de perseuerer en icelle, que la communication de ces forciers qui ont esté, & y sont encor en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des Prestres, ils vont diminuant, & ne sont plus si preiudiciables. Quelques-vns d'iceux se sont conuertis & ont presché publiquement, descourans, & blasfmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs finesles & menteries, dequoy on a veu sortir des grands fruiets, comme mesme nous sçauons par lettres du Iapon, qu'il est arriué de mesme en ces parties, le tout à la gloire & honneur de nostre Dieu & Seigneur.

*Des autres ceremonies & costumes des
Indiens, qui sont semblables aux
nostres.*

CHAPITRE XXVII.

LEs Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & costumes, plusieurs desquelles ressembloient à la loy ancienne de Moyse, les autres à celle dont vsent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui estoit qu'ils se lauoient en l'eau, pour se nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoient aussi entr'eux quelque sorte de baptesme, qu'ils faisoient avec ceremonie, qui estoit qu'ils incisoient les oreilles & le membre viril aux petits enfans nouueaux nez, contrefaisans aucunement la Circoncision des Iuifs. Ceste ceremonie se faisoit principalement a l'endroit des fils de Roys, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naissance les Prestres les lauoiet, & leur mettoiet vne petite espee à la main droite, & à la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun & vulgaire, ils leur mettoient les marques de leurs offices, & aux filles des instrumens à filer, à tilter, & à trauailler. Et duroit ceste ceremonie quatre iours, qui se faisoit deuant quelque idole. Ils contractoient leurs mariages à

leur mode, dont le Licéié Polo a escrit vn traité tout entier, & en diray cy apres quelque chose. En autres choses, mesmes leurs ceremonies & coustumes auoient quelque apparence de raison. Les Mexiquains se marioient par la main de leurs Prestres en ceste façon. L'espoux & espouse se mettoient ensemble deuant le Prestre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit s'ils se vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teste couuerte, & vn autre coing de la robe de l'homme, lesquels il attachoit ensemble, faisant vn nœud, & les menoit ainsi attachez à la maison de l'espouse, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faisoit faire à la femme sept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez se seioient ensemble, & par ce moyen estoit contracté leur mariage. Les Mexiquains estoient tres-ialoux de l'integrité de leurs femmes & espouses, tellement que s'ils s'apperceuoient qu'elles ne fussent telles qu'elles deuoient estre (ce qu'ils recognoissoient par signes, ou par paroles eshonteées) ils le faisoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grande honte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien prins garde sur elles. Mais ils honoroient & estimoient beaucoup celles qui conseruoient leur honnesteté, leur faisans des grandes festes, & donnoient plusieurs presents à elle & à ses parens. Ils faisoient pour ceste occasion des grandes offrandes à leurs Dieux, & vn banquet sollemnel en la maison de la femme, & vn

Histoire naturelle

autre en la maison de l'homme. Quand on les menoit en leur maison, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient ensemble de prouisions de maison, de terre, de ioyaux & d'ornemens, lequel memoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que si d'auenture ils venoient à faire diuorce (comme il estoit ordinaire entr'eux) ne se trouuans bien l'un avec l'autre, ils par-toient leurs biens, selon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun d'eux liberté en tel cas, de se remarier avec qui bon luy sembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur deffendoient expressement, sur peine de mort, de se remarier ensemble, ce qu'ils obseruoient fort rigoureusement. Et iagoit qu'il semble que plusieurs de leurs ceremonies s'accordent avec les nostres, neantmoins elles sont fort differentes, pour le grand meslange d'abomination qui y est tousiours. C'est vne chose commune & generale en icelles, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choses, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la paresse: car toutes leurs ceremonies estoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de respandre le sang: ou elles estoient ordres & sales, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner mesme en leur honneur, les portans sur leurs espaules, de s'oindre & barbouïller si laidement, & de faire mille autres sortes de vilenies, qui estoient pour le moins vaines, ou ridicules & oyseuses, & qui ressembloient plus ceu-

ures d'enfans, que d'hommes. La cause de cela, est la propre condition de l'esprit malin, duquel l'intention est tousiours dressée à faire mal, prouquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'un chacun peut assez bien cognoistre, en considerant attentiuement les actions & comportemens du diable à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ses illusions l'on y trouue tousiours meslees toutes, ou quelqu'une des cestrois choses. Les Indiens mesme depuis qu'ils ont la lumiere de nostre Foy, se rient, & se moquent des folies & inepties, esquelles leurs Dieux les tenoient occupez, & ausquels ils seruoient beaucoup plus, de crainte qu'ils auoient d'eux qu'ils ne leur fissent du mal, en ne leur obeyssant point en toutes choses, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient. Combien que quelques-vns, voire en grand nombre, vesquissent trompez & deceus de vaines esperances des biens temporels: car d'eternels ils n'en auoient point cognoissance. Et certainement là où la puissance temporelle s'est plus agrandie, là s'est plus accreüe & augmentee la superstition. Comme l'on void aux Royaumes de Mexique & de Cusco, où c'est vne chose incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la Cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupanguy, entre les Roys du Cusco, a esté celuy qui a le plus augmenté le seruice de leurs idoles, inuentant mille diuersitez de sa-

Histoires naturelle

crifices, festes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le Roy Isoalt, qui fut le quatriesme Roy. Il y auoit aussi grand nombre de superstitions & sacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la Prouince de Guatimalla, aux Isles, au nouueau Royaume, en la Prouince de Chillé, & autres qui estoient comme Republiques & Communautez. Mais ce n'estoit rien au respect de Mexique, & de Cusco, où satan estoit comme en sa Rome, & en sa Hierusalem, iusques à ceq u'il ait esté ietté dehors contre sa volonté, & ait esté posée & colloquée en son lieu la sainte Croix, & que le Royaume de IESUS-CHRIST nostre Dieu ait occupé celuy que le tyran auoit vsurpé.

*De quelques festes celebrees par ceux de Cusco,
& comment le diable a voulu mesme imiter le mystere de la tres-saincte
Trinité.*

CHAPITRE XXVIII.

POur conclure ce qui touche la Religion, il reste de dire quelque chose des festes & solemnitez que celebroident les Indiens, lesquelles pource qu'elles sont diuerses, & en grand nombre, ne pourront pas estre toutes racontées. Les Inguas Seigneurs du Peru auoient deux fortes de festes, les vnes qui estoient ordinaires & qui escheoient en certains mois de l'annee, & d'autres extraordinaires, qui

se faisoient pour causes occurrentes & d'importance, comme quand l'on couronnoit quelque nouveau Roy, quād l'on commençoit quelque guerre d'importance, quand il y auoit quelque grande neccessité d'eauë, ou de secheresse, ou d'autres choses semblables. Pour les festes ordinaires, l'on doit entendre que chaque mois de l'an, ils faisoient des festes & sacrifices differents, & encor que tous eussent cela de semblable, que l'on y offroit cens moutons, toutesfois en la couleur, & en la forme les moutons deuoient estre fort differents. Au premier mois qu'ils appellent Rayme, qui est le mois de Decembre, ils faisoient la premiere feste qui estoit la principale de toutes, & pour ceste occasion ils l'appelloient Capacrayme, qui est à dire, feste riche ou principale. En ceste feste l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'agneaux en sacrifice, & les brusloit-on avec du bois taillé & odoriférant, puis ils faisoient apporter de l'or & de l'argent dessus certains moutons, & mettoient les trois statuës du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils, & le frere. En ces festes l'on dedoit les enfans Inguas, en leur mettant les Guaras ou enseignes, & leurs perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les fouëttoit avec des fondes, & leur oignoit le visage avec du sang, le tout en signe qu'ils deuoient estre Cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul estranger ne pouuoit estre en Cusco, durāt ce mois & ceste feste, mais sur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, avec du sang du sacrifice, qu'ils mangeoient en signe de cōfederation.

Histoire naturelle

avec l'Ingua, comme il a esté dit cy-dessus. C'est vne chose estrange que le diable selon sa mode ait mesme introduit, en l'idolatrie, vne Trinité; car les trois statuës du Soleil, estoient appellees Apomti, Churiinty, & Intiquaoquy, qui signifie le pere & Seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statuës de Chuquilla, qui est le Dieu qui preside en la region de l'air, où il tône, pleut & neige. Il me souuient qu'estant en Chuquifaca, vn Prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez long temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain Guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient vn idole, nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce Prestre estoit emerueillé de cela ie luy dy que le diable, par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretend tousiours se faire Dieu, desfroiboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois, qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils iettoient les cendres aual vn ruisseau, allans cinq, ou six lieues apres, avec des bourdons, ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour autant que le Viracocha y deuoit receuoir ce present. Au troisieme, quatriesme, & cinquieme mois, ils offroient cent moutons noirs meslez, & gris, avec beaucoup d'autres choses, que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'appelle Hatuncuzquy Aymorey, qui respond à

May, auquel l'on sacrifioit cent autres moutōs de toutes couleurs, en ceste Lune, & mois, qui est quand l'on apporte le Mays des champs en la maison, l'on faisoit la feste qui est encor aujour d'huy fort en vsage entre les Indiens & l'appellent Aymorey. Ceste feste se fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iusques à la maison, disans certaines chansons, où ils prient que le Mays puisse durer long temps, & l'appellent, Mamacora. Ils prennent certaine portion du plus fecond Mays, du creu de leurs metairies, leque lils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, avec certaines ceremonies, veillants troisenueits, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & dès qu'il est ainsi enueloppé & accommodé, ils adorent ceste Pirua, & l'ont en grande veneration, disans que c'est la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & se conserue. En ce mois ils font vn sacrifice particulier, & les sorciers demandent à la Pirua, si elle a de la force assez pour durer iusques à l'an à venir, & si elle respond que non, ils portent le mays brusler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, selon la puiffance d'vn chacun, apres ils font vne autre Pirua, avec les mesmes ceremonies, disans qu'ils la renouellent, afin que la semence du Mays ne perisse, & si elle respond qu'elle a de la force assez, pour durer d'auantage, ils la laissent iusques à l'autre année. Ceste sottise vanité dure iusques aujour d'huy, & est fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feste d'Aymorey. Le septiesme

Histoire naturelle

mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzquy Intiraymy. En iceluy ils faisoient la feste appellee Intiraymy, où l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil: en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statuës de bois de quinua taillé, toutes vestuës de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoient les Indiens, fort barboüillez, & les Seigneurs y estoient ornez avec des petites platines d'or à la barbe, & chantoient tous; & doit-on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps, que nous autres Chrestiens faisons la solemnité au saint Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dances, chants & representations. Et pour ceste raison, il y a eu, & a encor entre les Indiens (lesquels celebroident vne feste aucunement semblable à celle que nous célébrons du saint Sacrement) beaucoup de superstitions à celebrer ceste feste ancienne de l'Intiraymy. Le huitiesme mois est appellé, Chahua, Huarquy, auquel ils brusloient cent autres moutons, tous gris, de couleur de Vizcacha, selon l'ordre susdit, lequel mois respond à nostre Iuillet. Le neuuesme mois s'appelloit Yapaguis, auquel l'on brusloit cent autres moutons, de couleur de chasteigne, & couppoit-on la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin que la gellee, ny l'eau, ny l'air, ny le Soléil ne fissent aucun mal aux metairies, & respond ce mois à l'Aouft. Le dixiesme mois s'appelloit Coyaraymy, auquel

l'on brusloit cent autres moutons blancs, qui estoient vellus. En ce mois, qui respond à Septembre, l'on faisoit la feste appelée Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le premier iour de la Lune, auant qu'elle leuast, & en la voyant ils s'escricioient hautemét, portans en leurs mains des flambeaux de feu, disans, que le mal s'en aille dehors, en s'entre frappans les vns les autres, avec ces flambeaux. Ceux qui faisoient cela s'appelloient Panconcos. Et apres auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre estang. & se mettoient à boire quatre iours durans. En ce mois les Mamacomas du Soleil faisoient grande quantité de petits pains, faits avec le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau à chacun des estrangers, & forains, mesme ils en enuoyoit aux Guacas, estrangers, de tout le royaume, & à plusieurs Curacas, en signe de confederation, & loyauté, au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté jà dit. Les baings, yurogneries, & quelque restes de ceste feste Situa, demeurent encor auiourd'huy en quelques endroits, avec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secretement toutesfois, parce que ces festes principales, & publiques ont cessé. L'vniesime mois, Homaramy Punchaquis, auquel ils sacrifioient cent autre moutons. Et s'ils auoient faute d'eau pour vn remede, & à fin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'une plaine espendant beaucoup de Chica tout au tour de luy, & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il

Histoire naturelle

pleust, ce qui est encor pratiqué aujourd'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temps qui est Octobre. Le douziesme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons, & faisoient la feste appellée Raymicantara Rayquis. En ce mois qui respôd à Novembre, l'on appareilloit ce qui estoit necessaire pour les enfans qui se deuoient faire nouices le mois ensuiuant, & les enfans avec les vieillards faisoient vne certaine monstre avec quelques tours, & ceste feste estoit appellée Ituraymi, laquelle se fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre les festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grand nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de temps, ny de saison arrestée, autrement, que en temps de necessité. Pour se preparer à icelle, tout le peuple ieusnoit deux iours durants, ausquels ils ne touchoient point à leurs femmes; ny ne mangeoient point de viande avec le sel, ny ail, & ne beuoiét point de Chica. Tous s'assembloient en vne place, où il n'y auoit aucun estranger, ny aucun animal, & auoient de certains habits, & ornemens, qui seulement seruoient pour ceste feste. Ils marchoient en procesion fort doucement, les testes couuertes de leurs voiles, batans des tambours sans parler l'un à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuit, puis le iour ensuiuant, ils dansoient, & faisoient bonne chere, par deux iours & deux nuits continuellement, disans que leur oraison auoit esté acceptée. Et encor

encor que ceste feste ne se fasse auioird'huy avec toute ceste ceremonie ancienne, si est-cé que cōmunement ils en font vne autre, qui est fort semblable; laquelle ils appellent Ayma, avec des vestemens qui seruent seulement à cét effect, & font ceste maniere de procession avec leurs tambours, ayans auparauant ieusné, puis apres se mettent à faire bonne chere; ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vrgentes necessitez, Et combien que les Indiens ayent delaisé en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor auioird'huy couuertemét ceste feste de l'Ytu aux dances de la feste du Sacrement, en faisans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne, à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des traittez plus amples de ce qui concerne ceste matiere, pour les lieux où il est necessaire remarquer les abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentilité, afin que les Prestres & Curez y prennent garde. Suffise donc à present d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, afin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumiere aux tenebres, & de la verité Chrestienne, au mensonge gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hōmes ayt tasché avec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

De la feste du Iubilé que celebröient les
Mexiquains.

CHAPITRE XXIX.



Es Mexiquains n'ont esté moins curieux en leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despense de biens ; mais d'un grand coust de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feste de Tezcalipuca estoit la plus solemnisee. Ceste feste toboit en May, & en leur Kalendrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en quatre ans avec la feste de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la semblance de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le 19. de May. En la veille de ceste feste, les seigneurs venoient au tēple, & apportöient vn vestement neuf, semblable à celui de l'idole, lequel les Prestres luy vestoient, luy ayans premierement osté les autres habits, lesquels ils gardoient avec autāt ou plus de reuerence que nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plusieurs ornemēs, ioyaux, affiquers, & autres richesses, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement, avec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoient de

certaines enseignes de plume, des garde-soleils, des ombrages, & autres choses: l'ayans ainsi reuestu & orné, ils ostioient la courtine ou voile de la porte, afin qu'il fust veu de tous, & alors sortoit vne des dignitez du Temple; vestu de la mesme façon que l'idole, portant des fleurs en la main; & vne petite fluste de terre, ayant vn son fort aigu, & se tournant du costé de l'Orient, il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faisoit le semblable. Et apres auoir ainsi sonné vers les quatre parties du monde (denotant que les presens & absens l'oyoiert) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en sa bouche; & la mangeoit en signe d'adoration. Autant en faisoient tous ceux qui y estoient presens, & en pleurans se prosternoient, les inuoquans l'obscurité de la nuict & les vents, les prians qu'ils ne les delaisassent, ny oubliassent point; ou bien qu'ils leur ostassent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquans auoient grande crainte & tristesse en eux pendant que ceste fluste sonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient dissimuler, ny cacher leurs delicts. Par ce moyen tous ceux-là ne demandoient autre chose à leur Dieu, sinon que leurs delicts ne fussent point manifestez, espendans beaucoup de larmes, & avec vne grande repentance & regret, offroient quantité d'encens pour appaiser leurs Dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux soldats

Histoire naturelle

qui suiuoient l'art militaire, en oyant ceste fluste demandoient avec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnassent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs sacrifices. La ceremonie susdite se faisoit dix iours auparauant la feste, pendant lesquels dix iours le Prestre sonnoit ceste fluste, afin que tous fissent ceste adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faisoient chaque iour oraison, les yeux haussez au Ciel, avec des souspirs & gemissemens, comme personnes qui se contristoient de leurs fautes & pechez. Iagoit que ceste contrition ne fust que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit, & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine si estroite en l'autre vie. C'est pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'estoit à tous vn repos assure. Le premier iour de la feste de cét idole Tezcalipuca estant venu, tous ceux de la Cité s'assembloient en vne court pour celebrer aussi la feste du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui signifie chose seche: laquelle feste ne se faisoit à autre fin, que pour demander de l'eau en la façon que nous autres solemnisons les Rogations: & ainsi ceste feste estoit tousiours en May, qui est le temps que l'on a plus faute d'eau en ce pays-là. L'on commençoit à

la celebrer le neufiesme de May, finissant le dixneufiesme. Le dernier iour de la feste au matin, les Prestres tiroient vn branquart ou litiere, fort bien ornee de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autant de bras & tenons, qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter. Tous lesquels sortoient barboüillez de noir, les cheueux longs, tressez par la moitié avec des lizers blancs, & vestus de la liuree de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, depute pour ceste feste, qu'ils appelloient, semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules, le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portans vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, avec laquelle ils enuironnoient le branquart, & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde Toxalt, denotant la secheresse, & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez avec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestuës d'habits & ornemens tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des Tyares faictes de vergettes toutes couuertes de mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & iouës colorees de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, & les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans

Histoire naturelle

des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquart & littere, ils se-
moient par tout au tour grande quantité de rameaux de manguey, les feuilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquart mis sur les espauls des dessusdits Religieux, ils le portoient en procession par dedans le circuit de la court, & deux Prestres marchoient deuant avec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens, ils haussoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole & vers le Soleil, leur disans qu'ils esleuoient leurs oraisons au Ciel, comme ceste fumee s'esleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la court, alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neuues de fil de manguey, d'une brasse de long, ayans vn nœud au bout, & avec icelles se disciplinoient s'en donnans de grands coups sur les espauls, de la façon que l'on se discipline en Espagne le Ieudy saint. Toute la muraille de la court & les creneaux estoient pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & avec telle fraischeur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple avec des fleurs accomodees de diuerses façons, dont ils remplissoient le tēple & toute la court, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des Prestres, les ieunes hommes

du Temple leur baillant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeueroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtes, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de mays, des cailles, & finalement tout ce qu'ils auoient accoustumé d'offrir en telles solemnitez. Quand ils offroient ces cañles, (qui estoit l'offrande des patures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloient aux Prestres, lesquels les prenans, leur arrachioient la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient-ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes, & fruits lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste solemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner chacun en son bourg & en sa maison, laissant ainsi la feste suspendue, iusqu'apres disner. Pendant ce temps les ieunes homes & filles du Temple, avec les ornements susdits s'occupoient à seruir l'idole de tout ce qui luy estoit dedié pour son manger. Laquelle viande estoit apprestee par d'autres femmes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour-la à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu, venoient au point du jour, s'offrans aux deputez du Temple, afin qu'ils leur comandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient

Histoire naturelle

fort diligemment. Elles faisoient & apprestoient tant de diuersités & inventions de viandes, que c'estoit vne chose admirable. Ceste viande estoit accommodée, & l'heure du dîner venuë, toutes ces filles sortoient du Temple en procession, chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard qui seruoit de maistre d'hostel, avec vn habit assez plaisant; il estoit vestu d'vn surplis blanc, qui luy venoit iusqu'au mollet des iambes, sur vn pourpoint sans manches, de cuir rouge, à la façon d'vne tunique. Il portoit des aisles, au lieu de manches, d'où sortoient des lifets larges, auxquels pendoit sur le milieu des espaules, vne moyenne callabasse ou citrouille, qui estoit toute remplie, & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y estoient, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition. Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triste, ayant la teste baissée, & en approchant du lieu qui estoit au pied des degrés, il faisoit vne grande humiliation & reuerence, puis se retirant d'vn costé, les filles s'approchoient avec la viande, & l'alloient presenter de rang, & par ordre les vnes apres les autres, avec beaucoup de reuerence. Puis ayans présenté toutes ces viandes, le vieillard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur Conuent. Cela fait, les ieunes hommes & ministres de ce Temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoit aux chambres des dignitez & Prestres du Temple, lesquels auoient ieusné

par l'espace de cinq iours, mangeans seulement vne fois le iour, & s'estoient abstenus de leurs femmes, sans sortir du temple, durant ces cinq iours, pendant lesquels ils se foittoient rigoureusement avec des cordes, & mangeoient de ceste viande diuine (ainsi l'appelloient-ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'estoit licite à aucun d'en manger, sinon à eux. Tout le peuple ayant acheué de dîner, se rassembloit à la court pour celebrer & voir la fin de la feste, où ils faisoient venir vn captif, qui par l'espace d'un an auoit représenté l'idole, estant vestu, orné, & honoré comme le mesme idole, & luy faisans tous reuerence, le mettoient entre les mains des sacrificeurs, lesquels se presentoient au mesme temps, & l'alloient saisir par les pieds & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'estomach, luy arrachant le cœur, puis haussoit la main tant qu'il pouuoit, le montrant au Soleil, & à l'idole, comme il a esté dit cy deuant. Ayans ainsi sacrifié celuy qui representoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu consacré, & deputé pour cét effet, où arriuoient les ieunes hommes, & filles du temple, avec les ornemens susdits, lesquels estans mis en ordre, dançoient, & chantoient à l'entour des tambours, & autres instruments, dont les dignitez du temple ioüoient, & sonnoient. Puis venoient tous les Seigneurs, ayans les mesmes enseignes & ornemens que les ieunes hommes, lesquels dançoient en rond autour d'iceux. On ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes que le sacrifié, toutefois de quatre en quatre ans seulement on en

Histoire naturelle

auoit d'autres avec luy, qui estoit en l'an du Iubilé & indulgence pleniére. Apres le Soleil couché, chacun estant content de sonner, de manger & de boire, les filles s'en alloient toutes à leur Conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paistry de miel, qui estoient couuerts de petits paniers ouurez, & façonnez de testes & os de mort, & portoient la collation à l'idole, montans iusques à la court qui estoit deuant la porte de l'oratoire, & l'ayans posée en ce lieu, elles descendoient avec le mesme ordre qu'elles y auoient monté, le maistre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoient tous les ieunes hommes en ordre, avec des cannes, ou roseaux és mains, qui commençoient à courir au haut des degrez du temple, à l'enuie l'un de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez remarquoient celuy qui arriuoit le premier, second, troisiésme & quatriésme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient comme grandes reliques. Cela fait, les quatre qui premiers estoient arriuez, estoient mis au milieu des dignitez & anciens du temple, & avec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres, les loians, & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuez & honorez comme hommes signalez. La prinse de ceste collation estant acheuee, & la feste celebree avec beaucoup de resiouysfance, & de crierie, ils donnent congé à tous ces ieunes hommes & filles qui auoient seruy l'idole; au

moyen dequoy ils s'en alloient les vns apres les autres, au temps qu'elles sortoient. Tous les petits enfans des colleges & escholes estoient à la porte de la court, avec des pelottes de ionc, & d'herbes aux mains, lesquelles ils leur iettoient se mocquans & rians d'elles, comme de personnes qui se retiroient du seruice de l'idole, ils sortoient avec liberté de disposer de soy à leur volonté, & avec cela prenoit fin la feste.

De la feste des marchands que celebroident ceux de Cholutecas.

CHAPITRE XXX.



OMBIEN que j'aye assez cy dessus parlé du seruice que les Mexiquains faisoient à leurs dieux, si est-ce que ie diray encore quelque chose de la feste de celuy qu'ils appelloient *Quetzacoalt*, qui estoit le dieu des riches, laquelle se solemnisoit en ceste forme. Quarante iours auparauât les marchands achetoient vn esclau, bien fait, sans aucun vice, ny tache; tant de maladie, comme de blessure, lequel ils vestoient des ornemens de l'idole, afin qu'il le representast quarante iours. Auant que de le vestir ils le purifioient, le lauant deux fois en vn lac qu'ils appelloient, lac des dieux, & apres qu'il estoit purifié, ils le vestoient de mesme que l'idole estoit vestu. Il estoit fort reueré, durant quarante iours, à cause de ce qu'il representoit. Ils l'emprisonnoient de nuict, comme

Histoire naturelle

il a esté dit cy dessus, de peur qu'il ne s'enfuyst, & le matin le tiroient de la prison, le mettans en vn lieu eminent où ils le seruoient, en luy donnant à manger des viandes exquisés. Apres qu'il auoit mangé, ils luy mettoient des chaisnes de fleurs au col, & beaucoup de bouquets aux mains. Il auoit sa garde fort accomplie, avec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, & alloit avec luy par la Cité. Il alloit chantât & dansant par toutes les ruës, afin d'estre cogneu pour la semblance de leur dieu, & lors qu'il commençoit à chanter, les femmes & petits enfans sortoient de leurs maisons pour le salüer, & luy faire leurs offrandes comme à leur dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du temple, venoient par deuers luy neuf iours auparauant la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy disoient d'vne voix fort humble & basse, Seigneur, tu dois sçauoir que d'icy à neuf iours sacheue le travail de danser & de chanter: car lors tu dois mourir, & il deuoit respondre, que ce fust à la bonne heure. Ils appelloient ceste ceremonie Neyolø Maxiltetzli, qui veut dire l'aduertissement; & quand ils l'aduertissoient, ils prenoient garde fort attentiuement s'il se contristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeusement que de coustume; que s'il ne le faisoit avec vne telle gayeté qu'ils desiroient, ils faisoient vne forte superstition en ceste maniere. Ils s'en alloient incontinent prendre les razoirs des sacrifices, lesquels ils lauoient, & mettoient du sang humain qui y restoit des sacrifices passez. Et de ces laueures luy faisoient vn breuuage meslé

avec vne autre liqueur faite de Cacao, & luy donnoient à boire, & disoient que ce breuuage auoit telle operation en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce qu'on luy auoit dit, & que cela le rendroit presque insensible, & retourneroit à son chant & gayeté ordinaire. Ils disent dauantage, qu'il s'offroit allegrement à mourir, estant enchanté de ce breuuage. La cause pourquoy ils tafchoient de luy oster ceste tristesse, estoit, pour autant qu'ils tenoient cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronostic de quelque grand mal. Le iour de la feste estant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la musique, & luy auoir présenté l'encens, les Sacrificateurs sur la minuiet le prenoient & le sacrifioient à la façon susdite, faisant offrande de son cœur à la Lune, lequel ils iettoient apres contre l'idole, laissant tomber le corps au bas des degrez du temple, où ceux qui l'auoient offert le releuoient, qui estoient les marchands desquels estoit la feste; puis l'ayant porté en la maison du plus notable d'entr'eux, le faisoient apprester en diuerses fausses, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & disné de la feste, ayans premierement donné le bon iour à l'idole, avec vn petit bal qu'ils faisoient pendant que l'aube sortoit, & qu'on accommodoit le sacrifié. En apres tous les marchands s'assembloient à ce banquet, specialement ceux qui faisoient le commerce de vendre & acheter des esclaves, qui auoient en charge d'offrir par chacun an vn esclave pour la semblance de leur dieu. Cét idole estoit vn des plus honorez de ce-

Histoire naturelle

ste terre, comme j'ay dit, c'est pourquoy le temple où il estoit, estoit de beaucoup d'autorité. Il y auoit soixante degrez pour y monter, & au dessus d'iceux y auoit vne court de moyenne largeur, fort propremēt accommodee & plastree, au milieu de laquelle il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de four, ayant son entree basse & estroite, tellement que pour y entrer il falloit se baisser bien fort. Ce temple auoit ses chambres, ou chappelles comme les autres, où il y auoit des Conuents de Prestres, de ieunes hommes, de filles & d'enfans, comme il a esté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'un seul Prestre qui residoit continuellement là, & estoit comme semainier: car combien qu'il y eust en chacun de ces temples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y seruoit sa semaine sans en sortir. L'office du semainier du temple (apres auoir endoctriné les enfans) estoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que se couchoit le Soleil, pour la mesme fin que nous auons accoustumé de sonner l'oraison. Ce tambour estoit tel, qu'on en entendoit le son enroué de routes les parts de la Cité, alors vn chacun serroit sa marchandise, & se retiroit en sa maison, & y auoit vn si grand silence, qu'il sembloit qu'il n'y eust homme viuant dans la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commençoit à sortir, il recommençoit à battre ce tambour, qui estoit le signe que le iour commençoit, au moyen dequoy les voyageurs & forains s'arrestoient à ce signal pour commencer leurs voyages, pource qu'il n'estoit point permis iusques à

ce temps de sortir de la Cité. Il y auoit en ce temple vne court de moyenne grandeur, en laquelle on faisoit de grandes dances & resiouysances, avec des farces, ou entremets, le iour de la feste de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceste court vn petit theatre de trente pieds en quarré, fort proprement agencé, lequel ils accommodoient de feüillages pour ce iour, avec tout l'artifice & gentillesse qu'il estoit possible, estant tout enuironné d'arcades de diuerses fleurs & plumages, & y tenoient attachez en quelques endroits beaucoup de petits oyseaux, connils, & autres animaux paisibles. Apres disner tout le peuple s'assembloit en ce lieu, & les basteleurs se presentoient, & ioüioët des farces; les vns contrefaisoient les sourds & les enrumez, les autres les boiteux, les aueugles & les manchots, lesquels venoient demander guarison à l'idole. Les sourds respondoient du coq à l'asne, les enrumez touffoient, les boiteux clochoient, racontans leurs miseres & ennuis, dequoy ils faisoient beaucoup rire le peuple; les autres sortoient en forme de bestioles, les vns estans vestus comme escargots, les autres comme crapaux, & d'autres come lezards, puis s'entre-rencontrans racontaient leurs offices, & se retirans chacun de son costé, ils touchoient de petites flustes, qui estoit chose plaisante à ouyr. Ils contrefaisoient mesme des papillons, & des petits oyseaux de diuerses couleurs, & estoient les enfans du temple qui representoient ces formes; puis ils montoient en vne petite forest qui estoit là plantee expres, où

Histoire naturelle

les Prestres du temple les tiroient avec des sabacanes. Et cependant ils se disoient plusieurs plaisans propos, les vns en attaquant, & les autres en deffendant, dequoy les assistans estoient ioyeusement entretenus. Cela acheué, ils faisoient vn bal, ou mommerie avec tous ces personnages, & par ce moyen s'acheuoit la feste. Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plus principales festes.

*Quel profit l'on peut tirer du traicté des
superstitions des Indes.*

CHAPITRE XXXI.



E qui a esté dit, suffise pour entendre le soing & la peine que les Indiens employoient à seruir & honorer leurs idoles, & pour mieux dire, le diable: car ce seroit vne chose infinie, & de peu de profit, de vouloir raconter entierement ce qui s'y passe; veu mesme qu'il pourra sembler à quelques-vns qu'il n'estoit point de besoing d'en dire tant comme j'ay fait; & que c'est perdre le temps, comme on fait, en lisant les contes que feignent les Romans de Cheualerie. Mais si ceux qui ont ceste opinion, y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference entre l'un & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose vtile, pour plusieurs considerations d'auoir la cognoissance des costumes & ceremonies dont vsoient les Indiens.

Premierement ceste cognoissance n'est pas seulement vtile, mais aussi necessaire aux terres où ils ont vŕe de ces superstitions, afin que les Chrestiens, & maistres de la loy de Iesus-Christ, ŕachent les erreurs & superstitions des anciens, pour voir si les Indiens en vsent point encores aujourd'huy ouuertement, ou couuertement. Pour ceste occasion plusieurs doctes & signalez personnages ont escrit dŕs discours assez amples de ce qui s'en est trouuŕ, voire les Conciles Prouinciaux; ont commandŕ qu'on les escriue & imprime, comme on a fait en Lima, où vn discours a estŕ fait plus ample, que ce qui en est icy traittŕ. C'est pourquoy c'est chose importante pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes, ayent la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narration mesme peut seruir aux Espagnols de delà, & à tous autres, en quelque endroit qu'ils soient, pour remercier Dieu nostre Seigneur, & luy rendre graces infinies d'vn si grand bien que celuy que nous a departy, & va donnant sa sainte loy, laquelle est toute iuste, toute nette, & toute profitable. Ce qu'on peut cognoistre en la comparant avec les loix de Satan, où tant de malheureux ont vescu si miserables. Elle peut mesme seruir pour descourir l'orgueil, l'enuie, les tromperies, & les embusches du diable, qu'il exerce contre ceux qu'il tient captifs; veu que d'vn costŕ il veut imiter Dieu, & faire comparaison avec luy & sa sainte loy; & d'autre costŕ il entremesle en ses actes tant de vanitez, d'ordures, & de cruautez, comme ce-

Histoire naturelle

luy qui n'a point d'autre exercice que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui est bon. Finalement qui verra les tenebres & l'aveuglement auquel tant de grandes Prouinces & Royaumes ont vescu si long temps, & que beaucoup de peuples, voire vne grande partie du monde, viennent encores deceus de semblables tromperies; ne pourra (s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de si grandes tenebres, à l'admirable lumiere de son Euangile, suppliant l'immense charité du Createur qu'il les conferue, & augmente en sa cognoissance, & en son obeyssance; & que de mesme aussi il se contriste pour ceux qui toûsiours suivent le chemin de perdition: & qu'en fin il supplie le Pere de misericorde qu'il leur descouure les thresors & richesses de Iesus-Christ, lequel avec le Pere & le saint Esprit regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME DE
L'HISTOIRE NATVRELLE
& morale des Indes.

*Que l'opinion de ceux-là est fausse, qui tien-
nent que les Indiens ont faite
d'entendement.*

CHAPITRE PREMIER.

AYANT traité cy deuant de la re-
ligion dont vsoient les Indiens, ie
pretens escrire en ce liure de leurs
coustumes, police & gouverne-
ment, pour deux fins; l'une, afin
d'oster la fausse opinion que l'on a commune-
ment d'eux, qu'ils sont hommes grossiers; &
brutaux, ou qu'ils ont si peu d'entendement;
qu'à peine meritent-ils que l'on die qu'ils en
ayent. D'où vient que l'on leur fait plusieurs ex-
cez & outrages; en se seruant d'eux presque en
la mesme façon que si c'estoient bestes brutes,
& les reputans indignes d'aucun respect, qui est
vn si vulgaire & si pernicieux erreur (ainsi que le
sçauent fort bien ceux qui avec quelque zele &
consideration, ont cheminé parmy eux, & qui

Histoire naturelle

ont veu & cogneu leurs secrets & conseils:) & d'autre part, le peu de cas que font de ces Indiens plusieurs qui pensent sçavoir beaucoup, & neantmoins qui sont ordinairement les plus ignorans, & plus presomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceste pernicieuse opinion, qu'en leur deduisant l'ordre & façon de faire qu'ils auoient au temps qu'ils viuoient encore sous leur loy, en laquelle combien qu'ils eussent beaucoup de choses barbares, & sans fondement, neantmoins ils en auoient beaucoup d'autres, dignes de grande admiration, par lesquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de recevoir toute bonne instruction, & de fait ils surpassent en quelques choses, plusieurs de nos Republicques. Et n'est point chose de merueille qu'il y ayt eu entr'eux de si grandes & si lourdes fautes, veu qu'il y en a eu aussi entre les plus fameux Legislateurs & Philosophes, voire sans excepter Lycurgue, ny Platon. Et entre les plus sages Republicques, comme ont esté la Romaine, & l'Athenienne, où l'on peut recognoistre des choses si pleines d'ignorance, & si dignes de risée, qu'à la verité si les Republ. des Mexiquains & Inguas eussent esté cogneües en ce temps des Romains & des Grecs, leurs loix & gouuernemens eussent esté beaucoup estimez d'eux. Mais nous autres à present ne considerans rien de cela, y entrons par l'espee, sans les ouyr, ny entendre, nous persuadans que les choses des Indiens ne meritent qu'on en fasse autre estime, que comme l'on fait d'une venaison prise en la

forest, qui ayt esté amenee pour nostre seruice & passetemps. Les hommes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iusques à la cognoissance de leurs secrets, coustumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & s'esmerueillent de l'ordre, & du discours qui a esté entr'eux; du nombre desquels est Polo Ondeguardo, lequel ie suis communement au discours des choses du Peru; & pour celles de Mexique, Jean de Toïar, qui auoit eu vne prebende en l'Eglise de Mexique, & aujourd'huy est Religieux de nostre Compagnie de Iesus, lequel par le commandement du Viceroy Dom Martin Enriques, a fait vn diligent, & ample recueil des histoires de ceste nation, & plusieurs autres graues & notables personages, lesquels tant par parole, que par escrit, m'ont suffisamment informé de toutes ces choses que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui se peut ensuiure par la cognoissance de ces loix, coustumes & police des Indiens, est afin de leur ayder, & les regir par les mesmes loix & coustumes, attendu qu'ils doiuent estre gouuernez selon leurs coustumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuient à la loy de Iesus-Christ, & de sa saincte Eglise, qu'on leur doit conseruer & entretenir comme leurs loix principales: car l'ignorance des loix & coustumes a esté cause qu'on y a commis plusieurs fautes de grande importance, parce que les Iuges & Gouverneurs ne sçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, & y regir leurs sujets. Et qu'outre ce que c'est leur fai-

Histoire naturelle

re vn grand tort, & aller contre raison, ce nous est chose prejudiciable & dommageable, parce que de là ils prennent occasion de nous abhorrer, comme gens qui en tout, soit au bien, ou au mal, leur auons esté, & sommes tousiours contraires.

*De la supputation des temps, & du Kalendrier
duquel vsoient les Mexiquains.*

CHAPITRE II.



OMMENÇANT donc par la diuision & supputation des temps que les Indiens faisoient (en quoy certes l'on peut recognoistre vn des plus grands signes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient, & diuisoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des siecles, & des aages. Ils diuisoient l'an en dix-huit mois, à chacun desquels ils attribuoient vingt iours, en quoy les trois cents soixante iours sont accomplis, sans comprendre en aucun de ces mois, les cinq iours qui restent du surplus, faisant l'accomplissement de l'an entier: mais ils les contoient à part, & les appelloient, les iours de rien, durant lesquels le peuple ne faisoit aucune chose, & n'alloient pas mesmes en leurs temples, mais ils s'occupoient seulement à se visiter les vns les autres, perdans ainsi le temps, & les Sacrificateurs du temple cessoient aussi de sacrifier.

Après ces cinq iours passez, ils recommençoïent leur conte de l'an, duquel le premier mois & le commencement estoit en Mars, quâd les feüilles commençoient à reuerdir, encores qu'ils prinssent 3. iours du mois de Feurier: car leur premier iour de l'an estoit comme le 26. de Feurier, ainsi qu'il appert par leur Kalendrier, dedans lequel mesme le nostre est compris, & employé d'un fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Espagnols. J'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encores en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours, & l'industrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communement de la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps que l'an cause en iceux: Ils auoïent en ce Kalendrier certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines de treize iours, en y remarquant les iours par vn zero, qu'ils multiplioient iusqu'à treize, & incontinent recommençoient à conter, vn, deux, &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces roues, par quatre signes, ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'un estoit d'une maison, l'autre d'un connin, le troisieme d'un roseau, & le quatrieme d'un caillou. Ils les peignoient de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disans à tant de maisons, ou à tant de cailloux de telle roüe succeda telle chose: car l'on doit sçauoir que leur roüe, qui estoit comme vn siecle, con-

Histoire naturelle

tenoit quatre sepmaines d'annees, estant chacune sepmaine de treize ans qui accomplissoient en tout, cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste roue vn Soleil, d'où sortoient en croix quatre bras, ou lignes iusques à la circonference de la rouë, & faisoient leur tour en telle façon que la circonference estoit diuisee en quatre parties esgales, chacune desquelles avec son bras, ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & estoient les quatre couleurs, verd, azuré, rouge & iaune. Chaque portion de ces quatre, auoit treize separations, qui auoient toutes leurs signes, ou figures particulieres, de maison, ou de connin, ou de rozeau, ou de caillous, signifiant par chaque signe vne annee, & en teste de ce signe, ils peignoient ce qui estoit arriué cest an là. C'est pour quoy ie veids au Calendrier, que i'ay dit, l'annee, en laquelle les Espagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'vn homme vestu de rouge, à nostre mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol, qu'enuoya Fernand Cortez, au bout de cinquante deux ans, que se fermoit, & accomplissoit la rouë. Ils vsoient d'vne plaisante ceremonie, qui estoit que la derniere nuit ils rompoient tous les vases & vtenfiles qu'ils auoient, & esteignoient tout le feu, & toutes les lumieres, disans que le monde deuoit prendre fin à l'accomplissement d'vne de ces rouës, & que d'auenture ce pourroit estre celle où ils se trouuoient: car (disoient-ils) puis que le monde doit alors finir, qu'est-il plus de besoing d'apprester de viande, ny de manger?

C'est pourquoy ils n'auoient plus que faire de vases, ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute la nuit en grande crainte, disans que peut estre il ne viendroît plus de iour, & veilloient tous fort attentiuement pour voir quâd le iour viendroît: mais voyans que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoient plusieurs tambours, & sonnoient des buccines, des flustes, & autres instrumens de resioyffance & allegresse, disans que desia Dieu leur allongeoit le temps d'un autre siecle, qui estoient cinquante deux ans. Et alors ils recômençoient vne autre roüe. Ils prenoïent en ce premier iour, & commencement du siecle du feu nouveau, & achetoient des vases & vtenfiles neufs pour apprester la viande, & alloient tous querir ce feu nouveau chez le grand Prestre, ayans fait auparauant vne solemnelle procession d'action de grâces pour la venuë du iour, & prolongation d'un autre siecle. Telle estoit leur façon, & maniere de conter les annees, les mois les semaines, & les siecles.

*Comment les Roys Inguas contoient les ans
& les mois.*

CHAPITRE III.



Ombien que ceste supputation des temps practiquee entre les Mexicains, soit assés ingenieuse & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me semble qu'ils

Histoire naturelle

ont eu faute de discours & de consideration, n'ayans point fondé leur conte sur le cours de la Lune, ny distribué leurs mois selon icelle, en quoy certainement ceux du Peru les ont surpassés, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaitement accomplis, cōme nous faisons icy, & le diuisoient en douze mois, ou Lunes, esquels ils employoient & conformoient les vne iours, qui restent de la Lune, ainsi que l'escriit Polo. Pour faire leur conte de l'an seur & certain, ils vsoient de ceste industrie, qu'aux montaignes qui estoient au tour de la Cité de Cusco (où se tenoit la court des Roys Inguas, & le plus grand sanctuaire des Royumes, comme si nous disions vne autre Rome) il y auoit douze coulornes assises par ordre, en telle distance l'vne de l'autre, que chaque mois vne de ces coulōnes remarquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les appelloient Sucasanga, & par le moyen d'icelles ils enseignoient & annonçoient les festes, & les saisons propres à semer, à recueillir & à faire autres choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Chaque mois auoit son nom propre, & ses festes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua, appellé Pachacuto, qui signifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cause (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner du dernier point de Capricorne, qui est le Tropicque plus proche d'eux. Je ne scay point que les vns, ny les

autres, ayent remarqué aucun Bisexte, combien que quelques-vns disent le contraire. Les semaines que contoient les Mexiquains n'estoient pas proprement semaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le conte de la semaine n'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours de la Lune comme celuy des mois, mais bien entre les Hebreux est fondé sur la creation du monde, que rapporte Moÿse, & entre les Grecs, & les Latins, sur le nombre des sept planetes, du nom desquelles mesme les iours de la semaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an des saisons & des festes si bien ordonnees comme il est dit cy-dessus.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vsast de lettres.

CHAPITRE IV.

Les lettres furent inuentees pour représenter & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensees des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les cho-

Histoire naturelle

ses. La voix pour ceux qui sont presens, & les lettres pour les absens, & pour ceux qui sont à venir. Les signes & marques qui ne sont pas propres pour signifier les paroles, mais les choses, ne peuvent estre appellés, ny ne sont point à la verité des lettres, encor qu'ils soient escrits. Car l'on ne peut dire qu'une image du Soleil peint, soit une escriture du Soleil, mais seulement une peinture, autant en est-il des autres signes & caracteres qui n'ont aucune ressemblance à la chose, mais qui seruent tant seulement de memoire. Car celuy qui les inuenta, ne les ordonna point pour signifier des paroles : mais seulement pour denoter une chose. On n'appelle point aussi ces caracteres lettres ny escritures, comme de fait ils ne le sont pas, mais plustost des chiffres ou memoires, ainsi que sont ceux dont vsent les Spheristes & Astrologues, pour signifier diuers signes où planettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c. Tels caracteres sont chiffres, & non pas lettres, pourautant que quelque nom que Mars puisse auoir en Italien, François, en Espagnol, tousiours ce caractere le signifie; ce qui ne se trouue point és lettres : Car iaçoit qu'elles denotent les choses, c'est par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en scauēt la langue, ne les entendent pas, comme pour exemple le Grec, ny l'Hebrieu, ne pourra pas comprendre ce que signifie ce mot *sol*, iaçoit qu'ils le voyent escrit, pource qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'escriture & les lettres sont seulement practiquees par ceux qui auec

icelles signifient des mots, car si immediate-
ment elles signifient les choses, elles ne sont
plus lettres ny escritures, mais des chiffres & des
peintures, dequoy l'on tire deux choses bien
notables. L'une que la memoire des histoires &
antiquités peut demeurer aux homes par l'une
de ces trois manieres, ou par les lettres & escri-
tures, come il a esté practiqué entre les Latins
les Grecs, les Hebreux, & beaucoup d'autres
nations, ou par peinture, come l'on a usé pres-
que en tout le monde : car il est dit au Concile
de Nice secôd. *La peinture est un liure pour les idiots
qui ne scauent lire*, ou par chiffres & caracteres,
comme le chiffre signifie le nombre de cent, de
mil & autres, sans signifier ceste parole de cent,
ou de mil. L'autre chose notable que l'on en
peut tirer, est celle qui s'est proposee en ce cha-
pitre, à sçavoir que nulle nation des Indes des-
couuertes de nostre temps, n'a usé de lettres, ny
d'escriture, mais de deux autres manieres, qui
en sont images & figures. Ce que j'entends dire
non seulement des Indes, du Peru & de la neu-
ue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chi-
ne. Et bien que ce que ie dis parauanture pour-
ra sembler à quelques-vns estre faux, veu qu'il
est rapporté par les discours qui en sont escrits,
qu'il y a de si grandes Librairies & Vniuersitez
en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait men-
tion de leurs Chapas, lettres & expeditions,
toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi
qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

*De la façon des lettres & des livres dont
vsoient les Chinois.*

CHAPITRE V.

L y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion, que les escritures dont vsent les Chinois, sont lettres, comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des caractères, comme les Grecs different des Latins, & les Hebreux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme sont les nostres, mais sont des figures & representations des choses, cōme du Soleil, du feu, d'un homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidemment, par ce que leurs escritures & Chapas sont entendues d'eux tous, combien que les langues dont parlent les Chinois, soient en grand nōbre, & fort differentes entre elles, en la mesme façon que nos nombres de chiffre sont entendus esgalement en François, en Espagnol, & en Arabe. Car ceste figure huit, où que ce soit signifie huit, encor que le François appelle ce nōbre d'une façon, & l'Espagnol

d'une autre. D'où vient que les choses estans de foy innombrables, les lettres aussi ou figures d'ont vident les Chinois, pour les denoter sont presque infinies: tellemēt que celuy qui doit lire ou escrire à la Chine (comme font les Mandarins) doit sçavoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mil caracteres ou lettres, & ceux qui sont parfaits en ceste lecture, en sçauēt plus de six vingts mil. Chose prodigieuse & estrāge, voire qui seroit incroyable, si elle n'estoit attestee par des personnes dignes de foy, cōme les Peres de nostre Cōpagnie, qui sont là cōtinuellement apprenans leur langue & escriture, & y a plus de dix ans que de nuict & de iour ils s'estudient à cecy, avec vn perpetuel trauail. Car la charité de Iesus Christ, & le desir de la saluation des ames, surmōte en eux tout ce trauail & difficulté, qui est la raison pour laquelle les hommes lettrez sont tant estimés en la Chine, à cause de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux-là seulement ont les officēs de Mandarins, Gouverneurs, Iuges & Capitaines. Pour ceste occasion les peres prennent beaucoup de peine de faire apprendre à leurs enfans à lire & escrire. Il y a grand nombre de ces escholes où les enfans sont instruits, & où les maistres les font estudier de iour, & le pere de nuict en la maison. Tellement qu'ils leur endommagent beaucoup les yeux, & les fouettent fort souuent avec des roseaux, bien que ce ne soit pas de ces rigoureux, desquels ils fouettent les mal-faicteurs; ils appellent cela la langue Mandarine, qui a besoin de l'âge d'un homme pour

Histoire naturelle

estre comprinſe : & doit-on ſçauoir qu'encor que la langue de laquelle parlent les Mandarins ſoit particuliere & differente des vulgaires, leſquelles ſont en grand nombre, & qu'on eſtudie cōme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui ſont par toute la Chine la ſçauent, & entendent tant ſeulement : ſi eſt-ce touteſois que tout ce qui eſt eſcrit en icelle, eſt entendu en toutes les langues, & i'açoit que les Prōuinces ne s'entr'entendent point de parole les vnes les autres, touteſois par eſcrit ils s'entr'entendent l'vn l'autre, car il n'y a qu'une ſorte de figures ou caracteres pour toutes, qui ſignifie vne meſme choſe, mais non pas vn meſme mot, ny prolation veu que comme i'ay dit, ils ſont ſeulement pour denoter les choſes, & non pas les paroles, cōme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'eſt pourquoy ceux du Iappon & les Chinois liſent & entendent fort bien les eſcritures les vns des autres, combien que ce ſoient des nations & des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils liſent, ou eſcriuent, ils ne le pourroient pas entendre. Telles ſont donc les lettres, & les liures dont vſent les Chinois ſi renommez au monde. Pour faire leurs impreſſions ils grauent vne planche, des figures qu'ils veulent imprimer. Puis en eſtampent autant de ſeuilles de papier qu'ils veulent, de la meſme façon que l'on fait icy les peintures, qui ſont grauees en du çuiure, ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander, comment ils peuuent ſignifier leurs
conceptions

conceptions par des figures qui approchent, ou ressemblent à la chose qu'ils veulent représenter, comme de dire que le Soleil eschauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour est du Soleil. Finalement, comment il leur est possible de denoter par de mesmes figures, les cas, les con-
iunctions, & les articles qui sont en plusieurs lan-
gues & escritures. Je responds à cela, qu'ils dis-
tinguent, & signifient ceste varieté par certains
poincts rayez, & dispositions de la figure. Mais il
est difficile d'entendre comment ils peuuent es-
crire en leur langue des noms propres, specialem-
ent d'estrangers, veu que ce sont choses que ia-
mais ils n'ont veües, & qu'ils ne peuuent inuen-
ter des figures qui leur soient propres. I'en ay
voulu faire l'experience me trouuant en Mexi-
que avec des Chinois, & leur dy qu'ils escriui-
sent en leur langue ceste proposition. Ioseph
d'Acosta est venu du Peru, & autres semblables,
surquoy le Chinois fut vn long temps pensif,
mais en fin il l'escriuit. Ce que d'autres Chinois
leurent apres, bien qu'ils variaissent vn peu en la
prononciation du nom propre. Car ils vsent de
cest artifice pour escrire le nom propre, qu'ils
cherchent quelque chose en leur langue qui aye
ressemblance à ce nom, & mettent la figure de
ceste chose. Et comme il est difficile entre tant
de noms propres, de leur trouuer des choses qui
leur portent ressemblance en la prolation: ausi
leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse
d'escrire tels noms. Sur ce propos le Pere Allon-
se Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en
la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribu-

Histoire naturelle

naux , de Mandarin en Madarin, ils estoient fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin, le nommans en leur façon , & tellement ridicule , qu'à peine approchoient-ils le nom , qui est la façon des lettres & escritures dont vsoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les Seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe, escriuoient facilement toutes choses en leur langue , quoy que ce fussent des noms propres d'icy , mesme l'on m'a monstré quelques escritures d'eux : parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par caracteres & figures, comme il a esté dit des Chinois.

Des escholes & vniversitez de la Chine.

CHAPITRE VI.



Es Peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escholes & Vniuersitez de Philosophie, & autres sciences naturelles, & croyét qu'il n'y en a point , mais que toute leur estude est en la langue Mandarine, qui est tres-ample & tres-difficile, comme i'ay dit , & que ce qu'ils estudent sont choses qui sont escrites en ceste langue , qui sont des histoires des sectes & opinions des loix ciuiles , des proverbes moraux,

des fables, & plusieurs autres telles cōpositions, & ce qui en despend. Des sciences diuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny n'ōt autre chose des naturelles que quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esgarees, sans art & sans methode, selon l'entendement & estude d'un chacun. Pour les Mathematiques, ils ont experience des mouuemens celestes, & des estoiles; & pour la Medecine, ils ont cognoissance des herbes, par le moyen desquelles ils guarissent plusieurs maladies, & en vñent beaucoup. Ils escriuent avec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont tous d'assez mauuais ordre. Ils sont grands ioüeurs de Comedies: ce qu'ils font avec vn grand appareil de theatres, vestemens; cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est conuenable. Quelques Peres racontent y auoir veu des Comedies qui dureroient dix & douze iours avec leurs nuiets, sans qu'il y eust faite de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils sont plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dorment ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces Comedies des choses, morales & de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslees de choses gayer & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entendement, & d'industrie. Mais tout cela est de peu de substance, pour ce qu'en effect toute la science des Chinois tend seulement à sçauoir escrire & lire, & non point

Histoire naturelle

dauantage : car ils ne paruiennent point és sciences plus hautes. & leur escrire & lire n'est point proprement escrire & lire, puisque leurs lettres ne sont point lettres, qui puissent représenter les paroles, mais sont figures de choses innombrables, lesquelles ne se peuuent apprendre que par vn bien long temps, & avec vn travail infiny. Mais en fin avec toute leur science, vn Indien du Peru, ou Mexique qui a appris à lire & escrire, sçait plus que le plus sage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien avec vingt quatre lettres qu'il sçait, escrira & lira tous les mots & paroles qui sont au monde, & le Mandarin avec ses cent mil lettres aura beaucoup de peine pour escrire quelque nom propre de Martin, ou Allonse, & à plus forte raison ne pourra-il pas escrire les noms des choses qu'il ne cognoist point. Car en fin l'escrire de la Chine n'est autre chose qu'une façon de peindre, ou chiffrer.

*De la façon des lettres & escritures dont on
use les Mexiquains.*

CHAPITRE VII.



On trouue qu'il y a entre les nations de la neuue Espagne vne grande cognoissance, & memoire de l'antiquité. C'est pourquoy recherchant de quelle façon les Indiens auoient conserué leurs histoires, & tant de particularitez, i'appris que encor qu'ils ne fussent point si subtils, ny si cu-

rieux comme l'ont les Chinois & les Japonnois, si est-ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures, par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la Prouince de Yu-latan, où est l'Eueché, qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de feuilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient comprinses & desduites la distribution de leurs tēps, la cognoissance des planettes, des animaux & des autres choses naturelles, avec leurs antiquitez: chose pleine de grande curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que depuis non seulement les Indiens recogneurent auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autant és autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrees, qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'un zele fol & ignorant, qui sans sçauoir, ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes forcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes, qui sont incapables de sçauoir, ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulu diligemment informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre Compagnie de IESVS, homme fort accort & expérimenté, assembla en la Pro-

Histoires naturelle

uince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, & conféra fort ample-ment avec eux, lesquels luy monstrerent leurs liures, histoires, & Calendriers, qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures, & hieroglyfiques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme, ou figure, estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point, estoient representees par des caracteres qui les signifioient, & par ce moyen ils figuroient, & escriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquante. deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces rouës, ils peignoient avec ces figures & caracteres, à l'endroit de l'annee, les choses memorables qui aduenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee, que les Espagnols entrèrent en leur pays, en peignant vn homme avec vn chapeau, & vne iuppe rouge, au signe du roseau, qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs escritures & caracteres n'estoient pas si suffisans, comme nos lettres & escritures, ils ne pouuoient exprimer de si prés les paroles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de raconter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez par leurs Poëtes (ce qui estoit impossible d'apprendre par les hieroglyphi-

ques, & caracteres) les Mexiquains estoient fort curieux, que leurs enfans apprirent par memoire ces dialogues & compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux par la tradition des vns aux autres aussi entiere-ment, comme si elles eussent esté couchees par escrit. Specialement les nations plus renommees auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre Rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprirent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire. & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiens escriuirent alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hommes graues qui les leurent. Ce qui est dit pour ce que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours à leur mode, par des images & caracteres, & ay veu, pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du *Pater noster*, & *Aue Maria*, Symbole, & confession generale, es- crites en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra, s'en esmerueillera. Car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse.*

Histoire naturelle

ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'un Religieux, comme qui se confesse, & puis pour celle-cy, à Dieu tout-puissant, ils peignoient trois visages avec leurs couronnes, en façon de la Trinité, & à la glorieuse vierge Marie, ils peignoient vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfant, & à saint Pierre & saint Paul, des testes avec des couronnes, & vne clef, & vne espee, & où les images leur deffailloient, il mettoient des caracteres, comme, *enquoy i ay peché, &c.* D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignée par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception de ce qu'on leur enseignoit. J'ay veu au Peru la confession de tous les pechez qu'un Indien apportoit pour se confesser, écrite de la mesme sorte, de peintures, & de caracteres, en peignant chacun des dix commandements d'une certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoient les pechez qu'il auoit faits contre ce commandement. Je ne doute point que si beaucoup des plus habiles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

Des registres, & façon de conter, dont vsoient les Indiens du Peru.

CHAPITRE VIII.

AV parauant que les Espagnols vinsent és Indes, ceux du Peru n'auoient aucune sorte d'escriture, fust par lettres, par caracteres, chiffres, ou figures, côme ceux de la Chine & de Mexique: toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la memoire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires, de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont esté forts diligens en la tradition des vns aux autres, & les ieunes gens apprenoient & gardoient, comme chose sacree, ce que leurs superieurs leur racontoient, & l'enseignoient avec le mesme soing à leurs successeurs. Outre ceste diligence, ils suppleoient la faute d'escritures & des lettres, en partie par la peinture, comme ceux de Mexique (combié que ceux du Peru y fussent fort grossiers & lourds) & en partie, & le plus communement par des quippos. Ces quippos sont des memoriaux, ou registres, qui sont faiçts de rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses: & est vne chose estrange, que ce qu'ils ont exprimé & representé par ce moyen. Car les quippos leur valent autant, que les liures d'histoires, de loix, de ceremonies, & des contes de leurs affaires. Il y auoit des officiers deputez pour garder ces quippos (qu'auourd'huy

Histoire naturelle

ils appellent Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rédre conte de chaque chose comme les Tabellions par deçà. C'est pourquoy en tout l'õ leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers quippos, ou rameaux, en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands, & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, & les autres blâcs; & finalement tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres tirons vne infinité de mots de vingt-quatre lettres, en les accommodans en diuerses façons, ainsi ils tiroient des significations innombrables de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce qu'ils font d'une telle façon, qu'il arriue aujourd'huy au Peru, que quand au bout de deux ou trois ans, vn Cômmissaire va informer de la vie de quelque officier, que les Indiens viennent avec leurs menus contes & approuuez, disans, qu'en tel bourg ils luy ont baillé tât d'œufs lesquels ils n'a point payez, en vne telle maison vne poulle, en vne autre deux faix d'herbes pour ses cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argent, & demeure en reste de tant. La preuue estant faite sur le champ, avec ceste quantité de nœuds & de poignées de cordes, cela demeure pour tesmoignage, & esriture certaine. Je vids vne poignée de ces filets ausquels vne Indienne portoit escrete la confession generale de toute sa vie, & par iceux se confessoit comme i'eusse peu faire en du papier escret, & luy demanday ce que c'estoit, que quelques filez qui me sembler

rent quelque peu differens, elle me dist que c'estoient certaines circonstances que le peché requeroit pour estre entierement confessé. Outre ces quippos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'escrire avec de petites pierres, par le moyen desquelles ils apprennent punctuellement les paroles qu'ils veulēt sçauoir par cœur. Et est vne chose plaisante de voir les vieillards & caducs, avec vne roüe faite de petites pierres, apprendre le *Pater noster*, avec vne autre l' *Aue Maria*, & avec vne autre le *Credo*, & de retenir quelle pierre est, qui fut conçu du *S. Esprit*, & laquelle souffrit sous Ponce Pilate. C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger quand ils faillent, car toute la correction ne gist qu'à contempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces roües suffisante pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces roües aux cimetières des Eglises, pour cét effect. Mais c'est chose qui semble enchantement de voir vne autre sorte de quippos qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empesché avec la plume, & pour faire vne partition, à fin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adioustent tant de l'autre, avec mil autres inuentions. Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costé, trois d'vn autre, & huit en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre. Tellement qu'il sortent avec leur conte certain, sans faillir d'vn point. Et se mettent plustost à

Histoire naturelle

la raison par ces quippos, sur ce qu'un chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres avec la plume. Par cela l'on peut iuger s'ils ont l'entendement, & si ces hommes sont bestes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous surpassent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAPITRE. IX.

IL fera bon d'adiouster icy ce que nous auons remarqué touchant les escritures des Indiens: car leur façon n'estoit pas d'escrire avec vne ligne fuiuite, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs escriuoient du costé gauche au droit, qui est la commune, & vulgaire façon dont nous vsons. Les Hebreux au contraire commençoient de la droite à la gauche, c'est pourquoy leurs liures commencent où les nostres finissent. Les Chinois n'escriuent pas, ny cōme les Grecs, ny comme les Hebreux, mais de haut en bas, car comme ce ne sont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure, ou caractere signifie vne chose, ils n'ont point de besoing d'assembler les parties des vnes avec les autres, & ainsi peuuent-ils bien escrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la mesme raison n'escriuoient pas en ligne, d'un costé à l'autre, mais au rebours des Chinois commen-

ans en bas, montoient tousiours en haut. Ils se seruoient de ceste façon d'escrire au conte des iours, & du reste des choses qu'ils remarquoient. Cōbien que quand ils escriuoient en leurs roües, ou signes, ils commençoient du milieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient montans par leurs années iusques au tour, & circonference de la roüe. Finalement ils se trouue quatre différentes sortes d'escrire, les vns escriuans de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droite, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuersité des entendement humains.

Comme les Indies enuoyoit leurs messagers.

CHAPITRE X.

POur acheuer la façon qu'ils auoient d'escrire, quelque vn pourra douter avec raison, comment les Roys de Mexique, & du Peru auoient cognoissance de tous leurs royaumes qui estoient si grands, ou de quelle façon ils pouuoient despescher les affaires qui se presentoient en leur Cour, veu qu'ils n'auoient l'usage d'aucunes lettres, ny d'escrire misliues. Surquoy l'on peut estre satisfait de cē doute, quand on scaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils estoient fort souuent aduertis de tout ce qui se passoit. Pour cēt effect il y auoit des hommes fort vistes, & dispos, qui seruoient

Histoire naturelle

de courriers, pour aller & venir, lesquels ils nourrissoient en cet exercice de courir dès leur enfance, & prenoïent peine qu'ils fussent de longue haleine, afin qu'ils peussent monter en courant vne montagne fort haute, sans le laisser. C'est pourquoy en Mexique ils donnoient le prix aux trois & quatriesmes premiers, qui montoient ces grands degrez du temple, comme il a esté dit au liure precedent. Et en Cusco, lors que se faisoit leur solempnelle feste de Capacrayme, les nouices montoient à qui mieux mieux le roc de Vanacauri, & generalement l'exercice de la course a esté & est encor fort en vsage entre les Indiens. Quand il se presentoit vne affaire d'importance, ils enuoyoit des peinte aux seigneurs de Mexique la chose dont ils les vouloient informer, ainsi qu'ils firent, alors que les premiers nauires Espagnols parurent à leur veüe, & lors qu'ils prindrent Topochan. Ils estoient au Peru fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit par tout son Royaume, cōme des postes ordinaires, appelez Chasquis, desquels sera traitté en son lieu.

*De la façon de gouvernement, & des Roys
qu'ont eu les Indiens.*

CHAPITRE XI.

IL est assez experimenté que la chose en quoy les Barbares monstrent plus leur barbarisme, est en leur gouvernement, & façon de commander, pour ce que tant plus les hommes approchent de la rai-

son, tant plus leur gouvernement est humain, & moins insolent, & les Roys & seigneurs sont plus traittables, & s'accommodent mieux avec leur vassaux, en recognoissants qu'ils leur sont esgaux en nature, & toutesfois inferieurs en l'obligation d'auoir soing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y est contraire, d'autant que leur gouvernement est tyrannique, & traittent leurs sujets comme bestes, & de leur part veulent estre traittez comme Dieux. Pour ceste occasion plusieurs peuples & nations des Indes, n'ont point souffert de Roys, ny de seigneurs absolus, & souverains, mais vivent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occasions seulement, auxquels ils obeyssent durant le temps de leur charge, & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouveau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques establies, ny Princes, ou Roys perpetuels, se gouvernent de ceste façon; iacoit qu'il y ait quelques seigneurs & principaux hommes, qui sont esleuez entre le vulgaire. Ainsi est gouvernée toute la terre de Chillé, en laquelle les Auracanes, ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'années resisté contre les Espagnols. Et de mesme aussy tout le nouveau Royaume de Grenade, celui de Guatimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Luffon, & d'autres terres de grande estendue, excepté qu'en plusieurs de ces lieux ils y sont encore plus barbares, veu qu'à peine y recognoissent ils de

Histoire naturelle

chef, mais tous commandent, & gouvernent en commun, n'y ayant autre chose que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre; tellement que celuy qui peut dauantage, commande, & y a le deffus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, comme est celuy de Sian, celuy de Binnaga, & autres, qui peuuent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, & dont les Roys, selon qu'ils racontent, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouvernement qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidentale, l'on y a seulement trouué deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoient celuy des Mexiquains en la neueue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru en ediffices, & en la grandeur de sa court. Mais les Inguas aussi surpassoient les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur des Prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est dauantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faits d'armes, & en victoires. C'est vne chose certaine, que ces deux Royaumes ont de beaucoup excédé tout le reste des Seigneuries des Indiens decouuertes en ce nouveau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir & richesse, & beaucoup dauantage en superstition & seruice de
leur s

leurs idoles, ayans plusieurs choses semblables les vnes aux autres. Mais en vne chose ils estoient bien differens, car entre les Mexiquains la succession du Royaume estoit par eslection, comme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle estoit hereditaire, & suiuoit l'ordre du sang, comme les Royaumes de France & d'Espagne. Je traiteray donc cy-apres de ces deux gouvernemens, (comme de la chose principale & plus cogneuë d'entre les Indiens,) en tant qu'il me semblera estre propre à ce subiect, laissant plusieurs choses menuës & prolixes, qui ne sont pas d'importance.

*Du gouvernement des Roys & Ingvas
du Peru.*

CHAPITRE XII.

 Ingua qui regnoit au Peru estât mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoient pour tel celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloient Coya. Ce qu'ils ont tousiours obserué depuis le temps d'un Ingua, appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces Roys reputoient pour hōneur d'espouser leurs sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes ou concubines, toutesfois la succession du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est vray que quand le Roy auoit vn frere legitime, il succedoit au deuant du fils, & apres luy son

o o

Histoire naturelle

nepueu, & fils du premier. Les Curacas & Seigneurs gardoient le mesme ordre de succession en leurs biens & offices. Et faisoient à leur mode des ceremonies, & obseques excessives au deffunct. Ils obseruoient vne coustume, veritablement grâde & magnifique, qu'un Roy qui entroit au royaume de nouveau, n'heritoit point d'aucune chose des meubles, ytenfiles & thresors de son predecesseur, mais il deuoit establir sa maison de nouveau, & assembler de l'or & de l'argent, & les autres choses qui luy estoient necessaires, sans toucher à celui du deffunct, qui estoit totalement dedié pour son adoratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laissoit, laquelle avec sa succession s'occupoit continuellement aux sacrifices, ceremonies & seruice du Roy mort. Car aussi-tost qu'il estoit mort, ils le tenoient pour Dieu, & auoit ses sacrifices, statuës & autres choses semblables. Pour ceste occasion il y auoit au Peru vn thresor infiny, car vn chacun des Inguas s'estoit efforcé de faire que son oratoire & thresor surpassast celuy de ses predecesseurs. La marque ou enseigne par laquelle il prenoit la possession du Royaume, estoit vn bourrelet rouge, d'une laine plus fine que soye, lequel luy pendoit au milieu du frôt, n'ayant que l'Ingua seul qui le pouuoit porter, pour autant que c'estoit comme la couronne, & diadème Royal. Toutesfois l'on pouoit bien porter vn bourrelet pendu au costé, proche de l'oreille, comme quelques Seigneurs en portoient, mais l'Ingua seul le pouuoit por-

ter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faisoient des festes fort solempnelles, & plusieurs sacrifices avec grande quantité de vases d'or & d'argent, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grande abondance d'estoffes de Cumby, bien eslabourees de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumés riches, & mil moutons qui deuoient estre de diuerses couleurs. Puis le grand Prestre prenoit vn enfant entre ses mains de l'aage de six à huit ans, & prononçoit ces paroles avec les autres ministres, parlant à la statuë du Viracocha, *Seigneur, nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aydes en nos guerres, conserue nostre Seigneur l'Ingua en sa grandeur & estat, qu'il aille tousiours augmentant; & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouuerne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie & serment. Et sans doute l'affection & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Inguas, estoit fort grande; car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luyaye fait trahison: pour autant qu'ils procedoient en leur gouuernement non seulement avec vne puissance absoluë, mais aussi avec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit ses gouuerneurs en diuerses Prouinces, entre lesquels les vns estoient superieurs, & qui ne recognoissoient autre que luy, d'autres qui estoient moindres, & d'autres plus particuliers avec vn si bel

Histoire naturelle

ordre & vne telle grauité qu'ils ne s'enhardis-
soient pas de s'enyurer, ny de prendre vn espic
de mays de leur voisin. Ces Inguas tenoient
pour maxime qu'il conuenoit tousiours entre-
tenir les Indiens en occupation, de là vient que
nous voyons encor auiourd'huy des chaussées
des chemins, & des œuures d'vn fort grand tra-
uail, lesquels ils disent auoir esté faites pour
exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeu-
rassent oysifs. Quand il conquettoit vne Pro-
uincé de nouueau, il auoit accoustumé d'en-
uoyer incontinent la plus grande part & les
principaux des naturels de ce pays, en d'autres
Prouinces, ou bien en sa court, & les appel-
lent auiourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu
d'iceux il enuoyoit d'autres de la nation de Cus-
co, spécialement les Oreiones, qui estoiet com-
me les Cheualiers d'ancienne maison. Ils cha-
stioient rigoureusement les crimes & delicts,
c'est pourquoy ceux qui ont cogneu quelque
chose de celá, sont bien d'opinion qu'il n'y peut
auoir de meilleur gouuernement pour les In-
diens, ny plus assuré, que celuy des Inguas.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

CHAPITRE XIII.

POur particulariser dauantage ce que i'ay dit cy-dessus, l'on doit sçauoir que la distribution que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouverner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieuës d'estendue; car ayant conquis vne Prouince, il reduisoit incontinent les Indiens en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en cōmettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque centaine vn autre, sur chaque millier vn autre, & sur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui estoit vne des grâdes charges, & par dessus tous ceux-là encor, en chaque Prouince il y auoit vngouuerneur de la maison des Inguas, auquel tous les autres obeyssioient, & luy rendoient conte tous les ans par le menu, de tout ce qui estoit arriué, à sçauoir de ceux qui estoient nez, de ceux qui estoient morts, des troupeaux & des semences. Les gouuerneurs sortoient par chacun an de Culco, où estoit la court, & y retournoient pour la grande feste du Rayme, en laquelle ils apportoient tout le tribut du Royaume à la court, & n'y pouuoient r'entrer qu'à ceste condition. Tout le Royaume estoit diuisé en qua-

Histoire naturelle

tre parties, qu'ils appelloient Tahuantinsuyo, sçauoit Chinchafuyo, Collafuyo, Andefuyo & Condesuyo, suiuant les quatre chemins qui sortoient de Cusco où residoit la court, & se faisoient les assemblees generales du Royaume. Ces chemins & Prouinces correspondantes à iceux, estoient vers les quatre coings du mōde, Collafuyo au Sud, Chinchafuyo au Nort, Condesuyo au Ponent, & Andefuyo au Leuant. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux sortes de peuple, qui estoient de Hananfaya & Vrinfaya, qui est comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on cōmandoit de faire quelque œuure, ou de fournir quelque chose à l'Ingua les officiers sçauoient aussi tost de combien chaque Prouince, ville & partialité y deuoit cōtribuer, dōt le departement ne se faisoit point par parts esgales, mais par cottisation, selon la qualité & moyens du pays. Tellement que s'il falloit cueillir par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on sçauoit aussi tost cōbien il falloit que chaque Prouince en baillast, fust la dixiesme partie, la septiesme, ou la cinquiesme. Autant en estoit des villes & bourgades, & Aillos, ou lignages. Les Quipocamayos, qui estoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout avec leurs filetz & neuds, sans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iusqu'à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs registres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices & façon de bastir des Ingvas.

CHAPITRE XIV.

Les edifices & bastimens que les Ingvas ont faits en temples & fortresses, chemins, maisons des champs, & autres semblables qui ont esté en grand nombre & d'un excellent traual comme l'on peut voir encor au iourd'huy par les ruines & vestiges qui restent, tant en Cusco, qu'en Tyaguanaco, Tambo & en autres endroits, où il ya des pierres d'une grandeur démesurée : de sorte que l'on ne peut penser come elles furent coupees, amenees & assises au lieu où elles estoient. Il venoit un grand nombre de peuple de toutes les Provinces pour traualler à ces edifices & fortresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume : d'autant que tels ourages estoient estranges, & pour espouuenter ceux qui les contemploient : Ils n'auoient point de mortier ou ciment, & n'auoient point de fer, ny d'acier pour couper & mettre en œuvre les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, ny d'autres instruments pour les apporter : & toutesfois elles estoient si proprement mises en œuvre, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la jointure des vnes avec les autres ; & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dict, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Je mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trente

Histoire naturelle

hui&t pieds de long, de dix-hui&t de large, & six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Culco, qui est de Moallon, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'une plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable, est que ces pierres n'estans point taillees, ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegales les vnes aux autres en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchafsoient les vnes avec les autres, sans ciment, d'une façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & avec vne grande patience à y travailler. Car pour enchasser vne pierre avec l'autre, selon qu'elles estoient adiuſtees, il estoit besoing de les essayer, & manier plusieurs fois la plus-part d'icelles, n'estans pas esgales, ny vnies. L'Ingua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour travailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entr'eux côme des autres choses, sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communement mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquittes, ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils virent dresser des arcs de bois en la riuere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils virent rompre le bois, tous commencerent à fuyr, pensans que le pont qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant; & comme ils eurent veu qu'il demeuroid ferme, & que les Espagnols mar-

choient dessus, le Cacique dist à ses compagnons: *Il est bien raison que nous seruions à ceux-cy qui semblent bien estre à la verité fils du soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attachoient au riuage avec de forts pieux, d'autant qu'ils ne pouuoient faire aucuns ponts de pierres, ny de bois. Le pont qui est aujourd'huy au cours de l'eau du grand lac de Chiquitto en Collao, est admirable: car ce bras d'eau est si profond, que l'on n'y peut asseoir aucun fondement; & si large, qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauerse; tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre, ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & assésuré, estant fait seulement de paille; chose qui semble fabuleuse, & toutefois qui est veritable: car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de joncs & d'herbiers qui s'engendent au lac qu'ils appellent Totorá; & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce pas en l'eau, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuere, les hommes & les bestes chargez passent par dessus fort à l'aise. Je me suis quelquefois esmeruillé en passant ce pont, de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font vn pont meilleur, & plus assésuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. J'ay mesuré la longueur de ce pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cents pieds,

Histoire naturelle

& disent que la profondeur de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eau n'a aucun mouvement, toutefois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy susfise pour les edifices.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il imposoit aux Indiens.

CHAPITRE XV.

A richesse des Inguas estoit incomparable : car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoient à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de cumbi & bestiaux, en quoy ils estoient tres-abondans; & la plus grâde richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoit de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chichas luy enuoyoit du bois odoriferant & riche, les Lucanas des bracadrs pour porter sa littere, les Chumbilbicas des dancurs; & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoiert. Les Indiens qui estoient nommez pour cét effect, traualloient aux mines d'argét & d'or qui estoient au Peru en grande abondance, lesquels l'Ingua

entretenoit de ce qu'ils auoient de besoin pour leurs despens; & tout ce qu'ils tiroient d'or & d'argent estoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors, que c'est l'opinion de plusieurs, que ce qui tomba entre les mains des Espagnols, combien que ç'ait esté vn grand nombre, cōme nous sçauons, n'estoit pas la dixiesme partie de ce que les Indiens enfouyrent & cachèrent, sans qu'on l'aye peu decouurir, neantmoins toutes les diligences que l'auarice y a enseignées pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares estoit, que leurs vasseaux estoient tous leurs esclaves, du travail desquels ils iouïssent à leur contentement; & ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'une telle façon, que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entēdre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, on doit sçauoir que lors que l'Inqua conqueroit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties; la premiere d'icelles estoit pour la Religion & ceremonies; de telle sorte que le Pachayachaqui, qui est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui est le tonnerre, le Pachamama, & les morts & autres Guacas & sanctuaires eussent chacun leurs propres terres, & le fruit desquelles se gastoit, & consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & Prestres: car il auoit des Indiens deputez pour chaque Guaca & sanctuaire, & la plus grande partie de ce reuenu se despendoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & general sanctuaire; & l'autre en la mesme ville où

Histoire naturelle

il se cueilloit, pource qu'à l'imitation de Cusco, il y auoit en chaque ville des Guacas & oratoires du mesme ordre, & avec les mesmes fondations, qui estoient seruis de la mesme façon, & ceremonies, que celuy de Cusco, qui est vne chose admirable, & dont l'on est bien informé, comme on l'a trouué en plus de cent villes, & quelques-vnes distantes deux cents lieues de Cusco. Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons comme depositaires, basties pour cét effect, & estoit cela vne grande partie du tribut que les Indiens payoient. Je ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits, qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la première que l'on mettoit à profit. La seconde partie des terres & heritages estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient sustantez, mesme ses parents, les seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grande portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons à ce deputees, lesquelles sont plus longues, & plus larges, que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, on le gardoit dix & douze ans, iusques au temps de nécessité. Les Indiens cultiuoient & approfitoient ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pendant lequel temps ils viuoient, & estoient

nourris aux despés de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les vieillards, les femmes & les malades estoient reseruez & exempts de ce tribut; & combien que ce qu'on recueilleoit en ces terres, fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la propriété en appartenoit aux Indiens, & leurs predecesseurs. La troisieme partie des terres estoit donnee par l'Ingua pour la communauté, & n'a-on point descouuert si ceste portion estoit plus grande, ou moindre, que celle de l'Ingua, ou Guacas: toutefois il est certain que l'on auoit esgard à ce qu'elle fust suffisante pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisieme portion, ny iamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace speciale de l'Ingua, & toutefois cela ne pouuoit estre engagé, ny diuisé entre les heritiers. On departoit par chacun an ces terres de communauté, en baillant à vn chacun ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit, ou diminueoit la famille, l'on haussait, ou retranchoit la part: car il y auoit des mesures determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoient point de tribut de ce qui leur estoit departy: car tout leur tribut estoit de cultiuer, & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua & des Guacas, & de mettre les fruicts d'icelles aux depositaires. Quand l'annee estoit sterile, on donnoit de ces mesmes fruicts ainsi reseruez, aux necessiteux, d'autat qu'il y en auoit tousiours de superabon-

Histoire naturelle

dant. L'Ingua faisoit la distribution du bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter & diuiser, puis ordonner les pasturages & limites, pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville; c'est pourquoy vne partie du reuenu estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer, ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas estoient en grand nombre, & fort seconds; pour ceste cause ils les appelloient Capaëllama: mais ceux du commun & public estoient en petit nombre, & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchailama. l'Ingua prenoit vn grand soing pour la conseruation du bestial, d'autant que c'estoit, & est encores toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, & ne les tuoïent point, ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauelle ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle deuoit estre à l'instant enterree toute viue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuient à vn chacun pour filer & tordre de la matiere & estoffe pour le seruice de sa famille, y ayant des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligents. L'on tissoit & faisoit des estoffes de la laine du bestial de l'Ingua, pour luy, & pour les siens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient cùbi; & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloient Abasca. Il n'y auoit aucun

nombre de ces estoiffes ou habits arresté, sinon ce que l'on départoit à vn chacun. La laine qui restoit estoit mise aux magazins, dequoy les Espagnols les trouuerent encores tous pleins, & de toutes les autres choses necessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement qui ne soient esmerueillez d'un si notable & bien ordonné gouuernement, puis que les Indiens (sans estre Religieux, ny Chrestiens) gardoient en leur façon ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pouruoir à toutes leurs necessitez, entretenans si abondamment les choses de la Religion, & celles de leur Roy & Seigneur.

Des arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAPITRE XVI.



Les Indiens du Peru auoient vne perfection, qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans tous les arts & les mestiers qui estoient vriles, & necessaires pour la vie humaine: la raison estoit pource qu'il n'y auoit point entr'eux d'artisans particuliers, comme le sont entre nous autres les cousturiers, les cordonniers, les tisserans, & autres; mais tous apprennoient tout ce qu'ils auoient de besoin pour leurs personnes & maisons, & se pouruoyent à eux-mesmes. Tous sçauoient tistre & faire leurs habits, c'est pourquoy l'Ingua les fournissant de laine, leur don-

Histoire naturelle

noit des habits. Tous sçauoient labourer la terre, & l'approfitier, sans louer d'autres ouuiers. Tous bastissoient leurs maisons, & les femmes estoient celles qui en sçauoient le plus, lesquelles n'estoient point nourries en delices, mais seruoient leurs maris fort soigneusement. Les autres arts & mestiers qui n'estoient point pour les choses communes & ordinaires de la vie humaine, auoient leurs propres compagnõs & manufacteurs, comme estoient les orfevres, les peintres, les pottiers, les barquetiers, les cõteteurs, & les ioüeurs d'instruments. Il y auoit aussi mesme des tisserans & architectes, pour les œuures exquises, desquels se seruoient les Seigneurs: mais le commun peuple, comme il a esté dit, auoit chez luy tout ce qui luy estoit de besoing, pour sa maison, sans qu'il luy conuinist rien acheter. Ce qui dure encores aujourd'huy, de sorte que nul n'a besoing d'autruy pour les choses necessaires, pour sa personne, & pour sa maison, comme est de chausure, vestement, & de maison, de semer, de recueillir, & de faire les ferremens & instruments à ce necessaires. Les Indiens imitent presque en cela les institutions des Moines anciens, desquels il est traicté en la vie des Peres. A la verité c'est vn peuple peu auare, & peu delicieux; à raison dequoy ils se contentent de passer le temps assez doucement, & certes s'ils choissoient ceste façon de viure par eslection, & non pas par coustume, ny par nature, nous dirions que ce seroit vne vie de grande perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du saint Euangile, si
con-

contraire, & si ennemie de l'orgueil, de l'avarice, & de la volupté. Mais les Predicateurs ne donnent pas, tousiours bon exemple, selon la doctrine qu'ils preschent aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que combien que les Indiens soient si simples en leur mode & habits, toutefois on y void vne grâde diuersité entre les Prouinces, spécialement en leur habit de teste: car en quelques endroits ils portent vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours; en d'autres vn autre tissu large qui ne fait qu'vn tour; en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux; en quelques endroits comme des bonnets hauts & ronds; & en d'autres comme des fonds de sacs; avec mil autres differences. Ils auoient vne loy estroite & inuiolable, qu'aucun ne peust changer la mode & façon d'habits de sa Prouince, encore qu'il s'en allast viure en vne autre; ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre, & bon gouuernement de son Royaume, & l'obseruent encores aujourd'huy, bien que ce ne soit pas avec vn tel soing qu'ils auoient accoustumé.

Des postes & Chasquis dont les Ingvas se seruoient.

CHAPITRE XVII.

Ly auoit vn grand nombre de postes, & courriers, dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient ceux qui portoient les mandemens aux Gouverneurs, &

Histoire naturelle

rapportoient leurs aduis & aduertissements à la cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chacune course qui estoit à lieüe & demie l'vne de l'autre, en deux petites maisons, où ils estoient quatre Indiens, lesquels on y commettoit de chaque contree, & estoient eschangez de mois en mois. Ayans receu le paquet ou message, ils courroient de toute leur force iusques à ce qu'ils l'eussent baillé à l'autre Chasquis, estans toujours appareillez & au guet ceux qui deuoient courir. Ils courroient en vn iour & vne nuit, cinquante lieües, combien que la pluspart de ce pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pour apporter les choses que l'Ingua vouloit auoir promptement; c'est pourquoy il y auoit toujours en Cusco du poisson de mer, frais de deux iours, ou peu dauantage, bien qu'il en fust esloigné de plus de cent lieües. Depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a encore vsé de ces Chasquis aux temps des seditions, & en estoit grand besoing. Le Viceroy dom Martin les mit ordinaires à quatre lieües l'vn de l'autre, pour porter & rapporter les despesches, qui est vne chose fort necessaire en ce Royaume, encores qu'ils ne courent pas avec la legereté que faisoient les anciens, & qu'ils ne soient pas en si grand nombre, neantmoins ils sont bien payez, & seruent comme les ordinaires d'Espagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre, ou cinq lieües.

De la iustice, loix, & peines que les Ingvas ont ordonnés, & de leurs mariages.

CHAPITRE XVIII.

OUT ainsi comme ceux qui faisoient quelque bon service en guerre, ou à l'administration de la Re- publ. estoient honorez, & recompélez de charges publiques, de terres qui leur estoient donnees en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages avec femmes du lignage de l'Ingua: ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeissans & coupables. Ils punissoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui cōmettoient incēste avec les ascendants, ou descendants en droite ligne, estoient aussi punis de mort. Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes, ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuees avec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime épouse, avec laquelle proprement ils contractoient mariage: car ils n'en auoient point plus d'une, laquelle ils espousoient; & receuoient avec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit avec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chaussure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert comme ceux des fra-

Histoire naturelle

res de saint François; si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine: mais si elle ne l'estoit, il estoit fait de jonc. Toutes les autres femmes, ou cōcubines du mary honoroient, & seruoient celle-là comme femme legitime, qui seule aussi apres le deceds du mary, portoit le duel de noir l'espace d'un an, & ne se marioit point qu'apres ce temps passé, & estoit communemēt plus ieune que le mary. L'Ingua donnoit de sa main ceste femme à les gouverneurs & capitaines, & les gouverneurs & Caciques assembloient en leurs villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoient à chacun sa femme, avec la ceremonie susdite, de luy chauffer cest ottoya, & de ceste façon contractoient leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuee avec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi: & bien que le mary leur pardonast, elles ne laissoient pas d'estre punies, mais elles estoient dispēsees de la mort. Ils donnoient vne semblable peine à celuy qui commettoit incestue avec sa mere, ayeule, fille, ou petite fille: car il n'estoit deffendu entr'eux de se marier, ny de concubiner avec les autres parentes: mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance avec sa sœur, en quoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Ingvas & Seigneurs pouuoient legitimement contracter mariage avec leurs sœurs, voire de pere, & de mere: car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite: entre les Indiens, & deffendu de contracter au premier degré; ce qui dura iuf-

qu'au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa, & ayeul d'Atahualpa, au tēps duquel les Espagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupagui fut le premier qui rompit ceste coustume, & se maria avec Mamaoello sa sœur du costé paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas se peussent marier avec leurs sœurs de pere, & non point d'autres. Ce qu'il fist de sa part, & de ce mariage eust pour fils Guaynacapa, & vne fille appelée Coya Cusillimay; se sentant proche de la mort, il commanda que les enfans de pere & de mere se mariaissent ensemble, & donna permission au reste des principaux de son Royaume, de se pouuoir marier avec leurs sœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite, & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guascar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui estoit le frui& procréé de ce mariage. Qui vouldra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il lise le traité que Polo en a escrit à l'instance de dom Hierosme de Loaysa Archeuefque des Rois, lequel Polo en fist vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu, pour euitter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens est l'espouse legitime, ou la concubine, font marier l'Indien baptizé avec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques-vns qui ont pretendu

Histoire naturelle

Conc. Lim.
act. 2.

dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encore qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté déterminé par le Synode provincial de Lyma, avec beaucoup de raison, puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiens mesme ce mariage n'estoit pas legitime.

De l'origine des Inguas Seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.

CHAPITRE XIX.

PAR le commandement de la Majesté Catholique du Roy Dom Philippes, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a esté possible, de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire si bien cômme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auqient point d'escritures : toutesfois l'on en a recouuté ce que j'en diray icy, par leurs quippos & registres, lesquels, comme j'ay dit, leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennement au Peru aucun royaume, ny Seigneur à qui tous obeyssent, mais estoient cômunautez, comme il y a encor aujourd'huy au royaume de Chillé, & presque en toutes les Prouinces que les Espagnols ont conquisés en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes trois genres de gouvernement, & façon de viure. Le premier & meilleur a esté de Royaume, ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, &

celuy de Motecuma, combien qu'ils fussent en la plus-part tyranniques. Le second estoit de Communauté, où ils se gouvernoient par l'aduis & autorité de plusieurs, qui sont comme Conseillers. Ceux-là en tēps de guerre éliisoient vn Capitaine, à qui toute vne nation, ou Province obeyssoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouvernoit soy-mesme, y ayant quelques homes principaux, que le vulgaire respecte, & quelques-fois, mais peu souuēt, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires qui sont d'importāce, afin d'aduiser ce qui leur est conuenable. Le troisieme genre de gouuernemēt est du tout barbare, qui est composé d'Indiēs sans loy, sans Roy, & sans lieu arresté, qui vont par troupes, comme bestes sauuages. A ce que j'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, comme le sont encores aujourd'huy vne grande partie des Bresilliens, Chyraguans, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neuue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernement en Communauté, par l'industrie & sçauoir de quelques principaux d'entr'eux, esquels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont aujourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé; & c'estoient au nouveau Royaume de Grenade les Moscas, & les Ottomittes en la neuue Espagne, & en tous ceux-cy il y a moins de fierte, & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce

Histoire naturelle

genre par la vaillantise & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouvernement plus puissant qui institua le royaume & la monarchie que nous trouuâmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceste terre en leur subjection, & y establirent leurs loix & gouuernemét. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ayt esté vn long temps sans s'estendre plus auant que cinq, ou six lieües au tour de Cusco. Leur commencement & leur origine a esté en la vallee de Cusco, d'où peu à peu ils conquererent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuiera de Pasto, vers le Nort, & parvindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieües de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud, qui leur est au Ponent, & iusques aux grandes campagnes qui sont de l'autre part de la chaîne des Andes, où l'on voit encor aujourd'huy le chasteau qui se nomme le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse qu'il fist bastir pour defense, & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduancerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marecages, lacs, & riuieres qui courent en ces lieux; de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droittement de cent lieües. Ces Inguas surpasserent routes les autres nations de l'Amerique, en police & gouuernement, & beaucoup dauantage en valeur & en armes, combien que les Canaris

qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserent les Espagnols, n'ayent iamais voulu recognoistre, ny confesser cét aduantage sur eux, de telle façon que si encor auiourd'huy ils viennent à tomber sur ce discours & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas se seruoient pour conquerter & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en feignant que depuis le deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont cognoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des homes leur deuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela, ils disoient & affermoient que eux seuls tenoient la vraye Religion, & scauoient comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y deuoient instruire tous les hommes. C'est vne chose infinie que le fondemēt qu'ils dōnent à leurs coustumes & ceremonies, & y auoit en Cusco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre sainte, & tous les lieux y estoiet remplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquestans les Prouinces, aussi alloient-ils introduisans leurs mesmes Guacas, & coustumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, estoit le Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est pourquoy ils

Histoire naturelle

disoient que le Soleil receuoit sa vertu & son estre du Createur, ainsi que les autres Guacas, & qu'ils estoient intercesseurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ses successeurs.

CHAPITRE XX.



Le premier hōme que les Indiens racontent estre le cōmencement & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'après le deluge il sortit de la cauerne, ou fenestre de Tambo, qui est esloignee de Cusco, enuiron de cinq ou six lieuës. Ils disent que cestuy-là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns desquels furent appelez Hanancusco, & les autres Vrincusco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui cōquesterent, & gouvernerent ceste Prouince, & le premier qu'ils font chef, & souche du lignage de ces seigneurs que ie dys, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nōmee Viçaquiquirao. Cestuy-là encor qu'il ne fust pas grand seigneur, se seruoit neantmoins avec de la vaisselle d'or & d'argent, & ordonna en mourāt, que tout son thresor fust destiné pour le seruice de son corps, & pour la nourriture de sa famille: son successeur en fit de mesme, & se tourna ceste façon de faire, en coustume generale, cōme j'ay dit, que nul Ingua ne peult he-

riter des biens & maison de son predecesseur, mais qu'il fondast vne nouvelle maison. Au temps de cét Inguaroça les Indiens auoient des idoles d'or, & luy succeda Yaguarguaque, homme desia vieil, & disent qu'il estoit appellé de ce nom là, qui signifie larme de sang, pource que ayant esté vne fois vaincu, & prins par ses ennemis, de dueil & ennuyil en pleura du sang. Il fut enterré en vn bourg appellé Pollo, qui est au chemin d'Omafuyo, & fonda la famille appellee Aocailpanaca. A cestuy succeda vn sien fils Viracocha Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beaucoup de vaisselle d'or & d'argent : il fonda le lignage, ou famille de Cocco-panaca. Gonsalles Pizarre chercha le corps de cestuy-cy, pour la renommee du grand tresor qui estoit enterré avec luy, & apres auoit donné de cruels tourments à plusieurs Indiens, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le mesme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins & fait executer par le President Gualca. Gonsalles Pizarre fit brusler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens pindrent depuis ces cendres, lesquelles ils mirent en vn petit vase, & les conseruerent, y faisans de grands sacrifices, iusqu'à ce que Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils faisoient sur les corps des autres Ingua, lesquels avec vne admirable adresse & diligence, il tira des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, & fort embausmez, enquoy il esteignit vn grand nombre d'idolatries qu'ils y faisoient. Les Indiens trouuerent mauuais que cet Ingua

Histoire naturelle

s'intitulast Viracocha, qui est le nom de leur Dieu, & luy pour s'en excuser, il leur fit entendre que le mesme Viracocha luy estoit apparu en songe, qui luy auoit commandé de prendre son nom. A cestuy succeda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux, conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des coustumes, & superstitions de leur idolatrie comme ie diray incontinent.

*De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui
aduint depuis son temps iusqu'à
Guaynacapa.*

CHAPITRE XXI.

PACHACUTI Ingua Yupangui regna soixante & dix ans, & conquesta beaucoup de pays. Le commencement de ses conquestes fut par le moyen d'un sien frere aîné, qui ayant du viuant de son pere tenu la seigneurie, & de son consentement faisoit la guerre, fut desconfit en vne bataille qu'il eust contre les Changuas, qui est la nation qui possedoit la vallee d'Andaguayllas, distante de trente ou quarante lieuës de Cusco, sur le chemin de Lima. Cét aîné ayant ainsi esté desconfit, se retira avec peu d'hommes, ce que voyant son frere puisné Ingua Yupangui, pour se faire seigneur, inuenta & mit en auant qu'un iour luy estant seul & ennuyé, le Viracocha Createur, auoit parlé à luy, se plaignant que cöbien qu'il fust le seigneur vniuersel, & Createur de

toutes choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que le tout fust sous sa puissance, toutefois ils ne luy rédoient l'obeissance qu'ils deuoient, au contraire, ils honoroient & adoroient esgalement le Soleil, le tonnerre, la terre, & les autres choses qui n'auoient aucune autre vertu que celle qu'il leur départoit, & qu'il luy faisoit sçauoir, qu'au Ciel où il estoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur vniuersel, & afin que les Indiens creussent que c'estoit chose vraye, qu'il ne doutast bien qu'il fust tout seul, de leuer des hommes sous ce titre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en si grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pource qu'il luy enuoyeroit des hommes qui luy ayderoient sans estre veus, & fit tant que sur ceste couleur & fantasie, il commença d'assembler vn grand nombre de peuple, dont il dressa vne puissante armee, avec laquelle il obtint la victoire, se faisant seigneur du Royaume, ostant à son pere, & à son frere la seigneurie. Puis apres il conquesta, & desconfit les Changuas, & dès lors il ordonna que le Viracocha feroit tenu pour seigneur vniuersel, & que les statues du Soleil & du tonnerre luy feroient reuerence & honneur. Dès ce temps aussi l'on commença de mettre la statue du Viracocha plus haut que celle du Soleil, du tonnerre, & du reste des Guacas. Et iaçoit que cét Ingua Yupangui eust donné des mestairies, terres & bestiaux au Soleil, au tonnerre, & au-

Histoire naturelle

tres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune chose au Viracocha, d'õnant pour raison, qu'il n'en auoit point de besoing ; par ce qu'il estoit seigneur vniuersel, & createur de toutes choses. Il declara à ses soldats apres l'entiere victoire des Changuas, que ce n'auoient point esté eux qui auoient vaincu, mais certains hommes barbus que le Viracocha luy auoit enuoyez, & que personne ne les auoit peu voir que luy, lesquels du depuis s'estoient conuertis en pierres, parquoy il conuenoit les chercher, & qu'il les reconnoistroit bien, & par ce moyen assembla & ramassa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, lesquels ils adoroient, & leur sacrifioient, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoient en la guerrẽ avec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoient obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fictiõ de cet Ingua eut tant de puissance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Cestuy fonda la famille appellée Ynacapanaca, & fit vne grande statuẽ d'or, qu'il appella Indillapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indiens prendrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberte & rançon d'Athahulpa, quand le Marquis François Pizarre le tint prisonnier. Le licentiẽ Polo trouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs & Mamacomas, qui seruoient à sa memoire, & trouua que le corps auoit esté transporté de Parallaeta, à Totocache, où depuis les Espagnols ont fondée la parroisse S.

Blas. Ce corps estoit si entier, & bien accom-
modé, avec certain betum, qu'il sembloit estre
tout viif. Il auoit les yeux faits d'une petite toï-
le d'or, si proprement agencee, qu'ils sem-
bloient des propres yeux naturels. Il auoit en
la teste vn coup de pierre qu'il eust en vne guer-
re, & estoit gris, & chenu, sans auoir perdu vn
seul cheueu, non plus que s'il ne fust mort que
de ce iour-là mesme, combien qu'il y eust plus
de soixante & dixhui&t ans qu'il estoit decedé.
Le susdit Polo enuoya ce corps avec ceux de
quelques autres Ingras, en la cité de Lima, par
le commandement du Viceroy, le Marquis de
Canette, qui estoit chose fort necessaire, pour
destraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Es-
pagnols ont veu ce corps, avec les autres en
l'hospital sain&t André, que fonda ce Marquis,
combien qu'ils fussent desia bien gastez. Dom
Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bi-
sarrriere fils de cét Inguá, affermoit que les ri-
chesses que celuy laissa à sa famille, estoient
grandes, & qu'elles deuoient estre en la puis-
sance des Yanaconas, Amaro & Toto, & au-
tres. A cét Inguá succeda Topaingua Yupan-
gui, auquel vn sien fils appellé de mesme nom,
succeda, qui fonda la famille appellee Capac
Aillo.

*Du plus grand & plus illustre Ingua, appelle
Guaynacapa.*

CHAPITRE XXII.



Ce dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire, que ieune homme, riche & va-
leureux, & fut tel à la verité plus
que nul de ses predecesseurs, ny
de ses succeffeurs. Il fut fort prudent, & mit vn
fort bon ordre par tous les endroits de son
Royauue, fut hōme hardy & determiné, vail-
lant & fort heureux en guerre. Parquoy il ob-
tint de grādes victoires, il estendit son Royau-
ue beaucoup plus que tous ses predecesseurs
ensemble n'auoient fait, & mourut au Royau-
ue de Quitto, qu'il auoit conquesté, estāt esloignē
de sa Cour de quatre cēs lieues. Les Indies
l'ouurerent apres son decez, & en laisserent le
cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut
apportē en Cusco, lequel fut mis au renommē
temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy
plusieurs edifices, chausses, forteresses, & œu-
ures notables de ce Roy, & fonda la famille de
Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adorē des
siens pour Dieu, estant encor en vie, chose que
les vieillards afferment, & qui ne s'estoit point
faicte à l'endroit d'aucun de ses predecesseurs.
Quand il mourut, ils tuerent mil personnes de
sa maison pour l'aller seruir en l'autre vie, les-
quels mouroient ainsi fort volontiers pour al-
ler à son seruice. Tellement que plusieurs s'of-
froyent

son seruice. Tellement que plusieurs s'offroient à la mort pour le mesme effect, outre ceux qui y estoient destineez. Et estoit vne chose admirable que sa richesse & son thresor. Et d'autant que peu de temps après sa mort les Espagnols y entrèrent, les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire disparoistre le tout, combien qu'il y en eust vne grande partie qui fut portée à Xaxamalca, pour la rançon de Atahulpa son fils. Quelques hommes, dignes de foy, afferment qu'il auoit en Cusco plus de trois cens fils, & arriere-fils. Sa mere appelee Mamaoello, fut entr'eux fort estimee. Polo enuoya en Lyma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien embausmez, & desfracina vne infinité d'idolatrie que l'on faisoit en cét endroit. A Guaynacapa succeda en Cusco vn sien fils nommé Titoculsigualpa, qui depuis s'appella Guaspar Inguá, son corps fut bruslé par les Capitaines de Atahulpa, qui fut aussi fils de Cuaynacapa, & lequel se rebella en Quitto contre son frere, & marcha contre luy avec vne puissante armee. Il arriua que Quisquits & Chilicuchi, Capitaines de Atahulpa, prindrent Guaspar Inguá en la Cité de Cusco, apres qu'il eut esté receu pour Seigneur & Roy (car il estoit legitime successeur) ce qui causa en tout son Royaume vn grand dueil, spécialement en sa court. Et comme tousiours en leurs necessitez ils auoient recours aux sacrifices, ne se trouuans alors assez puissans pour mettre leur Seigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrent, comme pour la grosse armee qui venoit avec Atahulpa. Ils deli-

Histoire naturelle

bererent (voire quelques-vns disent que ce fut par le commandement de cét Ingua) de faire vn grand & solemnel sacrifice au Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur vniuersel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur Seigneur, il enuoyast du Ciel des hommes qui le deliurassent de prison. Et comme ils estoient en grande esperance sur ce sacrifice, il leur vint nouvelle comme vn certain peuple qui estoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins prisonnier Atahulpa : pour ceste occasion ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyás qu'ils estoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils estoient à prendre Atahulpa en Xaxamalca, comme pource que cela aduint incontinent apres leur sacrifice susdit fait au Viracocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Espagnols Viracochas, comme ils le font auiourd'huy. Et à la verité, si nous leur eussions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, disans que c'estoient hommes enuoyez de Dieu. Et est vne chose fort considerable, que la grandeur & prouidence diuine, comme il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grande qu'ils eurent des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gagnant la terre des Indes à prendre peine de faire gagner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers successeurs des Inguas.

CHAPITRE XXIII.

LE reste de ce subiet est assez amplement traité par les auteurs Espagnols aux histoires des Indes, & d'autant que cela est outre la presente intention, ie diray seulement de la succession qu'il y eut des Inguas. Atahulpa estant mort en Xaxamalca, & Guascar en Cusco, & François Pizarre avec les siens s'estant empâré du Royaume, Mangocapa fils de Guaynacapa les assiegéa en Cusco, & les tint fort pressez, mais en fin il quitta tout le pays, & se retira en Vilca-bamba aux montagnes, esquelles il se maintint à cause de l'aspreté & difficile accèz d'icelles, & là demeurèrent les successeurs Inguas, iusques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cusco, avec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iustice de celuy qu'ils tenoient pour Seigneur. Apres cela l'on en emprisonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui se fit baptiser, & fauorisa tousiours les Espagnols contre Mangocapa son frere. Lors que le Marquis de Canette gouuernoit en ces pays. Sarritopaingua sortit de Vilca-bamba, & vint sous assurance à la Cité des Roys, où luy fut donnée la vallee Yucay, & d'autres choses, à quoy succéda vne sienne

Histoire naturelle

file. Voila la succession qui est auioùrd'huy congneite de ceste si grande & riche famille des Inguas, desquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze successeurs en ce Royaume, iusques à ce qu'il cessa du tout. En l'autre partiallite & Vrincusco, qui comme a esté dit cy dessus, eut son origine mesme du premier Mangocopa, l'on conte huit successeurs en ceste maniere. A Mangocopa succeda Cinchoroc, à cestuy, Capac Yupanguy, à cestuy, Luquy Yupanguy, à cestuy, Maytacapaeste Tarcogumam, auquel succeda vn sien fils, qu'ils ne nommēt point, à ce fils succeda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela suffise pour l'origine & succession des Inguas qui gouvernerent la terre du Peru, avec ce quia esté dit de leurs loix, gouvernement, & maniere de viure.

De la maniere de Republique qu'auoient les Mexiquains.

CHAPITRE XXIIII.



Ombien que l'on pourra voir par l'histoire qui sera escrite du Royaume, succession, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouvernement, si est-ce toutesfois que ie diray icy sommairement ce qui me semblera plus remarquable en general, dont il sera cy apres plus amplement discoursu en l'histoire. La premiere chose par laquelle on peut iuger que le

gouuernement des Mexiquains a esté fort polittic, est l'ordre qu'ils auoient, & gardoient inuio-
lablement d'eslire vn Roy. Pource que depuis
le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach,
iusques au dernier qui fut Moteçuma, second de
ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royau-
me par droit de succession, ains seulement y ve-
noient par vne legitime nomination, & eslection.
Ceste eslection au commencement estoit aux
voix du commun, combien que les principaux
fussent ceux qui conduisoient l'affaire. Du de-
puis au temps d'Yscoalt quatriésme Roy, par le
conseil & ordre d'un sage & valeureux homme,
qu'ils auoient appellé Tlacacl, il y eut quatre
eslecteurs certains & arrestez, lesquels avec deux
Seigneurs, ou Roys, sujets au Mexiquain, qui
estoient celuy de Tescaco, & celuy de Tacu-
ba, auoient droit de faire ceste eslection. Ils es-
lisoient ordinairement pour Roys, des ieunes
hommes, pource que les Roys alloient toujours
à la guerre, & estoit presque la principale occa-
sion pourquoy ils les vouloient. C'est pourquoy
ils prenoient garde qu'ils fussent propres &
idoines à la guerre, & qu'ils prissent plaisir, &
se glorifiasent en icelle. Apres l'eslection ils fai-
soient deux manieres de festes, l'une en prenant
possession de l'estat Royal, pour laquelle ils al-
loient au temple, & faisoient de grandes cere-
monies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin,
où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de
l'idole, & apres, quelques Rhetoriciens qui se-
studioient en cela, faisoient plusieurs oraisons &
harangues. L'autre feste & la plus solempnelle,

Histoire naturelle

estoit de son couronnement, pour laquelle il devoit premierement vaincre en bataille, & amener vn certain nombre de captifs, que l'on devoit sacrifier à leurs dieux, & entroit en triomphe avec vne grande pompe, luy faisans vne solennelle reception, tant ceux du temple, lesquels alloient tous en procesion, touchans & iouans de plusieurs sortes d'instrumens, & encensans & chantans comme les seculiers, & les courtisans, qui sortoient avec leurs inuentions à recevoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royale estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere coupee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuant estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en poincte. Le Roy de Tescuco auoit le privilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeysans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement qu'ils tascherent de faire mourir par poison leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté couard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissensions, & partialitez par ambition, combien que ce soit chose assez ordinaire és communautez: au contraire elles raçotent comme l'on verra en son lieu, qu'un homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au commencement que les Mexiquains estoient encor pauvres, & assez petits compagnons, les Roys estoient fort modezez à leur entretien, & en leur cour, mais comme

ils augmentèrent en pouuoir, ils augmentèrent aussi en appareils & en magnificence, iusques à paruenir à la grandeur de Motecuma, lequel quand il n'eust eu autre chose que la maison des animaux, c'estoit vne chose assez superbe, & telle qu'on n'en a iamais veu d'autre semblable. Car il y auoit en ceste sienne maison de toutes fortes de poissons, d'oyseaux de Xacamamas, & de bestes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poissons de mer, il y auoit des estangs d'eau salée, & pour ceux des riuieres, des estangs d'eau douce. Les oyseaux de proye y auoient leurs viandes, & les bestes fieres aussi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens estoient occupez à entretenir ces animaux. Quand il voyoit qu'il n'estoit pas possible d'entretenir, ou nourrir quelque sorte de poissō, d'oyseau, ou de beste sauuage, il en faisoit faire l'image & la semblance richement taillee en des pierres precieuses en argent, en or, en marbre ou en pierre: & pour toutes sortes d'entretiens, il auoit des maisons & palais diuers, les vns de plaisir, les autres de dueil & tristesse, & les autres pour y traiter les affaires du Royaume. Il y auoit en ce palais plusieurs chambres, selon la qualité des Seigneurs qui le seruoient avec vn estrange ordre & distinction.

Des tiltres & dignitez qui estoient entre les Mexiquains.

CHAPITRE XXV.

Les Mexiquains ont esté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les Seigneurs, à fin que l'on recogneüst ceux d'entr'eux auxquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eslecteurs estoit celle qui estoit la plus grande & la plus honorable apres le Roy, & les esleisoit-on, incontinent apres l'eslection du Roy. Ils estoient ordinairement freres, ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui signifie Prince de laces que l'on iette, ou dardé, qui est vne sorte d'armes, dont ils vsoient souüent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'il appelloient Tlacatecati, qui est à dire, circonciseurs, ou coupeurs d'hommes. La troisieme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui signifie, espanseur de sang par esgratignement, Tous lesquelz tiltres & dignitez estoient exercez par des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatriesme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que Seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les Prestres s'oignoient, & qui seruoit en leurs idolatries, Toutes ces quatre dignitez estoient du grand Conseil, sans l'aduis desquelz le Roy ne faisoit,

ny pouuoit faire aucune chose d'importance, & le Roy estant mort, l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi, outre ceux-là, d'autres conseils, & audience, & disent quelques-vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers sieges & iurisdicitions avec leurs Conseillers & Alcades de court, & d'autres qui leur estoient soubmis, comme corrigidors, alcades Maieurs, Lieutenans & Alguasits Maieurs, & d'autres qui estoient encor inferieurs & soubmis à ceux-cy avec vn fort bel ordre. Tous lesquels despendoient des quatre premiers Princes qui asisoient au Roy. Ces quatre tant seulement auoient iurisdiction & puissance de condamner à la mort, & les autres leur enuoyent des memoires des sentences qu'ils donnoient: Au moyen dequoy en certain temps l'on faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre & police establie sur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les Prouinces, comme des Receueurs, & Thresoriers, qui recueilloiet les tributs & rentes Royales. L'on portoit le tribut en la court pour le moins de mois en mois, lequel estoit de tout ce qui croist & s'engendre en la terre, & en la mer, tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, superstition & idolatrie: & pour ceste occasion y auoit vn grand nombre de ministres qui auoient la charge d'enseigner au peuple les coustumes & ceremonies

Histoire naturelle

de leur loy. C'est pourquoy sur ce qu'un Prestre Chrestien vn iour se plaignoit que les Indiens n'estoient pas bons Chrestiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: vn vieillard Indien luy respondit fort à propos en ces termes: *Que les Prestres: dit il) employent autant de soin & de diligence à faire les Indiens Chrestiens, que les ministres des idoles employent à enseigner leurs ceremonies, car avec la moitié du soin qu'ils y prendront, ils nous rendront les meilleurs Chrestiens du monde, pource que la loy de IESVS-CHRIST est beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprennent point à faute de gens qui la leur enseignent.* En quoy certainement il dit verité, à nostre grand honte & confusion.

*Comment les Mexiquains faisoient la guerre,
& de leurs ordres de Cheualerie.*

CHAPITRE XXVI.

 Es Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profession militaire; c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputation qu'ils acquerioient en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoient fait valeureusement, lesquels iouissoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des razoirs de caill-

tous aigus & trenchans , qu'ils mettoient des deux costez d'un baston , qui estoit vne arme si furieuse , qu'ils afferment que d'un seul coup ils en coupoient le col à un cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massuës, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter , à quoy ils estoient fort adroits , & faisoient la plus-part de le 1^r combat avec des pierres. Il auoient pour armes deffensives de petites rondelles ou escus, & quelque façon de salades & morions enuironnez de plumes. Ils se vestoient de peaux de tigres ou lyons, & d'autres animaux sauuages. Ils venoient incontinent aux mains avec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à luyster. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant, comme en prenant des captifs , desquels ils seruoiert en leurs sacrifices, comme il a esté dit. Motecuma mit la cheualerie à son plus haut point, en instituant certains ordres militaires, comme de Commandeurs, avec certaines marques & enseignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers estoient ceux qui portoient la couronne de leurs cheveux attachee avec un petit lizet rouge, & avec un riche plumache, d'où pendoient sur leurs espauls des rameaux de plumes, & des bourlets de mesme. Ils portoient autant de ces bourlets cõme ils auoient fait d'actes signalez en guerre. Le Roy mesme estoit de cest ordre de cheualerie , comme l'on peut voir en Chapultepec , où estoient Motecuma & son fils accoustrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui est vne chose digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de cheualerie , qu'ils ap-

Histoire naturelle

pelloient les lyons & les tigres, lesquels estoient communement les plus valeureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient, portans rousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime comme ceux-cy, lesquels auoient les cheueux coupez en rond par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre, portans de mesmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'estoient point armez que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entieremēt. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & se vestir de riche cotton, se seruir de vases peints & dorez, & porter des fouliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit se seruir que de vases de terre, ne leur estant pas permis de porter des fouliers, & ne pouuoient se vestir que de Nequen, qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit son logis au Palais, marqué de leurs marques, le premier estoit appellé, le logis des Princes, le second, des Aigles, le troisieme, des lyons & tygres, & le 4. des Gris. Les autres officiers communs estoient en bas, logez en des moindres logis: & si quelqu'un se logeoit hors de son lieu, il encourroit peine de mort.

Du grand ordre, & diligence que les Mexi-
quains employoient à nourrir
la ieunesse.

CHAPITRE. XXVII.

LN'y a chose qui m'aye doné plus
d'occafion d'admirer, ny que i'aye
trouuee plus digne de loüange &
de memoire, que l'ordre & le
soing que les Mexiquains auoient
à nourrir leurs enfans. Car ils recognossoient
bien que toute la bonne esperance d'vne Repu-
blique consiste en la nourriture & institutiõ de
la ieunesse; ce que Platõ traicte assez amplement
en ses liures, *de legibus*. Et pour ceste occasion ils
s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs
enfans, des delices, & de la liberté, qui sont les
deux pestes de cét aage, en les occupans en des
exercices honnestes, & profitables. Pour cét ef-
fect il y auoit aux Temples vne maison parti-
culiere d'enfans, comme des escholles, ou colle-
ges, qui estoit separée de celle des ieunes hom-
mes, & des filles du Temple, dont nous auõs am-
plement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces es-
cholles vn grand nombre d'enfans, que leurs
peres y menoiert volontairement, lesquels
auoient des pedagogues & maistres, qui les en-
seignoient en tous loüables exercices, à estre
bien nourris, porter respect aux superieurs, à
seruir & à obeïr, leur donnans à ceste fin cer-
tains preceptes & enseignemens. Et afin qu'ils

Histoire naturelle

fussent agreables aux Seigneurs, ils leur apprennoient à chanter, & à dancier, & les dressioient aux exercices de la guerre, qui à tirer vne fiesche, vn dard, ou baston bruslé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espee. Ils ne les laissoient gueres dormir, à fin qu'ils s'accoustumassent au travail dès l'enfance, & qu'ils ne fussét point hommes de delices: Outre le nombre cõmun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admõnestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieufner, & de marcher posémét, & avec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au travail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoient instruits en tous ces exercices, ils consideroient attentiuemét leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'age suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, sous couleur de porter des viures, & des munitions aux soldats, à fin qu'ils vissent là ce qui s'y passoit, & le travail que l'on enduroit. Et à fin qu'ils perdissent la crainte, ils les chargeoient aussi de pesants fardeaux, à fin que montrans leur courage en cela, ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il aduenoit à plusieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner

Capitaines, avecques marques d'honneur. Quelques-uns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre, qu'ils demeueroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par piéces, que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voilà comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre, y estoient employez. Les autres qui auoient leur inclination aux choses du temple, & pour le dire, à nostre mode à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoient atteint l'age suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit on au logis du temple, qui estoit pour les Religieux, & leur donnoit on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoient leurs Prelats & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession où ils deuoient demeurer, y ayants esté dediés. Ces Mexiquains prenoient vn grand soing à nourrir les enfans; que si auourd'huy ils suiuoient encor cet ordre, en fondant les maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doute que la Chrestienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose où il n'y a point de profit, il s'aduance bien peu, & y va l'on assez froidement. Dieu nous vueille esclarcir les yeux, à fin que nous voyons que cela est à nostre cōfusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des tenebres faisoient à leur perdition, en quoy nous nous oublions de nostre deuoir.

Des festes, & dances des Indiens.

CHAPITRE XXVIII.

D'Autant que c'est vne chose qui despend en partie du bon gouuernement, d'auoir en la Republique quelques ieux, & recreations, quand il en est temps; il ne sera mal à propos que nous racontions sur ceste matiere, ce que faisoient les Indiens, principalement les Mexiquains. L'on n'a point descouuert és Indes aucune nation qui viue en communautèz, qui n'ayt son entretien, & sa recreation, en ieux, dances, & exercices de plaisir. J'ay veu au Peru des ieux qu'ils faisoient en façon de combat, ausquels les hommes des deux costez s'enflamboiēt quelquesfois d'une telle façon, que bien souuent leur Paella (qui estoit le nom de cēt exercice) venoit à estre dangereuse. J'ay veu aussi plusieurs sortes de dances, esquelles ils contre-faisoient, & representoient certains mestiers, & offices, comme de bergers, laboureurs, pescheurs, & chasseurs, & faisoient ordinairement toutes ces dances, auēc vn son & vn pas fort pesant, & fort graue. Il y auoit d'autres dances & mascarades, qu'ils appelloiēt guacones, dont les masques, & les gestes estoient pures representations du diable. Il y auoit mesme des hommes qui dançoient sur les espaulles les vns des autres en la façon

façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils appellent les Paëllas. La plus grande partie de ces dances estoient superstitious & especes d'idolatrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster, le plus qu'ils ont peu, de ces dances, combien qu'ils les laissent à cause qu'une partie ne sont que jeux de recreation, car tous jours ils dancent, & balent à leur mode. Ils vsent en ces dances de plusieurs sortes d'instruments, dont les vns sont comme flustes ou petits canons, les autres comme tambours, & les autres comme cornets entortilles: mais communement ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques-unes de ces chansons estoient fort ingenieusement composées, & contenant des histoires: d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre sainte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils employent les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme des Huiçtains, Chansons & Rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournezz, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communement au Peru des dances, Tagui, és autres Prouinces

Histoire naturelle

Areïttos , & en Mexique Mittotes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neuue Espagne , où l'on voit encore aujourd'huy des Indiens si braues fauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droit en mille façons. Les autres avec la plante des pieds & les iarets, manient, jettent en haut, & reçoient vn tronc fort pesant: ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant, faisans des souples-fauts , tantost portans vn grand & pesant frix, tantost endurans descoups qui seroient suffisants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsté entre les Mexiquains , est le solemnel Mittoté , qui est vne sorte de bal qu'ils estimoient si brave & si honorable , que le Roy mesme y dançoit quelques fois , non pas toutesfois par force, comme le Roy Dom Pedro d'Arragon avec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittoté se faisoit ordinairement és cours du temple , & en celles des maisons Royales qui estoient les plus spacieuses. Ils posoient au milieu de la cour deux diuers instruments , vn qui estoit en façon de tambour , & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne colonne. Ces deux instruments estoient si bien accordez ensemble , qu'ils rendoient en leur son vne assez bonne harmonie, & faisoient avec

ces instrumens plusieurs & diuerses sortes d'airs & de chansons. Ils chantoient & baloient tous au son & à la cadence de ces instrumens, d'un si bel ordre & d'un si bel accord, tant aux voix, qu'au mouuement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dances deux cercles ou roües, l'un desquels estoit au milieu, proche des instrumens, auquel les anciens & Seigneurs chantoient & dançoient sans presque se mouuoir: l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legèrement, & faisoient diuerses façons de pas, avec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dances, de leurs plus precieux habits & ioyaux, & selon le moyen & pouuoir d'un chacun, estimans cela vne chose fort honorable: & pour ceste occasion ils apprennoient ces dances dès leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelles se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas d'institution, mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passe-temps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meslent parmy quelques superstitions. J'ay veu faire ce bal ou Mittorté en la cour de l'Eglise de Topetzotlan, qui est vn bourg à sept lieües de Mexique, & me sembla dès lors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de festes, puis qu'ils ont besoin de quelque recreatiõ: & d'au-

Histoires naturelle

tant plus que celle-là est publique, & sans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celle-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le Conseil du Pape Gregoire, que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens, & de faire en sorte que leurs festes & passe-téps s'acheminent à l'honneur de Dieu, & des Saints desquels ils celebrent les festes. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample, & qui sera belle & plaisante d'entendre dès son commencement, nous en traiterons au liure suiuant.



LIVRE SEPTIESME
DE L'HISTOIRE NATU-
relle & morale des Indes.

*Que c'est vne chose utile d'entendre les actes
& gestes des Indes, principalement ceux
des Mexiquains.*

CHAPITRE PREMIER.

TOUTE histoire veritable bien es-
crite est tousiours profitable au
Lecteur. Car comme dit le Sage:
Ce qui a esté, est, & ce qui sera, est ce
qui a esté. Les choses humaines *Eccle. i.*
ont entr'elles beaucoup de ressemblance, & les
vns se font sages par ce qui arriue aux autres. Il
n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy quelque
chose de bon, & digne de louange; ny Repu-
blique si bien ordonnee, où il n'y ait quelque
chose à reprendre. C'est pourquoy quand il
n'y auroit autre fruiet en l'histoire & narration
des faits des Indiens, que ceste commune vti-
lité d'estre vne histoire & relation des choses,
lesquelles en effect de verité sont aduenues, el-
le merite assez d'estre receüe comme chose vti-
le, & ne la doit-on pas reietter, pourtant si ce

Histoire naturelle

font choses des Indiens. Comme nous voyons que les auteurs qui traittent des choses naturelles, escriuent non seulement des animaux genereux, des plantes signaleés & des pierres precieuses, mais aussi des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choses vulgaires, d'autant qu'il y a tousiours en icelles quelques proprietéz dignes d'estre remarquees. Ainsi quand il n'y auroit autre chose en cecy que ie traite, que d'estre vne histoire & non point des fables & fictions, c'est tousiours vn subiect qui n'est pas indigne d'estre escrit. ny d'estre leu. Il y a ençor vne autre raison plus particuliere: c'est que l'on doit dauantage estimer en cecy ce qui est digne de memoire, d'autant que c'est vne nation peu estimee, & d'autant mesme que c'est vne matiere differente de celle de nostre Europe, cōme aussi le sont ces nations: enquoy nous deuons prendre plus de plaisir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuses & malheureuses aduantes. Et n'est pas ceste matiere seulement plaisante & agreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouverner: car la cognoissance de leurs actes inuite à donner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doiuent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun & fol mespris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'esclarcissement de ceste opinion, que par la vraye narration des faits, &

gestes de ce peuple. Je traiteray donc avec l'ayde du Seigneur, le plus breuement que ie pourray, de l'origine, progres, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoistre le temps, & la disposition que le haut Dieu voulut choisir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de IESVS-CHRIST son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit travail, de sorte qu'il puisse reüssir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, ausquels il a communiqué sa sainte loy Euangelique.

*Des anciens habitans de la neuue Espagne,
& comment les Nauatlacas y
vindrēt.*

CHAPITRE II.

LEs anciens, & premiers habitans des Prouinces que nous appellons neuue Espagne, furent des hommes fort barbares, & sauuages, qui viuoient & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appelez Chichimeecas. Ils ne semoiēt, ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice estoit de chasser, en quoy ils estoient fort adroits. Ils habitoient aux plus apres lieux des montagnes, viuāts bestiallement, sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rousses, aux lievres,

Histoire naturelle

connins, bellettes, taupes, chats sauvages, & aux oyseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleuvres, lézards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient, avec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes en des cavernes, & en des buissons: & les femmes mesmes alloient à la chasse avec leurs maris, laissant leurs petits enfans attachez aux rameaux d'un arbre, dans quelque petit panier de ionc, qui se passoient d'estre allaittez iusques à ce qu'elles retournassent de la chasse. Ils n'avoient aucuns superieurs, & ne reconnoissoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'avoient point de coutumes, ny de religion. Il y a encor aujourdhuy en la neuve Espagne de ceste sorte de gens, qui vivent de leur arc & fleches, lesquels sont fort dommageables: pour autant qu'ils s'assemblent par compagnies, pour faire quelque mal, ou volerie, & n'ont peu les Espagnols par force, ny finesse, les reduire à quelque police & obeyssance. Car comme ils n'ont point villes, ny de residées, cōbattre avec eux est proprement, chasser aux bestes sauvages, qui s'escartent, & se cachent aux lieux les plus aspres, & couverts de la Sierre. Telle est la façon de viure encor aujourdhuy en beaucoup de Prouinces des Indes, & est traité principalement de ceste sorte d'Indiens, aux liures, *de procuranda Indiorum salute*. Au lieu où il est dit, qu'ils ont de besoing d'estre contrains & assujectis par quelque force honneste, & qu'il est nécessaire de les enseigner premieremēt à estre hommes puis apres à estre Chrestiens. L'on veut dire

que ceux qu'ils appellent en la neuue Espagne, Ottomies, estoient de ceste sorte, lesquels communement sont de pauures Indiens habitans en vne terre aspre & rude, & neantmoins sont en assez grand nombre, & viuent ensemble, ayans entr'eux quelque police; & ceux qui les cognoissent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choses de la Chrèstienté, que les autres qui sont plus opulents, & qu'on tient pour mieux policez. Venans donc à nostre sujet, les Chichimecas & Ottomies qui estoient les premiers habitans de la neuue Espagne, d'autant qu'ils ne semoient, ny labouroient la terre, laisserent le meilleur, & le plus fertile de ceste contrée sans le peupler; ce que les nations qui vindrent de dehors occuperent, lesquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'estoit vne nation plus ciuile, & plus politique, & signifie ce mot, peuple qui parle bien, au respect des autres nations barbares, & sans raison. Ces secòds peupleurs Nauatalcas vindrent des autres terres esloignées, qui gisent vers le Nort, où l'on a maintenant descouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouveau Mexique. Il ya en ceste contrée deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui veut dire, lieu de herons; l'autre Tukulhuacan, qui signifie, terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs maisons, leurs terres labourables, dieux, coutumes, & ceremonies, avec le mesme ordre & police que les nauatalcas, & sont diuisez en sept lignages, ou nations; & pource qu'il ya vn usage en ceste Prouince, que chacun de ces ligna-

Histoire naturelle

ges a son lieu, & son territoire separé, les Nauatlacas peignent leur origine & premier territoire en figure de cauerne, & disent qu'ils sortirét de sept cauernes pour venir peupler la terre de Mexique, dequoy ils font mention en leur histoire, où ils peignent sept cauernes, & les hommes qui en sortent. Par la supputation de leurs liures il y a plus de 800. ans que ces Nauatlacas sortirent de leur pays, qui seroit, le redulfant à nostre conte, l'an de nostre Seigneur 820. Quand ils partirent de leur pays pour venir en Mexique, ils tarderent 80. ans en chemin, & la cause qu'ils demeurèrent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux (lesquels sans doute estoient diables qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherché de nouvelles terres qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes que leurs idoles leur auoient donné, & es lieux qu'ils trouuoient de bonne habitation, ils peuploient, & labouroient la terre, & côme ils decouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peuplées, y laissant neantmoins tousiours quelques-vns, principalement les vieillards malades & fatiguez, mesmes y plantoient & bastiffoient, dont on void encor aujourd'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent 80. ans en ceste façon de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce moyen ils entrerent en la terre de Mexique en l'annee de neuf cents deux, selon nostre conte,

Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

CHAPITRE III.

 Les sept lignages que j'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble; les premiers furent les Suchimilcos, qui signifie, gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique vers le Midy, & fonderent vne Cité de leur nom, & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage, appelez Chalcas, qui signifie, gent des bouches, lesquels fonderent aussi vne autre Cité de leur nom, departans leurs limites & territoires avec les Suchimilcos. Les troisiemes furent les Tepanecas, qui signifie, gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac vers l'Occident, & s'accreurent tellement, qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince, Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmilliere, & furent vn long temps fort puissans. Apres ceux-là vindrent ceux qui peuplerent Tescuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire, gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne montagne fort recourbee. Et de ceste façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tescuco furent estimez fort courtisans: car leur langue & pro-

Histoire naturelle

nonciation est fort douce, & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie, gent de la Sierre. Ceux-là estoient les plus rudes, & grossiers de tous; & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees au tour du lac iusqu'aux Sierres, ils passerent de l'autre costé de la Sierre, où ils trouuerent vne terre fort fertile, spacieuse & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent plusieurs grands bourgs, appellans la metropolitaine de leur Prouince, Quahunachua, qui est autant à dire que lieu où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire appelle, & par corruption, Quernauaca; & est ceste Prouince celle qu'on appelle aujourd'huy le Marquizat. Ceux de la sixiesme generation, qui sont les Tlascaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, passerent la Sierre vers l'Orient, trauersans toute la Sierre Menade, où est le fameux Vulcan, entre Mexique & la Cité des Anges, où ils trouuerent de bon pays, & s'y estendirent bien auant plusieurs edifices. Ils y fonderent plusieurs villes & Citez, dont la metropolitaine s'appella de leur nom Tlascala. Ceste cy est la nation qui fauorisa les Espagnols à leur entree, & par l'ayde desquels ils gagnerent ce pays; parquoy iusques aujourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouyssent d'une exemption generale. Lors que routes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas anciens habitans ne leur firent aucune resistance, mais ils s'enfuyoient, & comme tous espouuantez, ils se cachoyent au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre costé de la Sierre, où les Tlascaltecas

Phabituèrent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoient permis; au contraire ils se mirent en deffense pour conseruer leur pays, & comme ils estoient geants, comme raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels feignirent de faire paix avec eux, puis les conuierent en vn grand banquet; & lors qu'ils estoient occupez à leurs yrongneries, il y eut des hommes qui auoient esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desfroberent finement leurs armes, qui estoient de grandes massuës, des rondelles, des espees de bois, & autres telles sortes d'armes. Cela fait, ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulans mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuyrent aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachotent, comme si c'eussent esté feuilles de laitüées. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloient armez, & en ordre, ils défirent tous les geants, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'on ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geants: car on y trouue encores aujourd'huy des os d'hommes morts d'vne incroyable grandeur. Lors que j'estois en Mexique, en l'année quatre vingts & six, on trouua vn de ces geants enterré en vne de nos mestairies, que nous appellons Iesus du mont, duquel on nous apporta vne dent à voir, laquelle sans y adjoüster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme, & selon ceste proportion tout le

Histoire naturelle

reste lequel ie veis, & m'esmerueillay de ceste difforme grandeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire demurerent paisibles, & tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que j'ay dit, conseruerent tousiours amitié entr'eux, marians leurs enfans les vns avec les autres, & departans leurs limites paisiblement, puis se studioient par vne honneste emulation d'accroistre & d'illustrer leur Republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, commencerent de prendre quelque police, & à se vestir, ayans honte de ce qu' auparauant, & iusques alors, ils n'auoient esté honteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerent d'apprendre d'eux plusieurs choses, & faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque police & gouuernement. Ils esleurent aussi des Seigneurs, qu'ils recognoissoient pour chefs & superieurs; au moyen dequoy ils sortirent presque entierement de ceste vie bestiale, toutesfois ils residoient tousiours aux montagnes, & en la Sierre separez des autres. Neantmoins ie tiens pour certain que ceste crainte est prouenuë des autres nations & Prouinces des Indes, dont les premiers furent hommes sauuages, lesquels ne viuans que de chasse, entrerent, penetrans les terres & pays fort aspres, descourans vn nouveau monde, & habitans en iceluy presque comme bestes sauuages, sans toicts & sans maisons, sans terres labourables, sans bestial, sans Roy, loy, ny Dieu, ny raison. Du depuis, quelques autres cherchans de meilleures & nouuel-

les terres, peuplerent le pays fertile, introdui-
sans vn ordre politic, & quelque façon de Re-
publique, encoses qu'elle fust fort barbare. Par
apres ces mesmer hommes, ou d'autres nations
qui eurent plus d'entendement & d'industrie
que les autres, s'employèrent à assujettir, & op-
primer les moins puiffans, iusques à fonder des
Royaumes, & des grands Empires. Ainsi en ad-
uint en Mexique, au Peru, & en quelque en-
droit, où se trouuent des Citez, & des Repu-
bliques fondees parmy ces barbares. Ce qui me
confirme en mon opinion, laquelle j'ay ample-
ment deduite au premier liure, que les pre-
miers habitans des Indes Occidentales vindrent
par terre, & que par consequent toute la terre
des Indes se continuë avec celle d'Asie, d'Euro-
pe & d'Afrique, & le nouveau monde avec le
vieil, combien que l'on n'ayt encores descou-
uert à present aucun pays qui touche, & se joi-
gne avec les autres mondes, ou que s'il y a mer
entre deux, elle est si estroitte, que les bestes fie-
res & sauuages la peuuent facilement passer à
nage, & les hommes en des meschans basteaux.
Mais laiffans ceste Philosophie, retournons à
nostre histoire.

*De la sortie des Mexiquains, de leur chemin,
& du peuplement de ceux de Mechouacan.*

CHAPITRE IV.



ROIS cents deux ans apres que les six lignages susdits furent sortis de leur pays pour peupler la neuue Espagne, le pays estant desia fort peuplé, & reduit à quelque forme de police, ceux de la septiesme cauerne ou lignee y arriuerent, qui est la nation Mexiquaine, laquelle, comme les autres, sortit de la Prouince de Aztlan, & Teuculhuacan, nation politique, courrisane & fort belliqueuse. Ils adoroient l'idole Virziliputzli, duquel a esté fait ample mention cy deuant; & le diable qui estoit en cét idole, parloit, & regissoit assez facilement ceste nation. Cét idole donc leur commanda de fortir de leur pays, leur promettant qu'il les feroit Princes & Seigneurs de toutes les Prouinces. qu'auoient peuplé les autres six nations; qu'il leur donneroit vne terre fort abondante, beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses, de plumes, & de riches mantes; suiuant quoy ils sortirent, portant auec eux leur idole dans vn coffre de jonc, qui estoit porté par quatre des principaux Prestres, ausquels il se communiquoit, & leur reueloit en secret le succez de leur chemin, & voyage, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir. Il leur donnoit mesmes des loix, & leur

ensei-

enseignoit les coustumes, ceremonies & sacrifices qu'ils deuoient obseruer. Ils n'aduçoient, ny ne se mouuoient aucunement, sans l'aduis & commandement de cét idole. Il leur disoit quand ils deuoient cheminer, & quand en quelque lieu ils deuoient s'arrester, en quoy ils luy obeyssioient du tout. La premiere chose qu'ils faisoient, où que ce fust qu'ils arriuaissent, estoit d'edifier vne maison, ou tabernacle, pour leur faux dieu, qu'ils dressoient tousiours au milieu du camp, & y mettoient l'arche sur vn autel, de la mesme façon qu'on en vse en la sainte Eglise Chrestienne. Cela fait, ils faisoient leurs semences de pain, & des legumes dont ils vsoient, & estoient tant addonnez à l'obeyssance de leur dieu, que sil leur commandoit de recueillir, ils recueilloient: mais sil leur commandoit de leuer le camp, tout demouroit là pour semence & nourriture des vieillards, malades, & fatiguez, qu'ils alloient laissans à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peuplassent; pretendans par ce moyen que toute la terre demeureroit peuplee de leur nation. Ceste sortie & peregrination des Mexiquains semblera paraenture semblable à la sortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Israël, veu que ceux-là comme ceux-cy, furent admonnestez de sortir, & chercher la terre de promesse, & les vns & les autres portoient pour guide leur Dieu, consultoient l'arche, & luy faisoient tabernacle, & il les aduisoit, leur donnant des loix & des ceremonies; & les vns & les autres consomment vn grand nombre d'annees sur ce voyage

Histoire naturelle

de leur terre promise, où l'on recognoist de la ressemblance de plusieurs autres choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent, & ce que la diuine escriture rapporte des Israélites. Et sans doute c'est vne chose veritable, que le diable Prince d'orgueil s'est efforcé par les superstitions de ceste nation, de contrefaire & enuiure ce que le tres-haut & vray Dieu fist avec son peuple: car comme il a esté traitté cy dessus, Satan a vne estrange enuie de se comparer, & s'esgaler à Dieu, d'où cét ennemy mortel a pretendu faussement surper la communication & familiarité qu'il luy a pleu auoir avec les hommes. S'est il iamais veu diable qui conuersast ainsi avec les hommes, comme ce diable *Vitzilipuztli*? L'on peut bien voir quel il estoit, parce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler de coustumes plus superstitieuses, ny de sacrifices plus cruels, & inhumains, que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & capitaine que ceux-cy suiuoient, auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique, & celui de sa nation Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir, comme auoient fait les six autres nations, peuplans & cultiuans la terre en diuers endroits, dont y a encore aujourd'huy des apparences & ruines, & apres auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers, vindrent en fin arriuer en la Prouince de Mechoacan, qui vaut autant à dire, que terre de poisson, pource qu'il y en a grande abondance en de beaux & grands lacs, où se contentans de la situation &

fraischeur de la terre, ils sy voulurent reposer & arrester : toute fois ayans consulté leur idole sur ce point, & voyans qu'il n'en estoit pas content, ils luy demanderent qu'il leur permit à tout le moins d'y laisser de leurs hommes qui peuplassent vne si bonne terre; ce qu'il leur accorda, leur enseignant le moyen comment ils le feroient; qui fut comme les hommes & les femmes seroient entrez pour se baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Pascuaro, ceux qui esteroient en terre, leur desrobassent tous leurs habits, & incontinent leuassent le camp, & s'en allassent sans faire aucun bruit. Ce qui fut ainsi fait, & les autres qui ne pensoient en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoient à se baigner, quand ils sortirent, & se trouuerent despouillez de leurs habits, & ainsi mocquez & delaissez de leurs compagnons, ils demurerent fort mal contents, & indignez de cela; de sorte que pour faire demonstration de la haine qu'ils conceurent contr'eux, ils dirent qu'ils changeroient de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'est vne chose certaine que toujours les Mechoacanes ont esté ennemis des Mexiquains; c'est pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallé, apres la victoire obtenüe, quand il gagna Mexique.

Histoire naturelle

De ce qui arriva en Malinalco, en Tula, &
en Chapultepec.

CHAPITRE V.

L y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquante lieües, & sur le chemin est Malinalco, où il leur aduint que se plaignants à leur idole d'une femme tres grande forciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de sœur de leur dieu, pource qu'avec ses mauuais arts elle leur faisoit de grands dommages, pretendât par certains moyens se faire adorer d'eux comme leur deesse; l'idole parla en songe à l'un de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de sa part il consolast le peuple, leur faisant de nouveau de grandes promesses, & qu'ils laissassent ceste sienne sœur avec sa famille, comme cruelle & mauuaise, en leuant le camp de nuit en grand silence, sans laisser aucune apparence par où ils alloient. Ils le firent ainsi, & la forcierre se trouuant seule avec sa famille, delaissee de la façon, peupla là vne ville qui fut appellee Malinalco, & les habitans de laquelle sont tenus pour de grands forciers, estans yssus d'une telle mere. Les Mexiquains, d'autant qu'ils estoient beaucoup diminuez par ces diuisions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laissant, se voulurent refaire, s'arrestans en vn lieu appelle Tula, qui signifie, lieu de ioncies. Là leur idole leur commanda qu'ils

Arrestassent vne grande riuere, afin qu'elle se respandist dedans vne grande plaine, & avec le moyen qu'il leur enseigna, ils enuironnerent d'eau vne colline appelée Coatepec, & en firent vn grand lac, lequel ils planterent tout à l'entour de saulx, d'ormes, sapins, & autres arbres Il commença à sy engendrer beaucoup de poisson, & y venir plusieurs oyseaux; de sorte qu'il sy fist vn lieu delicieux. C'est pourquoy l'affiette de ce lieu leur semblant assez agreable, & estans lassez de tant cheminer, plusieurs parlerent de peupler là, & ne passer plus outre; de quoy le diable se fascha fort, & menassant les Prestres de mort, leur commanda qu'ils remisent la riuere à son cours, & leur dist qu'il doneroit ceste nuit le chastiment à ceux qui auoient esté desobeyssans, tel qu'ils le meritoient. Or comme le mal-faire est si propre au diable, & que la Iustice diuine permet bien souuent que ceux-là soient mis entre les mains d'un tel bourreau, qui le choisissent pour leur dieu: il arriua que sur la minuit ils ouyrent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoient parlé de demeurer là. La façon comme ils auoient esté occis, fut, qu'on leur auoit ouuert l'estomach, & en auoit-on tiré le cœur. Et de là ce bon dieu enseigna à ces pauvres malheureux les façons des sacrifices qui luy plaisoient, qui estoit en ouurant l'estomach & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayans veu ce chastiment ainsi fait, & que la campagne

Histoire naturelle

estoit desechee, à cause que le lac estoit vuidé, ils consulterent leur dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieue de Mexique, lieu celebre pour sa recreation & fraischeur. Ils se fortifierent en ces montagnes pour crainte des nations qui habitoient ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraires, principalement d'autant qu'un nommé Copil, fils de ceste sorciere laissée en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains: car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque temps apres vint à la suite des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contr'eux les Tapanecas, & les autres circonuoisins, iusques aux Chalcas; de sorte qu'ils vindrent en main armee pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne colline qui est au milieu du lac, appelée Acopilco, attendant la destruction de ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole, allerent contre luy, & le prenans au despourueu, le tuerent, & en apporterent le cœur à leur dieu, lequel commanda qu'on le iettast au lac. Et seignent que de là s'est engendree vne plante appelée Tunal, où du depuis fut fondée Mexique. Ils vindrent aux mains avec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains esleu pour leur Capitaine vn vaillant homme appelé Vitzilonilti, qui en vne charge fut pris, & tué par les ennemis: mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combatans valeureusement, malgré leurs ennemis rompirent leurs escadrons, &

menans au milieu & corps de la bataille, les vieillards, femmes, & petits enfans, passerent outre iusques à Atlacuyanaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnisans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas, ny les autres nations ne les suiurent plus, mais estans despittez de se voir deffaits par vn si petit nombre de gens, eux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAPITRE VI.

 Es Mexiquains, par le conseil de l'idole, enuoyerent leurs messagers au Seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué avec les siens, leur accorda le lieu de Tiscaapan, qui signifie, eaux blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures, & d'autres animaux venimeux qui s'engendroient en vne colline qui estoit proche de là. Mais eux estans persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de fort bonne volonté ce qui leur fut offert, & addoucirent par art diabolique tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en man-

Histoire naturelle

geoient à leur contentement, & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa Cité, & de contracter amitié avec eux. Mais le dieu que les Mexiquains adoroient (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien, sinon pour en tirer du mal) dist à ses Prestres que ce n'estoit pas là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroient la deesse de discorde, & pourtant ils aduiferent d'enuoyer demander au Roy de Culhuacan, sa fille, pour estre la Roynne des Mexiquains, & mere de leur dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornee & bien accompagnee, la mesme nuit qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchee fort proprement, comme ils scauent faire, ils en vestirent de la peau vn ieune homme, qu'ils couurirent par dessus des habillemens d'elle; & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur dieu, & toujours depuis l'adorerent, en faisans vn idole qu'ils appelloient Toccy, qui veut dire, nostre ayeule. Non contens de ceste cruauté, ils inuiterent malicieusement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer sa fille, qui estoit desia consacree deesse, lequel venant avec de grands presens, & bien accompagné des siens, fut mené en vne chappelle fort obscure,

où estoit leur idole, afin qu'il offrist sacrifice à sa fille, qui estoit en ce lieu. Mais il arriua que l'encens qui estoit en vn brasier, & foyer, selon leur coustume, s'alluma; de sorte que par ceste clarté, il recongneut le poil de sa fille, & ayant par ce moyen descouuert la cruauté, & la tromperie, sortit de là, s'escriant hautement, puis avec tous ses gens frappa furieusement sur les Mexiquains, iusques à les faire retirer au lac, tellement que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Mexiquains se deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils se seruoient à la guerre, desquels ils offensoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gagnerent terre, & delaisant ce lieu la, s'en allerent costoyans de lac, fort harassés & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grands cris contr'eux & contre leur Dieu, qui les auoit mis en telles destresses. Ils furent contrains de passer vne riuieire, qui ne se pouoit gueyer, c'est pourquoy ils s'aduiferent de faire de leurs rondelles, & de ions, certains petits batteaux, esquels ils passerent. Puis apres en tournoyant, estans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalement au lieu, où est auourd'huy l'Hermite saint Anthoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'ils appellent auourd'huy saint Paul, pendant lequel temps leur idole les consoloit en leurs trauaux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

Histoire naturelle

De la fondation de Mexique.

CHAPITRE VII.

LE temps estant desia venu, que le pere de mensonge deuoit accomplir la promesse qu'il auoit faire à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de traux, & de dangers, aduint que quelques vieillards Prestres, ou foreiers, estans entrés dás vn lieu plein de glaiuels espais, rencontrerent vn cours d'eau fort claire & belle, qui sembloit argentee, & regardans à l'entour, veirét que les arbres, le pré, les pøissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueillez de cela, ils leur souuint d'vne prophetie de leur Dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils deuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerent vers le peuple avec ces bonnes nouvelles. La nuit ensuiuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn Prestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en celac vn Tunal, qui naissoit d'vne pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, où par son commandement ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la forcierre leur ennemie.) Et que sur ce Tunal ils verroient vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains beaux petits oyseaux, & que quand ils verroient cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu où leur Cité deuoit estre bastie, laquelle

deuoit surmonter les autres, & estre remarquable au monde. Le matin venu, le vieillard assembla tout le peuple, depuis le plus grand, iusques au plus petit, & leur fit vne longue harangue sur le subiect de la grande obligation qu'ils auoient à leur Dieu, & de la reuelation que luy indigne en auoit eüe ceste nuit, concludant que tous deuoient se mettre à rechercher ce lieu bien heureux qui leur estoit promis. Ce qui causa telle deuotiõ & allegresse à tous, que sans dilayer ils se mirent incontinent à l'entreprinse, & se diuisans en bandes commencerent à rechercher, suivant les signes de la reuelatiõ, le lieu desiré. Parmi l'espaisseur des ioncs & glaciens de ce lac, ils rencontrèrent ce iour là le cours d'eau du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'estoit pas blanc, mais vermeil comme sang, lequel se separoit en deux ruisseaux, dõt il y en auoit vn qui estoit de couleur azuree, fort obscure, ce qui les fit beaucoup esmerueiller, & denota vn grand mystere à ce qu'ils disoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal naissant d'une pierre, sur lequel il y auoit vn aigle Royal, ayant les ailles ouuertes & estêdues, tourné deuers le soleil, en receuant sa chaleur. Alentour de cét aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches, blanches, rouges, iaunes, bleües, & vertes, de la mesme sorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ses griffes vn fort bel oyseau. Lesquels le virent, & recogneurent que c'estoit le lieu, qui leur auoit esté predict par l'oracle: ils se mirent a genoux

Histoire naturelle

rous faisans grande veneration à l'aigle, laquelle leur inclina la teste, en regardant de tous costez. Il y eut alors de grands cris & demonstrations, & actions de graces au Createur, & à leur grand Dieu Vitziliputzli, qui en tout leur estoit pere, & leur auoit tousiours dit verité. Ils appellerent pour ceste occasion la Cité qu'ils fondèrent là, Tenoxtiltan, qui signifie Tunal en pierre, & iusques auiourd'huy ils portent en leurs armes vne aigle sur vn Tunal, avec vn oiseau en vne griffe, & assis de l'autre sur vn Tunal. Le iour suiuant, par la commune opinion ils firent vn hermitage roignant le Tunal de l'aigle, à fin que l'arche de leur Dieu y reposast, iusques à ce qu'ils eussent le moyen de luy faire vn somptueux temple, & ainsi firent cest hermitage de guazons & de mottes qu'ils couvrirent de paille, puis apres ayans consulté leur Dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voisins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poissons, de grenouïlles & de chevrettes, mesme aussi de canards, poules d'eau, courlieux & autres diuers genres d'oiseaux marins. Toutes lesquelles choses ils peschoient & chassoient avec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient avec ces choses ésmarchez des villes & Citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcucou leurs circouoisins, & avec beaucoup d'artifice assemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de besoing pour l'edifice de leur Cité: de sorte qu'ils bastirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employèrent à remplir avec des plan-

ches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait, l'idole parla vne nuit à vn de ses Prestres en ces termes: *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun avec ses parens & amis, & qu'ils se separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonte.* Ce qui fut mis en execution, & ceux là sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle aujour'd'huy saint Iean, sainte Marie la Ronde, saint Paul, & saint Sebastien. Apres cela, les Mexiquains estans ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartissent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre, d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui y estoient comprins, selon le nombre des idoles que leur Dieu leur commanda d'adorer, lesquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que Dieu des quartiers. En ceste maniere la Cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondee, & vint à grande augmentation.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roy que les Mexiquains esleurent.

CHAPITRE VIII.



Este diuision desquartiers estant faite en l'ordre dessusdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departement des lieux l'on ne leur auoit pas porté le respect qu'ils meritoient, pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerent & allerent rechercher vne nouvelle residence: & comme ils alloient par le lac, ils trouuerét vne petite terre ou terrasse qu'ils appellét Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatelulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisieme diuision des Mexiquains depuis qu'ils partirent de leur pays: celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle de Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatelulco estoient des hommes renomméz & d'un mauuais naturel: par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eü tousiours des debats contr'eux & iusques aujour d'huy durét encor leurs inimitiez & ligués anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatelulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multipliés, eurent crainte qu'avec le temps ils ne vinssent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiferent qu'il estoit bõ d'eslire vn Roy,

auquel ils obeyssent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils feroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroit. Estans ja deliberé d'esslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & assure, de ne l'esslire point d'entr'eux, pour euites les dissensions, & pour gagner avec le nouueau Roy quelqu'vne des autres natiōs voisines, desquelles ils se voyoient circuits, & eux destituez de tout secours. Tout cōsideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoient grandement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predcesseur, & luy ayās fait vne si lourde moquerie, cōme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la generation desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescuient en paix avec eux, ils arresterēt d'esslire pour Roy vn ieune hōme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs avec vn grand present, pour demāder cest hōme, lesquels firent leur Ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains, mis & resserrez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls, & delaissez de toutes les nations du monde, mais seulement conduits & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapuscalco & de Tescuco: ores que vous nous auex permis d'estre, & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point, ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous com-*

Histoire naturelle

mande, nous corrige & gouverne, nous instruisant en
nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis.
Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre cour
& maison il y a des enfans de nostre generation, apparen-
te & allié avec la vostre, qui sont sortis de nos en-
trailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre
lesquels nous auons cognoissance d'un petit fils vostre &
nostre, appelle Acamapixtli. Nous vous supplions donc
que vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous esti-
merons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des
Seigneurs Mexiquains & des Roys de Culhuacan. Le
Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trou-
uant que ce ne luy estoit point chose mal à pro-
pos de s'allier avec les Mexiquains qui estoient
vaillās, leur respondit qu'ils menassent son pe-
rit fils à la bonne heure, combien qu'il adiou-
stast, que si c'eust esté vne femme, qu'il ne leur
eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme racō-
té cy dessus, & acheua son discours en disant:
S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son
Lieutenant, qu'il regisse & gouverne les creatures de ce-
luy pour qui nous vions, Seigneur de la nuit, du iour &
des vents, qu'il aille & soit Seigneur de l'eau & de la
terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-
le à la bonne heure, & ayez le soin de le traiter cōme fils
& petit fils mien. Les Mexiquains luy rendirent
graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il
le mariast de sa main, à raison dequoy il luy dô-
na pour femme vne Dame des plus nobles d'en-
tr'eux. Ils menerent le nouveau Roy & la Roy-
ne avec tout l'honneur qui leur estoit possible,
& leur firent vne solempnelle reception, sortans
tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, le-
quel

quel ils menerent en des Palais , qui pour lors estoient assez pauvres. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent se leua vn de ces viellards & Rhetoriciens qu'ils estimoiet beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, Seigneur, & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauvre maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauvres peres, ayeulx & parents endurent ce que scait le Seigneur des choses créées. Regarde, Seigneur, que tu viens icy pour estre la deffense, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Xilipuzili, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu scais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possédos auioird huy est d'autruy, & ne scauons ce qui sera de nous demain, ou vn autre iour: par ainsi considere que tu ne vies point pour te reposer, ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouveau travail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire travailler, estant esclau de toute ceste multitude qui t'est tombee en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu dois mettre peine de le gratifier, & les rendre contents, puis que tu scais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repétant ces mots: Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume. Telle fut la harangue du vicillard, laquelle, & les autres harangues que celebrēt les histoires Mexiquaines, les enfans auoiet accoustumé d'apprendre par cœur, & ainsi se conseruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritēt biē d'estre rapportees en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant & leur offrant sa diligence, & soucy à les deffendre, & son ayde en tout ce qu'il pour-*

Histoires naturelle

roit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignée de roseaux : c'est pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant plusieurs sagettes de roseau.

De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

CHAPITRE IX.

Les Mexiquains rencontrèrent si bien en l'eslection de leur nouveau Roy, qu'en peu de temps ils commencerent à prendre forme de Republique, & à se faire renommer parmy les estrangers, à cause dequoy leurs voisins meus d'enuie & de crainte, traitterent de les subjuguer, specialement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les Mexiquains payoient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre. Car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé avec les siens, enuoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de chose que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient aussi apporter des sapins & des saulx, pour les edifices de sa Cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn jardin en l'caüe, semé de diuer-

les herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eau, ainsi accommodé par chacun au, sans y manquer : que s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, & les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy & de fascherie de ce commandement, tenant pour chose impossible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose que de chercher vne occasion pour les ruiner : mais leur dieu Vitzilipuztli les consola, s'apparoissant ceste nuit à vn viellard, auquel il commada qu'il dist de sa part au Roy son fils, qu'il ne fist point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur ayderoit, & rendroit le tout facile: ce qui aduint depuis. Car estant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus est, le iardin fait en l'eau, & porté en icelle, auquel y auoit beaucoup de mays, qui est leur bled desia grené avec les espics. Il y auoit aussi du chili, ou axi, des blettes, tomates, frisolles, chias, courges, & beaucoup d'autres choses toutes parcreües & en leur saison. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui se font au lac en Mexique au milieu de l'eau, ne croiront, & tiendront pour contes ce que j'escris, ou s'ils le croient, ils diront que c'est vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais reallement & de fait cest chose fort faisable, & à l'on veu plusieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eau. Car ils iettent de la terre dessus du ionc & du glaieul, d'une telle façon, qu'elle ne se deffait point en l'eau, & sement & cultiuent ceste terre: de sorte que

Histoire naturelle

le grain y croist & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d'un lieu en autre. Mais il est bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruits y croissent bien, est chose qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli, lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n'en ayât iamais fait ny veu de semblables. Leroy d'Azcapuzalco s'esmerueilla beaucoup quand ils vid accomplir ce qu'il auoit tenu pour impossible, & dist aux siens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, disant aux Mexiquains, que puisque leur Dieu leur donnoit toutes choses parfaites, qu'il vouloit que l'annee ensuiuant au temps du tribut, ils luy apportassent dans le iardin vne cane & vn heron avec leurs œufs couuez, qui deuoient estre de telle sorte, qu'elles esclouissent leurs petits en arriuant, sans y faillir aucunement, sur peine d'encourir son indignation. Les Mexiquains furent fort troublez & tristes d'un si superbe & difficile commandement qu'il leur faisoit: mais leur Dieu, comme il auoit accoustumé, les conforta de nuict par vn des siens, & leur dist qu'il prenoit tout cela en sa charge, qu'ils ne perdissent point courage, mais qu'ils creussent pour certain qu'il viendroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces desirs de nouveaux tributs. Le temps du tribut estant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demâdé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glaiens du iardin, sans sçauoir comment ils y estoient demeurz, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, &

cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent esclôs. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco estant esmerueillé outre-mesure, dist derechef aux siens, que ces choses estoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour se faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il ne diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne se trouuer assez puissans, endurerent & demurerent en ceste subiection & seruitude l'espace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté sa Cité de Mexique de plusieurs edifices, rües, conduits d'eäies, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant tousiours esté zelateur du bien & augmentation de sa Republique. Comme il estoit proche de sa fin, il fit vne chose memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes, auxquels il eust peu laisser la succession du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire il dist librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esleussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonestant qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se montrant fasché de ne les laisser libres du tribut & subiection, trespassa, leur ayant recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

CHAPITRE X.

LEs obseques du Roy deffunct acheuees, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple, s'assemblerent pour eslire vn Roy, où le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitié des vieillards, des femmes veufues & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses ailes, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage: qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoin de bien tost se preualoir de leurs bras, selo que leur auoit prophetisé leur dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, vsans enuers luy d'vn aussi bõ office, en luy donnant son fils pour successeur, comme il fit enuers sa Republique, se confiant en icelle. Ce ieune homme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plume riche. Ils luy mirent la couronne Royale & l'oignirent, comme ils ont accoustumé de faire à tous leurs Roys, avec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinet vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, seruitude & misere, esquelles ils viuoient estans opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuee, tous luy firent l'hommage

& la recognoissance. Ce Roy n'estoit point marié, & son Conseil fut d'opinion qu'il seroit bon de le marier avec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceste alliance quelque diminution de la pesante charge des tributs qu'il leur imposoit, combien qu'ils eurent quelque crainte, qu'il ne desdaignast de leur donner sa fille, à cause qu'il estoit ses vassaux : toutesfois le Roy d'Azcapuzalco s'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & avec des paroles honnestes, lequel leur donna vne sienne fille appelée Ayanchigual, laquelle ils menerent avec grande feste & resiouissance en Mexique, & firent la ceremonie, & solemnité du mariage, qui estoit d'attacher & nouër vn coing du manteau de l'homme avec vn autre, du voile de la femme en signe de lien de mariage. Ceste Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demander à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & ietans les sorts comme ils auoient accoustumé, (pource qu'ils obseruoient fort les augures, principalement sur le nom de leurs enfans) il voulut que son petit fils s'appellast Chimalpopoca, qui signifie rondelle qui iette fumee. La Royne sa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monstra de ce petit fils, print de là occasion de luy demander, qu'il luy pleust de soulager les Mexiquains de la charge si pesante des tributs, puis qu'il auoit desia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conseil des siens, leur laissant au lieu du tribut qu'ils payoient, vne subiection

Histoire naturelle

de luy porter chacun an vne couple de canards & des poissons, en recognoissance qu'ils estoient ses subiects & qu'ils habitoient en sa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurèrent fort soulagez & contents, mais le contentement leur dura bien peu, pource que la Royne leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'annee ensuiuante mourut aussi le Roy de Mexique, Vitzilouitli, laissant son fils Chimalpopoca aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, desquels ils auoient opinion que les Roys estoient les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur Dieu, se faisoit au Roy, qui estoit sa semblance. C'est pourquoy les Roys ont esté si affectionnez au seruice de leurs dieux. Ce Roy fut curieux de gagner les volonteze de ses voisins, & de traffiquer avec eux, en quoy il augmenta sa Cité, faisant que les siens s'exercassent en choses de guerre parmy le lac, preparants, & disposans les hommes pour ce qu'ils pretendoient obtenir, comme bien tost l'on verra.

Du troisieme Roy Chimalpopoca, de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.

CHAPITRE XI.



Es Mexiquains pour successeur du roy mort, esleurét son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberatió com-

mune, encores qu'il ne fust qu'un enfant de dix ans, ayas opiniõ qu'il estoit tousiours necessaire de conseruer la grace du roy d'Azcapuzalco, en faisant son petit fils Roy. Par ainsi ils le mirent en son throsne, luy donnant des enseignes de guerre avec vn arc & des fleches en vne main, & vne espee de razoirs, dont ils ont accoustumẽ d'vser, en la droite, signifians par cela, comme ils disent, que par les armes ils pretendoient se mettre en liberte. Ceux de Mexique auoient grande disette d'eau, pource que celle du lac estoit bourbeuse & fangeuse, & par consequẽt mauuaise à boire. Pour à quoy remedier ils firent que le Roy enfant enuoyast demander à son ayeul le Roy d'Azcapuzalco, l'eau de la montagne de Chapultepec, qui est à vne lieue de Mexique, comme il a esté dit cy dessus; ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduct de fascines, glaieul, & gazon, par lequel ils firent venir l'eau en leur Cité. Mais d'autant que la Cité estoit fondee sur le lac, & que l'aqueduct le trauerçoit, il se rompoit en beaucoup d'endroits, & ne pouuoient s'esjouyr de l'eau comme ils desiroient, & auoient de besoing. Sur ceste occasion, soit qu'ils la recherchassent tout expres pour querreller les Tapanecas, ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyerent vne ambassade au Roy d'Azcapuzalco, fort resoluẽ, disans qu'ils ne pouuoient s'accommoder de l'eau dont il leur auoit fait grace, à cause que le canal festoit rompu en beaucoup d'endroits; partant luy demandoient qu'il les pourueust de

Histoire naturelle

bois, de chaulx, & de pierre, & qu'il leur en-
uoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen ils
fissent vn canal de pierre & de chaulx, qui ne se
peust rompre. Ce message ne pleust gueres au
Roy, & encore moins aux siens, leur semblant
que c'estoit vn message outreuidé, & des propo-
s fort insolents pour des vassaux à l'endroit
de leur Seigneur. Les principaux du Conseil
doncques estans indignez de cela, disoient que
c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que
ne se contentans de ce qu'on leur auoit permis
de demeurer en terre d'autruy, & qu'on leur
auoit donné de l'eau, ils vouloient dauantage
qu'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela,
& dequoy presumoit vne nation fugitiue & en-
ferree entre les bourbiers, qu'ils leur feroient
bien entendre, s'ils estoient propres pour estre
ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit, en
leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes &
cholere ils sortirent, laissant le Roy, lequel ils
auoient vn peu pour suspect, à cause du petit
fils. Et eux séparément consulterent de nou-
ueau ce qu'ils deuoient faire, où ils delibere-
rent de faire crier publiquement que nul Ta-
paneca eust à traiter, ny faire commerce avec
aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur
Cité, & ne les receussent en la leur, sur peine
de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy
ne commandoit pas absolument sur ce peu-
ple, & qu'il gouernoit plus en façon de Con-
sul, ou de Duc, que de Roy, combien que de-
puis avec la puissance s'augmenta aussi le com-
mandement des Roys, iusques à deuenir tyrans

parfaits, commel'on verra aux derniers Rois. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire-mesme en nos histoires d'Espagne se trouue en quelques Roys anciens la façon de regner dont ces Tapanecas vserent. Et les premiers Roys des Romains furent de mesme, sauf que Rome des Roys declina aux Consuls & vn Senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares de Roys moderéz declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouvernement, le meilleur, & le plus seur est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils destrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant: mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais conseil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du père deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca Roy de Mexique, & protesterent d'aini le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistance qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba malade,

Histoire naturelle

dont il mourut. Par la mort duquel les Tapancas s'acheuans de refoudre, commirent vne grande trahison: car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant sans garde, & sans se douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en son Palais, & le tuerent soudainement, s'en retournans sans estre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furēt saluer le Roy comme ils auoient accoustumé, ils le trouuerent mort avec de cruelles blessures, & lors ils s'escrierent, esleuans vn pleur qui remplit toute la Cité, & tous auenglez de cholere, se mirent incontinent en armes pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoient desia pleins de fureur, & sans ordre, leur sortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taschant de les appaiser par vne sage remonstrance: où allez vous (dit-il) ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choses qui sont faictes sans consideration, ne sont pas bien conduictes, ny n'ont point de bon succez. Reprimez vostre douleur, considerans qu'encores que vostre Roy soit mort, l'illustre sang des Mexiquains n'est pas siny en luy. Nous auons des enfans des Roys deffuncts, par la conduicte desquels succedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à vostre entreprise. N'allez pas ainsi auenglez: deportez-vous, & eslevez premierement vn Roy & Seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Cependant dissimulez discrettement, faisans les obsèques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present: car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vengeance. Par ce moyen les Mexiquains ne passerent point plus outre, & s'arresterent pour faire les obsèques de

leur Roy. A quoy ils conuierent les Seigneurs de Tescuco & ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte si enorme & cruel que les Tapanecas auoient commis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis; à quoy ils adjousterent, que c'estoit leur intention de mourir, ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne favorisassent le party si injuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien, qu'ils ne leur bouchassent, ny empeschassent le commerce, comme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tescuco & Culhuacan leur demonstrent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs Citez, & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de provisions & de munitions par terre & par eau. Apres cela ceux de Mexique les prient qu'ils demeurassent avec eux, & assistassent à l'election du Roy qu'ils vouloient faire; ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

Histoire naturelle

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la
guerre contre les Tapanecas.

CHAPITRE XII.

 **C** E V X qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel, selon que racontent les histoires, parla en ceste maniere: La lumiere de vos yeux vous manque, ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur: car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere, & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeurée, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy, qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux, & regardez autour de vous, & vous verrez la noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens Princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime Seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant, ie veux cestuy-cy, & non cét autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez bien à qui, & sur qui vous ietterez les yeux, & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre Dieu Vitziliputzli a esleu. Et dilatant encore ce discours, cét ora-

teur acheua au contentement d'un chacun. En fin par la resolution de ce conseil fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleure de razors, lequel estoit fils du premier Roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'une sienne esclau; & bien qu'il ne fust pas legitime, ils le choisirent, pource qu'il estoit plus aduantageux que les autres en meurs, valeur & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous, ceux de Tescuco; pour autant que leur roy estoit marié avec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné, & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur, qui traitta de l'obligation que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit montrer aux trauaux, disant entre autres choses: *Regardes qu'aujourd'hui nous sommes dépendans de toy, parauanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaules; laisseras-tu perir le vieillard & la vielle, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmi l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc, Seigneur, commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaules tes enfans, qui sont les pauures & le commun populaire, lesquels sont assurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce sujet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a esté dit) ils apprennoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs. Cependant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine; & pour cét effet ils auoient dressé

Histoire naturelle

beaucoup d'appareils. Parquoy le nouveau roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains avec ceux qui les auoient tellement offensez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les surpassoient beaucoup en nombre d'hommes, & en machines de guerre, estans espouuentez, vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité qu'il n'entreprinst point vne guerre si dangereuse, qui feroit destruire leur pauvre Cité & nation. Sur quoy estans interrogez quel aduis il conuenoit prendre; respondirent que le Roy d'Azcapuzalco estoit fort pitoyable, qu'ils luy demandassent paix, & s'offrissent de le seruir, en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnast des maisons & des terres parmy les siennes, afin que par ce moyen ils dépendissent tous d'un Seigneur. Et pour obtenir cecy, ils portassent leur Dieu en sa litiere, pour intercesseur. La clameur du peuple eust tel pouuoir, principalement y ayant quelques nobles qui approuuoient leur opinion, que l'on fist incontinent appeller les Prestres, & apprester la litiere, & leur Dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'apprestoit, & que tous consentoient à cét accord de paix, & de s'assujettir aux Tapanecas; vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'esleua parmy le peuple, lequel avec vne fort bonne grace parla ainsi: *Qu'est cecy, ô Mexiquains, estes vous fols? comment telle coïardise est elle entree parmy nous? nous de-uons nous aller rendre ainsi aux Azcapuzalcos? Puis se tournant vers le Roy, luy dist: Commē, Seigneur, permettez-vous telle chose? permettez à ce peuple,*

luy dites qu'il laisse rechercher vn moyen pour nostre honneur & pour nostre deffense, & que nous ne nous mettions point si follement, & si honteusement entre les mains de nos ennemis. Ce ieune homme s'appelloit Tlacaellec, nepueu du mesme Roy, & fut le plus valeureux Capitaine, & du plus grand conseil, que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iscoalt, par ce que son nepueu luy auoit dit si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la noblesse des siens, leur dist : Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique : celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue. Eux se regardans les vns les autres, ne se remuoient point, & n'y eut aucun qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant, s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu que ce fust au iourd'huy, ou demain : car pour quelle occasion se deuoit-il tant conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iagoit que tous iugeassent cét acte pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy d'Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estant appresté, print son chemin, & parueni aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vint vers eux, par artifice, ou autre

Histoire naturelle

ment, leur persuada qu'ils le laissent entrer vers le Roy, lequel s'esmerueilla de le voir, & ouyt son ambassade, qui estoit de luy demander paix sous honnestes conditions; lequel respondit qu'il le communiqueroit avec les siens, & qu'il retornast l'autre iour pour la response. Lors Tlacaellec demanda seureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, sinon qu'il vst de sa bonne diligence. Avec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciant de son bon courage, le renuoya pour auoir la response, & luy commanda que si elle estoit de guerre, qu'il donnast au Roy d'Azcapuzalco certaines armes pour se deffendre, & luy oignist, & emplumast la teste, comme ils faisoient aux hommes morts, luy disant, que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy osteroyent la vie, & aux siens. Et encores que le Roy d'Azcapuzalco eust desiré la paix, pour estre de bonne condition, les siens neantmoins l'esguillonnerent de sorte, que la response fut de guerre declaree. Ce qu'estant ouy par le messager, il fist tout ce que son Roy luy auoit commandé, declarant par ceste ceremonie de donner armes, & oindre le Roy avec l'onction des morts, que de la part de son Roy il le deffioit. Parquoy ayant tout achené, celuy d'Azcapuzalco se laissant oindre, & emplumer, donna au messager en payement de bonnes armes, & cependant l'aduisa de ne rerourner point par la porte du palais, pource que plusieurs l'attendoient là pour le mettre par pieces, mais qu'il sortist en secret par vne petite fausse

orte qui estoit ouuerte, en vne des courts de
on Palais. Ce ieune homme le fist ainsi, &
ournoyant par des chemins cachez, vint à se
nettre en sauueté, à la veüe des gardes, & de là
es déffia, disant : *Tapanecas & Acapulcos, vous*
aites mal vostre office de garder, sçachez donc que vous
euez tous mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca
viu. Cependant les gardes se ietterent sur luy,
& se porta si valeureusement en leur endroict,
u'il en tua quelques-vns, & voyant qu'il y ac-
ourroit beaucoup de peuple, se retira gaillar-
ement à sa Cité, où il porta nouuelles que la
uerre estoit declaree avec les Tapanecas, &
u'il auoit déffié leur Roy.

*e la bataille que les Mexiquains donnerent
aux Tapanecas, & de la grande
victoire qu'ils obtindrent.*

CHAPITRE XIII.

LE deffy entendu par le vulgaire de
Mexique, ils vindrent vers le Roy
auecques leur couardise accoustu-
mee, pour luy demander congé
de sortir de sa Cité, tenans pour
ertain leur ruine & leur perdition. Le Roy les
consola & anima tant qu'il peut, leur promettât
qu'il leur doneroit liberté, en surmontant leurs
ennemis, & qu'ils ne doutassent point d'estre
vaincus. Le peuple repliqua : *Et si nous sommes*
vaincus, que ferons-nous ? Si nous sommes vaincus (ref-

pondit le Roy) dès maintenant nous-nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vengiez de nous autres. Il sera donc ainsi (dirent-ils) si vous perdez la victoire: que si vous l'obtenez, dès maintenant nous-nous offrons à estre vos tributaires, travailler en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour toujours, & à jamais nous autres, & nos descendans. Ces accords faits entre le peuple & les nobles (lesquels ils accomplirent depuis de gré, ou par force entierement, comme ils le promirent) le Roy nomma pour son Capitaine general Tlacaelle, & tout le camp estant mis en ordre, & par escadrons, donna les charges de Capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis, puis leur fist vne belle harangue, par laquelle il les anima, & leur accreut de beaucoup le courage qu'ils auoient desia bien préparé, & ordonna qu'il obeyssent tous au commandement du General qu'il auoit estably: lequel separa ses gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis qu'en sa compagnie ils assaillissent les premiers, & que tout le reste demeurast arresté avec le Roy Isoalt, iusques à ce qu'ils vissent les premiers donner sur leurs ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent descouuerts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur Cité, portans de grandes richesses, d'or, d'argent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoient l'Empire de toute ceste contrec. Isoalt donna le signal de la bataille, avec vn petit tambou

qu'il portoit sur ses espauls, & incontinent eleuerent vn grand cry, fescrians, Mexique, Mexique, donnerent sur les Tapanecas; & bien que les Tapanecas fussent en bien plus grand nombre qu'eux sans comparaisson, toutefois ils ne laisserent de les rompre, & les firent retirer en leur Cité. Puis venans ceux qui estoient demeurez derriere, crians Tlacaellec, victoire, victoire, tous d'vn coup entrerent en la Cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à hommes, ny vieillards, femmes, ny enfans: car ils les mirent tous au trenchant de l'espee, pillerent & saccagerent la Cité, qui estoit tres-riche. Et non contens de cela, ils sortirent à la poursuite de ceux qui s'en estoient fuys, & retirez en l'aspreté des Sierres, ou montagnes qui estoient proches de là, frappans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils s'estoient retirez, ietterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à seruir les Mexiquains, leur donner des terres & des iardins, de la pierre, de la chaulx & du mesfrain, & de les tenir tousiours pour leurs Seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fist retirer ses gens, & cesser la bataille, leur donnant les vies sous les conditions dessusdites, lesquelles ils iurerent solemnellement. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & avec leurs despoüilles fort riches & victorieuses à la Cité de Mexique. Le iour ensuiuant le Roy fist assembler les principaux & le peuple, ausquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait commun, leur demanda s'ils estoient contens

Histoire naturelle

d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoient promis, & que les nobles l'auoient bien merité; parquoy ils estoient contens de les seruir perpetuellement, dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans y contreuenir. Cela fait, Iſcoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens, departit toutes les terres des vaincus & leurs biens, entre les vainqueurs; la principale partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres; au reste des nobles, selon qu'ils s'estoient signalez en la guerre. Ils donnerent mesme des terres à quelques plebeïens, pour festre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens coiiards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'aucc icelles ils aydassent au seruice & sacrifices de leurs Dieux. Ce fut l'ordre qu'ils garderent toujours de là en auant, au departement des terres & despoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assujettis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demurerent si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut, que l'on leur osta le Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la Cité de Cuyoacan.

CHAPITRE XIV.

 OMBIEN que la principale Cité des Tapanelcoas fust celle d'Azcapuzalco, toutesfois ils en auoient d'autres qui auoient leurs Seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco eussent renouellé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne sy preparent point, comme vne nation du tout rompuë & desfaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforcèrent d'inciter les autres nations circonuoisines, lesquelles ne voulurent point se mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Cependant croissant la haine & enuie de leur prospérité, ceux de Cuyoacan commencerent à mal-traicter les femmes qui alloient à leurs marchez, semoquant d'elles, & en faisans autant aux hommes sur lesquels ils auoient la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique defendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan de se resoudre du tout à la guerre; Mais premierement ils les voulurent prouoquer par quelque honteuse mocquerie, qui fust

Histoire naturelle

de les conuier en vne de leurs festes solempnelles, où apres leur auoir fait vn beau bâquet, & les auoir festoyez avec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le dessert des habits des femmes, & les contraignirent de les vestir, & retourner ainsi vestus en femmes, en leur Cité, leur reprochans qu'ils n'estoient que des couiards, & des effeminez, de n'auoir osé prendre les armes, y ayans esté assez prouquez. Ceux de Mexique disent qu'en recompense ils leur firent vne autre lourde mocquerie, en leur mettant aux portes de leur Cité de Cuyoacan, certaines choses qui fumoient, par le moyen desquelles plusieurs femmes auortèrent, & plusieurs tomberent malades. En fin le tout vint iusques au point de guerre declaree; de sorte qu'ils se donnerent vne bataille, où ils employèrent toute leur puissance de part & d'autre, & en icelle, Tlecaeltec par sa magnanimité, & ruse de guerre, obtint la victoire: car ayant laissé le Roy Iscoalt combatant avec ceux de Cuyoacan, falla mettre en embuscade avec quelque peu de vaillás soldats, & en tournoyât leur vint donner en queüe, où chargeant sur eux, il les fist retirer en leur Cité. Mais voyant qu'ils pretendoient se retirer au Temple, qui estoit bien fort, se ietra sur eux accompagné de trois valeureux soldats, & leur gagna le deuant, se faaisant du Temple, où il mit le feu, & les força de s'en fuir parmy les champs, où faisant grand eschec sur les vaincus, les suiuirent deux lieües dans le pays, iusques à vne colline, où les vaincus iettans les armes, & croisans les bras

se rendirent aux Mexiquains, & avec beaucoup de larmes, leur demanderent pardon de l'outrage qu'ils auoient eue en les traitant comme femmes, & s'offroient à estre leurs esclaves, si bien qu'en fin les Mexiquains leur pardonnerent. De ceste victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches despoüilles, d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, avec vn grand nombre de captifs. En ceste bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gagner honneur, lesquels furent remarquables sur tous. Et du depuis estans recogneuz par Tlacaellec, & ayant fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuiſes Mexiquaines, & les eut tousiours à son costé, où ils combattirent en tous lieux valeureusement. L'on recogneut bien que toute la victoire deuoit estre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui furent gagez par ces quatre, ce qui se preuua facilement par la ruse dont ils vserent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheveux, & les bailloient aux autres. Ainsi il se trouua que ceux qui auoient les cheveux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils acquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de despoüilles, & des terres, ainsi que les Mexiquains ont de tout temps accoustumé de faire, qui donnoit occasion à ceux qui combattoient, de se faire

Histoire naturelle
renommer, & gagner de la reputation aux ar-
mes.

*De la guerre & victoire que les Mexiquains
eurent contre les Suchimilcos.*

CHAPITRE XV.



A nation des Tapanecas estant subjuguee, les Mexiquains eurent occasion d'en faire autant aux Suchimilcos, lesquels comme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes ou lignages qui peuplerent ceste terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occasion, combien qu'ils pouuoïent presumer comme vainqueurs, de passer plus outre, mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hommes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres, lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoient, tombèrent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opinion que pour les victoires passées, les Mexiquains entreprendroïent de les assubjettir, & delibérerent entr'eux cest affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il eust esté bon dès lors de les recognoistre pour superieurs, & d'approuuer leur bon-heur, neantmoins le contraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur donner bataille. Ce qu'entendu par Iascoalt Roy de Mexique, il enuoya contre eux son general Tlacaellec, avec son armee, & vindrent à donner bataille au mesme champ, qui separoit leurs limites, lesquelles deux armées

estoit assez efgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerfes en l'ordre & maniere de combattre; pourcé que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn monceau sans ordre, & Tlacaellec diuifa les siens par escadrós avec vn bel ordre: par ainfi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur Cité, en laquelle ils entrèrent alors, & les suiui- rent iusques à les enfermer au temple, où ils mirent le feu, & les firent fuyr aux môtagnes, & en fin les reduisirent à ce point, qu'ils se rendirent les bras croizez. Le Capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les Prestres allerent au deuant le receuoir, avec leur musique de flustes, en encensant deuant luy, les Capitaines principaux faisans d'autres ceremonies & monstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy avec eux, s'en allerent tous au temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & nō pas luy. Le iour ensuiuant le Roy Isoalt fut en la Cité de Suchimilco, & là se fist iurer Roy des Suchimilcos, & pour les consoler, leur promit faire du bié, en signe dequoy il leur cōmanda qu'ils fissent vne grāde chaussee, qui trauerast de Mexique à Suchimilco, qui sōt quatre lieües, afin qu'il y eut plus de commerce & cōmunication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de temps le Gouvernement des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent

Histoire naturelle

heureux d'auoir changé de Roy & de Republique, & quelques circonoüisins poussez d'enuie, ou de crainte à leur perdition, ne furent pas faictz sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne Cité dans le lac, laquelle (encor que le nom & habitation soit changée) dure encor. Ils estoient fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroient endommager beaucoup les Mexiquains par eau. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinent son armee pour combattre contr'eux : mais Tlaacellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre avec les enfans seuls, & le mit à effect. Il s'en alla au temple, & tira du Couuent ceux d'entre les enfans qu'il trouua propres à cest affaire, aagez depuis dix ans iusques à dix-huict, lesquels scauoient guider & mener des batteaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre, fut, qu'il s'en alla en Cuitlauaca avec ces enfans, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & comme il les poursuiuoit, le Seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, sa Cité, & son peuple: par ce moyen cessa la poursuite. Les enfans retournerent avec beaucoup de despouilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receuz solemnellement avec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & se tirant du sang du

deuant des iambes avec les lancettes des Prestres, & faisans d'autres superstitions qu'ils auoient accoustumé de faire en telles solemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez, & le Roy les embrassa & baissa, & ses parens & alliez les accompagnerent. Le bruit de ceste victoire courut par tout le pays, comme Tlaacaellec auoit subjugué la Cité de Cuitahuaca avec des enfans, dont la nouvelle & consideration des choses passées, ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se deuoient assubjettir au Roy de Mexique, & l'y conuier avec sa Cité. Parquoy de l'aduis de son Conseil, ils enuoyerent des Ambassadeurs, bons orateurs, avec des presens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme subjects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gracieusement, combien que par le conseil de Tlaacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco fortiroiét en armes avec ceux de Mexique, & qu'ils se combattroiét & rendroient incontinent, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eut aucun sang respandu d'vne part, ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souuerain Seigneur de Tezcuco, & ne leur osta point leur Roy, mais le fit de son Conseil priué, tellement qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Mereçuma second, durant le regne duquel les Espagnols y entrerent. Ayans assubjettý la terre & la Cité de Tezcuco,

Histoire naturelle

Mexique demeura Dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondée. Icoalt ayant donc ioüy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté, par la valeur & conseil de son neveu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquiesme Roy de Mexique appellé Moteçuma, premier de ce nom.

CHAPITRE XVI.

D'Autant que l'eslectiõ du nouveau Roy appartenoit aux quatre Eslecteurs principaux (comme il a esté dit) & avec eux, au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par special priuilege, Tlacaellec assembla ces six personnages, comme celuy qui auoit la souueraine autorité, ausquels ayant proposé l'affaire fut esleu Moteçuma premier de ce nom, neveu du mesme Tlacaellec. Sõ eslectiõ fut fort agreable à rous, à l'occasion dequoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu, ils le menrent avec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuict) le mirent en vn throsne Royal, le reuettans d'ornemens royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des iambes, avec des

ongles ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les Prestres, les anciens & les Capitaines luy firent leurs harangues, le congratulans tous de son eslection. Ils auoient accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut indrouite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque Prouince, d'où il amena des captifs pour solemniser la feste de son couronnement, & pour les solemnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la Prouince de Chalco, les habitans delaquelle s'estoient declarez ses ennemis, où ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la Prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce couronnement de diuerses Prouinces, tant proches, qu'esloignées, pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient, estoient abondamment & magnifiquement nourris & reueffus, principalement les pauvres, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour là en la Cité les tributs du Roy avec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumachés, de grands fardeaux de cotton, de

Histoire naturelle

laci, des concombres, de plusieurs fortes de legumes, de plusieurs fortes de poissons de mer & de riuere, d'une quantité de fruits, & de venaison sans nombre, sans faire compte d'un nombre infiny de presents que les autres Roys & seigneurs enuoyoiēt au nouveau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les Prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs avec diuerses marques & enseignes d'un fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'employa à conquerir plusieurs Prouinces, & d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il ayma & estima tousiours beaucoup, cōme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupalle plus, & qui luy fut plus difficile, fut celle de la Prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grandes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalcas ayans prins en guerre vn frere de Motecuma, ils'aduiserent de le creer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respondit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort hault, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre

au coupeau où l'on peust monter. Les Chalcas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire dauantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains au tour du picu, monta au coupeau avec vn chapeau de fleurs en sa main, & de là il parla aux siens en ceste façon : *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy : mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire ie veux que vous appreniez de moy qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'ayder à ses ennemis.* Disant cela, se ietta du haut en bas, se brisant en mille pieces; duquel spectacle les Chalcas eurent telle horreur & despit, qu'incontinent ils se ietterent sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hommes qu'ils estimerent trop hautains, superbes, & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuit ensuiuante ils ouyrent deux chathuants qui crioient de tristes cris; ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint : car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux avec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruina tout leur Royaume, & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celle du Sud, il gagna & assujettit plusieurs Prouinces; tellement qu'il se fist tres-puissant Roy, le tout avec l'ayde & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutefois il fut d'opinion (ce qui fut ac-

Histoire naturelle

còmply) que l'on ne conquestast point la Province de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis, où ils exerçassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & afin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels, comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire, à ce Tlacaellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprises qui s'y sont executees, mesme du grand nombre des Iuges & Magistrats qui y estoient autant bien ordonnez, qu'en aucune Republique, voire qui fust des plus florissantes de l'Europe. Ce mesme Roy augmenta beaucoup la maison Royale, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant plusieurs & diuers officiers, desquels il se seruoit avec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & seruice de ses idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des ministres, leur instituant de nouvelles ceremonies, auxquelles il portoit vn grand respect. Il edifia ce grand temple dédié à leur Dieu Vitzilipuztli, duquel il a esté fait mention en l'autre liure. Il sacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerses victoires. Finalement iouyssant de son Empire en grande prosperité, il tomba malade, & mourut, ayant regné vingt-huict ans, bien autre que ne fut son

suçceſſeur Ticocic, qui ne luy reſſembla, ny en valeur, ny en bon-heur.

Comme Tlacaellec refuſa d'eſtre Roy, & de l'eſlection & geſtes de Ticocic.

CHAPITRE XVII.

LEs quatre deputez ſ'asſemblerent en conſeil avec les Seigneurs de Tezucuo, & de Tacuba, où preſidoit Tlacaellec, & procederent à l'eſlection d'un Roy, en laquelle Tlacaellec fut eſleu par toutes les voix, comme méritant mieux ceſte charge que nul autre. Il la refuſa poutant, leur perſuadant par raiſons pertinentes, qu'ils en devoient eſlire un autre, parce qu'il diſoit qu'il eſtoit meilleur, & plus expedient qu'un autre fuſt Roy, & que luy fuſt ſon executeur & coadjuteur, côme il auoit eſté juſqu'alors, que non pas de le charger de tout, puis que ſans eſtre Roy, il ne ſe tenoit pas moins obligé de trauailler pour ſa Republ. que ſ'il eſtoit. C'eſt vne choſe fort rare de refuſer la principauté & le cōmandement, & de vouloir bien porter la peine & le ſoucy, ſans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à un autre la puissance & l'authorité qu'ils peuuent ſeulement retenir en leur main, encor que ce fuſt choſe profitable à la Republique. Ce barbare ſurpaſſa en cela les plus ſages d'entre les Grecs & les Romains, & eſt vne le-

Histoire naturelle

con qu'on peut faire à Alexandre, & à Iules Cesar, d'esquels l'un estimoit peu de chose de commander à tout vn monde, & fist cruellement perdre la vie à ses plus chers, & plus fidelles seruiteurs, pour quelques legers soupçons qu'ils vouloient regner; & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant que sil estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner. Telle est la foif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cét acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'une trop grande confiance de foy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois; & eux luy permettoient porter certaines enseignes, comme vn tyare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neantmoins cét acte merite beaucoup de louange, & d'estre bien considéré, en ce qu'il auoit opinion de pouuoir d'auantage ayder à la Republique, estant subject, qu'estat souverain Seigneur. Et tout ainsi qu'en vne Comedie celuy-là merite plus de gloire qui represente le personnage qui importe le plus, encóres qu'il soit d'un pasteur, ou d'un paysan; & laisse celuy du Roy, & du Capitaine, à celuy qui le sçait faire. Ainsi en bonne Philosophie les hommes doiuent auoir esgard sur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & estat qu'ils entendent le mieux. Mais ceste Philosophie est la plus esloignée de ce qui se pratique aujourd' huy. Cependant venons à nostre discours, & disons qu'en recompense de sa modestie, & pour le respect que luy portoient les

Esleçteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il dist celuy qui luy sembleroit propre; & il donna sa voix à vn fils du Roy deffunct, qui pour lors estoit encores fort ieune, appellé Ticocic. Sur quoy ils repliquerent que ses espaules estoient bien foibles pour vn si grand fardeau. Tlacaellec respondit que les siennes estoient là pour luy ayder à porter la charge, comme il auoit fait aux deffuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur resolution, & fut esleu Ticocic, auquel furent faites toutes les ceremonies accoustumées. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne esmeraude; qui est la cause pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy est denoté par la narine percee. Il fut fort different de son pere & predecesseur, ayant esté remarqué pour homme coüard, & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour son couronnement, en vne Prouince qui s'estoit rebellee, où il perdit beaucoup plus des siens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur couronnement, & ainsi il fut couronné avec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains mal contents d'auoir vn Roy si peu guerrier, traiterent de luy aduancer la mort par poison. Pour ceste occasion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on void bien que les enfans ne suiuent pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres; & que tant plus grande a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté & pu-

Histoire naturelle

fillanimité de ceux qui leur succedent au commandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restauree par vn frere du deffunct, qui estoit aussi fils du grand Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencontra mieux qu'au precedent.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca, septiesme Roy des Mexiquains.

CHAPITRE XVIII.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa viellesse l'on le portoit en vne chaire sur les espales, pour se trouuer au Conseil, & aux affaires qui se presentoient. En fin il tomba malade, où le nouveau Roy, qui n'estoit pas encore couronné, le visitoit souuent, & respandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affectueusement ses enfans, principalement l'ainné, qui festoit montré valeureux aux guerres passees, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler dauantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, avec toutes les prééminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce contentement il acheua ses iours. *Que s'ils ne fussent*

passer de ceste vic en l'autre, ils eussent peu se tenir bien-heureux, attendu que d'une si petite, & si pauvre Cité en laquelle il nasquit, il fist, & establi, par sa valeur & magnanimité, vn si grand, si riche & si puissant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques comme au fondateur de cét Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques, qu'ils n'auoient fait à aucun des Royspredecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le deuil que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son Capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoing pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armee avec grande diligence en la Prouince de Tequantepec, distante de Mexique de deux cents lieues, & là il donna la bataille à vn puissant exercite, & nombre infiny d'hommes qui festoient assemblez, tant de ceste Prouince, comme des circonuoisines, pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança pour se mesler au combat, fut le mesme Roy desiant ses ennemis, desquels il feignit fuyr lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez sous de la paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyans, tournerent teste; tellement qu'ils arrestent au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuiuant leur victoire, ils razerent leur Cité & leur temple, & chastierent rigoureusement tous les circonuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester au-

Histoire naturelle

cunement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port aujourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique avec de grandes despouilles & richesses, où il fut honorablement coronné avec de somptueux, & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs & autres choses, où plusieurs vindrent voir son couronnement. Les Rois de Mexique receuoient la couronne de la main des Rois de Tezcuco, qui auoient ceste préminence. Il fist beaucoup d'autres entreprinſes, où il obtint de grandes victoires, estant tousiours le premier qui conduisoit son armee, & assailloit ses ennemis; d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine. Et non content de subjuguer les estrangers, il reprima, & mit le frein aux siens qui festoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant comme quelques seditieux festoient separez de la Republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit où est aujourd'huy sainct Iacques. Ceux-là festans renoltez, tindrent vn party à part, & saccreurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais reconnoistre les Seigneurs de Mexique, ny leur prester obeyssance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerir qu'ils ne fussent diuisez, mais que puis qu'ils estoient d'vn mesme sang, & vn peuple, qu'ils se ioignissent, & recogneussent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco fist vne responce pleine de grand mes-

pris & orgueil, deffiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent assembla ses hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allassent se cacher dans les herbiers du lac, à fin d'estre mieux couuerts. Oū pour se mocquer dauantage des Mexiquains, il leur commanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, comme des grenouilles, & autres semblables, pensans par ce moyen surprendre les Mexiquains, lors qu'ils passeroient par les chemins & chaussees du lac. Ayant entendu le deffy & la ruse de son contraire, il partit son armee, donnant vne partie à son general, fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre, & de charger sur ceste embuscade du lac. Luy d'autre costé, avec le reste de ses gens par vn chemin qui n'estoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit deffé, afin qu'il accomplist sa parole, & cōme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco s'aduancerent, ils commanderent chacun aux siens, qu'ils ne se remuassent iusques apres auoir veu lequel des deux seroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout aussi tost ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureusement, où ayans longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fust contraint tourner les espauls, d'autant que celuy de Mexique les chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuyr leur Capitaine, perdirent courage, & tournerent aussi le dos: mais les Mexiquains les suyuant de prés les chargerent fu-

Histoire naturelle

rieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. Car se pensant sauuer, ils se retira au haut du temple. où Axayaca le suiuit de près, qui l'attaignt & le saisit d'une grande force, puis le ierta du haut du temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la Cité. Cependant que cela se passoit à Tlatelulco, le General Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient preté du déffaire par ruse, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demāder misericorde, le General leur dist qu'il ne leur pardoneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criaissent cōme les grenouilles, & les corbeaux, & chacun selon les figures qu'ils auoient prinſes, d'autant qu'ils n'auoient point de cōposition qu'en ce faisant. Ce qu'il fist pour les affronter, & mocquer de leur ruse. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellemēt qu'ils chanterent, & crierent avec toutes les differēces de voix que l'on leur cōmanda, pour auoir leurs vies sauues, combié qu'ils fussent fort despitez du passetēps que leurs ennemis prenoient d'eux. Ils disent que iusques auourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portent impatiemment, lors que l'on leur ramētoit ces châts & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste risée, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique en grāde resiouyssance. Ce Roy fut estimé pour vn des meilleurs qui ayent commandé en Mexi-

que. Il regna onze ans, & luy succeda vn qui fut
beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

*Des faicts & actes d'Autzol, huietieme
Roy de Mexique.*

CHAPITRE XIX.

EN TRE les quatre Eslecteurs de
Mexique, qui, comme il a esté dit,
auoiét le droit d'eslire au Royau-
me celuy qu'ils vouloient, il y en
auoit vn doué de plusieurs per-
fections, nommé Autzol. Cestuy fut esleu des
autres, & fut ceste election fort agreable à tout
le peuple: car outre ce qu'il estoit fort vaillant,
tous l'estimoiet courtois, & officieux enuers vn
chacun, qui est vne des principales cõditions re-
quisies à ceux qui gouernent, pour se faire ay-
mer & obeyr. Or pour celebrer la feste de son
couronnement, il s'aduifa de faire le voyage, &
aller chastier l'outrecuidance de ceux de Qua-
xulatlan, Prouince fort riche & abondante, qui
est aujourd'huy la principale de la neuue Espa-
gne. Ceux-là auoient vollé les officiers & mai-
stres d'hostel qui apportoient le tribut à Me-
xique, & avec cela s'estoient rebellez. Il eut
de grandes difficultez à reduire ceste nation,
pource qu'ils s'estoient mis en vn lieu, où vn
grand bras de mer empeschoit le passage aux
Mexiquains. Pour lequel trauerfer Autzol fit
auec vn estrange trauail & industrie fonder ea

Histoires naturelle

l'eauë, comme vne islette de fascines, de terre, & autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & avec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coutume. Autzol estendit son Royaume par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cents lieuës de Mexique. Il ne fut pas moins liberal, que vaillant, car lors que les tributs arriuoient, (lesquels comme il a esté dit, venoient avec vn grand appareil, & abondance) il sortoit de son Palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il départoit à ceux qui auoiët necessité. Il donoit aux pauures des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats, & seruiteurs de sa maison, selon le merite d'vn chacun. Cét Autzol fut mesme grand politic, & fit abbatre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la Cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont se seruoient ceux de Guyocan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste Cité, qui estoit vn fameux sorcier, &

luy ayant proposé son intention, le forcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pource que ceste affaire estoit de grande difficulté, & qu'il entendist, que s'il tiroit ce ruisseau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la Cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoient que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn Preuost pour prendre le forcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoient les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'un aigle terrible, dequoy le Preuost & ses gens espouuentez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, auxquels il se presenta en figure d'un tigre tres-furieux, & ne luy oferent non plus toucher. Les troisiemes y furent, & le trouuerent en forme d'un serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu dauantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoient le forcier lié, il feroit raser leur Cité: pour crainte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eaiie peust couler à Mexique, par le moyen duquel il fit venir vn gros cours d'eaiie au lac, lequel ils conduirent avec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des Prestres qui alloient en-

Histoire naturelle

cenfans le long du riuage, les autres sacrifiant des cailles, du sang desquelles ils oignoient les bords du canal, & les autres sonnans des cornets, accompagnoient l'eau de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'un habit de la façon qu'ils attribuoient à la deesse de l'eau, & tous la saluoient, luy disans qu'elle fust la bien venuë. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees es annales de Mexique, le liure desquelles est auourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacree Bibliotheque, ou Librairie Vaticane, où vn Pere de nostre Compagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Saincteté, qui se plaisoit infinimét d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalement l'eau fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abundance, que peu s'en fallust qu'elle ne noyast la Cité, comme l'autre auoit predict, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent par l'industrie d'Autzol; d'autant qu'il fit faire vn canal & issuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez, d'un ouurage exquis, estans auparauant de meschans edifices. Par ainsi il laissa sa Cité enuironnee d'eau, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

*De l'eslection du grand Moteçuma, dernier
Roy de Mexique.*

CHAPITRE XX.

AV temps que les Espagnols entrerent en la neuue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur, mil cinq cents dix-huit, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres sa mort, en esleurent vn autre, voire de viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerent ennemy de la patrie, comme l'on verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de Roys, d'autant que le Royaume estoit ja presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'auec raison nous contons Moteçuma pour le dernier Roy, & cōme tel, il vint au periode de la puissance & grandeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle-là estoit la faison que Dieu auoit choisie pour enuoyer la cognoissance de son Euāgile, & regne de IESVS-CHRIST en ceste contree, ie racōteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué Conseil, où il assilstoit, ses propos & discours faisoient admirer vn chacun, si bjen que deslors il estoit craint, & res-

Histoire naturelle

peété. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinee au temple de Vitzilipuztli, où ils disoient que leur idole parloit avec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux, & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres noble, & de grand courage, son eslection fut briefue, & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoient les yeux ficez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple, en ceste chapelle; fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si arduë, & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust, comme ie croy, par hypocrisie, & pour monstrier qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prirent & menerent à son conuulsoire, l'accompagnant avec toute la resiouyffance qui leur fut possible. Il marchoit avec vne telle grauité, qu'ils disoient tous, que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que Seigneur courroucé. Les Eslecteurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entédre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le foyer des dieux pour encenser, où il leur offrit sacrifices, en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des iambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornemens Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres-riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les
orai-

Oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoient accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescucó, laquelle ayant esté conseruee pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: *La concordance & unité de voix sur ton eslection, donne assez à entendre (tres-noble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & esté digne que tu luy commandasses, que pour la resjouissance si generale que tous demontrent, à cause d'icelle. En quoy à la verité ils ont bien de la raison: car desia l'Empire de Mexique se va tellement dilatant, que pour gouverner vn monde, comme il est, & porter vne charge si pesante, il n'est pas de besoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'un entendement moins repose, & de moindre prudence que de la tienne. Je voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant ayme ceste Cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'un Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doint aussi bien obtenir aujourd' huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point aujourd' huy es choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse deffaillir l'ayde & le secours à la veufue & à l'orphelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit parueu au sommet de son autho-*

Histoire naturelle

rité, puis que le Seigneur des choses créées, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerveiller ceux qui te contemplent? Resioüy toy donc, ô terre heureuse, à qui le Createur a donné vn Prince, que te sera vne coulonne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffense, duquel tu seras secourüe au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pitie & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat, ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetemps: au contraire, au melieu de son plus doux & plus profond sommeil; son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sanoureux mets de son disné, ayant l'esprit suspendu en l'imagination de ton bien. Dy moy donc, Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resioysses, & te recrees à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant Seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le Seigneur des choses créées t'a donné ceste charge, il te donnera aussi la prouesse & la magnanimité requisite pour l'exercer, & peux bien esperer que celuy qui au temps passé a usé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle tu iouyr plusieurs années. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre, il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aïse & le contentement a bien souuent accoustumé de causer en demonstration de grâde humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist breuement: Je serois trop aueuglé, bon Roy de Teçuco, si ie ne cognois-

seis, & entendois, que les choses que vous m'auiez dites, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux qu'il y a en ce Royaume, vous auiez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, je me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne scay que faire autre chose que de supplier le Createur des choses creées, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le suplient par moy. Ces paroles dites, il recommença de rechef à pleurer.

Comment Motecuma ordonna le service de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.

CHAPITRE XXI.

 Eluy-là qui en son eslection fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyant Roy commença incontinent à descourir ses hautes penstees. La premiere fut qu'il commanda qu'il n'y eust aucun Plebeien qui seruist en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les Seigneurs & plus illustres personages de son Royaume, demeurassent en son Palais, & exerçassent les offices

Histoire naturelle

de sa court & de sa maison. A quoy s'oppoſa vn
vieillard de grande authorité, qui auoit eſté
ſon precepteur, luy diſant qu'il regardaſt bien
à ce qu'il faiſoit, & qu'il ſe mettoit en danger
d'vn grand inconuenient, d'autant que c'eſtoit
ſeparer de ſoy, & eſloigner tout le vulgaire, &
gent populaire, tellement qu'ils ne l'oſeroient
regarder en la face, ſe voyans ainſi reiettez de
luy. Il repliqua, que c'eſtoit ce qu'il entendoit
faire, & qu'il ne permettroit pas que les Ple-
beïens allaſſent ainſi meſlez parmy les nobles,
comme ils auoient fait iuſques alors, diſant que
le ſeruiſe qu'ils faiſoient eſtoit ſelon leur con-
dition, qui cauſoit que les Roys ne gaignoient
aucune reputation, & ainſi demeura ferme en
ſa reſolution. Auſſi toſt il fit commander à ceux
de ſon Cōſeil, qu'ils oſtaſſent tous les Plebeïens
des offices & charges qu'ils exerçoient, tant
en ſa maiſon qu'en ſa court, & qu'ils en pour-
ueuſſent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres
il alla en perſonne à l'entrepriſe neceſſaire pour
ſon couronnement. En ce temps s'eſtoit reuol-
té contre la couronne, vne Prouince fort eſloi-
gnée, vers la mer Occeane du Nort, où il mena
avec luy la fleur de ces hommes, fort leſtes &
bien accommodez. Il y fit la guerre avec vne
telle valeur & dexterité, qu'en fin il ſubiuga
toute la Prouince, & chaſtia rigoureuſement les
rebelles, retournant avec vn grand nombre de
captifs pour les ſacrifices, & beaucoup d'autres
deſpoüilles. Toutes les Citez luy firent de ſo-
lemnelles receptions à ſon retour, & les Sei-
gneurs d'icelles luy donnerent l'eauë à lauer,

luy faisans offices de seruiteurs; chose non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoiēt. L'on fit en Mexique lès feſtes de ſon couronnement auec vn tel appareil de danſes, comedies, entremets, luminaires, & inuentions par pluſieurs & diuers iours. Et y arriua vne ſi grande richeſſe de tributs, apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſmes y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté decouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries, pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroient de nuit en ces feſtes, comme le Roy, faisans leurs ieux & maſcarades. Et pource que i'ay fait mention de ces Prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapaeca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combattirent touſiours valeureuſement contr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firent auſſi ceux de Tapaeca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernãde Cortés, apres que luy & les Eſpagnols eurent eſté chaffeſ de Mexique, pretendit fonder la premiere Cité d'Eſpagnols, qu'il appella, ſi bien m'en ſouuient, Segura de la Frontiere, mais

Histoire naturelle

ceste peuplade dura peu de temps, parce que ayant depuis reconqu Coasté Mexique, tous les Espagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tlaxpaca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont toujours esté ennemis des Mexiquains, encor que Moteçuma dist à Cortés, qu'il ne les auoit pas subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

CHAPITRE XXII.

 LE Roy s'adóna à se faire respecter, voir quasi adorer cōme Dieu. Nul plebeïen ne le pouuoit regarder en face; que s'il le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit toujours porté sur les espauls de quelques Seigneurs, & s'il descendoit, ils luy mettoïent de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les Seigneurs de sa compagnie, alloient comme dans vn parc, ou circuit qui estoit fait tout a propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'environnant d'vn costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairement riches & magnifiques. Il estoit extremement diligent à faire obseruer les loix, & quād il retournoit vi

Et orieux de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbattre, puis se desguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissent & obmertoient à faire quelque chose de la feste ou reception; que s'il y auoit quelque excez ou quelque deffault, il en faisoit la punition rigoureusement. Et à fin de cognoistre mesme comment les ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquant à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoient incontinent punis de mort sans remission, & les faisoit mourir sans auoir esgard qu'ils fussent Seigneurs, ou les parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu avec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour penser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grâdes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire dauantage: seulement i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures & histoires des Indiens racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mention, pour n'auoir suffisamment entendu les secrets de ceste contree, qui sont choses fort dignes d'estre cogneües, comme l'on verra cy apres.

Histoire naturelle

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire prinst fin.

CHAPITRE XXIII.

Deut. 18.

Hieros. 10.

Lib. 9. de demonst.

Euang. de demonst. 1.

3. Macha. 5.

1. Mac. 1.



Ombien que l'Escriture sainte nous deffende d'adjuster foy aux augures & prognosticatiōs vaines, que S. Hierosme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel comme font les Gétils: Neantmoins la mesme Escriture enseigne, que les signes monstreux & prodigieux ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuent ils ont accoustumé de preceder quelques changemēts vniuersels, & les chastiemēts que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort biē Eusebe de Cesaree, d'autant que le mesme Seigneur du Ciel & de la terre enuoye de tels prodiges & nouveautez au Ciel, aux elemēs, aux animaux, & en ses autres creatures, à fin qu'en partie cela serue d'aduertissement aux hōmes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiment, par la peur & l'espouuementement qu'ils apportent. Il est escrit au secōd liure des machabees, qu' auparauant ce grand changement & persecutiō du peuple d'Israel, qui fut causee par la tyrannie d'Antiochus, surnommé Epiphanes, lequel les saintes lettres appellent, racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem de grands escadrons de Cheualiers en l'air, lesquels avec des armes dorees, leurs lances & escus, & sur des

cheuaux furieux, ayans leurs espees tirees, se frapportoient, & offensoient, escarmouchans les vns contre les autres, & disent que ceux de Hierusalem voyans cela, supplioient Dieu qu'il appaisast son ire, & que ces prodiges tournassent en bien. Il est escrit mesme au liure de Sapien-
Sap. 17.
ce, que quand Dieu voulut tirer son peuple d'Egypte, & chastier les Egyptiens, quelques visions terribles & espouuentables s'apparurent à eux, comme des feux qui furent veus hors heure en formes horribles. Iosephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte plusieurs & grands prodiges qui precederent la destruction de Hierusalem, & la derniere captiuité de son malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuste occasion, duquel Eusebe de Cefaree, & les
Euseb. li. i. de hist. Ecl.
autres racontent les mesmes passages, authorisans ses prognostics. Les Historiens sont pleins de semblables obseruations aux grands changemens d'Estats, ou Republicques, comme Paul Orose, qui en raconte plusieurs, & sans doute ceste obseruation n'est pas vaine, ny inutile: car iaçoit que ce soit vanité, voire superstition defenduë par la loy de nostre Dieu, de croire legerement à ces prognostics & signes, toutefois es choses fort grandes, comme es changemens de nations, Royaumes, & loix fort notables; ce n'est pas chose vaine, mais bien plustost certaine & bien alleuree, de croire que la sagesse du tres-haut ordonne, & veuille permettre ces choses, qui donnent quelque nouvelle & presage de ce qui doit arriuer, pour seruir, comme j'ay dit, d'aduertissement aux vns, & de chastiment aux

Histoire naturelle

autres, & à tous de tesmoignage que le Roy des Cieux a soucy des affaires des hommes, lequel tout ainsi qu'il a ordonné de tres-grands & espouventables presages pour le plus grand changement du monde, qui sera le iour du iugement, ainsi luy plaist-il de donner de merueilleux presages, pour denoter d'autres changemens moins en diuers endroits du monde, qui sont toutefois remarquables, lesquels il dispose selon la loy de son eternelle sagesse. L'on doit aussi entendre, que combien que le diable soit pere de mensonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien souuent confesser la verité contre sa volonte, laquelle il a declaree plusieurs fois de pure crainte, comme il fist au desert par la bouche des demoniacles, criant que Iesus-Christ estoit le Sauueur, qui estoit venu pour le destruire. Comme il fist par la Pythonisse, qui disoit que Paul preschoit le vray Dieu. Comme quand il s'apparut, & tourmenta la femme de Pilate, laquelle il fist interceder pour Iesus, homme iuste. Et comme plusieurs histoires, outre les sacrees, rapportent diuers tesmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chrestienne, dequoy Lactance, Prosper, & autres font mention. Que l'on lise Eusebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de sa demonstration, où il est traitté amplement de ceste matiere. I'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne mesprise ce que racontent les Histoires & Annales des Indiens, touchant les presages & prodiges estranges qu'ils eurent de la prochaine fin, & ruine de leur

Math. 1.
Luc. 4.

Act. 16.

Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adouste foy, tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encores toute fraische; que pource que c'est vne chose fort vray-semblable, que le diable se lamentast d'un si grand changement, & que dieu par vn mesme moyen commençast à chastier des idolatres si cruels & abominables. C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs annees en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantaisies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu; le Seigneur Tout-puissant commença de le chastier, & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit, luy annonçassent les tristes nouvelles de la perdition de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoient iamais esté veus, dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posseder ses Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui estoit grand Magicien, & auoit accord avec le diable, vint vn iour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'as-seura que ses Dieux luy auoient dit qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy, & pour tout son Royaume. Plusieurs sorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy annonça fort par-

Histoire naturelle

riculierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il estoit avec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de telles nouuelles, faisoit prendre tous ces forciers, mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuant tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyens. Or se voyant importuné, & agité de ces aduertissemens, il voulut appaiser l'ire de ses Dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grande pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout, il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener, avec des engins & instrumens, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que sy estans obstinez, ils y eussent rompu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trauaillassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses créées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu; & dirent que la voix parla derechef, disant: *Ne vous ay-ie pas dit que ce n'est point la volonté du Seigneur des choses créées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi: car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace assez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire, iusques à ce

que par beaucoup de prieres elle se laissa porter iusques à l'entree de la Cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchers, ne la peurent retrouver, mais fut trouuee depuis au mesme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demurerent tous confus, & espouuantez. En ce mesme temps apparut au ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luisante, en façon de pyramide, laquelle commençoit à apparostre à la minuit, & alloit tousiours montant, iusques au matin leuer du soleil qu'elle demouroit au midy, où elle disparoissoit. Elle se monstra de ceste façon chaque nuit par l'espace d'vn an entier, & toutes les fois qu'elle apparoissoit, le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accoustumé, croyans que c'estoit vn presage de grand malheur. Il aduint mesme que le feu se print au temple, sans qu'il y eust aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fust tombé aucun esclair, ny tonnerre. Surquoy les gardes sestans escliees, il y accourut grand nombre de peuple avec de l'eau, mais rien n'y peut remedier; tellement qu'il fut du tout consommé, & disent qu'il sembloit que le feu sortist des mesmes pieces de bois, & qu'il s'enflamboit dauantage par l'eau que l'on y iettoit. L'on vid sortir vne comete en plein iour, qui couroit du Ponent vers l'Orient, iettant grande quantité d'estincelles, & disent que sa figure estoit comme d'vne queüe fort longue, ayant au commencement trois testes. Le grand lac qui estoit entre Mexique & Tezcuco, sans qu'il y eust aucun vent, & sans tremblement de terre,

Histoire naturelle

ou aucune autre cause apparente, commença soudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices qui estoient proches d'iceluy, tomberent par terre. Ils dirent que l'on ouyt en cè temps plusieurs voix, comme d'une femme angoissée, qui disoit quelques fois : *O mes enfans, là est venu le temps de vostre destruction.* Et d'autres fois disoit : *O mes enfans, où vous porteray-je, afin que vous ne vous acheuez de perdre du tout ?* Il apparut mesme diuers monstres avec deux testes, qui estans portez deuant le Roy, disparoissoient aussi tost. Tous ces monstres furent surpassés par deux autres fort estranges, dont l'un fut que les pescheurs du lac prindrent un oyseau grand comme vne grue, & de la couleur mesme, mais d'une estrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors estoit au Palais qu'ils appelloient de pleurs & de deuil, lequel estoit tout tendu de noir; d'autant que comme il auoit plusieurs Palais pour la recreation, il en auoit aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il estoit alors assez chargé & tourmenté, à cause des menasses que ses Dieux luy faisoient par de si tristes aduertissemens. Les pescheurs arriuerent sur le point de midy, & mirent deuant luy cét oyseau, qui auoit au faiste de la teste vne chose comme luisante & transparente, en façon de miroir, où Moteçuma vid les cieus & les estoilles, dequoy il demeura tout estonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il vid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, &

qu'il venoit armé, combatant, & tuant. Il fist appeller ses deuins & prognostiqueurs, dont il en auoit vn grand nombre, lesquels ayans veu toutes ces choses, & ne scachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oyseau disparut, tellement qu'ils ne le virent oncques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & desconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'un laboureur qui auoit le renom d'homme de bien, le vint trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le print en ses griffes, & sans le blesser, le porta en vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçant cét Aigle ces paroles: *Tres-puissant Seigneur, i ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne vid personne. Alors il ouyt vne voix qui luy dist: *Cognois-tu cét homme que tu voids là estendu en terre?* Et regardant en icelle, vid vn homme endormy, & fort vaincu du sommeil, avec les enseignes Royales, des fleurs en la main, & vn baston de fenteurs & parfum ardent, comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le laboureur regardant, recogneut que c'estoit le grand Roy Moteçuma. Parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé: *Grand Seigneur, cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma.* La voix recommença à dire: *Tu dis vray, regarde quel il est, & comme t'le voids endormy & assoupy, sans auoir soing des grands maux, & des travaux qui luy sont preparés. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nombre des offenses, qu'il a faites à*

Histoire naturelle

Dieu, & qu'il recoiue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neantmoins tu voids comme il a si peu de soucy de cela, & qu'il est si auueglé en ses miseres, qu'il n'a desia plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, prends ce baston de senteurs qu'il tient ardent en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas. Le pauvre laboureur n'osa approcher, ny faire ce que l'on luy disoit, pour la grande crainte qu'ils auoient tous de ce Roy: mais la voix recommença à dire: N'ayes point de crainte, car ie suis sans comparaison plus que ce Roy, ie le puis destruire, & le deffendre, parquoy fais ce que ie te cõmande. Sur ce commandement le paysan prend ce baston d'odeurs de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne se meut, ny monstra aucun sentiment. Cela fait, la voix luy dist, que puis qu'il voyoit combien ce roy estoit endormy, qu'il l'allast refueiller, & luy raconta ce qu'il auoit veu. Alors l'Aigle par le mesme commandement reprit l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu où il l'auoit pris, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit là pour l'en aduertir. Ils disent qu'alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit bruslé, ce qu'il n'auoit iusques alors senty; dequoy il demeura extremement triste, & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustic raconta, luy estoit arriué en imaginaire vision, & n'est pas incroyable que Dieu ordonna par le moyen d'un bon Ange, ou permit par le moyen du mauuais, qu'on donnast cét aduertissement au rustic, pour le chastiment du Roy, quoy qu'infidelle; veu que nous lisons en la diuine

écriture que des hommes infidèles & pecheurs ont eu de semblables apparitions & reuelations, comme Nabuchodonosor, Balaam & la Pytho-
niffe de Saül. Et quand quelque chose de ces apparitions ne seroit arriué si expressément, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grâdes tristesses & fascheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoient bien tost acheuer.

Dan. 2.
Num. 22.
3. Reg. 28.

*De la nouvelle que Moteçuma receut de l'arriuee
des Espagnols en sa terre, & de l'Ambas-
sade qu'il leur enuoya.*

CHAPITRE XXIV.

 V quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur, 1517. apparurent en la mer du Nort des nauires, & des hommes descendans; dequoy les subjets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoes, portans plusieurs rafraischissemens de viandes, & d'estoffes à faire des habits, feignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payement de leurs viandes & estoffes qui leur furent agreables, ils leur donnerent des chaisnes de pierres faulces, rouges, azurees, vertes & iaulnes, que les Indiens croyoient estre pierres precieuses. Et les Espagnols s'informans qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur don-

Histoire naturelle

nerent congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur Seigneur, & luy dirent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient, & le visiteroient. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique avec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoient veu, depeinte en des draps qu'ils auoient, tant des nauires, & des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient donnees. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort pensif, & leur comanda qu'ils ne le diuulgassent, & ne le dissent à personne. Le iour ensuiuant il assembla son Conseil, & leur ayant monstré les draps & les chaisnes, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer, que les habitans y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils vissent, ils en aduissent incontinent le Roy. L'annee ensuiuante, qui fut au commencement de l'an 1518. ils virent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis de la Vallé, Dom Fernande Cortés avec ses compagnons. Nouvelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & consultant avec les siens, ils dirent tous que sans faulte leur ancien & grand Seigneur Quezalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Orient, où il s'en estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'un grand Prince les auoit au temps passé laissez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fondement, de laquelle opinion sera dit en vn autre lieu. C'est pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambassadeurs, avec des presens riches,

pour le cōgratuler de sa venuë, leur disant qu'ils
sçauoient bien que leur grand Seigneur Quetzalcoalt
venoit là, & que son seruiteur Moteçuma l'enuoyoit
visiter, se tenant pour son seruiteur. Les Espagnols
entendirent ce message par le moyen de Marina
Indienne qu'ils menoient avec eux, & sçauoit la
langue Mexiquaine; & Fernand Cortés trouuant
que c'estoit vne bonne occasion pour leur entree,
commanda qu'on luy ornast fort bien sa chambre,
& estant assis avec grande autorité & ornement,
fist entrer les Ambassadeurs, lesquels n'obmi-
rent rien de s'humilier, sinon de l'adorer pour
leur Dieu. Ils luy firent leur ambassade, disans
que son seruiteur Moteçuma l'enuoyoit visiter,
& qu'il tenoit le pays en son nom, comme son
Lieutenant; qu'il sçauoit bien que c'estoit le
Topilcin qui leur auoit esté promis il y auoit
plusieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par
ainsi qu'ils luy apportoiēt les habits qu'il auoit
accoustumé de porter, quand il conuersoit avec
eux, le suppliāt qu'il les receust pour agreables,
en luy offrant plusieurs presens de grāde valeur.
Cortés respondit, receuant les presens, & don-
nant à entendre qu'il estoit celuy qu'ils disoient;
dequoy ils demeurerēt fort contents, & se voyās
receus & traittez de luy amiablemēt (car en ce-
la, aussi bien qu'és autres choses, ce valeureux
Capitaine a esté digne de louāge) que si l'en-
treprinse eust passé outre, qui estoit de gagner
par amitié ce peuple, il semble qu'il festoit of-
fert la meilleure occasion que l'on se pourroit
imaginer, pour assubjectir ceste terre à l'Euan-

Histoire naturelle

Rom. II.

gile par paix, & par amitié: mais les pechez de ces cruels homicides & esclaves de Satan, vouloient estre chastiez du ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugemens de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & aucuglement des vns fut la saluation des autres. En fin le iour d'apres l'ambassade susdite, tous les Capitaines & principaux de la flotte vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant & riche, il leur sembla que c'estoit chose conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encores qu'ils fussent peu, ils seroient craints & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargerent toute l'artillerie des nauires; & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté ouïe par les Indîés, ils demurerent aussi espouventez, que si le ciel fust tombé sur eux. Apres, les Espagnols se mirent à les défier, afin qu'ils cōbatissent avec eux, & les Indîens ne s'y ofans hazarder, ils les battirent & mal-traitterent, leur monstrans leurs espees, lances, pertuisanes & autres armes dont ils les espouventerēt beaucoup. Les pauures Indîens furent pour cēt effet si craintifs & espouventez, qu'ils changerent d'opinion, disans que leur Seigneur Topicin ne venoit point en ceste troupe, mais que c'estoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les destruire. Quād les Ambassadeurs retournerent en Mexique,

Moteçuma estoit en la maison de l'audience, & auant qu'ils luy donnassent l'ambassade, le malheureux commanda de sacrifier en sa presence vn nombre d'hommes, puis avec le sang des sacrifiez arrouser les Ambassadeurs, pensant par ceste ceremonie (qu'ils auoient accoustumé de faire en de solempnelles ambassades) auoir bonne responce. Mais ayant entendu le rapport & information de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex; puis ayant eu conseil là dessus, ne trouua autre meilleur moyen que procurer d'empescher l'entree à ces estrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accoustumé souuent de se seruir de ces moyens, d'autant qu'ils auoient grande cōmunication avec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effectz estranges. Ils assemblerēt donc tous les forciers, magiciens & enchanteurs, & persuadez de Moteçuma, prindrēt en leur charge de faire retourner ces gens là en leur pays. Pour cēt effect ils furent en certain lieu qui leur sembla estre propre pour inuoquer les diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firēt tout ce qu'ils peurent, & sceurent, mais voyans que nulle chose ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers le Roy, luy difans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endōmageoit, pour toutes leurs coniurations & enchantemens. Alors Moteçuma s'aduifa d'vne autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort content de leur venue, il enuoya commander à tous ses Royaumes qu'ils seruiss-

ent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grande tristesse & sursaut, & venoient souuent nouvelles que les Espagnols fenqueroient souuent où estoit le Roy, de sa façon de viure, de sa maison, & de ses moyens. Il estoit extremement fasché de cela, & luy conseilloit les siens, & d'autres Negromanciens, qu'il se cachast, luy offrant à ceste fin de le mettre en lieu où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encores que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & Palais Royaux, pour loger en d'autres, les laissant pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

CHAPITRE XXV.

IE ne pretends point traiter les faits & gestes des Espagnols qui conquererēt la neuue Espagne, ny les aduentures estranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur Capitaine dom Fernande Cortés, d'autant que de cela il y a beaucoup d'histoires & relations, cōme celles que le mesme Cortés escriuit à Charles V. Empereur, bien qu'elles soient d'un stile rond, & assez estoigné d'arrogāce; lesquelles dōnent suffisante cognoissāce de ce qui se passa, en quoy il fut digne d'eternelle memoire. Mais seulement pour accōplir mon intencion, il reste de dire ce

que les Indiens racontent de cét affaire, ce qui n'a esté iusqu'aujourd'huy redigé par escrit en nostre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du Capitaine, & qu'il venoit, s'aduançant pour sa cõqueste, qu'il festoit confederé & joint avec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis; s'imagina de le tromper, ou esprouuer en luy enuoyant vn homme principal, vestu, & accommodé des mesmes ornemens, & enseignes Royales, qui feignit estre Moteçuma: laquelle fiction ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainsi voulu tromper; dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & forciers. Parquoy il assembla vn plus grand nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menassant que s'ils retournoient vers luy sans accomplir son commandement, il n'en r'eschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cét effect tous les officiers du diable s'en allerent au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au faiste d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints avec huit tours d'vne corde de ionc; il venoit comme hors de

Histoire naturelle

foy, & comme vn homme insensé, & enyuré de rage & de furie. Arriué qu'il fut à l'escadron des Negromanciens & sorciers, il sarresta, & leur dist en grand cholere: *Pourquoy vous autres venez-vous icy? Qu'est-ce que Moteçuma pretend faire par vostre moyen? Il s'est trop tard aduisé: car desia il est déterminé que l'on luy oste son Royaume & son honneur, avec tout ce qu'il possède, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses vassaux, n'ayant pas gouverné en seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyans ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy bastirent à l'instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couvrirent de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour; luy au contraire ne faisant pas d'estat de ces choses, commença derechef à les tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy, traistres, retournez, retournez incontinent, & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir d'elle.* Et distent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflambee de viues flâmes. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, firent sçauoir cela à Moteçuma; ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardant pensif en terre, puis dist, que ferons-nous donc, si les dieux & nos amis nous delaissent, & qu'au contraire ils aydent & fauorisent nos ennemis? *Je suis desia resolu, & nous deuons tous resoudre à ce point, qu'arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuons point fuyr, ny nous cacher, ny montrer aucun signe de couârdise. J'ay seulement pitié des vieillards, & des petits enfans*

qui n'ont ny pieds, ny mains pour se deffendre, & disant cela, se teut, pource qu'il commençoit à se trāsporter en extase. En fin le Marquis s'approchant de Mexique, Moteçuma s'aduifa de faire de neçessité vertu, & sortit pour le recevoir comme à trois ou quatre lieües de la Cité, allant d'une graue majesté, porté sur les espaules de quatre Seigneurs, & estant couuert d'un riche poëlle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entre-
rencontrerent, Moteçuma descendit, & tous deux se salüerent l'un l'autre fort courtoisemēt: Dom Fernande Cortés luy dist qu'il ne se souciaist de rien, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer son autorité. Moteçuma logea Cortés & ses compagnons en son Palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'en alla loger en d'autres maisons priuees qu'il auoit. Les soldats deschargerent ceste nuit-là l'artillerie par resiouyssance, dequoy les Indiens s'espouuenterent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne telle musique. Le iour ensuiuant Cortés fit assembler Moteçuma & les Seigneurs de sa Court en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'un grand Prince qui les auoit enuoyez en ce pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoiēt fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entēdre lequel d'entr'eux auoit le tort, à fin de les appointer ensemble, pour de là en auant ne se trauailler & guerroyer les vns

Histoire naturelle

les autres, & que cependant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient toujours là sans les endommager, au contraire les ayderoient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se servant de ces interpretes & truchemets. Ce qu'entendu par le Roy & les autres Seigneurs Mexiquains, ils furent extremement contés, & monstrent grands signes d'amitié à Cortés & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire comme ils l'auoient commecé ce iour là, ils eussent peu facilement ordonner du Roy & du royaume pour leur donner la loy de IESVS-CHRIT sans grande effusion de sang. Mais les iugements de Dieu sont grâds, & les pechez des deux parties estoient en grand nombre; par ainsi n'ayans suiuy leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy cõmuniquant la lumiere de son saint Euangile, apres auoir fait iugement & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offensé la diuine reuerence. Tant y a que quelques occasions s'esmeurent, dont plusieurs plaintes, griefs & soupçons nasquirent d'un costé, & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux, il luy sembla necessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le Roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouventable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la

venue inopinée d'un Pamphilo Naruaes en la *vera Cruz*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoing que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauvre Moreçuma entre les mains de ses compagnons, qui n'auoient pas la discretion, ny la moderation telle que luy, par ainsi l'affaire vint à telle dissension, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

De la mort de Moteçuma, & sortie des Espagnols de Mexique.

CHAPITRE XXVI.

Lors que Cortés estoit absent de Mexique, celuy qui estoit demeuré son Lieutenant, fut d'opinion de donner vn rude chastiment aux Mexiquains; & fit tuer vn grand nombre de la noblesse en vn bal qu'ils firent au Palais, qui fut si excessif, que tout le peuple se mutina, & d'une furieuse rage prindrent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi les assiegerēt au Palais, les pressans de si pres, que le dommage que les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestes, ne les pouuoit distraire, ny faire retirer de leur entreprinse, à quoy ils persisterent par plusieurs iours leur empeschant les viures, sans permettre qu'il y entrast ou sortist aucune creature. Ils se battoient avec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des especes de lances qui sont comme des fleches, où il y a quatre ou six razoirs tres-ay-

Histoire naturelle

gus, qui sont telles que les histoires racontent, qu'en ces guerres vn Indien d'un coup de ces ra-
zors emporta presque tout le col d'un cheual, &
comme ils combattoient vn iour en ceste reso-
lution & furie, les Espagnols pour les faire ces-
ser, firent monter Moteçuma, avec vn autre des
principaux Seigneurs Mexiquains, au haut d'une
platte forme de la maison, couuerts des ron-
nelles de deux soldats qui estoient avec eux. Les
Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma,
s'arrestèrent & firent grand silence. Alors Mo-
teçuma leur fit dire par ce Seigneur principal,
qu'ils s'appaissassent, & qu'ils ne fissent la guerre
aux Espagnols, puis qu'ils voyoiét que luy estât
prisonnier, cela ne leur pouuoit profiter. Ce
qu'estant entendu par vn ieune homme appellé
Quicuxtemoc, lequel ils parloient desia d'essire
pour leur Roy, dist à haute voix à Moteçuma,
qu'il se retirast comme vn vilain, que puis qu'il
auoit esté si couïard que de se laisser prendre, ils
ne luy deuoient plus obeyr, mais plustost luy don-
ner le chastiment qu'il meritoit, l'appellât fem-
me, pour plus grãde ignominie, & cōmença a-
lors à enfoncer son arc, & à tirer cōtre luy, & le
peuple recōmença à ietter des pierres, & pour-
fuiure leur combat. Plusieurs disent qu'alors
Moteçuma fut frappé d'un doup de pierre, dont
il mourut; les Indiens de Mexique afferment le
contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon
que ie diray incontinent. Aluaro & le reste des
Espagnols se voyans si pressez, enuoyerent don-
ner aduis au Capitaine Cortés, du grand dâger
où ils estoient, lequel ayant avec vne merueil-

leuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruacs, & recueilly pour luy la plus grande partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduanca vn iour par grande ruse & magnanimité, tellemēt que luy & ses gens entrèrent au Palais où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerēt plusieurs signes de resiouyffance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperance de pouuoir plus se deffendre, le Capitaine Cortés delibera de sortir vne nuit sans bruit. Parquoy ayant fait des ponts de bois, pour passer deux grands courants d'eau fort dangereux, il sortit sur la minuit avec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant à la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'une Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criāt que leurs ennemis s'en fuyoient, à laquelle voix s'assembla & accourut tout le peuple d'une terrible furie, tellemēt que passant le second pont, ils furent tellemēt chargez & pressez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & blessez en vn lieu où est au iourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle au iourd'huy des Martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient, ne peurent eschapper,

Histoire naturelle

& d'autres retardés pour le recueillir, & apporter, furent prins par les Mexiquains, & cruellement sacrifiés deuant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le Roy Moteçuma mort, & blessé comme ils disent de coups de poignards, qui est leur opiniõ, que ceste nuit les Espagnols le tuerent avec d'autres Seigneurs. Le Marquis en la relation qu'il enuoya à l'Empereur, dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuit vn fils de Moteçuma, qu'il emmenoit avec d'autres Seigneurs, disant que toute la richesse d'or, pierres, & d'argët, qu'ils emportoient, tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit, Moteçuma finit miserablement, & paya au iuste iugement du Seigneur des cieux ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil, & tyrannie. Car son corps estât venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de Roy, non pas d'homme commun, ains le ietterent par grand mespris & collere. Vn sien seruiteur ayant pitié du malheur de ce Roy qui auoit esté auparauant craint, & adoré cõme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ses cendres où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant donc aux Espagnols qui eschapperét, ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les suiuirent obstinément deux ou trois iours, sans les laisser reposer vn moment, & alloient si fatiguez à cause du peu de viures, que bien peu de grains de mays estoient departis entr'eux pour leur manger. Les relations des Espagnols, & des Indiens s'accordét, que nostre Seigneur les deliura en cét endroit miraculeusement, la mere de

misericorde, & royne des Cieux, Marie les defendant en vne môtaignette, où à trois lieuës de Mexique est auourd'huy fondee vne Eglise en memoire de cela, avec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerét vers leurs anciës amys de Tlascalla, où ils se retirerét par leur ayde, & par la valeur, & ruse de Fernâde Cortés, puis retournerét faire la guerre en Mexique par eau, & par terre, avec l'inuention des brigantins qu'ils mirent dans le lac, & apres plusieurs cõbats & plus de soixante dangereuse batailles, ils gagnerét du tout la Cité de Mexique le iour de sainct Hippolyte, treziesme du mois d'Aoust, mil cinq cers vingt & vn. Le dernier roy des mexiquains ayât obstinément soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grâde Canoe, où il s'ensuyoit, lequel estât amené, avec quelques autres des principaux Seigneurs, deuant Fernande Cortés, le roy teltet d'vne estrange magnanimité, sacçant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dist, *Iusques auourd'huy i ay fait ce que i ay peu pour la deffense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire dauantage que de te donner ceste dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy respondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endômager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal, & de la persecution qu'ils auoient soufferte; qu'ils scauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis cõmanda qu'on les gardast, & qu'on le traitast fort bié luy & les autres qui estoiet eschapez. Plusieurs choses aduindrent en ceste conquete de Mexique, estranges & admirables, car

Histoires naturelle

ie ne tiens point pour mensonge, ny pour addition, ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu favorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tât de difficultez, sans la faueur du Ciel, & de s'assubjectir au commencement ceste terre, avec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, le bien de tant de milliers d'ames, comme estoient ces natiõs, que le Seigneur auoit predestinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyõs à present arriué, il y suruinst des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la congnissance de luy les aueugles, & prisonniers, & leur dõne la lumiere & liberté par son S. Euãgile, & afin que l'on puisse mieux entẽdre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

*De quelques miracles que Dieu. a monstre^z es
Indes en faueur de la foy, sans le
merite de ceux qui les firent.*

CHAPITRE XXVII.



Aincte Croix de la Syerre est vne Province fort grande, & fort eslongnee, au Royaume du Peru, qui s'auoisine avec diuerses nations d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, depuis le temps que i'en suis party si les
Peres

Peres de nostre Compagnie, qui sont là pour cét effect, ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste Prouince de sainte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra, fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la Prouince de Charcas, craignant la iustice, qui pour ses delicts le recherchoit, entra bien auant dans le pays, & fut recueilly gracieusement des Barbares de ceste contree, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grâde necessité par faute d'eau, & que pour faire pleuuoir ils faisoient beaucoup de ceremonies superstitieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eau, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils demandassent de l'eau, ce qu'ils firent, chose merueilleuse, incontinent tomba de l'eau si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la sainte Croix, qu'ils auoient recours à icelle pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement qu'ils rompirent leur idole, & commencerent à porter les Croix pour enseignes, & à demander des Predicateurs qui les enseignassent, & baptifassent. Pour ceste occasion la Prouince a esté iusques auioird'huy appelée sainte Croix de la Syerre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il

Histoire naturelle

ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques années fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la Prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire, fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey, escript en la peregrination estrange qui luy aduint en la Floride, avec deux ou trois autres compagnons qui resterent seuls d'une armée; où ils passerent dix ans avec les Barbares, cheminans, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les Barbares les forceâs de guarir certaines maladies, les menaçans quels'ils ne le faisoient, qu'ils leur osteroient la vie, d'autre part ne sçachans aucune partie de Medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité, se firent Medecins Euangeliques, disans les oraisons de l'Eglise, & faisans le signe de la Croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades, pour le bruit & renommée dequoy ils furent contraints d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furent innumerables, enquoy le Seigneur les ayda miraculeusement, de sorte qu'ils estoient eux-mesmes esmerueillez pour estre de vie commune, voire l'un d'eux vn negre; Lancero estoit vn soldat au Peru, duquel on ne sçait d'autres merites, que d'estre soldat, il disoit sur les playes certaines bonnes paroles, & faisant le signe de la Croix les gua-

fissoit incontinent; d'où l'on disoit comme par proverbe, le Psalme de Lancero. Estant examiné par ceux qui tiennent rang & ont autorité en l'Eglise, son office, & ses œuvres furent approuvées. Quelques personnes dignes de foy rarent, & l'ay ouy dire mesmes, qu'en la Cité de Cusco, lors que les Espagnols y estoient assiegez & pressez de si pres, que sans l'ayde du Ciel, il leur estoit impossible d'en pouvoir eschapper, les Indiens iettoient du feu sur les toits des maisons, où s'estoient retirez les Espagnols, qui est l'endroit où est aujourdhuy bastie la grande Eglise: & bien que le toit fust de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y iettoient dessus estoient de bois de pin fort fameux & fort gros, toutesfois iamais aucune chose ne print en feu, ny ne fut bruslée, à cause qu'il y auoit vne Dame en haut qui estaignoit le feu incontinent, & cela fut visiblement apperceu des Indiens, qui le refererent depuis, en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain par les relations de plusieurs, & par les histoires qui en sont escrites, qu'en diuerses batailles que les Espagnols eurent, tant en la neuue Espagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirēt en l'air vn cheualier monté sur vn cheual blanc, vne espée en la main, combattant pour les Espagnols, d'où est venuë la grãde veneration qu'ils portēt aux Indes au glorieux Apostre S. Iacques. D'autres fois ils veirent en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs & benefices, que si l'on

Histoire naturelle

racontoit par le menu toutes les œuures du Ciel comme elles sont aduenüs , ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant, afin de faire entēdre quē nostre Seigneur a eu soucy de favoriser la foy & Religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encor que par aduantage ils ne meritassent pas par leurs œuures de telles faueurs & benefices du Ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absolument toutes ces choses des premiers conquerans des Indes, ainsi que quelques Religieux & hommes doctes ont fait par vn bon zele, sans doute, mais par trop affecté; car combien qu'en la plus-part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorās de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offensé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier que de la part des infideles, il n'y ayt eu beaucoup de mauuaistié contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les cōtraignit vser de rigueur & de chastiment. Et ce qui est dauantage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fussent pecheurs, voulut favoriser leur cause & party, pour le bien des infideles mesmes, qui depuis se deuoient conuertir au saint Euangile par ceste occasion: car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chrestienne.

CHAPITRE XXVIII.

LE mettray fin à ceste histoire des Indes, declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa & prepara l'entree de l'Euangile en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de louer & recognoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation & discours que j'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neuue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoient paruenus au sommet & periode de leur puissance; veu que les Inguas possedoient au Peru, depuis le Royaume de Chillé iusques plus outre que Quitto, qui sont mil lieues de pays suiuy. Estans si abondans en or & argent, somptueux seruices, & autres choses, que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Occéane du Nort, iusques à la mer du Sud, estât craint & adoré, non pas comme homme, mais plustost comme Dieu. Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes & Monarchies du monde, rompist aussi ceux de cét autre nouveau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint-il és Indes

Histoire naturelle

Occidentales , & vrayement apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant lors au monde, c'est à dire en Europe, qu'un chef & seigneur temporel , ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent , cela fut cause que l'Euangile se peut facilement communiquer à tant de peuples & nations , ce qui est aussi arriué es Indes, ou ayans donné la cognoissance de Christ aux chefs & Monarques de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple , voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco alloient conquestans de nouvelles terres, ils y alloient aussi introduisans leur langue: car iaçoit qu'il y eust, comme il y a encor de present, vne grande diuersité de langues particulieres & propres , neantmoins la langue courtsane de Cusco courut, & court encor au iourd'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexique ne s'estendoit gueres moins , ce qui n'a pas esté de petite importance, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce tēps que les Predicateurs n'ont pas le don de plusieurs langues, comme ils auoient anciennement. Qui vouldra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a experimenteré à reduire en Christ les Indiens, qui ne reconnoissoient point vn Seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a

pas fait vn tel effect en cinquante ans, comme on a fait au Peru, & en la neuue Espagne en moins de cinq. S'ils'yeulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu cōseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu pour ce temps cy, auquel les Predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels avec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent, & descourent de nouveaux peuples, où nous passions avec nostre marchandise. Car comme dit S. Augustin, la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattée, non seulement en la dextre, mais aussi en la fenestre, qui est cōme il declare, s'accroistre par des moyens humains & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus-Christ. C'a esté aussi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'ayde entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions. Cela est tout cogneu au Peru, que la diuision d'entre les deux freres Atahulpa, & Gualca, estât nouvellement decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom François Pizarre, & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, & qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neuue Espagne, que l'ayde de ceux de la Prouince de

Aug. l. 2.
de con. Enā.
c. 36.

Histoire naturelle

Tlascalla , à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au Marquis Fernand Cortés , & aux siens, la victoire & seigneurie de Mexique , & sans eux il leur eust esté impossible de la gagner, voire seulement de se maintenir au pays. Ceux-là se trompent beaucoup qui estiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'aduantage que les Espagnols ont sur eux de leurs personnes, cheuaux & armes offensiuës & deffensiuës, ils pourrout conquister quelconque terre & nation d'Indiens. Chillé est encor là , ou pour mieux dire Aranco , & Teucapel, qui sont deux villes, sur lesquelles nos Espagnols n'ont pas sçeu gagner vn pied de terre , combien qu'il y aye plus de vingt-cinq ans qu'ils y font la guerre, sans s'y espargner. Car ces Barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuses , & sçachans que l'Espagnol tombe aussi bien qu'un autre d'un coup de pierre, ou avec vne fleche, ils se hasardent & entrent dans les piques, faisant leurs entreprinës. Combien d'annees y a-il que l'on leue des hommes en la neuue Espagne que l'on mene contre les Chychimequos, qui sont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez seulement de leurs arcs & flesches, toutesfois iusques auourd'huy ils n'ont peu estre vaincus, au contraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & déterminez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas , & des Pilcocones , & de tous les autres peuples des Andes ? Toute la fleur du Peru n'y a-elle pas esté, menant avec soy si grand appareil d'armes

& hommes, comme nous auons veu? Que firent-ils? Auec quel profit retournerent-ils? Ils en reuindrent certainement bien-heureux de n'y auoir laissé la vie, y ayans perdu leur bagage, & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'estime pas qu'en parlant des Indiens l'on doie entendre des hommes de rien: mais s'il le pense, qu'il vienne, & en fasse l'espreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui est principalement à Dieu, & à son admirable disposition: car si Moreçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru, se fussent employez à resister aux Espagnols, & leur empêcher l'entree, Cortez & Pizarre y eussent peu profité, encore qu'ils fussent excellents Capitaines, d'auoir mis seulement pied en terre. C'a esté mesme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Iesus-Christ, que la grande subjection qu'ils auoient à leurs Rois & Seigneurs, & mesme la subjection & seruitude qu'ils auoient au diable, à ses tyrannies, & à son ioug si pesant. Ce fut vne excellente disposition de la Sapience diuine, laquelle tire du profit du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ayt esté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont esté plus sujets à leurs Seigneurs, & qui ont esté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & seruices, comme de coustumes & vsages sanguinolents. Tout ce que possederent les Rois Mexiquains, & ceux du Peru, est aujourd'huy le plus cultiué de la Chrestienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernemét, & police

Histoire naturelle

Ecclesiastique. Les Indiens estoient desia si lassés d'endurer le ioug tres-pesant, & insupportable des loix de satan, des sacrifices, & ceremonies, dont nous auons parlé cy-dessus, qu'ils consultoient entre eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils serussent. C'est pourquoy la loy de Iesus Christ leur sembla, & semble encor aujourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autant que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobées de nostre loy Euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoration de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquelles contre la volonté de l'ennemy, ont aydé à faire plus facilement receuoir la verité à ceux qui les auoient receuz en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire avec ses propres armes, l'arreste avec son lacs, & l'esgorge avec sa propre espee. Finalement nostre Dieu (qui auoit créé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venue, a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hommes qu'ils tenoient faussement pour dieux, donnassent témoignage contre leur volôté, de sa vraye loy, du pouuoir de Christ, & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes & prodiges cy dessus racontez, avec plusieurs au-

tres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de satan, sorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'ose siffler, & que les practiques, oracles, responses, & apparitions visibles, qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé es lieux où le signe de la croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a confessé le nom de Christ. Que s'il y a encor aujourd'huy quelque sien ministre maudit, qui participe encores de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montagnes, & aux lieux cachez, & du tout esloignez du nom & communion des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son sainct nom; & à la verité si l'on gouuernoit, & regilloit ce peuple, tant temporellement que spirituellement, de la façon que porte la loy de Iesus-Christ avec vn ioug si doux, & vne charge si legere, & qu'on ne leur donnast point plus de poids & de charge, que ce qu'ils peuuent porter, ainsi qu'il est porté & commandé par les patentés du bon Empereur de bonne memoire, & qu'avec cela ils prinssent la moitié du soucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauures sueurs, & traux, pour leur aider à leur salut, ce seroit la Chrestienté la plus paisible & heureuse de tout le monde. Mais nos pechez bien souuent sont occasion que Dieu ne depart pas ses graces si abondamment qu'il seroit. Toutefois ie dis vne chose qui est vraye,

Histoire naturelle

& le tiens pour certain, que jaçoit que la premiere entree del'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnée de sincerité, & de moyens Chrestiens, desquels l'on se devoit servir, si est-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la sujétion des Indiens leur aye esté vn parfait remede & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouveau conuertie en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponent, & combien il ya eu entr'eux peu de feureté, & de perseuerance en la foy & religion Chrestienne, és lieux où les nouveaux conuertis ont eu entiere liberté de disposer de foy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruit entre les Indiens assujettis, & au contraire se va diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux; & encore que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siens, hommes saincts & Apostoliques, comme furent Frere Martin de Valence de l'ordre de saint François, Frere Dominique de Gerançois de l'ordre de saint Dominique, Frere Iean de Roa de l'ordre de saint Augustin, avec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu saintement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des Prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apo-

tres, voire en nostre temps en auons cogneu & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mon intention n'a esté plus outre que de traiter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusques au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus-Christ voulut leur communiquer la lumiere de sa parole, ie ne passeray plus outre, laissant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le discours de l'Euangile aux Indes Occidentales, suppliant le souuerain Seigneur de tous, & priant ses seruiteurs qu'ils supplient humblement sa diuine Majesté qu'il plaie à sa bonté visiter souuent, & augmenter par ses dons du ciel, la nouvelle Chrestienté que les derniers siecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des siecles gloire, honneur, & empire pour tousjours, & à iamais. Amen.

F I N.





TABLE DES CHOSES PLVS
REMARQUABLES CONTENUES
en ceste Histoire naturelle & morale
des Indes.

A

A	Bôdâce d'eaux sous la Zone Torride 57	Adoration des morts com- mencee & augmentee 218. b. 219
	Absurditez de l'Isle Atlanti- que de Platon 46. a	Adulteres punis de mort 298. b
	Abus des Espagnols au Pe- ru, prenans l'esté pour l'hy- uet 55. b	Agilité des guenons, & de leurs traicts presque in- croyables 200. a. b
	Acamapach I. Roy de Me- xique 307. a	l'Aigle fus vn Tanal, armoi- ries de Mexique, & pour- quoy 326. a. b
	Accord fait entre le Roy de Mexique & son peuple, de- uant qu'entreprendre vne guerre 338. a. b	l'Âil fort estimé des Indiens 165. a. b
	Adlaguagi espece de mona- stere de femmes 233. b. 234	l'Air combien necessaire à la vie de l'homme 71. b
	Actes genereux de Fernan- de Cortez 366. a	l'Air esmeu de mouuement celeste, suffit sous la ligne Equinoxiale pour cōduire vn nauire 86. b. 88. b
	Action de graces solempnel- les apres vne victoire 342. a	Aleos petits chiens dont les Indiés ont gr̃d soing 191. b

des matieres.

- Amaro** Ingua executé par les Espagnols dans Cusco 306.b
- Ambre**, espece de gomme medicinale, & odoriférente 182. a. b
- Amendes** croissans dans les Cocos 178. a. b
- Amendes** de Chacapoyas, tenuës pour le plus rare fruit qui soit au monde 178. b
- les Anciens n'ont peu faire vn voyage de propos deliberé, faute d'aiguille 37. a
- les Anciens ne nauigeoient qu'avec rames 37. b
- Anciens Docteurs** plus studieux des saintes lettres, que des demonstrations de Philosophie 2. b
- Animaux** venimeux conuertis par art du diable, en bonne nourriture 324. a
- Animaux** parfaicts ne peuvent pas estre engendrez de mesme que les imparfaicts, selon l'ordre de nature 40. b
- plusieurs** especes d'Animaux se trouuent es Indes, dont il n'y en a point en l'Europe 195. a. b
- Annona**, fruit appellé par les Espagnols, blanc manger, à cause de quelque ressemblance 176. b
- l'An** des Indiens diuisé en dix-huict mois 275. b
- l'An** des Perusiens plus parfait & plus approchant du nostre, que celuy des Mexiquains 277. a. b
- Apopanaca**, qui estoit le superintendant des Monasteres des femmes 233. b
- Apachitas**, sommets de montagnes adorez 216. & 217
- Arbre** d'enorme grandeur 185. b
- l'Arc** du ciel avec deux colleures, estoient les armés de l'Ingua Roy du Peru 214. a
- Arcades** aux bastimens, incogneues aux Indiens 292. a. b
- l'Argent**, pourquoy apres l'or est prisé sur tous les autres metaux 156. l
- l'Argent** plus prisé en ces

Table

tains endroits, que non pas l'or	136. b	meuvent d'eux-mesmes	1. b
l'Argent plus commun or- dinairement que non pas l'or	136. b	Auantage que les Chrestiens eurent aux Indes pour y planter la foy	247. a. b
l'Argent comment est affi- né par le feu	137. a. & comment avec le vif-ar- gent 137. b. 154. & 155.	sainct Augustin doute si le ciel circuit la terre de tou- tes parts	2. a
Argent de diuerfes sortes	147. a	sainct Augustin beaucoup plus subtil que Lactance	15. b
essay de l'Argent comment se fait	156. b	Austeritez exercees par les Mexiquains pour conser- uer leur pudicité	238
Aristote non refuté par La- ctance, touchant le lieu de la terre	15. b	cupide Auarice d'un certain Prestre, pensant tirer de l'or d'un Volcan	123. a
Armes des Mexiquains	309.	Axi, espicerie d'Inde	167.
	310	& 168	
Armee en l'air, presages d'un ne grande ruine	356. & 357	l'Amant trace comme un chemin en l'eau	35. a
Art militaire fort honoré des Mexiquains	309. b	l'Aymant communique vne vertu au fer, de regarder toufiours vers le Nort	35. a
Art de recognoistre les estoilles, inuenté par les Pheniciens	34. a	l'vsage de la pierre d'Ay- mant à nauiger, n'est an- cien	36. a
haque Indien scauoit tous les Arts necessaires à la vie humaine, sans qu'il luy fust besoing de se feruir d'autruy	296. b		
les Astres, selon quelques Docteurs de l'Eglise, se			

B

B Al folennel en Mexique
où le Roy mesme dan-
goit

Des matieres.

- çoit. 313. b
Balance terrible où le dia-
ble faisoit confesser les
Iappnois. 355. a. b
Balaine comment prise par
les Indiens, & avec quel-
le industrie. 104. a. b
comme ils la mangent, là
mesme.
Barques des Indiens appel-
lées Canoës. 42. b
Bataille sans esprendre sang,
faite seulement pour ce-
remonie à la reddition
de Tescuco. 343. a
Baufme de Palestine, & ce-
luy des Indes, fort diffé-
rents. 181. Il sert de chres-
me és Indes aux Sacre-
mens de Baptesme, Con-
firmation, & autres. 181. b
Le blanc meilleur que le
rouge. 182. a
Belle occasion aux Espa-
gnols d'assubjectir les
Indiens par douceur, si
leurs pechez l'eussent
permis. 262. a. b
Besaar pierre qui se trouue
en l'estomach de quel-
ques animaux, tres-sou-
ueraine contre le poi-
son. 205. b. d'où elle
naist. 206. b. comme
elles s'appliquent, & quel-
les sont les plus excellen-
tes. 207. a surquoy elles
se forment. 207. b
Bestail soigneusement con-
serué par les Inguas.
295. b
Bestes sauuages adorees par
les Indiens, & pourquoy:
217. a
Betum dit Coppey en In-
dien. 108. a
Bissexte incogneu aux In-
diens. 278. a
Bochas & Suches poissons
signallez du lac de Titi-
caca. 106. a
Boncos Religieux du dia-
ble és Indes. 235. a. b
Bourrellet, marqué du Roy
Ingua, comme sont icy le
sceptre & la couronne.
241. b. & 289. b
Bois rares & odoriferans
qui naissent és Indes.
185. a. b
Brancars d'or massif. 134. a
les Brises & vents d'abas
sont deux noms gene-
raux qui comprennent
les vents d'vni costé &
d'autre. 84. a

Table

Bruine fort profitable aux
Lanes du Peru. 117.
a.b

C

C Acao, fruit fort esti-
méés Indes, & qui
sert de monnoye 171. b
Cacau, pain fait d'une ra-
cine 162. b
Calabasses ou Citrouilles
d'Inde, & de leur gran-
deur 167. a. b
Calcul des Indiens fort in-
genieux & fort prompt
289. a. b.
Camey, second mois des
Indiens 262. b
Canards en grande abon-
danced au lac de Titicaca,
& comme on les chasse
106. a
Cannes de sucre de grand
reüenu 189. a
Canopus, estoille qui se
void au ciel du nouveau
monde 10. a
Cap de Comorni autres-
fois appelé le Promon-
toire de Cori 23. a
les Carthaginois defen-
dirent de nauiger aux

terres incogneuës, &
pourquoy 23. a
Cause des inondations du
Nil 54. b
Cause asseuree de l'Hyuer
& de l'Esté 56. a
Cause des tremblemens de
terre 124. b
Caymans ou lezards, res-
semblans aux Crocodi-
les dont Pline parle. 103. a
Cendre ietee en abondan-
ce par les Volcans. 122.
a. b
Ceremonie Mexiquaine de
se tirer du sang en diuers
endroits. 343. b. & 342. b
& 352. b
Ceremonies des Indiens en
la sepulture des morts
221. b & 222.
Ceremonies qui se faisoient
aux sacrifices des hom-
mes 243. 244
Chachalmua, premiers &
supresmes Prestres, & des
habits dont ils vsoient
aux sacrifices 244. a. b
Charge des moutons d'In-
de combien grande, &
quelles iournees ils font
ainsi chargez 204. b
Chafquis postes des In-

des matieres.

- diens, qui portoient les nouvelles par tout 287
b. de leur establissement. 267.
- Chasse des Lyons vñitee entre les Indiens 192. b
- Chemin des Espagnols pour aller aux Indes, & leur retour 80. a. b
- Cheuaux beaux & forts se trouuent és Indes 191 a
- Cheueux des Prestres horriblement longs, & oinets de resine 256. a. b
- Chica, boisson fort bonne pour le mal de reins 162. a
- Chichimequas anciens habitans de la neuue Espagne, & de leur vie barbare 216. a. b
- Chicocapote, fruit ressemblant au cotignac 176 a. b
- Chiens dangereux, & aussi pernicieux que les loups 191. a b
- Chiens dangereux en l'isle de Cuba, Espagnolle, & autres 43. b
- Chillé Royaume de mesme temperature que celui d'Espagne 54. b
- Chinchilles, petits animaux dont la peau est exquise 199. a. b
- Chocholate, boisson des Indiens dont ils font grand estat 171. b
- le Ciel est rond, & se tourne sur les deux poles 3. a; prouué plus par experience que par demonstration. ibid.
- le Ciel entoure la terre, selon les Escritures 6. a
- le Ciel de tous costez est en haut 15. a
- le Ciel n'esloigne pas plus la terre d'un costé que d'autre 11. a
- Cinabre ou vermeillon appellé par les Indiens Ly-rapi 150. b
- Coca, fruiét qui seruoit de monnoye aux Mexiquains 132 b
- Coca, certaine feuille dont les Perusiés se seruoient pour monnoye 132. b
- Cocapetite feuille dont les Indiens font grand trafic 172. a: il encourage & renforce 173. a
- Cocas, Palmes des Indes, & de leurs rares pro-

Table

- prietez. 177-b, & 178
- Cochenille, graine qui croist en l'arbre de Tunal. 174. b
- Cœur arraché aux hommes sacrifiez, & d'où vient la ceremonie. 323. a
- Colleges de Mexique ordonnez pour apprendre des harangues bien dictes aux ieunes enfans. 284. a
- Colomnes d'Hercules limites de l'Empire Romain, & du monde ancien. 16. & 17
- Combat du Caymant & d'un Tygre. 103. a
- Combat d'un Indien contre un Caymant. 103. b
- Combien de contentement apporte la contemplation des œuvres de Dieu, au pris de celles du monde. 8
- Combien chaque Samedi s'enregistroit d'argent à Pottozi, du temps du Gouverneur Pollo. 142. a
- Pollo. 142. a
- Comedies fort frequentes à la Chine. 282. a
- les Cometes en l'air se meuvent de l'Orient en Occident. 85. a
- Comment les hommes ont peu passer aux Indes. 31. & 32.
- Comment se font peu peupler les Indes. 49. a
- Comment les Indiens peuvent designer les noms propres avec leurs caracteres. 281. a
- Communion imitée par les esclaves de Satan. 249. a b & 252. b
- Comparaison familiere pour prouver l'effect naturel des pluyes en la Zone Torride. 61. b
- Comparaison du Royaume de Mexique avec celui du Peru. 288. b
- Concile de Lyma rompt le mariage fait entre le frere & la sœur, & pourquoy. 299. b
- Concombre d'Inde. 66. a. b
- Confession des Indiens. 253. & 254. l'Ingua ne se confessoit point. 254
- pechez dont se Confessoient les Indiens, 253. b
- bain apres la Confession de l'Ingua. 254. a

des matieres.

- Confiteor**, comment se peut
escrire en escriture de
Mexique. 284. b
- le Conte des Indiens dont
ils se seruent pour let-
tres, ne peut aller plus
oultre que quatre cents
ans. 50
- le Cotton croist és arbres.
174. & 175. il sert pour fai-
re de la toille. 175. a
- Corps mort extremement
bien conserué. 304. a
- Couróne de Mexique sem-
blable à celle de la Sei-
gneurie de Venise. 329 a
- Couronnement des Roys
de Mexique fait en gran-
de solemnité, & avec
effusion d'vne infinité de
sang humain. 344. a
- Courriers des Indes fort
vistes, bien que se fussent
pietons. 287. b
- Coya, principale femme
de l'Ingua; de laquelle
le fils luy succedoit au
Royaume, mais apres
l'oncle seulement. 289. a. b
- auant la Creation il n'y
auoit ny temps, ny lieu,
chose difficile à l'imagi-
nation. 15. a
- il n'y a point eu de Crea-
tion depuis la premiere.
40. b
- Crimes punis de mort par
les Indiens. 298. a
- Croisee, estoille notable du
nouveau Ciel. 10. a.
- Cruauté des Indies en leurs
sacrifices. 226. a
- Cruautez execrables en la
tuerie des hommes, 244.
245. 246.
- Cruelle ceremonie d'ar-
roses les ambassadeurs
de sang, pensant pour
cela auoir meilleure res-
ponse. 263. a
- Cu grand temple de Me-
xique, & de ses singula-
ritez. 236. a. b
- Cugno, certain pain de
quelques Indiens fait de
racines. 116. a
- Cuschargui est vne chair
sechee dont vsent les In-
diens. 204. a
- Cusco ancienne habitation
des Roys de ce pays-là.
115. b

D

DAnses & recreations
publiques necessai-
res en toutes Republi-
caines

Table

- ques 213. & 214
 Dantes, animaux sauvages, presque semblables à des mulets, & de leurs cuirs 199. a
 Deluge allegué par les Indiens, dont il se void quelque apparence 49. a. b
 Dent de Geant d'une enorme grandeur 319. b
 Departement des terres d'Azcapuzalco apres la victoire obtenüe par Iccoalt
 Descouverte des Indes Occidentales prophetisee par Seneque 23. b
 Descouvertes de nouvelles terres, faites plus par tempeste qu'autrement 38. a
 Desein de l'auteur 73. b
 Destroit de Magellan descouvert par vn gentilhomme Portugais, qui portoit le mesme nom 95. a
 Destroit du Pole Arctique, qu'on s' imagine en la Floride, non encore recogneu 98. a. b
 Destroit de Gibraltar appelé anciennement Colomes d'Hercules 94. a
 habitans d'autour le destroit de Magellan, quels & comment vestus. 99. b
 le Diable ialoux contre Dieu, hayt les hommes à mort 210. & 211. Idolatrie diuisee en plusieurs chefs 211. a. b
 le Diable patloit és Guacas des Indiens 223. b
 229. a
 Difference de lettres, peintures, & caracteres 278. b
 Difficulté de scauoir d'où sont venus les Indiens, à cause qu'ils n'ont point vsé de lettres 48
 Discours de la descouverte du Magellan par Sarmiento 96. & 97
 Diuision du Peru és Llanos, Sierras, & Andes 114. b
 Diuision du peuple 291. a. b
 Diuision de la ville de Mexique en 4. quartiers, faite par le commandement de leur Dieu 327. a

des matieres.

Diuisions des terres con- questees par les Ingvas 294. a. b	Effects naturels procedez de causes toutes con- traires 59. a. b
Diuinations exercees par les Indiens, & comment 257. a. b	les Elements participent mesmes du mouuement du premier mobile. 84. b
Diuorces pratiquez entre les Mexiquains, & com- ment 257. a. b	Enfans sacrifiez au Soleil 225. b
Diuorces pratiquez entre les Mexiquains, & com- ment 260. b	Enfans de l'Ingua dediez pour estre Cheualiers. 262. a
les saincts Docteurs non à reprendre pour estre differeus en opinions Philosophiques 2. b	Entree des Espagnols en la neueue Espagne fut l'an 1518 352. a
Dorado grande terre inco- gneüe 120. a	Entrée de Cortés en Mexi- que 365. a. b
le Drach Anglois, de nostre temps a passé le destroit de Magellan, & d'au- tres depuis luy. 95. & 96.	Erreur des Anthropomor- phites 96
	Erreurs de l'imagination 14
	passage d'Esaye, expliqué pour l'amplification de l'Euangile 130. & 131
E	Eschelles de cuir de vache pour monter hors des mines 146. a
Au de mer rafrais- chit, bien qu'elle soit fallee 67. a	histoire d'Esdras apocry- phe 48. a
Eau de Guayaquil tres- souueraines pour le mal Napolitain 208. b	les Electeurs du Roy de Mexique estoient ordi- nairement ses pareus 308. b
Eclipse de la Lune, preuue certaine de la rondeur du ciel 4. a	

Table

- Election des Roys de Mexique, & des festes qui se faisoient à leur établissement. 307. & 308.
 Election du premier Roy de Mexique. 328. & 329
 l'Escriture des Chinois estoit du haut en bas, & celle des Mexiquains du bas en haut. 286. & 287
 les Escritures saintes faut suivre l'esprit qui viuifie, non la lettre qui ruc. 9. b
 l'Esmeraude anciennement plus prisée qu'aujour-d'huy. 157. a b
 rare ioyau d'un plat d'Esmeraude qu'ils ont à Gennes. 158. a
 les Mexiquains se perçoient les narines, pour y pendre des Esmeraudes. 158. a
 l'Espagnol chaque an, l'un portant l'autre, tire un million d'argent de Potrozi. 143. a
 Espagnols nays aux Indes appelez Crollos. 176. b
 Espagnols tenus pour Dieux. 43. a 262. & 263
 Espagnols appelez des Indiens, Viracochas enfans de Dieu, & à quelle occasion. 305. b
 l'Esiguille, seul guide du Navire. 33
 trois sortes d'Estoffes faites de laine. 296. a
 Estoilles adorees des Indiens pour diuerses raisons. 214. a. b
 Estrange difference de deux regions proches, dont l'une fait le Dimanche, quand l'autre fait le Samedy. 120. b & 121. a. b
 l'Euangile enseigné aux Indiens lors qu'ils ont esté plus puissans, comme il fut aux Romains, leur empire estant à son plus haut periode. 371. b
 Euangile accru à dextre & fenestre, que signifie. 372. a
 Exercices ausquels on aprenoit la ieunesse. 311. b
 Explication d'un passage de saint Paul allegué contre la rotondité du ciel. 9. a
 Explication du Psalme

des matieres.

105. sur le mesme subject
9. b

F

FAmiliere raison, pour
prouuer à vn Indien que
le Soleil n'est point Dieu
217. b. & 218

Fertilité infertile des Isles
de la neuue Espagne 118. b

Fers de cheual d'argent, à
faute de fer 134. a

Feste des marchands, ac-
compagnée de diuerses
fortes de ieux 270. 271. &
272

Feste de l'idole Tlascalla
226. a. b

Feste pour demander de
l'eau 265

Festes ordinaires & extraor-
dinaires des Indiens 262. a

Festes de chaque mois 263.
264

Feuille du plane merueilleu-
sement grande 270. a

Feuille de plane propre à es-
crire 171. a

Feu tiré de deux bastons frot-
tez l'un contre l'autre par
les Indiens 74. a

Feu d'enfer fort different du
nostre 124. a

Feu du Ciel qui consumma
quelques Geans pour leurs
pechez 39. a

Fontaine merueilleuse, iet-
tant l'eau chaude, laquelle
se conuertit en rocher
107. b

Figuier admirable, dont la
moitié porte fruiçt en vne
saison, & l'autre partie en
l'autre 188. b

Fille du Roy de Culhuacan
massacré par les Indiens,
qui fut occasion de guerre
324. 325

Fleuve de la Magdeleine ap-
pellé grande riuere, en-
tre fort auant dans la mer
sans mesler son eau en au-
cune façon 57. a. b

Fleuve des Amazones, &
son emboucheure large de
soixante & dix lieües 110. a

Fleuves fort grands le moin-
dre surpassant les plus
grands de toute l'Europe
110. a

Fleurs de l'Europe viennent
mieux aux Indes, qu'icy
mesme 179. a

Floridiens ont esté sans au-
cune cognoissance de l'oc-
130. b

Table

le Flux & reflux n'est point
mouvement local, mais
vne alteration & ferueur
des eaux 101. b
diuersité de Flux & reflux
des mers 100. b
Fontaine de betum 108. a
Fontaine de sel en Cusco
108. b
Forests horriblement espaif-
fes és Indes 184. ab.
Forest d'orangers és Indes
187. les cerifes ont peu pro-
fité aux Indes, & pour-
quoy 187. a
Forme de ce qui est descou-
uert en la terre du Peru
127. a. b
François Hernandes, Au-
theur d'un rare liure, où
toutes les plantes, racines
& liqueurs medicinales
des Indes sont pourtraites
183
Froidure de la Zone Torri-
de, qui rend digne de mo-
querie l'opinion d'Aristote
63. a
Fruicts d'Europe qui ont
tres-bien multiplié és In-
des 186. a

G

GEans arriuez ancienne-
ment au Peru 39. a
Gommes & huilles medici-
nales, & odoriferentes,
auecleurs noms 182. b. &
183
Gonzallez Pizarre vaincu,
& déffaiët, où son auarice
luy auoit fait commettre
tant de cruantez sur les In-
diens 302. a
Gouuerneurs des Prouinces
comment establis par les
Ingua 290. b
Guacas, ou sanctuaires fort
bien entretenus 295. a
Guaca, adoratoires des In-
diens 213. b
Guaneos, & Occunas, che-
ures sauuages 44. a
Guayac appellé, *lignum san-
ctum* 118. a
Guayaquil, chefne d'Inde
qui est fort odoriferant
185. a
Guayauos fruit d'Inde assés
bon 175. b
Guaynacapa, grand & va-
leureux Ingua, & de sa vie
304. b. & 305. il fut adoré

des matieres.

- comme Dieu, estant encores en vie *ibid.*
Guayras, fourneaux pour affiner 147.b
Guerres des Mexiquains le plus souuent n'estoient qu'afin de prendre les captifs pour sacrifier 243.a.b. & 246. b
- H
- H**abit de teste fort diuers en diuerses Prouinces des Indes 297. a. vn Indien ne pouuoit changer l'habit de sa Prouince, encore qu'il s'en allast viure en vn autre *ibid.*
Harangue des Mexiquains au Roy de Culhuacan, demandâs son petits fils pour Roy 328.a
Harangue d'vn vieillard faite à Acamapixtli, premier Roy de Mexique 329. a
Harangue d'vn Cheualier Mexiquain, pour retenir le peuple irrité du cruel massacre de leur Roy 334.b
Harangue d'vn vieillard Mexiquain, pour l'ellection d'vn Roy nouveau 335.b
Harangue du Roy de Tescuco faite à Moteçuma, touchant son ellection au Royaume 353. a. b
Hardiesse merueilleuse des hommes au passage de Pongo 106.b
Hatuncusqui Aymorey, sixiesme mois des Indiens, respondant à nostre mois de May 262. b
Histoire des Indiens n'est pas à mespriser, & pourquoy 315. a. b
Histoire de Mexique, mise pour singularité en la Bibliothéque du Vatican 351. b
Histoire de Mexique composée 283. b
Hommes & femmes sacrifiez à la mort des Inguas, pour les aller seruir en l'autre vie 220. a. b
Hommes faits dieux, puis sacrifiez 225. a. b
Hommes sacrifiez, en apres mangez par les Prestres 245. a
Humeur des Iuifs du tour contraire à celle des Indiens 47. b

Table

Hypocrisie de Moteçuma dernier Roy de Mexique 152. a. b	femmes 264 Ignorante & absurde do- ctrine des Philosophes an- ciens 2.3 Imagination vieille & folle 14. b Immortalité de l'ame a esté creüe par les Indiens 220. a Indes, que signifie, & ce que nous entendons parvn tel mot 27.28 Inde Occidentale a este la plus grande partie gou- uernee par le peuple seule- ment, & n'y a eu en tout que deux Royaumes 288. a. b les Indes sont des terres lai- des, richement dorces de Dieu, pour estre ma- ries au saint Euangile 131. a Indiens fort peu desireux de l'argent 47. b les Indiens ont vescu en troupes, sans Republi- que, comme font ceux de la Floride, du Bresil & au- tres 50. b Indiens fort braues nageurs 105.2 les Indiens en toutes festes
I	
I alousie des Indiens les vns contre les autres, pour le renom de la vail- lantise 301. a Iardins portez sur l'eau au milieu d'vn lac 107. a Iardins faictz sur l'eau d'vn merueilleux artifice, & qui se peuuent mouuoir, & mener où l'on veut 330. a Idole porté par quatre Pre- stres pour conduite, lors que les Mexiquains cher- choient vne meilleure ter- re, comme d'autres enfans d'Israël 320. 321 Idoles des Roys Inguas re- uerrees comme eux-mes- mes 227 Icunesse fort soigneusemēt instruite en Mexique 311. 312 Icunnes des Indiens deuant la feste d'Yca 238. b Icunnes des Indiens se fai- soient sans toucher à leurs	

des matieres.

- portent des bouquets
179. b
- les Indiens n'ont point eu
de mot propre pour dire
Dieu 212. b
- les Indiens sont de plus grād
entendement qu'on ne les
estime 275. a
- Inguas Rois du Peru, ado-
rez apres leur mort 219. b
- les Inguas estoient merueil-
leusement respectez du
peuple, & pourquoy
298. a
- le regne des Inguas a duré
plus de trois cents ans
300. b
- les Inguas espousoient leurs
sœurs 289. a. ils n heri-
toient point des meubles
de leurs predecesseurs,
mais faisoient vn mesna-
ge nouveau ibid. b. & 301
b. 302. a
- Inondation du Nil, chose
naturelle, quoy qu'elle
semble contre la nature
55. a
- Integrité des femmes fort
honoree des Mexiquains
260. a
- Inuentions grandement su-
perstitieuses de Yupangui
Ingua, pour auoir occa-
sion d'oster le Royaume à
son pere, & à son frere
303. a. b
- Ioncs appelez Totorā par
les Indiens 85. b
- Ioüier le soleil auparauant
qu'il naisse, Prouerbe, &
d'où il est venu 229.
& 230
- Iours & nuicts tous esgaux
toute l'annee sous l'Équi-
noxe 51. a. b
- Iours d'Esté fort courts au
Peru 65
- cing Iours de l'annee su-
perflus, auxquels les In-
diens ne faisoient rien
275. b
- Isle de Sumatre, celebree
soubz le nom de Tapra-
bane 23. a
- Isle Atlantique de Platon,
où elle se peut prendre
25. a
- Isle Atlantique de Platon,
n'est qu'une pure fable,
quoy qu'il semble l'auoir
descrite comme veritable.
45. b
- Isle de fascines faicte avec
vn grand & excessif tra-
uail, pour passer vne ar-

Table

mee ſuſ mer	350. a. b	meux ont erré	274
Iſles fortunées, pour quel- le cauſe appellees Cana- ries	23. b	Liberalitez d'Autzol, hui- ctiefme Roy de Mexique	35. b
Iuſtice pat qui exercee en Mexique	309. a	Liures des Indiens commēt peuvent eſtre faits ſans let- tres	280. b
Iuſtice fort exacte de Mote- guma dernier Roy de Me- xique	356. a	Lyons du Peru fort diſſem- blables à ceux d'Afrique	43. b

L

Lac tres-chaud au mi-
lieu d'une terre froide
106. b
Lac de Mexique ayant de
deux ſortes d'eau 107. a
reuen du lac de Mexique
107. a
grands lacs au haut des mon-
tagnes, & d'où ils naiſſent
106. a. b
Laſtance ſe rit & ſe mocque
de l'opinion des Peripa-
teticiens, touchant le ciel
2. a
Laſtance refuté, touchant
les Antipodes 14. 15.
Langue Mandarine eſt l'eſ-
criture des Indiens, qui
n'eſt que par caracteres
280. b
les Legiſlateurs les plus fa-

M

MAgie vaine contre les
Chreſtiens 363. a. b.
364
Maison admirable remplie
de toutes ſortes d'animaux
comme vne autre arche de
Noé 308. a
Malaca autresfois appellé le
doré Cherſoneſe 23. a
Mamacomas eſtoient les
anciennes, & comme me-
res des filles renfermees
233 b
Mameys, fruit reſſem-
blant aux peſches 175. a.
à quoy il fert ibid.
Monati, monſtrueux poiſ-
ſon qui paiſt aux champs
102. a. il reſſemble fore

des matieres.

- à la chair lors que l'on en mange 102. b
Mandarins, officiers Indiens avecques combien de difficulté se peuuent rendre capables de tels estats 280. a
Mangocapa premier Ingua, & ce qu'ils feignent de luy 49. b. 301. b
Manguez, arbre de grandes merueilles 173. a. combien de choses il fournit, & quelles 133. b
Mariage illicite des Inguas avecques leurs sœurs 299.
Mariages des Indiens, & en quelle façon ils se celebrent 260. a
Mariages entre les Indiens deffendus tant seulement au premier degré 298. b
Marque certaine & assuree pour discerner ce qui a esté porté aux Indes depuis qu'elles sont descouvertes, & dont il n'y en auoit point auparauant 129. a
Marques & signes de quelques nauigations des anciens 38
le Matin plus agreable en Europe, & le plus fascheux au Peru 71
Matines de minuit practiquees par les ministres du diable 232. 233
Mays, bled d'Inde 160. a. b. comment ils le mangent 161. a. comment ils s'en seruent à faire leur boisson 161. b
le Mays & le bestail seruent de mille choses aux Indes 162. a
Mechoacanes ennemis des Mexiquains, & pourquoy 322. a
Medecins fort experts autrefois és Indes 183. a
la Mer aux anciens, tenue pour non nauigable outre le destroit de Gibraltar 16. b
le mal que l'on endure sur Mer, d'ou causé 90. a
Mer Occéane Princeesse des eaux 94. a
Mers chaudes, & d'autres froides 69. 70
deux grandes Mers, proches de sept lieues 94. b.
presomptueux desseing

Table

de les faire joindre ensem- ble	ibid.	vn lac	107. a
diuersité de Mers	12. a	Miel d'Inde fort aspre, & comme il naist	142. b
la Mer iamais ne fessioigne de la terre de plus de mille lieües	12. a	les Mineraux imitent les plantes en leur façon de croistre	128. a. b
Mefnage des Indiens pour la drapperie	203. 204	Mines esgarees, & d'autres fixes	137. a
Metal pauvre, & metal ri- che, quels	137. b	richesse de quelques Mi- nes anciennes, qui n'ap- proche pas neantmoins à celle de Potofi	141. & 142
le Metal plus il est proche de la superficie de la terre, plus il est riche, & plus profond il est au contrai- re	145. a	travail trop excessif des Mi- nes	145. 146
les Metaux pourquoy sont creez	129. b	Mines de vif argent en Es- pagne	150. b
les Metaux ne se trouuent qu'en terres steriles, & pourquoy	131. 132	Moquerie plaisante des Me- xiquains contre les Flate- lulcos, apres les auoir vain- cus	349. b
l'eau empesche fort la trai- cte des Metaux, & pour- quoy	142. b	Moine de Mexique, de leur vestement, office, & disci- pline	ibid.
Meuriers plantez par les Es- pagnols en la neuue Espa- gne, ont merueilleusement profité pour les vers à soye	188. b	Mois des Indiens de vingt iours	275. b
Mexi, chef des peuples qui vindrent peupler la Mexi- que, duquel ils ont tiré leur nom	231. b	Molins à moudre les me- taux	155. b
Mexique, ville fondee sur vn lac	107. a	Monde nouveau, selon les anciens, inhabitable r. a. imaginé d'eux, comme vne maison couuerte du ciel	ibid. b gran-

des matieres.

- grande partie du Monde
encor à descouvir
13. a.
- Monnoye, mesure de toutes choses 130. a
- la Mort estoit la punition des filles referrees qui failloient 134. & 135
- Mort volontaire de plusieurs Indiens pour aller seruir leurs Roys en l'autre monde 304.
- Mort de Chimalpopoca, ieune Roy de Mexique tué traistreusement par les Tapanecas 334. a. b
- Mort de Moteçuma dernier Roy de Mexique 367. a. b
- Moutons au Peru seruans d'asnes à porter des charges 44. b
- Moutons d'Indes profitables sur tous autres animaux 203. a. b
- troupes de Moutons chargez de diuerses marchandises ainsi que des mulets 204. a
- Moyenne regiõ de l'air plus froide, & pourquoy 68. a
- N
- Arine percee à vn Mexiquain, pour y pendre vne Esmeraude 347. a. 352. b
- la Nature inferieure sert tousiours d'entretien à la superieure 228. b
- Nauatalcas, peuples qui policerent la neuue Espagne 317. a
- Nauire appellé Victoire, fit tout le tour de la terre 3. b
- Nauigatiõ aujourd'huy fort facile 34. & 35
- Nauigation de Salomon, quelle peut estre 37. a. b
- Nauires Espagnols tenus des Indiens pour rochers à la premiere veüë 43. a
- Neuue Espagne quelle 117. b
- le Nitre refroidit l'eau 67. a
- Noblesse Mexiquaine masculacee en vn bal par les Espagnols 366
- Noix des Indes fort malplaisantes, sont appellees par les Indiens, empoisonnees 177. a

Table

- Nort, vent sec & froid
48. b
- Nostre Dame, secours des
Espagnols poursuiuis des
Indiens 368. a
- Nordeste, que signifie, &
Nortoeſter 36. b
- Nouveau monde presque
tout ſitué ſur la Zone
Torrîde. 51. a
- au Nouveau monde ne s'eſt
point deſcouuert de mer
Mediterranee
94. a
- Nuits d'Eſté fort fraiſches
au Peru, au reſpect de
celles de l'Europe
70. b
- Nuit de ſix mois en la re-
gion Pollaque 18. b
- la Nuit comment cauſee
4. a
- O
- Obection contre Ari-
ſtote ſans ſolution
68. b
- Occaſion de guerre entre
les Tapenecas & Mexi-
quains 333. a. b
- L'Océan aux Indes eſt diui-
ſé en la mer du Nort, &
la mer du Sud 131. a
- Oignement dont yſoient
les Indiens pour ſe ren-
dre capables de parler au
diable 257. a. ce meſme
oignement armoit de
cruauté les Preſtres, &
leur faiſoit perdre toute
crainte ibid.
- Onction de Vitzilouitli ſe-
cond Roy de Mexique
331. b
- Onguent fait de petites be-
ſtes, dont les Preſtres In-
diens eſtoient oincts
257. a
- Ophir eſt en l'Inde Orienta-
le 27. a
- Opinion d'aucuns que le
Paradis terreſtre eſt ſous
l'Equinoxe, non ſans rai-
ſon 69. a. b. & 71. a. b
- L'Or ſe trouue en trois fa-
çons, en paille, en pe-
pins, & en pierre 134. &
135
- L'Or de Carauana le plus ce-
lebre du Peru 135. a
- L'Or & l'argent eſtimé par
tout le monde 130. a
- L'Or & l'argent ne ſeruoit
aux Indiens que d'orne-
ment 132. b
- les Indiens n'vſent point
d'autre monnoye que

des matieres.

- d'Or & d'argent 133.a
l'Or pourquoy prisé sur
tous les metaux 133.b
l'Or & l'argent en nature
combien de degrez au
dessus de l'homme 128.
b. & 129.a
comme on r'affine l'Or en
poudre 135.b
d'Orient au Ponent sur
mer, on a tousiours le
vent en poupe, du Po-
nent à l'Orient au con-
traire, & pourquoy 86
a. b
Ordres differents des Pré-
stres de Mexique, & de
leur office ordinaire 232.
a. b
Ordre de la Cheualerie
Mexiquaine, & des
marques qu'ils auoient
310
les Oyseaux endurent fa-
cilement de demeurer
dans l'eau, & pourquoy
193.b
Oyseaux merueilleusement
petits, & d'autres mer-
ueilleusement grands.
196.a
Oyseaux extremement bien
variez en couleurs 196.b
images de plume d'Oyseaux
faits d'un artifice admi-
rable 196. & 197
Oyseaux laids à merueille,
mais fort profitables
pour leur siente 197.b
& 198.a
Oysuete chassée, comme
fort dangereuse par les
Inguas, pour contenir
plus facilement le peu-
ple 290.b

P

P Achacamac, grand Sani-
tuaire des Indiens
212.b

Pajos, animaux opiniastrés,
& comme on les gou-
uerne 205. a

Pain de mays que les Pré-
stres donnoient solem-
nellement aux estran-
gers, image de la Com-
munion 249.a

Palais diuers de recreation
& d'affliction 359. b

Pallissade horrible toute de
reste de morts 231. a

Papas, racines dont quel-
ques Indiens font de
certain pain qu'ils ap-
pellent Cugno 116. a

Table

Papas espece de pain	163. b	189. b
164. a		Palaas, fruit delicat & bon à l'estomach
Papas en Mexique estoient les souverains Prestres des Idoles	230. b	176. a
232. b		Peinture, liure des idiots 279. a
Paraguay, fleuve de l'Ame- rique, inonde comme le Nil	55. a	Penitences enioinctes par les Confesseurs Indiens 254. a. b
Paraguay, fleuve grand à merueille	57. a	les Perdrix ne se voyét point au Peru
Passage de Pariacaca fort dangereux pour le mal que le vent y fait endu- rer	90. 91	44. a vn Pere perdant ses enfans, estoit tenu pour grand pecheur
Pariacaca, vn des plus hauts endroits de la terre	92. a	254. a il tuoit ses enfans pour se sauuer la vie
Paroles d'vn homme qui auoit desia le cœur arra- ché	248. a	ibid. Pericoligero, animal. fort pesant
Paste de mays, appellé par les Indiens, chair de leur Dieu Vitzilipuztli	251. b.	199. b la Perle anciennement plus prisee qu'aujourd'huy
b. ceste paste deuoit estre mangée au point du iour, & estoit des- fendu de ne manger rien autre iusques apres mi- dy	252. a	159. a. b. combien l'abon- dance rend les choses vi- les
Pasturages communs és In- des, qui rendent toutes chairs à bon marché,		157. b les Perles s'engendrent dans les huïstres
		159. a diuerses sortes de Perles 159. a
		Perroquets qui vont par bande
		44. a Perroquets volants par bā- des comme pigeons,
		193. b
		Peru abundant en vin
		117. b Peru abundant en mines

des matieres.

- d'or & d'argent plus que
toute autre terre des In-
des 131. a
- Peru, quelle partie du mon-
de c'est 114. a
- le Peru, nom deriué d'un
fleuve du pays, non pas
d'Ophir, comme quel-
ques vns estiment 26
- Perusiens fort soigneux d'é-
tretenir & conseruer leur
histoire par traditió, sans
lettres, ny caracteres
285. a
- le travail excessif qu'il y a à
pescher les perles 159.
b. & 160. a
- Plaisante façon de pescher
des Indiens 104. b
- Pierres superstitieusement
offertes aux passages,
pour auoir beau chemin
217. a
- Pierre qui se taille & coup-
pe comme bois 108. a
- Pierres my-ör, & my-pier-
res 134. b
- Pierres significatiues, avec
lesquelles les Indiens ap-
prennent quelque chose
par cœur 286. a
- Pierres d'une merueilleuse
grandeur, & de l'artifice
des Indiens à les joindre
en leurs bastimens, sans
ciment 292.
a. b
- Pourquoy auourd'huy les
Pilotes sont assis sur la
poupe, & non pas sur la
proue comme ancienne-
ment 34. b
- Pines, ou pommes de pin
d'Inde 165. & 166
- Pinchao, idole du Soleil,
de l'artifice dont il estoit
posé 229. b
- Plaisan traict d'un Portu-
gais, par lequel il s'exem-
pra d'estre sacrifié 220. b
- le Plane produit fruit toute
l'année 170. b
- ressemblance & dissemblan-
ce des Planes des In-
des, aux Planes anciens
169. a. b
- les Planetes ne se meuuent
d'eux-mesmes en un
corps corruptible 40. & 5
- Pourquoy nos plantes prof-
fiterent mieux aux Indes,
que celles de delà en Eu-
rope 165.

Table

- Plebeiens exclus du service du Roy, & de tout office par Moteçuma 354. a. b
ils n'osoient regarder le Roy en face sur peine de mort 355. b
Pline meurt en vne trop curieuse recherche 123. b
Pluyes, causees par la chaleur en la Torride 155. b
il ne Pleut, neige, tonne, ny ne gresse iamais au Perou 114. b
Plusieurs choses rares en nature, cogneües plus par hazard que par industrie 39
Pons volans 103. a
le Pole du Sud n'est marqué d'aucune estoille fixe 10. b
Poles Arctique, & Antarctique. 3. a. cestuy-cy reuoqué en doute par S. Augustin cod.
aux deux Poles il y a terre & mer 13. b
Pongo, passage des plus dangereux du monde sur le fleuve des Amazones 109. b
Pont de paille fort asseuré pour passer vn courant d'eau rapide 58. a
Portugais fort experts en l'art de nauiger 10. b
Pottozi, montagne celebre pour ses riches mines 138
comment ses mines furent descouuertes & enregistrees 140. & 141
Poules trouuees aux Indes à la descouuerte, lesquelles ils appelloient Gualpa, & leurs œufs Ponto 194. 2
Presages menaçans la ruine des Estats, ne sont point à mespriser comme choses vaines 357
a. b
Prestrs comme aumosniers pres de chaque Seigneur Indien 222. a
comment les Prestrs des idoles consultoient leurs Dieux 229. a
Pretexte des Inguas pour aggrandir leur seigneurie, fut leur Religion, qu'ils disoient la meilleure 307. a
Principes des vents infiniment cachez aux hommes 76. b

des matieres.

Proceffions des Indiens.

250. b

Proceffion: penitencielle,
faicte pour obtenir par-
don des pechez 267. a. b

Prodiges horribles, & en
grand nombre, arriuez
deuant la ruine de Mec-
que 359. & 360

profits qui fe peuuent tirer
de la lecture de ces exe-
crables fuperftitions In-
diennes 273. a. b

Proprieté plus rare de l'Ai-
mant ignoree des An-
ciens 33. b

Prouince proche de Mexi-
que, laiffée fans conque-
fter, pour exercer tous
iours la ieunefse à la
guerre, & pour auoir
auffi où prendre des ca-
ptifs pour facrifier 345. b

Ptolomee & Auicenne ont
tenu la Torride fort ha-
bitable 64. a

Punas, defert du peru, où
l'air tuë les hommes, &
les animaux mefme 93. b

pyramide de feu apparue au
ciel l'efpace d'un an, de-
uant la ruine de l'Empire
Mexiquain 359. a

Q

Q Valitez, fymboles, &
diffymboles improu-
uees 68. b

Quantité d'or qui vient tous
les ans des Indes en Ef-
pagne 135. & 136

Quatre principales veines
à portozzi, & leur profon-
dité 144. b

Querzaalcoalt, Dieu des
marchands, & où il eftoit
adoré 225. b

Quippos, rameaux feruans
comme de registres pour
memoire de ce qui fe
paffoit au Peru 285. a. b.

R

diuerfes Racines fort
profitables
és Indes 64. b

Racines adorees par les In-
diens 217. a

notre Raifon ignorante
mefme és chofes natu-
relles 37. a

Rayme, premier mois de
Indiens, & fe rapport
au mois de Decembre
262. a

Regions fort delicieufe
des Indes 71. a

Ccc iij

des matieres.

- soient les Indiens pour di- Soing incroyable des Mexi-
uerles occasions 239. 240. quains à faire apprendre à
& 241 leurs enfans leurs idola-
Sacrifices fort coustumiers tres ceremonies 309.a.b
aux Indiens en leurs neces- Solanus, vent de Leuât 79.a
sitez 305.a.b le Soleil plus il est proche de
Sagesse de ce siecle foible.és nous, plus il eschauffe, &
choses diuines, & mesme brusle 51. b
és humaines 20 contraires effects du Soleil
Sainos, estranges animaux en la Zone Torride, & aux
de chasse, & comme on les terres hors les Tropiques
peut tuer 198. a. b 54. a. b
Salce pareille, herbe salutai- la grande force du Soleil
re pour le mal de Na- cause l'humidité sous l'E-
ples 108. b quinoxe 59. a
Sang humain beu par l'es- Soleil adoré fort commune-
claue qui deuoit estre fa- ment par les Indiens 213. b
crifié 272. a Sorciere, sœur de l'idole qui
Sciences cogneües des Chi- fonda la ville de Malinal-
nois 282. a co, où n'y a rien que des
la Secheresse ne suit pas la forciers 322. b
proximité du soleil 53. a effects admirables d'vn Sor-
saincte Croix de la Sierre, cier 351. a
Prouince de Charcas, & Sorciers en grand nombre,
comment conuertie à la & de l'empeschemét qu'ils
foy 369. a. b ont donné à l'amplification
Singeries du diable à l'imita- de l'Euangile 259. a
tion de Iesus-Christ 228. Source du Nil recherchee
a. b par Cesar 19. a
Soccobones dextrement in- Source comme bleüe, autre
uentees pour tirer le me- rouge comme sang 109
tail plus facilement 145. Sources, chaude & froide
a. b l'vne contre l'autre, aux

Table

baings de l'Ingia 108. b
 Sujet du quatriesme liure
 129. a
 Succilles, bouquets des In-
 diens 379. a. ils en font fort
 amateurs, & en offrent par
 honneur aux grands, & à
 leurs hostes 179. a. b
 Superstitions faites à la con-
 duite d'une eau au trauers
 de Mexique 351. a. b

T

TAbaco, arbrisseau qui
 porte vn contre-poi-
 son 183. b
 Taches noires en la voye la-
 ctée du costé du Sud 10.
 & 11
 Tharsis en quelques endroits
 signifie la pierre Chrysolite,
 ou Iacinte, autresfois
 la mer qui est de ceste cou-
 leur à la reuerberation du
 soleil 58. b
 Tharsis de l'Escriture n'est
 pas Tharso ville de Cilicie
 28. a
 Tharsis & Ophir, mots ge-
 neraux en la sainte Escri-
 ture 27. b
 Tharsis & Ophir entendus

pour vne mesme Prouin-
 ce en la sainte Escriture
 27. a
 Tlascaltecas, sixiesme gene-
 ration des Mauatalcas, &
 fut celle qui donna entree
 aux Espagnols 318. b. com-
 ment ils vainquirent les
 geans de la Sierre 319. a
 Tlacaellec, le plus vaillant
 Capitaine qu'ayent eu les
 Mexiquains, & de sa belle
 resolution 337. 338. sa va-
 leur, & sa ruse guerriera
 contre les Cuyocans 340.
 a. b
 déffy de Tlacaellec fait au
 Roy d'Ascapuzalco 337. b
 sa subtilité pour remar-
 quer le nombre de prison-
 niers qu'il auoit pris 341. a
 sa conquete d'une ville,
 auéc des enfans seulement
 342. a. b. comme il refusa
 la couronne 346. a. b
 Tembos, selon l'opinion
 des Indiens, race la plus
 ancienne des hommes
 49. b
 Traffic le plus commun des
 Indiens n'estoit qu'es-
 change sans argent tou-
 refois 132. b

des matieres.

- Tauaco, herbe qui endort la chair 157.a
- Temperature toute contraire en moins de cinquante lieües 115.a
- Temple de Cusco semblable au Pantheon de Rome 229.b
- lieux maritimes plus sujets aux Tremblemens, & pour quoy 126.a
- Tremblemens de terre fort estranges 125.a.b
- la Terre, comment soutenüe 6.b
- la Terre du Pole Antarctique n'est pas toute couverte d'eaux 11.b
- la Terre en sa longitude est toujours de semblable temperature, mais en sa latitude non 18.a
- Terre d'excellente temperature encore à descouvrir 20.b
- la Terre avec l'eau fait vn globe 63.b
- le continent des Terres se joint en quelque endroit, ou pour le moins s'auoisine de fort pres 4.b
- Terres encores à descouvrir 42.a
- Illes fort esloignees de la Terre ferme ne sont point habitees 42.b
- Terres du Preste-Ian fort chaudes 66.b
- Terres encores incogneües 119.a.b
- Tezcallipuca, dieu des iubilés de Mexique, & de ses ornemens 224.b
- Tiburon, poisson merueilleusement gourmád 102.b
- Titicaca, lac d'esmerueilleable grandeur 88.a.b
- Trinité imitee par le diable, & adoree par les Indiens en trois statuës du soleil 262.b
- la Torride peuplee, & d'agreable demeure, contre l'opinion des Philosophes 52.b
- la Torride pourquoy temperree 64.a b. 66.a. b. 69.a
- en la Torride on nauige facilement d'Orient en Occident, non au contraire, & pourquoy 81. 82
- qu'en la Torride mesme la proximité du soleil ne cause pas tousiours tant d'humiditez 62.a.b
- la Torride fort habitee 20.a

Table

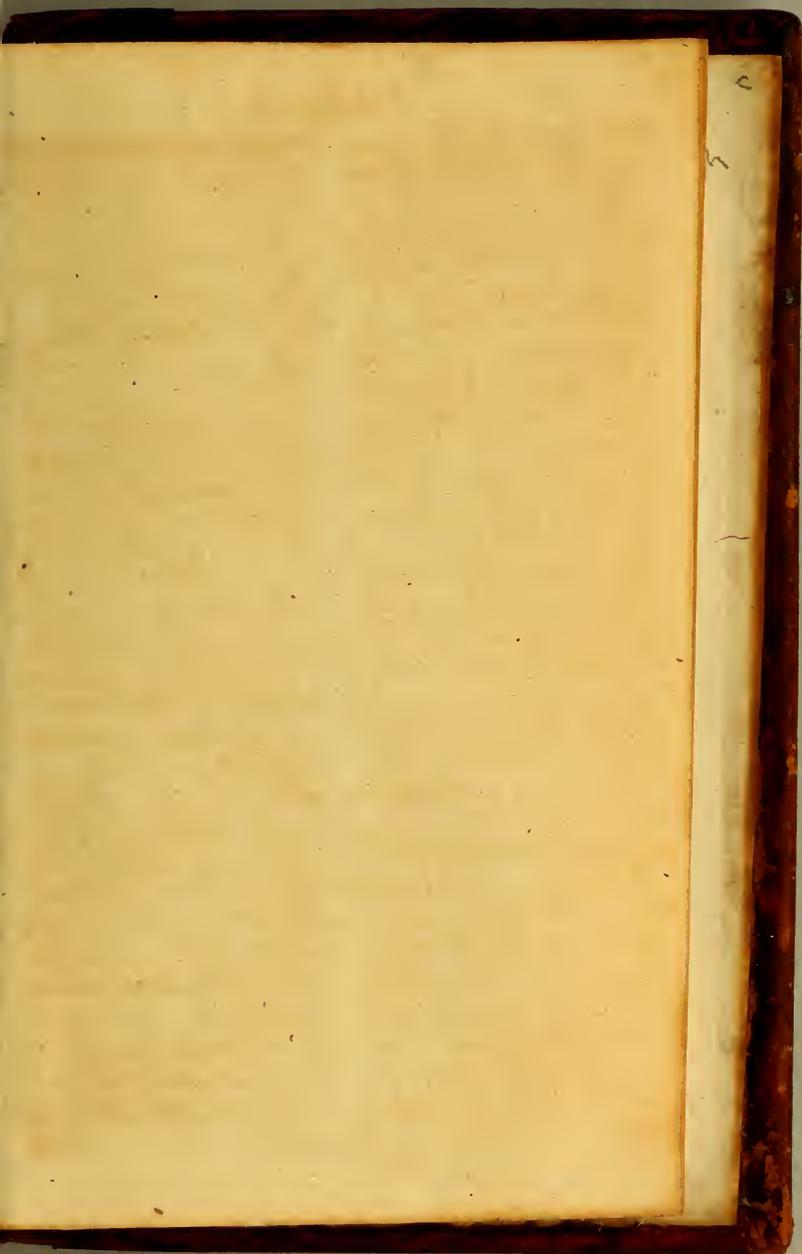
quelques endroits de la Tor- ride extremement secs, en- cores que le reste soit fort humide 61.a	Tygtes furieux contre les Indiens, & non contre les Espagnols 192.b
qui a meu les anciens de croire la Torride inhabi- table 21.a	V
la Torride est pluuieuse lors que le soleil en est plus proche 53.a	Vaches recherchees seu- lement pour le cuir 43.b
Trois sortes d'animaux qui se trouuent és Indes 189.b	Vaches domestiques & sau- uages 190. a. b. de ces Va- ches sauuages se tire vn grand reuenu en cuirs 190. b
Trois sortes de terres és In- des III. b. leurs qualitez 112. a	troupeaux de Vaches sans maistre és Isles de Cuba, Iamaïque & autres 43.b
Tozi, principale deesse des Mexiquains 226.a	Valeurs des Indiens 372.b
Trois choses ordinairement mescées en toutes les cere- monies des Indiens 260. 261	Vallees plus chaudes que les montagnes, & pourquoy 67.b
Trois genres de gouverne- mens recogneuz és Indes 299. 300	Vallees, meilleures habita- tions du Peru 115. b
Tunal, arbre d'estrange for- me 174. a. de combien de forte il y en a. ibid.	Varieté de temperature des terres Equinoxiales 66.b
Tygres au Peru plus cruels enuers les Indiens que les Espagnols 43. b	Vents d'abas contraires aux vers à foye 89. a
Tygres peuuent passer sept, & huit lieües de mer à nage 44.b	Vent d'angereux qui tuë, & conserue les corps sans cor- ruption 93. a. b
	le Vent du Ponent ne souf- fle point en la Torride 79. a

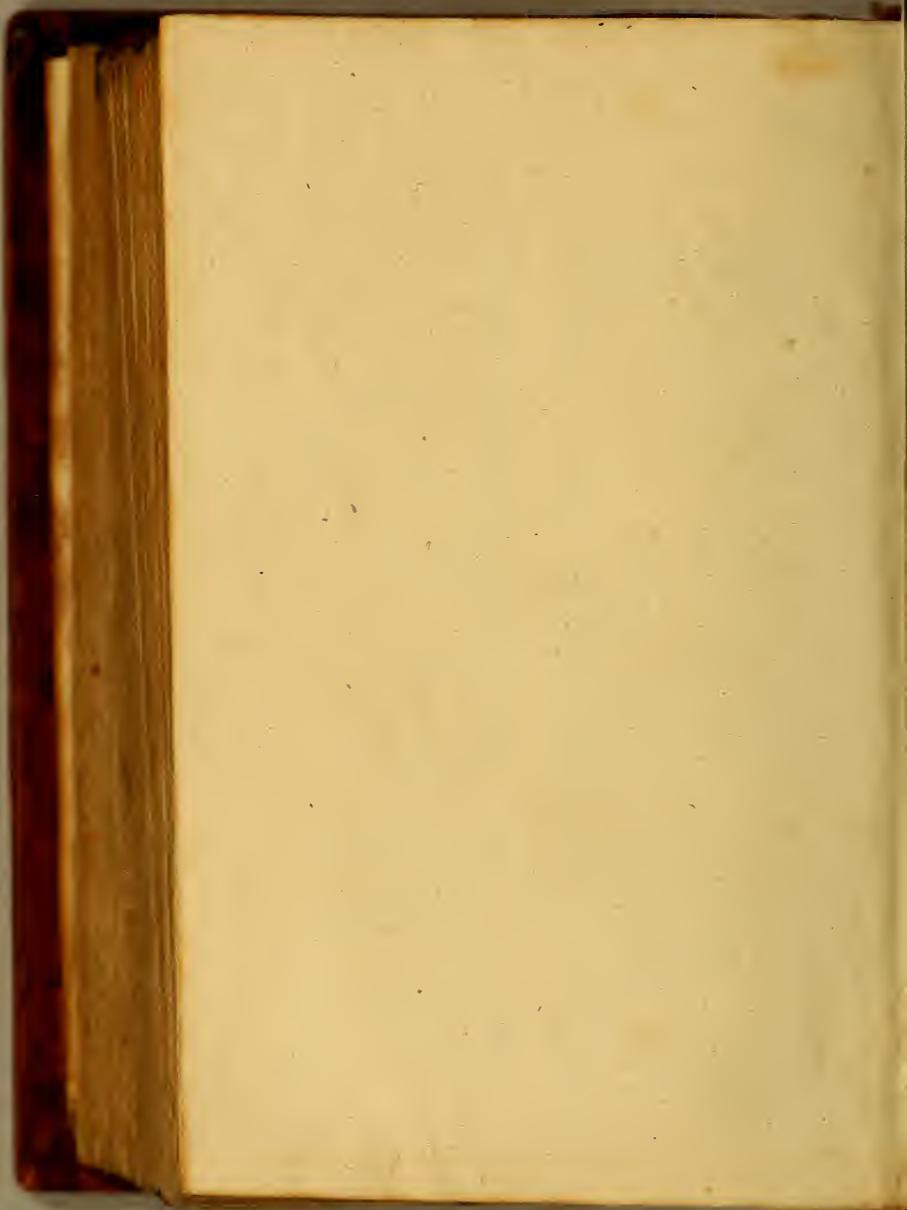
des matieres.

Vents appelez brises en la Torride, viennent d'Orient	79.a	Victoires des Mexiquains sur les Tapanecas	339.a	
quatre Vents principaux	82.b	Vicignes, espece de moutons sauuages	201. vertu de leur laine 202. a. la chair est fort souueraine pour le mal des yeux	ibid.
huiſt Vents en huiſt points notables du ciel, & leurs noms	83.a	le Vif-argent fuyt les autres metaux, hormis l'or & l'argent	149.b	
les Vents de terre en la Torride soufflent pluſtoſt de nuit que de iour, & ceux de mer au contraire, & pourquoy	88.a.b	le Vif-argent se tourne en fumee, puis la fumee se tourne en vif-argent	150.a	
le Vent corrompt mesme le fer	89. 90	le Vif-argent & le vermillon naissent en vne mesme pierre	150. a	
propriete d'un Vent, lequel soufflant fait pleuuoir des pulces	74. b	le Vif-argent vray metal, & plus pesant que tous autres	148	
le Vent du Sud rend la coste du Peru habitable	214	propriete merueilleuse du Vif-argent à se joindre autour de l'or	148.b	
vn mesme Vent s'acquiert diuerses proprietes, selon le lieu où il court	75.a	combien l'Espagnol tire des mines du Vif-argent	152.a	
diuers Vents en la terre de la Torride	88. a	Vignes sans fruit en la neuue Espagne	117. b	
trente-deux Vents posez par les pilotes	82. a.b	Vignes du Peru & de Chillé portent tresbon vin	187. b	
trois principales causes de la difference & diuerses proprietes des Vents	77.a	Vignes de la vallee d'Yca, qui viennent sans estre iamais arrosees d'aucune pluye, & comment il se peut faire	188.a	
estranges diuersitez de temperature causees par les Vents	70			

Table des matieres.

Vignes qui portent fruit tous les mois de l'annee - 188. b	Utilité de toute histoire na- turelle	73
pourquoy on ne fait point de Vin du raisin qui croist en la neuue Espagne 187. b		
Viracocha, nom que les In- diens d'onoient au dieu su- prême, avec d'autres excel- lens & significatifs d'un grand pouuoir 212. a		
Vitzilipuztli, principal ido- le de Mexique, & de tous ses ornemens 124. b		
Viures posez au tombeau des morts pour les nour- rir apres la mort 221. a		
Voix entéduë, presageant la ruine de Moteçuma 358. b		
Voracité des Tiburons 102. b		
Volcan de Guatimala plus admirable que tout autre 122. b		
matiere qui entretient les Volcans 124. a. b		
Voyage d'Hannon Cartha- ginois, admirable en son temps 22. b		
Voye lactee, appellee che- min saint Iacques 5. a		
Vros, peuples brutaux qui ne s'estiment pas hommes 58. b		
	X	
	X Amabois, pelerins con- traincts de dire leurs pechez sur vne roche 254. 255	
	Y	
	Y Ca & Arica, & leur fa- çon de nauiger en des cuirs 39. a	
	Ytu, grande feste des In- diens, qu'ils faisoient en necessité, & des prepara- tifs à icelle 164	
	Yupanguai Ingua a esté en Mexique comme vn autre Numa à Rome, pour l'e- stablissement des loix 249. 261	
	Z	
	Z Ephyre, vent doux & fain 79. a	
	Zone Torride aux anciens inhabitable, & les raisons pourquoy 17. b	
	la Zone Torride en des en- droits temperee, en d'au- tres froide, & en d'autres chaude 63. b	





B617
A.185h

